Jean-Auguste BRUTAILS

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE
JUGE AU TRIBUNAL SUPÉRIEUR D'ANDORRE

LES VIEILLES ÉGLISES DE LA GIRONDE

Ouvrage illustré de près de 400 gravures dont 16 planches hors texte en phototypie.

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



BORDEAUX

FERET ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, RUE DE GRASSI, 9

1912

LES ÉGLISES DE LA GIRONDE

Jean-Auguste **BRUTAILS**

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE
JUGE AU TRIBUNAL SUPÉRIEUR D'ANDORRE

LES VIEILLES ÉGLISES
DE LA GIRONDE

Ouvrage illustré de près de 400 gravures dont 16 planches hors texte en phototypie.

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



BORDEAUX

FERET ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, RUE DE GRASSI, 9

1912

AU COMTE DE LASTEYRIE

MEMBRE DE L'INSTITUT

EN TÉMOIGNAGE

DE RECONNAISSANTE ET RESPECTUEUSE AMITIÉ.

PRÉFACE

La Gironde, qui a depuis longtemps, dans la Guienne militaire *de Leo Drouyn, une étude générale sur ses anciens châteaux, ne possède pas de travail analogue sur ses vieilles églises. Des monographies ont été publiées en assez grand nombre; il y a lieu de les reviser, de les compléter, d'analyser d'autres édifices, enfin de coordonner les observations partielles en une synthèse : c'est l'objet du présent volume.*

L'architecture religieuse girondine est surtout connue par la série du Compte-rendu des travaux de la Commission [*départementale*] des Monuments historiques, *par le Bulletin de la* Société archéologique de Bordeaux, *par des articles épars dans les* Actes de l'Académie de Bordeaux *et dans la* Revue catholique *de la même ville, enfin par un petit nombre de volumes :* Choix des types, *de Drouyn et Lamothe;* Description des œuvres d'art, *de Marionneau;* Histoire de Bordeaux, *de M. Jullian, etc.*

De cette œuvre collective, la plus grosse part revient à Drouyn. Leo Drouyn (1816-1896), dessinateur et aquafortiste, racontait volontiers qu'il avait été séduit d'abord par le charme et la poésie de nos monuments : il vint à eux en artiste avant de les étudier en érudit; puis, le dessinateur se doubla en lui d'un archéologue et d'un historien. Dans les premiers temps, il prit un collaborateur chargé de tenir la plume pendant que lui-même travaillait du crayon et du burin; il se sentit bientôt assez fort pour se charger à la fois du texte et de l'illustration.

Drouyn a beaucoup publié, trop peut-être, car ses écrits sont hâtifs et négligés. Du moins, il a fait connaître des édifices jusqu'alors ignorés. Il dessinait les plus intéressants, ce qui l'obligeait à un examen minutieux : c'est l'une des supériorités du dessin sur la photographie. On peut reprocher à Drouyn de s'être attaché moins à l'ensemble qu'aux détails, moins à la construction qu'à la décoration; l'iconographie le retenait surtout, ce qui ne l'a pas empêché d'analyser avec pénétration certains monuments.

A côté de Drouyn il convient de placer le marquis de Castelnau. Guillaume de Castelnau d'Essenault (1822-1905) avait sur Drouyn l'avantage d'une culture générale plus complète et même de connaissances archéologiques plus étendues : nul parmi ses contemporains n'avait aussi nettement perçu les rapports de l'architecture espagnole avec l'architecture française. Castelnau imprimait peu; mais ses publications, mûrement préparées, écrites d'une plume correcte et précise, sont de qualité supérieure. Ses notes manuscrites, dont une partie m'a été communiquée avec la plus parfaite bienveillance, m'ont rendu des services précieux.

Charles Marionneau (1823-1896), artiste peintre, était critique d'art plus qu'archéologue : il a néanmoins recueilli bien des renseignements concernant nos églises bordelaises dans son volume sur les œuvres d'art qui décorent les édifices de notre ville.

Émilien Piganeau (1833-1911), professeur de dessin à l'École municipale des Beaux-Arts, a donné à la Société archéologique un certain nombre de descriptions consciencieuses, accompagnées de rapides croquis. D'autres chercheurs ont révélé aux lecteurs du Bulletin de la Société archéologique *les curiosités de nos églises : je m'en voudrais de ne pas citer Augier.*

Les fonctions d'inspecteur des archives municipales m'ayant conduit dans les cinq cent cinquante-quatre communes du Département, j'ai mis ces tournées à profit pour former sur les églises une collection de notes, de croquis et de photographies. A cette information se sont ajoutées la recherche et l'analyse des documents : Notes manuscrites de Drouyn et du marquis de Castelnau, dossiers des deux Commissions, centrale et départementale, des Monuments historiques, ouvrages précédemment imprimés, pièces d'archives. Les Archives municipales hors Bordeaux, qui forment notre série E supplément, les Archives de Bordeaux, les Archives départementales, principalement les deux séries ecclésiastiques (G et H) et les liasses modernes de l'administration communale, ont fourni un appoint important.

Notre pays est pauvre en textes relatifs à la construction des églises romanes et gothiques ; il est mieux fourni de textes concernant les travaux effectués durant les derniers siècles : j'ai combiné de mon mieux les uns et les autres. Sans doute on trouvera que les documents du Moyen-Age tiennent ci-après trop peu de place par rapport aux documents des époques postérieures : il ne dépendait pas de moi que les premiers fussent plus abondants ; quant aux seconds, on ne saurait les étudier avec trop d'attention ; l'une des tâches les plus essentielles de l'archéologue et des plus délicates consiste à faire le départ entre les productions originales anciennes et les pastiches modernes.

Il est à peine besoin de dire que j'ai vu par moi-même les édifices qui subsistent ; les travaux de mes prédécesseurs ne m'ont aucunement dispensé d'une enquête personnelle. J'ai donc visité les églises, la plupart deux ou plusieurs fois ; j'y suis retourné après avoir rédigé mes monographies, que j'ai toutes, ou presque, relues et contrôlées sur place.

Les dessins sont aussi exacts que j'ai pu les faire. Quelquefois, le monument présentait des irrégularités particulièrement difficiles à saisir : dans la crypte de Baron, les piliers s'opposent à ce que l'on construise les triangles et je n'ai pas pu procéder autrement ; à Sainte-Colombe, un concours de circonstances m'a empêché, malgré plusieurs voyages, de planter les murs avec précision, etc. On trouvera donc ci-après quelques dessins réguliers d'édifices qui ne le sont pas ; mais quand le dessin est déformé, brisé, l'édifice l'est aussi. J'ajoute que, pour les photographies, la mise au point a été faite à peu près constamment à l'aide du niveau à bulle d'air, de façon à rendre, quand il y avait lieu, l'obliquité des lignes montantes.

Les plans sont présentés l'Est vers la droite. Les projections ne sont pas indiquées pour quelques églises, comme Bellefond et Guîtres, où, les parties portées ayant été refaites, il a fallu se borner à donner les parties portantes. Les constructions des diverses époques sont distinguées par des hachures toutes les fois qu'il a été possible.

M. Léon Drouyn a fort aimablement consenti à la réimpression de quelques dessins de son père : le voisinage est écrasant pour mes croquis. Ces derniers n'ont pas d'autre ambition que d'être sincères et si je les ai signés, contre mon habitude, c'est qu'il n'est pas inutile de se prémunir contre les démarquages.

Un ouvrage comme celui-ci ne se fait guère sans de nombreuses collaborations, que j'ai le devoir agréable de reconnaître. M. Lucien Magne, Inspecteur général des Monuments historiques, a bien voulu témoigner à mon œuvre une sympathie effective ; M. Rapine, architecte en chef des Monuments historiques, MM. Postel-Vinay, architecte à Paris, Bontemps et Lacombe, architectes à Bordeaux, m'ont autorisé à publier divers dessins ; M. Pierre Ferret, professeur d'architecture à l'École municipale des Beaux-Arts, a mis au net à mon intention ses relevés de l'église de Vertheuil ; mon

ami Paul Lafollye a reproduit au trait une photographie trop mauvaise pour être gravée; M. Dubreuilh m'a fourni quelques-unes des plus jolies photographies du livre; M. l'abbé Brun a pris la peine d'établir d'après mes notes la carte archéologique de la Gironde et de corriger les épreuves de la table alphabétique. Je ne saurais omettre de signaler l'aide précieuse que m'ont prêtée mes éditeurs, MM. Féret, non plus que l'empressement et l'entrain des imprimeurs, particulièrement de l'excellent M. Sens et de son équipe. Enfin, si ce travail paraît, je le dois en grande partie à une souscription du Conseil Général et surtout de la Société archéologique.

Un dernier mot pour confier le volume à l'indulgence des lecteurs. Le travail que je leur livre a été commencé il y a plus de vingt-trois ans; il a exigé la visite d'un millier d'églises disséminées dans le plus vaste département de France et dont beaucoup sont éloignées des centres. On voudra bien ne pas lui être sévère et tenir compte des difficultés matérielles que présente, pour qui a déjà bien des occupations, une entreprise de ce genre.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

SOURCES IMPRIMÉES

BAUREIN (Abbé). — *Variétés bordelaises ou Essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*, 6 in-16, Bordeaux, 1784-1786. Réédition, 3 in-8°. Bordeaux, 1876.

BERNADAU. — *Antiquités bordelaises ou Tableau historique de Bordeaux*. In-8°, Bordeaux, 1797.

BORDES (Auguste), architecte. — *Histoire des monuments anciens et modernes de la ville de Bordeaux*. 2 petits in-4°, Bordeaux, 1845.

BORDES (Auguste). — *Notice historique sur les édifices dont la construction ou la restauration ont été confiées à M. Auguste Bordes, architecte*. In-8°, Bordeaux, 1847.

BRUN (Abbé G.). — *Uzeste et Clément V, Notes d'histoire et d'archéologie*, 2e édition. In-8°, Bordeaux-Orléans, 1899.

BRUTAILS (J.-A.). — *Deux Chantiers bordelais* (1486-1521). Extrait de la Revue *Le Moyen Age*. In-8°, Paris, 1901.

BRUTAILS (J.-A.). — *Album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde*. In-4°, 47 pages et 75 planches. Bordeaux, 1907.

CALLEN (Abbé). — Réédition annotée et complétée de LOPÈS. *L'Église métropolitaine et primatiale Sainct-André de Bourdeaux*. 2 in-8°, Bordeaux, 1882-1884.

CASTELNAU (Marquis DE). — *De quelques problèmes d'archéologie au sujet des églises Saint-Pierre, Saint-André et du clocher de Pierre Berland, à Bordeaux*, dans les *Actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1881, pp. 115-144.

CIROT DE LA VILLE (Abbé). — *Histoire de l'abbaye et congrégation de Notre-Dame de La Grande-Sauve*. 2 in-8°, Paris-Bordeaux, 1844-1845.

CIROT DE LA VILLE (Abbé). — *Origines chrétiennes de Bordeaux ou Histoire et description de l'église de Saint-Seurin*. In-4°, Bordeaux, 1867.

COMET (A. DE). — *Monographie de la commune de Saint-Loubès*. In-8°, Bordeaux, 1869.

CORBIN (Abbé). — *Saint-Michel de Bordeaux, Étude historique et archéologique*. In-8°, Bordeaux, 1877.

COURTEAULT (Paul). — *Bordeaux à travers les siècles*. In-4°, Bordeaux, 1909.

DROUYN (Leo) et DE LAMOTHE (L.), *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au Moyen-Age dans le département de la Gironde, dessinés et gravés à l'eau-forte par Leo Drouyn, texte par L. de Lamothe*. In-folio, Bordeaux, 1846. (Le texte comprend deux parties : la seconde est paginée 1[1], 2[1], etc.)

DROUYN (Leo). — *Album de La Grande-Sauve* (Eaux-fortes et textes). In-folio, Bordeaux, 1851.

DROUYN (Leo). — *Voyage à pied sur les bords de la Garonne*, Extrait de la *Revue d'Aquitaine*. In-8°, Auch, 1858.

DROUYN (Leo). — *Chapiteaux romans de la Gironde*, Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*. In-8°, Paris, 1863.

DROUYN (Leo). — *Variétés girondines ou Essai historique et archéologique sur la partie du diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne*. Extrait des *Actes de l'Académie de Bordeaux*. 3 in-8°, Bordeaux, 1876-1887.

DUCOURNEAU (Alex.). — *La Guienne historique et monumentale*. 2 in-4°, Bordeaux, 1842-1845.

DUPIN (Michel). — *Notice historique sur La Réole, suivie de détails historiques sur les diverses communes de l'arrondissement qui renferment des monuments, des antiquités et des curiosités remarquables*. In-8°, La Réole, 1839.

GAUBAN (Octave). — *Histoire de La Réole. Notice sur toutes les communes de l'arrondissement*. In-8°, La Réole, 1873.

GODIN (A.). — *Histoire de la ville et du canton de Guitres, revue et complétée par* HOVYN DE TRANCHÈRE (avec des notes archéologiques de L. Drouyn sur les édifices du canton). In-8°, Bordeaux-Libourne, 1888.

GUINODIE (Raimond). — *Histoire de Libourne et des autres villes et bourgs de son arrondissement*, 2e édition. 3 in-8°, Libourne, 1876. (Le tome III renferme des renseignements sur nombre d'églises de l'arrondissement.)

JOUANNET (F.). — *Statistique du département de la Gironde*, suivie d'un *Essai de complément*. 3 in-4°, Bordeaux, 1837-1847.

JULLIAN (Camille). — *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*. In-4°, Bordeaux, 1895.

MARIONNEAU (Charles). — *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux*. In-8°, Paris-Bordeaux, 1861. (Précieuses indications bibliographiques.)

MARQUESSAC (Baron H. de). — *Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Guyenne, depuis le XIIe siècle jusqu'en 1793*. In-4°, Bordeaux, 1865.

VIRAC (D.-A.). — *Recherches historiques sur la ville de Saint-Macaire*. In-8°, Bordeaux, 1890.

Xaupi (Abbé). — *Dissertation sur l'édifice de l'église primatiale de Saint-André de Bordeaux*, etc. In-4°, Bordeaux, 1751.

Archives historiques du département de la Gironde. 45 in-4°, Bordeaux, 1859-1910. (Les tomes XX et XL sont des volumes de tables.)

Compte-rendu des travaux de la Commission des Monuments historiques. (Le titre a varié.) 18 fascicules in-8°, plus un fascicule de *Table alphabétique et analytique* des seize premiers. Bordeaux, 1840-1855.

Congrès scientifique de France. Vingt-huitième session, tenue à Bordeaux en septembre 1861. 5 in-8°, Paris-Bordeaux, 1862-1864. (Les procès-verbaux qui intéressent plus particulièrement l'archéologie médiévale sont surtout au tome IV.)

Le Musée d'Aquitaine. Recueil uniquement consacré aux sciences, à la littérature et aux arts. 3 in-8°, Bordeaux, 1823-1824.

Société archéologique de Bordeaux. 33 in-8°, 1874-1911. (Le tome XXVI est un volume de tables.)

SOURCES MANUSCRITES

Castelnau (Marquis de). — Notes manuscrites, gardées au château Du Gasse, à La Tresne.

Drouyn (Leo). — Notes manuscrites. 4 volumes gardés aux Archives municipales de Bordeaux.

Dulaura (Dom). — *Histoire de la vie de saint Gérald, fondateur et premier abbé de l'abbaye de N.-D. de La Sauve-Majeure.* In-4°, gardé aux Archives municipales de La Sauve et inventorié sous la cote E suppl. 1242.

Maupel (Dom). — *Acta memorabilia monasterii Sancti-Petri de Regula.* In-folio, 1728, gardé aux Archives municipales de La Réole et inventorié sous la cote E suppl. 2904. (Cette chronique est imprimée dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXVI, pp. 1-115.)

Archives de la Commission départementale des Monuments historiques, y compris les Albums, gardées aux Archives du Département.

ERRATA

Page 131, ligne 15. — *Au lieu de :* Clapa, *lire :* Plapa.

Page 133, ligne 30. — *Au lieu de :* Machin, *lire :* Meschin.

Page 133, ligne 32. — *Au lieu de :* Monbrun, *lire :* Maubrun.

Page 174, ligne 39. — Sainte-Geneviève de Fronsac appartient plutôt à la catégorie des églises voûtées de coupoles en file.

Page 186, ligne 36. — *Au lieu de :* Clapa, *lire :* Plapa.

Page 192, légende de la figure 219. — *Au lieu de :* Martillac, *lire :* Mouillac.

PREMIÈRE PARTIE

MONOGRAPHIES
D'ÉGLISES GIRONDINES

Bordeaux. — Église primatiale Saint-André.

On peut décomposer Saint-André de Bordeaux en deux parties : d'abord, la nef ; ensuite, le transept et le chevet. Ces deux parties sont pour nous d'un intérêt inégal : le transept et le chevet, plus parfaits, sont l'œuvre de l'école du Nord ; la nef, moins belle, est l'une des productions les plus curieuses de l'école gothique de l'Ouest. J'insisterai davantage sur la nef.

Sous l'archevêque Amat, c'est-à-dire entre 1088 et 1101, le duc d'Aquitaine fit au chapitre de Bordeaux une donation importante « ad restauracionem edificiorum seu postmodum ad mensam canonicorum »[1]. Sans doute il faut rattacher à ces travaux la consécration de la cathédrale par Urbain II, le 1er mai 1096. Nous ne sommes, malheureusement, guère renseignés sur l'état de l'église à ce moment : elle pouvait être terminée depuis un certain temps ou, au contraire, à peine commencée, comme était Saint-Sernin de Toulouse, qui fut consacré très peu de temps après notre Saint-André.

En 1243, le roi d'Angleterre délivra un mandat de 50 marcs au profit des chanoines, « ad operacionem ecclesie Sancti-Andree »[2]. Une brève chronique insérée dans le cartulaire municipal de Libourne[3] et dans le *Livre des Coutumes* de Bordeaux[4] porte que les travaux de l'église furent entrepris le 25 mars 1251. On a prétendu que c'est la date des plus anciennes parties de l'église[5] ; mais la chronique dont il s'agit est trop fautive pour qu'on en puisse retenir le témoignage comme décisif et, dans tous les cas, si le renseignement est exact, il ne peut s'appliquer qu'à des travaux d'amélioration ou d'achèvement. Des legs furent faits à la fabrique pendant la période qui suivit, en 1263[6], 1278[7], 1301[8]. Lorsque Bertrand de Goth fut élevé du siège archiépiscopal de Bordeaux au trône pontifical, il provoqua par des concessions d'indulgences la générosité des fidèles en faveur de l'œuvre de Saint-André[9]. Le chantier devait être en pleine activité en 1312, car le curé de Fronsac donna une autorisation pour le charroi des pierres destinées audit chantier[10].

1. G 335. — 2. *Rôles gascons*, t. I, n° 1758. — 3. E suppl. 3968, fol. 132. — 4. *Archives municipales de Bordeaux, Livre des Coutumes*, p. 397. — 5. Corroyer, *Architecture gothique*, p. 34. — 6. G 1030, fol. 120 v°. — 7. G 1030, fol. 158 v°. — 8. G 3145. — 9. Lopès, *L'église Sainct-André de Bourdeaux*, éd. Callen, t. I, pp. 127-128. — 10. Archives de la Charente, H, fonds de Saint-Ausone d'Angoulême.

Les travaux ne prirent pas fin de sitôt et la fabrique eut encore de grands besoins d'argent; les archevêques Arnaud de Canteloup et Élie, qui moururent, l'un le 26 mars 1332[1], l'autre le 5 mai 1378[2], la firent héritière, et divers fidèles instituèrent des legs à son profit[3].

Longtemps Saint-André eut un maître d'œuvre en titre: Guillaume Albert, mort en 1369[4]; Gaillard de Nincourt, cité en 1403[5]; Vital de Martres, mentionné en 1411[6] et qui était décédé en 1417[7]; en 1420, Guillaume Géraud[8], dont la veuve figure dans un acte de 1443[9]; Colin Trenchant, engagé en 1425[10].

Quant le chevet fut en état, on se mit au clocher: c'est vraisemblablement dans le but de pousser la construction de la tour qu'en 1466 on fit des démarches, d'ailleurs restées vaines, pour obtenir une indulgence[11]. Sur ces entrefaites, il fallut suspendre cette construction et s'occuper de l'église, qui inspirait de vives inquiétudes[12]. En 1479, on démolit, en avant de la porte du transept Sud, une tour romaine, pour jeter les fondations d'un arc-boutant[13] que l'on projetait d'élever dans le cloître et qui fut, en effet, commencé cette même année[14]. Le maître d'œuvre se nommait à cette époque Jean Despinay[15].

Durant la période 1508-1521, d'importants travaux furent exécutés à Saint-André: Simon Meschin déposa et Imbert Boachon reconstruisit les voûtes occidentales de la nef; en même temps, Boachon enserra cette nef dans un système d'arcs-boutants[16].

Les historiens locaux savaient que les voûtes du fond de la nef étaient dues à l'archevêque Jean de Foix, dont les armes décorent l'une des clefs; ils pensaient que les précédentes voûtes s'étaient effondrées en 1427, pendant un tremblement de terre. Le marquis de Castelnau a fait observer avec raison que l'on n'aurait pas attendu aussi longtemps pour réparer un tel désastre[17]. Et, en effet, nous savons qu'un échafaudage fut élevé, en 1508, « ad descendendum et refaciendum voultas ecclesie ». Les voûtes étaient finies et on travaillait à les recouvrir en 1516-1517.

Des experts jugèrent, en 1510, qu'il fallait consolider les arcs-boutants du chœur et du rond-point; on y travaillait en mai de l'année suivante. On refit également, sur la face méridionale de l'église, l'arc-boutant de 1479 et un autre, plus ancien: on dérasa la culée, on l'exhaussa et on superposa trois rampants. Le maître d'œuvre, Imbert Boachon, qui était un sculpteur de talent connu par ailleurs[18], dressa, en 1510-1511, un projet pour un autre arc-boutant; on en fit trois, et on en ajouta encore deux pendant l'année 1519. En 1524, le chapitre estimait que la restauration était achevée.

Il paraît que des mouvements se produisirent vers le point où les voûtes nouvelles rejoignaient les anciennes: c'est pour y remédier que l'archevêque Charles de Gramont aurait fait, en 1530, l'arc-boutant Renaissance qui est sur le flanc Nord de l'église[19].

Il y eut encore des travaux d'entretien, comme ceux qui motivèrent, en 1555, un legs de 20 sous tournois « à l'euvre et réparation de l'église de Sainct-André »[20]. En 1608, l'état des façades de l'un et l'autre transept était presque inquiétant: le cardinal de Sourdis et le chapitre plaidèrent à qui ne paierait pas les réparations[21]. Saint-André arriva ainsi jusqu'à la Révolution. En l'an VI, l'architecte Combes fut chargé d'établir « une basilique pour célébrer les fêtes nationales et décadaires dans la nef »[22]. Quelques années plus tard, quand on réorganisa le culte, le même Combes reçut mission d'aménager la cathédrale.

1. G 316, fol. 23 v°. — 2. C'est la date indiquée par le receveur de l'Archevêché (G 239, fol. 257). — 3. 1334 (G 2804); 1383 (G 2663). — 4. G 315, fol. 38 v°. — 5. H 572. — 6. G 1176, fol. 37 v°. — 7. H 572. — 8. G 284, fol. 2 v°. — 9. G 2749. — 10. G 284, fol. 10 v°. — 11. G 285, fol. 18 v°, 20 et 27. — 12. G 285, fol. 25 v°. — 13. G 285, fol. 153. — 14. Xaupi, *Dissertation*, pp. 11-12. — 15. 17 juillet 1480 (H 73). — 16. Sur ces travaux, voir mes *Deux Chantiers bordelais*. — 17. *De quelques problèmes d'archéologie*, etc., dans les *Actes de l'Académie*, 1881, pp. 127-135. — 18. Abbé Requin, *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements*, 1898, pp. 418-427. — 19. Xaupi, *Dissertation*, p. 13. — 20. G 2736. — 21. G 227. — 22. L 789.

Un incendie avait détruit, en 1787, la charpente du chœur; de plus, le Gouvernement avait enlevé, pour les besoins de la guerre, ce qui restait du plomb de la toiture. La couverture provisoire en planches laissait passer l'eau: on alla au plus pressé et on mit à couvert les voûtes du chevet. C'était chose faite en 1803. On passa ensuite à la couverture de la nef et à l'intérieur: ravalements, badigeonnages, autels, boiseries, mobilier liturgique, etc. Combes paraît avoir pris goût à ces travaux: il conçut un vaste projet de restauration totale, avec une façade gothique; un autre architecte, Lartigue, avait déjà étudié, au XVIIIe siècle, une façade monumentale en style gothique[1]. Par bonheur, ni l'un ni l'autre de ces projets ne fut réalisé. Combes perça dans le mur Ouest une porte provisoire; il enleva les amas de débris qui surchargeaient les voûtes; il répara celles de la nef, dans les ogives desquelles il signale des joints ouverts de près de 10 centimètres; il démolit la tribune des orgues, qui datait, semble-t-il, de 1731[2] et la reconstruisit en réemployant les matériaux du jubé élevé vers 1531; il reprit le haut des flèches découronnées de la face Nord, dont l'une, celle qui est le plus à l'Est, « avait été restaurée en 1689 avec des pierres de mauvaise qualité et de trop petit échantillon »[3]; on restaura « le grand fronton gothique entre les deux tours »[4]; puis, vers 1816, on plaça « des appuis en pierre évidés à jour dans le style gothique sur la première gallerie qui fait le pourtour intérieur de la nef »[5]. Entre temps, Combes fit sculpter quelques chapiteaux dans la nef et retailler des piliers : cette dernière opération prive l'archéologue d'éléments d'étude précieux. En 1819, on mutila l'encadrement de la porte Sud du transept, pour abriter cette porte sous un auvent, et en 1821 on posa sur les galeries intérieures du chevet des balustrades provisoires en fer.

Le pignon qui surmontait la façade du transept Nord avait-il été mal maçonné ou plutôt manquait-il d'appui du côté de l'intérieur: toujours est-il que, le 2 mars 1820, un ouragan du Nord-Ouest le jeta sur les voûtes du transept, qu'il creva, tuant une quinzaine de personnes. L'architecte Poitevin refit, semble-t-il, la presque totalité des voûtes du bras Nord: un dessin de lui, gardé à la Bibliothèque municipale, montre qu'il cintra toutes les nervures, jusques et non compris le doubleau qui est entre nef et transept.

Il se peut que la secousse ait ébranlé les parties basses de cette façade; car Poitevin fait figurer sur un compte de 1822 la « reprise en sous-œuvre des pieds-droits et du pilier de la porte du Nord ». Peu après, il construisit non loin de cette porte la sacristie sur laquelle est gravée la date de 1826 et qui est un essai, très curieux pour l'époque, d'architecture gothique. Enfin, il étudia un système qui a permis de renforcer par une armature de charpente les flèches du transept septentrional.

Il reste à signaler : vers 1848, une restauration de la rosace Nord du transept, par Mialhe; en 1851-1860, la réfection par Danjoy du doubleau Est de la nef, chapiteaux compris, et la reconstruction par le même de partie des nervures et de la presque totalité des remplissages des voûtes qui abritent les trois travées de nef à l'Ouest de ce doubleau; la démolition de celle des sacristies élevées par Poitevin qui était devant la Porte royale; en 1905, la réfection des voûtes du transept Sud; en 1907, la restauration des voûtes du chœur.

La cathédrale de Bordeaux attenait aux remparts romains: de là vient la pauvreté de la façade occidentale, laquelle n'avait même pas de porte.

Nous manquons de renseignements sur les églises qui ont précédé l'édifice actuel de

1. Marionneau, *Les Salons bordelais*, p. 124, note 2. — 2. Bernadau, *Antiquités bordelaises*, p. 326. — 3, 4, 5. Les Archives départementales possèdent un dossier sur ces travaux, de partie desquels Combes a rendu compte dans un rapport inséré au *Moniteur Universel* du 1er décembre 1811.

Saint-André : on en a mis à jour quelques débris qui sont en partie conservés au bureau de l'architecte. En septembre 1906, des terrassiers ont découvert, un peu en avant du transept Nord, un jambage découpé de ressauts et garni de colonnettes; ce devait être l'entrée d'un porche du XIIe siècle[1]. A Saint-André de Bordeaux, comme à Saint-Maurice d'Angers, la large nef actuelle a remplacé une église à trois nefs. De cette église antérieure il nous reste le bas de la façade Ouest ; la disposition des contreforts et des fenêtres de cette façade annonce un édifice à bas-côtés. On peut croire que l'église à trois nefs était du XIe siècle ; celle qu'Urbain II consacra en 1096 est plutôt l'église, alors à peine commencée, à laquelle appartient l'étage inférieur de la nef.

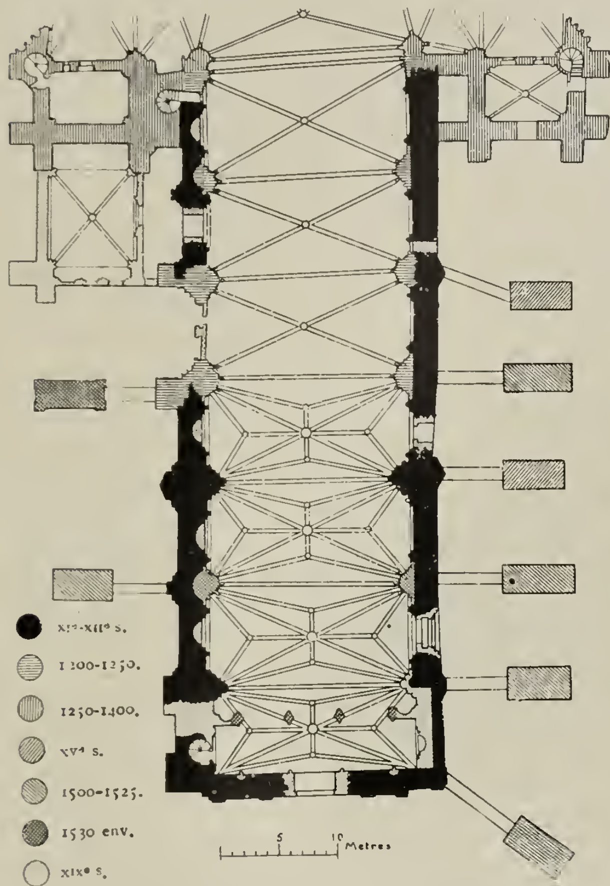


FIG. 1. — SAINT-ANDRÉ DE BORDEAUX.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

Nous ignorons comment était compris le chevet; dans la nef du XIIe siècle, le haut a été reconstruit et le bas a subi des modifications profondes, que nous avons déjà notées en racontant la restauration dirigée par l'architecte Combes après la Révolution.

Un fait est certain : la nef était divisée en travées à peu près carrées; sur les flancs de chacune d'elles étaient trois niches au Sud, trois au Nord; le fond des niches du Sud était plat et le fond des niches du Nord était courbe. Quant aux piliers élevés entre ces travées carrées, ils ont été remaniés, en 1809-1811. Ils étaient auparavant formés de deux ordres superposés et dissemblables : en bas, jusqu'au niveau de la galerie, « cinq à six grosses colonnes



Brutails photogr.

FIG. 2. — FACE NORD DE LA NEF DE SAINT-ANDRÉ.

1. Un acte de la fin du XIIe siècle fut rédigé à Saint-André, « sub clocario novo, » sous le clocher neuf (*Archives historiques*, t. XXVII, p. 91). Il n'est pas impossible que le porche découvert en 1906 fût sous ce clocher.

groupées »[1]; en haut, un faisceau de colonnes plus légères. Combes retailla le bas, pour le rendre pareil à la partie haute; dans les travées Ouest, il maintint le faisceau inférieur; enfin, il remplaça par un groupe de colonnes semblables au groupe qui était en face la grosse colonne engagée qui formait le support Sud-Est de la nef[2].

La disposition primitive de la nef actuelle doit être étudiée dans les travées occidentales. Une particularité y est surtout frappante : c'est le plan triangulaire des piliers, lequel suppose des voûtes sur croisées d'ogives. Ces voûtes devaient être bombées à la clef; en un mot, c'étaient des voûtes angevines. Je donne une restitution probable de cet état du monument[3].

Les bases des piliers ont été enterrées par suite d'un exhaussement du sol, sans doute en 1804[4]; mais les bases des colonnes engagées qui reposent sur la galerie sont visibles; or, si on en compare le profil avec celui des bases de Saint-Maurice d'Angers et si on rapproche les chapiteaux de l'une et l'autre nef, on arrive à cette conclusion que notre superbe vaisseau bordelais doit être antérieur à la cathédrale d'Angers. Un tel fait est moins surprenant pour qui sait que Geoffroi de Loroux, archevêque de Bordeaux de 1135 environ à 1158, était un ami de Suger, qui fit tant pour les progrès du gothique.

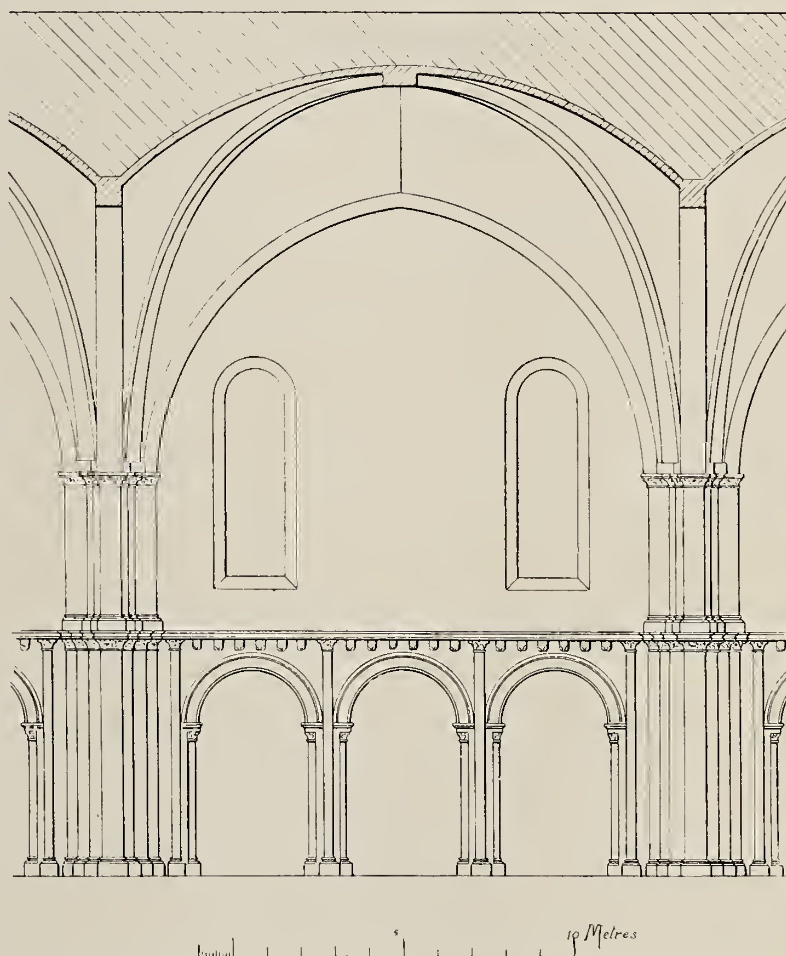


FIG. 3. — COUPE EN LONG SUR LA NEF DE SAINT-ANDRÉ (RESTITUTION).

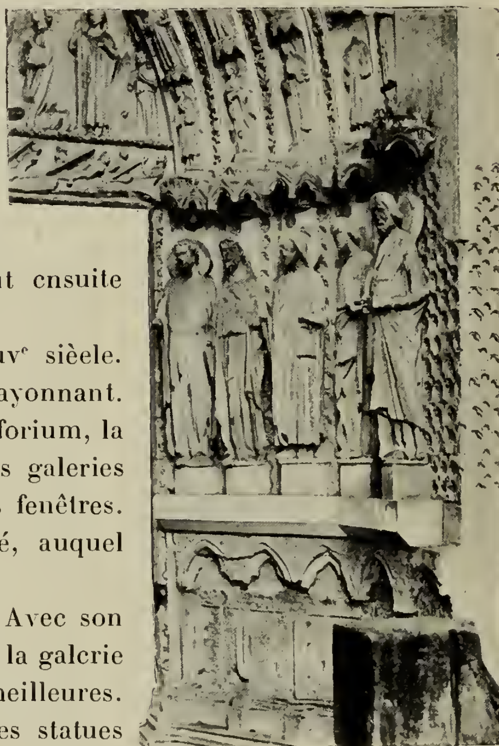
La série des niches plates du Sud se réduit à une simple arcature; quant aux niches courbes du côté Nord, qui rappellent la Trinité d'Angers, elles paraissent, comme les précédentes, dériver des arcades qui décorent cette partie de la construction dans les églises à coupoles. Le chemin de ronde procède également de

1. Rapport de Combes, dans le *Moniteur universel* du 1er décembre 1811. — 2. Il est très difficile de se faire une idée exacte des transformations que subirent les piliers de Saint-André pendant le premier Empire. Nous avons à ce sujet, outre le rapport de Combes, un devis et des états de situation; mais ces textes ne concordent pas sur le nombre des piliers qui furent remaniés. Les Archives municipales possèdent le calque d'un plan établi par Bonfin en ou vers 1787 et M. Mialhe garde, dans sa riche collection de dessins relatifs à la cathédrale, une vue intérieure peinte à la gouache par Brun, vers la fin de l'Ancien régime. Malheureusement, dans cette peinture, le bas des murs est encombré par la chaire, par les estrades des corps constitués et on ne saisit pas, sauf pour le support planté au Sud-Ouest du carré, la superposition des deux ordres de colonnes. — 3. Ce dessin est extrait de la *Revue philomathique* de 1903, où j'ai exposé (pp. 167-174) les raisons de cette reconstitution. Je dois ajouter que tout le monde ne l'a pas approuvée; mon confrère et ami Berthelé en a fait une critique dans ses *Mélanges*, publiés à Montpellier en 1906 (pp. 517-522). J'ai répondu dans la *Revue philomathique* de 1907 (pp. 97-106). — 4. L. de Lamothe, *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1842, p. 356.

l'architecture à coupoles : il est, d'ailleurs, fréquent dans les églises de style Plantagenet. A Saint-André, une balustrade en fer courait le long de ce balcon avant la Révolution[1].

Les arcs-boutants de la nef ont été faits bien après le gros œuvre. Ils sont moins nombreux sur le flanc Nord, parce que la construction était épaulée, de ce côté, par les bâtiments de l'Archevêché; la démolition de ce palais met l'église en péril et on édifie présentement un nouvel arc-boutant. C'est apparemment parce que notre nef était mal contrebutée que, vers la fin du XII[e] siècle, les voûtes angevines tombèrent, du moins en partie. On reprit les murs latéraux et, après avoir modifié les fenêtres, on exhaussa ces mêmes murs, qui présentent deux étages de baies et, à l'extérieur, deux corniches. Aux grandes voûtes sur plan carré on substitua des voûtes barlongues, dont les formerets sont visibles, vers l'Ouest, au-dessus des voûtes du XVI[e] siècle. Cette restauration affecta vraisemblablement les quatre travées barlongues occidentales, les mêmes qui ont été voûtées à nouveau en 1508-1516.

Au XIII[e] siècle, les travaux recommencèrent. S'il faut faire fond sur la date 1251, donnée par la chronique, ce doit être la date initiale de cette reprise. On fit la Porte royale, la partie supérieure des piles et les voûtes, lesquelles, quoi qu'on en ait dit, ne furent ensuite rebâties que sous le second Empire.



Brutails photogr.

FIG. 4. — LA PORTE ROYALE A SAINT-ANDRÉ.

(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

Le chevet est, en grande partie, l'œuvre du XIV[e] siècle. Il est l'une des productions classiques du gothique rayonnant. On peut y signaler : la forme carrée des baies du triforium, la nudité des chapiteaux élevés du vaisseau central, les galeries réservées à l'intérieur des chapelles, à la hauteur des fenêtres. En arrière du maître-autel était un autel plus élevé, auquel on accédait par un escalier sis du côté de l'Épître[2].

La Porte royale est sur le flanc Nord de la nef. Avec son arcature de soubassement, son très bel encadrement[3] et la galerie qui la surmonte, c'est une œuvre française et des meilleures. En 1847, la porte était cachée par une sacristie; les statues étaient partie mutilées, partie dispersées; Viollet-le-Duc s'éleva, dans une lettre au Ministre, contre une pareille profanation. « Cette ancienne porte de la cathédrale de Bordeaux est un des monuments de sculpture les plus remarquables que nous ayons en France. Toutes les statues qui la décoraient sont de véritables chefs-d'œuvre comme on n'en trouve qu'à la cathédrale de Chartres ou à Notre-Dame de Paris[4]. » Après des pérégrinations dangereuses[5], ces admirables statues ont repris leur place.

Des deux portes du transept, celle du Sud est sensiblement plus ancienne. Elle a perdu, pendant la Révolution[6], son trumeau, auquel était adossée une statue de Notre-Dame, son tympan, où était figuré le couronnement de la Vierge, et les statues de ses jambages[7].

La porte Nord, elle-même, avait beaucoup souffert : un rapport de l'an V constate « que

1. *Archives historiques*, t. XXXI, p. 446. — 2. Cette disposition est très visible sur le plan de 1787 conservé à l'Hôtel-de-Ville sous la cote 1502. — 3. Sur cette porte, voir ce que dit M. Mâle, *L'Art religieux du XIII[e] siècle*, 2[e] édition, pp. 415-416. — 4. Archives du Sous-Secrétariat des Beaux-Arts. — 5. Leo Drouyn, *Revue catholique*, 1883, pp. 631-634. — 6. Bernadau, *Antiquités bordelaises*, p. 335; chanoine Callen, dans son édition de Lopès, t. I, p. 144, note. — 7. Sur les dégâts dus à la Révolution, *Archives historiques*, t. XXXI, p. 445.



Brutails photogr.

Planche I. — PORTE ROYALE, A SAINT-ANDRÉ DE BORDEAUX

plusieurs des figures placées dans l'arcade où se trouve la principale porte d'entrée, costé du Nord, ont été mutilées, que les unes sont sans bras, d'autres sans tête »[1]. Si le fait est exact, et il est difficile de le contester, cette statuaire a dû être complétée au XIXe siècle. C'est une question de savoir si la statue du Pape est bien ancienne[2]; M. Meaudre de Lapouyade a constaté naguère que la tête a été refaite, et il m'a aimablement invité à observer ce fait avec lui.



Brutails photogr.

FIG. 5. — SOUBASSEMENT DE LA PORTE SUD A SAINT-ANDRÉ.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

Dans cette porte, les grandes sculptures paraissent un peu postérieures à l'architecture. Elles sont froides, mais témoignent d'un art très perfectionné : « Les statues d'évêques, » dit Courajod, « sont admirables. Elles portent encore des traces de peinture dans les têtes. Les yeux sont colorés. Tout cela est très sage, très pondéré, très correct... Je remarque dans les têtes beaucoup plus de finesse que de réalisme. Les figurines fixées sous les dais, sur les arcatures et les voussures, sont de petits chefs-d'œuvre[3]. »

Bordeaux. — Clocher isolé de la cathédrale.

Le clocher isolé de la cathédrale est appelé tour Pey-Berland, du nom de l'archevêque auquel on l'attribue. Nous avons sur la construction de ce clocher quelques textes, qui, par malheur, manquent de clarté. En 1429, le chapitre décida « quod campanile sive pinaculum novum perficeretur juxta formam traditam per magistrum »[4]; mais il est possible qu'il s'agisse de l'achèvement, « perficeretur », de l'un des clochers élevés sur le transept Nord. En 1436, Pierre Gasc, chanoine prébendé, demande à faire choix de la maison qui a appartenu à Siot de Vallières : le chapitre répond qu'il est question de construire un clocher pour y mettre les cloches, « unum campanile pro campanis ecclesie tenendis, » sur le jardin et à la place de la maison occupée par l'archidiacre de Cernès; si ce projet se réalise, on dédommagera ledit archidiacre en lui attribuant partie de la maison de Siot de Vallières[5]. En 1438, un autre chanoine, Grimon de Sizac, expose qu'il a été empêché de faire choix de la maison de Pierre de Béarn, parce que le chapitre avait projeté de construire un clocher et ladite maison était peut-être nécessaire pour cette construction; Pierre de Béarn s'étant fixé à Avignon, le chapitre concéda sa maison à Grimon de Sizac[6].

De ces délibérations il reste qu'en 1436 le chapitre n'avait pas encore déterminé l'emplacement du clocher. Pey Berland posa la première pierre de la tour, comme en fait foi une obscure inscription versifiée, qu'il eût mieux valu rédiger clairement en prose. Cette inscription nous apprend que la construction fut commencée le 6 octobre 1440 et qu'elle est aussi profonde qu'une source jaillissant à proximité.

1. *Archives historiques*, t. XXXI, p. 445. — 2. Cf. Brouillard, dans la *Revue historique de Bordeaux*, 1911, pp. 58-60. — 3. L. Courajod, *Leçons à l'École du Louvre*, t. II, p. 50. Rapprocher ce que dit M. André Michel dans l'*Histoire de l'art*, t. II, pp. 692-693, avec une photographie de trois des évêques et du tympan. Ces divers travaux sont à compléter par l'étude très pénétrante que M. Meaudre de Lapouyade consacre à la statuaire de ce portail dans le numéro, non encore paru au moment où ces pages s'impriment, de la *Revue historique de Bordeaux* : la tête de l'un des évêques est moderne. — 4. G 284, fol. 15. — 5. G 284, fol. 24. — 6. G 284, fol. 25.

Une circonstance complique le problème: cette inscription est placée à quelques mètres au-dessus du sol, à un niveau qui paraît correspondre à une reprise; en outre, dans la partie inférieure de la tour est percée une porte, dont le style accuse une date plus reculée que le XVe siècle. C'est ce que le marquis de Castelnau a fait observer, et il a conclu que le clocher de Pey-Berland avait été élevé au-dessus d'une chapelle sépulcrale[1]. Pour greffer un clocher sur une chapelle, il aurait fallu faire subir à celle-ci des remaniements importants, dont on n'a pas, je crois, signalé de trace.

Une autre hypothèse est possible: en 1466, le chapitre enjoignit d'arrêter les travaux du clocher; le maître d'œuvre obtint qu'on lui laissât élever la bâtisse de cinq pieds encore, afin de la clore aisément[2]. Peut-être cette interruption se fit-elle au niveau du larmier le plus bas, ou un peu au-dessus. C'est à ce point qu'en serait arrivée la construction depuis 1440, et la porte du rez-de-chaussée serait d'un style plus ancien que sa date réelle.

La tour fut vendue, le 27 avril 1793, à charge de démolition. Le 5 juin, les commissaires de la section Simoneau demandèrent que le clocher fût conservé[3]. L'adjudicataire exposa, en l'an VIII, que cette démarche l'avait mis dans l'impossibilité d'exécuter la clause relative à la démolition[4]. Si on en croit L. de Lamothe[5], la flèche, qui contenait des ferrements et des scellements en plomb, avait été abattue et on s'était arrêté quand il ne resta qu'une masse de pierre sans valeur vénale. Toujours est-il que le Domaine aliéna de nouveau le clocher, en 1820, à condition qu'il serait conservé. Le cardinal Donnet le fit racheter en 1850 et le dénatura en posant sur la flèche une statue de Notre-Dame d'Aquitaine.

L'intérieur de la tour Pey-Berland est dépourvu d'intérêt. L'extérieur est riche, de cette richesse mièvre et inquiétante qui caractérise les œuvres de l'époque. Le maître d'œuvre a eu cependant le bon esprit de garder le dessin plus ferme et plus vigoureux des remplages rayonnants.

Bordeaux. — Église Sainte-Croix. Église d'une abbaye bénédictine. Le bas-côté Nord, affecté au service paroissial, était dédié à sainte Catherine.

L'abbaye Sainte-Croix était de fondation très ancienne. Jusque vers 1300, elle se trouvait en dehors des murs de la ville. C'est dire qu'elle fut éprouvée par les invasions normandes: on cacha le trésor dans un puits[6]. Sur la construction de l'église actuelle on ne possède qu'un vague document du XIIe siècle: c'est une donation faite par Gombaud de Blanquefort « edificio monasterii »[7]. En 1243, le roi d'Angleterre accorda une subvention de 50 marcs pour des travaux, « ad operationem ecclesie »[8]. Le monument lui-même portait, il y a quelque cinquante ans, deux ou trois dates: entre le fronton et la rosace « 1586 », et sur le fronton « 1740 »[9]; le millésime 1672 est encore inscrit sur l'avant-corps de la façade, au milieu, en haut.

Enfin, les documents nous ont gardé le souvenir de réparations nombreuses, dont je mentionnerai quelques-unes: en 1583, la nef méridionale était « proche à tumber » et il n'y avait pas de sacristie dans l'église[10]. En 1608, un visiteur signale la nécessité de recouvrir l'église : « En plusieurs endroits, il y pleust au-dedans au travers des voultes[11]. » En 1630

1. *Actes de l'Académie*, 1881, pp. 135-144. L'abbé Corbin adopte les conclusions de ce travail dans le Bulletin de la *Société archéologique* de 1886, pp. 156-166. — 2. G 285, fol. 25 v°. — 3. L 2152. Dès le 1er frimaire an II, l'acquéreur exposait dans un mémoire imprimé les raisons que l'on avait de conserver la tour (L 451). — 4. L 673. Je dois l'indication de ces deux pièces à l'obligeance de M. Brouillard, lequel vient de publier dans la *Revue historique de Bordeaux* de 1911, pp. 325-335, sur la tour Pey-Berland pendant la Révolution, un article très documenté. — 5. *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1842, p. 345. — 6. *Tote l'istoire de France*, éd^on Bourdillon, p. 85. — 7. H 640, fol. 82; publié dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. XXVII, p. 128. Cf. Chauliac, *Histoire de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux*, p. 320. — 8. *Rôles gascons*, t. I, n° 1762. — 9. Jouannet, *Musée d'Aquitaine*, t. III, p. 265. — 10-11. H 312.

ou 1632, « la vouste (?) et le devant de la maistresse porte de l'esglize s'en va par terre »[1]. En 1643, les maçons travaillaient « aux piliers de l'église », peut-être aux contreforts. En 1677, le sol de l'église, ayant été exhaussé, n'était plus de niveau avec certaines chapelles[2]. En 1683, on traita pour construire derrière l'abside la sacristie qui a été naguère démolie[3]. En 1740, on songeait à consolider la voûte et à reporter le toit 6 pieds plus haut : le maréchal Dasfeld s'y opposa, à cause du voisinage du fort Louis[4]; mais il permit qu'on élevât le toit de 3 à 4 pieds. En 1741, Cajetani fit des peintures au-dessus de la chaire[5]. En 1742, on monta de quelques assises les murs goutterots du transept, pour leur faire porter les fermes, qui auparavant chargeaient les voûtes[6]. En 1756-1758, Éliot dit Camblanes répara diverses nervures dans les voûtes du bas-côté Sud et un doubleau vers le milieu de la nef, il rebâtit le mur qui est entre le collatéral du Midi et le transept, etc.[7]. En 1781, Moreau, charpentier, redressa le « domme de la paroisse Sainte-Croix » et corrigea « le cintre de la callotte ». En 1785, Vinquesy délivra, à Toulouse, un reçu de 1,000 livres à lui payées pour ouvrages de marbre[8].

Depuis la Révolution, les travaux ont été nombreux : certains ont été de peu d'importance, comme la décoration des absidioles par un peintre étranger, en 1827 ; d'autres ont gravement atteint la bâtisse.

La première grosse restauration fut dirigée, en 1842-1847, par Durand, architecte municipal, lequel publia en 1844 un rapport sur ses premières opérations[9]. Nous avons le compte par lui dressé sous la date du 17 février 1848 : remplacement de huit chapiteaux dans la moitié Nord de la porte principale, de fûts de colonnettes et de six bases dans la même façade; reconstruction du pilier planté à l'angle Sud-Ouest du transept, lequel pilier était enserré dans une armature de bois[10], et réfection de l'une des voûtes qu'il porte; achèvement des sculptures du portail, à l'exception du Zodiaque. Cet ouvrage n'alla pas sans des critiques et des reproches : le Ministre, informé que l'on grattait les sculptures à 2 millimètres d'épaisseur, prescrivit, en 1846, de suspendre les travaux; Durand se justifia dans un mémoire.

M. de Castelnau, en 1850, exprimait l'espoir que les fautes commises à Sainte-Croix serviraient de leçon et que les restaurations seraient conduites, à l'avenir, avec une prudente réserve et, en 1851, le curé écrivait : « Les réparations, si importantes et si belles, de l'église Sainte-Croix sont heureusement terminées. » Hélas! cette même année, la fabrique demanda que l'on établît sur le clocher une terrasse ou une coupole. L'année suivante, Burguet fit la table de communion et, en 1855, le même architecte répara des bases à l'intérieur.

Enfin, Abadie vint... Son projet est de décembre 1860. L'histoire détaillée de cette restauration serait d'un intérêt piquant. Soutenu par des alliés puissants, parmi lesquels il faut compter le cardinal Donnet, Abadie entreprit de transformer l'église, et il y réussit. Le beau rôle dans toute cette affaire appartient à la Commission des Monuments historiques, — j'entends la Commission girondine : — ses protestations mesurées, qui auraient dû être accueillies, l'honorent grandement.

Sous prétexte que les sonneries fatiguaient les vieillards de l'hospice voisin, Abadie éleva

1. H 320. — 2. Comptes du syndic de la fabrique. — 3. H 643 et minutes du notaire Douteau. — 4. Fonds de Sainte-Croix, H non coté. Voici quelques indications extraites d'un rapport d'experts dressé en 1753 : § 79, à la façade, relier au mur des colonnes de l'avant-corps, refaire le glacis dud. avant-corps, changer le tiers des claveaux de la troisième archivolte; § 95, la charpente du collatéral Sud est à deux eaux ; § 99 et § 101, pas de charpente sur la voûte de l'abside et de l'absidiole Sud ; § 102, un grand arc doubleau, fait de matériaux trop petits, est en mauvais état (H 674). — 5. Fonds Sainte-Croix, H non coté. — 6. H 521. — 7. H 306 et 521. — 8. Comptabilité de Sainte-Croix. — 9. *Académie de Bordeaux*, 1844, pp. 443-448. — 10. Durand avait aussi projeté de dégager les deux piliers enveloppés d'une chemise de maçonnerie; mais on s'assura que la chemise adhérait au noyau, les anciens parements ayant été détruits. C'est l'une des raisons pour lesquelles ce travail fut ajourné.

un second clocher, où il n'y a jamais eu de cloche, et, dans ce but, il reprit en sous-œuvre les fondations de ce coin de l'édifice. Son projet avait été mal étudié: il fallut creuser pour les fondations plus qu'il n'avait prévu, ce qui le conduisit à construire une crypte sous le clocher neuf. De même, au cours de l'exécution, il modifia ses plans et déplaça le cavalier de la façade. Incidemment, il rectifia les moulures de la voûte et la voûte elle-même sur la travée Ouest du bas-côté Nord. En 1866, il fallut reprendre le pilier Nord de la tribune, qui était fondé sur des sarcophages.

La porte latérale gothique fut agrandie. Dans la porte centrale, le Zodiaque, nous le savons, avait été réservé par Durand; Abadie, qui n'avait pas de ces scrupules, le compléta. Les arcatures de la façade furent peuplées de saints personnages: Abadie visita, pour étudier les statues, Moissac, Autun et Sens. Une seule œuvre girondine paraît avoir été mise par lui à contribution: le saint Georges de L'Ile-Saint-Georges; on en fit des estampages pour préparer la maquette du cavalier de la façade, lequel devrait représenter Constantin. Cette maquette fut faite à Paris. « Quant au Christ et aux Évangélistes, aux Anges du tympan, ce sont », écrivait Abadie, « des reproductions dont j'ai fourni les moulages, que j'ai fait faire à Cahors pour la cathédrale d'Angoulême, où ils n'ont pas servi. » Au-dessus de cette statuaire hétéroclite, on dressa un pignon angoumois et un clocheton poitevin. Il en avait coûté 150,000 francs pour défigurer à jamais la façade de Sainte-Croix.

Pendant qu'Abadie dévastait la partie occidentale du monument, un autre architecte, Burguet, s'attaquait, pour des motifs plus sérieux, à la partie orientale. Il s'agissait d'effacer les traces d'un remaniement malheureux accompli au XVIIe et au XVIIIe siècle: on avait, à cette époque, accommodé l'intérieur du chœur et de l'abside au goût classique, bouché les fenêtres, rasé les colonnes, les arcatures et les cordons de moulures, et suspendu au-dessus du chœur une coupole sur tambour. Burguet dégagea les fenêtres; il ravala les colonnes à l'entrée du chœur, rétablit les colonnes entre chœur et abside et, dans l'abside, jusqu'à la voûte exclusivement, posa un placage d'architecture romane; il bâtit un contrefort et il banda un arc au-dessus de la porte gothique percée entre l'abside et l'absidiole Sud.

Comme on le voit, l'intérieur du chœur et de l'abside est tout entier du XIXe siècle. Il n'est même pas certain que l'abside fût, en dedans, à pans coupés, comme elle est actuellement : Burguet voulait la faire semi-circulaire, suivant le tracé de la voûte; le meilleur argument qu'on lui opposa est que l'abside de Saint-Macaire est polygonale sur les deux faces.

Sainte-Croix est orientée; mais l'axe incline sensiblement vers le Nord. L'église a une abside précédée d'un chœur, un transept et deux absidioles non tangentes à l'abside. On a dit et répété que les bas-côtés avaient été ajoutés au XIIIe siècle; cependant, l'une des piles du mur dans le bas-côté Sud est romane, l'arc entre ce bas-côté et le transept et les grandes arcades entre nef et collatéraux sont bien romans aussi, la plupart dans leur tracé en plein-cintre, tous dans leur profil à ressaut carré sans moulure, dans le style du plus grand nombre de leurs chapiteaux, dans la mouluration de certaines bases. Il y avait donc des bas-côtés à Sainte-Croix dès l'époque romane; ce qui est vrai, c'est que ces bas-côtés ont été reconstruits durant la période gothique, le bas-côté Nord un peu avant l'autre.

Quant à savoir comment se présentait la nef romane, quelle en était la couverture, c'est l'un des problèmes les plus difficiles qui aient exercé la sagacité des archéologues bordelais. D'abord, les deux premières paires de supports à l'Ouest sont, dans leur partie inférieure, des piles massives dont la forme est inexplicable, à moins qu'elles n'aient porté un clocher.



Brutails photogr.

Planche II. — PORTE DE SAINTE-CROIX DE BORDEAUX

Ensuite, parmi les piles qui suivent, celles qui sont à mi-longueur de la nef ont, sur la face interne, une colonne engagée assez forte, coiffée d'un chapiteau roman; les quatre arcs qui encadrent le carré du transept sont romans et retombent sur des chapiteaux romans. Les murs de nef sont trop minces pour avoir soutenu une voûte en berceau; le plan des travées, la disposition des supports et l'insuffisance des fondations excluent la possibilité d'un

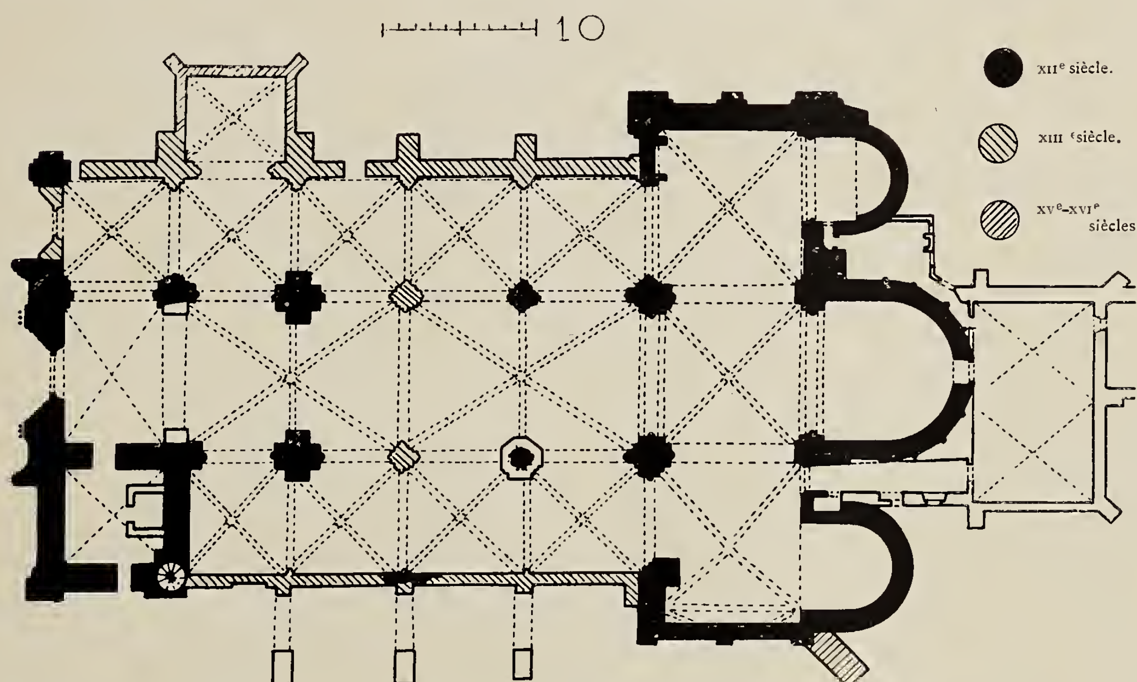


FIG. 6. — PLAN DE SAINTE-CROIX.
Contours calqués sur un dessin des Beaux-Arts.

voûtement en coupoles. En dernière analyse, il est vraisemblable que la nef était couverte d'une charpente apparente, coupée à mi-longueur par un pignon posé sur un arc transversal. L'abside, le chœur et les absidioles étaient voûtés; je ne pense pas que le transept le fût.

Dans le courant du XIIIe siècle, on refit les bas-côtés et on remania la nef; les piles, qui paraissent avoir été, pour partie, reprises en sous-œuvre, furent armées de colonnettes nombreuses, que surmontent des chapiteaux gothiques; sur la nef, on tourna des voûtes sexpartites, sur les bas-côtés et sur le transept, des voûtes d'ogives ordinaires; à l'extrémité méridionale du transept, est une voûte d'ogives incomplète: ce bras a dû être plus long et il y avait naguère par là une tribune.

L'église possédait autrefois un petit clocher, dont les cordes pendaient dans le chœur, à portée de la main des religieux. On fit des réparations à ce clocher en 1596, 1645, 1664, 1680, 1750-1760, etc.[1].

Il ne reste que le grand clocher, construit à l'angle Sud-Ouest de l'église et, semble-t-il, quand la nef existait déjà : il bouche une arcade tournée sur le bas-côté et une autre entre ce bas-côté et la nef. Cette tour renferme une voûte intéressante : c'est une voûte d'ogives sans formerets; les compartiments, qui sont des portions de berceaux non brisés, ont leurs naissances fort au-dessus des naissances des ogives; l'intrados des ogives est orné d'un treillis

1. H. 452, 322, 524, etc.



Brutails photogr.

Fig. 7. — Vue intérieure de Sainte-Croix.

en relief, dessinant de petits losanges dans l'intérieur desquels est semé un bouton. Des corbelets sont disposés horizontalement près du cerveau de la voûte; s'ils étaient plus vigoureux, on pourrait croire qu'il y a eu là d'abord un plancher.

A l'extérieur, la construction ne donne guère lieu à des observations attachantes. Les corniches des trois absides portent sur des modillons et, de plus, dans l'abside principale, sur des colonnes engagées. Les fenêtres de l'absidiole Nord avaient été allongées vers le haut, à l'époque gothique; on les a ramenées dernièrement à leur forme primitive. Tous les murs ont été surélevés. A l'exception du chevet, ils sont d'appareil assez pauvre; les contreforts et les encadrements sont plus soignés.

La décoration de Sainte-Croix a été mainte fois analysée. A l'intérieur, il faut citer les chapiteaux des deux périodes romane et gothique, dont la juxtaposition est si curieuse; les Apôtres en bas-relief placés, lors des remaniements du XIIIe siècle, au-dessus des grandes arcades[1]; enfin, des restes de carrelage, qu'un vicaire archéologue, M. Lamartinie, a rassemblés au pied d'un tombeau du XIVe siècle.

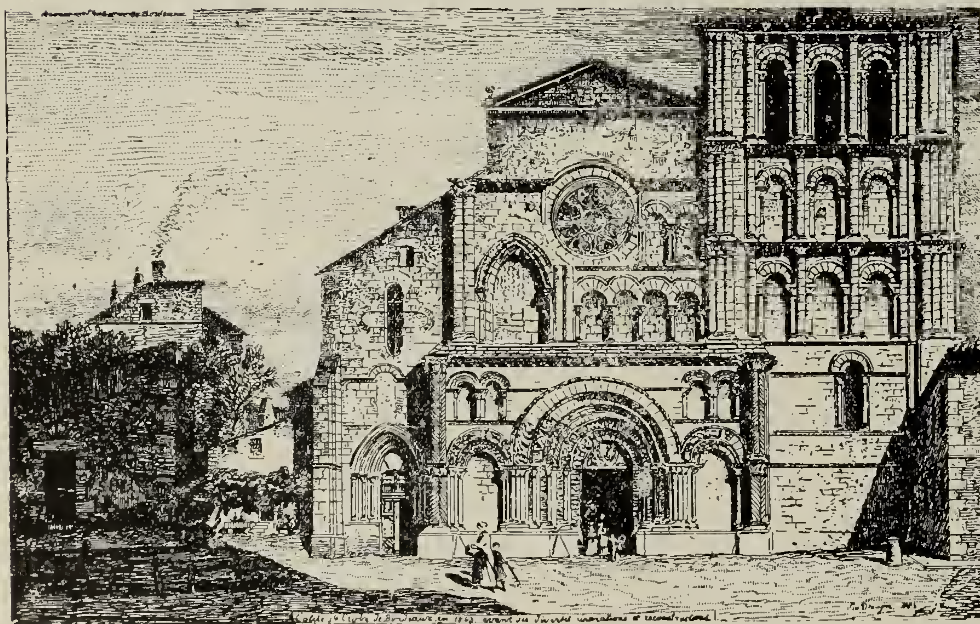


Fig. 8. — Sainte-Croix avant les restaurations.
Réduction d'une eau-forte de L. Drouyn.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

La façade, nous l'avons vu, est, en très grande partie, l'œuvre de Durand et d'Abadie, lequel n'a pas plus respecté l'iconographie que les styles. M. Gabriel Fleury a signalé naguère[2] deux erreurs iconographiques dans

1. Voir le dessin de deux d'entre ces Apôtres, dans le *Bulletin Monumental*, t. XXXI, p. 636. — 2. Gabriel Fleury, *Portails images au XIIe siècle, leur iconographie et leur symbolisme*, pp. 119 et 124.

cette restauration : d'abord, le cavalier de la façade ne représente plus Constantin ; ensuite, les animaux symboliques des Évangélistes sont rangés suivant un ordre inusité : «Dans les portails anciens... jamais l'ange n'est placé au-dessus du bœuf ni l'aigle au-dessus du lion.» La disposition générale était empruntée à la Saintonge : porte et fausses portes, arcatures supérieures, cavalier. L. Drouyn professait que la façade comprenait dès l'origine le cavalier; il semble bien que cette effigie remplaça l'extrémité Nord des deux arcatures superposées. On a trouvé, si je ne me trompe, pendant les restaurations, des preuves matérielles de ce remaniement.

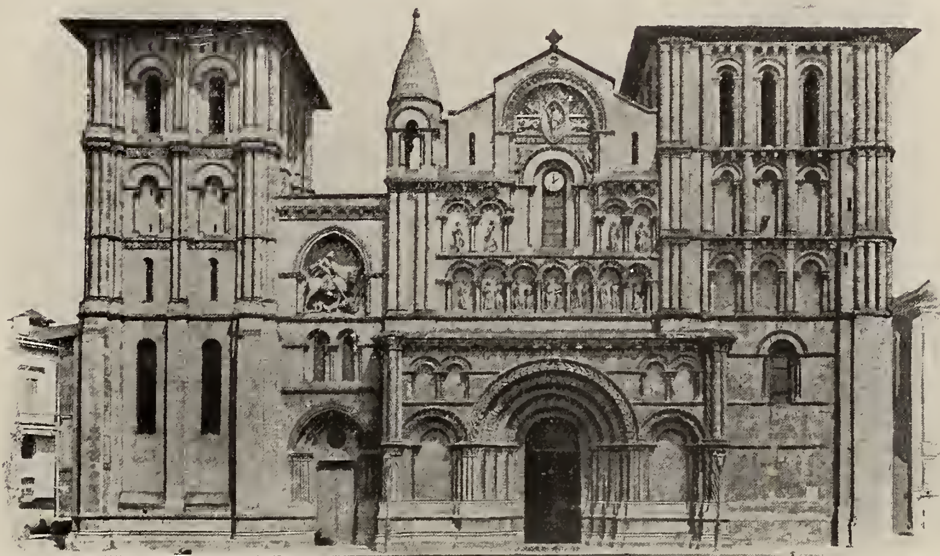


Fig. 9. — SAINTE-CROIX DEPUIS LES RESTAURATIONS.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

Dans l'ornementation des fausses portes il entre deux morceaux qui sont célèbres[1] : ils représentent apparemment la Luxure, sous la forme d'une femme dont les seins sont mordus par des reptiles, et l'Avarice.

L'encadrement de la porte principale est orné d'un enchevêtrement étrange d'oiseaux et de quadrupèdes, copié sur quelque ivoire de provenance orientale; cette sculpture produit un remarquable effet ornemental. D'autre part, le calendrier, la file d'hommes tirant sur une corde, la série des vieillards de l'Apocalypse, ces divers motifs puisés à une source d'inspiration moins lointaine et plus accessible, les arcs multipliés, la corniche de l'avant-corps fournissent les éléments d'un décor somptueux. Cette partie de la façade est un excellent morceau, digne de sa réputation. Tel est l'avis d'un des architectes qui apportent à l'étude du Moyen-Age le plus de science et de talent: « Le portail a la belle ordonnance d'une composition antique agrémentée de sculptures d'une souplesse et d'une variété extraordinaires[2]. »



Brutails photogr.

Fig. 10. — FRAGMENT DE LA PORTE PRINCIPALE DE SAINTE-CROIX.

1. Ces sculptures, la première surtout, ont été publiées maintes fois, notamment par le P. Cahier, dans ses *Nouveaux Mélanges d'archéologie*, p. 258, et par Ch. Desmoulins dans le *Bulletin Monumental*, t. XI, planche après la page 196. — 2. Rapport de M. Magne, reproduit dans le *Rapport présenté au Conseil municipal par le maire de la ville de Bordeaux*, année 1894, p. 207.

Bordeaux. — Église Saint-Michel, dépendant de l'abbaye Sainte-Croix.

L'église Saint-Michel, qui appartient au style français, n'a que de lointains rapports avec l'histoire de l'architecture bordelaise. C'est un édifice hétérogène, dont la construction, d'ailleurs favorisée par la richesse du quartier, dura de longs siècles.

L'église gothique actuellement debout a été précédée d'une église romane, pour laquelle dame Dozolons donna un terrain, en 1149[1], et d'une chapelle plus ancienne, dont on a découvert en partie les substructions au XIXe siècle[2].

En 1357[3] et en 1425[4], il est question de l'œuvre nouvelle de Saint-Michel. Une inscription de 1384, encastrée dans un mur, vers l'angle Sud-Est de l'église, signale des dons faits apparemment pour la bâtisse de cette partie. Vers 1400, des indulgences étaient accordées[5], vraisemblablement dans le but de réaliser des fonds pour les travaux. De fait, en 1420, le maître d'œuvre de Saint-André fut autorisé à diriger le chantier de Saint-Michel[6]. Le maître de l'œuvre de notre église était en 1448 Jean Botarel[7] et en 1456 un nommé Rodrigues[8].

Les documents ultérieurs signalent la construction de chapelles : en 1475, la chapelle du Crucifix, qui est sans doute celle de l'angle Nord-Est, était achevée[9]; en 1496, on édifiait la chapelle de sainte Suzanne, la seconde à gauche en entrant par la porte Ouest[10]; en 1497, on besognait au chœur[11], peut-être à la menuiserie.

On pourrait donc croire que le gros œuvre était terminé. Cependant, en 1517, Olivier Maubrun, maître de l'œuvre, donna quittance de ce qui lui était dû pour la construction de sept voûtes et de la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, l'avant-dernière au Nord avant d'atteindre le chevet[12]. Le marquis de Castelnau a lu à l'Académie de Bordeaux, en 1904, un mémoire dans lequel il donne les dates inscrites sur les voûtes dans les deux travées Ouest de la nef et des bas-côtés et dans les chapelles adjacentes : ces dates vont de 1545 à 1559; le bas-relief du tympan de la porte voisine est de 1553.

Le 15 février 1693, un accident grave se produisit : comme on avait « laissé croupir les eaux pluviales » sur les voûtes « pandant le cours de plusieurs années », le chœur, un bas-côté du chœur et la croisée s'écroulèrent[13].

En 1762, Cessy et Audebert firent la sculpture de la tribune et du jubé[14]. En 1782-1788, on remania les portes, afin de supprimer les trumeaux[15] : c'est ainsi qu'en 1782 Cabirol et après lui Mercié furent chargés de travaux de sculpture à la porte du transept Nord[16]. Le chœur, ses quatre piliers et les voûtes des bas-côtés ont été refaits en 1861-1862 et bénits le 20 mai 1863[17].

Saint-Michel comprend trois nefs, trop également larges, peut-être parce qu'on a utilisé pour le vaisseau central les fondations de l'église antérieure. Un rapport de 1840 signale sous le maître-autel une crypte, dont les voûtes sur croisées d'ogives étaient portées par un pilier central; cette crypte a été transformée en sacristie. Le chevet n'a pas de déambulatoire, et les trois nefs se terminent par autant d'absides polygonales. En élévation, le type de Saint-Michel est celui des églises françaises de style flamboyant : les grandes arcades, d'ailleurs inégales, sont conduites suivant un tracé brisé et bas; pas de triforium; larges fenêtres.

1. H 640, fol 93 v°; *Archives historiques*, t. XXVII, p. 147. — 2. Abbé R. Corbin, *Saint-Michel de Bordeaux, Étude historique et archéologique*, p. 5. — 3. H 419. — 4. H 419. — 5. G 1713. — 6. H 284, fol. 2 v°; *Archives historiques*, t. VII, p. 417. — 7. *Archives historiques*, t. VI, pp. 52-56. — 8. Histoire de La Sauve, par D. Dulaura (E suppl. 1242), l. IV, ch. 17. — 9. Un espagnol, Alonso Ferrandez, laissa une somme importante pour la peindre (Dartiguemale, notaire, fol. 76). La succession, réclamée par le Roi en vertu du droit d'aubaine, donna lieu à un procès et à une transaction (Bouluguet, dans abbé R. Corbin, *op. cit.*, p. 187). — 10. 22 avril 1496 (G 2252). — 11. 24 décembre 1497 (G 2252). — 12. Sénéchault, notaire, vol. 2, fol. 241 v°. Olivier Maubrun et Henri, son fils, avaient au moins une maison, grand'rue Sainte-Croix; ils passèrent reconnaissance en 1501, 1519, 1528, 1536, ainsi qu'on peut le voir en diverses lièves du fonds de Sainte-Croix. En 1579, Henri, toujours attaché aux travaux de l'église, était vieux et depuis longtemps malade (G 2241). — 13. G 1667. — 14. G 2323, fol. 99. — 15. G 2359, 2361 et 2365. — 16. G 2323, fol. 128 v° et 149 v°; G 2359. — 17. Corbin, *op. cit.*, p. 231.

Les voûtes à liernes sont nombreuses dans cette église. La troisième chapelle au Sud, à compter de l'Ouest, est couverte d'une voûte ingénieusement combinée, pour racheter la différence du nombre des supports, qui est de trois vers l'extérieur et de deux seulement du côté de l'intérieur. Dans la voûte de la quatrième chapelle au Nord, les nervures accessoires sont conduites suivant des dessins courbes; s'il existe en France des voûtes ainsi faites, elles sont très répandues en Espagne.

L'art décoratif et l'art industriel ont laissé à Saint-Michel des œuvres dignes d'attention : vitraux du XVIe siècle, grilles du XVIIIe, etc.

Bordeaux. — Clocher de l'église Saint-Michel.

Il existait, près d'un certain nombre d'églises de Bordeaux, des charniers, qui affectaient, si nous en croyons certains textes, la forme d'un carré ou d'un polygone, renforcé sur les angles par de vigoureux contreforts[1] : d'après le marquis de Castelnau, nous le savons, on aurait monté sur un charnier de ce genre le clocher de Saint-André; c'est sûrement ce qui a eu lieu à Saint-Michel. Le charnier de Saint-Michel est signalé dès 1365[2]; il paraît avoir été précédé d'un autre, plus ancien; du moins, Drouyn raconte que, pendant les restaurations, on découvrit « le caveau de la chapelle primitive, qui était construite en style roman »[3].

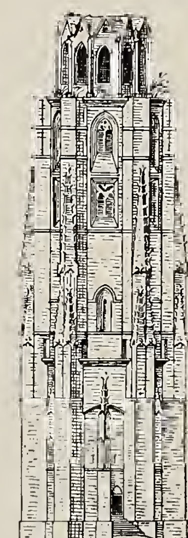


Fig. 11. LE CLOCHER DE SAINT-MICHEL AVANT LES RESTAURATIONS. (Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

Peu après la guerre de Cent ans, la fabrique de Saint-Michel se préoccupa d'élever le clocher; en 1464, elle prit à son service un architecte de Saintes, Jean Lebas[4], qui fut remplacé, avant l'achèvement de la tour, par son fils, également nommé Jean Lebas. Entre temps, elle recueillit divers legs[5]. Enfin, on mit la main à l'œuvre en 1472[6]. En 1486, la construction atteignait la naissance de la flèche. A partir de ce moment, nous sommes renseignés avec précision sur la marche des travaux, grâce à un registre de comptes que tenait le trésorier[7]. Les plus hautes assises furent maçonnées en septembre 1492.

Or, dès le mois d'avril suivant, une expertise eut lieu, « à cause du parler du monde, qui dit que le clocher veut tomber »[8]; les experts furent très rassurants. Néanmoins, on continua les travaux au pied de la tour. Autant que nous puissions en juger, ces travaux[9] consistaient à reprendre partie au moins des piles du rez-de-chaussée, dont certaines furent provisoirement étançonnées; à démolir, sans doute pour les refaire, les pans de mur entre ces piles; à construire des contreforts secondaires au milieu de ces pans; à déposer une vieille voûte et à rebâtir celle du charnier, qui était peut-être la même.

Le clocher de Saint-Michel, « la Flèche, » était et il est encore pour les Bordelais un objet de vénération et d'orgueil : ils le jugeaient « le plus beau clocher qu'il y ayt dans le royaume »[10]. Louis XIV, en 1675, avait ordonné de l'abattre, afin de punir la ville, et on avait mis en adjudication cette œuvre de ruine; personne ne se présenta et le clocher fut sauvé[11]. En 1680, Vauban proposa de le conserver : « Cette tour, » écrivait-il, « est une des

1. Voir, à ce propos, mon article sur *Le Cloître des Dominicains de Bordeaux en 1620*, dans la *Revue historique de Bordeaux* de 1908, pp. 315-316. — 2. G 2191. — 3. *Bordeaux vers 1450*, p. 381. Cf. l'étude consacrée par L. de Lamothe à l'église et au clocher de Saint-Michel : il y aurait au pied du clocher deux charniers superposés (*Actes de l'Académie*, 1845, p. 147). — 4. Le contrat d'engagement nous est parvenu dans une liasse de la fabrique de Saint-Michel, cotée G 2261. Je l'ai publié à la fin de mon étude sur *Deux Chantiers bordelais*. — 5. 1465 (Jouan, notaire); 1473-1474 (Ribery, notaire). — 6. Note de l'époque, publiée par Baurein, *Variétés bordeloises*, t. V, p. 176, et nouv. éd., t. III, p. 100. — 7. G 2252. — 8. *Ibidem*. — 9. Sur ces travaux, qui eurent lieu en 1493-1495, voir le registre G 2252. — 10. 1752 (G 2303, fol. 3). — 11. Sur cet épisode, voir Jullian, *Histoire de Bordeaux*, p. 506.

plus belles pièces de l'Europe ; » de plus, « elle commande du mousquet tout le quartier des muttins[1]. »

Le rapport de Vauban nous apprend que la flèche avait été, en 1679, découronnée par la foudre. Ce n'est pas la seule fois que l'œuvre fragile des Lebas eut à souffrir des orages et des tempêtes[2] : le 8 septembre 1768, la pyramide fut renversée[3]. La même année, on refit la voûte du charnier[4].

Portier en 1755, Combes en 1810 étudièrent des restaurations qui ne furent pas effectuées. La tour de Saint-Michel s'imposait à la sollicitude de la Commission départementale des Monuments historiques : Durand présenta, en 1846, un projet vraiment remarquable[5], qui, s'il avait été suivi d'exécution, nous aurait sauvés d'Abadie.



Galibert photogr.

FIG. 12. — LE CLOCHER DE SAINT-MICHEL DEPUIS LES RESTAURATIONS.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.

Abadie fut, en effet, chargé de restaurer la vieille tour. Pendant les travaux, en 1863, comme jadis en 1493, le bruit courut dans le quartier qu'elle menaçait ruine et, de même qu'en 1493, une commission fut nommée pour vérifier l'état de la construction et s'enquérir des mesures à prendre. La commission releva des fissures dont l'aspect décelait suffisamment la cause du mal : Abadie n'avait pas, comme Durand, compris que la tour était faible à la base ; il avait imprudemment enlevé et les maçonneries et les contreforts secondaires entre les piles. Ce qui restait ne suffisait plus à porter le poids des étages supérieurs. On établit par des calculs que les pierres devaient inévitablement s'écraser sous la charge. Abadie refusait de se rendre à ces raisons, quand un fait d'une extrême gravité brusqua le dénoûment. La commission avait encore visité la tour le 19 septembre ; quand elle revint, le 22, une violente tempête d'Ouest soufflait depuis trente-six heures. La tour, garnie d'échafaudages, formait un gigantesque levier, qui transmettait aux assises inférieures de la face Est les pesées exercées par le vent sur le haut de la face opposée ; aussi les fissures s'étaient-elles multipliées et agrandies dans le pilier de l'Est. Il fallut, de toute urgence, arrêter les travaux, remplir les arceaux du bas et blinder les piliers, enfin modifier le projet : allonger les contreforts dans le sens des rayons et n'employer que des matériaux de choix. C'est comme amortissement de ces contreforts qu'on fit les statues dont ils sont surmontés.

Il est à peine besoin de dire les sommes folles que coûtèrent ces travaux en sous-œuvre, qui eurent, d'ailleurs, pour résultat de modifier entièrement la silhouette de la tour.

Le clocher fut bénit par le cardinal Donnet le 9 mai 1869.

Bordeaux. — Église paroissiale Sainte-Eulalie.

Sans remonter aux temps mérovingiens ni même aux invasions normandes, je me bornerai à signaler que l'église Sainte-Eulalie fut consacrée en 1174[6]. Le portail principal et

1. *Archives historiques*, t. XXXVIII, p. 248. — 2. Bernadau signale la chute de la foudre en octobre 1574 (*Antiquités bordelaises*, p. 344). Cf. une délibération des bénéficiers à la date du 30 janvier 1752 (G 1667) et l'étude précitée, dans laquelle L. de Lamothe mentionne des accidents graves en 1608 et 1660 (*Actes de l'Académie*, 1845, p. 145, note 1). — 3. E suppl. 2091. — 4. G 2350. — 5. Durand signale, au cours de cette étude, une inscription qui courait à une quinzaine de mètres de hauteur et dont les lettres s'enlevaient en clair sur l'ombre d'une gorge profonde. — 6. Lopès, *L'Église Sainct-André de Bourdeaux*, éd. Callen, t. II, p. 215.

la voûte au-dessus de l'orgue, portail et voûte démolis depuis peu, dataient celui-là de 1371, celle-ci de 1398[1], tandis que le chevet aurait été commencé en 1476[2].

Au cours de réparations qui avaient été décidées par une assemblée du 5 avril 1750, on s'aperçut que des piliers menaçaient de s'écrouler; il fallut les refaire. En 1753, des plâtras tombés attirèrent l'attention sur la voûte portée par le pilier auquel était adossée la chaire : on dut, sans perdre de temps, dresser des étais. C'est vers cette époque, en 1751, qu'un serrurier de La Réole, Blaise Charlut, forgea la belle grille de la chapelle Saint-Clair[3].

La foudre frappa le clocher le 5 thermidor an XI; on dut déposer la flèche sur 10 mètres environ de hauteur.

Pendant le second Empire, bien des travaux furent exécutés dans notre église : elle fut, d'abord, débarrassée, en 1851, des échoppes qui l'enserraient. La Fabrique, qui avait fait regratter la chapelle de la Vierge, pria la Municipalité de soumettre à la même opération tout l'intérieur de l'édifice : les maçonneries de moellons furent recrépies; les piles et les voûtes, rejointoyées. Sans désemparer, toujours en 1851, on s'occupa de l'extérieur. L'année suivante, on compléta des bases, on reprit des piliers et Dubureh fils restaura ou refit, dans la nef et les bas-côtés, quantité de sculptures : clefs de voûte et chapiteaux[4]. Puis, on démolit, en 1853, une niche construite en arrière et dans l'axe de l'abside: ce fut une occasion pour faire le ravalement de la voûte et des murs du sanctuaire, pour reprendre les moulures et les piles, pour compléter l'arc triomphal et l'arc correspondant du bas-côté Sud, pour restaurer l'extérieur de l'abside. Ce dernier travail fut terminé en septembre 1854. Burguet changea, deux ans plus tard, les meneaux des fenêtres percées dans le mur oriental des collatéraux. Le 18 août 1858, la Fabrique exprima le désir que la Ville fît réparer deux piliers à l'entrée du chœur et un troisième près de la porte de la sacristie.

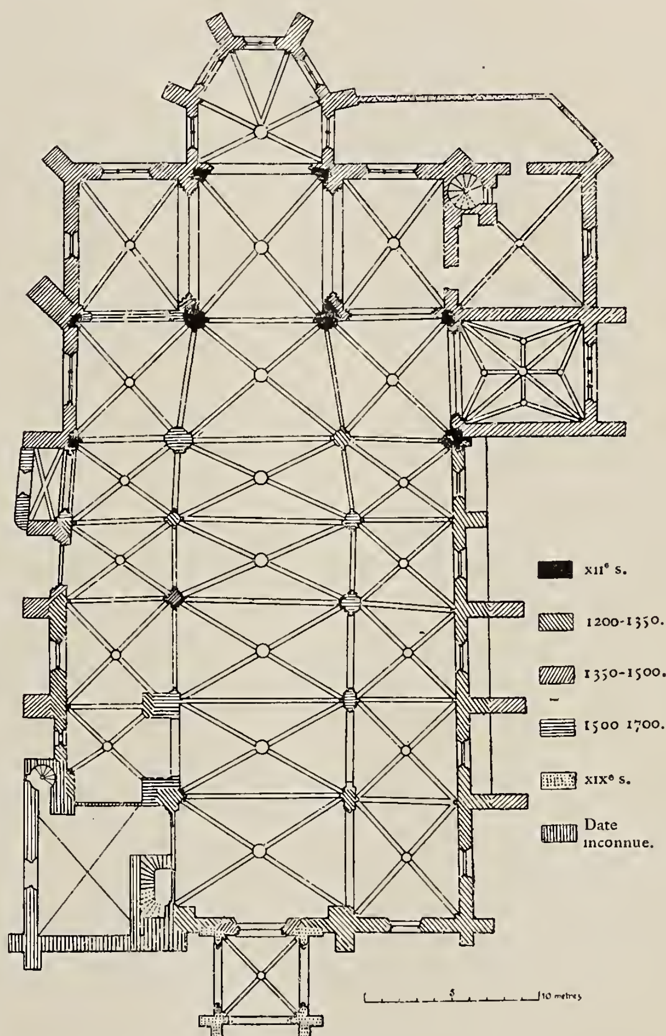


FIG. 13. — PLAN DE SAINTE-EULALIE AVANT 1900.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

La mise en état du clocher avait été étudiée en 1845 par Durassié, qui, vers 1856, fatigué

1. Ces dates sont données par deux inscriptions gardées dans l'église : ... « Item, en l'an de Nostre-Senyor M° CCC° LXXI, bale l boyset de formen x ll. E aquct an Ramon de Birac fi fa lo portau. » « Aquesta vouta fo acabada l'an mil CCC IIII^xx^e XVIII, en lo mes de octobre. » — 2. Voir une inscription sur barre de fer, publiée dans le *Choix des types*, p. 27[1]. — 3. Brutails, *La Grille en fer forgé de Sainte-Eulalie de Bordeaux*, dans la *Revue philomathique*, 1908, pp. 39-41. On sait que M. Jullian a publié une simili de cette grille dans son *Histoire de Bordeaux*, p. 539. — 4. Un compte de 1852 mentionne : dans la nef, la restauration de cinq clefs, la réfection de deux autres; dans la chapelle de la Vierge, la façon d'un chapiteau adossé au mur; dans les deux piliers à huit chapiteaux, la sculpture de plusieurs masses; dans le bas-côté de droite, la réfection de deux chapiteaux adossés au mur; etc. Suivant un autre compte de mars 1853, dans le pilier Nord du chœur, tous les chapiteaux auraient été changés.

d'attendre l'exécution de son projet, intenta un procès au curé. La restauration fut conduite par Alaux, en 1863-1864.

Enfin, il y a quelques années, on a prolongé les trois nefs vers l'Ouest. La porte de 1371, retrouvée au cours de ces travaux, a été déposée et n'a pas été relevée.

Sainte-Eulalie représente à Bordeaux le type local des églises à trois nefs à peu près égales en hauteur. Elle est faite, d'ailleurs, de pièces et de morceaux : tous les siècles, depuis le XIIe, y ont laissé leur trace. De l'édifice consacré en 1174, il doit rester, vers l'Est, des supports, encore presque romans; à mi-longueur de la nef et plus vers l'Ouest, des chapiteaux à crochets accusent le XIIIe siècle; l'ensemble du mur Nord, avec l'une de ses portes, et du mur Sud, ainsi que la porte Sud-Ouest sont du XIIIe siècle et de la première moitié du XIVe; la voûte de 1398 a disparu pendant les derniers travaux, mais il reste, des XVe-XVIe siècles, le chevet, les deux chapelles Nord-Est et Sud-Est[1], une porte au Nord, la chapelle Saint-Clair au Sud et la sacristie; enfin, deux croisées d'ogives, vers le bas de l'église, portent le millésime 1542, et divers piliers s'accommodent de cette date.

L'église du XIIe siècle était dépourvue d'absidioles : si on examine avec attention les contreforts, aujourd'hui noyés dans la maçonnerie, qui épaulaient le transept à l'Ouest, on constate qu'il ne devait pas y avoir, non plus, de bas-côté.

Comme bien l'on pense, le monument est fort hétérogène; les sculptures, qui sont, d'ailleurs, en partie récentes, sont des plus variées. Si l'intérieur n'est pas d'aspect grandiose, l'extérieur de l'abside est un joli morceau : les contreforts sont décorés de niches et de statues et une archivolte en accolade profilée autour de l'arc des fenêtres porte des crochets et un fleuron.

Sur la face méridionale de la nef, est disposée une série d'arcades qui doivent avoir abrité des sépultures[2]. Il ne faut pas oublier que ces arcades ont été longtemps engagées dans des maisons et qu'elles ne sont plus en leur état primitif.

Bordeaux. — Église Saint-Seurin. Église collégiale.

Il reste un grand nombre de documents concernant des travaux exécutés à l'église Saint-Seurin; de ces textes je donne ci-après un résumé chronologique. Pour les comprendre, il faut savoir que l'édifice était hors murs, exposé, par conséquent, aux déprédations et au pillage.

1243. Don de 50 marcs par le roi d'Angleterre à Saint-Seurin, « ad fabricam ecclesie sue »[3]. — 1277. Incendie du faubourg : l'église ne paraît pas avoir été atteinte. — 1278. Legs à l'œuvre[4]. — 1301. Legs à l'œuvre[5]. — 1405 et 1407. Bulle et délibération mentionnant les réparations nécessaires à l'église[6]. — 1420 et 1425. Mention du maître d'œuvre de Saint-Seurin[7]. — 1427. Bulle pour la construction de la chapelle de la Vierge, « que in latiori fundatione incepta est »[8]. — 1444. Consécration de l'autel de ladite chapelle[9]. — 1452. Legs « a l'obre et fabrica de Nostra-Dona de Sent-Seurin »[10]. — 1465. Legs à l'œuvre de Saint-Seurin[11]. — 1490-1491. Paiements de legs à l'œuvre de Saint-Seurin[12]. — 1494. Mention de « Tierri Du Proys, menuzey, mestre de Sanct-Seurin »[13]. — 1497. Legs pour la réparation de Saint-Seurin[14]. — XVe siècle. Mention de « l'areney de l'obra », la sablière de la fabrique[15].

1. Peut-être la chapelle Nord-Est a-t-elle été élevée par Guiraud de Pomyer, maître des œuvres du Roi; la pierre funéraire de cet architecte y est conservée (Voir *Album d'objets d'art*, p. 40 et pl. 68). — 2. C'est de ce côté que devait se trouver le cloître mentionné dans une délibération du 9 janvier 1733 (G 2866). — 3. *Rôles gascons*, t. I, n° 1769. — 4. G 1030, fol. 159. — 5. G 3145. — 6. G 1025. — 7. G 284. — 8. G 1032. — 9. Abbé Cirot de La Ville, *Origines chrétiennes de Bordeaux ou Histoire et description de l'église de Saint-Seurin*, p. 335. — 10. G 1593. — 11. Jouan, notaire. — 12. G 241, fol. 285 v° et 289 v°. — 13. G 2252, fol. 96. — 14. G 2804. — 15. G 1175.

— 1508. Contrat pour la réfection des parties hautes à la tour de l'horloge[1]. — 1542. Excès commis par des lansquenets : ils brûlent du « bois de Flandre et autre bois pour faire et parachever le cœur » ; ils mettent hors de service le bois réuni par les maçons « pour bastir le portal »[2]. — 1557-1558. Projet de démolition de l'église et du faubourg[3]. — 1566. Mesures en vue de réparations : « La voulte de la plus grand partie de lad. église est tumbée, et est à présent en danger de tumber le reste de lad. voulte. » Le 17 décembre, la pierre destinée aux travaux était sur rade[4]. — 1567. Les chanoines ont été obligés de refaire les parties détruites de leur église, « que leur revint à plus de cinq mil livres tournoises »[5]. — 1635. Autorisation de continuer des travaux pour « agencer... la cave », en vue d'y mettre des reliquaires[6]. — 1640. Mandat de traiter « pour le degré de la grand porte de l'église »[7]. — 1650. Dégâts commis par les gens de guerre : la voûte et la charpente sont endommagées par « l'effort du canon »[8]. — 1665. Ordre de réparer les voûtes de la chapelle Notre-Dame de la Rose[9]. — 1693. Devis pour divers travaux : réparer un contrefort à l'Est, réparer « avec du bon plastre » l'arceau qui est sur l'autel de Notre-Dame de la Rose, etc.[10]. — 1696. Paiement à Jacques Roumillac, « pour recouvrir la voûte du degré de la chappelle de sainte Catherine »[11]. — 1698. Effondrement de partie des voûtes de l'église, savoir : au droit de la porte méridionale, une grande portion de la voûte sur le bas-côté Sud et sur la nef; dans la travée qui touche à la précédente vers l'Est, toute la voûte sur le bas-côté Sud et sur la nef et partie de la voûte sur le bas-côté Nord[12]. — 1700. Ordre d'abattre « le morceau de voûte de l'églize qui menasse de tomber sur le degré près le portique » ; commencement des travaux de réparation[13]. — 1700-1701. Ordre de porter dans l'église et dans la chapelle Sainte-Catherine « des terres à niveau du cloistre »[14]. — 1700. Délibéré d'ouvrir l'arceau qui donne dans la grande chapelle [de Notre-Dame de la Rose], « afin qu'il fasse la même cimétrie avec celuy qui est dans l'autre côté du chœur »[15]. — 1702. Délibéré de payer au charpentier une neuvième ferme, qu'il a faite en dehors du devis[16]. — 1730. Incendie de la sacristie[17]. — 1734. Désordres survenus dans les voûtes de l'église, l'incendie ayant privé ces voûtes d'une butée utile[18]. Traité pour la reconstruction de la sacristie et pour le chaînage et la réparation des voûtes de l'église[19]. — 1737. Règlement des comptes de la construction de la sacristie[20]. — 1746. Réparation par un couvreur des dégâts que la foudre a occasionnés « sur le cloché »[21]. — 1760-1761. Paiements à des maçons qui ont élevé le clocher[22]. — 1771-1774. Construction de l'orgue, savoir : la tribune par les frères Laclotte, la balustrade et autres travaux de serrurerie par Valette, l'instrument par Micot, la menuiserie par Boyé et par Joseph Peissy, la sculpture du buffet par Cabirol et Cessy, « l'alongement des bas-côtés du jubé de l'orgue », c'est-à-dire de la tribune, par Brothier[23]. — 1774. Travaux au clocher par Brothier : il l'exhausse de 13 pieds et mure quatre fenêtres ; Burguet fils, charpentier, refait à neuf le beffroi[24]. — 1775. Sculpture de deux bénitiers par Périer et construction en sous-œuvre, par les frères Laclotte, de deux niches en trompe, pour recevoir lesdits bénitiers[25]. — 1776. Travaux importants à la charpente[26]. — 1784. Peinture à fresque du chevet par J.-A. Berinzago[27]. — 1821. Ordonnance autorisant des réparations. — 1828-1829. Remaniement de la façade Ouest par Poitevin. — 1844. Réparations importantes au portail Sud et au siège archiépiscopal. — 1847-1848. Construction de la chapelle Saint-Fort, sur le flanc Nord, non loin de la façade. — 1851. Restauration du remplage de diverses fenêtres ; percement d'une porte entre le

1. G 1162, fol. 98 v°. — 2. G 1115 et 1563. — 3. B 115. — 4. G 1112. — 5. G 1117. — 6. G 1026. — 7. G 1027. — 8. G 1563. — 9. G 1029. — 10. G 1011. — 11. G 1011. — 12. G 1563. — 13. G 1011. — 14. G 1011. — 15. G 1011. — 16. G 1011. — 17. G 1563. — 18. G 1013 — 19. G 1563. — 20. G 1563. — 21. G 1525. — 22. G 1017 ; G 1470, fol. 16 v°. — 23. G 599, 1019, 1531, 1532, 1533, 1556. — 24. G 1533. — 25. G 599 et 1534. — 26. G 1563 et minutes de Duprat, notaire, 1776, fol. 903. — 27. G 1542 et 1558.

transept et la sacristie. — 1851-1852. Dégagement des arcades murées sur les flancs du sanctuaire à la hauteur du transept; reprise des pieds-droits de ces arcades. Reconstruction en sous-œuvre du dosseret dans le transept Sud à l'angle de la sacristie. Déplacement de l'autel vers l'Ouest; démolition de l'édicule au fond du chevet. Déplacement du siège archiépiscopal. — 1852. Resapement du mur latéral Nord qui est attenant à la chapelle de Notre-Dame et rétablissement d'un contrefort. — 1852-1853. Travaux de menuiserie et de sculpture sur bois au chœur. — 1854. Crépissage et rejointoiement. Dans la voûte de la chapelle Saint-Jean, remplacement de 65 claveaux. — 1858. Travaux à la chapelle de la Vierge : construction de 22 mètres de banc et de 7 bases, remplacement de 4 mètres de la galerie, restauration du retable, transfert du tombeau de Dusault. — 1861. Restauration du clocher. — 1861-1863. Sculpture par Clément Lamarque dans diverses fenêtres, notamment dans la rose au-dessus du porche méridional. — 1863. Projet de dégagement de la rose pratiquée dans la paroi orientale du transept Sud. — 1867. Travaux de sculpture par Clément Lamarque dans des fenêtres. — 1868. Réfection du mur de fond placé à l'Est du bas-côté Sud et percement d'une grande fenêtre. Reconstruction de la charpente de la sacristie et restauration de la façade de ladite sacristie : changement de pierres dans les parements, de moulures, de sculptures; réfection de trois clochetons, de deux gargouilles, de deux croix, des appuis des fenêtres, de la partie supérieure du pignon Ouest, de 32 bouquets de feuillages sur les rampants; réparations à la statue de sainte Catherine (la main droite et la palme sont neuves, les doigts de l'autre main, la tête et la draperie ont été mis en état), à quatre gargouilles, etc. Ouverture de la grande fenêtre Sud du transept, laquelle était murée. Travaux dans la chapelle Saint-Jean : dégagement d'une fenêtre murée; percement d'une fenêtre au Sud et d'une au Nord; remaniement du contrefort Nord, qui gênait l'ouverture de cette dernière fenêtre; démolition d'un reste de corniche au Nord; incrustation, à l'intérieur, d'un bandeau mouluré, qui reçoit les bases saillantes. — 1869-1870. Travaux à la chapelle Saint-Étienne : changement de la baie d'accès, qui était architravée, en une arcade brisée; reprise des pieds-droits; piquage des murs et des voûtes. — 1874. Percement d'une porte entre le bas-côté Nord et la chapelle Saint-Martial. — 1881-1883. Réfection des charpentes et des toitures. Construction de la chapelle du Sacré-Cœur. — 1888. Projet de remaniement de la fenêtre placée le plus à l'Ouest dans le mur de flanc du bas-côté Sud, à laquelle on veut rendre ses dispositions primitives.

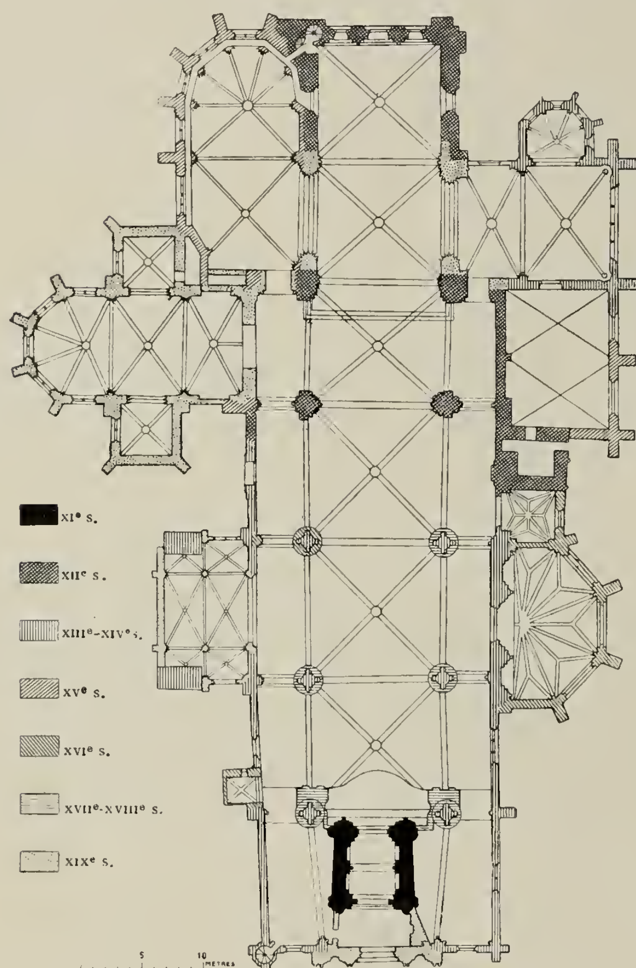


FIG. 14. — PLAN DE SAINT-SEURIN.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

La longue énumération des travaux exécutés à Saint-Seurin donne à comprendre que maintes parties ont été refaites et que l'édifice primitif est criblé de restaurations successives.

L'église est orientée, avec une inclinaison vers le Nord. Si l'on fait abstraction de la crypte, le porche Ouest est ce qu'il y a de plus ancien dans l'église : il doit, comme la crypte, d'ailleurs, remonter au XIe siècle. Or, en 1851, des fouilles mirent à découvert, à l'entrée du chœur, un mur polygonal[1], et on jugea que c'était l'abside de cette église du XIe siècle; mais comme nous ne savons pas quelle était la force de ces murs ni s'ils présentaient, aux angles, des colonnes engagées, il nous est difficile de dire quelle en était la destination.

Le chevet actuel, sur plan carré, est du XIIe siècle. Les travaux furent poursuivis de l'Est vers l'Ouest. La disposition de la nef est remarquable : les voûtes d'ogives, sur plan carré, sont épaulées par des berceaux transversaux. Quelques édifices sont construits suivant une donnée analogue : l'église de Barbezieux[2], par exemple, et celle de Mimizan[3]. Des berceaux perpendiculaires à l'axe de la nef existent dans quelques églises poitevines romanes du XIIe siècle[4]; dans ces édifices et spécialement à Saint-Seurin, où les travées sont carrées, l'usage des berceaux transversaux paraît inspiré de l'architecture à coupoles.

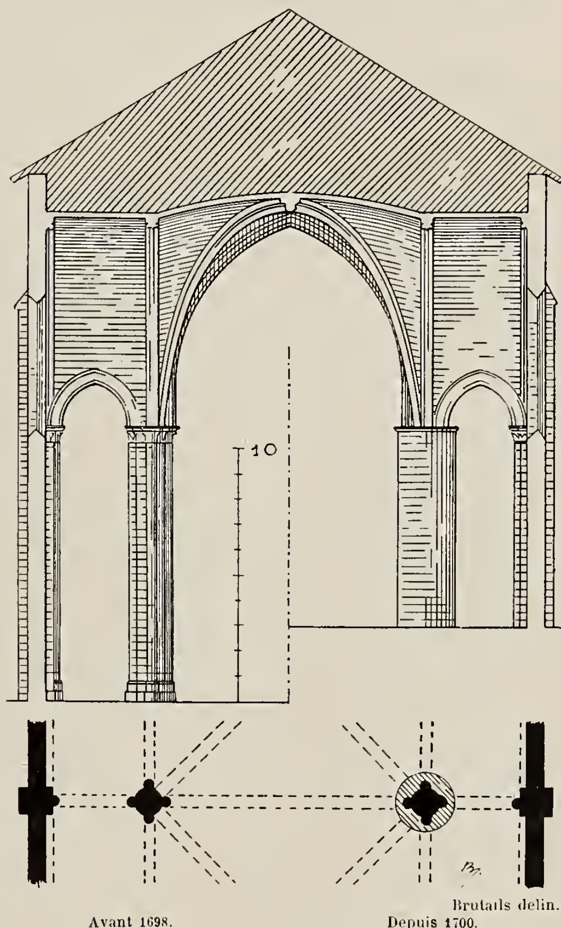


FIG. 15. — COUPE DE LA NEF DE SAINT-SEURIN.

En élévation, l'aspect de notre église a été complètement changé par l'exhaussement du sol. Même dans le chœur, qui est au-dessus de la crypte, le carrelage ancien est à une profondeur de 1 mètre[5]; quant à la nef, la différence de niveau ne doit pas être inférieure à 3 mètres : avant 1698, on descendait dix-huit marches pour entrer dans l'église[6], tandis qu'on entre de plain-pied. Le vaisseau était donc plus élancé et le chœur, auquel on accédait par des marches, s'élevait de 2 mètres environ au-dessus du pavé[7]. Il s'allongeait, vers l'Ouest, jusqu'au pilier qui est entre le transept et la chapelle de Saint-Étienne : il était clos, de ce côté, par une « façade » d'environ 4 mètres, avec un jubé et une porte, celle-ci surmontée d'un crucifix[8].

Les maçonneries de Saint-Seurin sont en grande partie négligées, avec des fondations trop étroites et mal appuyées sur des couches superposées de sarcophages.

L'église se prête à des études très instructives sur l'évolution des formes architecturales : colonnes gallo-romaines dans la crypte, supports d'un roman primitif dans le porche occidental, supports de transition gauchement adaptés aux voûtes gothiques dans le chevet, piles rondes armées de quatre colonnes engagées plus à l'Ouest, piles du gothique flamboyant

1. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1851, p. 14; Marionneau, *Œuvres d'art des édifices publics de Bordeaux*, p. 439. — 2. Brutails, *Barbezieux et Saint-Seurin de Bordeaux*, dans la *Revue historique de Bordeaux*, 1910, pp. 73 et suiv. — 3. M. Enlart a signalé ce parti dans le transept de l'église de Lapaïs (*L'Art gothique et la Renaissance en Chypre*, t. I, p. 48). — 4. Berthelé, *Les Arts en Poitou*, p. 95. — 5. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1851, p. 15. — 6. Marionneau, *Œuvres d'art des édifices publics de Bordeaux*, p. 437. — 7. 27 septembre 1698 (G 1563). — 8. *Ibid.*: 18 décembre 1702 (G 1011); 9 février 1731 (G 1012).

dans la chapelle de Notre-Dame de la Rose; profil simple et rude des arcs romans, profils de plus en plus compliqués des nervures gothiques de la nef à mesure qu'on avance de l'Est à l'Ouest, profil très fouillé de la chapelle sus-nommée, profils classiques des ogives refaites à l'époque moderne.

L'autel était autrefois au fond du chœur, adossé à un édicule du XIVe siècle, saillant de 3^m 80 et analogue à celui qui subsiste dans la collégiale de Saint-Émilion[1]. Cet édicule, appuyé contre le mur, supportait un autel élevé; il avait reçu, apparemment après coup, un tombeau de marbre considéré comme le tombeau de saint Seurin et qui était encastré



Brutails photogr.

Fig. 16. — VUE DE SAINT-SEURIN.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

d'un bout dans le mur du chevet et porté à l'autre bout sur une colonne de marbre. En 1852, on entreprit de placer là une orgue d'accompagnement : fallait-il modifier le projet adopté pour cet instrument ou sacrifier l'édicule et le sarcophage vénéré? Pour peu que l'on connaisse l'entêtement apporté par les Fabriques à la réalisation de leurs caprices, on a prévu le résultat. Vainement le marquis de Castelnau et le président même de la Fabrique élevèrent d'éloquentes protestations; avec l'appui que le cardinal Donnet accordait à tous ces actes de vandalisme, on démolit l'édicule et on aboutit à cette situation paradoxale : le tombeau présumé de saint Seurin a disparu et on présente à la vénération des fidèles le tombeau, tout moderne, de saint Fort, qui n'a jamais existé.

L'édifice avait jadis des chapelles nombreuses et des bénéfices pour les desservir[2]. La chapellenie de Saint-Michel était, comme beaucoup de chapellenies de ce vocable, dans le clocher, « in arologio »[3]. La chapelle Saint-Jean n'est autre que l'absidiole qui s'ouvre sur le bras Sud du transept. Cette partie de l'église est originale, avec un chemin de service à mi-hauteur, en partie porté sur des corbeaux. La chapelle Sainte-Catherine occupait l'emplacement de la sacristie actuelle, dont l'intérieur est du XVIIIe siècle. Sur le même côté Sud s'élève la chapelle depuis peu dédiée à saint Étienne; la clef de voûte porte des armoiries

1. En 1277, on projeta d'acheter une « cuppa argentea », pour garder le Saint-Sacrement sur l'autel (G 1030, fol. 152 v°). — 2. Cirot de La Ville, *op. cit.*, p. 91. — 3. 1502 (G 1162, fol. 264 v°).

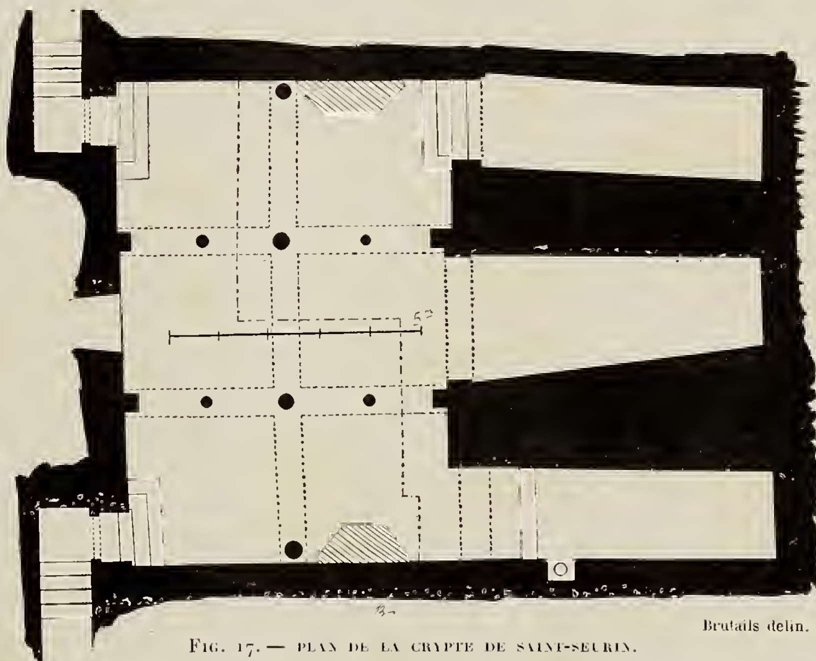


Brutails photogr.

Planche III. — INTÉRIEUR DE SAINT-SEURIN DE BORDEAUX

« qui paraissent semblables à celles qu'on voit sur le tombeau du chanoine de Lana »[1], mort en 1550. La voûte, appareillée en coupole, s'appuie sur une armature en étoile. C'est le même type que la voûte du porche méridional, avec lequel la chapelle communiquait primitivement et que nous savons être de 1542 environ.

La chapelle de Notre-Dame de la Rose a été élevée dans la première moitié du xve siècle, à l'angle Nord-Est de l'église, à la place du bras du transept, si tant est qu'il y eût un transept de ce côté. Là encore la voûte est épaulée par de vigoureux formerets; ceux-ci abritent un chemin de ronde établi sur un renforcement du mur. L'ancienne chapelle Saint-Martial était à l'Ouest de Notre-Dame de la Rose : en 1629, on ouvrit deux portes, l'une entre Saint-Martial et la grande chapelle, l'autre entre Saint-Martial et une petite chapelle Notre-Dame[2]. La chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle s'ouvre sur la dernière travée Ouest du bas-côté Nord; elle paraît être du xvie siècle. Enfin, sous la tribune, toujours dans le bas-côté Nord, est une dernière chapelle, qui renferme un enfeu intéressant.



Brutails delin.

Fig. 17. — Plan de la crypte de Saint-Seurin.

Le porche Ouest communique avec l'église par une porte dont le linteau, couvert d'entrelacs, a été scié et dont le tympan a disparu. Dans les arcatures latérales, les moulures d'imposte ne retournent pas sur la face antérieure des supports. L'un des chapiteaux de ce porche, au Nord-Ouest, est gallo-romain et un autre, qui est roman, est imité du précédent. Le chapiteau posé au-dessus de la colonne Sud-Ouest du porche représente le tombeau de saint Seurin[3]. L'ensemble de ces chapiteaux est plutôt grossier : le sol était plus bas, et les sculptures étaient destinées à être vues de plus loin.

La face extérieure Sud de la nef porte une arcature sur corbeaux du xive siècle, qui continuait sur la face Ouest. Cette décoration postiche ne manque pas d'élégance.

Le porche méridional est plus intéressant : la voûte est, comme celle de la chapelle Saint-Étienne, appareillée en coupole et nervée, tandis que les supports sont classiques; cette fusion des deux styles ne laisse pas d'être attachante.

L'épitaphe d'un chanoine mort en 1267 est gravée sur le portail; on ne sait pas à quel titre une inscription pareille figure sur cette construction, qu'elle date approximativement. Ce portail[4] a été mis en état vers 1844 : les bases des colonnettes furent entièrement refaites à ce moment[5], aussi bien que des têtes et des mains[6]. Le devis présenté au Maire par l'architecte Durand énumère encore comme devant être restaurés : « les archivoltes

1. Cirot de La Ville, *op. cit.*, pp. 390-391. — 2. 21 mai, 27 juin 1629 (G 1026). — 3. Voir un dessin dans le *Dictionnaire* de Viollet-le-Duc, t. IX, p. 26. — 4. Voir une étude et un dessin dans le même ouvrage, t. IX, pp. 335-336. — 5. Marionneau, *Œuvres d'art des édifices publics de Bordeaux*, p. 430 note. — 6. Marquis de Castelnau, dans le *Courrier de la Gironde*, du 17 janvier 1853.

intérieures des trois arcs ogivaux couvertes de figures et d'ornements de toute espèce, les trois tympans avec sujets historiés, les bas-reliefs placés contre les tympans central *(sic)* et la baie trilobée, les 14 dais historiés des figures, les 14 figures en ronde bosse plus grande *(sic)* que nature et leurs accessoires, les socles de ces figures, la corniche placée en dessous et les entrelacs historiés, les chapiteaux des deux ordres de colonnettes avec les frises et les fûts des colonnettes ». On se demande, après cette énumération, quelles parties du portail peuvent être étudiées avec confiance[1].

L'ensemble, du moins, a gardé son intérêt. Dans la porte centrale, deux arcs sont superposés : trilobé en bas, brisé en haut. De cette disposition quelque peu anormale Viollet-le-Duc[2] a donné une explication admissible : l'arc inférieur, échancré dans un second linteau formé de deux morceaux, résulterait du développement des corbeaux qui, dans les portes à tympan, soutiennent le linteau; ce serait la combinaison des deux corbeaux, allongés jusqu'à se rencontrer, au milieu de la baie, en un linteau inférieur.

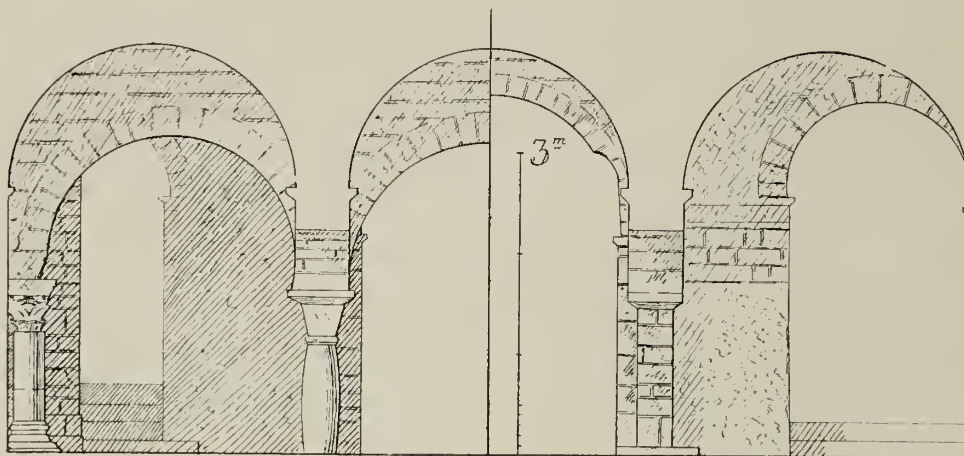


FIG. 18. — COUPE TRANSVERSALE SUR LA CRYPTE DE SAINT-SEURIN. Brutails delin.

La statuaire de cette porte est plutôt mauvaise[3] : une partie est plus raide, plus compassée, plus romane que le reste. La sculpture décorative est mieux réussie : des feuillages publiés par Viollet-le-Duc[4] sont un joli spécimen de la flore gothique.

Il nous reste à parler de la crypte. Sa célébrité lui vient moins de la construction elle-même que des sarcophages et des débris qu'elle abrite[5].

La crypte est assez simple. C'est un petit édifice à trois nefs entre lesquelles sont alignées deux rangées de supports. Les trois nefs sont couvertes de berceaux plein-cintre et chaque berceau est renforcé, à mi-longueur, d'un arc transversal qui, au lieu d'être concentrique au berceau, monte moins haut. Le tracé des arcades entre nef et collatéraux est intéressant : l'extrados n'est pas rigoureusement concentrique à l'intrados, et les claveaux sont un peu moins longs à la clef, de façon à gagner quelques centimètres en hauteur.

Les supports sont des colonnettes et, aux extrémités Est et Ouest, des pilastres. Ces pilastres sont surmontés d'un bandeau chanfreiné, tandis que, sur les colonnes, sont posés des chapiteaux romains ou des pierres épannelées. Une partie au moins de ces pierres ont dû remplacer des chapiteaux brisés par la chute des voûtes de l'église supérieure, en 1698[6].

Trois enfoncements continuent vers l'Est les nefs de la crypte[7]. Ils sont séparés l'un de

1. Voir néanmoins ce que M. Mâle dit de la Synagogue, laquelle « a les yeux voilés, non par un bandeau, mais par la queue d'un dragon qui se tient derrière sa tête » (*L'Art religieux du XIIIe siècle*, 2e édition, p. 228, note 2). — 2. *Dictionnaire d'architecture*, t. IX, p. 335. — 3. Viollet-le-Duc a publié la statue placée le plus à droite, représentant la Synagogue (*Op. cit.*, t. V, p. 156). — 4. *Op. cit.*, t. IX, p. 336. — 5. Le P. Cahier a publié une de ces plaques sculptées, dans ses *Nouveaux mélanges d'archéologie*, p. 231. — 6. Cirot de La Ville, *op. cit.*, p. 295. — 7. Viollet-le-Duc a donné un plan et une vue, l'un et l'autre fantaisistes, de la crypte que nous étudions (*Dictionnaire d'architecture*, t. IV, pp. 454-455).

l'autre par des murs massifs; dans leur état actuel, ils remontent à une date moins reculée que le corps de la crypte. Toutefois, l'enfoncement du milieu communique, par un trou carré, avec un couloir où se voient des pierres taillées en feuille de fougère. Quelques blocs pareils, très rares, sont disséminés dans la crypte.

La crypte de Saint-Seurin a fait travailler les cerveaux; l'imagination a eu, dans cette besogne, plus de part que la critique. Sans parler de tout ce cycle de légendes sur Zachée, sainte Véronique ou saint Fort, des écrivains ont prêté à la crypte une antiquité fabuleuse. Rien, je pense, ne permet de la croire antérieure au XIe siècle[1]; les joints épais entre les claveaux des arcades ne peuvent pas être retenus comme une note d'ancienneté; nous savons, en effet, qu'à la suite de la chute des voûtes hautes on remplaça une petite partie des claveaux dans les arcades de la crypte[2]; les arcades ont donc été restaurées et on s'est ingénié, de même que dans des travaux tout récents, à obtenir une apparence archaïque.

Cette malheureuse crypte a été reprise de tout côté; les portes d'accès ont plusieurs fois changé de place[3]; les anciennes baies ont disparu et on ne peut étudier que la fenêtre Ouest, qui plonge de l'église supérieure vers la crypte.

On a signalé maintes fois les restes d'une abside très ancienne, qui se trouverait dans le prolongement de la nef du milieu de la crypte. Il existe, en effet, à cet endroit une excavation d'environ 1 mètre au-dessous du sol de la crypte et qui dessine vers l'Est un hémicycle; mais je n'ai pas vu de maçonneries conduites suivant cette courbe, laquelle est marquée seulement par quelques grandes briques posées de champ. Il est risqué de voir dans un hémicycle ainsi fait, et d'ailleurs très petit, les vestiges d'une abside.

Aillas, arrondissement de Bazas, canton d'Auros. — Église paroissiale. Vocable: Notre-Dame.

L'église d'Aillas, orientée normalement, comprenait à l'origine une seule nef et un transept, sur lequel s'ouvrent l'abside et deux absidioles. Un bas-côté fut élevé sur le flanc Sud, au XVIe ou au XVIIe siècle : pour le mettre en communication avec la nef centrale, on perça en sous-œuvre, dans le mur méridional, les grandes arcades, au-dessus desquelles apparaissaient les fenêtres romanes. Cette disposition, qui est bien visible dans une coupe en long dessinée par Lacourrière pour la Commission départementale des Monuments historiques, vient d'être sacrifiée sans nécessité dans une restauration.

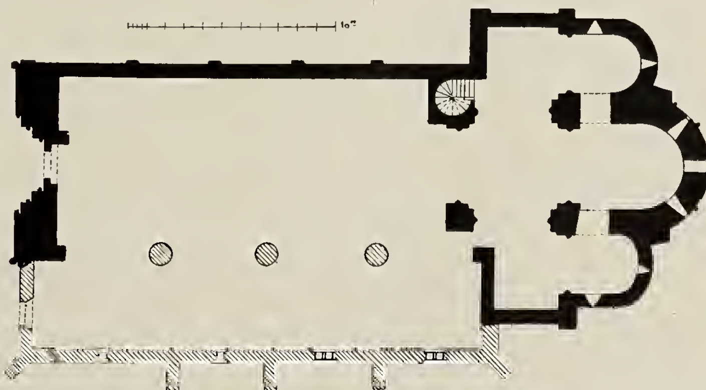


FIG. 19. — PLAN DE L'ÉGLISE D'AILLAS.
Calqué, moins l'indication des époques, sur un dessin de Lacourrière.

L'axe du chevet est brisé vers le Nord; on a rapproché[4] de ce fait la hauteur inégale des socles dans l'abside, les absidioles et le transept : ces socles sont

1. A la vérité, on a tenté de faire remonter la crypte beaucoup plus haut (L. Maître, *Saint-Seurin de Bordeaux et sa crypte*, dans la *Revue de l'art chrétien*, 1903, pp. 459 et suiv.). Je crois avoir démontré dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXV, pp. 98 et suivantes, qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette opinion. — 2. Cirot de La Ville, *op. cit.*, p. 295. Le document cité parle d'une douzaine de claveaux. Cf., même ouvrage, p. 158, le passage relatif à une restauration en 1757-1758. Jouannet a signalé en 1823 des bourrelets de ciment sur les joints de la construction, dans un article du *Musée d'Aquitaine*, t. I, p. 216. — 3. Voir un plan, qui accompagne l'article précité du *Musée d'Aquitaine*, t. I, après la page 224. — 4. Abbé C. Thibaut, dans la *Revue Catholique* de 1897, p. 241.

plus élevés au Nord. A noter également dans le plan du chevet la forme irrégulière des absidioles et du chœur central, ainsi que le passage pratiqué, de chaque côté, entre ce chœur et l'absidiole contiguë.

Une voûte d'arêtes est tournée sur la croisée; peut-être est-elle contemporaine du clocher qui la surmonte et qui est moderne[1]. Dès l'époque romane un clocher carré était prévu à cette place et on avait au moins commencé à l'exécuter: il en reste la souche et l'escalier en vis. Au bas de l'abside, à l'extérieur, court une arcature aveugle, de hauteur médiocre. Les fenêtres, trois à l'abside, deux à chaque absidiole, étaient étroites et basses au dehors, largement ébrasées en dedans. Celles de l'abside, agrandies ou murées, ont été rétablies dans l'une des dernières restaurations.

Les grandes arcades entre nef et bas-côté étaient en arc brisé et retombaient sur des piles rondes, avec impostes de moulures classiques. Les fenêtres pratiquées dans le mur de flanc de ce collatéral étaient d'un gothique attardé.

La façade, restaurée en 1843, est intéressante. L'arc de la porte est accosté de fausses arcatures, dont la hauteur correspond précisément à la hauteur de cet arc, comme à Sainte-Croix de Bordeaux. Au-dessus, une autre arcature aveugle tient toute la largeur de la façade. La corniche portait sur deux colonnes engagées, — la colonne de l'angle Nord a disparu, — et sur une série de modillons. Le tympan montre un chrisme renversé de gauche à droite. Les billettes tiennent une place importante dans la décoration de la façade.

Drouyn a signalé sur le cul-de-four de l'absidiole Nord des peintures du XIVe siècle représentant peut-être une Vierge[2] et qui ont disparu.

Avensan, arrondissement de Bordeaux, canton de Castelnau. — Église paroissiale. Vocable: saint Pierre. Décimateur: le prévôt de Saint-Seurin de Bordeaux.

L'église d'Avensan n'offre guère d'intérêt que dans son chevet. L'ensemble de l'édifice, orienté non pas en plein Est, mais un peu vers le Sud, est à trois nefs, entre lesquelles sont maçonnées des piles cylindriques[3]. Le vaisseau central était couvert d'une charpente, dont les fermes présentaient des pièces courbes en forme de voûte[4]. Des lambris abritaient les bas-côtés: toutefois, la travée Sud-Est a une voûte d'ogives du XVIe siècle, dont la clef porte les armoiries des Durfort de Lorge. A l'Ouest, le rez-de-chaussée du clocher était sous une voûte d'ogives vigoureuses. Les fondations étant faites dans un sol sans consistance, le clocher dut être rebâti vers 1860; le projet, dressé par Brun, excita dans la Commission départementale des Monuments historiques une telle admiration qu'elle eut un moment d'oubli : elle exprima le regret que la commune n'eût pas confié au même architecte la mission de refaire l'église en entier! En 1860-1862, Brun établit sur la travée orientale du collatéral Nord une voûte gothique analogue à celle qui existait déjà sur la travée orientale du bas-côté Sud. Depuis cette époque, le reste de l'église a été voûté.

On a, en 1886, réparé le chevet : bouché des trous, fermé des lézardes, remplacé des colonnettes et le « couronnement d'une des grandes colonnes du côté Nord », raccordé les moulures.

1. Drouyn et après lui M. Thibaut ont jugé que la voûte était moderne. Le *Compte rendu des Monuments historiques* de 1849 (p. 10), postérieur à la restauration, signale cette voûte sans dire qu'elle soit récente. On sait que les voûtes d'arêtes sur la croisée du transept sont très rares (Choisy, *Histoire de l'architecture*, t. II, p. 231). — 2. M. Thibaut croit plutôt à une Madeleine (*op. cit.*, p. 332). — 3. Une inscription sur la pile Nord-Ouest signale une réparation effectuée en 1690. — 4. Les Albums de la Commission départementale des Monuments historiques renferment sur l'église d'Avensan une bonne planche de plan, coupes et élévations qui doivent être de 1840 environ.



Brutails photogr.

Planche IV. — ABSIDE D'AVENSAN

L'axe du chevet est brisé vers le Sud. Par l'ensemble de son parti, cette portion de l'église rappelle Moulis. Elle présente un très curieux exemple de déformation par la poussée: les voûtes se sont effondrées ou ont été déposées et on les a reconstruites sur un profil très surbaissé. Près des claveaux inférieurs de l'arc triomphal subsiste le départ d'une archivolte formée d'un dessin courant que nous retrouverons non loin d'Avensan, dans le chevet, déjà cité, de Moulis.

L'intérieur du chevet a été profondément remanié à une date inconnue: contre chacune des parois du chœur on a bandé un arc de décharge qui retombe, du côté de l'Est, sur le pied-droit de l'ancien doubleau; l'arcature supérieure a été reprise. En un mot, il ne faut guère retenir dans cette décoration que des détails, après s'être assuré qu'ils sont réellement anciens.

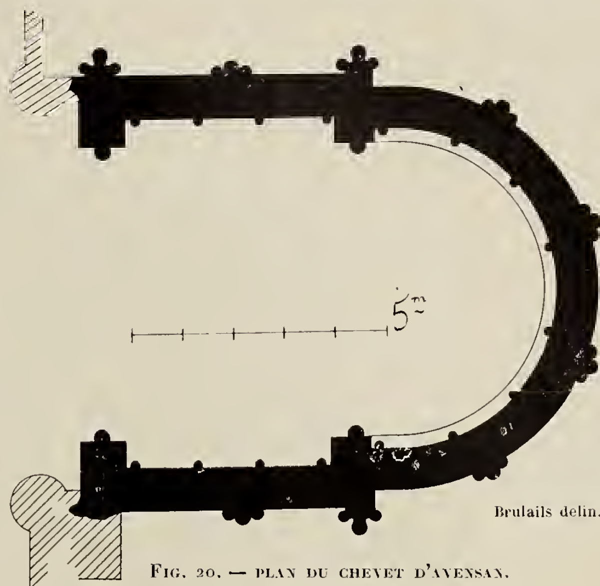


Fig. 20. — Plan du chevet d'Avensan.

L'extérieur du chevet est mieux conservé, encore que ses maçonneries crevassées et ventrues inspirent des inquiétudes. Sans arcature de couronnement, avec ses travées délimitées par des groupes de trois colonnes assemblées, avec la variété de ses chapiteaux et de ses corbeaux, Avensan, moins riche que Bayon, Saint-Vivien ou Langoiran, n'en constitue pas moins une œuvre appréciable. Il faut y signaler la section ondulée de certains faisceaux de colonnes, que l'on dirait appartenir à un édifice du gothique flamboyant.

Barsac, arrondissement de Bordeaux, canton de Podensac. — Église paroissiale. Vocable : saint Vincent.

Les origines de l'église actuelle de Barsac sont un peu mystérieuses : en 1700, on traitait avec des maçons pour agrandir le portail et, le 10 août de cette même année, il était payé 27 livres à un menuisier « pour la fason de la porte ». Il semblerait donc que les travaux dont il va être question et qui se poursuivirent très longtemps se bornent à une simple restauration. Aussi bien, un reçu du mois d'août 1702 atteste que des pierres, de la chaux et du bois venaient d'être charroyés « pour la réparation de l'esglise dud. Barsac » ; mais ce qui ne devait être qu'une réparation devint, en réalité, une reconstruction : un document de 1714 parle d'un fait survenu en 1703, « dans le tems de la bâtisse et construction de ladite esglize ». Il est de fait que le procès-verbal de visite de 1688[1] donne de l'édifice une idée bien différente de son état actuel : la chapelle Sainte-Catherine, placée « dans l'aisle du costé Nord », était obscure; l'arceau par lequel elle communiquait avec le chœur n'était pas semblable à l'arceau qui était en face.

L'architecte chargé des travaux en 1702 et les années suivantes s'appelait Joyneau. Il paraît s'être attaqué d'abord à la partie Ouest de l'église : en mai 1703, on descendit les cloches; en août de la même année, on besognait à la charpente; mais le mois suivant on payait encore les tailleurs de pierre. Joyneau abandonna clandestinement le chantier en novembre; il y

1. G 640.

revint, d'ailleurs, peu après, et en avril 1704 on comptait avec lui pour une dépense de 14,700 livres. Le 6 mai, la fabrique le chargeait de « remettre la voulte qui s'en va par terre de la chapelle du costé gauge de l'églize de Barsac ».

Le gros œuvre devait être terminé en 1708 : on décida de poser une plaque commémorative[1]

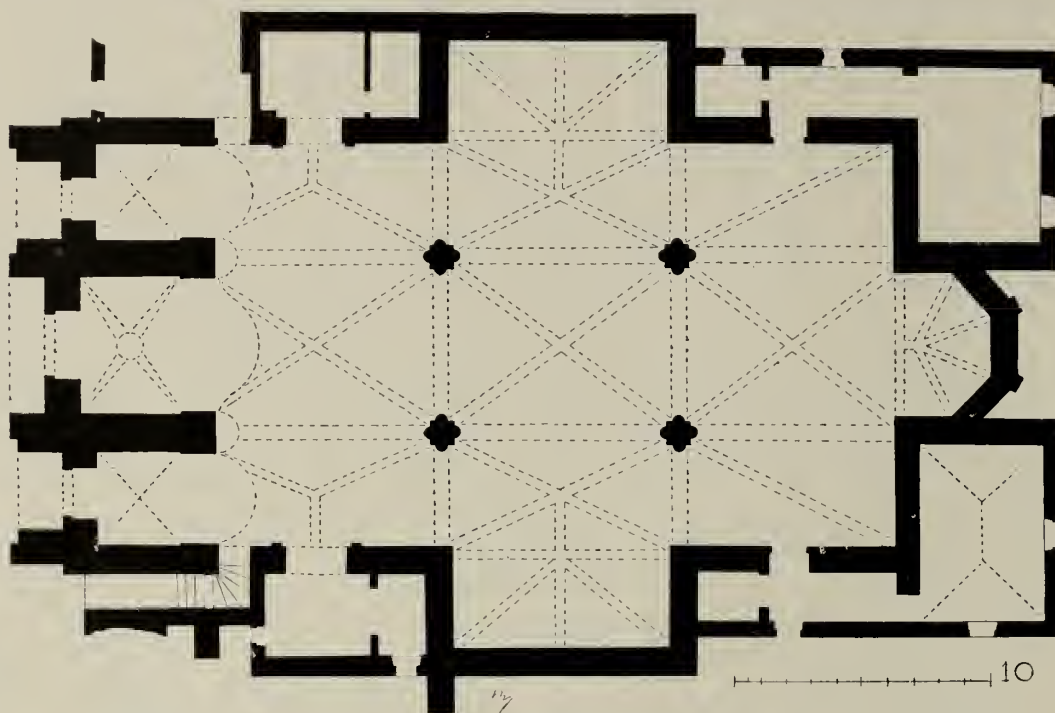
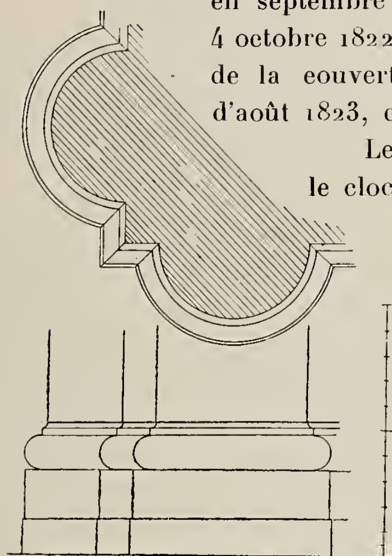


Fig. 21. — Plan de l'église de Barsac. Brutails delin.

et la même année on paya des journées de couvreurs. Puis, ce furent, en 1709, des travaux au clocher, que la foudre avait endommagé; en 1710, des paiements de charpenterie; en 1727-1729, la construction par René Poitevin, serrurier à Bordeaux, d'une table de communion coûtant 730 livres; en 1742-1744, la construction du retable principal par Vernet. En 1752-1756, André Mollié, architecte, aidé par son frère comme appareilleur, enleva l'ancien escalier qui montait aux voûtes et fit la tribune; le solde du « balcon » de la tribune fut payé à J. Bouyer en avril 1757. Les 22-23 octobre 1769, on procéda à la bénédiction des autels de saint Eutrope et de sainte Anne[2]. L'un des meilleurs ornemanistes bordelais, Barthélemy Cabirol, reçut, en mars 1775, une certaine somme, dont 80 livres pour la « sculpture de l'autel de sainte Barbe » : cet autel fut bénit le 11 avril de cette année[3]. Le 27 du mois suivant, Bourgès, dit la Vertu, touchait 805 livres pour les ouvrages en plâtre de la salle d'assemblée, aujourd'hui salle des catéchismes. Quelques années après, Simon, menuisier, fit le chœur sur les dessins de Mollié : l'architecte eut 72 livres en décembre 1786 et le menuisier donna quittance en mai 1787. La chapelle des fonts était en construction au mois de juin de la même année; Mollié dirigea, l'année suivante, la construction de grilles pour cette chapelle et pour celle de sainte Barbe : le reçu de Duprat, pour 760 livres, reliquat du prix des portes en fer, est du 10 juin 1788. Les fonts sont de Queva, auquel on donna pour ce travail 524 livres en novembre 1788 et un solde de 248 livres en janvier suivant. Enfin, la Fabrique passa marché, le 18 décembre 1788, avec Giuseppe Bozzi pour peintures, dorures, etc.

1. Monographie de l'église, dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, de 1864-1865, p. 52. — 2. E suppl. 1573. — 3. E suppl. 1574.

En 1821, les voûtes étaient lézardées : Poitevin fut prié d'établir un projet pour en prévenir la chute; ces travaux comprirent la construction de contreforts : elle fut adjugée en septembre 1821, et Poitevin demandait le paiement de ses honoraires le 4 octobre 1822. Par la même lettre, il envoyait un devis « pour la reconfection de la couverture du clocher »; le couvreur était, de ce chef, au mois d'août 1823, créancier pour une somme de 145 francs.


Brutails delin.
Fig. 22. — Pilier.

Le 4 avril 1843, un grave incendie, allumé par la foudre, ravagea le clocher : une partie de la voûte contiguë tomba la nuit suivante, entraînant « la partie avancée et principale de la tribune du centre ». Duphot, désigné par le Préfet, dressa un devis de près de 53,000 francs; mais plus de 24,000 francs concernaient le mobilier et la décoration : pour la restauration du gros œuvre, le Ministre alloua 25,000 francs et le Conseil municipal vota des subsides; on put faire des statues et d'autres ouvrages de sculpture. Le 10 mars 1845, le maire écrivait que la restauration était terminée.

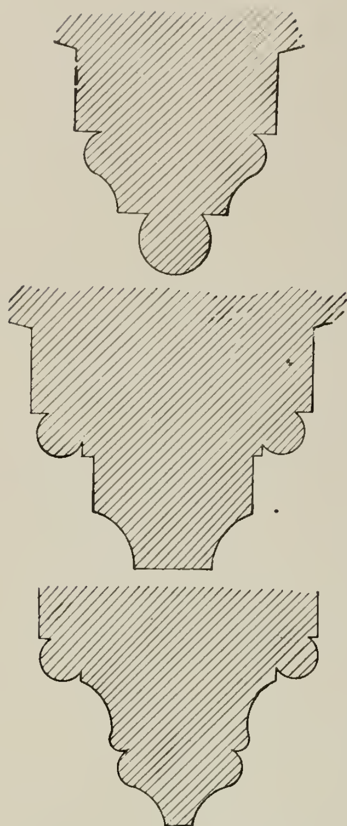
Cependant les maçonneries avaient souffert du tonnerre et du feu; les voûtes des bas-côtés étaient, paraît-il, mal comprises, au droit du transept; une lézarde avait été élargie par la foudre dans la partie Sud-Est de l'édifice; durant la nuit du 5 au 6 décembre 1847, il tomba environ 70 mètres carrés de voûte. L'architecte Lasmolles prépara, le mois même, un devis dans lequel il prévoyait, de chaque côté, la réfection d'un doubleau, de six nervures et de panneaux de voûte, ceux-ci en pierre de Bourg de 0m 17 d'épaisseur. En avril 1849, les travaux étaient exécutés, mais non reçus.


Brutails photogr.
Fig. 23. — Vue intérieure de l'église.

L'église de Barsac, orientée à peu près vers l'Est-Nord-Est, a en largeur trois nefs, en longueur une travée courte occupée par la tribune et trois travées de nef; l'abside est polygonale; le transept correspond à la travée du milieu des nefs.

L'un des mérites de cet édifice, c'est qu'il est complet : derrière le chevet sont élevées deux salles, sacristie et salle du Conseil, et autour de l'église on a construit des annexes : chapelles, fonts, magasin des chaises, etc.

Cependant, l'élévation offre un tout autre intérêt. Quand on la considère, on est d'abord frappé de l'extrême variété du style, de la souplesse des formules : les voûtes sont inspirées du gothique, mais, dans la section des piles, dans le profil des moulures et des nervures, dominent les courbes classiques, en demi-cercle, en quart de cercle, et les angles droits; les



Brutails delin.
Fig. 24. — Ogives, doubleaux et grandes arcades.

arcs sont en plein-cintre, ou surbaissés, ou brisés, suivant la hauteur à laquelle le constructeur a voulu porter la clef de ces arcs.

Le voûtement est très original. Le principe est celui de la voûte d'ogives; mais, dans les bas-côtés et dans les bras du transept, l'ogive s'adapte à des voûtes de forme particulière, soumises à une idée générale : sur tout le pourtour, le compartiment extérieur est un fragment de berceau tombant vers le dehors, à la façon d'un arc-boutant continu enserrant les voûtes centrales.

Au sommet des piles, les colonnes engagées montent quelques assises plus haut que les moulures de couronnement, et les divers arcs semblent s'y enfoncer, comme dans les édifices du gothique flamboyant.

Il n'y a pas, contre les murs, de support pour les nervures des voûtes : le cordon de moulures qui court au niveau des naissances prend plus de relief sous la retombée des faisceaux d'ogives et de doubleaux; mais l'architecte n'a mis là ni pilastres ni colonnes, et les murs seraient nus et froids s'ils n'étaient garnis de retables superbes. Dans aucune église girondine peut-être la décoration ne tient aussi étroitement à la construction, et cette décoration est fort belle : les boiseries de la sacristie font honneur à Combes, menuisier de Podensac, et les panneaux en plâtre de la salle du Conseil témoignent de l'habileté de Bourgès, dit la Vertu.

La triple tribune du fond des nefs rappelle celle de Notre-Dame de Bordeaux : c'est le même système d'arcs en surplomb et de trompes plates, d'où la hardiesse n'exclut pas un art recherché, raffiné.



Brutails photogr

Fig. 25. — Tribune.

L'église de Barsac n'a pas eu de chance; peut-être aussi n'est-elle pas toute également solide. L'édifice n'en est pas moins l'une des curiosités architecturales du département. Il n'est pas jusqu'au dessus des voûtes qui ne mérite de retenir l'attention, par l'ingéniosité avec laquelle sont reçues les pesées des charpentes. Je ne suis pas sûr que cette église soit, comme les paroissiens l'affirmaient en 1806, la plus belle église rurale de France; du moins, elle a mérité d'être proposée « comme le type d'un édifice religieux essentiellement commode et bien distribué »[1].

1. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1864-1865, p. 52.

Bayon, arrondissement de Blaye, canton de Bourg. — Église paroissiale. Vocable : Notre-Dame. Décimateurs : l'évêque de Comminges et, depuis le XVII[e] siècle, les Feuillants de Bordeaux.

L'église de Bayon est orientée presque vers le Sud-Est. Elle a été profondément remaniée vers 1872 : au cours de ces travaux, on a augmenté le nombre des baies du chevet, complété l'arcature extérieure de soubassement de ce même chevet, construit un transept dont les bras se terminent en abside, voûté la nef. Quelques années plus tard, on a restauré à l'intérieur le rez-de-chaussée du clocher et couronné la tour d'une flèche.

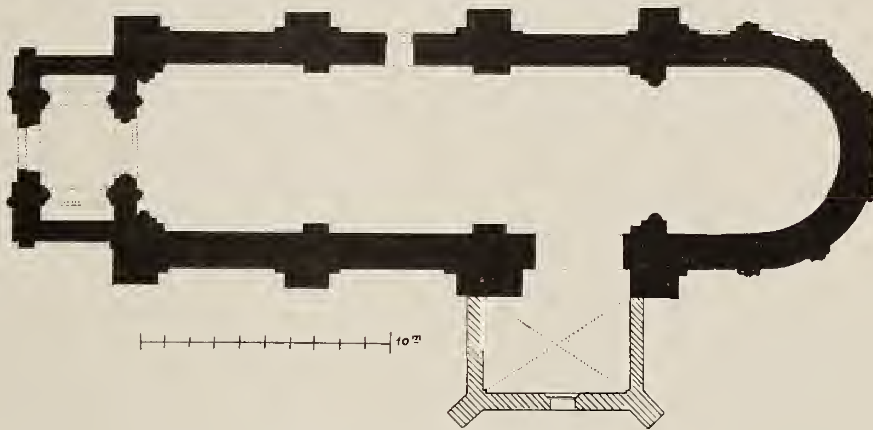


Fig. 26. — PLAN DE L'ÉGLISE DE BAYON.
Calque sur un plan de Lacourrière.

« Cette église est un des plus beaux types de l'architecture romane dans le département de la Gironde »[1], et il est particulièrement fâcheux qu'elle ait été défigurée par des restaurations trop radicales. Avant 1862, des sept compartiments entre lesquels se divise l'extérieur de l'abside, le compartiment placé au centre et les deux compartiments voisins n'avaient ni arcature inférieure ni fenêtre. La corniche, qui consiste en un bandeau percé de trous oblongs assez rapprochés, est posée sur des modillons géométriques simples. L'ordonnance du clocher est à retenir : le glacis par lequel il regagne vers le bas la largeur de la nef, les colonnes engagées, les corniches superposées avec leurs multiples corbeaux, en font un ensemble attachant. De solides tirants en fer ont été établis au-dedans. Le rez-de-chaussée forme porche, ce qui aurait pu dispenser de masquer la façade par un autre porche bien malencontreux.

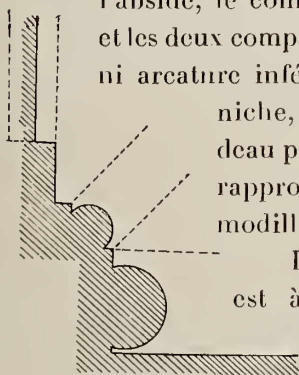


Fig. 27. — ANGLE OUEST DE LA NEF.
Calqué sur un croquis de Durand.



Brutails photogr.
Fig. 28. — VUE DE L'ABSIDE.

La restauration de 1862 a donné lieu à une très curieuse discussion. Félix de Verneilh connaissait l'église de Bayon et il s'était demandé comment la nef était couverte à l'origine.

1. L. Lamothe, *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1848, p. 12, brève monographie accompagnée d'un plan et d'une élévation extérieure Nord.

Cette nef n'avait guère que 6^{m}25 de largeur dans œuvre; les murs mesuraient 1^{m}20 d'épaisseur et les contreforts atteignaient 2 mètres de longueur sur 0^{m}90 de saillie; assurément, l'architecte avait prévu des voûtes. Le niveau des fenêtres, placées beaucoup plus haut que les chapiteaux des piliers, permettait d'écarter l'hypothèse de la voûte en berceau. La croisée d'ogives ne s'accordait pas avec le style roman de l'église. Observant que la plantation des piles détermine des travées à peu près carrées, F. de Verneilh concluait que la nef de Bayon avait été voûtée d'une série de coupoles, et il écrivit au cardinal Donnet pour que l'on comprît dans ce sens la restauration projetée.



Brutails photogr.
Fig. 29. — Vue du clocher.

Charles Durand objecta que les murs de la nef ne portaient pas trace d'arrachements des voûtes; les contreforts et les fenêtres étaient le résultat d'une réfection; les murs du chœur se déversaient d'environ 0^{m}15 et les murs de la nef s'écartaient aussi vers le haut; en un mot, Durand estimait que la voûte primitive était un berceau sur doubleaux, portant directement la toiture; plus tard, on aurait maçonné les contreforts, qui ne participent pas au dévers des murs, on aurait pratiqué les fenêtres et jeté sur la nef une voûte d'ogives, dont un pied-droit était intact, en 1862, dans un des angles Ouest de la nef; plus tard encore, on aurait retaillé ces piliers et enfin substitué aux voûtes un simple lambris[1].

Depuis que le rapport de Durand a été rédigé, l'édifice a été si profondément modifié qu'il est difficile de contrôler toutes les assertions pour et contre. Il paraît certain, du moins, que ni les fenêtres subsistantes ni la plupart des contreforts n'ont été faits après coup : contreforts et fenêtres ont été montés en même temps que le mur. J'ai dû renoncer à me faire une opinion raisonnée sur le problème que F. de Verneilh avait soulevé.

Quoi que l'on pense des transformations subies par le monument, il faut admirer l'ordonnance de l'abside et du clocher.

Bazas. — Cathédrale. Vocable : saint Jean-Baptiste.

En 1233, Arnaud de Tontolon, sénéchal d'Agenais, posa la première pierre de la cathédrale; Seguin, archidiacre, était *operarius*[2], c'est-à-dire chargé de la gestion financière de l'entreprise. — Le 9 septembre 1243, le roi d'Angleterre accorda une subvention de 30 marcs à la fabrique[3]. — En 1253, il prescrivit que l'on remît à l'œuvre de l'église les matériaux de démolition provenant de maisons qu'il ordonnait d'abattre[4]. — En 1262, Amanieu d'Albret, en 1283, Guillaume Arnaud de Ladils, léguèrent à la fabrique, l'un 500 sous et l'autre 100 sous[5]. — En 1296, Jean Du Mirail, préchantre de la cathédrale, laissa, de même, à la fabrique le cinquième de la dîme de Langon[6].

Quelques années plus tard, Clément V concéda une indulgence, afin de provoquer les

1. Il faut noter qu'il y eut à Bayon des travaux de restauration vers 1660 (E suppl. 2455). — 2. *Chronicon Vasatense*, dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. XV. — 3. *Rôles gascons*, t. I, n° 1913. — 4. *Rôles gascons*, t. I, n° 2675. — 5. *Archives historiques*, t. III, p. 133, et t. VII, p. 385. — 6. *Chronicon Vasatense*.

dons à l'œuvre du chevet[1] et, le 6 août 1313, il aida d'une contribution pécuniaire l'évêque, qui, « ayant trouvé une église étroite et petite, a entrepris de la réédifier et de l'agrandir en une œuvre somptueuse »[2]. — En 1372, on travaillait à la cathédrale : un trésor ayant été découvert dans le sol de l'église, on fit commencer le pavage par le maître de l'œuvre[3].

En 1489, le dallage fut de nouveau entrepris[4]. — Vers 1520-1528, le chapitre soutint un procès pour obliger l'évêque à participer aux dépenses du chantier de la cathédrale; le Parlement condamna le prélat à payer 1,000 livres par an[5]. — En 1537, les travaux de la façade prirent fin[6].

En 1577 et 1578, les Calvinistes renversèrent la cathédrale et violèrent les tombeaux[7]; ils « conservèrent néanmoins le portail, moyennant une somme de dix mille écus qu'on leur donna »[8]. — En 1583, l'évêque Arnaud de Pontac entreprit de réparer le désastre[9]. Les maçonneries de l'église portent quelques dates : dans les bas-côtés, 1598 et 1599[10]. Sur la clef de voûte de l'abside, j'ai cru lire : EXACTUM 20 SEP. 1635[11]. Nous savons, d'autre part[12], qu'Arnaud de Pontac laissa en mourant 12,000 écus d'or pour la reconstruction des voûtes hautes, que ses deux héritiers successifs s'acquittèrent de ce soin et que le travail fut terminé en 1635 : une inscription pompeuse en garde le souvenir[13]. La consécration aurait eu lieu le 30 septembre 1635[14].

Le 1er janvier 1723, un ouragan renversa partie de la façade, sans doute mal épaulée en arrière par les combles trop bas, et « les deux premières voûtes de l'église », c'est-à-dire, je pense, les voûtes des deux premières travées de la nef à l'Ouest; la restauration était achevée le 20 avril 1725[15].

Désormais, les textes ne signalent guère dans la cathédrale que des travaux d'entretien. Il est vrai que ces travaux furent parfois considérables.

En 1764, deux maîtres charpentiers de Bazas, Vital Mansencal et Jean Nouguey refirent la charpente et substituèrent aux fermes en chêne des fermes en sapin de montagne[16].

En 1787-1788, Jean Bonet, maître maçon de Langon, fut chargé de « rétablir dix arceaux rampants, servant d'arcs-boutants »[17] et le pavé; dans les arcs-boutants, il fallait changer jusqu'à 15, 16 et 22 claveaux.

En 1819, l'architecte Poitevin dressa un devis pour déposer et refaire la balustrade du clocher et le remplage dans la fenêtre de la chapelle sise derrière l'abside : ce remplage était disloqué par suite d'une crevasse.

La Fabrique exposait au Ministre, le 28 octobre 1834, l'état de l'édifice : les chéneaux et les couvertures étaient très négligés et des lézardes rayaient les voûtes. Un rapport de Duphot, en date d'octobre 1840, insiste sur la gravité de la situation : à l'Est, les murs des chapelles absidales contiennent mal la poussée des voûtes du déambulatoire, lesquelles s'entr'ouvrent; il est urgent de refaire deux arcs-boutants. Partie au moins de ce projet fut réalisée l'année suivante : on répara la charpente et la toiture du bas-côté à l'Est et au Midi.

Dix ans plus tard, en 1850 ou 1851, il fut question de ramener la façade à un style plus homogène[18]; l'idée fut heureusement abandonnée. L'édifice continuait, d'ailleurs, à inspirer

1 et 2. Registres de Clément V, nos 3774 et 8339. Ces deux décisions ont été analysées par M. l'abbé Lacoste, dans la *Revue catholique*, 1895, p. 527. — 3. *Chronicon Vasatense*. — 4. *Ibid*. — 5. *Gallia Christiana*, t. I, col. 1209. — 6. *Chronicon Vasatense*. — 7. *Ibid*. — 8. Martène, *Voyage littéraire*, t. II, p. 10. — 9. *Chronicon Vasatense*. — 10. *Choix des types*, p. 16. Cf. *Chronicon Vasatense* et O'Reilly, *Essai sur Bazas*, p. 141, note. — 11. Cf. *Choix des types*, p. 36. — 12. *Chronicon Vasatense*. — 13. Le texte de cette inscription a été reproduit dans le *Chronicon* et par O'Reilly, dans son *Essai sur Bazas*, pp. 210-211. — 14. *Annuaire de l'archéologue français*, 1878, p. 25. — 15. Archives de Bazas, E suppl. 1713. De ces dates il résulte qu'on a tort de rendre responsable de cette restauration l'évêque de Mongin, lequel fit son entrée en août 1725 *(Ibid.)*. — 16. Fonds des Eaux et Forêts. — 17. Abbé Brun, *La Cathédrale de Bazas pendant la Révolution*, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, 1905, pp. 72-74. — 18. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1851, p. 44.

des préoccupations plus sérieuses : en 1860, Labbé étudia la reconstruction de six arcs-boutants, le rétablissement des clochetons sur les contreforts des chapelles absidales, la réparation des murs et des arcs-boutants, la construction de flèches sur les escaliers qui flanquent les deux faces de l'édifice au départ du rond-point. Un compte de 1869 permet de constater que l'on avait remplacé au moins trois arcs-boutants, savoir, sur la face Nord, le premier, le second et le troisième à compter de l'Est.



Brutails photogr.

Fig. 30. — Vue intérieure de la cathédrale de Bazas.

Enfin, MM. Magne et Lacombe viennent d'exécuter un ensemble important de travaux, qui avaient surtout pour objet de restaurer les chapelles absidales, de refaire, dans cette partie de l'église, des contreforts et des arcs-boutants et de mettre en état les toitures de la nef.

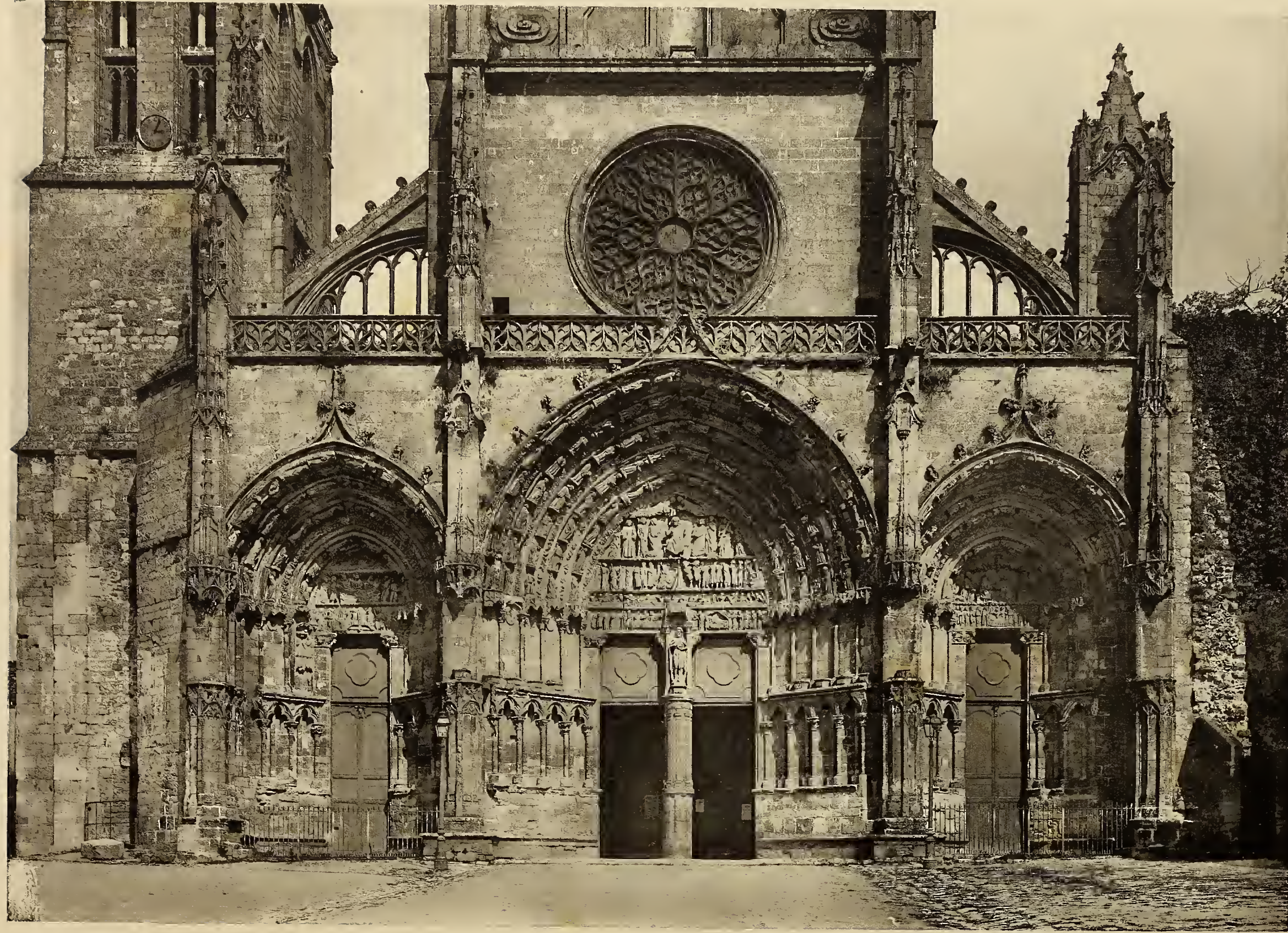
Comme il arrive souvent dans les cathédrales des très vieilles villes épiscopales, celle-ci est tangente aux remparts ; mais, à l'exception des parties basses du clocher, qui sont romanes, il ne subsiste pas de parties apparentes qui soient antérieures au XIII[e] siècle.

L'édifice, dont l'axe incline légèrement vers le Nord, mesure dans œuvre 83 mètres sur 23 ; la hauteur des voûtes atteint $20^{m}32$ à la nef et $11^{m}05$ dans les collatéraux[1]. L'église n'a pas moins de dix travées, plus une travée courte et une abside à cinq pans, auxquels répondent cinq travées de déambulatoire et cinq chapelles. On remarque, dans l'épaisseur des contreforts entre les chapelles, de petits réduits carrés.

Bazas diffère des grandes cathédrales du Nord par l'absence de transept et par la longueur médiocre du chevet ; le chœur des chanoines occupait une partie de la nef. Le chevet présente, en plan, des analogies avec ceux de Clermont, de Limoges, de Reims, de Bordeaux. On a créé après coup quelques annexes, du côté Sud, en élevant un mur de clôture dans l'alignement de la face externe des piles d'arcs-boutants.

L'ensemble des portails[2] est du XIII[e] siècle ; à la fin du XV[e] siècle et au XVI[e], on a fait les contreforts bâtis entre la porte centrale et les portes latérales, l'archivolte extérieure de l'une et des autres, la rose. Ce sont vraisemblablement les travaux qui furent achevés en 1537. Le trumeau du milieu doit être plus récent. La statue de saint Jean date de quelques années. Des environs de 1300, il reste les murs des collatéraux, avec leurs colonnes engagées ; plus, dans la nef, les six paires de piles cylindriques armées de colonnettes et couronnées, pour la

1. Duphot, monographie dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1851, p. 4, avec un plan et une coupe en long. — 2. Drouyn a donné du bas de la façade une grande eau-forte dans le *Choix des types*.



Brutails photogr.

Planche V. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE BAZAS

plupart, de chapiteaux à un rang de feuilles. Les piles ondulées de l'abside doivent être du XIVe siècle plus avancé; on a greffé sur ces piles, à une époque sensiblement plus rapprochée, les nervures du déambulatoire, qui a été construit en même temps que les chapelles. Enfin, les restaurateurs de 1588-1635 ont refait le gros de l'édifice; à cette période il faut attribuer: dans les travées de nef à l'entrée, où se voient les grosses colonnes rondes, toute la construction centrale, du sol à la voûte; dans les travées qui ont des piliers de 1300 environ, la construction au-dessus de ces piliers, voûtes et fenêtres comprises; dans les travées de l'abside où piliers et grandes arcades sont du XIVe siècle avancé, la construction au-dessus de ces arcades, voûtes et fenêtres comprises; dans les bas-côtés, les voûtes, à l'exception des deux voûtes occidentales du bas-côté Sud. Au XVIIIe siècle (1723-1725) on doit rapporter le fronton de la façade et probablement les voûtes des deux travées Ouest de la nef et aussi les deux voûtes Ouest du collatéral Sud, lesquelles sont en étoile. Enfin, les XIXe et XXe siècles ont refait en grande partie les organes de butée.

La cathédrale de Bazas appartient à des époques très différentes. Malgré tout, l'aspect en est imposant. Il serait plus harmonieux sans le faux triforium surbaissé du XVIIe siècle, qui rappelle Auch; à la vérité, ce triforium devait paraître moins lourd à l'origine, quand il s'ouvrait sur les combles des bas-côtés. La nef est, en somme, le plus grandiose vaisseau gothique du département, de même que la façade, encore que privée des saints de ses niches, est, par l'abondance et par la qualité des sculptures, le plus bel ensemble de statuaire gothique de la Gironde.

Il y aurait, sur la construction de ce portail, bien des observations à énoncer, qui ne peuvent trouver place ici: il était indispensable de consacrer une notice à la cathédrale de Bazas; mais je ne saurais oublier qu'elle est le produit d'un art étranger à nos contrées.

Bégadan, arrondissement et canton de Lesparre. — Église paroissiale. Vocable: saint Saturnin. Décimateurs: les religieux de Vertheuil.

Le corps de l'église de Bégadan était, paraît-il, intéressant: un rapport anonyme rédigé vers 1840-1850 affirme que c'est, après Vertheuil, l'église la plus remarquable du Médoc. De cet édifice il ne subsiste que le chevet.

Le chevet, orienté presque Sud-Est, comprend un chœur et une abside polygonale à cinq pans; à l'extérieur, les angles saillants disparaissent sous des faisceaux de trois colonnes accolées. Le détail le plus attachant de ce plan consiste dans la présence de

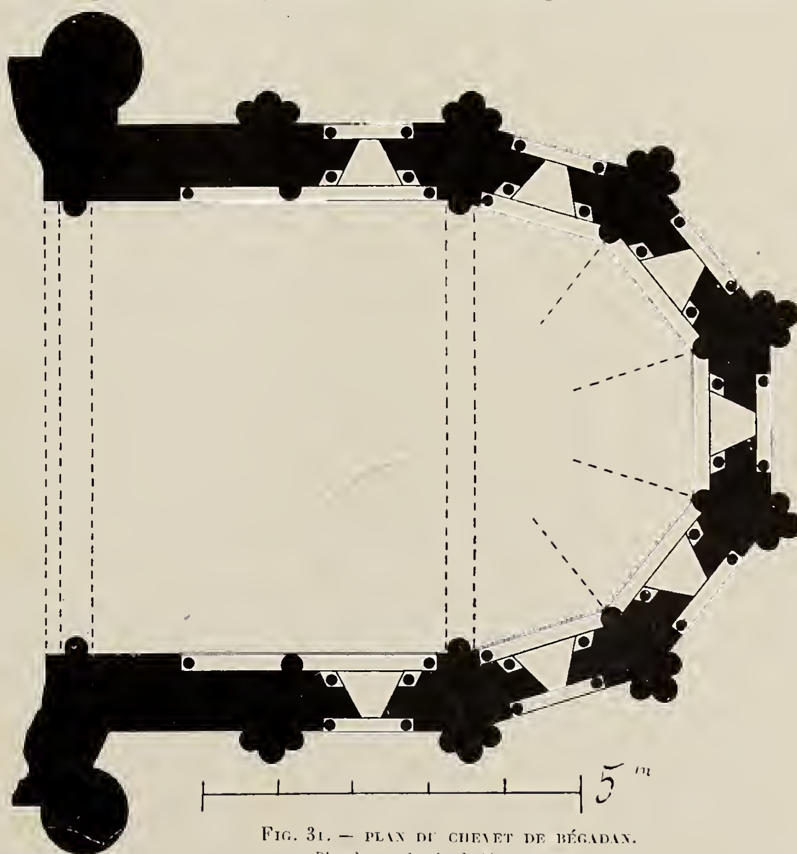
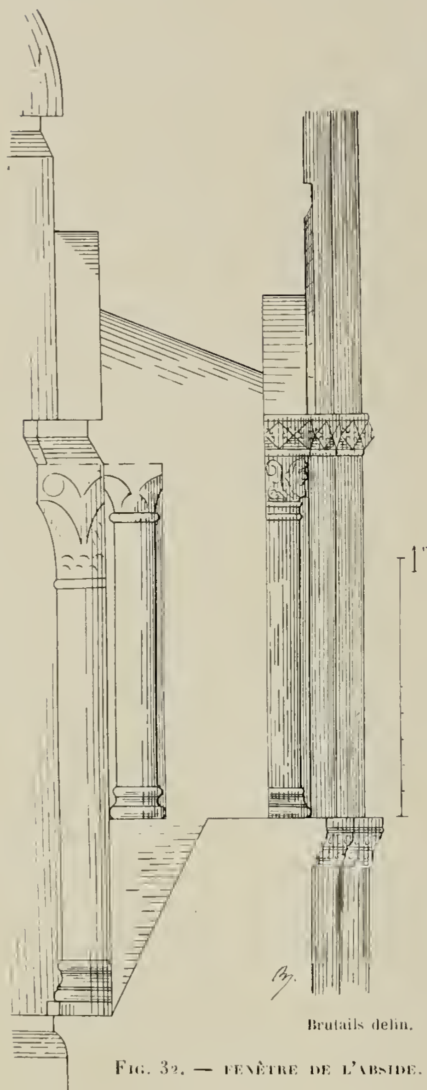


FIG. 31. — PLAN DU CHEVET DE BÉGADAN.
D'après un dessin de M. Bontemps.

deux grosses colonnes, deux tourelles pleines, mesurant environ $1^{m}25$ de diamètre, qui sont maçonnées à la naissance du chœur, sur les angles de l'ancienne nef.



Brutails delin.

Fig. 32. — Fenêtre de l'abside.

L'ornementation a souffert des intempéries; elle n'a pas, non plus, échappé aux ravages, autrement redoutables, de certains architectes : le doubleau entre abside et chœur a été enlevé; des œils-de-bœuf ont été percés dans le chœur.

Un devis élaboré par Courau en 1846 prévoit le grattage et la restauration de quatorze colonnettes de fenêtres à l'intérieur, les « restaurations de 42 chapiteaux ou bases de colonnes, tous plus ou moins endommagés, et dont quelques-uns ont besoin d'être refaits », la « restauration des trois corniches et des consoles », enfin, la reprise de 15 mètres carrés de voûte pour faire disparaître une profonde lézarde. La lézarde a disparu, et il est permis de croire que la décoration a été complétée vers la même époque.

Du moins, une partie des ornements ont conservé leur sincérité, parfois rude jusqu'à la sauvagerie. Sous l'appui des fenêtres, au Midi et à l'Est, un double cordon de palmettes et à l'imposte des fenêtres un autre cordon formé de pointes de diamant gravées appartiennent à un art primitif. Des chapiteaux ont deux astragales, sans raison apparente, sans aucune raison probablement, et dans le seul but de multiplier les lignes. Parmi les chapiteaux qui concourent avec les corbeaux à porter la corniche, sont deux corbeilles antiques de marbre.

Arcs, corbeaux, chapiteaux et colonnettes, colonnes engagées, moulures horizontales, soubassement, tout cela produit une impression de richesse et d'éclat, et on éprouve ensuite une vraie déception lorsque, pénétrant dans l'édifice, on considère l'ordonnance intérieure, qui est beaucoup plus simple et presque pauvre : une arcature encadre les fenêtres; l'arc des fenêtres elles-mêmes retombe sur des colonnettes logées dans une échancrure des pieds-droits; quant à l'arcature d'encadrement, elle est portée par des colonnes engagées posées sur un ressaut du mur.

Bellefond, arrondissement de La Réole, canton de Targon. — Église fondée par les chanoines réguliers, soumise en 1186 à l'abbaye de La Sauve et en 1655 aux Feuillants. Vocable : saint Sulpice.

L'église de Bellefond, dont l'orientation incline très légèrement vers le Sud, est incomplète, n'ayant pas de nef : elle comprend un transept, sur lequel s'ouvraient une abside, et deux absidioles, toutes les trois polygonales et précédées d'un chœur. L'absidiole Nord a été démolie vers le milieu du XIXe siècle. En 1863-1866, une restauration de l'édifice fut effectuée : on supprima un mur qui fermait l'absidiole méridionale; on gratta les parements intérieurs des murailles, qui étaient empâtés de badigeon, et on fit des rejointoiements ou un crépissage, suivant que les maçonneries étaient de pierres d'appareil ou de moellons; on tourna des arcs doubleaux et on jeta sur le carré du transept et sur le bras Nord deux voûtes d'ogives. C'est



Photogr. des Monuments historiques.

Planche VI.— ABSIDE DE BÉGADAN

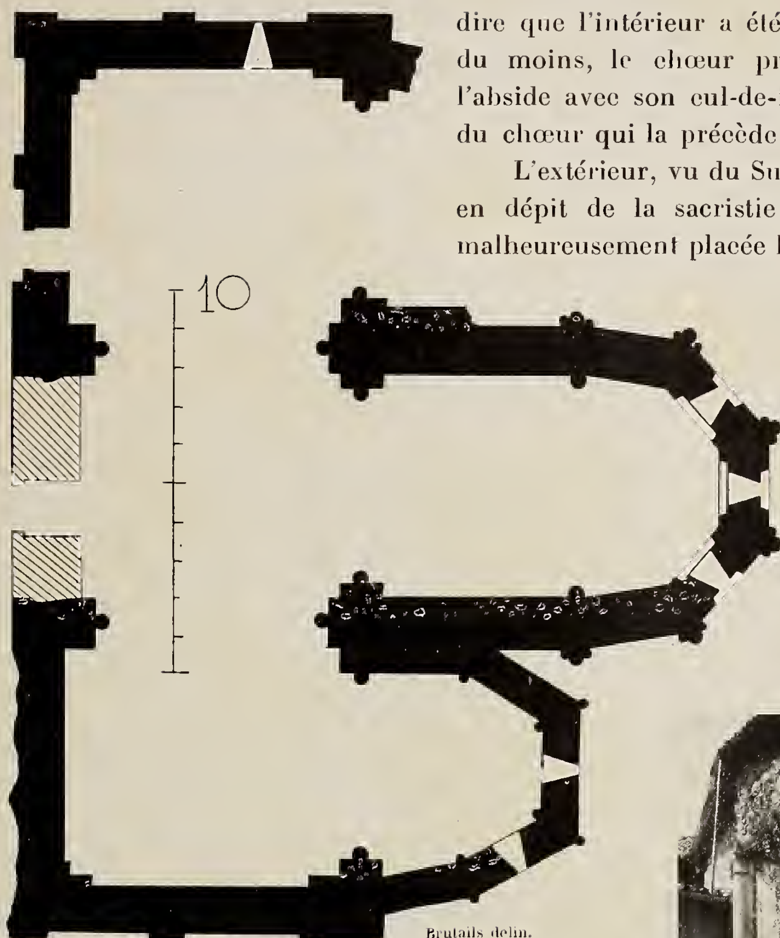


Fig. 33. — Plan de l'église de Bellefond.

dire que l'intérieur a été profondément modifié. Il reste, du moins, le chœur principal avec son berceau brisé, l'abside avec son cul-de-four. Les voûtes de l'absidiole et du chœur qui la précède ont été refaites.

L'extérieur, vu du Sud-Est[1], ne manque pas de charme, en dépit de la sacristie que l'on a, en 1863-1866, bien malheureusement placée là. L'ordonnance de l'abside forme un ensemble agréable, avec ses groupes de colonnes engagées, avec ses larges arcades encadrant les fenêtres à tableau biais, avec sa jolie corniche, où un rang de perles court entre deux files de dents-de-loup. L'absidiole a été, il y a longtemps, surélevée au dehors et on a coiffé de chapiteaux gothiques les colonnes engagées. Enfin, l'élévation extérieure des têtes du transept offre des combinaisons bizarres, imaginées pour concilier les percements avec les contreforts : du côté Sud, on a rétréci le contrefort pour faire place à une fenêtre.

La construction manque de solidité. Dans la décoration, l'architecte a un peu abusé des formules géométriques, des perles, des chapiteaux cubiques où de petites masses de pierre sont parfois réservées aux angles. A tout prendre, l'effet est riche et, en somme, assez heureux.



Brutails photogr.

Fig. 34. — Vue extérieure de l'abside.

L'église et le prieuré étaient défendus par une enceinte fortifiée, qui n'est pas entièrement détruite. L. Drouyn[2] y a signalé une large porte romane, d'accès difficile, à laquelle on arrivait par « un chemin étroit tracé entre le mur d'enceinte et un rocher à pic ». Cette porte « ne différait en aucune façon des entrées des châteaux forts de la même époque ». Les fortifications sont envahies par les broussailles. L'église elle-même, entreprise sur un plan grandiose qui n'a pas été exécuté entièrement, démolie en partie, a le charme d'une belle ruine.

1. Drouyn a accompagné la monographie de Bellefond d'une eau-forte qui représente l'édifice sous cet aspect (*Variétés girondines*, t. I, p. 375). — 2. *Op. cit.*, p. 374.

Blasimon, arrondissement de La Réole, canton de Sauveterre. — Église abbatiale bénédictine. Vocable: saint Maurice; l'autel affecté au service de la paroisse était dédié à saint Nicolas.

L'abbaye de Blasimon, qui est citée dès le x[e] siècle, paraît avoir dépendu, suivant les époques, de La Sauve ou de Saint-Jean-d'Angély. On n'a pas de documents sur la construction de l'église. Le monastère fut assiégé par les Huguenots en 1587; après plusieurs jours, les défenseurs « estoient sur la voûte, qui n'en pouvoient plus », quand les gens de Rauzan forcèrent les assaillants à se retirer[1].

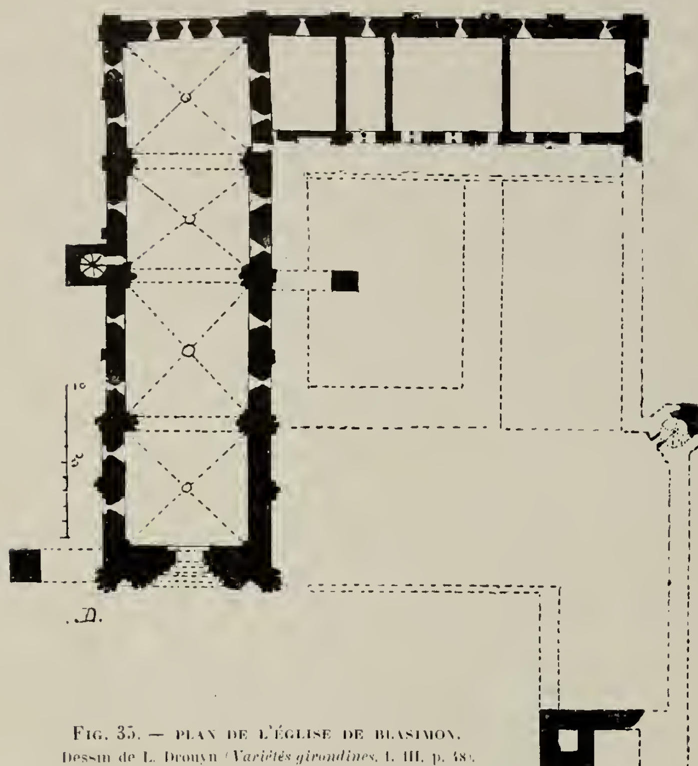
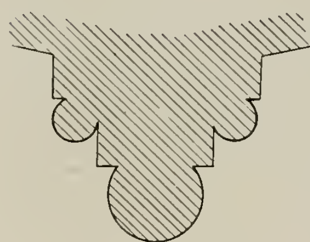


Fig. 35. — Plan de l'église de Blasimon. Dessin de L. Drouyn (*Variétés girondines*, t. III, p. 48).

La Gamage alimentait les fossés de l'enceinte. Ces fossés ayant été négligés, les alentours de l'église se transformèrent en marais. L'édifice, longtemps mal entretenu, souffrit et souffre encore de cet état de choses. En 1844, J. Girard, architecte de la Commission départementale des Monuments historiques, fit un devis des travaux. Ce document, comme il arrive souvent en pareil cas, est très pessimiste: le mur de façade était, dit-il, « on ne peut plus dégradé »; la porte ne pouvait être réparée « que par le remplacement presque total des douelles, tambours et chapiteaux »; la fenêtre placée au-dessus de cette porte devait être démolie et refaite, etc.

En 1848-1849, il fut procédé à une restauration générale. Dans la façade: réfection totale de 10 fûts de colonnettes et réfection partielle de 2 fûts; 5 mètres cubes de maçonnerie pour les pieds-droits et chapiteaux de la porte; 3[mc]10 « pour le remplissage des portes simulées »; 1[mc]35 « pour les ouvertures supérieures de la façade ». Sur la face Sud: 0[mc]65 pour les contreforts; réfection de parements salpêtrés. A la charpente et à la toiture: remplacement de pièces diverses. A l'intérieur: « gratage et rejointage de la voûte et des murs », etc. En somme, on n'avait heureusement pas exécuté en entier le projet de Girard: dans la porte on avait logé des fûts, taillé maladroitement des bases, substitué des blocs bruts à deux chapiteaux et à la moitié d'un autre; du moins, presque toute la sculpture a été sauvée du désastre. On peut l'étudier de confiance.



Brutails delin.

Fig. 36. — Profil d'ogive.

L'église de Blasimon, dont l'orientation incline un peu vers le Nord[2], comprend trois travées de nef, plus une travée de chevet, laquelle est rectangulaire. L'axe de cette travée est brisé vers le Nord. Les quatre travées sont inégalement longues[3]. Elles sont de deux ou trois

1. Attestation publiée par L. Drouyn dans les *Variétés girondines*, t. III, pp. 127-129. — 2. Drouyn a donné un plan, quelques détails et une description de Blasimon dans ses *Variétés girondines*, t. III, pp. 47 et suiv., une vue Nord-Ouest et un dessin du bas de la façade dans le *Choix des types*. — 3. J'ai mesuré pour les diverses travées, en allant de l'Est à l'Ouest, 7m70, 7m57, 9m65, 8m10.

époques différentes; au XIII[e] siècle, peut-être à la suite d'un désastre, on jeta des voûtes sur l'ensemble du vaisseau.

Il est difficile de savoir comment la nef était couverte antérieurement à la construction des voûtes actuelles. Je n'ose pas faire état de deux ou trois entraits grossièrement ouvragés pour conclure à l'existence d'une charpente apparente. Dans les angles Ouest, on a repris les supports et substitué aux assises supérieures d'une colonne engagée unique un faisceau de trois colonnes: peut-être la voûte était-elle en berceau brisé sur doubleaux, avec formeret aux deux bouts; ainsi s'expliqueraient l'épaisseur des murs, la présence de colonnes engagées dans les angles et, peut-être même, le nombre des fenêtres et des contreforts. La voûte est aujourd'hui de structure gothique, avec de vigoureux doubleaux de section carrée, avec des ogives et des formerets moulurés, de profil robuste. Les compartiments, surtout à l'Est, sont fortement bombés.



Fig. 37. — Chapiteaux et culs-de-lampe du fond de la nef.
Dessin de L. Drouyn (*Variétés girondines*, t. III, p. 60).



Fig. 38. — Faisceau de colonnes du fond de la nef.
Dessin de L. Drouyn (*Variétés girondines*, t. III, p. 61).

La sculpture des chapiteaux est d'un joli travail, mais courante et un peu banale. Les astragales sont variés : en boudin, en amande, en larmier. Quant aux bases, qui sont enterrées, il est impossible de les étudier.

Les fenêtres latérales, très simples, sont généralement percées à raison de deux par travée, de chaque côté; dans plusieurs travées, les appuis des deux baies sont à deux niveaux différents. Il existe à l'Est quatre baies, posées sur deux rangs, une, trois, et à l'Ouest une large fenêtre géminée.

La porte principale est à l'Ouest; une autre porte, ouverte dans le flanc Sud de la travée du sanctuaire, donnait dans le cloître.



Brutails photogr.
Fig. 39. — Vue extérieure de la travée ouest.

Un escalier, logé dans une cage carrée qui fait saillie sur le flanc Nord, conduit sur les voûtes; il part à $4^{m}30$ au-dessus du sol actuel, et on l'atteint de la nef par une échelle volante.

L'extérieur comprend deux parties bien distinctes: d'une part la travée Ouest, de l'autre le reste de l'édifice. C'est principalement du côté Nord qu'il faut étudier l'extérieur; une notable portion du côté Sud était englobée dans les bâtiments réguliers.



Brutails photogr.

Fig. 40. — Fragment de la porte.

L'élévation Nord de la travée occidentale, bien que découronnée, bien que défigurée par l'addition d'un arc-boutant pesant [1], est l'un des plus jolis morceaux d'architecture romane dans la Gironde. A la travée intérieure deux travées correspondent extérieurement, séparées par un faisceau de trois colonnettes engagées, dont l'une soutenait la corniche, tandis que les deux autres portent la retombée d'arcs de décharge brisés. Les fenêtres sont à colonnettes, avec tête d'arc et archivolte d'extrados décorées. La parenté est étroite entre cette ordonnance et celle de l'abside de Pujols. L'analogie s'étend jusqu'à certains détails: deux fenêtres ont à peu près exactement la même décoration.

Le flanc Nord est armé de contreforts, dont un est gothique, et qui sont plantés non pas seulement au droit des doubleaux, mais aussi à mi-longueur des travées.

Blasimon vaut surtout par sa façade: le pignon a été refait vers la fin du gothique; les rampants sont garnis de crochets et lestés aux naissances par des pinacles, d'ailleurs mutilés. Les deux étages inférieurs sont divisés en trois compartiments par des colonnes accouplées, qui forment deux ordres superposés, à l'inverse des colonnes d'angle, lesquelles montent jusqu'en haut d'une seule venue.

1. Un arc-boutant analogue a été maçonné, au Sud, à mi-longueur de l'édifice.



Brutails photogr.

Planche VII. — PORTE DE BLASIMON

La porte est la plus belle que l'art de cette époque ait produite en Gironde. Sur la voussure interne sont disposés quatre Anges; sur la quatrième, quatre Vertus foulant aux pieds des Vices; deux de ces Vertus portent à gauche, suspendu à la *guiche*, un écu rond du haut et couvrant la moitié du corps, pareil à l'écu de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe; l'archivolte externe porte des scènes de chasse; le reste des voussures est couvert d'une flore stylisée. Les chapiteaux, tailloirs et corbeilles, forment une frise d'entrelacs et de feuillages entremêlés de personnages et d'animaux.

Le portail de Blasimon appartient à l'école poitevine; il ressemble fort aux portails bien connus d'Aulnay[1] ou de Parthenay[2]. Il faut l'ajouter à la liste de ces portes dont l'ornementation est inspirée de la Psychomachie[3]. L'exécution est remarquable : la statuaire est étirée, amincie à l'excès, plus que dans les arcades latérales du porche de Moissac, presque autant que dans certaines œuvres bourguignonnes; pour ce motif peut-être, les corps immatériels des Vertus et des Anges produisent un effet surprenant. Quant à la sculpture décorative, la vigueur du modelé, la multiplicité des côtes et des perles donnent une extraordinaire impression de richesse et d'éclat.

Les pentures, dont la technique offre de l'intérêt, ont été publiées par Viollet-le-Duc[4].

Les bâtiments claustraux sont en ruine. Certaines parties forcent l'attention : dans une fausse porte, la tête de l'arc est ornée de deux tores entre lesquels sont rangés des losanges et l'archivolte d'extrados est semée de pointes de diamant. Tout à côté est un groupe de chapiteaux étrange et troublant : le bas de la corbeille porte des plissements, qui font songer à un buste de chair enfermé dans un corselet de toile.

Bouliac, arrondissement de Bordeaux, canton de Carbon-Blanc. — Église paroissiale. Vocable saint Siméon. Décimateur : l'abbé de Bonlieu.

Cette église a une nef lambrissée, dont la charpente a été jadis apparente[5], un chœur et une abside voûtés, le premier en berceau, la seconde en cul-de-four. Les murs gouttereaux de ce chœur et de cette abside ont été surélevés, vraisemblablement au XIVe siècle, pour loger les défenses entre voûte et toit, et les murs gouttereaux de la nef ont été surmontés d'un parapet crénelé[6].



Brutails photogr.

FIG. 41. — VUE DE L'ÉGLISE DE BOULIAC.

1. R. de Lasteyrie, *Gazette archéologique*, 1886, pp. 286 et suiv. — 2. Bélisaire Ledain, *La Gâtine historique et monumentale*, pl. 14. — 3. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle*, 2e éd., p. 129. — 4. *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 299. Ce sont les ferrures attribuées par Viollet-le-Duc à une localité du nom de Blazincourt, qui n'existe pas. — 5. Cirot de La Ville, *L'église Saint-Seurin*, p. 267. — 6. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1855, p. 6, avec une coupe en travers, une élévation Nord, un plan et le détail d'une fenêtre de l'abside.

Les fenêtres de la nef ont été modifiées ou restaurées, je ne sais pas au juste, au cours de travaux exécutés vers 1865 et qui ont compris, entre autres, la construction d'un clocher à flèche, à la place du clocher fortifié gothique. Sous le clocher s'ouvre la porte romane.



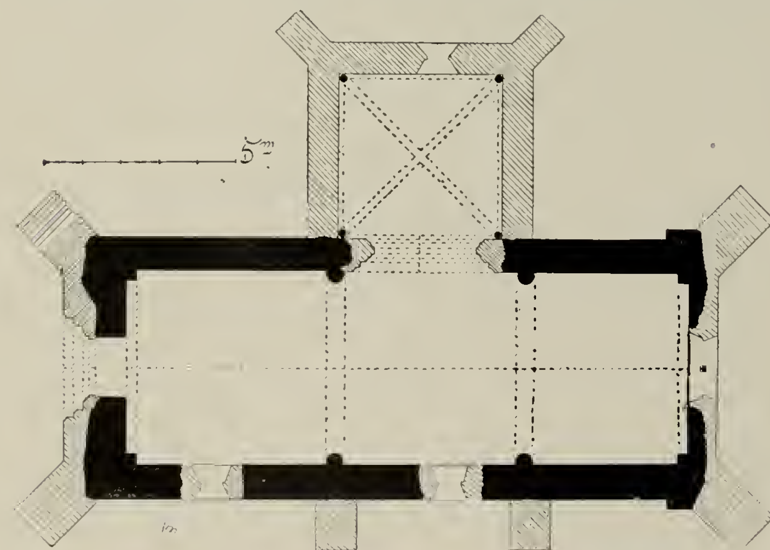
Brutails photogr.

Fig. 42. — Chapiteaux de la porte.

Bouliac vaut surtout par la décoration. Le chevet possède, à l'intérieur, des chapiteaux historiés curieux[1]; à l'extérieur, de jolies fenêtres et une corniche sur colonnes engagées et sur modillons. La corniche se poursuit sur les faces Sud et Nord. La porte a trois paires de colonnettes; certains fûts, qui ont été refaits, reproduisent les cannelures en spirale ou en bâtons brisés que Drouyn signalait en 1850.

Cadarsac, arrondissement et canton de Libourne. — Église paroissiale. Vocable: sainte Eulalie. Décimateur: le commandeur du Temple de Bordeaux.

L'église de Cadarsac abrite une source dédiée à saint Antoine. Elle reproduit le type des églises bâties par l'ordre de Malte, mais avec une variante, qui provient de ce que l'édifice a été, vers le déclin de la période gothique, agrandi d'une chapelle latérale et remanié.



Brutails delin.

Fig. 43. — Plan de l'église de Cadarsac.

La nef appartient aux environs de l'an 1200. C'est un vaisseau rectangulaire, couvert d'une voûte en berceau brisé sur doubleaux et divisé en trois travées, dont la longueur va en diminuant de l'Ouest à l'Est. Les colonnes engagées qui portent les doubleaux et délimitent les travées sont coiffées de chapiteaux à feuillages stylisés formant crochets. La voûte fut endommagée par le tremblement de terre du 10 août 1759[2], et les réparations de l'édifice figurent pour 442 livres sur un état de l'exercice 1768[3].

1. L. Drouyn, *Choix des types*, a gravé quatre de ces chapiteaux. — 2. Fonds de Malte, registres des visites de 1759 et 1772. — 3. C 3769. Le bailli de Fleury avait fait réparer la voûte du sanctuaire (Fonds de Malte, registre des visites de 1772, fol. 63).

La fenêtre de l'Est et la porte de l'Ouest ont été refaites vers les XVe-XVIe siècles. A la même époque, on maçonna des contreforts puissants le long de la face Sud et sur les angles; on reconstruisit le clocher-pignon qui domine la porte et on bâtit, sur le flanc Nord, une chapelle carrée, voûtée d'ogives, éclairée par une fenêtre que garnissait autrefois un remplage.

Deux fenêtres éclairent la nef, du côté Sud. Elles existaient anciennement: les registres de visites les mentionnent au XVIIIe siècle[1]; mais elles ont été élargies, car Drouyn les décrit « très étroites en dehors, très évasées en dedans », sous un arc brisé et murées.



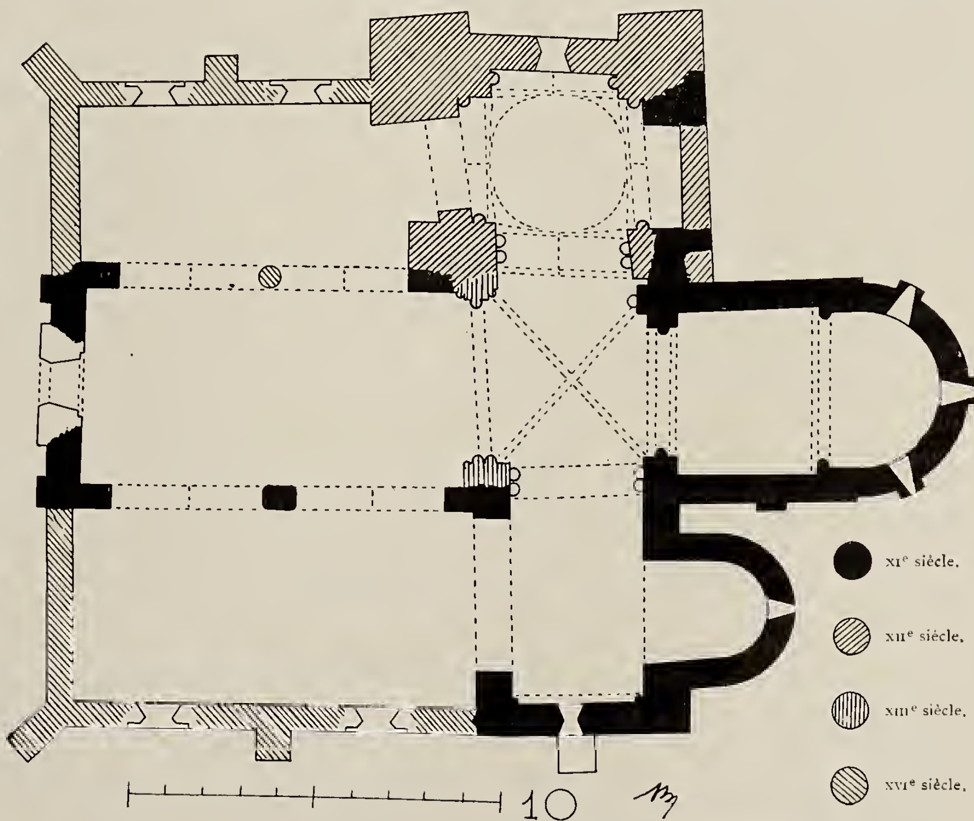
Brutails photogr.

Fig. 44. — VUE EXTÉRIEURE.

Sainte-Eulalie de Cadarsac a été réparée au cours du XIXe siècle; les matériaux employés pour ces travaux étaient mauvais et les parements sont assez dégradés pour qu'il soit difficile d'analyser l'appareil et de préciser sur quels points il a été repris: c'est surtout d'après les formes que j'ai distingué sur le plan les diverses époques.

Cars, arrondissement et canton de Blaye. — Église paroissiale. Vocable: saint Pierre. Décimateurs: le curé du lieu et les religieux de l'abbaye Saint-Sauveur de Blaye.

L'église romane de Cars[2] a reçu, au cours des siècles, plusieurs modifications: elle doit avoir perdu son absidiole Nord quand on remania ce côté du transept pour y construire un clocher sur coupole; des bas-côtés ont été construits bien



Brutails delin.

Fig. 45. — PLAN DE L'ÉGLISE DE CARS.

1. Fonds de Malte, registres des visites de 1759 et 1772. — 2. Cf. L. Drouyn, *Bulletin monumental*, t. XVI, pp. 172-177.

plus tard; mais le chevet et la partie qui, dans la façade, correspond à la nef centrale sont romans.

L'ensemble de l'édifice est orienté vers l'Est-Sud-Est; l'axe de l'abside et du chœur incline sensiblement vers le Nord. Il importe de noter à ce propos la déclaration faite, vers 1868, par un architecte qui avait étudié un projet de restauration, à savoir que les diverses parties de l'église sont fondées sur le rocher; la déviation de l'axe ne proviendrait donc pas de ce que l'on a utilisé des fondations plus anciennes. Le chœur principal et celui de l'absidiole Sud, ainsi que le bras Sud du transept, sont voûtés en berceau plein-cintre. La croisée du transept est couverte d'une voûte d'ogives du XIIIe siècle, sans formerets, qui paraît avoir été retouchée au XIXe. Les colonnes sur lesquelles retombent ces ogives sont romanes à l'Est, romanes et gothiques à l'Ouest. Jusque vers 1870, la nef et les bas-côtés étaient simplement lambrissés; on a remplacé le lambris par des voûtes de plâtre. L'abside est éclairée par trois fenêtres percées à travers les contreforts. L'absidiole a été, sinon refaite, du moins restaurée vers le XVIe siècle: sa corniche, profilée en larmier, accuse la fin du gothique.



Brutails photogr.

Fig. 46. — Coupole sur le bras nord du transept.

Le clocher a été exhaussé d'un étage; il a été naguère couvert par un curé espagnol, qui a voulu rappeler, dans les tuiles polychromes de la flèche, les toitures de la basilique du Pilar. Pour établir le clocher, au XIIe siècle, on changea toute cette partie de l'édifice: la face Est du rez-de-chaussée porte les traces visibles de ces modifications, à l'extérieur et à l'intérieur; à l'intérieur, le débouché de l'absidiole disparue se relie aussi mal que possible au dispositif de la coupole; à l'extérieur, on voit sous le crépissage l'arrachement de l'absidiole et surtout, vers l'angle Nord-Est de la tour, la reprise destinée à renforcer l'assiette de la voûte. L'ordonnance actuelle du premier étage, avec son arcature aveugle, ses baies encadrées de moulures sans chapiteau et ses colonnettes d'angle, ne manque ni d'originalité ni d'élégance. La coupole du rez-de chaussée, très irrégulière, avec des diagonales d'inégale longueur, offre deux particularités dignes d'attention: les arcs tournés sous les pendentifs s'élargissent en bas par un brusque ressaut et la naissance de la calotte est rehaussée d'un bandeau que couvre une ligne de postes. Dans la pile Nord-Ouest de cette coupole est logé un escalier dont le départ est à un mètre environ au-dessus du sol.

L'église de Cars est étrange, complexe et d'autant plus difficile à étudier que le badigeon et le crépi cachent l'appareil. Aussi entre-t-il une part d'hypothèse dans l'attribution que j'ai faite, sur le plan, des portions de l'édifice aux diverses dates. Il faut, en outre, distinguer dans cet édifice la construction et la décoration: la construction est négligée ou même grossière; dans la décoration, certains chapiteaux sont jolis.

Castelvieil, arrondissement de La Réole, canton de Sauveterre. — Église paroissiale. Vocable : Notre-Dame.

L'église de Castelvieil, dont l'orientation incline un peu vers le Nord, est une église romane qui a été reprise des deux bouts : à l'Est, on a construit un chevet plat, dont l'axe dévie légèrement du côté Nord, avec un pan coupé intérieur, qui dissimule un escalier dans l'angle Nord-Est ; à l'Ouest, on a élevé une façade surmontée d'un clocher pignon ; les quatre angles de l'édifice sont empâtés de vigoureux contreforts obliques ; la façade Ouest est, de plus, assurée contre les poussées des ouragans par un autre contrefort d'environ 1m50 dans chaque sens ; le flanc Nord a conservé ses contreforts romans. Sur le flanc Sud était une chapelle des derniers temps de la période gothique, qui a été renversée pendant le XIXe siècle.

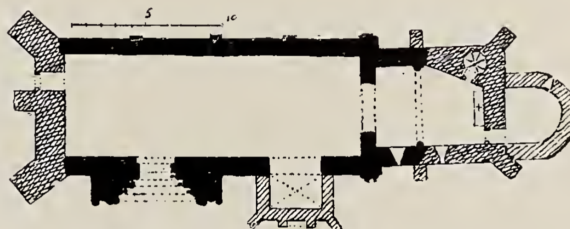
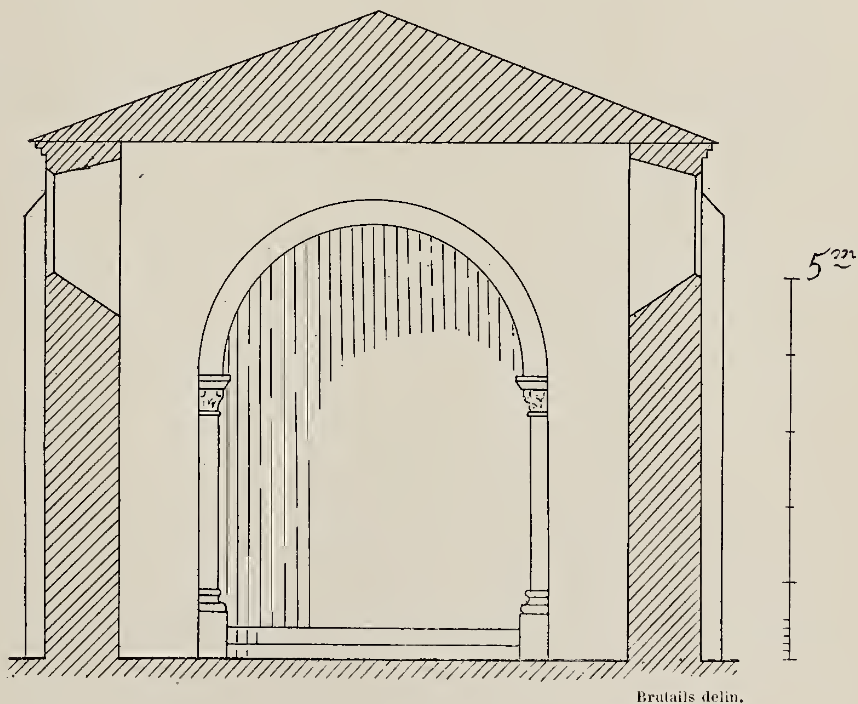


FIG. 47. — PLAN DE L'ÉGLISE DE CASTELVIEIL.
Dessin de L. Drouyn (Extrait des *Variétés girondines*, t. III, p. 193).

La nef est large de 6m70 environ ; la largeur du chevet est de 5m60 ; entre les deux, l'arc triomphal ne mesure que 4m22. Le chevet est voûté en berceau ; la nef est lambrissée et sa charpente, qui est ouvragée, devait être destinée à rester apparente. Les entraits étaient soulagés par des liens, appuyés sur des corbeaux, qui se voient vers le haut des murs.

C'est dans le mur méridional, vers l'Ouest, et dans un avant-corps de 8m75 de long, qu'est percée la porte, jugée par Drouyn « le plus beau morceau de sculpture romane du département de la Gironde »[1]. L'appréciation est peut-être exacte, si l'on attribue Blasimon au gothique : le portail de Castelvieil est rude, un peu grossier ; mais les moulures du soubassement, les colonnettes, la décoration des chapiteaux, des tailloirs et des arcs forment un ensemble très riche, et certaines parties sont d'une belle venue.



Brutails delin.

FIG. 48. — COUPE SUR LA NEF.

La porte est en plein-cintre et accostée de deux portes feintes. Dans la porte, la voussure interne et les pieds-droits correspondants sont cannelés. Les deux chapiteaux extrêmes des fausses baies sont modernes ; le chapiteau qui est le plus rapproché de la baie, à l'Ouest, a été refait, au moins en partie, aussi bien qu'une portion des moulures de base et des tailloirs et quelques têtes des grands personnages. Parmi les autres chapiteaux, il faut signaler le premier à gauche, c'est-à-dire celui qui, en partant de l'Ouest, vient immédiatement après le chapiteau

1. *Variétés girondines*, t. III, p. 196.

retaillé : on y voit une femme portant ces mentonnières qui étaient à la mode parmi les contemporaines de saint Louis. Sur un autre chapiteau, les Saintes Femmes au Tombeau sont coiffées pareillement. Les écus dont les Vertus sont armées sont de dimensions modérées et annoncent, semble-t-il, la fin du XII[e] siècle au plus tôt.

La tête de l'arc dans la fausse porte de l'Ouest montre des rinceaux où se jouent des quadrupèdes. Ce motif rappelle la jolie fenêtre d'Aulnay que M. de Lasteyrie a publiée[1].

Parmi les voussures de la porte, la troisième est ornée d'une rangée de personnages tirant sur une corde ; sur la quatrième sont disposées, d'un côté les Vertus, de l'autre les Vices[2] ; sur la cinquième, les travaux des mois et, vers l'extérieur, des scènes de chasse. Dans cette même voussure, vers le haut, est un tireur d'épine.

Castillon, arrondissement de Libourne, chef-lieu de canton. — Église paroissiale. Vocable : saint Symphorien. Décimateur : l'abbé de Saint-Florent de Saumur.

Cette église a été construite à l'aide d'un legs fait par Turenne aux protestants convertis de Castillon, lequel legs était sans emploi par suite de la révocation de l'édit de Nantes.

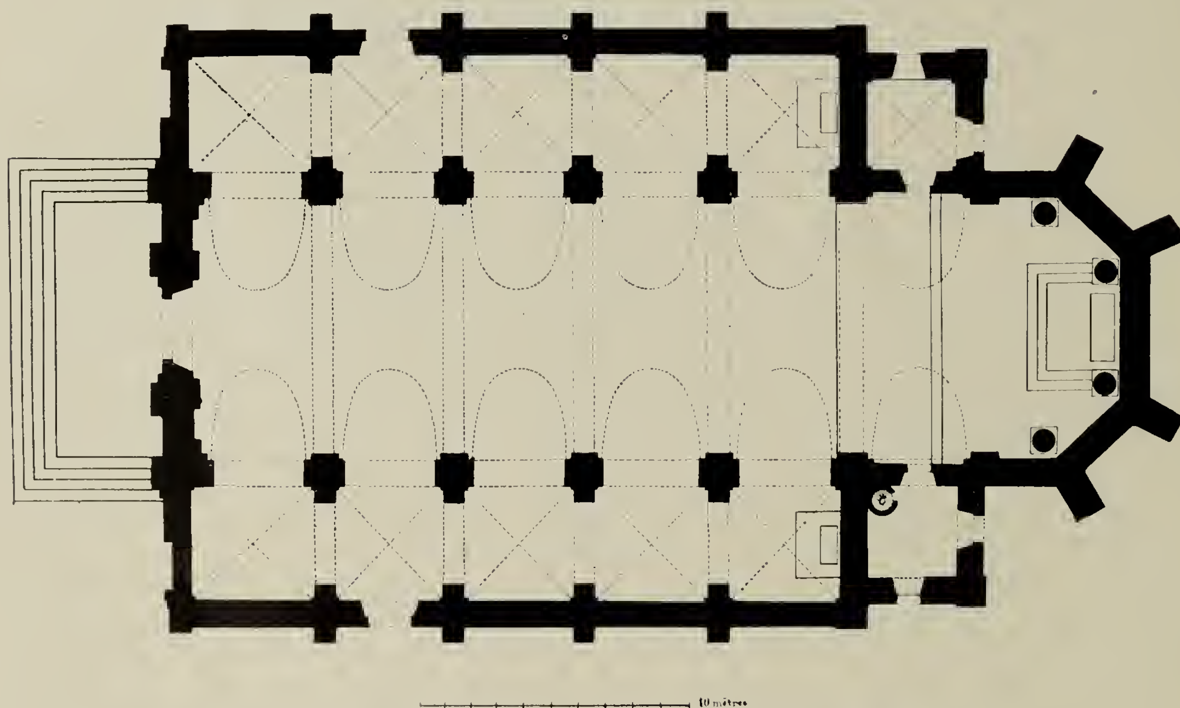


FIG. 49. — PLAN DE L'ÉGLISE DE CASTILLON.

L'emplacement fut choisi en 1738 ; on bénit en 1740 la première pierre et en 1746 l'édifice. L'architecte était Bousigon, de Bordeaux ; l'inspecteur des travaux se nommait Daumesnil[3]. Les réparations dont j'ai trouvé la trace dans les dossiers modernes n'ont pas affecté le gros œuvre.

L'orientation est à peu près normale : le chevet est à l'Est, non pas l'Est franc, mais

1. *Gazette archéologique*, 1886, p. 285. — 2. Cf. R. de Lasteyrie, *Gazette archéologique*, 1886, pp. 286-287 ; Mâle, *L'Art religieux du XIII[e] siècle*, 2[e] édition, pp. 128-129. — 3. C 2502 ; E. suppl. 4206, 4817, 4794 ; *Société archéologique*, t. IX, pp. 109 et ss. Une inscription gravée sur une plaque de marbre et reproduite par M. Piganeau dans le volume précité de la Société archéologique, p. 134, note, relate l'histoire de l'édifice. Cette inscription avait été enlevée pendant la Révolution ; en l'an XII, l'abbé Jay, ancien curé de Castillon, écrivit au Préfet pour proposer de la rétablir.

P. 46





Brutails photogr.

Planche VIII. — PORTE DE CASTELVIEIL

quelques degrés au Sud. Comme à Notre-Dame de Bordeaux, des pilastres très plats, montés contre les piliers entre les grandes arcades, soutiennent un entablement important, au dessus duquel est tournée la maîtresse voûte, un berceau que je crois légèrement surbaissé, avec des pénétrations où sont logées les fenêtres; les bas-côtés sont couverts de voûtes d'arêtes; l'abside, d'un cul-de-four à pans coupés; la sacristie, d'une voûte en arc-de-cloître avec pénétrations, qui porte sur la clef la date : 1742. L'intérieur est un vaisseau large et clair, de belle allure; il est bien préférable à l'extérieur, qui est gauche.

Au total, l'église de Castillon est, en dehors de Bordeaux, la production la plus réussie de l'architecture religieuse girondine au XVIII[e] siècle.

Cornemps, arrondissement de Libourne, canton de Lussac, commune de Petit-Palais. — Église paroissiale. Vocable : Notre-Dame. Décimateurs : l'abbé de Faize et le curé.

L'église de Cornemps est difficile à étudier : renversée en grande partie par les Protestants

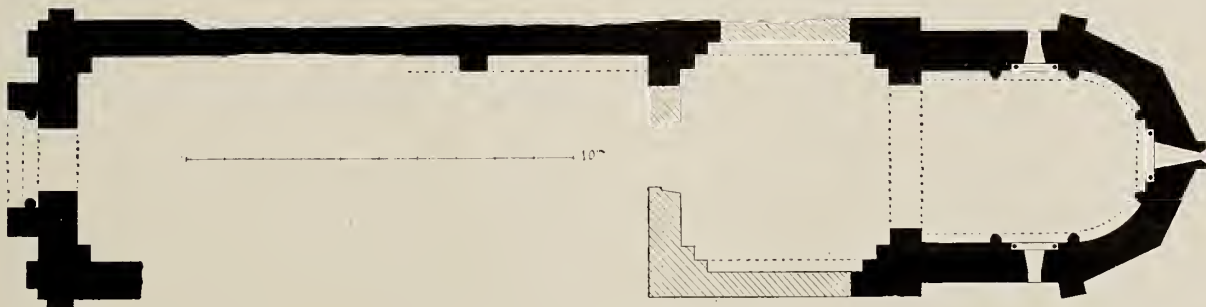
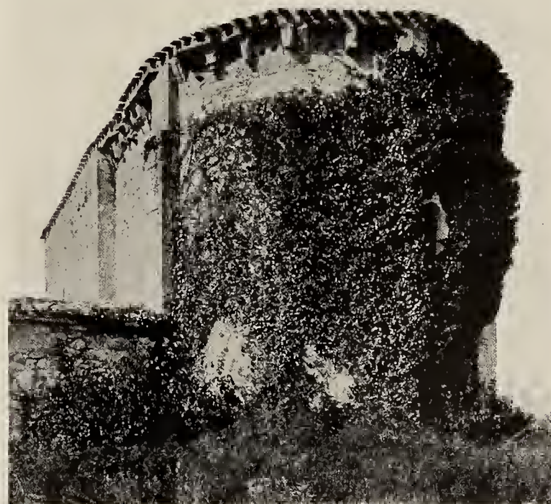


FIG. 50. — PLAN DE L'ÉGLISE DE CORNEMPS. Brutails delin.

en 1587, tapissée de lierre épais, entourée de ronces, elle est, de plus, à l'intérieur, encroûtée d'un odieux badigeon jaune, qui empêche de photographier les chapiteaux. C'est, d'ailleurs, un très curieux édifice.

Il mesurait un peu plus de 30 mètres de longueur. La nef est abandonnée[1]; on a rétabli l'angle Sud-Ouest de l'avant-chœur, en sorte que la partie orientale de l'église est livrée au culte.

Le plan de l'abside est étrange : elle projette vers l'Est un angle sur lequel est monté un contrefort percé d'une fenêtre; le parement extérieur n'est pas concentrique au parement intérieur. L'arcature dont le chevet est tapissé porte sur des colonnes à pans coupés.



Brutails photogr.
FIG. 51. — VUE EXTÉRIEURE.

L'avant-chœur s'ouvrait au Nord et au Sud; mais la face Sud, qu'il est possible d'étudier sur partie de sa longueur, ne montre pas les arrachements d'un bras de transept. J'ignore comment était couvert ce pseudo-transept : un ressaut de chaque pilier est sans emploi; l'inégalité de hauteur des arcs longitudinaux, plus élevés, et des arcs transversaux, plus bas, exclut la possibilité d'une coupole.

1. Elle était « rompue » et découverte en 1622 (G 538).

Dans la nef, le mur Nord, le seul qui subsiste, est d'une maçonnerie assez grossière : par endroits, les pierres sont disposées en arêtes de poisson. Ce mur est renforcé à l'intérieur par un placage d'arcs longitudinaux, dont l'extrados montait à 7 mètres environ au-dessus du sol ancien. On n'aurait pas pu équilibrer une voûte à cette hauteur, et la nef devait être abritée par un lambris. C'est peut-être pour appuyer un lien soulageant l'entrait qu'un corbeau fait saillie dans l'écoinçon entre les retombées des deux arcs visibles[1].

L'ordonnance de la façade est imprévue : dans l'épaisseur de la porte, une grosse colonne engagée ressort de chaque côté. Cette porte est dans un avant-corps, terminé par un pignon, qui est percé d'une baie en forme de croix. On aperçoit sous le lierre, au revers du pignon et s'ouvrant sur la nef, une grande niche, peut-être une tribune.

A l'extérieur de l'abside, entre les corbeaux qui portent la corniche, des trous ronds sont forés, comme dans le clocher de Saint-Georges-de-Montagne, comme dans cette corniche de Saint-Front de Périgueux dont Félix de Verneilh a donné une gravure[2].

Enfin, quelques carreaux, de 0m 18 de côté, portent un dessin en creux.

Doulezon, arrondissement de Libourne, canton de Pujols. — Église paroissiale. Vocable : Notre-Dame.

L'église de Doulezon a appartenu à La Sauve. Diverses restaurations y ont été faites : au XVIIe siècle, le clocher élevé sur l'avant-chœur menaçant ruine, l'évêque de Bazas interdit l'église ; on démolit la tour en 1700[3]. En 1875, le « sanctuaire roman » fut « remis à neuf, avec agrandissement de ses ouvertures »[4]. La nef a été également remaniée. Malgré tout, l'édifice mérite d'être étudié.

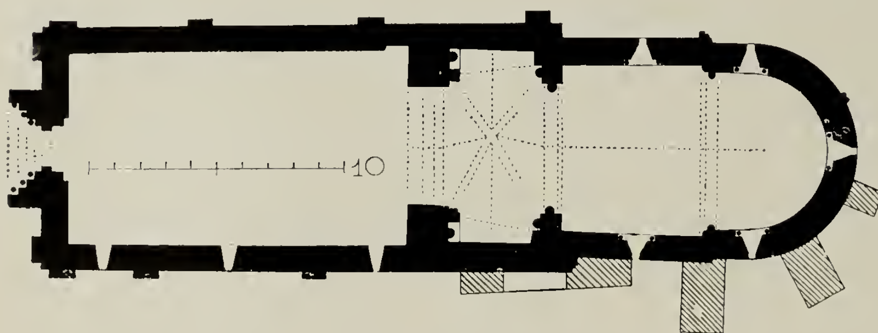
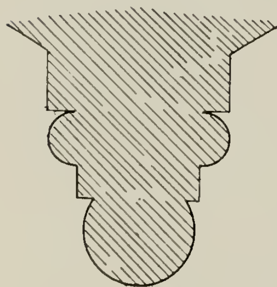


Fig. 52. — Plan de l'église de Doulezon. Brutails delin.

C'est une église à nef unique, avant-chœur, chœur et abside. L'axe du chevet dévie vers le Sud. Le chœur et l'abside sont voûtés d'un berceau brisé et d'un cul-de-four, séparés par un doubleau également brisé. Sur l'avant-chœur est construite une voûte d'ogives très irrégulière, dont quelques particularités sont à signaler : d'abord, le profil des ogives, qui est rare ; ensuite, l'artifice qui remplace les formerets. De l'un à l'autre support on a bandé en long un arc brisé solide, sur lequel est élevée une murette, qui soutient la voûte et qui est plus développée en hauteur du côté Sud. Cette combinaison atténuait la difficulté que les constructeurs de l'époque éprouvaient à tracer des arcs de soutènement qui correspondissent à la concavité des voûtes.



Brutails delin.
Fig. 53. — Profil d'ogive.

Suivant Drouyn, la voûte de l'avant-chœur est moins ancienne que le gros des supports et ceux-ci ont été remaniés pour recevoir celle-là. Il est impossible aujourd'hui de reconnaître les joints d'appareil et de se faire une idée sur les remaniements de cette partie de la construction.

1. Cf. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. IV, p. 308, fig. 3. — 2. *L'Architecture byzantine en France*, pl. VII. — 3. L. Drouyn, *Revue catholique*, 1893, pp. 425 et ss. — 4. Délibération du Conseil de fabrique, de janvier 1879.

Nous savons que le clocher a été abattu. On y montait par un escalier, qu'éclaire une petite fenêtre visible sur le flanc Nord.

La nef est lambrissée. Tandis que, dans le reste de l'édifice, toutes les faces vues de la maçonnerie sont de moyen appareil, dans la nef, le moyen appareil est réservé aux contreforts; le reste est d'un petit appareil assez irrégulier, qui provient peut-être de constructions antiques. La nef n'avait autrefois de fenêtres qu'au Midi, et elles étaient étroites: je les ai restituées en m'aidant d'un plan très rapide dessiné par Drouyn dans ses Notes.



Brutails photogr.

Fig. 54. — Face sud du pseudo-transept.

La porte est à l'Ouest. L'une des six colonnettes a un fût gallo-romain en marbre; les chapiteaux de ces colonnes sont historiés; les bases sont très hautes. La porte est pratiquée à travers une surépaisseur de mur formant avant-corps. L'appareil de fantaisie du fronton dessine des imbrications, la convexité des segments de cercle tournée vers le haut.

La corniche du chevet, décorée de billettes, est soutenue par des groupes de deux colonnes et par des corbeaux, dont certains, sur la face méridionale, ont très belle mine.

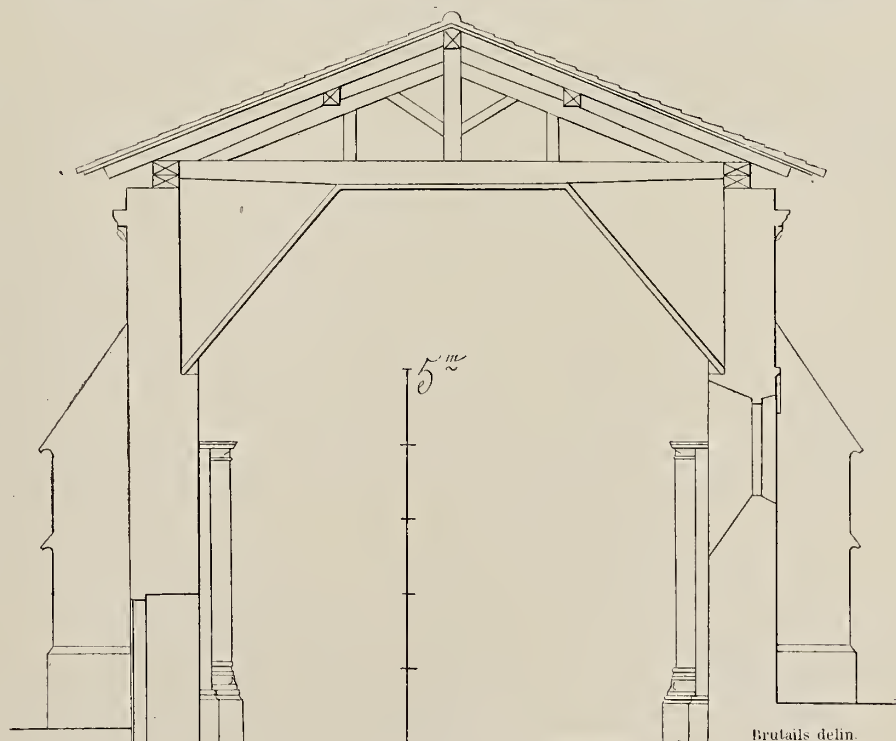
L'édifice a menacé ruine au Sud-Est. C'est peut-être pour le soutenir qu'on a plaqué au droit du chœur et de l'avant-chœur un renforcement qu'il est difficile d'expliquer d'autre façon.

L'église n'a pas de sacristie: lorsque le marquis de Castelnau d'Essenault la visita, en 1854, l'autel était adossé à un mur moderne qui transformait l'abside en sacristie et qui a disparu.

Francs, arrondissement de Libourne, canton de Lussac. — Église paroissiale. Vocable: saint Martin.

L'église de Francs, à laquelle j'ai déjà consacré une monographie[1], est, en dépit de ses dimensions restreintes et de sa date récente, l'une des plus curieuses du département. C'est, en effet, une église franchement romane construite en 1605. L'église antérieure, qui avait été, paraît-il, ruinée par les Protestants en 1578, occupait un autre emplacement.

Dans le plan de l'église actuelle, deux



Brutails delin.

Fig. 55. — Coupe sur la nef de Francs.

1. *A propos de l'église de Francs*, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. XVII, pp. 21-35.

détails sortent de la donnée romane : le relief très accusé des contreforts et la section des pieds-droits de la porte Ouest ; dans la coupe transversale, la silhouette des contreforts est également gothique. Sous cet aspect, l'église présente une anomalie : l'inutilité des piles intérieures. La nef est lambrissée : le niveau des fenêtres permet de constater que le constructeur n'a pas projeté une voûte en berceau ; s'il avait voulu construire une voûte d'arêtes, les travées seraient plus carrées ; peut-être a-t-il songé à des arcs transversaux portant la charpente. L'appareil, soigneusement réglé, est plus beau que ne l'est habituellement celui des églises romanes de la région.



Simili Wetterwald, Bordeaux. Brutails photogr.

Fig. 56. — VUE DE LA FAÇADE.

(Extrait du Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXVIII.)

Le parti d'ensemble de la décoration et certains détails, comme les archivoltes d'étoiles, sont romans ; dans la porte occidentale, le profil de l'arc d'encadrement et des pieds-droits est d'inspiration gothique ; à l'art classique appartiennent le dessin de certaines moulures, la cannelure de quelques colonnes, le style de la sculpture des modillons sous la corniche qui fait le tour de l'église, enfin les proportions des fausses baies qui flanquent la porte.

Guîtres, arrondissement de Libourne, chef-lieu de canton. — Église d'une abbaye bénédictine. Vocable : Notre-Dame.

L'église abbatiale de Guîtres, l'une des plus considérables de la Gironde, est aussi l'une de celles qui ont le plus souffert du vandalisme des hommes de guerre et des hommes de l'art. Incendiée en 1568 et 1569[1], elle fut longtemps dans le plus pitoyable état : le cardinal de Sourdis prescrivit, en 1609, de relever l'autel et le chœur[2], c'est-à-dire, je pense, les stalles ; ces travaux n'étaient pas effectués en 1614, ni même en 1633, bien que Peiresc, abbé commendataire de Guîtres, employât à la restauration de l'abbaye les revenus de son bénéfice[3] ; on traita, en 1640, avec un menuisier de Bordeaux pour le rétablissement du chœur[4] ; en 1623, les paroissiens avaient fait un clocher sur l'église, ce qu'il faut comprendre sur la croisée du

1. Enquête de janvier 1570 (*Archives historiques de la Gironde*, t. XIX, p. 425). — 2. Godin, *Histoire de Guîtres*, p. 95. — 3. G 637, fol. 4 ; G 638, fol. 165 v° ; Godin, *op. cit.*, pp. 149-150, note ; A. de Lautenay, *Peiresc, abbé de Guîtres*, p. 126. — 4. Godin, *Histoire de Guîtres*, p. 150. Cet ouvrage donne des indications sur quelques autres réparations.

transept. La Révolution négligea l'entretien du monument et, quand le culte fut rétabli, Notre-Dame de Guîtres menaçait ruine[1].

L'abbatiale de Guîtres est orientée à peu près Est-Nord-Est. Le plan est exceptionnellement beau pour le pays : rond-point à déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles absidales;

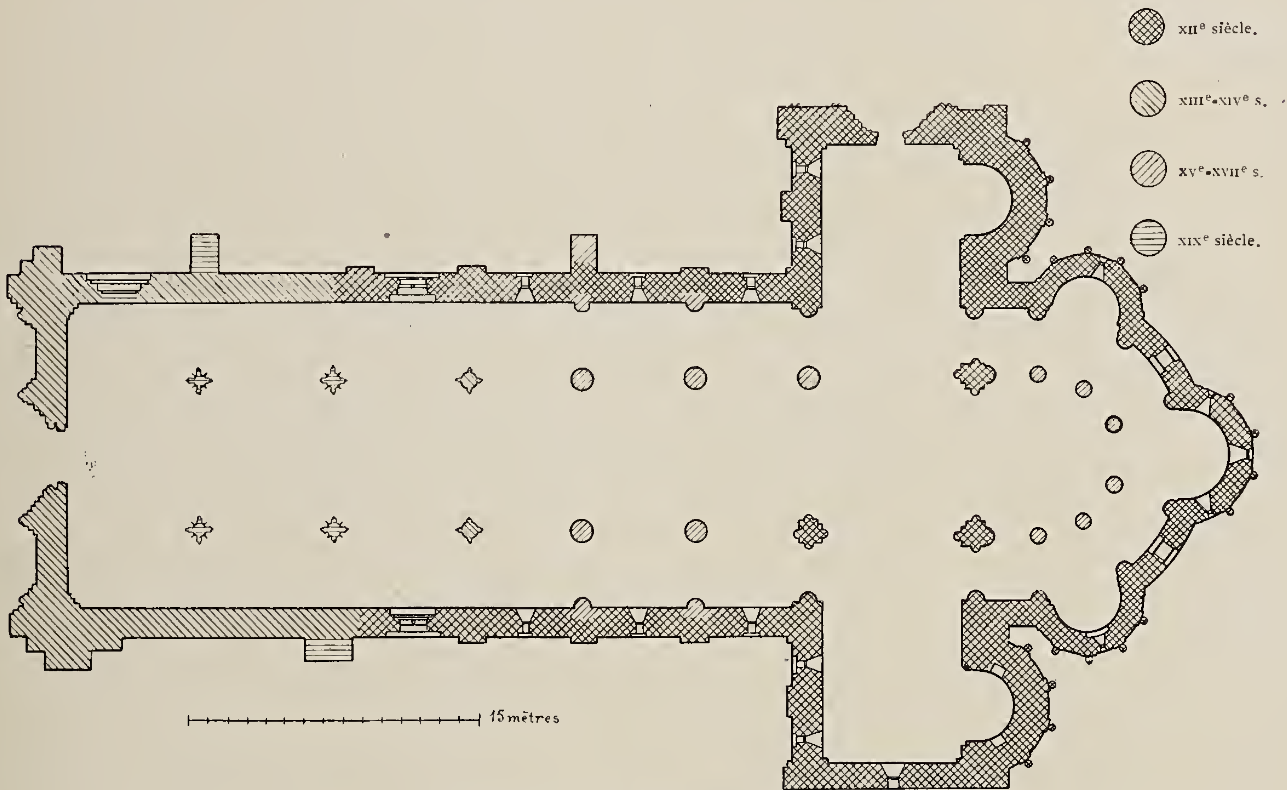


Fig. 57. — PLAN DE L'ÉGLISE DE GUITRES.
Calqué, sauf l'indication des époques, sur un dessin de J. Gautier.

large transept, avec une absidiole sur chaque bras; nef de six travées, accompagnée de bas-côtés.

La partie orientale, depuis le transept inclusivement, est romane; toutefois, les colonnes cylindriques entre l'abside et le chœur, d'une part, et le déambulatoire, de l'autre, ont été retaillées ou reprises: sur les tailloirs de ces colonnes reposent autant de colonnes engagées, qui portent les doubleaux du déambulatoire.

La voûte du déambulatoire est un berceau brisé annulaire; de même, les bras du transept sont couverts d'un berceau brisé. D'autre part, ce tracé est adopté pour toutes les parties portantes de la construction romane: débouchés de l'abside et des absidioles, arcades entre déambulatoire et chevet, etc. Il est malaisé de saisir comment était voûté à l'origine le carré du transept: il a reçu, vers le XVIe siècle, une croisée d'ogives, dont il reste les culs-de-lampe et surtout, à l'angle Sud-Ouest, des amorces. Le clocher élevé en 1623 compromit apparemment la stabilité de cette partie de l'édifice: on construisit sur la croisée, en 1819, une coupole, qui fut ajourée d'un œil-de-bœuf[2].

Les murs des collatéraux sont de deux époques: dans leur partie Est, ils sont de

1. Godin, *op. cit.*, p. 152. — 2. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1849, p. 8, dans une monographie qui est illustrée d'un plan, d'une coupe en long et d'une élévation Est.

construction romane; les deux dernières travées à l'Ouest appartiennent au XIIIe siècle, soit que l'édifice ait été terminé au cours de ce siècle, soit que les deux travées dont il s'agit aient été rebâties. En 1243, le roi d'Angleterre accordait une subvention de 60 marcs pour achever la façade[1]; or, les fenêtres des deux travées occidentales, malgré leur archivolte d'étoiles, accusent une date voisine de celle-là; d'autres fenêtres, dans la travée qui est à l'Est des deux précédentes, sont plutôt du XIVe siècle.

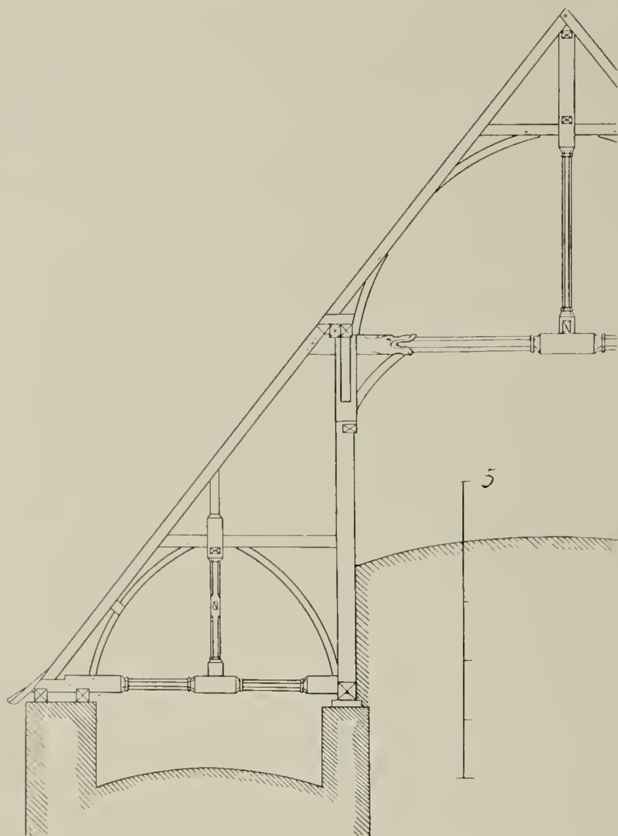


FIG. 58. — CHARPENTE.
D'après un dessin de M. Bontemps.

Quant à l'intérieur, il paraît avoir été remanié, voûtes comprises, dès le XIIIe siècle: de cette époque il subsiste des formerets, au-dessus des voûtes actuelles, dans les trois ou quatre travées occidentales de bas-côtés, et une paire de piles entre la troisième et la quatrième travée, à compter de l'Ouest. On ne fit pas, d'ailleurs, que des formerets: des arrachements de voûtains adhèrent au revers de la façade. Il semble donc bien exact que les voûtes ont été démolies, comme on le disait jadis[2]. Avant 1838, les quatre travées occidentales n'avaient ni grandes arcades ni voûtes; la charpente apparente était montée sur de vigoureux poteaux, qui, eux-mêmes, portaient sur les piles; les deux autres travées ont des voûtes du XVIe siècle, à clefs pendantes. En 1838, Bordes dressa un état des lieux qui montre l'église en cet état et il étudia une restauration où il s'essayait à combiner « le genre gothique » et « l'architecture moresque »[3]. Les ressources manquèrent heureusement pour réaliser ces conceptions: le projet de façade était extravagant. Ce qui fut fait à ce moment-là est déplorable: on calcula mal la résistance des piles, et il fallut, d'urgence, consolider quatre de ces supports, dont les formes furent modifiées à grand renfort de bois et de plâtre[4]; de piles dites prismatiques on fit des piles à quatre colonnes engagées. Cette piteuse restauration était finie en 1839.

L'intérieur a encore été, en 1877, suivant une inscription, l'objet d'un « ravalement ». En réalité, il s'agit d'un badigeonnage, sur lequel on a dessiné un appareil de fantaisie et qui n'aide pas à l'étude des constructions.

La charpente est l'une de ces œuvres, assez nombreuses, qui passent pour être de châtaignier[5] et qui, en réalité, sont de chêne[6]. C'est une charpente gothique très haute, très vaste: les entraits passent à 3 mètres au-dessus de l'extrados des voûtes; jusqu'à ce niveau, la charpente est montée sur des poteaux. Depuis les sablières des bas-côtés jusqu'au faîte, la hauteur n'est guère inférieure à 12 mètres. Sans doute, cette disposition coûteuse a été dictée

1. *Rôles gascons*, t. I, n° 1887. — 2. 18 avril 1758 et autre pièce du XVIIIe siècle (G 650). — 3. *Notice historique sur les édifices dont la reconstruction ou la restauration ont été confiées à M. Auguste Bordes*, p. 28. — 4. Godin, *op. cit.*, p. 154. Le renseignement est confirmé par le dossier de l'affaire. — 5. Bordes, *op. cit.*, p. 29. — 6. Sur ces prétendues charpentes de châtaignier, en général, voir Petit, *Bulletin monumental*, t. XVI, pp. 587-588; *Bulletin archéologique*, 1891, pp. LXXXVIII-LXXXIX; H. du Ranquet, *La Cathédrale de Clermont-Ferrand, les tours du transept et la charpente*, p. 14.

par le souci d'abriter sous un toit unique la nef et les bas-côtés. La série des fermettes est interrompue, de distance en distance, par des fermes à tirant et poinçon ouvragés.

La façade a été mise en état vers 1846. Un devis dressé cette année-là par Gautier prévoit la réfection des assises hautes, disloquées par les arbustes, de claveaux dans la porte et les fausses portes, de fûts, de bases, de la partie inférieure de divers contreforts ; il fallait, en outre, débarrasser la face Nord de la végétation parasite et en déchausser le pied, qui était enterré sur une hauteur de près de 3 mètres. Ce dernier travail ne semble avoir été effectué qu'en 1861.



Brutails photogr.

FIG. 59. — VUE DE LA FAÇADE.

Dans la façade occidentale, l'ensemble appartient au roman saintongeais; les détails, qu'il faut étudier avec quelque défiance, sont gothiques : la fusion n'est dépourvue ni de charme ni d'intérêt.

Le flanc Nord du monument a été réparé, vers 1850, par Courau : cet architecte a travaillé aux têtes des quatre contreforts anciens, et il a reconstruit un cinquième, « bien que neuf, » pour le mettre en harmonie avec le style de l'église. Son projet nous apprend que, dans le transept Nord, la porte était dégradée : partie des colonnettes manquaient, partie des sculptures des arcs étaient rongées par le salpêtre, la corniche était détruite; il fallait, en outre, percer au-dessus de cette corniche une grande fenêtre.

Il existe trois portes sur cette face Nord : l'une, dans la travée Ouest, est du XIII[e] siècle et en arc brisé ; la seconde, deux travées plus loin, est du XII[e] siècle et à voussure polylobée ; la troisième, dans le transept, est accostée de deux fausses portes. Dans l'angle Nord-Ouest du transept on a réemployé un chapiteau gallo-romain.

La face méridionale garde une file de corbeaux, très simples; ils ont porté la corniche romane et le faîte du toit en appentis qui couvrait une galerie du cloître.

Haux, arrondissement de Bordeaux, canton de Créon. — Église paroissiale. Vocable : saint Martin.

Avant les remaniements modernes, l'église de Haux était une église à chevet voûté et à nef unique couverte d'une charpente apparente ouvragée. On a caché cette charpente derrière un lambris en 1678[1] et on a construit un bas-côté sur le flanc Nord.

L'édifice est orienté un peu au Sud. Le chevet, abside et chœur, est légèrement incliné vers le Nord. L'intérieur renferme des chapiteaux curieux; à l'extérieur, il présente des colonnes engagées et des corbeaux, les unes et les autres servant à soutenir la corniche.

1. E suppl. 1230.

Les fenêtres ont été retaillées, à l'exception de deux, la fenêtre centrale de l'abside et la fenêtre Sud-Ouest de la nef : la première est murée ; la seconde est très étroite au dehors ; les deux s'ébrasent en dedans.

Le clocher-pignon, élevé à l'Ouest à une époque peu reculée, porte sur sa face antérieure un balcon sur corbeaux.

La partie intéressante de l'édifice est la porte occidentale[1]. C'est, comme à Castelvieil, une somptueuse porte romane, accompagnée de deux fausses portes, qui ont été coupées par des contreforts obliques soutenant le clocher.

La voussure interne est décorée de bas-reliefs en méplat, rinceaux et quadrupèdes. La suivante a une rangée de personnages alignés qui peut-être tirent sur une corde et, vers l'extrados, des animaux fantastiques. Sur la troisième sont rangés les Vieillards de l'Apocalypse, assis, les jambes sur l'intrados ; à la clef, Jésus-Christ et deux anges ; à l'extrados, quadrupèdes. Sur la quatrième, des personnages et, en haut, les symboles des Évangélistes. Enfin, l'archivolte externe porte des personnages allongés dans le sens perpendiculaire au rayon et qui se tiennent par la main.

Sur les chapiteaux on a signalé notamment l'Adoration des Mages et les Saintes Femmes au Tombeau.

La porte est abritée par un porche moderne, dans la façade duquel sont encastrées des clefs de voûte provenant de La Sauve[2].

Izon, arrondissement et canton de Libourne. — Église paroissiale. Vocable : saint Martin.

Leo Drouyn, qui était né à Izon, a consacré une monographie à l'église de sa paroisse natale[3]. Cette église comprenait une nef voûtée en berceau brisé, terminée à l'Est par un chœur et une abside plus anciens, à l'Ouest par un clocher et flanquée, sur les côtés, de chapelles ajoutées en deux fois.

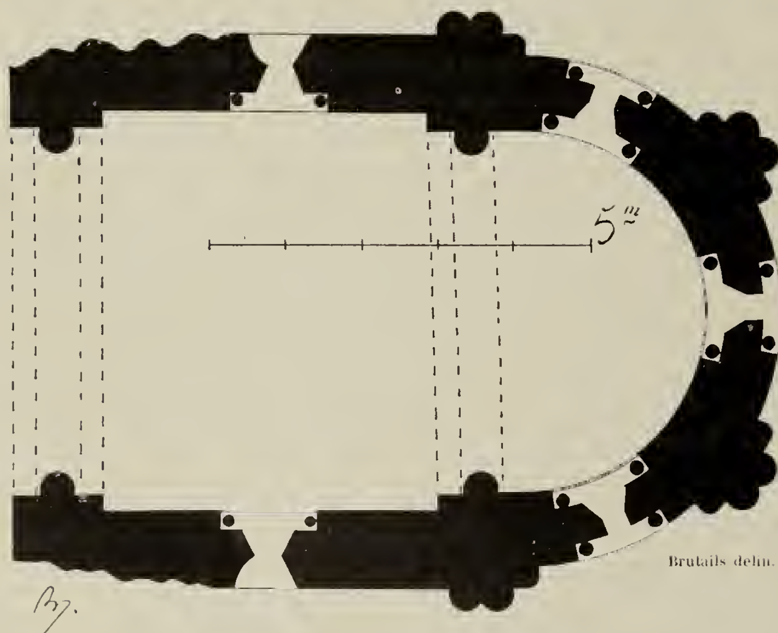


Fig. 60. — Plan du chevet d'Izon.

L'édifice a été remanié : il n'a plus d'intéressant, d'abord, que le chevet, qui est resserré entre deux absidioles modernes, et ensuite la porte.

Le chœur est voûté d'un berceau plein cintre à doubleaux ; Drouyn a signalé le tracé de ces arcs, qui est légèrement outrepassé. Les fenêtres, excepté celle de l'axe, ont été plus ou moins modifiées ; je n'y ai pas vu ces fragments de vitraux que Drouyn remarqua et qu'il attribuait au XIIe siècle.

1. *Choix des types*, pp. 21-22, et eau-forte. — 2. Piganeau, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. II, pp. 105-108. — 3. Dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, de 1875, pp. 117-253, avec un plan, le dessin d'un double chapiteau de la corniche et un dessin de la porte.

P. 54





Brutails photogr.

Planche IX. — PORTE DE HAUX

A l'extérieur, le chevet est soutenu par des faisceaux de deux colonnes accouplées, ressortant sur un pilastre dont les angles sont arrondis. Les chapiteaux, qui concourent avec des corbeaux romans à porter une corniche refaite, offrent un exemple, très rare dans le pays, « peut-être unique dans le département, » au dire de Drouyn, de sculptures méplates, dont le sentiment est d'une barbarie extrême.



Brutails photogr.

Fig. 61. — Vue du portail.

La porte a été réparée et il faut l'étudier avec circonspection : c'est ainsi que deux chapiteaux ont été changés en 1863. Les chapiteaux formés d'une grosse tête sont à mentionner, aussi bien que certains autres chapiteaux décorés d'entrelacs et la main bénissante placée sur la clef de la voussure de plus petit rayon. Les feuilles qui ornent la fausse porte Sud sont d'un fort beau dessin. L'ornementation de l'ensemble du portail est riche et l'effet général, agréable.

Lalande-de-Cubzac, arrondissement de Libourne, canton de Fronsac. — Église paroissiale. Vocable : saint Pierre. Décimateurs : l'abbé de Guîtres et le curé.

L'église de Lalande comprend une abside, un chœur profond et une nef de quatre travées; sur la travée de l'Est, plus allongée et sensiblement carrée, est monté le clocher. On a ajouté un bas-côté gothique sur le flanc Nord, au droit de la travée du clocher et de la travée qui suit vers l'Ouest. Le chœur et l'abside sont voûtés d'un berceau et d'un cul-de-four qui paraissent modernes; toute cette partie de l'édifice semble, d'ailleurs, avoir été remaniée en dedans. La nef est couverte de croisées d'ogives. La croisée d'ogives qui est sous le transept est seule ancienne; les autres, qui s'étaient effondrées, ont été, en 1854, l'objet d'une réfection radicale.

Les quatre piles qui soutiennent le clocher sont formées d'un faisceau de cinq grosses colonnes engagées tangentes; les chapiteaux portent une ornementation romane; mais le tailloir qui est destiné à l'ogive est posé de biais. Entre la deuxième et la troisième travée, la retombée des nervures est reçue sur un cul-de-lampe; enfin, entre la troisième travée et la travée Ouest, les piles sont plus découpées et les chapiteaux sont à crochets.

Le chevet est, intérieurement et extérieurement, décoré d'une arcature; les arcs de l'abside sont tournés sur un plan courbe. La corniche du chœur et de l'abside, un bandeau non chanfreiné, est posée sur colonnes et corbeaux et porte un exhaussement destiné à la fortification.

Les fenêtres du chevet ont été reprises. Dans la travée qui est à l'Ouest du clocher, deux fenêtres, étroites et longues comme des meurtrières, s'ébrasent en dedans et le haut de ces deux fenêtres dessine sur le parement intérieur un arc trilobé.

Le morceau le plus précieux de l'église est la porte percée au Sud et près de la façade[1]. Les pieds-droits intérieurs ont été refaits à l'époque gothique. Le tympan représente une scène de l'Apocalypse, annoncée par une inscription : Jésus-Christ debout tient de la main droite sept étoiles disposées dans un disque; un glaive sort de son oreille gauche; à sa droite, saint Jean, la tête tournée vers le Fils de l'Homme, est près des sept églises, dont le byzantinisme donne à croire que l'imagier travaillait sur un modèle oriental. Quant aux chapiteaux des colonnettes et aux voussures, ils sont couverts d'une ornementation sauvage: entrelacs, bâtons brisés, monstres, personnages mystérieux.

Dans l'ensemble, cette porte est bien l'œuvre la plus rude et la plus émouvante que la statuaire romane ait laissée en Gironde.

Lalande-de-Libourne, arrondissement et canton de Libourne.— Église de l'ordre de Saint-Jean[2]. Vocable: saint Jean.

Cette église, de lignes très simples, de construction soignée, est, dans le département, l'un des plus jolis spécimens de l'architecture des Hospitaliers. Avant l'addition de deux chapelles latérales, qui sont mentionnées au XVIII[e] siècle[3], l'édifice se réduisait, en plan, à un rectangle de maçonneries épaisses, avec colonnes engagées en dedans et contreforts en dehors, ceux-ci ne correspondant pas à celles-là. Ces colonnes portent des doubleaux bandés sous la voûte en berceau brisé. A l'extrémité Ouest, un autre doubleau, dont une tête adhère au mur de fond, retombe sur de simples dosserets. Les arêtes des doubleaux sont profilées en boudin. Les chapiteaux appartiennent à des types que l'on rencontre dans plusieurs autres églises de ce même ordre des Hospitaliers.



FIG. 62. — COUPE SUR LA NEF DE LALANDE-DE-LIBOURNE.

1. Dessin dans Caumont, *Architecture religieuse*, 5e édition, p. 261; Drouyn avait publié ce dessin et une étude dans le *Bulletin monumental*, t. XV, pp. 180-188; simili-gravure dans l'*Histoire de l'Art*, d'André Michel, t. I, p. 647. — 2. 1289. *Rôles gascons*, t. II, n° 1341. On a donc tort de faire honneur de cette église aux Templiers, suivant une tradition qui a été recueillie notamment dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1848, p. 16; mais j'avoue être embarrassé par un mandement du roi d'Angleterre, daté de Castillon en 1255, et qui mentionne « les religieux de Lalande, *de l'ordre de Graudmont*, près Saint-Émilion » (*Rôles gascons*, t. I supplément, n° 4407). — 3. H, Fonds de Malte, registre des visites de 1772.



Photogr. des Monuments historiques.

Planche X. — PORTE DE LALANDE-DE-CUBZAC



Brutails photogr.

Planche XI. — ABSIDE DE LANGOIRAN

Le mur oriental est percé de cinq fenêtres, deux en haut, plus larges, trois en bas, plus étroites. Les murs de flanc sont, dans leur partie Est, couronnés d'une corniche sur modillons.

La façade Ouest[1] est disposée en trois étages: dans le bas, qui est très restauré, une porte, dont la voussure interne est polylobée, et deux fausses portes; au-dessus, une fenêtre, agrandie pendant le XIX[e] siècle, et deux fenêtres feintes, les trois posées sur une tablette en saillie que portent des corbeaux; en haut, un clocher-pignon refait. Toute cette façade a subi des restaurations profondes: on n'est guère fondé à en retenir, pour une étude d'archéologie, que l'ordonnance générale, à l'exclusion des parties supérieures.

Langoiran, arrondissement de Bordeaux, canton de Cadillac. — Église paroissiale. Vocable: saint Pierre[2].

L'église de la côte à Langoiran, ainsi nommée par opposition avec l'église du port, qui a été construite par Abadie, comprend plusieurs parties d'âges différents: la nef est peut-être du XI[e] siècle, tandis que le chœur et l'abside sont du XII[e]; un bas-côté qui couvre le flanc Sud a été édifié au XVI[e]; enfin, le clocher élevé à l'Ouest était daté par une inscription de 1604[3].

La nef est de petit appareil, avec des contreforts plats montant jusqu'au toit et des fenêtres très haut placées, ébrasées en dedans, à ressaut en dehors. Cette nef était sûrement dépourvue de voûte.

Le chevet compte parmi les plus beaux chevets romans du pays; Drouyn estimait qu'il en était, avec celui de Saint-Vivien, le plus riche. L'ordonnance extérieure est plus largement conçue à Bayon, où les trois arcatures superposées et décroissant de bas en haut produisent un excellent effet; mais Bayon a été très remanié, aussi bien que Saint-Vivien et, en outre, le chevet de Langoiran, de neuf travées au lieu de sept, est plus important.

Le soubassement est relevé de dents-de-loup et, dans la scotie, de dents-de-scie; le bandeau chanfreiné, sous l'appui des fenêtres, et la moulure qui court à la hauteur de l'imposte de ces mêmes fenêtres, le cordon placé sous l'arcature supérieure portent des feuillages stylisés ou des ornements divers. Dans les groupes de colonnes on a ménagé, de chaque côté du fût principal, un bandeau vertical qui est couvert, jusqu'au niveau de l'imposte des fenêtres, de décors gravés très variés. Si on ajoute la sculpture des chapiteaux et des corbeaux, on obtient un ensemble luxueux, auquel on pourrait reprocher une certaine gaucherie dans la répartition de tous ces ornements: le bas est plus soigné, le haut est plus sévère; le contraire eût été préférable.

A l'intérieur du chevet, une arcature trop compliquée et dont le parti manque de franchise se combine avec les fenêtres. Il n'y a pas d'arc doubleau entre l'abside et le chœur.

On a plusieurs fois publié une inscription en gothique fleurie gravée sur le pilier entre le bas-côté Sud et la nef, et qui fixe à 1641 la construction de ce bas-côté; mais elle donne le nom du maître maçon, Martial Rous, et nous savons que Martial Rous travaillait en 1538 à Créon, en 1544 à Faleyras. Il faut donc rectifier la date et, au lieu de MDCXLI, lire MVCXLI ou MD & XLI. Les arcades en arc brisé, les fenêtres flamboyantes, les ogives, où l'inspiration classique se mêle à l'idée gothique en un profil original, les caractères même de l'inscription, tout cela convient au XVI[e] siècle.

1. Le plan et la façade ont été publiés dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1847, avant la p. 13; le haut de la façade dans le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc, t. III, p. 403. — 2. Des documents de 1326 (*Archives historiques*, t. XIX, p. 195), 1338 (*Archives historiques*, t. XXVI, pp. 235 et 240), 1467 (H 738), etc., signalent un prieuré de Saint-Germain de Langoiran, lequel dépendait de l'abbaye de Vaux, au diocèse de Saintes (H 738). Ce prieuré était distinct de l'église paroissiale, dédiée à saint Pierre depuis le XIII[e] siècle au moins (*Archives historiques*, t. XLIV, p. 10). — 3. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1847, p. 38. J'ai copié cette inscription chez un voisin de l'église. Drouyn a donné dans la *Revue Catholique* de 1881 une eau-forte où l'on voit ce clocher, depuis réédifié.

La Réole, chef-lieu d'arrondissement. — Église d'un prieuré de Bénédictins, paroissiale depuis 1839. Vocable: saint Pierre.

Le prieuré de La Réole passe pour avoir été fondé par Charlemagne[1]. Un chroniqueur du monastère, qui écrivait au XVIII[e] siècle, D. Maupel, raconte que les Anglais, vers 1186, construisirent le château et déplacèrent l'église[2]. Celle-ci était encore trop près du château: elle

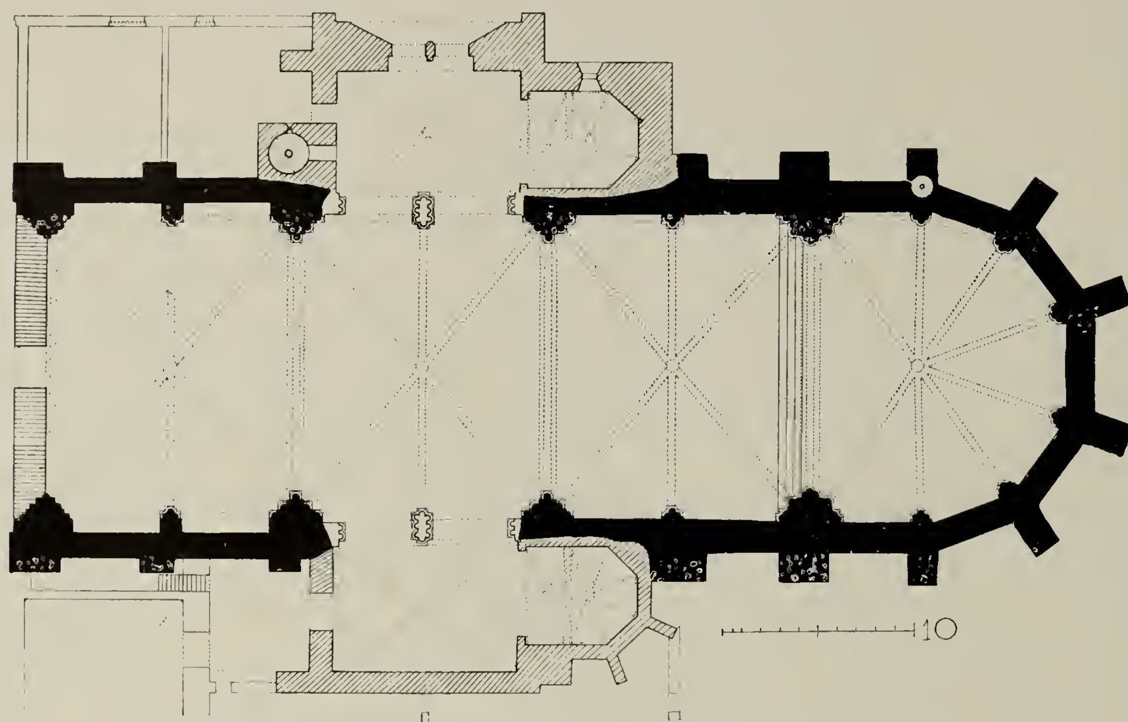


FIG. 63. — PLAN DE L'ÉGLISE DE LA RÉOLE.
Calqué, sauf l'indication des époques, sur un dessin gardé au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts.

avait joué un rôle militaire au cours des troubles dont La Réole avait été le théâtre, et le Roi prit le parti, le 29 septembre 1254, d'en renverser une portion, « partem monasterii »; il s'engageait, d'ailleurs, à payer l'indemnité qui serait fixée par deux prélats, dont l'évêque du diocèse[3]. Or, le 23 octobre 1255, il prescrivit de remettre 900 marcs d'argent « ad construendas capellas in villa de Regula »[4]; le service des finances fit des difficultés[5], et en 1289 il restait à acquitter une notable partie de la dette[6]. Un legs de 1283[7] donne à penser qu'à cette date un chantier était ouvert à Saint-Pierre ou, du moins, que les religieux s'assuraient des ressources pour l'ouvrir. Les travaux étaient en train sous Clément V[8]. Vers la fin de la guerre de Cent ans, le monastère était dans le plus triste état[9].

On a dit que l'église, presque entièrement renversée par les Protestants, fut relevée en 1608. D. Maupel[10] parle d'un arrêt du Parlement de cette année pour la réparation de l'église et des lieux réguliers: « ad sarta tecta », ce qui indique des travaux superficiels plutôt qu'une réfection. En 1611, on renouvelait la charpente[11].

En 1681, les religieux décidèrent de lambrisser la nef; mais la charpente était « fort basse »,

1. Mérimée, *Peintures de Saint-Savin*, p. 25. — 2. *Acta memorabilia monasterii S. Petri de Regula*, E suppl. 2904; publié en tête du t. XXXVI des *Archives historiques*. — 3. Champollion, *Lettres des Rois*, t. I, p. 90; *Archives historiques*, t. XXXVI, pp. 26-27; *Rôles gascons*, t. I, n[os] 4153-4154; cf. l'introduction de M. Bémont au t. I supplément, p. LXIX. — 4. *Rôles gascons*, t. I suppl., n° 4641. — 5. 22 mai 1278 (*Archives historiques*, t. VI, pp. 352-353). — 6. *Rôles gascons*, t. II, n° 1107. — 7. *Archives historiques*, t. VII, p. 385. — 8. Lacoste, *Revue Catholique*, 1895, p. 527. — 9. 19 octobre 1440 (Denifle, *La désolation des églises*, t. I, p. 207). — 10. *Archives historiques*, t. XXXVI, p. 69. — 11. E suppl. 2780.

et il fallait élever les murs de flanc de 5 à 6 toises[1] : en 1682, le chapitre se résolut à construire une voûte. « On commencera par faire des amas de toutes sortes de matériaux ; ensuite, on travaillera aux piliers, » c'est-à-dire aux culées d'arcs-boutants, « et aux arcs-boutans, et puis on donnera un temps considérable pour les laisser asseoir[2]. » Un contrat intervint, en 1685, entre le couvent et un entrepreneur de Bordeaux, Lespérance[3].



Brutails photogr.

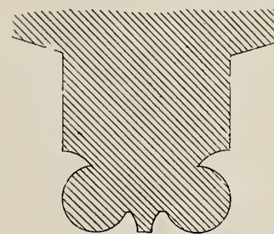
Fig. 64. — Vue intérieure.

Après la Révolution, vers 1812-1817, il fut question de transformer en une halle l'église Saint-Pierre, et ce projet souleva d'énergiques protestations. On en fit, en 1821, une chapelle vicariale ; puis, en 1839-1840, Saint-Michel, qui était depuis le début du XIVe siècle une église curiale, et Saint-Pierre échangèrent leurs titres. Une ordonnance royale du 10 avril 1847 désaffecta Saint-Michel, qui fut démoli peu après.

En 1844-1845, Durassié construisit, sur une souche ancienne, un clocher qui attendait encore sa flèche en 1851 et qui aurait pu, sans inconvénient, l'attendre indéfiniment. La balustrade courant à mi-hauteur de l'abside avait été détruite en 1839-1840 : on la rétablit en 1872.

Enfin, M. Mondet, architecte à Bordeaux, étudia une restauration d'ensemble : grattage, démolition des fausses tribunes aménagées dans la nef au-dessus de l'un et l'autre bras du transept ; prolongement des fenêtres, à la place de ces baies, jusqu'au niveau du cordon ; ouverture des baies murées ; rétablissement dans leur état primitif des arcs de débouché des transepts, que l'on supposait avoir été plus larges et coupés en deux par une pile de milieu portant la retombée.

Des désordres graves se produisirent, en 1880, dans la chapelle Sud ; le Conseil municipal les attribua à ce que l'on avait supprimé les fausses tribunes avant de diviser en deux l'arc de débouché du transept ; du côté Nord, la clef de cet arc, au dire de la Fabrique, s'était abaissée de 0m20 au moins. On construisit donc les piles intermédiaires et on subdivisa les arcs.



Brutails delin.

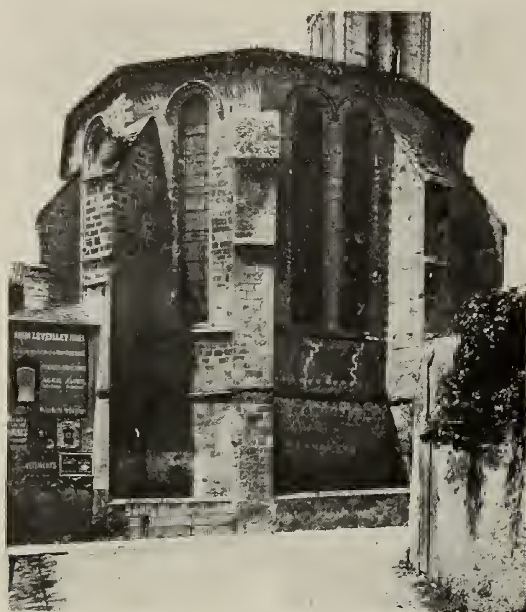
Fig. 65. — Ogive de l'abside.

L'exposé qui précède permet de se rendre compte que l'étude de l'église Saint-Pierre est loin d'être aisée. L'édifice, exactement orienté, mesure, vers l'Ouest, 13m45 de pile à pile et 17m80 de mur à mur. La nef compte trois travées, à peu près carrées ; elle a été raccourcie du côté de l'Ouest, et le mur de fond, percé d'une rose dont le remplage est récent, cache en partie deux piliers.

Chaque travée de nef est couverte d'une voûte sexpartite. Il semble étrange que l'on ait construit une voûte de ce genre à la fin du XVIIe siècle ; mais il ne faut pas oublier que l'architecte de ce temps n'était pas maître de son programme : l'alternance des piles fortes et des piles

1. E suppl. 2905. — 2. E suppl. 2905. — 3. E suppl. 2905.

faibles commandait la voûte sexpartite. Les murs furent repris à peu près au niveau des tailloirs: le cordon de moulures classiques qui continue ces tailloirs, même sur le mur de fond, donne la date des maçonneries supérieures. Ainsi donc, voûtes et fenêtres sont du XVIIe siècle très avancé et paraissent remonter au XIIIe. C'est l'un des plus étonnants essais d'ancienne restauration archéologique qui existent dans la région du Sud-Ouest.



Brutails photogr.

FIG. 66. — VUE EXTÉRIEURE DE L'ABSIDE.

On remarquera que les ogives transversales de la nef, de même que les ogives de l'abside montent d'abord verticalement et ne s'infléchissent qu'à la hauteur du formeret.

Partie des arcs-boutants sont plutôt des murs évidés que des arcs-boutants proprement dits. L'arc triomphal porte un mur, dont la face Ouest garde les traces d'une ancienne toiture très aiguë: les versants forment un angle de 50° avec l'horizontale, ce qui suppose pour les combles une hauteur de 11 mètres environ. Ces dimensions font songer à la charpente de Guîtres. Une tribune du XVIIIe siècle est construite au fond de la nef.

Les bras du transept, qui correspondent maintenant à la travée du milieu, paraissent avoir été ajoutés à la nef et les absidioles au transept. La chapelle du transept Sud, dédiée à la Vierge, est apparemment du XIVe siècle et celle du transept Nord, jadis sous le vocable de saint Abdon, est du XIVe siècle plus avancé ou du XVe. Cette dernière est enveloppée dans l'étage inférieur du clocher.

L'abside est un mélange de styles intéressant: la structure, le type des voûtes, la position des chapiteaux sont gothiques: l'ampleur des baies dépourvues de remplage, le décor des chapiteaux à personnages, à godrons, etc., le dessin de la corniche extérieure sur arcature — brisée, il est vrai — rappellent la période romane. Un passage est ménagé, à l'intérieur, sous l'appui des fenêtres: c'est dire que les formerets sont en avant du mur; le vide entre mur et formeret est fermé par un plafond de dalles.

A l'extérieur, la nef est masquée par de belles constructions modernes. La porte principale, ouverte dans le bras Nord du transept, est une porte gothique dégarnie de ses statues; l'un des châssis de menuiserie porte la date 1673.

La Sauve ou **La Sauve Majeure**, arrondissement de Bordeaux, canton de Créon. — Église abbatiale bénédictine. Vocable: Notre-Dame ou saint Gérard.

Un moine de Maillezais avait élevé à La Sauve un oratoire en terre et l'avait délaissé quand saint Gérard fonda, vers 1079, le monastère qui devait avoir de si brillantes destinées[1]. Saint Gérard, à son tour, fit une église; mais on songea bientôt à la rebâtir: le huitième abbé, Pierre (1155-1183), recueillit des ressources dans ce but, « ad edificationem ecclesie »[2]. Si l'on en croyait la *Gallia*, l'édifice qui nous est parvenu aurait été commencé, en 1219,

1. Grand Cartulaire, II 1, p. 3. Sur les débuts de La Sauve, voy. V. Mortet, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture*, pp. 257-259. — 2. Petit Cartulaire, II 3, p. 71, col. 2.

par l'abbé Grimoard; la consécration eut lieu en grande pompe le 24 août 1231[1]. Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'en 1221 le nom du *cementarius*, « R. d'Agonag, » dénotait une origine probablement saintongeaise[2].

Quand la guerre de Cent ans eut pris fin, on répara les ruines qu'elle avait causées[3]. Aussi constatons-nous la présence à La Sauve de maçons étrangers au pays: en 1476, Allen Leman[4] et, quelques années après, Martial Girault[5]. Ce dernier se fixa dans la localité; mais, à en juger par son prénom, il devait être limousin. En 1490, un autre maçon, Éliot Oudin, donnait quittance de paiements pour travaux « au mostey »[6]; on besognait encore, en 1499, « à la réparacion de l'église »[7]; enfin, l'abbé Jean de Larmandie (1501-1523) construisit la voûte de la chapelle Saint-André[8].

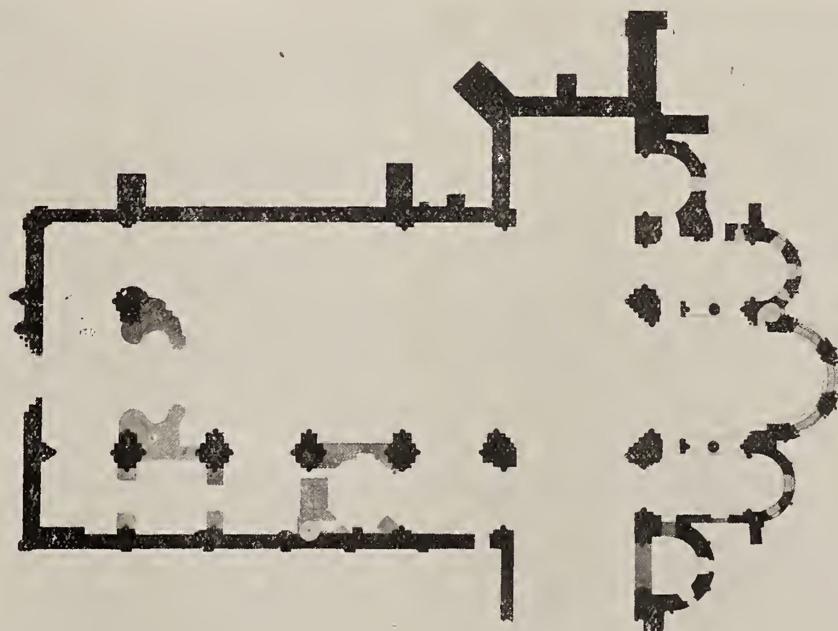


FIG. 67. — PLAN DE L'ÉGLISE ABBATIALE DE LA SAUVE.
Dessin de M. Postel-Vinay.

Le XVII[e] siècle vit s'effectuer des travaux importants. Henri de Sourdis (1639-1645) consolida la face Nord de l'église par trois piliers butants[9]. Néanmoins, lorsque, en 1660, on introduisit la réforme de Saint-Maur dans le monastère, l'édifice était en un pitoyable état. D'après D. Martène[10], « à peine osoit-on entrer dans l'église pour y faire le service divin. Aussi disoit-on communément que l'on alloit dans les autres églises pour y recevoir les sacremens, mais qu'il falloit les avoir reçu avant que d'entrer dans celle de La Sauve. » Le vent et la foudre causèrent des dégâts importants à la flèche, en 1665[11]. Le tremblement de terre survenu le 10 août 1759 occasionna la chute de pierres de taille[12].

En 1804, les habitants de La Sauve demandèrent que le culte paroissial fût organisé dans l'église du monastère. Il ne fut pas donné suite à cette requête: l'église, abandonnée et sans entretien, s'écroula quelques années après[13]. Le désastre était irréparable; durant

1. H 12; H 2, pp. 490 et ss.; etc. — 2. H 2, p. 317. En 1235, le *cementarius* s'appelait Bernard (H 208). « Guil. de Agonaco », qui fut abbé peu après, était, dit la *Gallia*, d'une famille de Saintonge; Agonnay est une commune de l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély. — 3. Sur ces ruines, voir une supplique du 17 mai 1430, dans Denifle, *La désolation des églises*, t. I, p. 140. — 4. H 90, fol. 173 v°. — 5. H 90, fol. 41 v°. — 6. H 91 fol. 19 v°. — 7. H 97, fol. 175 v°. — 8. D. Dulaura, *Histoire* [manuscrite] *de la vie de saint Gérald*, E suppl. 1242, liv. IV, ch. 19. — 9. D. Dulaura, *op. cit.*, liv. IV, ch. 20. Bernadau raconte que « la restauration de l'église... date de 1628 » (*Antiquités bordelaises*, p. 192). — 10. *Voyage littéraire*, t. II, p. 10. — 11. H 9; H 80, fol. 152. — 12. E. suppl. 1238. — 13. Abbé Cirot de La Ville, *Histoire... de La Grande Sauve*, t. II, p. 327. M. Meaudre de Lapouyade m'a fort aimablement communiqué deux vues dessinées, en 1837, par Pelauque: il en résulte qu'à cette époque la ruine était à peu près aussi complète que de nos jours; mais les débris étaient accumulés au pied des murailles du chevet. M. de Castelnau

le XIXe siècle et jusqu'à ce jour, on a tâché de garantir les ruines contre les intempéries[1]; on les a moins bien défendues contre le vandalisme de certains amateurs d'antiquités.



FIG. 68. — COUPES EN TRAVERS ET EN LONG SUR LA NEF.
Dessin de M. Postel-Vinay

En plan, Notre-Dame de La Sauve comprend cinq absides : l'abside centrale, plus saillante et plus large, communique avec les absidioles contiguës et celles-ci avec les absidioles des extrémités ; ces dernières n'ont pas de chœur et s'ouvrent directement sur le transept. Le transept ne mesure pas moins de 40 mètres d'envergure et 12 mètres de largeur. La nef était bordée de bas-côtés ; le bas-côté Nord et la face Nord de la nef sont démolis.



Brutails photogr.
FIG. 69. — VUE DE LA PARTIE SUD-EST DE LA NEF.

Les contreforts des murs de flanc des bas-côtés ne sont pas tous dans le plan des doubleaux, et les piles qui, sur le côté intérieur des mêmes murs, reçoivent la retombée de ces doubleaux, sont de deux types différents : les uns sont formés d'un pilastre appliqué sur un autre pilastre, et les

nous apprend ce qu'on a fait de ces débris : « La grand'route qui conduit à Langoiran par Haux est pavée en partie des débris de l'abbaye, et j'ai vu des ponts dans la construction desquels on a fait entrer des pierres encore couvertes de moulures. » (Notes du marquis de Castelnau, t. II, p. 119.)

1. M. Formigé a fait des travaux de consolidation en 1882 (*Archives de la Commission des Monuments historiques*, t. V, p. 8, col. 2).

autres, d'une colonne engagée sur un pilastre. A considérer la partie de mur qui est sous le clocher, on se demande si les collatéraux n'étaient pas primitivement plus élevés et si leurs murs n'étaient pas tapissés d'une arcature haute.

L'édifice a été repris de l'Est à l'Ouest. Diverses parties ont été remaniées après coup : sur la voûte de l'abside, écrasée et déformée, on avait appuyé, en rectifiant le tracé, un court berceau correspondant à un ressaut du mur entre l'abside et le chœur. Le clocher a été, semble-t-il, construit dès l'origine à sa place actuelle, sur la seconde travée du bas-côté Sud à partir du transept, et la nef n'a pas de fenêtre sur ce point; mais toute la partie octogonale est postérieure. Les voûtes basses des deux travées qui suivent appartiennent au XIIIe siècle; entre la seconde de ces deux travées et la nef, la grande arcade est de tracé brisé. La voûte du bras Nord du transept a été refaite vers 1500. Enfin, des contreforts et toute une file d'arcs-boutants ont été maçonnés au Nord, où le sol extérieur est en contre-bas.



Brutails photogr.

Fig. 70. — Vue extérieure du chevet.

L'abside et les absidioles sont voûtées en cul-de-four. Les petits chœurs placés en avant des grandes absidioles sont couverts de berceaux sur doubleaux. La voûte du chœur principal est tombée; elle était, nous apprend Dulaura[1], « à branches d'ogives et à clefs pendantes ». Il reste dans l'angle Nord-Est du chœur l'amorce des nervures, qui sont de la période gothique très avancée.

L'élévation intérieure des murs latéraux de ce chœur est fort intéressante : en bas, trois baies le mettent en communication avec chacun des chœurs voisins; au-dessus, dans l'embrasure de deux larges fenêtres, est ménagé un couloir de service[2].

Les voûtes des bas-côtés de la nef sont, sauf les exceptions plus haut signalées, d'arêtes et très soignées. Les grandes arcades subsistantes, hormis une seule dont il a été parlé ci-dessus, sont en plein cintre. Des fenêtres amènent du jour, les unes dans les bas-côtés, les autres directement dans la nef par-dessus la toiture du collatéral.

Les voûtes de la croisée et de la nef étaient sur ogives et tout à fait remarquables. Ce genre de voûte ne paraît pas avoir été prévu à l'origine : du moins, les piliers ne sont pas précisément faits pour le recevoir. Les ogives, qui sont vigoureuses, ont un profil d'épannelage rectangulaire. Il est à noter qu'au-dessus du carré du transept les rencontres des quartiers de remplissage sont soignées. Dans la première travée de nef, la voûte comportait sur chaque flanc deux robustes formerets qui s'emboîtent l'un dans l'autre et s'évasent en dedans: c'est l'une des curiosités de La Sauve. Ces voûtes étaient sur plan barlong et fortement bombées.

La charpente a totalement disparu. D. Dulaura, qui la jugeait « très belle », raconte qu'elle avait été construite entre 1501 et 1523[3] et qu'elle mesurait « 24 pieds de hauteur en dedans depuis le dessus des voûtes ».

Le même auteur fournit quelques renseignements sur l'aménagement du sanctuaire au début du XVIIe siècle. Le maître-autel était entouré de six grands chandeliers de cuivre

1. Liv. I, ch. 12. — 2. Cf. la vue donnée par M. de Lasteyrie, *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane*, p. 293. — 3. Liv. IV, ch. 19.

doré et émaillé, mesurant 8 à 10 pieds, entre lesquels on suspendait des rideaux de toile blanche. En arrière était l'autel de saint Gérard, que surmontait le tombeau en bronze du bienheureux abbé[1]. On voit encore dans le chevet, du côté de l'Épître une crédence, du côté de l'Évangile un petit placard haut placé et à feuillure, qui doit être un tabernacle; crédence et tabernacle, couverts d'un arc en accolade, paraissent avoir été faits pendant la période du gothique flamboyant.

On a dit que le bas de la nef renfermait un narthex[2] : ce qui subsiste du mur occidental et des piliers exclut une telle hypothèse. On a jeté entre les deux dernières piles, vers la fin du XVe siècle, un arc portant tribune. La façade est en grande partie démolie; si l'on s'en rapporte au *Monasticon gallicanum*[3], elle avait un avant-corps analogue à celui dans lequel est percée la porte de Sainte-Croix; comme à Sainte-Croix, des arcatures tenaient une place importante dans la décoration de cette partie de l'édifice.



Brutails photogr.

FIG. 71. — VUE SUD DU CLOCHER.

L'angle Nord-Est montre les arrachements d'une construction, qui était une chapelle à deux étages : en haut Sainte-Catherine, en bas Saint-Martin[4]. L'absidiole Nord est, au dehors, d'une autre ordonnance que le reste du chevet; elle a été ou refaite ou ajoutée. Dans les autres absides, des colonnes engagées montaient jusqu'à la corniche. L'abside principale a trois fenêtres de largeur inusitée et, à l'extérieur, une arcature aveugle de couronnement. On voit, dans cette région de l'édifice, des bases à griffes, avec des boules sur la scotie.

Le clocher a été fait en plusieurs fois; c'est, sur une souche carrée, une tour octogonale. L'un des étages était ajouré de grandes et belles fenêtres du XIIIe siècle, qui ont été murées sur partie de leur hauteur. Drouyn attribuait l'étage supérieur et la flèche au XIVe siècle[5]; je les crois plus récents. Les textes signalent des ardoises sur la flèche depuis le XVIIe siècle[6].

L'ornementation de La Sauve a été dispersée lamentablement : on trouve des sculptures sur plusieurs points de la contrée[7]; d'autres ont disparu de façon plus ou moins mystérieuse. Une clef de voûte et un chapiteau représentent le sacrifice d'Abraham; sur le chapiteau, les personnages portent des vêtements à plis aigus et horizontaux; le clef est de style fort antérieur à sa vraie date, laquelle est donnée par le profil des amorces d'ogives. Les chapiteaux élevés, à l'exception de deux chapiteaux des fenêtres, et les chapiteaux de la troisième arcade Sud sont godronnés; le chevet et les bas-côtés renferment une riche série de chapiteaux

1. Liv. III, ch. 3. — 2. F. de Verneilh, *L'Architecture byzantine en France*, p. 93. — 3. Pl. 16. — 4. *Monasticon*, pl. 16, légende. La chapelle Saint-Martin est citée au moins dès 1224 (H 2, p. 295). — 5. *Album de La Grande Sauve* — 6. H 80, fol. 152. — 7. Piganeau, *Société archéologique*, t. II, pp. 106-107; t. VI, p. XII.

à feuillages ou historiés; certains sont très beaux[1]. Dans la fenêtre qui occupe le milieu de l'abside, les fûts des colonnettes sont couverts de chevrons. Çà et là, quelques astragales figurent une torsade, unique ou double. Sur la façade, une corbeille est tapissée d'un treillis agrémenté de menus ornements. Les tailloirs, les cordons qui courent horizontalement sur les parements intérieurs ou qui se recourbent en archivoltes autour des baies sont rehaussés de palmettes plates ou de dessins courants qui peuvent être ramenés à deux ou trois types. A mi-hauteur et en dedans du mur extérieur des bas-côtés est disposé un cordon de billettes.



Brutails photogr.

Fig. 72. — CLEF DE VOUTE.
(Extrait du *Guide Illustré dans Bordeaux.*)

M. de Castelnau vit à La Sauve, « sur tous les murs en général, des traces de peinture formée d'un enduit jaunâtre sur lequel on a simulé en couleur blanche les joints des pierres »[2].

Sur la face antérieure des grands piliers on avait encastré des médaillons dans lesquels un Apôtre tient une église[3]; des légendes versifiées donnent le nom de l'Apôtre.

Le pavement était très varié, suivant Dulaura[4]. Il était fait de petits carreaux sur lesquels étaient empreints des motifs de style héraldique.



Brutails photogr.

Fig. 73. — CHAPITEAU DANS LE BAS-COTÉ NORD.

Il est malaisé de savoir au juste à quelle date remonte l'église abbatiale de La Sauve. Drouyn jugeait que la bâtisse était achevée au début du XIIe siècle, mais que les voûtes avaient pu être refaites. En réalité, piliers et voûtes sont à peu près de la même époque; la succession s'est principalement produite, non pas de bas en haut, mais de l'Est à l'Ouest. L'œuvre est trop importante et la différence de style trop accusée pour qu'on puisse prendre à la lettre l'allégation de la *Gallia* qui attribue toute l'église à Grimoard et à la période 1210-1231. Je croirais plutôt qu'il faut discerner à La Sauve deux



Brutails photogr.

Fig. 74. — CHAPITEAU DANS LE CHOEUR.

1. Voir dans l'*Histoire de l'Art* de M. André Michel, t. I, 2e partie, p. 626, et dans *l'Architecture religieuse en France* de M. de Lasteyrie, p. 631. — 2. Notes manuscrites, t. II, p. 119. — 3. Voir *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1851, p. 19. M. Enlart a signalé l'habitude où on était d'associer les Apôtres aux croix de consécration (*Manuel d'archéologie*, t. I, pp. 723-724). — 4. Liv. I, ch. 12. Voir des dessins de carreaux de La Sauve dans le *Musée d'Aquitaine*, t. I, planche après la page 224; cf. le texte, p. 218, note.

constructions successives : partie des murs extérieurs, les piliers adhérant à ces murs et composés de deux pilastres, enfin les contreforts qui ne sont pas au droit des doubleaux seraient d'une église du XII[e] siècle; le reste des murs latéraux, les voûtes des bas-côtés, la nef et peut être le chevet auraient été élevés à la fin du XII[e] siècle et pendant le premier tiers du XIII[e], avant la dédicace de 1231. Il est bien entendu que le bras Nord du transept, la tribune Ouest et peut-être le haut du clocher sont de la fin du gothique.

Les Salles, arrondissement de Libourne, canton de Castillon. — Église paroissiale. Vocable : saint Pierre.

Cette petite église, dont l'orientation incline un peu vers le Nord, a été faite en deux fois : à l'extérieur, les joints d'assises de l'abside et ceux de l'absidiole ne se correspondent pas, du moins dans le haut; à l'intérieur, l'indécision dans le tracé entre l'abside et l'absidiole et dans le plan du premier support vers l'Est montre qu'il y a eu reprise et remaniement. Or, c'est la petite nef septentrionale qui doit être la plus ancienne : le cordon qui est posé au niveau de l'appui des fenêtres en dehors de la principale abside ne s'enfonce pas dans la maçonnerie de l'absidiole; il part du point de rencontre par une sorte de congé, et ce n'est pas le seul fait qui atteste l'antériorité de la nef du Nord.

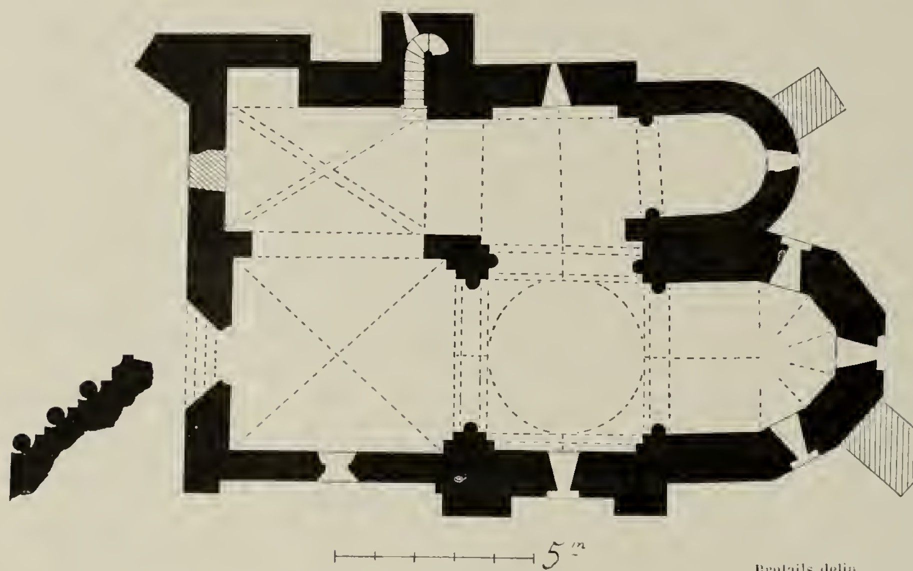


Fig. 75 — PLAN DE L'ÉGLISE DES SALLES.

La moitié Sud de l'édifice comprend : une abside polygonale voûtée en cul-de-four à pans coupés; puis, un avant-chœur sous coupole et portant clocher; enfin, une travée de nef qui a été couverte, à l'époque moderne, d'une voûte d'arêtes. La porte, pratiquée dans le mur Ouest, appartient à un style gothique abâtardi.

Les supports sous la coupole sont formés de pilastres sur lesquels ressortent des colonnes engagées; pilastres et colonnes se terminent par un couronnement commun et continu, lequel comprend, de bas en haut, un astragale, un évasement concave, enfin un tailloir dont le chanfrein porte deux rangs opposés de dents-de-loup. De même, les moulures de soubassement contournent le support entier.

Dans la partie primitive de l'église, c'est-à-dire dans le bas-côté septentrional, il ne devait pas y avoir à l'origine d'autre voûte que le cul-de-four de l'abside. Sur la travée Est, on a jeté un berceau; mais on a disposé ce berceau dans le sens transversal. Encore a-t-il agi si vigoureusement sur l'absidiole qu'elle s'est disloquée et on a dû l'étayer d'un gros contrefort. Sur la travée Ouest de ce même vaisseau, l'époque gothique a laissé une voûte d'ogives.

Le clocher a été surélevé d'un étage. La plantation de ce clocher sur l'avant-chœur, la façon dont la tour plus étroite rejoint la souche plus large, le percement des fenêtres de l'avant-chœur et de l'abside, sont autant de traits intéressants qui caractérisent tout un groupe d'églises de cette région.

Lignan, arrondissement de Bordeaux, canton de Créon. — Église paroissiale. Vocable : sainte Eulalie.

En 1147, des religieux venaient de faire une fondation dans la terre de Lignan et songeaient à bâtir l'église; Louis le Jeune leur accorda une charte de donation et de privilèges, qui est transcrite dans le cartulaire de Sainte-Croix[1]. L'église qui était projetée

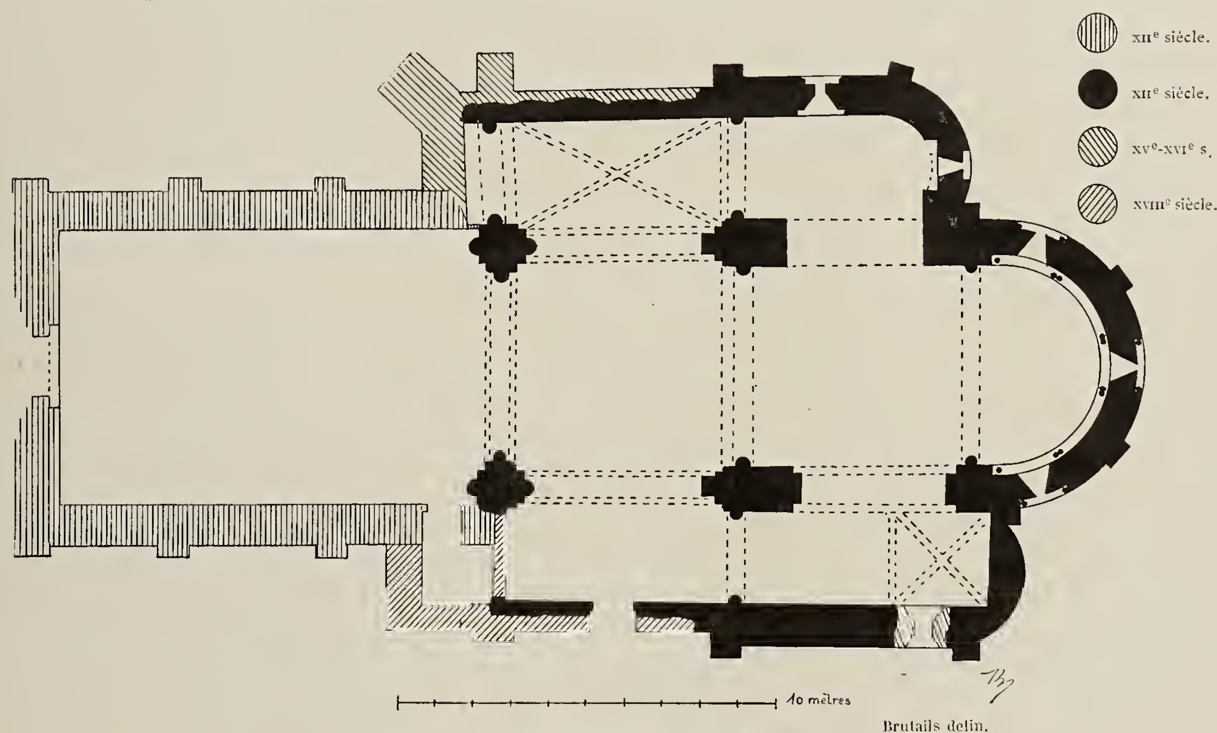


Fig. 76. — Plan de l'église de Lignan-de-Créon.

en 1147 a-t-elle été construite? Est-ce l'église actuelle? On peut penser que non. L'établissement monastique de Lignan ne paraît pas avoir duré; quant à l'église paroissiale, où les collations appartenaient à l'archevêque et les dîmes au sous-chantre de la primatiale, elle n'avait pas, dans les derniers siècles, de rapport avec les ordres religieux. Par contre, l'édifice est plus grand et plus riche que ne sont en général les églises des paroisses rurales de nos pays et le plan présente des particularités qui se retrouvent dans des églises régulières.

L'église est orientée à peu près normalement, avec une légère inclinaison vers le Sud. L'abside et les deux absidioles s'ajustent chacune à un chœur assez allongé. Ces trois chœurs communiquent entre eux par deux arcs largement percés et ils s'ouvrent sur le transept. Il n'y a pas de bas-côté le long de la nef; mais, comme nous le verrons plus loin, on avait vraisemblablement projeté d'en faire.

L'abside est voûtée d'un cul-de-four, l'absidiole Nord également. Sur les chœurs, sur

1. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXVII, p. 25. Un mémoire du XVIIe siècle expose que ce monastère fut essaimé de Sainte-Croix, mais qu'il n'en restait « à peu près que la seule mémoire » (H 339, fol. 1).

le carré du transept et sur le bras méridional, sont tournés des berceaux, sur le bras septentrional et au fond du chœur Sud, on a établi des croisées d'ogives prismatiques. Celle de ces voûtes qui est dans le chœur du Midi porte à la clef une date : 1635.

La nef était sous un lambris, lequel, d'après M. de Castelnau, cachait une voûte en pierre[1]. Le même archéologue notait en 1858[2] que l'enlèvement du lambris avait démasqué le berceau, en même temps que les chapiteaux des colonnes engagées dans les murs de flanc. Ces murs, écartés de $7^{m}70$, épais de $1^{m}05$, sont renforcés extérieurement, au droit des colonnes, par des contreforts de $0^{m}80$ de long sur $0^{m}33$ de saillie. Il est instructif d'analyser la construction sur les points où le transept se raccorde à la nef : le bras Nord se prolonge un peu vers l'Ouest; le bras Sud s'ouvrait du même côté par un arc qui a été maçonné après coup ; les piles d'angle ne correspondent pas aux colonnes engagées de la nef. En un mot, on avait, suivant toute apparence, commencé une église à trois nefs. La nef unique est-elle postérieure? *A priori,* le contraire est plus probable.

L'abside est tapissée intérieurement d'une arcature sur colonnettes accouplées. Les fenêtres du chevet sont ébrasées en dedans; en dehors, elles sont à ressaut, avec une paire de colonnettes. Quant aux fenêtres de la nef, elles étaient, sur le parement extérieur, très étroites et fermées d'un linteau échancré à claveaux simulés.

L'église de Lignan a souffert de restaurations qui en ont successivement altéré le caractère. Sans parler des voûtes ajoutées par le gothique décadent, le XVIIIe siècle et le XIXe ont modifié le transept, alourdi les arcs qui encadrent la croisée[3] et construit à l'Ouest du bras méridional une annexe qui s'ouvre par une porte datée de 1725. En 1858, au cours d'une restauration, on s'avisa de faire des travaux qui n'étaient pas prévus, notamment de mettre les chapiteaux de la nef « en harmonie avec ceux du sanctuaire » ; Drouyn revit l'église peu après et jugea les nouveaux chapiteaux « hideux ». On refit aussi des fenêtres plus grandes. Enfin, la flèche dont on avait jugé à propos de gratifier l'église fut découronnée par un ouragan en 1869 et restaurée l'année suivante.

On ne peut sans danger faire état de la sculpture, qui a été retouchée. Je signalerai, du moins, à l'extérieur, dans les fenêtres de l'abside, quelques jolis chapiteaux, et sous l'appui de ces fenêtres, toujours du côté extérieur, un cordon original, où une billette alterne avec une ou deux têtes de clous.

Loupiac, arrondissement de Bordeaux, canton de Cadillac. — Église paroissiale, soumise anciennement à Sainte-Croix de Bordeaux. Vocable : saint Pierre.

L'église de Loupiac est l'une de celles que les restaurations du XIXe siècle ont le plus maltraitées. De l'édifice deux parties seulement ont gardé quelque intérêt : l'extérieur de l'abside et la façade Ouest; encore ont-elles été largement réparées. Le reste a été refait. Ce que nous pourrions dire des travaux jadis effectués à Loupiac se rapporterait à une autre église, non à celle-ci, qui est neuve.

C'était une église dont l'axe inclinait vers le Nord de 30° environ. Elle se terminait en une abside polygonale, flanquée de deux absidioles qui s'ouvraient sur le transept. La nef était couverte d'un lambris.

Il paraît que le clocher était à l'origine un pignon ajouré, construit sur le doubleau

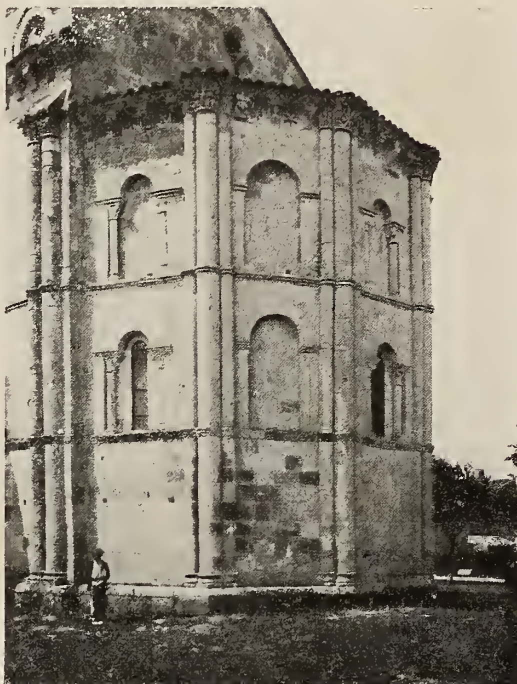
1. Notes manuscrites, t. I, pp. 20-23. — 2. Notes manuscrites, t. I, p. 23. Quand j'ai fait le plan de Lignan, je croyais que les colonnes de la nef étaient récentes ; aussi ne les ai-je pas indiquées sur mon dessin. — 3. Les armoiries sculptées sur les piles du carré du transept seraient de 1858 environ (Notes de M. de Castelnau, t. I, p. 23).



Brutails photogr.

Planche XII. — CHEVET DE LIGNAN

occidental du chœur. Plus tard, on transforma ce clocher-pignon en une tour, par l'adjonction de trois côtés, que l'on éleva sur les murs de flanc et sur le doubleau oriental du chœur; on logea l'escalier à l'intérieur et contre la façade Sud de ce même chœur. C'est sur la tour de l'escalier que portait l'un des doubleaux. Une telle combinaison surchargeait les doubleaux et, d'autre part, elle les affaiblissait.



Brutails photogr.

Fig. 77. — Abside de Loupiac.

Le résultat fut que, vers 1845, de sérieuses réparations s'imposaient. Duphot reçut mission de les préparer; mais ce fut un autre que l'on chargea de l'exécution. Les travaux furent conduits avec une telle fantaisie que le Ministre prescrivit de les arrêter; après quoi, il en confia la direction à Paul Abadie. C'était le plus sûr moyen de transformer un malheur en un désastre irréparable.



Brutails photogr.

Fig. 78. — Façade.

Si l'on veut se rendre compte de la frénésie avec laquelle Abadie *faisait du neuf* sans nécessité, il faut comparer avec le projet de Duphot l'état des travaux en 1851. Viollet-le-Duc avait vanté, dans un rapport, en 1844, « la beauté des matériaux » et « la parfaite conservation des sculptures »; Abadie trouva le moyen de refaire: dans la façade Ouest, archivolte à entrelacs, $1^{m}75$; archivolte à dents-de-scie, $5^{m}80$; archivolte à pointes de diamant, $5^{m}20$; archivolte à dents-de-scie et à petits diamants, $4^{m}25$; premier bandeau et tailloirs, $1^{m}25$[1]; entablement au-dessus de la porte, $1^{m}05$; toutes les bases, dix griffes, six colonnes et cinq chapiteaux de la porte sur six[2]; le pignon, etc.; —

1. En réalité, on en a refait davantage. Je reproduis dans ce passage les expressions qui se trouvent dans l'état des travaux; mais les termes ne correspondent pas tous à la réalité : l'archivolte à pointes de diamant porte aujourd'hui des losanges, qui ne ressemblent à rien de ce qui existe dans l'architecture du pays. — 2. Le seul chapiteau ancien de la porte est celui qui est le plus au Nord. Il est tapissé de beaux feuillages stylisés.

dans l'abside, premier bandeau, $4^{m}55$; quatre gros chapiteaux; quatre corbeaux; cordon de dents-de-scie, 3 mètres; corniche à boules, 44 mètres.

L'abside, sans valoir celle de Bayon ou de Langoiran, est bien venue. Le couronnement présente des analogies avec celui de Saint-Macaire; le même ornement, à six ou huit rais, est gravé entre les corbeaux.

La façade est plus attachante. Le maître d'œuvre paraît en avoir pris les éléments dans divers types de nos pays : à l'un il a emprunté l'avant-corps; à l'autre, l'arcature aveugle et les arcades de flanquement. Il a combiné le tout en un ensemble heureusement compris et original, bien que cette ordonnance ne soit pas sans analogie avec La Brède.

Les cordons de moulures sont couverts d'une ornementation très riche et que la nudité des fonds met bien en valeur. Certains de ces motifs sont rares dans nos pays. La frise placée vers le haut renferme une représentation du péché originel, le Christ au milieu des onze Apôtres, dont l'un appuie la tête sur l'épaule du Sauveur, l'Agneau entre deux anges.

Cette façade, par ses dispositions neuves et rationnelles, « par l'harmonie des proportions, le goût de l'ornementation, le caractère de l'exécution de la sculpture, peut être rangée parmi les plus remarquables productions de l'art roman »[1].

Magrigne, commune de Saint-Laurent-d'Arce, arrondissement de Bordeaux, canton de Saint-André-de-Cubzac. — Église des Hospitaliers. Vocable : sainte Quiterie.

Magrigne est dans la Gironde le spécimen le plus réussi d'un groupe d'églises élevées par les Hospitaliers et peut-être par les Templiers. A ce titre, l'édifice mérite une étude attentive.

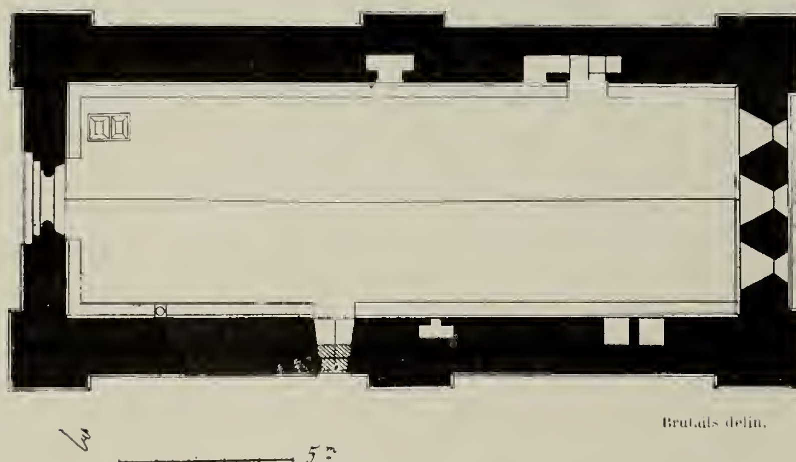


Fig. 79. — PLAN DE L'ÉGLISE DE MAGRIGNE.
(Extrait du Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXVIII.)

Le plan est un rectangle à peu près exactement orienté, renforcé aux angles et sur le milieu de chaque face longue par des contreforts. La largeur intérieure égale $6^{m}83$; l'épaisseur des murs, $1^{m}66$, soit près du quart de la largeur dans œuvre; les contreforts ont $0^{m}34$ de saillie. A l'Ouest, sont percées une porte et une fenêtre; à l'Est, trois fenêtres; au Sud, une porte de service. Au Nord, dans l'épaisseur du mur, on a logé l'escalier conduisant à la chaire. Pas de fenêtres latérales, à cause des constructions qui étaient élevées sur l'un et l'autre flanc, ainsi qu'en témoignent le solin et les files de corbeaux qui sont destinés à recevoir les faîtes des appentis. Solin et corbeaux se prolongent sur la face Ouest, afin de faciliter l'établissement d'un porche qui n'existe plus.

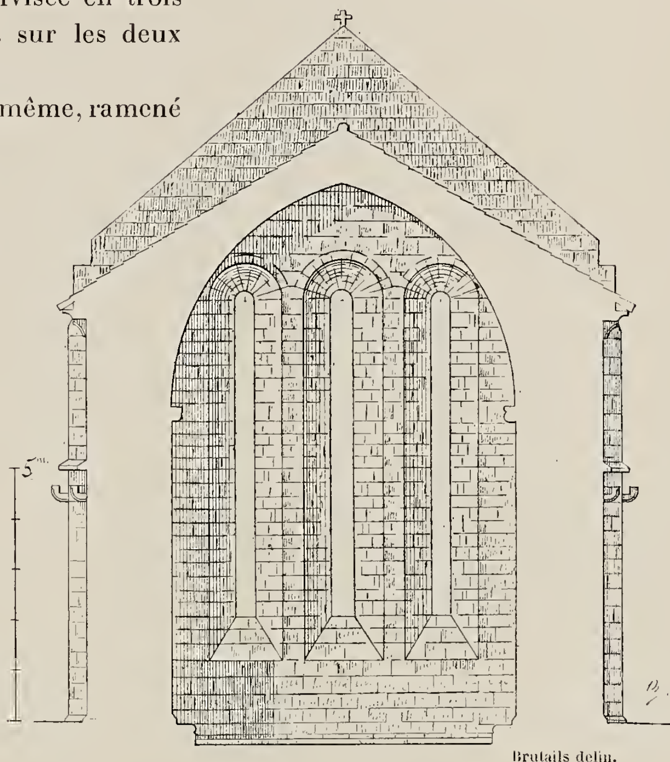
La construction est très soignée, d'un moyen appareil superbe; les assises, bien réglées, ont $0^{m}31$ de hauteur. Un banc court à l'intérieur, le long des murs, jusqu'au sanctuaire exclusivement; la moulure de soubassement repose sur le banc. Si on construit au-dessus de

1. *Archives des Monuments historiques.*

ce soubassement, en prenant l'écartement des murs comme base, un triangle équilatéral, le sommet donne le niveau où est la naissance de la voûte. Cette voûte est un berceau en tiers-point, c'est-à-dire que, la corde étant divisée en trois parties égales, les centres des courbes sont sur les deux points diviseurs.

Le tracé des fenêtres en plan peut être, de même, ramené à des formules géométriques très simples : en dedans, l'ébrasement de chacun des pieds-droits est égal à l'ouverture minima de la baie, égal à la longueur du trumeau entre les deux ouvertures.

A l'extérieur, des corniches sont supportées par des corbeaux nus, de forme appropriée à leur fonction. Les corniches sont strictement cantonnées sur les faces latérales : à l'Est et à l'Ouest, le raccord de la corniche avec l'assise correspondante donne lieu à une combinaison intéressante : la queue de la corniche est chargée d'une bloc mince, qui rachète la différence entre la hauteur de ladite corniche et la hauteur de l'assise. C'est une dérogation aux pratiques du Moyen-Age.



Brutails delin.

FIG. 80. — COUPE EN TRAVERS.

Une autre disposition exceptionnelle se peut observer dans les arcs des fenêtres : les sommiers ne sont pas des claveaux, normalement extradossés; ils font partie de l'assise.

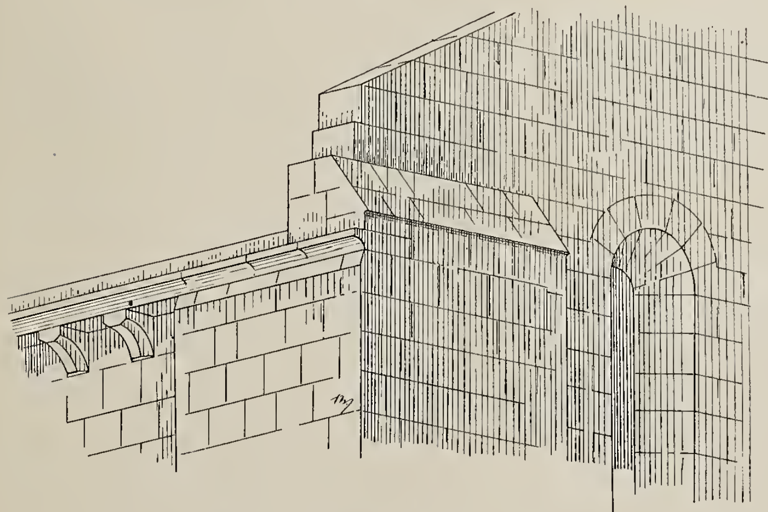


FIG. 81. — ANGLE SUD-EST (FRAGMENT). Brutails delin.

Le clocher-arcade, très simple, est relevé d'une archivolte d'extrados moulurée.

La porte est en plein cintre; mais le profil des voussures[1] décèle la période gothique. Quant à la décoration sculptée de cette porte, elle présente le mélange le plus déconcertant de motifs et de styles : les chapiteaux, fort jolis, et certains feuillages dans la manière gothique voisinent avec des entrelacs perlés. Vers l'Est, un mur léger, de $0^{m}18$ à peu près, qui montait jusqu'à environ $1^{m}75$ de la moulure d'imposte et dont on voit les arrachements sur les parois latérales, délimitait la sacristie, profonde de $1^{m}35$.

On aperçoit çà et là dans l'église des traces de peintures : quelques personnages et surtout un appareil simulé, dont les joints sont figurés par deux traits rouges. Au faîte du berceau et à

1. Un maçon a enlevé, vers 1894, un boudin profilé sur l'angle Est de la voussure de plus petit rayon.

la rencontre de ce berceau avec les deux murs de tête, sont peintes des bandes chargées d'enroulements. C'est l'une des meilleures décorations picturales que le Moyen-Age nous ait laissées.



Brutails photogr.

Fig. 82. — Vue de l'église de Magrigne.

Magrigne est, dans la contrée, un des édifices religieux qui se recommandent le mieux par la netteté du parti, par la beauté de la construction, laquelle est très soignée, et de l'ornementation, sobre et parfaitement comprise. Si l'on en juge par le style des chapiteaux de la porte, cet édifice roman doit appartenir au XIIIe siècle assez avancé.

Mauriac, arrondissement de La Réole, canton de Sauveterre. — Église paroissiale, appartenant, du moins pendant les derniers siècles, aux Hospitaliers. Vocable: saint Saturnin.

L'église de Mauriac est à peu près exactement orientée. Son plan rappelle celui de Saint-Denis-de-Pile : une abside et deux absidioles, chacune précédée d'un chœur, un transept et une travée de nef. L'abside et les absidioles sont couvertes de culs-de-four; les chœurs, de berceaux plein cintre; les bras du transept, de berceaux brisés. Sur le carré est une coupole, dont les pendentifs seuls sont anciens: la calotte est de 1868-1869. A la même date, on a substitué un berceau au lambris qui abritait la nef et percé dans cette nef deux fenêtres; une autre fenêtre avait été pratiquée peu avant dans le mur occidental.

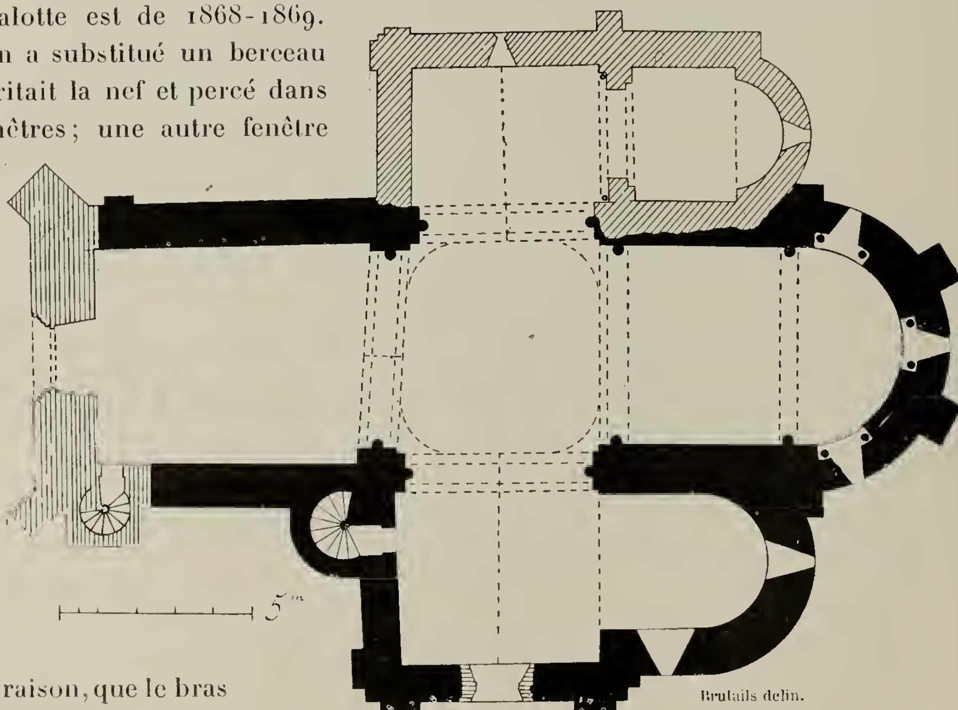


Fig. 83. — Plan de l'église de Mauriac.

L'abside et les absidioles ont été jadis surélevées en vue de la fortification. On a posé, à cette occasion, une logette à mâchicoulis au-dessus de la fenêtre Est.

Leo Drouyn[1] pensait, et il avait vraisemblablement raison, que le bras Nord du transept, absidiole comprise, était antérieur au reste de l'édifice. Quant à la façade, avec son clocher en pignon, elle appartient à l'époque gothique avancée.

1. Drouyn a donné dans les *Variétés girondines*, t. II, pp. 496 et ss., une étude sur Mauriac, avec une vue du N.-N.-O., une autre de l'E.-S.-E., enfin un plan à petite échelle et un croquis de la base que je signale moi-même.

L'église de Mauriac vaut plus dans l'ensemble que par les détails. Elle a cependant quelques morceaux intéressants : dans une colonnette de la fenêtre Nord de l'abside, une base où est sculpté un chien vomissant; quelques chapiteaux à feuillages ou historiés; enfin, toute une série d'analogies avec Saint-Ferme : profusion des cordons de billettes, socles débordant largement sous les colonnes, etc.

Montagne, arrondissement de Libourne, canton de Lussac. — Église paroissiale. Vocable : saint Martin. Décimateurs : le doyen de Saint-Émilion et le curé.

Montagne est dans un pays d'excellente pierre, où il est naturel de trouver une construction soignée. L'église était en fort mauvais état quand, en 1860, on en confia la restauration à un architecte de talent, qui reçut mission d'établir une voûte sur la nef; l'architecte doubla les murs latéraux, les renforça d'arcades à l'intérieur, de contreforts à l'extérieur; on a aussi remis à neuf la façade Ouest, celle du transept Sud[1] et l'arcature en dedans du chevet. L'édifice est, aujourd'hui, plus solide[2] et plus confortable; mais il a perdu une partie de son caractère et de sa valeur.

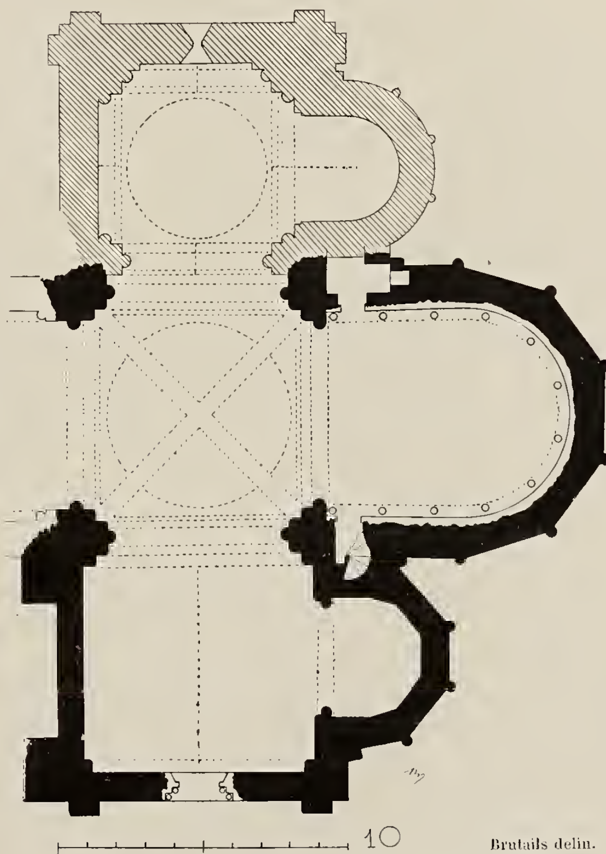


Fig. 84. — Plan partiel de l'église de Montagne.

L'abside en dehors et l'absidiole Sud décrivent, en plan, des polygones, sur les angles extérieurs desquels sont montées des colonnes engagées. L'absidiole Nord, également munie de colonnes engagées, est semi-circulaire; mais le panneau central est aplati, afin de faciliter le percement d'une fenêtre. Les murs du chœur sont affaiblis par des évidements : au Sud, l'escalier du clocher; au Nord, un réduit intéressant, l'ancien trésor, qui renferme encore un vieux coffre. Le bras Nord du transept a été ajouté : il couvre des contreforts qui épaulaient primitivement le clocher central; les bases des colonnes, plus aplaties et à griffes, accusent une époque moins reculée que les bases du carré; les chapiteaux rappellent ceux de Lalande-de-Pomerol. Ce bras Nord, couvert d'une jolie coupole à pendentifs[3], est d'une construction exceptionnellement soignée.

Une coupole nervée est établie sur la croisée. Les piliers plantés aux angles du carré sont armés de colonnes engagées sur lesquelles retombent les arcs d'encadrement; entre ces colonnes et sur chaque angle du carré, il existe deux autres colonnes qui sont plutôt des pilastres arrondis. Comme les autres colonnes, ces deux pseudo-colonnes ont un chapiteau

1. On avait brisé en haut le pignon de cette façade Sud, pour établir une logette avec archères et machicoulis, destinée à défendre l'accès de la porte (Notes de M. de Castelnau, t. IV, p. 269). — 2. Sauf cependant à la jonction du chœur et du transept, au moins du côté Sud; la pile Sud-Est du carré paraît menacer. — 3. Sur l'arc triomphal de l'absidiole Nord, Drouyn signale une représentation peinte de la Résurrection des Morts.

et de l'un à l'autre chapiteau est posé un sommier qui porte l'ogive carrée, large de $0^{m}59$, épaisse de $0^{m}33$, ornée à l'intrados d'une file de quatrefeuilles. Le bras Sud est voûté d'un berceau brisé.

A l'extérieur, la porte Ouest, très simple, est accompagnée de deux portes feintes; le bras méridional du transept et le goutterot surélevé du chœur et de l'abside ont pris un aspect banal. Le clocher paraît avoir été reconstruit au XVIe siècle, au moins dans sa partie supérieure. L'ordonnance de l'abside et de l'absidiole Sud est digne d'attention : elles sont coupées par un cordon horizontal à hauteur de l'appui des fenêtres et couronnées par une corniche que portent des corbeaux et les chapiteaux des colonnes engagées. La corniche de l'abside principale est d'un type particulier : elle est formée d'un encorbellement continu sur lequel ressortent les corbeaux plus saillants et assez rapprochés.



Brutails photogr.

FIG. 85. — LA COUPOLE NERVÉE.



Brutails photogr.

FIG. 86. — VUE EXTÉRIEURE PRISE DU SUD-EST.

L'église de Montagne doit surtout sa notoriété à sa coupole nervée. Corroyer, qui pensait trouver dans cette voûte une confirmation de ses théories sur l'origine de la croisée d'ogives, conduisit à Montagne un Congrès d'architectes en 1895; il s'ensuivit une discussion[1] au sujet de ce genre de voûtement, curieux à coup sûr, mais qui n'a pas grande importance dans l'évolution de l'art de bâtir au Moyen Age.

Moulis, arrondissement de Bordeaux, canton de Castelnau. — Église paroissiale. Vocable : saint Saturnin.

L'église de Moulis était en assez triste état vers 1840. Un devis établi par G.-F. Durand prévoyait : à l'Ouest, la réfection de 16 mètres linéaires de colonnettes, de 2 mètres linéaires de claveaux et d'archivoltes, de quatre bases et deux chapiteaux; à l'Est, la réfection de 2 mètres linéaires de colonnettes et de 3 mètres linéaires de cordons saillants et la réparation de trois fortes lézardes; dans l'intérieur du chevet, le brossage des sculptures, qui disparaissaient sous le badigeon. A la date du 9 octobre 1844, ces travaux étaient exécutés. Un autre architecte, P. Courau, en 1850 et 1852, proposait : « le rétablissement des arcades coupées au fond du

1. Dans la *Correspondance historique et archéologique* de 1895, pp. 219, 256 et 318. L'occasion originelle de cette discussion était une *Note sur l'église de Montagne*, par moi publiée dans le *Bulletin monumental* de 1894, pp. 342-346.

sanctuaire et remplacées par une maçonnerie informe »; le remplacement et la sculpture de dix-neuf angles de chapiteaux, la fourniture de crampons pour les accrocher, le remplacement de deux chapiteaux et de six bases, la sculpture du chapiteau de la sixième (?) colonne, etc. En 1862, on entreprit de substituer, sur les bas-côtés, des fausses voûtes aux lambris. En un mot, il faut apporter à l'examen de l'édifice une prudence extrême.

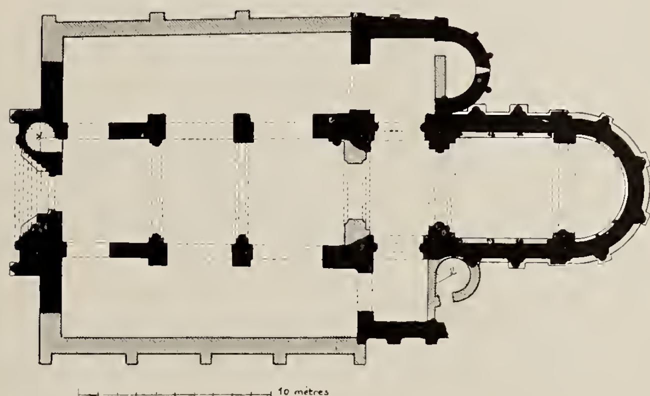


Fig. 87. — Plan de l'église de Moulis.
Calqué, moins l'indication des époques, sur un dessin de Lacourrière.

L'église de Moulis est orientée, non pas franchement vers l'Est, mais un peu plus au Nord; l'axe du chevet se brise vers le Sud. Cette église était d'abord à nef unique, transept, abside emmanchée d'un long chœur et absidioles. L'abside et les absidioles sont couvertes d'un cul-de-four; le chœur, d'un berceau plein cintre; le carré, d'un autre berceau plein cintre placé plus haut, disposé dans le même sens et peut-être remanié; les bras, de berceaux transversaux, qui pourraient bien avoir été refaits. La nef est voûtée d'un berceau brisé, que renforcent des doubleaux à ressauts. Les supports de ces doubleaux sont des pilastres armés de colonnes engagées. Des chapiteaux de la nef, deux, au Nord, sont de forme géométrique; les trois du Sud sont décorés de feuillages plats et le dernier, de deux personnages, également de très faible relief et maladroitement modelés.

A une époque inconnue, on a percé grossièrement des arcades en plein cintre dans le mur de la nef et on a construit des bas-côtés. L'absidiole Sud a été démolie et on a élevé sur cette place une tourelle ronde renfermant l'escalier en hélice qui conduit au clocher.



Brutails photogr.

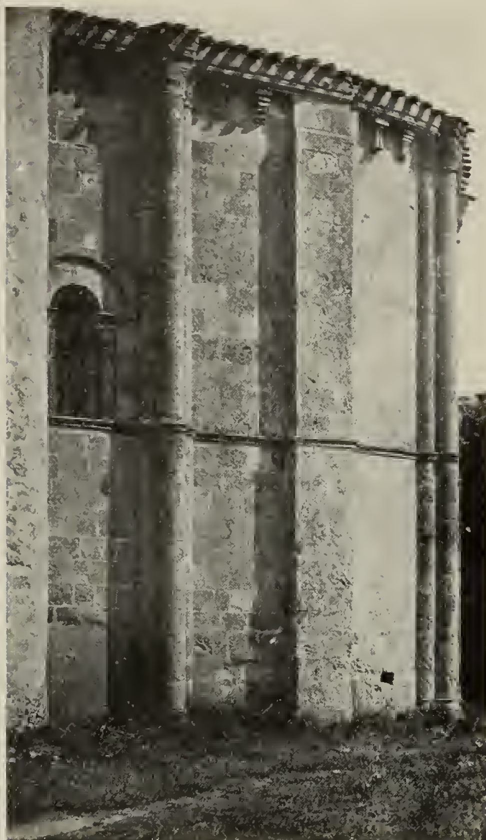
Fig. 88. — Arcature du chevet.

Ce clocher, qui est sur le carré du transept, a été modifié à l'époque gothique : il subsiste, au moins sur la face Nord, partie de la souche romane, avec des colonnes engagées. Il a fallu remanier, aux angles de la croisée du transept, les piles qui portaient le poids de la tour; l'arc pratiqué entre la croisée et la nef a perdu, dans ce remaniement, une grande partie de sa largeur.

L'intérêt de l'église réside principalement dans l'ornementation intérieure du chevet, laquelle est, au témoignage de Drouyn, « la plus riche du département ». Deux arcatures[1] superposées tapissent les parois; dans le chœur, les colonnettes intermédiaires sont doubles,

1. On peut voir le développement de cette ornementation dans l'une des planches dont M. Piganeau a accompagné sa monographie de Moulis (*Société archéologique*, t. V, pp. 5-27).

doubles aussi leurs chapiteaux; dans l'abside, l'arcature supérieure a des colonnettes doubles et d'autres supports qui comprennent un pilastre accosté de colonnettes; les arcs inférieurs de l'abside se croisent, suivant une combinaison très usitée en Normandie. Ces arcs croisés n'ont pas d'archivolte d'extrados et l'effet n'en est pas précisément heureux; ils retombent sur des chapiteaux tournés.



Brutails photogr.

Fig. 89. — Vue de l'abside.

Les arcs du chevet de Moulis ont, en abondance, des bâtons brisés, dont l'usage est, on le sait, l'un des caractères de l'école normande. Le motif de la corniche supérieure — festons bordés d'un grain d'orge et rangés en deux files opposées — n'est pas d'un emploi courant dans nos pays. La sculpture des chapiteaux du chœur est non moins suggestive : certains félins, la façon dont ils se présentent et dont la musculature est traitée, ou certains oiseaux montés sur des quadrupèdes qu'ils becquettent, dénotent des influences orientales appréciables.

A l'extérieur, le chevet de Moulis est divisé en travées par des faisceaux de trois colonnes ou plutôt par une colonne engagée sur un pilastre dont les arêtes sont arrondies; au point où l'abside se raccorde au chœur, ce support est remplacé par un contrefort plat qui a deux ressauts du côté de l'Est. Les uns et les autres concourent avec des modillons à porter la corniche, qui ressaute au-dessus de la colonne, de façon à former tailloir sur le chapiteau. L'un des chapiteaux, visible sur la figure ci-contre, est décoré d'arcatures portant des dômes à écailles. Un cordon mouluré court à hauteur de l'appui des fenêtres, formant bague sur les divers supports. Les fenêtres, ébrasées vers l'intérieur, sont, sur leurs deux faces, accompagnées d'une paire de colonnettes.

La façade Ouest a deux étages : en bas, une porte à quatre voussures en plein-cintre, accostée de deux fausses portes petites et resserrées, le tout de style roman; en haut, trois arcs aveugles du XIVe siècle, avec archivoltes, impostes et tailloirs ornés de feuillages. Les pentures de la porte ont été publiées par Viollet-le-Duc[1]. Le jambage Sud présente un bénitier à portée de la main droite des fidèles qui entrent dans l'église.

L'église de Moulis est surtout connue par ceux de ses détails qui sont empruntés à l'art normand; on y a vu une preuve de l'expansion de cet art dans nos pays. L'influence normande est réelle, mais elle est superficielle et médiocre : elle se borne à l'adoption d'un motif[2] — les arcs entrecroisés, — car les bâtons brisés sont fréquents dans les monuments girondins. Dans l'ensemble, l'église de Moulis n'est guère plus normande qu'orientale; elle est bordelaise[3].

1. *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 299. Un devis de 1853 prévoit une dépense de 65 francs pour la « ferrure de la grande porte de l'église, si celle existante ne peut être utilisée ». On m'a raconté, à Moulis, que les pentures ont été refaites sur le modèle des anciennes. — 2. Il y a des socles ronds dans l'arcature du chevet; mais Drouyn dit dans ses Notes qu'ils ne sont pas anciens. — 3. On trouvera une brève notice sur Moulis, avec plan, élévation Est et Ouest et coupe en long, dans le *Compte-rendu des Monuments historiques* de 1849, pp. 10-11.

Parsac, arrondissement de Libourne, canton de Lussac.— Église paroissiale. Vocable: Notre-Dame. Décimateur: le chapitre de Saint-Émilion.

Notre-Dame de Parsac est une de ces églises que l'on a remaniées pour substituer des voûtes à une couverture plus légère. Elle a, d'ailleurs, été construite en plusieurs fois. Il n'est pas facile de déterminer l'ordre de ces divers travaux; mais on peut affirmer que la nef a été après coup renforcée de piliers à l'intérieur, de contreforts à l'extérieur; que les murs de ladite nef ont été, à la même époque, exhaussés depuis la corniche inférieure jusqu'à la corniche supérieure. Il est certain, également, que l'abside actuelle a remplacé une abside plus ancienne ou peut-être un chevet plat. Enfin, le clocher, d'une autre date que la nef et que l'abside, est vraisemblablement postérieur à la nef: la gaucherie qui choque l'œil dans la face Nord de la tour s'expliquerait de la sorte, par la nécessité de se raccorder aux murs de flanc de l'église.

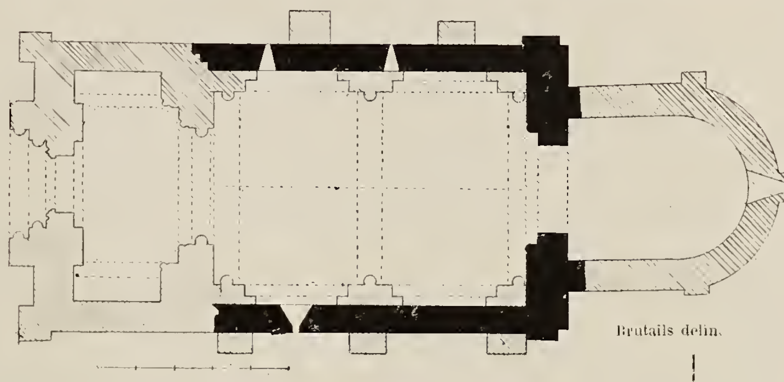


Fig. 90. — Plan de l'église de Parsac.



Brutails photogr.

Fig. 91. — Vue de l'angle nord-ouest de la nef.



Brutails photogr.

Fig. 92. — Vue extérieure prise du sud-est.

Les voûtes tournées sur la nef sont en berceau brisé à doubleaux. Les piles élevées pour porter ces voûtes sont coiffées de chapiteaux cubiques. On remarque sur le plan que les piles correspondent mal aux fenêtres du côté Nord, plus étroites et plus hautes que la fenêtre du côté Sud, laquelle est d'apparence moderne.

La seule fenêtre ancienne du chevet est percée dans l'axe, à travers un contrefort; cette fenêtre est murée. L'intérieur du chevet a beaucoup souffert; il était décoré d'une arcature aveugle dont il reste des traces. Entre l'arc triomphal et le berceau de la nef, la différence de niveau est considérable: on a pratiqué là un large oculus.



Brutails photogr.

FIG. 93. — CHAPITEAUX DE LA PORTE.

Le clocher, ai-je dit, est de construction irrégulière: sur la face Nord, le parement de l'étage inférieur n'est point parallèle au parement de l'étage supérieur. Ce clocher enferme deux coupoles superposées: la coupole du rez-de-chaussée, qui mesure 10m20 de hauteur sous clef, est montée sur des arcs en plein cintre; elle est allongée du Nord au Sud, et les pendentifs présentent aux naissances un angle rentrant. La coupole supérieure n'est peut-être pas ancienne, ou bien elle était d'abord sous toit; ce qui est certain, c'est que le galbe aplati de cette calotte ne répond nullement à ce que nous savons des coupoles apparentes du Moyen-Age. Les baies de l'étage du beffroi ont été rétréeies.

La porte est à l'Ouest. Un maçon de l'époque gothique l'a remaniée; il a heureusement respecté les chapiteaux romans, très barbares, à feuillages ou à personnages. Les chapiteaux des colonnes montées dans le rez-de-chaussée du clocher



FIG. 94. — VUE EXTÉRIEURE.
Croquis de Leo Drouyn.

sont également historiés[1]. Il subsiste, à l'intérieur, les traces d'une décoration picturale rouge brun, simulant un moyen appareil, avec une petite rosace au centre des blocs. A l'extérieur, dans le pignon de la nef, des gravures méplates dessinent des ronds concentriques.

1. Voir les croquis donnés par M. Piganeau dans son étude, *Église Notre-Dame de Parsac*, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. III, pp. 129-133.

Pellegrue, arrondissement de La Réole, chef-lieu de canton. — Église paroissiale. Vocable : saint André.

Pellegrue était, au XIII[e] siècle, une bastide royale[1]. Les documents font défaut sur l'église[2]. Après la Révolution, une ouverture fut percée à travers la coupole et close de verre. En 1823, on dressa un projet de restauration, qui fait véritablement frémir. La foudre frappa, au mois d'août 1860, le clocher-arcade qui dominait la façade Ouest et que le maire dut faire déposer. Les fenêtres ont été retaillées, et on m'a conté qu'un curé, ne sachant à quelle besogne employer un malheureux qu'il avait recueilli, l'occupa à boucharder les parements. Somme toute, si on le compare à d'autres, l'édifice n'a pas eu trop à souffrir.

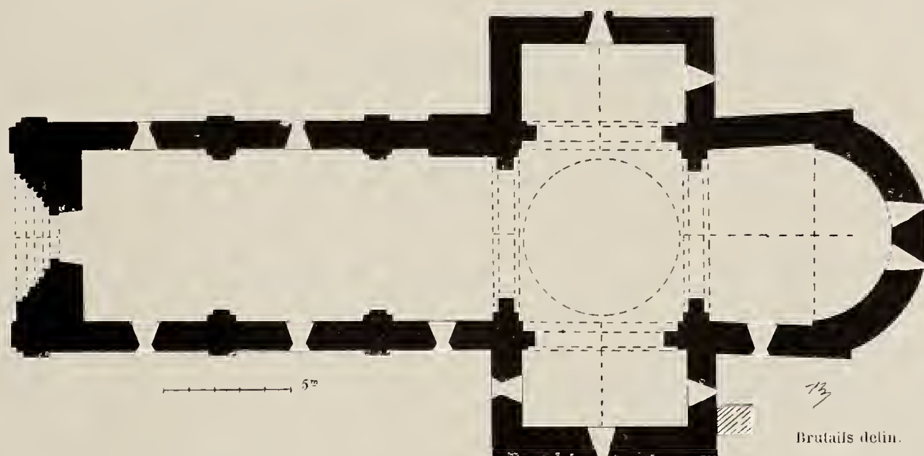


Fig. 95. — Plan de l'église de Pellegrue

C'est une très curieuse église de type roman, que certains détails permettent de rapporter à la période gothique. Le sol est déclive de l'Ouest vers l'Est. L'orientation incline au Nord et l'axe du chevet s'infléchit du même côté. L'abside n'atteint pas le demi-cercle. Les piles sont de dessin très simple et les proportions des ressauts ne sont pas les proportions habituelles : les supports de la coupole sont plus longs, plus saillants que ne sont en général les supports romans.

La coupole du carré du transept serait à relever minutieusement : l'assiette de la calotte est circulaire ; la naissance des pendentifs correspond à un angle rentrant des supports, et la tête des arcs qui encadrent ces pendentifs est biaise.

Dans la nef, les supports sont sans emploi et s'arrêtent avant d'atteindre le niveau des lambris. Ils attendent la retombée de doubleaux à deux rouleaux. C'est une question de savoir si les voûtes ont été faites ou si elles sont restées en projet : à l'extérieur, le haut des murs a été reconstruit, peut-être exhaussé ; à l'intérieur et du côté Nord, quatre corbeaux sont disposés, que l'on ne s'explique guère si l'on n'admet pas qu'ils ont porté des liens destinés à soulager les entraits de la charpente.

Les fenêtres jumelles de l'abside sont à mentionner, aussi bien que les fenêtres du transept percées à travers des contreforts. L'appareil des parements extérieurs est fort beau. La corniche du transept repose sur des modillons semblables ; la ligne de modillons contourne l'abside sans y rien porter. Le dessin de ces corbeaux est rare.

Le clocher-arcade de la façade avait, avant 1860, un gable à crochets flamboyants. Cette façade était percée d'une fenêtre, à remplage également flamboyant. La porte, placée entre deux contreforts, dont la face antérieure se termine en pignon, est en arc brisé ; les chapiteaux et les bases témoignent d'une influence gothique. J'attribuerai volontiers l'église tout entière au XIII[e] siècle.

1. *Rôles gascons*, t. II et III, n[os] 1614 et 1862. — 2. De 1765 il reste un rapport du curé suivant lequel la charpente de la nef est en piteux état et le portail « a besoin d'être restauré » (C 3769).

Petit-Palais, arrondissement de Libourne, canton de Lussac. — Église paroissiale. Vocable : saint Pierre. Décimateurs : les religieux de Faize et le curé.

L'église de Petit-Palais fut assiégée et en partie renversée par le vicomte de Turenne après la bataille de Coutras[1]. Le mur Sud de la nef a été refait en maçonnerie négligée ; au XVIIe siècle, la nef était lambrissée[2]. En 1844, comme on venait de restaurer la façade[3], Paul Courau dressa

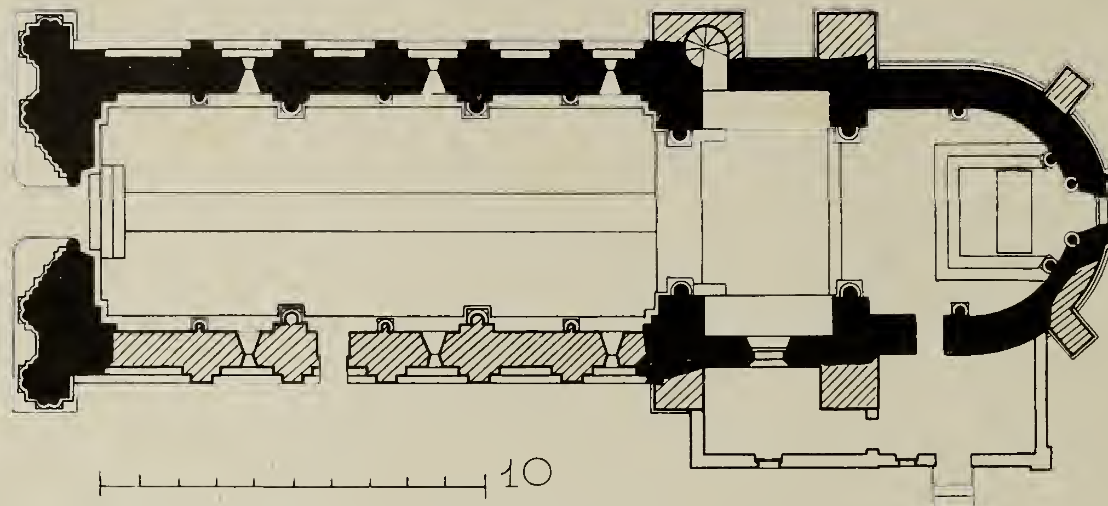


FIG. 96. — PLAN DE L'ÉGLISE DE PETIT-PALAIS.
Calqué, sauf l'indication des époques, sur un dessin gardé au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts.

un devis pour tourner une voûte sous la charpente apparente, qui laissait passer le vent et le froid : il prévoyait le renforcement du mur méridional par des contreforts à l'extérieur, par une arcature à l'intérieur, l'exhaussement des murs goutterots et la réfection de la charpente. L'église a été naguère mise en état par les soins de M. Rapine.

En plan, l'église de Petit-Palais a une abside précédée d'un chœur, un avant-chœur portant clocher et une nef. L'abside et le chœur ont été, après coup, voûtés d'ogives et étayés de deux vigoureux contreforts. L'avant-chœur est couvert d'une voûte analogue, qui se raccorde assez mal avec les puissants supports plantés aux angles ; il faut noter au Nord, dans cette travée, une porte à mi-hauteur, s'ouvrant sur un escalier qui conduit au clocher.

La nef est divisée en trois travées par des groupes de supports formés d'un pilastre sur lequel ressort une colonne engagée ; ces colonnes, surmontées, au Nord, de beaux chapiteaux, étaient destinées à recevoir la retombée des doubleaux romans. Chaque travée est, de chaque côté, subdivisée en deux par une colonne intermédiaire montée sur un bahut et qui porte deux arcades brisées, dont l'extrados est bordé d'une archivolte. Le flanc Nord de l'église est de moyen appareil et armé de contreforts à ressauts qui répondent, les uns aux supports des pilastres, les autres aux colonnes engagées de l'arcature.

Le pourtour de l'abside a été remanié ; les corbeaux de la corniche ne scandalisent plus personne[4] : ils sont sans ornement, aussi bien que les corbeaux dont on a couronné, au XIXe siècle, les murs de flanc. Une partie de la corniche, au Nord-Ouest et au Sud-Ouest, est ancienne, corbeaux compris.

Le morceau le plus important de l'église est la façade. Il est à noter que cette façade, à

1. Guinodie, *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. I, p. 151, et t. III, p. 254. — 2. 1687. Procès-verbal de visite (H 640). — 3. Un compte mentionne : 4 bases, 16 tambours, 22 mètres de fûts, 3 chapiteaux à diverses colonnes ou colonnettes, 1 mètre d'archivolte, etc. — 4. Guinodie, *op. cit.*, t. III, p. 255.



Photogr. des Monuments historiques.

Planche XIII. — FAÇADE DE PETIT-PALAIS

laquelle on a donné plus de développement que n'en comportait l'édifice, est trop large pour la nef. La planche jointe à cette étude me dispense d'une description; il suffira d'appeler l'attention sur certains motifs: le tireur d'épine, qui est au-dessus et à droite de la porte et les deux lions, d'allure tout orientale, qui surmontent les fausses portes.

Cette composition d'architecture n'est pas absolument originale: d'autres façades ressemblent à celle-ci. Du moins, l'architecte de Petit-Palais a traité ce thème avec une ampleur, une variété et un éclat qui valent à son œuvre une renommée bien méritée. C'est la plus riche des façades romanes de la Gironde.

Elle ne comprend pas, comme Blasimon, un beau morceau de statuaire, sur lequel se concentre l'intérêt; la décoration est faite de mille détails dispersés un peu partout: des tores en amande couverts de dents-de-loup, des postes, des arcs polylobés, des archivoltes sculptées, des chapiteaux de type multiple mais non historiés. L'archivolte d'extrados de la porte montre aux naissances deux petits personnages, puis une file de chiens, de lièvres et d'oiseaux pareils à ceux de Saint-Christophe-des-Bardes. En haut, sur les côtés du pignon, est une vigoureuse moulure, qui, partie des angles, s'avance horizontalement vers le centre, puis ressaute vers le ciel. Il y a là un souvenir de l'époque pré-romane, où, sur le fond des gables, des moulures analogues dessinaient de grandes figures géométriques.

Peujard, arrondissement de Bordeaux, canton de Saint-André-de-Cubzac. — Église paroissiale. Vocable: saint Martin.

Les comptes de la fabrique nous ont conservé le souvenir de réparations, apparemment légères, exécutées à la porte de l'église en 1623[1]. En 1835, on dut refaire deux piliers qui portaient le poids de la voûte et du clocher. A une date beaucoup plus rapprochée, l'édifice et spécialement la façade ont été restaurés sous la direction de M. Léon Drouyn.

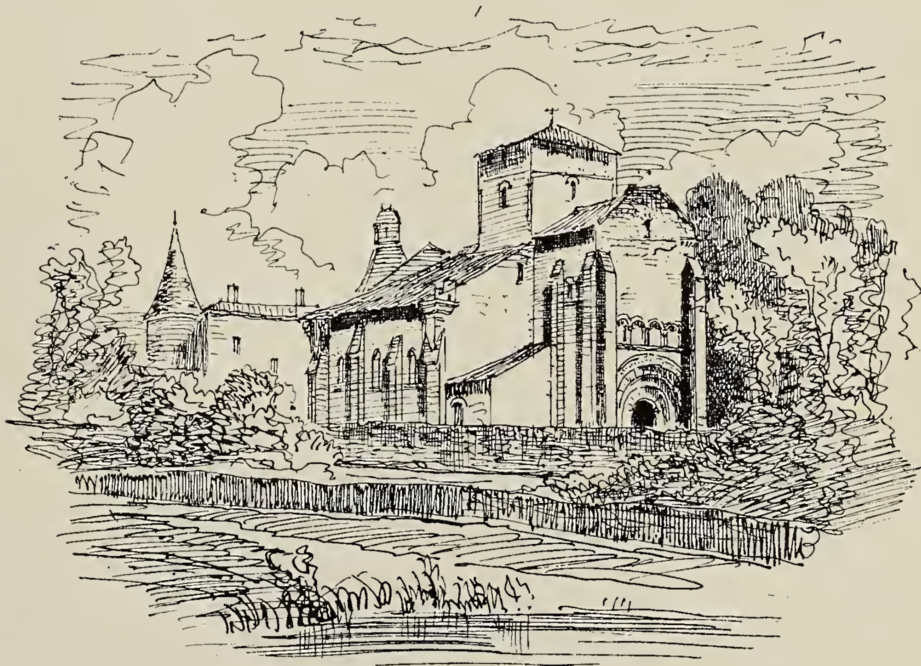


Fig. 97. — Vue extérieure de l'église de Peujard.
Croquis de Leo Drouyn.

L'église est composée de parties distinctes: dans la première travée Ouest, les murs latéraux sont percés de fenêtres haut placées, qui éclairent l'extrados de la voûte. C'est le reste d'une église non voûtée, qui n'a peut-être pas été parachevée. Plus tard, on tourna un berceau brisé sur cette travée et on fit, suivant le même parti, la travée suivante. La troisième travée, sur laquelle est monté le clocher, est

1. E suppl. 162.

voûtée en coupole; des deux arcs transversaux qui soutiennent les pendentifs, l'arc oriental est évidé, à l'intrados, de six trous oblongs et la tête Ouest de ce même arc est décorée de moulures rayonnantes. Cette ornementation rappelle la coupole saintongeaise de Marignac[1]. La quatrième travée est, comme les deux premières, couverte d'un berceau brisé.

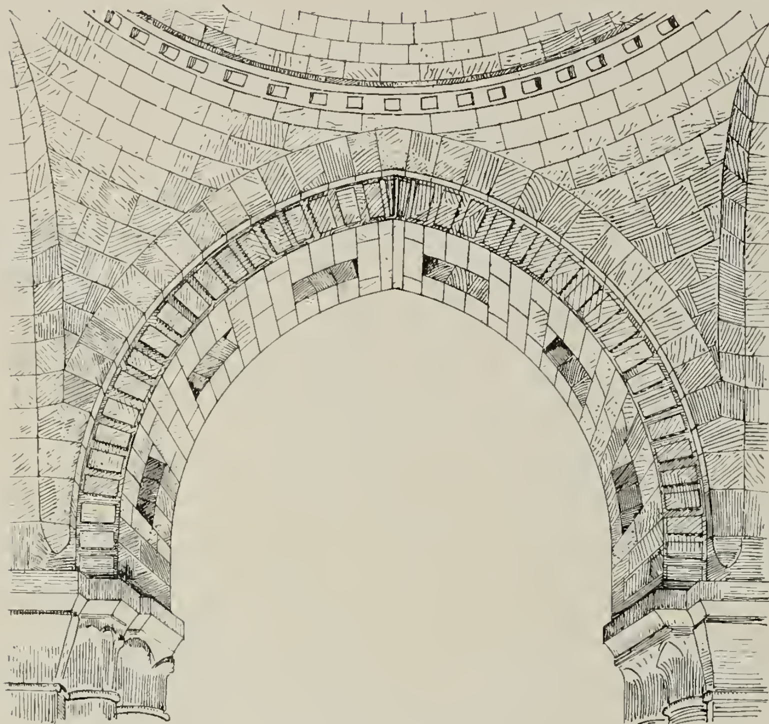


FIG. 98. — LA COUPOLE (FRAGMENT).
Dessin de M. Paul Lafollye, d'après une photographie.

Entre ces travées, les supports sont constitués par un pilastre sur lequel ressortent trois colonnes engagées, accolées, peu saillantes, la colonne du milieu un peu plus importante que les deux autres. Chacun des supports est surmonté d'un chapiteau continu, semé de feuillages ou relevé de motifs géométriques.

La cinquième travée n'est autre que le chevet rectangulaire; elle appartient à la fin de l'époque gothique, aussi bien que le bas-côté qui correspond, sur le flanc Nord, aux trois travées orientales de la nef. L'église romane avait donc une travée de moins et la coupole surmontait soit le chœur, soit un avant-chœur.

Le sol de l'église présente une déclivité prononcée. Certains contreforts, au Sud, sont très puissants. Du même côté, on trouvera quelque intérêt à étudier l'ordonnance extérieure de la quatrième travée à compter de l'Ouest: un arc de décharge s'enlève sur le nu du mur; il est couronné d'un glacis à pente raide. Le clocher roman a été surélevé à l'époque moderne. Des défenses ont été réparties çà et là: le sommet des murs goutterots est découpé de créneaux et des échauguettes sont posées sur des contreforts. Enfin, l'élévation Ouest mérite une mention spéciale: les voussures de la porte sont couvertes d'une ornementation méplate dont les lignes sont très compliquées; au-dessus, une série de quatre arcades aveugles tient la largeur entre les contreforts d'angles; plus haut est une corniche sur corbeaux.

Le château est près de l'église; une tourelle à poivrière complète le paysage, joli à souhait.

Pleineselve, arrondissement de Blaye, canton de Saint-Ciers-sur-Gironde. Ancienne église de Prémontrés. — Vocable : sainte Marie-Madeleine.

L'abbaye de Pleineselve[2] passe pour avoir été fondée vers 1150 par l'archevêque de Bordeaux, Geoffroy de Loroux.

L'église était à chevet plat, à nef unique et à transept. De bonne heure on ajouta sur le bras Nord et probablement sur le bras Sud une chapelle carrée, qui prolongeait vers l'Est

1. *Congrès archéologique de France, LXIe session,* p. 289, et *Archives de la Commission des Monuments historiques,* t. IV, pl. 58. — 2. Voir une note et un croquis de Marionneau, *Compte-rendu des Monuments historiques,* 1853, p. 8.

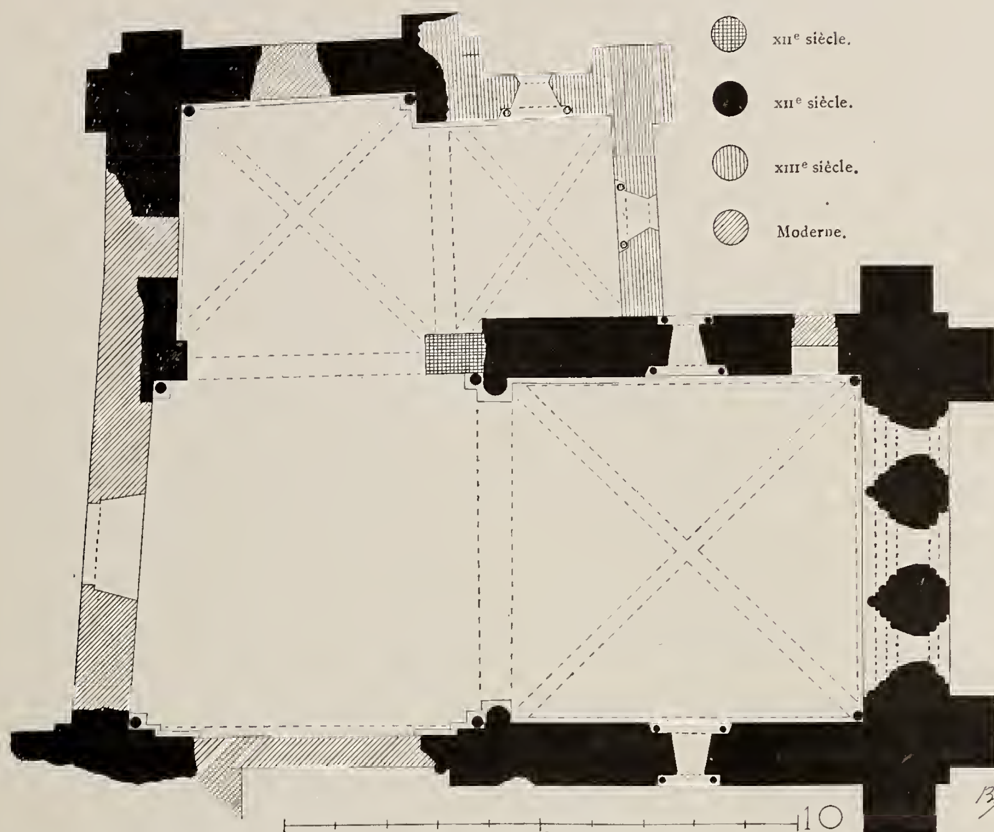


FIG. 99. — PLAN DE L'ÉGLISE DE PLEINESELVE.

chacun de ces bras[1]. Toute la partie de l'édifice à l'Ouest du carré a été renversée, aussi bien que le transept méridional : de ce vaste édifice, qui mesurait 44 mètres de longueur et 17m 60 de largeur[2], il ne subsiste que le chevet, la croisée, le bras Nord du transept et la chapelle adjacente.

Du moins, les restaurations n'ont pas défloré l'intérêt du monument : on projeta, en 1835, de rebâtir le mur Nord, qui surplombe fortement, et la voûte de la chapelle ; en 1869, de faire une voûte, apparemment sur le carré; ces projets ne semblent pas avoir été suivis d'exécution, sauf peut-être en ce qui concerne la voûte de la chapelle.

L'église ne paraît pas homogène : l'arc entre la croisée et le transept est en plein cintre et d'aspect plus ancien que le reste. En outre, les voûtes actuelles, qui sont de type gothique, ont été précédées de voûtes romanes plus haut placées. A la vérité, dans le transept, il est rigoureusement possible que les voûtes d'ogives soient les voûtes primitives; toutefois, dans le bras Nord, la voûte est tangente à l'archivolte d'extrados d'une fenêtre, ce qui paraît le résultat d'un remaniement. Dans les angles du chevet, à l'intérieur,



Brutails photogr.

FIG. 100. — VUE EST-NORD-EST.

1. Ce plan n'est pas sans analogie avec celui de La Lucerne, au diocèse d'Avranches, que mon confrère et ami M. Régnier vient de publier (*Notes sur l'abbaye de La Lucerne et sur l'architecture de l'ordre de Prémontré, Extrait de l'Annuaire de l'Association Normande* pour 1911). L'église de La Lucerne est à bas-côtés, transept, chevet carré; sur la face Est de chacun des bras du transept s'ouvrent deux chapelles qui ne sont pas séparées l'une de l'autre. — 2. Lettre du maire, sans date.

des retouches sont manifestes. Les diverses voûtes gothiques elles-mêmes n'ont pas leurs nervures exactement pareilles.

Je n'ai pas pu examiner le dessus des voûtes du chevet; on y voit probablement les vestiges d'une voûte en berceau ou d'une coupole. Sur la croisée, au-dessus de la fausse voûte en plâtre, qui est de 1880 environ[1], il reste les pendentifs d'une coupole ou, du moins, les assises basses de ces pendentifs, et les arrachements d'un autre pendentif adhèrent encore à la façade actuelle, dans l'angle Sud-Est de ce qui fut la première travée de nef.

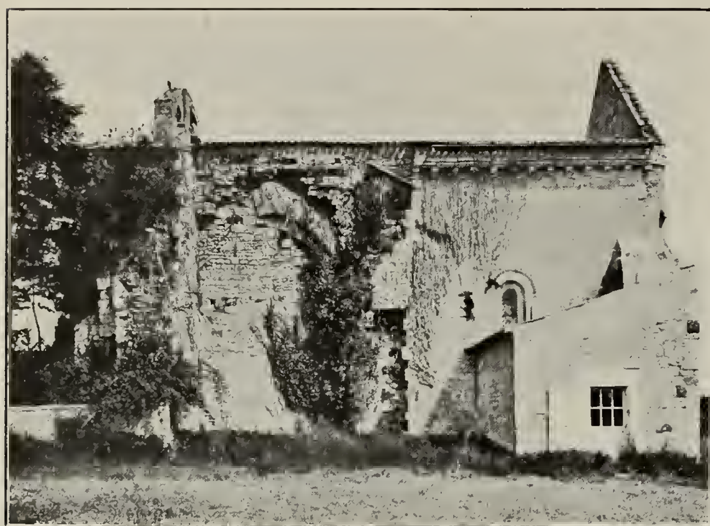
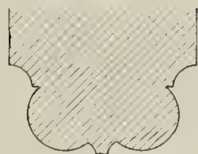
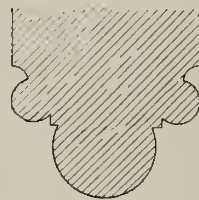


Fig. 101. — Vue de la face sud. Brutails photogr.

Pleineselve est donc un exemple d'église voûtée de coupoles en file, et ce seul fait suffit déjà pour en affirmer l'intérêt. C'est, je pense, quand on voulut établir les voûtes existantes qu'on en dressa les supports, formés soit d'une colonne adossée, soit d'un groupe de deux colonnes, l'une adossée, l'autre engagée. La moulure de soubassement de partie des murs continue la base de ces supports, sans doute parce qu'on a assorti celle-ci à celui-là. Le badigeon dont les murs sont empâtés au dedans empêche d'étudier ces remaniements.



Brutails delin.
Fig. 102.
Ogive du chevet.



Brutails delin.
Fig. 103.
Ogive de la chapelle.

Pleineselve se recommande encore par quelques particularités; la paroi orientale, au-dessus des trois fenêtres, est percée d'une ouverture en demi-cercle. Dans diverses fenêtres, des colonnes annelées garnissent les angles rentrants des pieds-droits. Les chapiteaux sont variés : les uns sont hauts et raides; d'autres sont d'un galbe et d'un modèle plus heureux. Des congés sont ménagés au départ des nervures. Dans certains tailloirs, dans les corbeaux de la corniche, les ornements géométriques témoignent d'une habileté un peu froide, mais très sûre.

Construction, décoration, tout est attachant dans cette église, éloignée des centres, mal connue et qui mériterait d'être étudiée à fond.

Préchac, arrondissement de Bazas, canton de Villandraut. — Église paroissiale. Vocable : saint Pierre-ès-liens.

Les documents qui nous sont parvenus ne signalent que des travaux sans importance à l'église de Préchac : en 1709, on répara le clocher[2]; après la Révolution on s'occupa de refaire le carrelage, de remettre en état la charpente et la toiture; vers la fin du second Empire, on fit lambrisser les nefs et « grater les murs intérieurs ». Ces réparations n'intéressent pas le gros œuvre.

1. On traita, en 1880, avec un plâtrier, pour 950 francs. — 2. E suppl. 2136.

L'édifice a cependant été repris plusieurs fois. Il est à quatre nefs : la nef centrale a une abside profonde; les deux nefs contiguës sont terminées à l'Est par des absidioles postérieures à l'abside; enfin, une quatrième nef, au Nord, beaucoup moins ancienne, a un chevet plat.

La nef centrale communique actuellement avec les nefs voisines par trois arcades; mais l'arcade orientale enjambe $7^{m}80$ et la suivante $3^{m}10$ environ; la première a remplacé deux arcades plus petites. Quant à la paire d'arcades du fond, elle est récente : la saillie médiocre des colonnes, la forme des bases et des chapiteaux en sont des preuves.

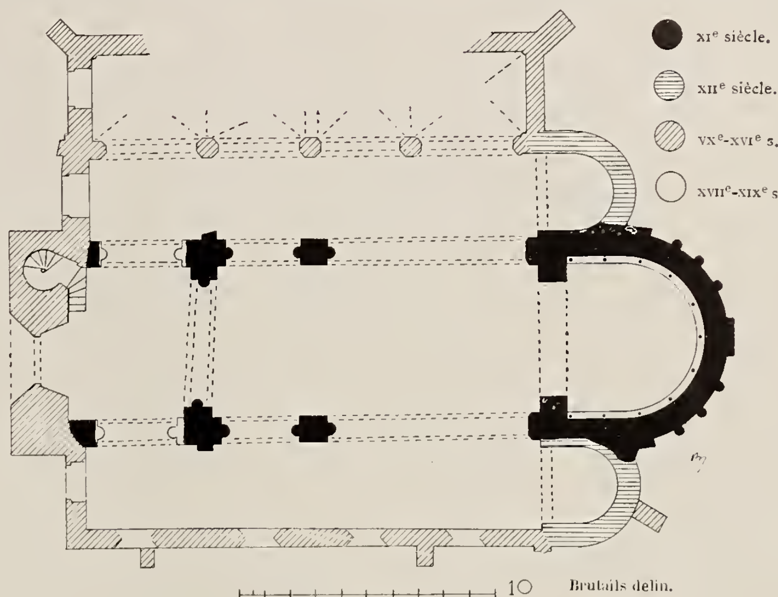


Fig. 104. — Plan de l'église de Préchac.

La travée Ouest était donc autrefois fermée sur les flancs[1]. De plus, entre les piliers qui la délimitent du côté de l'Est, un arc transversal est tourné. Ce n'est pas un doubleau : l'extrados de l'arc retomberait à l'aplomb ou un peu en dehors du parement des murs, tandis qu'il est en dedans. Il faut croire qu'un clocher s'élevait sur la travée de fond.

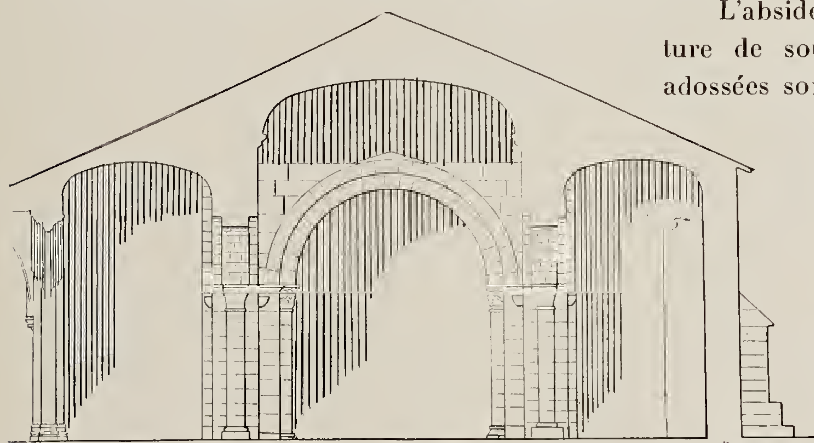


Fig. 105. — Coupe en travers.
(Extrait du Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXVIII.)

L'abside présente, à l'intérieur, une arcature de soubassement, dont les colonnes adossées sont surmontées de tailloirs épais. Elle est couverte d'un cul-de-four qui s'ajuste à une courte voûte en berceau.

Le pied-droit oriental de la grande arcade Sud a été retaillé : une marque de tâcheron en forme d'S a disparu en partie. La section de cette paire d'arcades allongées appartient au gothique : elle projette un bandeau relié, de chaque côté, par deux gorges au plan vertical de la tête. Dans les arcades suivantes, la section est plus archaïque : elles sont à ressaut et d'aspect tout à fait roman.

Les absidioles ont des voûtes d'ogives bizarrement agencées. Si ces nervures ne sont pas en plâtre, on peut croire que les absidioles étaient à l'origine couvertes d'un lambris; quand on voulut les voûter, le niveau élevé des fenêtres empêcha qu'on ne fît des culs-de-four; on combina ces croisées d'ogives.

1. Ainsi s'explique la présence de contreforts sur les faces externes des piles dont il va être question. Ces piles ont ou plutôt avaient, de plus, des corbeaux à la hauteur de l'imposte et dont la destination m'est inconnue.

Nef et bas-côtés sont sous fausses voûtes. Le vaisseau du Nord a des croisées d'ogives primastiques, qui étaient effondrées lorsque Drouyn décrivit l'édifice[1].



Brutails photogr.

FIG. 106. — VUE DE L'ABSIDE.

A l'extérieur, l'abside est tapissée d'une arcature étrange portant corniche, comme à l'église de Noaillan, avec laquelle Préchac offre plus d'une similitude. Trois fenêtres sont percées, l'une à travers un contrefort placé dans l'axe, les autres sous les arcs extrêmes de l'arcature. Certains chapiteaux de cette arcature sont intéressants, aussi bien que la façon dont les colonnes sortent des socles sans base, et le dessin des chapiteaux et des bases de la fenêtre centrale.

Les absidioles sont nues. Il est à remarquer que leurs assises supérieures correspondent aux assises qui surmontent la corniche de l'abside principale. La construction de ces absidioles ne serait-elle pas contemporaine de la surélévation de l'abside?

Les portes sont à l'Ouest; il y en avait jadis au Midi. Celle du milieu de la façade est gothique, avec des jambages découpés de gorges, de ressauts à angle droit et de colonnettes.

Le clocher appartient au type des clochers-arcades, si répandu en Bazadais. Un balcon sur encorbellement court le long du revers oriental.

Pujols, arrondissement de Libourne, chef-lieu de canton. — Église paroissiale. Vocable: Notre-Dame et, depuis 1823 environ, saint Pierre.

Dès la Restauration et jusqu'à ces dernières années, les dossiers signalent le mauvais état des voûtes de l'église de Pujols. En 1822, on constatait que le mur Nord avait cédé et que la partie orientale de la voûte était crevassée sur huit ou neuf points. En 1840, un entrepreneur, C. Albert, expliqua au Préfet, avec croquis à l'appui, que la charpente était dans un état déplorable: un ou deux entraits étaient faits de deux pièces assemblées vers le milieu et l'un des bouts ne portait plus sur le goutterot, mais sur un lien; le tout pesait sur les voûtes. Albert concluait à la nécessité de regratter l'intrados, refaire les joints, remplacer des claveaux, garnir les lézardes à l'extrados, changer 7 mètres carrés dans le soubassement de l'abside, etc.

En 1843-1845, Gautier prépara et exécuta des travaux importants dont voici l'objet: consolider les murs en bouchant les lézardes et en substituant de bonnes pierres aux blocs brisés; rétablir dans leur forme originelle les trois fenêtres de l'abside et les deux fenêtres du Sud; restaurer le haut des murs, qui n'offraient qu'un appui insuffisant aux sablières et aux entraits; refaire dans la tourelle existante l'escalier d'accès aux voûtes; cintrer, regratter et réparer partie des voûtes. En mars 1845, les lézardes et le badigeon avaient à peu près disparu. On songea, l'année suivante, à remplacer par une solide maçonnerie le pan de bois qui, au sommet et sur le pourtour de l'abside, portait la charpente et le toit.

1. Dans le *Bulletin Monumental*, t. XXIV, pp. 465-472.

La période 1882-1886 fut critique: le mal s'aggrava au point que partie de l'édifice fut interdite au public, et il fut question de le fermer. Louis Labbé, qui se rendit plusieurs fois à

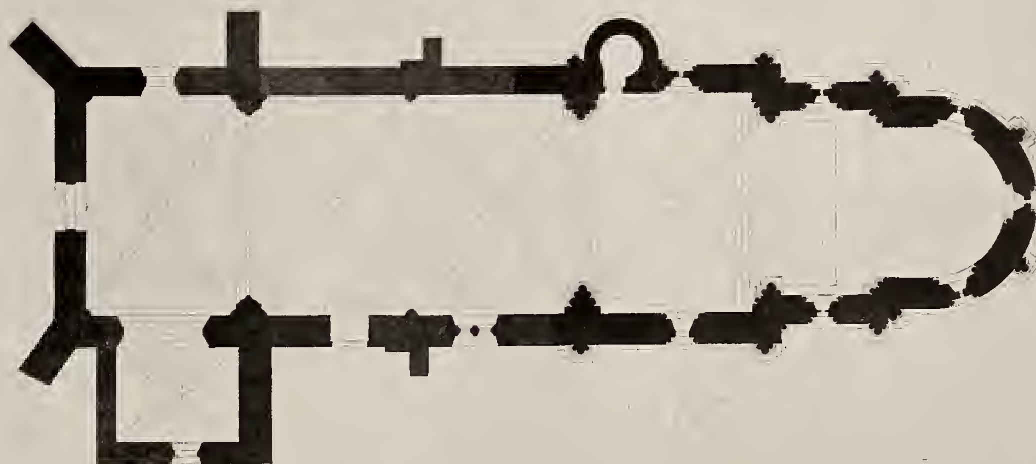


Fig. 107. — PLAN DE L'ÉGLISE DE PUJOLS.
Dessin de L. Labbé.

Pujols, attribuait les désordres à l'insuffisance des contreforts[1]: dans la travée Ouest, où les contreforts sont plus robustes, le déversement du mur Nord ne dépassait pas 6 centimètres;



Fig. 108. — ÉLÉVATION SUD.
Dessin de L. Labbé.

dans les travées suivantes, il atteignait 17, 25 et 13 centimètres et le mur Sud lui-même

1. Ces désordres ont eu une seconde cause: M. de Castelnau signale dans ses Notes (t. II, p. 334) qu'avant la construction du clocher actuel, d'ailleurs inachevé, qui surmonte la travée Ouest, l'arc triomphal portait un clocher-pignon.

surplombait de 12 à 15 centimètres; les voûtes n'adhéraient plus aux formerets et trois ou quatre arcs doubleaux, déformés, disloqués, menaçaient de crouler, entraînant la construction tout entière. Le service des Monuments historiques a refait les arcs les plus endommagés[1] et prévenu les mouvements par la pose de tirants en fer; il a également reconstruit le sommet des murs de l'abside.

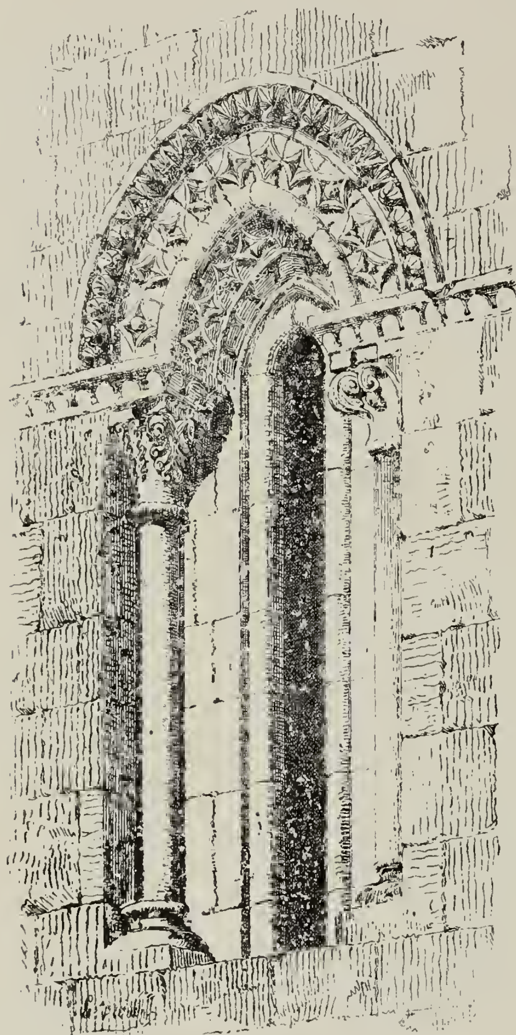


Fig. 109. — FENÊTRE SUD DU CHŒUR
Dessin de L. Drouyn (*Variétés girondines*, t. II, p. 243).

L'église de Pujols est à une nef. L'abside, voûtée en cul-de-four, est précédée d'un chœur un peu plus large, voûté en berceau brisé; puis, viennent quatre travées plus larges que le chœur et voûtées d'ogives; sur la travée de l'Ouest, une chapelle s'ouvre au Sud, dont la clef de voûte montre les armes des Duras[2]. Dans la travée opposée, qui est le plus à l'Est, les supports sont plus vigoureux, les formerets accompagnent des arcs longitudinaux épais et les courbes convexes dominent dans le profil des nervures; dans les autres travées, les formerets font saillie sur le nu du mur, les nervures sont prismatiques et elles portent soit des écussons, soit de petits personnages. La clef de l'Ouest est datée de décembre 1534 et le contrefort planté au Sud entre la première et la seconde travée a une inscription suivant laquelle l'église fut achevée en 1535 ou 1536. Le clocher, carré et inachevé, est posé sur la travée de l'Ouest.

La décoration du chevet mériterait une étude détaillée: certains chapiteaux, largement modelés, sont d'excellents spécimens de sculpture monumentale: quelques-uns représentent des figures humaines comme Drouyn en a signalé dans cette partie du diocèse de Bazas[3]; d'autres, moins réussis, sont de lignes plus molles et plus compliquées. L'encadrement, très riche, des fenêtres est à peu près semblable à ce qui se voit dans la travée Ouest de Blasimon. Une autre analogie rappelle cette dernière construction: c'est le rôle tenu par les arcs de décharge dans l'ordonnance architecturale de l'extérieur.

L'arc brisé et tréflé de la travée orientale de Pujols et tels chapiteaux bas, couverts de feuilles de vigne, n'indiquent-ils pas qu'il y a eu un remaniement au XIVe siècle? L'étude attentive des parements ne révèle aucune trace de reprise. Le XIVe siècle s'est apparemment borné à changer quelques chapiteaux; mais peut-être le chevet de Pujols est-il une œuvre romane du XIIIe siècle avancé. Après avoir longuement étudié l'église, je n'y discerne que trois constructions: dans la seconde et la troisième travée, à compter de l'Ouest, sur moitié environ de la hauteur, les murs sont romans, d'appareil moins beau et avec contreforts plats; la partie orientale, c'est-à-dire le chevet et la travée de nef contiguë au chevet, serait du XIIIe siècle; enfin, au début du XVIe siècle, on a surélevé les murs romans dont il vient d'être

1. De là vient peut-être que la description du profil des arcs par Drouyn n'est pas conforme à la réalité. — 2. Notes de M. de Castelnau, t. II, p. 333. — 3. *Variétés girondines*, t. II, p. 243.

fait mention, jeté sur ces murs des voûtes d'ogives et construit en entier la travée de fond avec la chapelle latérale.

Malgré ce défaut d'homogénéité, l'église de Pujols est l'une des plus belles de la Gironde : en dedans, le chevet et la travée orientale sont de parti net et de lignes fermes ; les divers arcs transversaux, conduits suivant un tracé surhaussé, donnent aux voûtes de l'ampleur ; les supports sont découpés en colonnes accouplées ; ils sont vigoureux sans lourdeur et les fenêtres, jolies sans mièvrerie. L'extérieur est moins heureux ; le grand arc tréflé se relie mal aux arcs plus humbles du chœur et de l'abside. L'effet serait autre, il est vrai, si cet arc n'était pas le seul de ce genre et si la série se poursuivait sur les flancs des autres travées.

Rauzan, arrondissement de Libourne, canton de Pujols. — Église paroissiale. Vocable : saint Pierre.

En dehors des restaurations sans importance effectuées au cours du xixe siècle, l'église de Rauzan comprend des constructions de trois ou quatre époques : du xiie siècle, il reste les

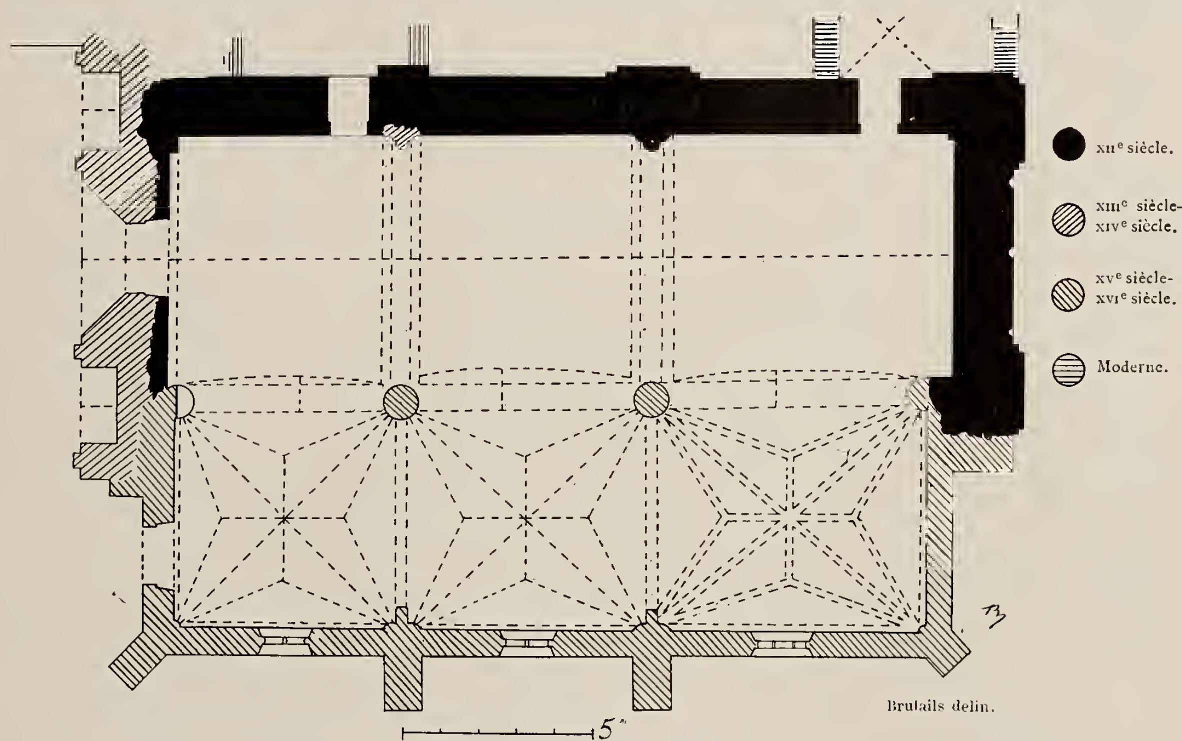
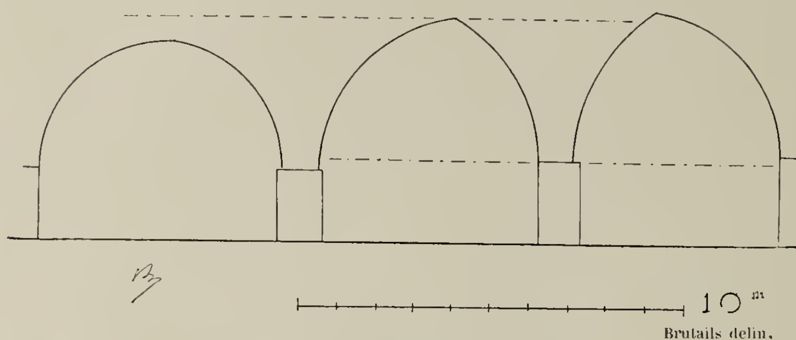


Fig. 110. — Plan de l'église de Rauzan.

parties basses à l'Est, au Nord et à l'Ouest ; le xiiie a fait les premiers supports que l'on trouve à droite et à gauche en entrant ; le xive a pourvu l'église d'un portail ; le xvie a élevé au Sud une nef latérale ; la sacristie, construite à l'angle Nord-Est, date de 1750. Enfin, le xiiie siècle ou le xive a vraisemblablement repris les voûtes romanes et les a faites plus minces, de telle sorte qu'en haut du mur Nord il existe un ressaut d'environ 0^m 20.

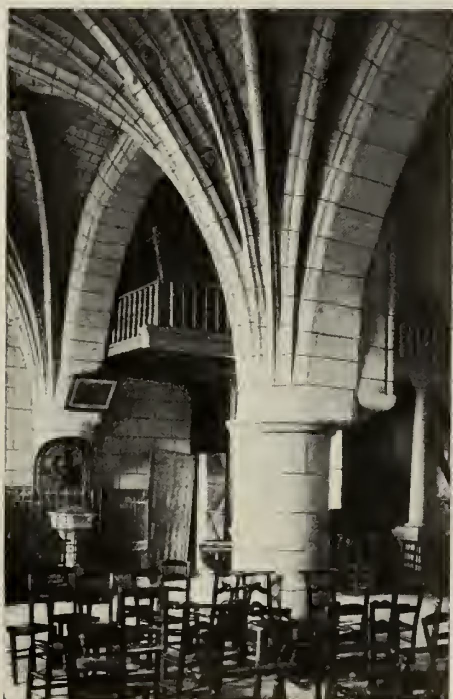
Le chevet roman est plat, pourvu de contreforts d'un faible relief et percé de trois longues fenêtres étroites et en plein cintre. Le faisceau de colonnes romanes à l'entrée du chevet présente un décor géométrique : chapiteaux cubiques, tailloirs à deux rangs de dents-de-scie opposés.

Travée de chevet et travées de nef sont voûtées d'un berceau brisé sur doubleaux à deux rouleaux; les arêtes du rouleau interne sont moulurées en boudin. L'arc triomphal est d'un tracé des plus irréguliers. Dans la nef, les doubleaux portent sur d'assez fortes colonnes flanquées de colonnettes, le tout monté par assises; les chapiteaux sont à crochets.



Brutails delin.
FIG. 111. — SCHÉMA DES GRANDES ARCADES.

La nef est précédée, à l'Ouest, d'un portail monumental: porte accompagnée de deux fausses portes. L'ensemble, très riche[1], est orné de feuillages dont le style accuse une date sensiblement postérieure à celle de la nef.



Brutails photogr.
FIG. 112. — VUE PRISE DU BAS-CÔTÉ.

Ce qui fait le principal intérêt de l'église de Rauzan, c'est l'addition d'un second vaisseau. Dans la nef du milieu, le mur méridional fut aminci, au point que la naissance du berceau est à l'aplomb du parement et même en surplomb dans la travée du milieu; le support du doubleau gagna d'autant en saillie. Les grandes arcades qui furent alors pratiquées dans le mur de nef et qui pénètrent le berceau sont conduites de façon étrange: dans chacune d'elles, les deux moitiés sont dissymétriques. Il subsistait entre ces grandes arcades des bouts de mur; on les coupa par en bas, ainsi que les supports qui y adhéraient; aux bouts de mur on substitua des colonnes cylindriques et les supports restèrent en porte-à-faux. C'est peut-être le travail en sous-œuvre le plus hardi qui ait été accompli dans les églises girondines.

Le bas-côté est couvert de trois voûtes en étoile, dont les doubleaux montrent des médaillons de style classique. Entre autres armoiries, on voit dans ces voûtes celles de la famille de Duras[2]. Les fenêtres sont munies d'un grillage vigoureux.

Rions, arrondissement de Bordeaux, canton de Cadillac. — Église paroissiale. Vocable: saint Seurin.

L'église de Rions est partie romane, partie gothique. L'abside, les absidioles et l'ancien transept appartiennent au style roman; le reste, au style gothique. Il est vraisemblable qu'à l'origine, lorsque l'édifice entier était roman, la nef n'avait pas de bas-côtés.

L'abside est précédée d'un chœur. Elle a été l'objet d'un remaniement ridicule, qui a enlevé les contreforts et modifié les percements. Les deux absidioles ont été, de même, largement restaurées ou refaites. Elles ne sont pas tangentes au chœur de la principale abside.

1. Drouyn a gravé ce portail dans la *Guienne militaire*, t. I, pl. 30. — 2. Marquis de Castelnau, Notes manuscrites, t. II, p. 335.

La période gothique a repris l'église, élevé sur l'arc triomphal un clocher-pignon à deux baies, jeté au-dessus du transept des voûtes sur croisées d'ogives et construit, à la place de la nef, trois nefs de hauteur à peu près égale. La travée Sud-Ouest est irrégulière et se rétrécit vers le fond.

Voici quelle est en plan la forme des piles gothiques. Parmi les chapiteaux de ce style, les uns, placés dans la portion orientale, sont à crochets et ils ont un tailloir rectangulaire; d'autres sont décorés de feuillages et leur tailloir est polygonal. Sur les murs de flanc sont dressées des colonnettes à bague et partie des tailloirs se présentent suivant un angle.

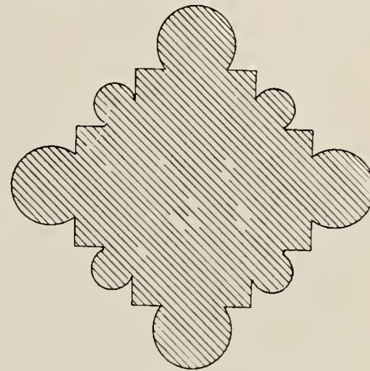


Fig. 113. — PILIER GOTHIQUE DE RIONS.

Le profil des ogives et des doubleaux varie comme le type des chapiteaux. En dehors du transept, les nervures projettent un tore en amande.

Les fenêtres gothiques sont avec ou sans meneaux. Dans l'une, le remplage dessine trois arcs trilobés et une grande rose sans redents. Une porte percée après coup dans le flanc méridional a été murée, puis refaite il y a peu de temps.

On a ajouté des chapelles au Nord. Le clocher, qui est à l'Ouest, est également de l'époque moderne et ne lui fait pas honneur.

Il reste à signaler, au-dessus de la fenêtre de la travée Sud-Ouest, une tête antique placée là en guise de fleuron.

Ruch, arrondissement de La Réole, canton de Sauveterre. — Église paroissiale. Vocable : saint Étienne.

L'église de Ruch fut donnée, en 1112, à l'abbaye de La Sauve. Elle a été défigurée, en 1855 et 1870, par des architectes maladroits.

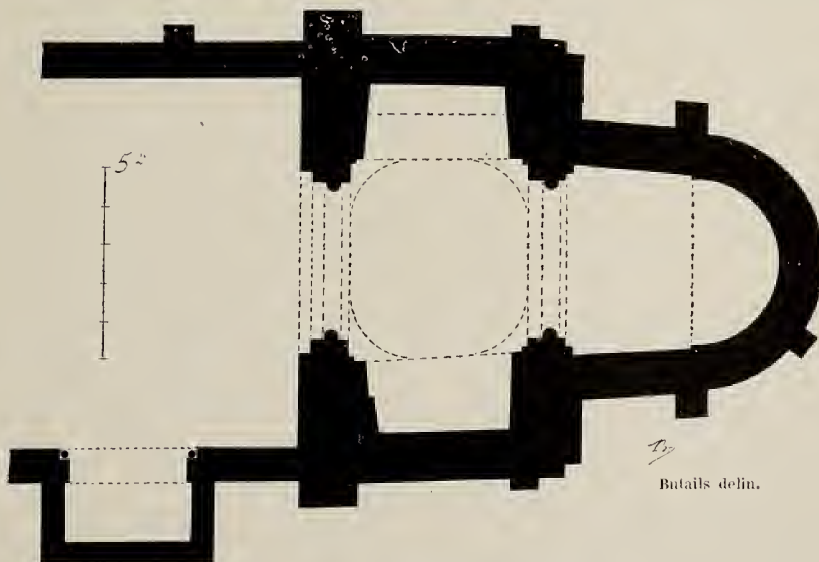


Fig. 114. — PLAN DE L'ÉGLISE DE RUCH.

Orientée, non pas vers l'Est absolu, mais un peu au Sud, elle appartient à ce type qui comprend, entre la nef et l'abside, un avant-chœur voûté en coupole et portant clocher. Avant-chœur et chevet sont plantés très irrégulièrement.

Le chœur et l'abside sont couverts d'un berceau et d'un cul-de-four; la nef n'avait pas de voûte. Sur le flanc Sud est une petite chapelle romane voûtée en berceau.

Vers la fin de la période gothique, on a fait une porte dans le mur Ouest, construit sur la même façade un clocher-pignon, sans doute pour remplacer le clocher de la croisée; on a, de plus, élevé à l'entrée de l'abside une clôture en pierre formant retable, de sorte que l'abside pût servir de sacristie.

Cette clôture a disparu; les fenêtres ont été élargies et multipliées; on a bâti un nouveau clocher à l'Ouest et jeté une voûte sur la nef; on a badigeonné l'ensemble. De la vieille église il ne reste d'intéressant que son plan bizarre, sa coupole et sa chapelle latérale, la plus ancienne peut-être des additions de ce genre dans une église girondine.

Soulac, arrondissement de Lesparre, canton de Saint-Vivien. — Église d'un prieuré bénédictin dépendant de Sainte-Croix de Bordeaux. Vocable: Notre-Dame « de Finibus Terre », de la Fin des Terres.

Une vieille légende attribuait la fondation du prieuré de Soulac à Charlemagne ou à Louis le Débonnaire[1]. On a renchéri et fait remonter aux premiers temps du christianisme la basilique qui aurait précédé l'église actuelle[2]. La vérité est que les documents font défaut, tant sur la création du monastère, qui est cité au xe siècle, que sur la construction de l'église. Vers le début du xve siècle, le prieuré vit ses revenus diminuer du fait des pirates, des ennemis et de la peste[3]. L'église était dès lors, semble-t-il, fortifiée: du moins, en 1467, le sire de Lesparre ayant jeté sur Soulac une bande de deux cents hommes, les habitants se retirèrent dans l'église[4]. En 1556, je note un legs pour les réparations de l'édifice[5]. En 1601, il fallut demander que défense fût faite « de ne tirer aucuns coups d'arquebuze ne d'arbaleste contre les muraillhes de lad. esglise »[6], qui fut, en 1621, battue par l'artillerie des Huguenots et emportée de vive force. Vingt ans plus tard, en 1642 et 1643, on décida des achats de poudre « pour garder l'esglise et la deffendre de la surprinse et incursion » des Espagnols[7], et on réparait, vers le même temps, une « fortification qui est au-devant la petite porte »[8]. Mais ce qui amena la ruine de l'édifice, ce qui fait l'originalité de son histoire, c'est son envahissement par les dunes.

Pendant l'époque gothique, à une date que L. Drouyn et Ch. Durand fixent au xive siècle d'après les caractères des remaniements alors opérés, l'ensablement obligea de modifier l'église: au-dessus du maître-autel on jeta une voûte, qui transforma cette partie de l'édifice en une crypte; le sol du chevet fut reporté assez haut pour que les fenêtres romanes servissent de portes entre le chœur et les absidioles refaites; sur le chevet roman on éleva une abside à cinq pans, ajourée de trois larges fenêtres et précédée d'un chœur carré; puis, à la place des absidioles, deux chapelles latérales[9]. Le sol de la nef fut reporté à 3^m60 au-dessus du sol roman. Encore était-il à 1^m60 en contre-bas du seuil de la porte qui fut alors percée à l'Ouest et qui marque sans doute le niveau du sol extérieur à ce moment-là[10].

En 1609, le cardinal de Sourdis ordonne « que la voulte de l'église sera fermée »[11]. Un procès-verbal de visite de 1659 signale que « la voulte est cassée au bas de l'église » et que « prez le clocher, il y a un grand trou à la voulte »[12]. En 1737, la situation est pire: « L'église est... très mal et quasi point recouverte, point vitrée que dans le sanctuaire[13]. » La charpente du bas-côté Sud tomba, les murs se soufflèrent[14]. Puis, ce fut l'abandon complet: en 1744, les habitants voulaient démolir l'église pour la reconstruire; peut-être même démolirent-ils dans ce but le transept[15]. Mais, comme le clocher servait de balise, l'Administration acheta l'édifice[16], avec l'intention de le laisser remplir par les sables, dont les vagues mouvantes tantôt le couvraient complètement et tantôt le découvraient en partie.

1. *Tote l'istoire de France*, pp. 76-77 et 85. — 2. [Abbé Mezuret], *Notre-Dame de Soulac, passim.* — 3. 17 avril 1418. Denifle, *La désolation des églises*, t. I, pp. 140-141. Notons en passant qu'un texte de 1415 mentionne le cloître du prieuré (H 505, fol. 32). — 4. H 504. — 5. H 508. — 6. H 511. — 7. H 509. — 8. H 509. — 9. Tout cela est clairement expliqué dans les Notes de M. de Castelnau, t. IV, pp. 126 et ss. — 10. Ces mesures sont empruntées à un rapport de Charles Durand, du 10 septembre 1864. — 11. H 507. — 12. G 639, fol. 124 r° et v°. — 13 G 649. — 14. Droits de Sainte-Croix à Soulac, H, non coté. — 15. *L'Aquitaine* de 1903, p. 564. — 16. C 3686. L'acte de vente a été publié par Mezuret, *op. cit.*, pp. 311-314.

Vers 1860, le cardinal Donnet résolut de dégager la vieille église et de la rendre au culte. L'entreprise paraissait chimérique: les maçonneries étaient, pensait-on, en fort mauvais état; de plus, et surtout, une nappe d'eau s'élevait à 3m50 environ au-dessus du vieux sol. Le cardinal passa outre; il déblaya l'intérieur et creusa, à l'extérieur, une énorme cuvette, du fond de laquelle surgissait l'église; après quoi, il confia les travaux à Charles Durand, qui se mit à l'œuvre vers les premiers mois de 1864.

Voici, d'après un rapport de cet architecte, en date du 10 septembre de la même année, quelles étaient, à l'ouverture du chantier, les principales dégradations du monument.

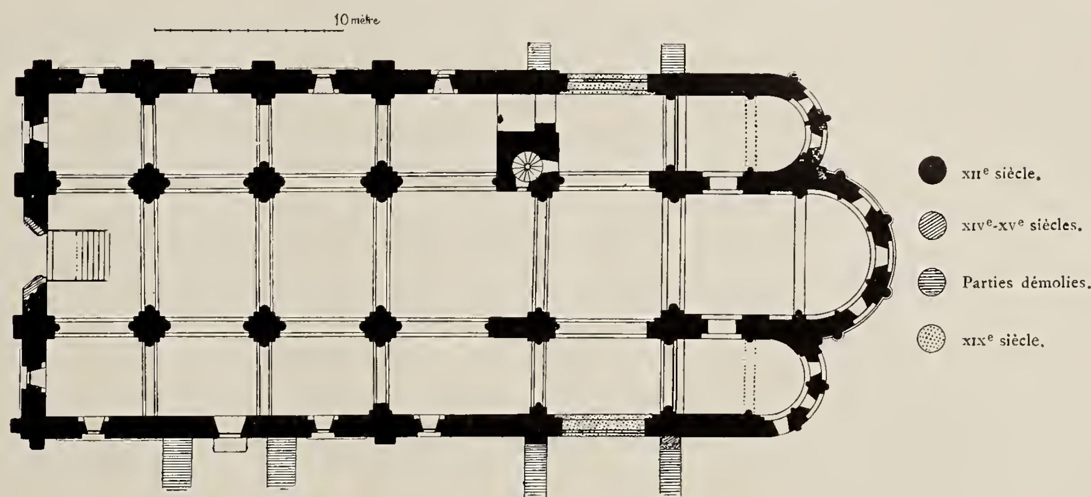


FIG. 115. — PLAN DE L'ÉGLISE DE SOULAC.
Dessin de M. Rapine.

« A l'intérieur, les dégradations les plus saillantes étaient la dislocation de deux piliers près du transept; l'absence d'une archivolte et d'une travée entière de voûte joignant ces piliers; la dislocation de l'archivolte suivante vers le chevet et au Midi; une brèche inquiétante à la clé du grand arc de l'avant-chœur; la situation grave de ce qui reste du chœur et de l'abside du XIVe siècle, ainsi que de la chapelle de sainte Véronique; diverses brèches dans les voûtes; l'absence de trois arcs, pour le rang inférieur de claveaux; le mauvais état de la surface des voûtes.

» A l'extérieur, en outre des dégradations de l'abside et de la chapelle de sainte Véronique, on remarquait le délabrement de l'extrados des voûtes; le mauvais état des murs en surhaussement des murs latéraux ou goutterots, surhaussements construits lors des guerres de religion; divers mouvements et lézardes, provenant soit de tassements, soit de la poussée des sables.

» Enfin, il est à peine besoin d'ajouter que partout, et surtout à l'extérieur, les parements sont dégradés, parfois salpêtrés; que la grande porte romane et les bras du transept sont détruits jusqu'au niveau du sol du XIVe siècle; que toute l'église est dépourvue de charpente et de couverture. »

Le programme de Durand était de poursuivre les déblais extérieurs, d'arrêter les dégâts des maçonneries par des abris provisoires, de déraser les surhaussements, de consolider les parties portantes, murs, contreforts, piles et arcs, de mettre les voûtes en état, de compléter les murs longitudinaux bâtis sur les grandes arcades pour supporter la charpente et de refaire cette charpente, enfin de relever les absidioles et le transept. En 1868, le devis des projets qui restaient à réaliser dépassait 160,000 francs.

Les constructions existantes étaient restaurées; les parties disparues n'étaient pas

reconstruites et elles ne l'ont pas été depuis, à l'exception des absidioles, que l'on vient de rebâtir. Le déblaiement ne peut pas être achevé: l'eau affleure parfois le plancher, bien que les bases soient profondément enterrées.

Le chantier était à peine fermé quand les Domaines s'avisèrent que l'église, acquise par l'État en 1744, leur appartenait, et ils songèrent un moment à la mettre en vente!

Notre-Dame de Soulac est une église à trois nefs orientée vers l'Est-Sud-Est; elle avait de plus que Vertheuil, sa voisine, un transept; mais elle a de moins le déambulatoire. L'axe de l'abside est très sensiblement incliné vers le Nord, de 0m35 à 0m40, suivant Mezuret[1]. La porte primitive était pratiquée dans le mur méridional, au droit de la seconde travée à compter de l'Ouest. Une autre porte, du XIIIe siècle, s'ouvrait, au Nord, sur le cloître.



Fig. 116. — Coupe en travers.
Dessin de M. Rapine.

La nef a quatre travées, plus le carré du transept. Le chœur, assez long, communiquait avec chacun des chœurs collatéraux par un arceau dont le sommet émerge au-dessus du sable.

Les piliers sont formés de la combinaison de quatre pilastres, armés chacun d'une colonne engagée; les supports montés sur la paroi intérieure des murs de flanc comprennent deux pilastres ressortant l'un sur l'autre. Les deux piliers placés entre nef et transept sont plus vigoureux que le reste des piliers, et celui du Nord renferme un escalier: on a conclu de l'un et l'autre fait que la croisée du transept portait une tour. De cette tour il ne reste rien; mais tout l'édifice a été si profondément modifié que l'absence de vestiges n'est pas une preuve. L'hypothèse d'une tour centrale est assez vraisemblable[2], d'autant que le clocher actuel, élevé sur l'angle Nord de la façade, n'appartient qu'à la période gothique avancée, et l'église romane devait avoir un clocher.

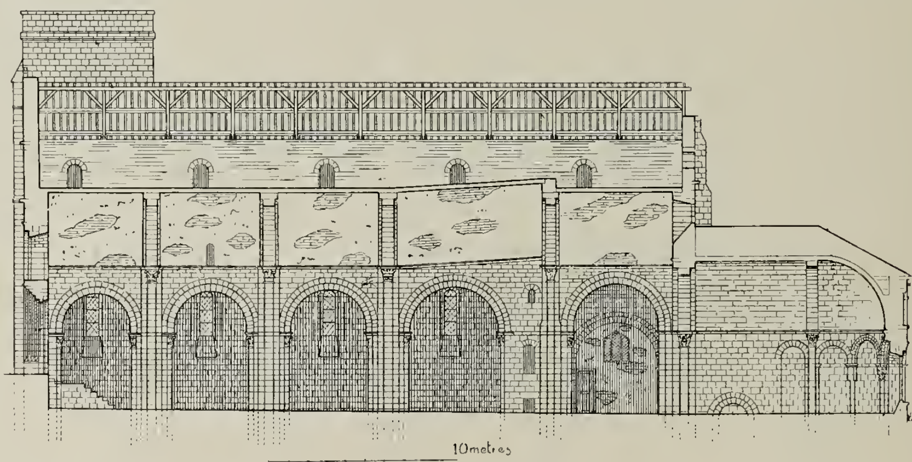


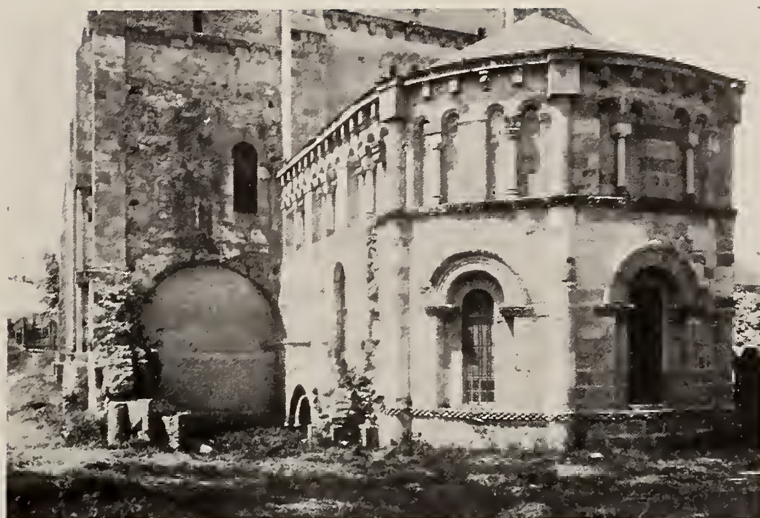
Fig. 117. — Coupe en long.
Dessin de M. Rapine.

Les maçonneries de la nef, assez pauvrement exécutées, étaient chaînées à l'aide de contreforts plats. Drouyn a relevé près du transept quelques marques de tâcherons.

Les grandes arcades sont en plein cintre à deux rouleaux. Les doubleaux, qui sont à deux rouleaux également, et les berceaux des voûtes sont en arc brisé. Les murs sont déversés vers l'extérieur; leur surplomb, accusé par la verticalité du parement des contreforts, qui ont été

1. *Op. cit.*, p. 214. — 2. Un croquis au crayon de la restauration projetée par Charles Durand figure une tour centrale. Suivant le marquis de Castelnau (Notes, t. IV, p. 133), cet escalier était sensiblement postérieur au pilier.

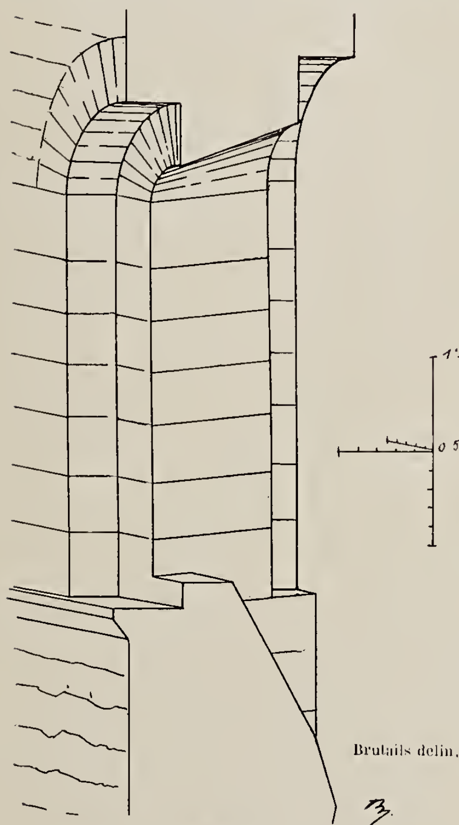
refaits, atteint 0m19 et 0m21, tandis que les voûtes étaient intactes[1]. On a cherché là, de même que dans la différence de tracé entre les grandes arcades et les voûtes et dans la différence d'épaisseur entre les doubleaux et leurs supports, la preuve que les murs étaient plus anciens et que les voûtes avaient été refaites au XIIe siècle. Cette conclusion est, au moins, contestable.



Brutails photogr.

Fig. 118. — Vue du chevet.

Dans la seconde travée à compter de l'Ouest, au Sud et au Nord, des baies étroites traversent de part en part les reins de la maîtresse voûte et des voûtes latérales; cette disposition étrange, unique dans le Bordelais, n'a peut-être d'autre but que d'alléger les maçonneries[2].



Brutails delin.

Fig. 119. — Fenêtre de la nef.

L'abside principale avait été découronnée de sa corniche au XIVe siècle, quand on construisit le chevet supérieur. L'ordonnance extérieure est d'une assez jolie architecture, avec des fenêtres richement décorées. A l'intérieur règne une arcature, où ont pris place deux ou trois fûts romains en marbre. Les fenêtres de la nef sont d'un type particulier: le dispositif extérieur est assez fréquent en Bordelais; mais le ressaut intérieur ainsi compris et qui forme revers d'eau sur le plan horizontal de l'appui, est rare dans la contrée.

L'iconographie des chapiteaux de Soulac est intéressante: Daniel dans la fosse aux lions est représenté quatre fois[3]; saint Pierre ès Liens est peut-être figuré. Un ou deux chapiteaux paraissent porter des sujets locaux: sur tel d'entre eux on a voulu voir une des châsses qui abritaient les nombreuses reliques de Soulac; sur un second, on peut reconnaître, avec beaucoup de bonne volonté, le tombeau de sainte Véronique[4]. D'autres, qui sont couverts de feuillages stylisés et de monstres, sont d'inspiration nettement saintongeaise. Le chapiteau Ouest du troisième pilier Sud est d'un faire étrange, qui est courant dans un groupe important de sculptures du

1. Rapport de Ch. Durand, du 21 septembre 1864. Dans un rapport du 12 du même mois, l'architecte Bonnore affirme, au contraire, que « les voûtes du bas-côté Midi sont très déformées par la poussée ». — 2. Villiet pensait que ces ouvertures prenaient jour par en haut et qu'elles avaient été faites pour éclairer l'église quand les sables eurent obstrué les fenêtres (Notes de M. de Castelnau, t. IV, p. 127). L'explication est très improbable: il eût été plus simple et plus efficace de percer des trous dans les voûtes. — 3. L. Drouyn, *Société archéologique*, t. I, p. 80, note 1. — 4. Voir à ce sujet, mais avec la défiance que commande l'esprit tendancieux de ce livre, Cirot de La Ville, *Histoire et description de l'église de Saint-Seurin*, p. 57.

cloître de Silos: sur l'épannelage on a gravé le creux d'un décor barbare, dont le modelé, plat et de faible relief n'affecte pas la silhouette de la corbeille[1].

Villiet et Drouyn ont encore vu sur divers points de l'édifice des restes de peintures: peintures romanes, peintures gothiques des XIVe et XVe siècles[2]. Les fureurs des soudards de Talbot et de Fabas, les pieuses indiscrétions des pèlerins, les ravages séculaires des sables et des eaux avaient laissé subsister cette décoration fragile; la science des restaurateurs en a eu raison: elles ont disparu.

Telle est la basilique de Notre-Dame de la Fin des Terres, de Soulac. Les faits légendaires qui auraient eu ce lieu pour théâtre, les étonnantes péripéties de ce monument qui, après avoir été enterré, a été rappelé à la vie comme un autre Lazare, l'étrangeté du site et de l'église elle-même, dont les parties basses restent engagées dans le sable, tout concourt à produire une vive impression: cet édifice relève de la poésie autant que de l'archéologie et de l'histoire.

Saint-André-de-Cubzac, autrefois Saint-André-du-Nom-de-Dieu, arrondissement de Bordeaux, chef-lieu de canton. — Église d'un prieuré qui dépendait anciennement de La Sauve[3].

L'église de Saint-André-de-Cubzac, dont l'axe incline sensiblement vers le Nord, était à l'origine une église à une nef non voûtée, terminée par une abside polygonale; il existait, au moins du côté Nord, un transept sur lequel s'ouvrait une absidiole. L'abside a été remaniée à diverses reprises. Les murs en ont été surélevés vers le XIIIe siècle et une seconde fois plus tard; une corniche sur corbeaux qui couronnait les murs de la nef a été masquée par le premier de ces remaniements. Au dedans, l'arc triomphal, qui est en plein cintre, a été doublé, sur chaque tête, d'un arc brisé; du côté de l'Est, ce placage a réduit une arcature aveugle qui garnit l'intérieur du chevet; des fenêtres ont été murées dans cette partie de l'église, d'autres, remaniées et d'autres, enfin, percées à tort et à travers.



Brutails photogr.

FIG. 120. — VUE DE L'ABSIDE DE SAINT-ANDRÉ-DE-CUBZAC.

La nef elle-même a été l'objet de travaux importants. Les entraits de la charpente reposaient, de chaque côté, sur quatre colonnes engagées, dont les deux placées le plus vers l'Ouest ont disparu. Les murs étaient chaînés à l'extérieur par des contreforts mi-plats, qui subsistent. Entre la colonne qui est le plus à l'Est et l'arc triomphal, un arc pratiqué dans chaque mur de flanc ressemble fort au débouché d'un bras de transept. Au Nord, ce bras du transept correspondait au rez-de-chaussée du clocher: on voit encore dans le mur oriental de ce clocher l'arc en plein cintre qui s'ouvrait sur l'absidiole.

Au XIIIe siècle, on modifia radicalement l'ordonnance de la nef: contre les murs, des

1. Voir le texte et le dessin de L. Drouyn, *Chapiteaux de l'église de Soulac*, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. I, pp. 75 et ss.; les dessins rendent mal l'aspect et le faire de la sculpture. — 2. M. de Castelnau signale dans le chœur des peintures du XVe siècle représentant l'adoration des Mages, le massacre des Innocents, la fuite en Égypte (Notes, t. IV, p. 131). — 3. II 22 et 52.

piliers vigoureux furent adossés sans beaucoup de soin, et sur ces piliers fut assise une voûte d'ogives de deux travées, sensiblement plus longues que larges; la voûte est bombée, surtout dans la travée Ouest. On monta des contreforts à l'extérieur, peut-être plus tard, et de façon si maladroite que le contrefort méridional n'était pas au droit de la pile ni dans le plan des forces à contenir.

Des additions ultérieures, de la fin du gothique ou à peu près, firent, au Sud, comme un pseudo-transept. Le clocher, dont l'étage supérieur est plus récent, s'élève, nous l'avons vu, sur le transept Nord. C'est une tour carrée, d'apparence romane, mais qui renferme une voûte d'ogives des plus intéressantes: les nervures retombent sur un faisceau de trois colonnes qui, elles-mêmes, s'appuient sur une trompe; les formerets sont outrepassés, comme dans le clocher de Macau.

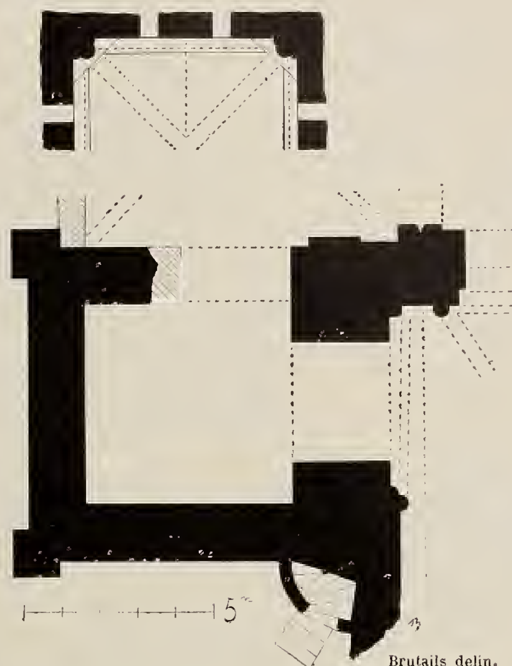
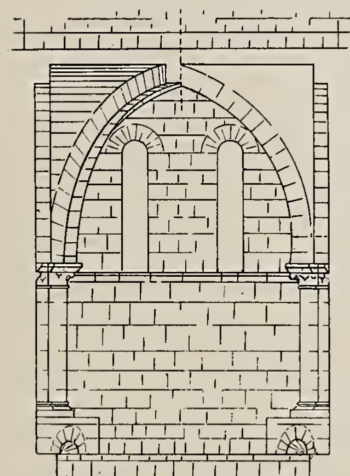


Fig. 121. — Plan du clocher au rez-de-chaussée et au premier étage.



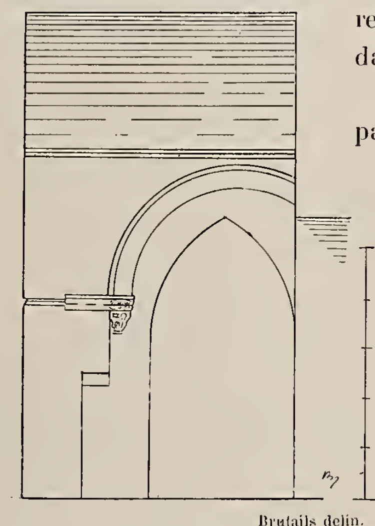


Fig. 122. — Coupe sur le clocher.

La façade Ouest a une paire de colonnes engagées, qui semblent destinées à porter un arc de décharge. Sur les gros contreforts d'angle sont posées des échauguettes. Tout le dessus des voûtes est, d'ailleurs, garni de créneaux espacés et paraît disposé pour la défense.

Au XVIIIe siècle, l'église fut, semble-t-il, négligée. En 1837, on s'aperçut que la nef menaçait ruine: Thiac, chargé de faire un rapport, proposa de la démolir. Par bonheur, Durand reprit l'affaire et il élabora un projet plus sensé. Le mal venait de ce que le pilier Sud, dégradé à la base, mal épaulé par le contrefort, s'était déversé: Durand enferma le pilier dans une armature de bois et fer et il étaya le mur à l'extérieur; après quoi, il reprit la pile, en remplaçant les colonnettes pleines dressées dans les angles par des colonnettes engagées[1]; il refit les maçonneries voisines et allongea le contrefort vers l'Est, pour qu'il fût vis-à-vis du pilier. Il prévoyait également, dans le clocher, la reconstruction de 15 mètres carrés de voûtes et la consolidation des murailles à l'aide de 3,000 kilogrammes de tirants en fer.

Saint-Ciers-d'Abzac, arrondissement de Libourne, canton de Guîtres. — Église paroissiale.

La crypte de Saint-Ciers avait été interdite par ordonnance archiépiscopale de 1704[2]. Plus tard, on la convertit en un double caveau, qui fut coupé par un mur transversal en 1720[3] et

1. Les deux piliers se ressemblent à cet égard: le pilier Nord a peut-être été refait. — 2. G. 641. — 3. E suppl. 5449.

auquel on accédait par une ouverture percée à travers la voûte. C'est dans cet état que j'ai vu la crypte à ma première visite.

M. l'abbé Récéjac, naguère curé de Saint-Ciers, a fait démolir le mur de refend, boucher le trou de la voûte, rétablir un escalier d'accès, qui est au fond, et restaurer les peintures.

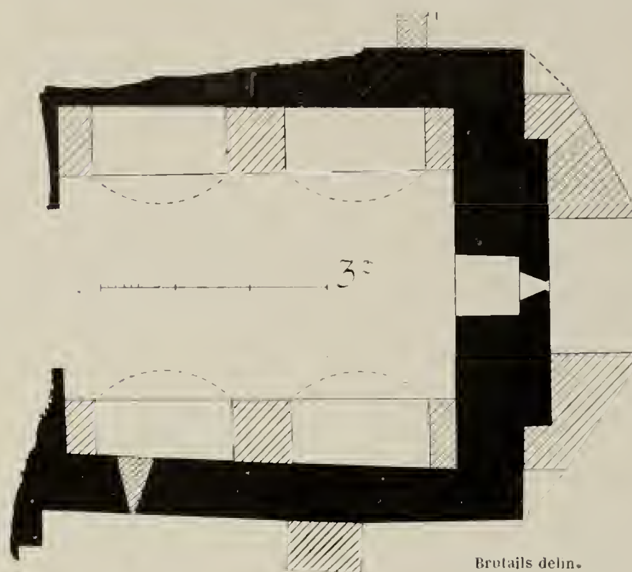


Fig. 123. — Plan de l'abside de Saint-Ciers-d'Abzac.

Le plan indique la forme de la crypte et les remaniements dont elle a été l'objet. Il est à noter que les peintures dont l'intérieur est entièrement couvert empêchent d'étudier les reprises de la construction. Le rapport des niches latérales avec le reste de l'édifice, notamment avec la fenêtre Sud, permet de dire que ces niches ont été faites après coup. D'autre part, on se rend compte, à l'extérieur, que la crypte a reçu, du côté de l'Est, une addition qui paraît avoir eu pour but de créer, en avant de la fenêtre percée dans l'axe, un petit abri, d'où les fidèles pouvaient prier sans pénétrer dans le sanctuaire. C'est une disposition très ancienne[1] et assez commune. Il est vraisemblable que la crypte de Saint-Ciers était primitivement couverte d'un plancher.

En un mot, la crypte a été reprise quand on a construit le chevet supérieur actuel : on l'a renforcée en dedans par des dosserets massifs entre lesquels on a jeté de petits berceaux transversaux ; ces dosserets portent la voûte en plein cintre, pénétrée par les petits berceaux. En dehors, la crypte a été accrue, vers l'Est, d'un empâtement qui a permis de donner au chevet extérieur une forme polygonale.

Les peintures sont du XIIIe siècle. Il a fallu leur faire subir des retouches profondes, après lesquelles il ne leur reste plus guère d'intérêt archéologique.

Sainte-Colombe, arrondissement de Libourne, canton de Castillon. — Église paroissiale.

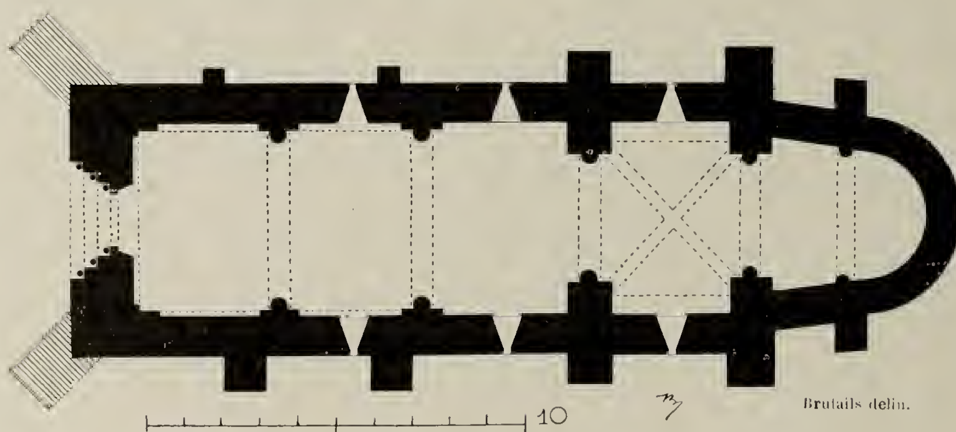


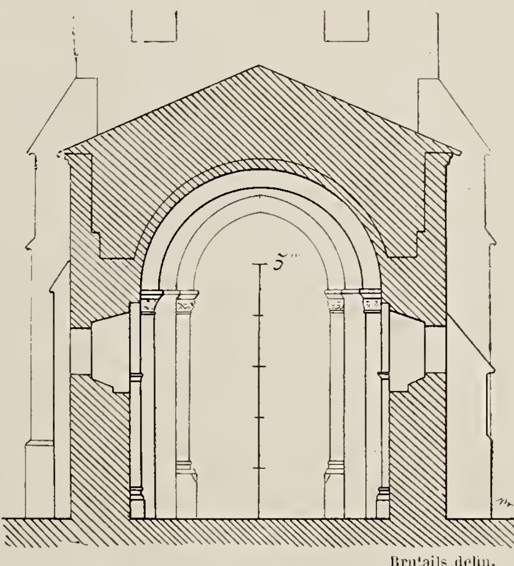
Fig. 124. — Plan de l'église de Sainte-Colombe.

L'église de Sainte-Colombe occupe l'emplacement d'une villa romaine : on y a découvert une mosaïque, un aqueduc et diverses substructions[2] ; un fût antique sert de support au bénitier.

Les documents relatifs à cette église ont conservé le souvenir de plusieurs restaura-

1. M. de Lasteyrie en a cité un exemple à Saint-Martin de Tours (*L'Église Saint-Martin de Tours*, Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXIV, p. 45). — 2. *Compte-rendu de la Commission des Monuments historiques*, 1843, p. 19 ; Guinodie, *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. III, p. 99.

tions: en 1757, on entreprit de réparer les voûtes, le lambris, le clocher; en 1758, on travaillait au portail, où on remplaça trois fûts de colonnettes[1]. En 1766, on refit le clocher et en 1843, le lambris. En 1869-1872, on jeta sur la nef une voûte légère en berceau, renforcée de deux arcs doubleaux; on exhaussa les murs latéraux et on reposa 24m30 d'ancienne corniche; on remit en état le haut des contreforts et on badigeonna. Ce badigeon, qui empâtait les sculptures, était ignoble; des peintures toutes récentes le font regretter.



Brutails delin.

FIG. 125. — COUPE EN TRAVERS.

L'orientation incline vers le Sud; l'axe du chevet dévie sensiblement du même côté. Plusieurs époques ont laissé des traces à Sainte-Colombe; mais il est malaisé de discerner ce qui revient à chacune d'elles: au roman j'attribuerais le flanc Nord, peut-être le chœur et l'abside, la façade Ouest; au gothique, les gros contreforts d'angle de cette façade, l'enveloppe extérieure de l'avant-chœur portant clocher, partie du flanc Sud.

La nef a dû être, à l'origine, couverte d'une voûte: il en subsiste des arrachements contre le revers intérieur du mur Ouest, au-dessus de la voûte actuelle; d'ailleurs, le déversement des murs et des pieds-droits de doubleaux ne laisse pas de doute sur ce point. S'il n'y avait pas eu jadis un berceau, on s'expliquerait malaisément l'obliquité des supports.

L'ordonnance intérieure des deux travées Ouest de la nef, avec leurs arcades longitudinales, rappelle quelques églises voisines, Gardegan, Tourtirac, Puisseguin.


Brutails photogr.

FIG. 126. — VUE PRISE DU NORD-OUEST.

L'avant-chœur a une voûte d'ogives bombée. Cette voûte a-t-elle été substituée à une coupole? Peut-être. Les ogives, de profil carré, dont les arêtes sont abattues, ne décèlent pas une date bien reculée.

La façade, quoique défigurée par l'addition des contreforts obliques, est jolie à voir et intéressante à étudier, avec ses variantes de chapiteau cubique et ses lignes de dessins courants: postes, perles dans une gorge, pointes de diamant.

Ce sont d'autres sculptures qui, dans cet édifice, sollicitent surtout l'attention des archéologues: corbeaux de la corniche du chevet et, plus encore, chapiteaux de l'avant-chœur. Fait étrange, dans cette église construite sur les débris

1. Guinodie, *op. cit.*, p. 100; C, Intendance, supplément. Sainte-Colombe figure sur un état de 1758, la charpente pour 195 livres, la maçonnerie pour 380 (C 3769).

d'une villa, on ne trouve rien qui rappelle l'architecture antique, pas même de petit appareil; par contre, sur les corbeilles massives de chapiteaux très archaïques, des stries marquent des rudiments de décoration qui appartiennent, par leur style, sinon par leur date, à la période barbare.

Saint-Denis-de-Piles, arrondissement de Libourne, canton de Guîtres. — Église paroissiale.

La paroisse de Saint-Denis fut peut-être fondée au ve siècle[1]. L'archevêque Arnaud donna l'église, en 1124, non pas, comme on l'a écrit, à Saint-Martin de Tours, mais à Marmoutiers[2]. Guinodie[3] raconte que la voûte du chevet, détruite en 1587, fut rebâtie en 1740; mais il n'est pas vraisemblable qu'on ait attendu aussi longtemps pour une réparation essentielle. Il semble plutôt que la voûte s'effondra peu à peu: nous savons qu'au début du xviie siècle une réparation était au moins projetée[4]. Le clocher fut foudroyé en juin 1732[5].

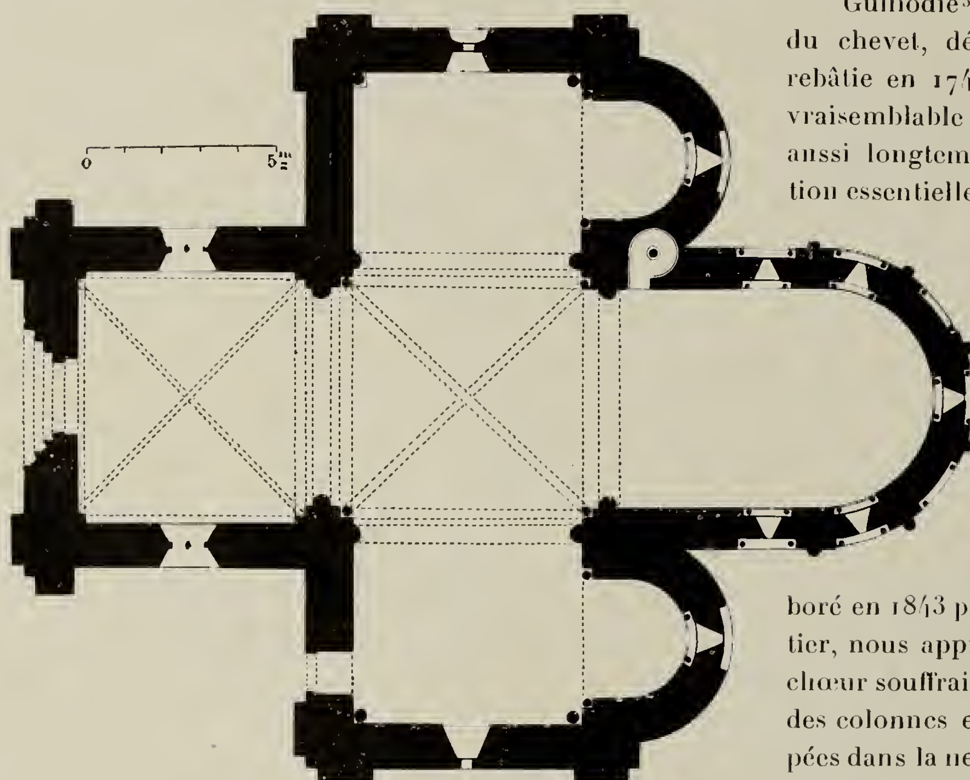


Fig. 127. — Plan de l'église de Saint-Denis-de-Piles.
Calqué sur un dessin de J. Gautier[6].

Un devis, élaboré en 1843 par l'architecte J. Gautier, nous apprend que la voûte du chœur souffrait des pluies; en outre, des colonnes engagées étaient coupées dans la nef et dans le transept, des colonnettes manquaient, les deux fenêtres de la nef étaient l'une et l'autre murées.

En 1849, sous la direction du même architecte, divers travaux furent exécutés: remplacement de 8 mètres courants de corniche; remplacement de colonnettes, bases et chapiteaux compris, dans les fenêtres de l'abside et des absidioles; reprise en sous-œuvre des pieds-droits de deux fenêtres à l'abside, du pilier auquel la chaire était adossée, des bases de trois autres piliers, etc. Le devis prévoyait, de plus, le grattage des murs et des voûtes, « au moyen de ripes et de Z à dents ».

En 1860, on prolongea la nef vers l'Ouest: ce changement, qui était peut-être nécessaire, eut pour effet d'enlever à l'église de Saint-Denis ce qui faisait sa principale originalité.

1. Chanoine Callen, dans sa réédition de *L'Église Saint-André*, de Lopès, t. II, p. 118, note 2. On hésite entre Saint-Denis-de-Piles et un autre Saint-Denis, commune de Camiac, arrondissement de Libourne. — 2. *Archives historiques de la Gironde*, t. XII, p. 318. — 3. *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. III, p. 356. — 4. E suppl. 5455. En 1687, « la voûte de la nef est presque tombée et ce qui reste menace ruine » (G 640). En 1739 (?), la voûte est neuve en partie « et le reste de la voûte n'est pas bien ancien » (G 648). — 5. E suppl. 5465. — 6. Quelques détails de ce calque sont à rectifier: des colonnes figurées pleines et adossées sont, en réalité, des colonnes engagées; la brisure des berceaux n'est pas indiquée, etc.

L'église, orientée vers l'Est, avec une faible inclinaison au Nord, dessinait en plan, avant l'agrandissement de 1860, une croix grecque : abside et chœur développé, transept et absidioles, travée unique de nef. Le clocher s'élève sur le carré du transept.

L'abside et les absidioles sont voûtées en cul-de-four : le chœur, en berceau brisé ; les bras du transept, en berceau brisé perpendiculaire à l'axe de l'église ; pas de doubleau sous le berceau transversal, mais un formeret soutenant la voûte à sa rencontre avec les murs de tête ; le carré du transept et la nef sont voûtés d'ogives. Dans ces deux dernières voûtes, doubleaux, ogives et formerets sont taillés suivant un profil à moulures concaves : ce sont les nervures dites prismatiques, de la fin du gothique. Drouyn pensait que le carré du transept avait été couvert d'une coupole [1] ; mais les quatre piliers ont une colonne d'angle engagée qui ne se trouve pas sous les coupoles de nos pays.



Brutails photogr.

Fig. 128. — Vue prise du Sud-Est.

Les supports appartiennent à un type répandu et quelque peu banal : des pilastres armés d'une colonne engagée et, sur le tout, une frise sans sculpture, sommée d'un tailloir mouluré.

Les fenêtres varient. Dans l'abside : à l'intérieur, colonnettes ; à l'extérieur, ressaut, colonnettes, moulure d'imposte qui se combine avec la moulure profilée à la naissance des arcs de décharge. Dans les absidioles : à l'extérieur, ressaut biais et, au Nord, archivolte d'étoiles à l'extrados. Aux deux bouts du transept, fenêtre : longue et étroite au Sud, soulignée d'une archivolte au Nord. Dans la nef : fenêtres en arc brisé, à double ébrasement, avec meneaux et remplage flamboyant.

La ligne de soubassement de l'abside est accusée, en dehors, par une mouluration qui forme la base des colonnes engagées. La partie supérieure de cette même abside a été refaite en maçonnerie commune, tandis que, dans la partie ancienne, l'appareil est plus beau.

Le clocher a été rebâti vers le XVIe ou le XVIIe siècle. Il garde, sur la face Ouest, un solin qui témoigne que le toit de la nef a été jadis plus élevé.

La façade comprenait une porte, au-dessus une corniche, puis une arcature aveugle.

L'un des caractères les plus frappants de cet édifice consiste dans l'emploi à peu près exclusif de la décoration géométrique : des chapiteaux nus, des modillons où l'ornement est réduit au minimum.

D'autre part, si l'on fait abstraction de la travée de 1860 environ, l'église paraît homogène ; dans les fenêtres de la nef, le remplage flamboyant doit avoir été refait ; mais je ne sais pas si elles ont été percées après coup. Or, elles sont bien gothiques, et l'élévation de leur niveau exclut la possibilité d'une voûte en berceau. On peut se demander si l'église de Saint-Denis-de-Piles n'est pas une église romane attardée, dont la nef et la croisée auraient été, dès l'origine, voûtées suivant la formule gothique.

1. Monographie publiée dans l'*Histoire de Guîtres*, de Godin, p. 209.

Saint-Émilion, arrondissement et canton de Libourne. — Église collégiale, aujourd'hui paroissiale. Vocable : saint Émilion.

L'église paroissiale de Saint-Émilion est celle qui est taillée dans le roc ; l'autre église appartint d'abord à un monastère bénédictin ; elle passa, vers la fin du XIe siècle, à des

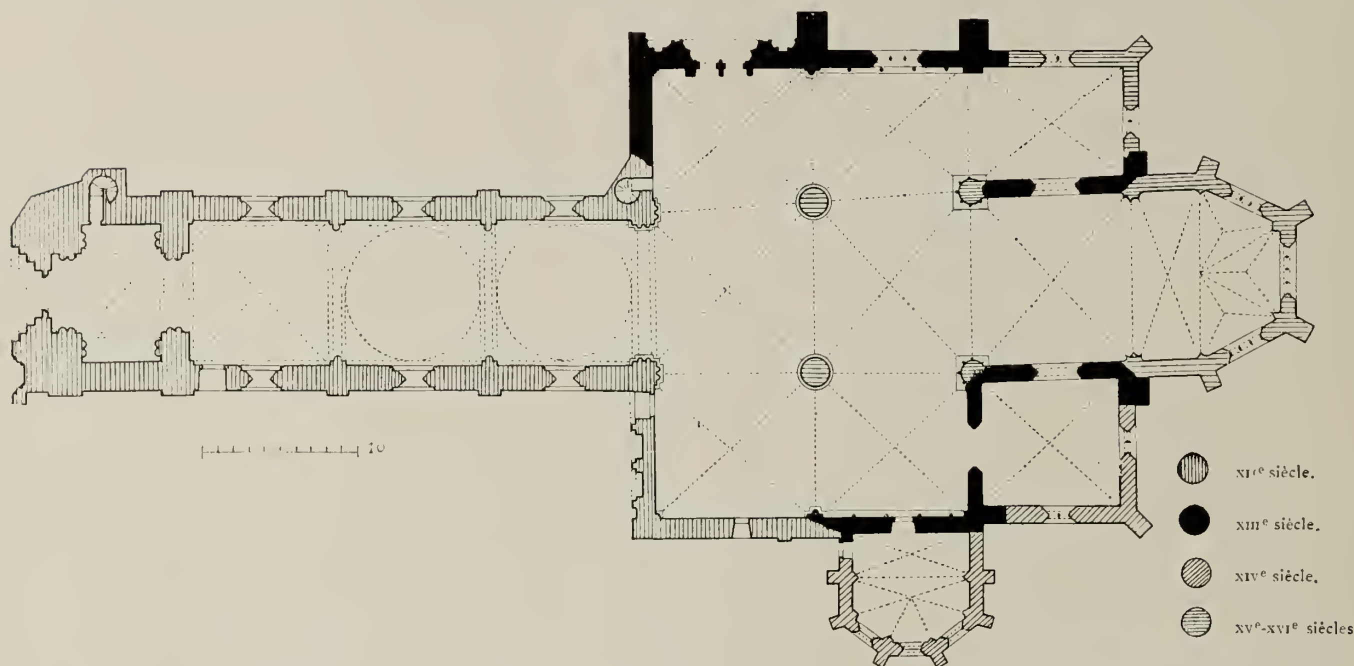


FIG. 129. — PLAN DE L'ÉGLISE COLLÉGIALE DE SAINT-ÉMILION.
Calqué, sauf l'indication des époques, sur un plan conservé au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts.

chanoines réguliers ; ceux-ci furent sécularisés, en 1306, par Clément V, qui nomma doyen un de ses neveux, Gaillard de Lamothe.

En 1419, le chapitre était impuissant à réparer son église[1].

Un registre du notaire Dartiguemale nous a conservé l'acte par lequel Jean Lescamp, verrier dans la paroisse Saint-Projet de Bordeaux, s'engageait, en 1476, à faire une verrière pour une fenêtre de trois jours et deux meneaux[2]. On dut exécuter au chevet d'autres travaux, qui nécessitèrent une nouvelle consécration en 1542[3].

Pendant le XIXe siècle, l'ancienne collégiale, devenue église paroissiale, a, ou à peu près, échappé à la rage de restauration qui sévissait ailleurs. Un rapport rédigé par Paul Courau en 1841 ne demande que des travaux d'entretien : enlèvement de terres qui donnent de l'humidité aux murs, réouverture des fenêtres Nord de la nef pour assainir l'église, réfection du mur en pignon élevé sur le doubleau à l'entrée de l'abside, mise en état de la charpente. En 1876, la charpente s'effondra et il fallut la rétablir. M. Paul Gout a effectué des réparations pendant la période 1896-1899. Tout récemment, on a restauré les vitraux et changé les meneaux.

L'église de Saint-Émilion est orientée presque vers le Nord-Est ; l'axe du chevet dévie fortement vers le Sud[4]. L'édifice était couvert d'une série de coupoles sur la nef et probablement

1. Denifle, *La désolation des églises*, t. I, p. 142. — 2. Cette verrière devait figurer saint Pierre, saint Jean-Baptiste et saint André présentant le donateur, Arnaud Vesin ; la Trinité, une Pietà, saint Émilion ; saint Paul, saint Jacques et sainte Catherine présentant la femme du donateur et leurs deux filles. — 3. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXVIII, p. 74. Une verrière du chevet portait la date de 1522 (Ch.-D. Tournel, *Note sur les vitraux anciens de l'église collégiale de Saint-Émilion*, dans le Bulletin de la *Société historique et archéologique* de Saint-Émilion, 3e fascicule, p. 20). — 4. Il convient de rectifier dans ce sens le plan des Monuments historiques dont je donne la reproduction.

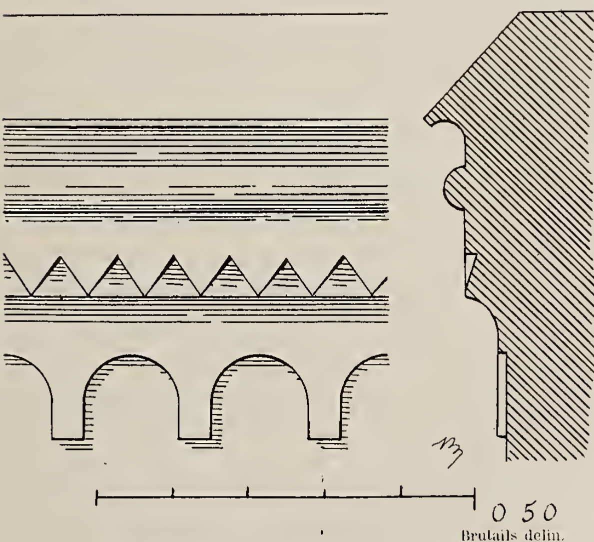
d'une autre file en travers sur le transept[1]. De ces coupoles, deux subsistent, dans les travées orientales de la nef. Dans la travée qui suit, à l'Ouest, la coupole a fait place à une croisée d'ogives. Il ne paraît pas, d'ailleurs, qu'il y ait eu primitivement sur cette travée une coupole et l'évolution de l'art de bâtir explique la différence: le mode de voûtement a changé, de même que le tracé de l'arc des fenêtres, qui est en plein cintre dans les fenêtres des autres travées, en arc brisé dans les fenêtres de celle-ci. Le clocher, placé au fond de la nef, s'ouvre sur ladite nef au rez-de-chaussée et au premier étage, formant tribune : rez-de-chaussée et tribune sont sous des voûtes gothiques, lesquelles comprennent, au rez-de-chaussée quatre branches d'ogives, sur le premier étage les ogives et quatre liernes non accompagnées de tiercerons.



Brutails photogr.

Fig. 130. — Vue intérieure.

Les coupoles de Saint-Émilion sont fort belles: les doubleaux à ressaut et des arcades longitudinales retombent sur des pilastres munis de colonnes engagées; un chapiteau continu et sans sculpture couronne ces supports. Les fenêtres présentent à l'intérieur une paire de colonnettes à chapiteau nu et sans tailloir, logées dans une échancrure de l'angle saillant. Dans la travée occidentale, au-dessus de cette fenêtre romane, est percé, de chaque côté, un oculus à remplage rayonnant. On a, dans cette même travée, monté, sur les chapiteaux continus des pilastres, une colonnette qui reporte au niveau voulu la naissance des nervures de la voûte.



Brutails delin.

Fig. 131. — Fragment de la corniche.

L'état actuel du chevet résulte de trois remaniements opérés durant la période gothique: le premier au XIIIe siècle, le second au XIVe, le troisième vers la fin du XVe et au XVIe siècle. Au XIIIe siècle, on revoûta le transept, on en démolit la paroi orientale, ainsi que la tête de l'église, on prolongea d'une travée vers l'Est le transept et le chœur, qui fut probablement terminé par une abside; on fit le portail Nord. Dans les travées qui furent alors bâties, le bas des murs est décoré d'une arcature aveugle et le haut porte une jolie corniche de réminiscence

1. De ces coupoles du transept il ne reste rien, sauf peut-être, à l'extrémité du bras Sud, un arc engagé dans le mur et qui rappelle les arcs longitudinaux soutenant les coupoles de la nef. Toutefois, il existe entre cet arc et les arcs de soutien des coupoles au moins deux différences: dans ceux-ci, la tête est inclinée et elle est concave; en d'autres termes, elle est plus saillante du bas et elle participe de la forme courbe du pendentif.

romane. Au XIVe siècle, on fit la chapelle Sud-Est et, afin de permettre l'accès dans cette chapelle, on transforma en porte la fenêtre qui, à cet endroit, éclairait le transept. Aux XVe-XVIe siècles, on reconstruisit la paire de piles élevée entre les deux travées du transept et la paire de piles placée à l'entrée du chœur: les piles du côté Sud furent reprises en sous-œuvre sous des voûtes provenant de la première restauration gothique; on flanqua le chœur d'une chapelle carrée au Nord; enfin, on fit une nouvelle abside. Le transept est une construction inspirée du gothique poitevin: à trois nefs, de hauteurs sensiblement égales.



Brutails photogr.

FIG. 132. — PORTE DU TRANSEPT NORD.

Deux constructions annexes ont été ajoutées à l'église: une jolie chapelle ou sacristie du XIVe siècle au Sud du transept, une autre chapelle du XVe ou du XVIe siècle au Nord de la première travée de nef.

Au fond de l'abside, la période gothique avancée a construit un édicule bas, séparé du mur par un couloir qu'abrite un berceau perpendiculaire à l'axe; l'autel était adossé à cet édicule, qui portait peut-être un autel supérieur. Cette disposition n'est pas sans analogie avec celle que Viollet-le-Duc a relevée dans les absides de Valcabrère et de la Sainte-Chapelle[1].

Enfin, sur l'un des pans de l'abside, côté de l'Évangile, est pratiquée une niche rectangulaire, sans feuillure, surmontée d'un dais gothique et qui pourrait avoir été un tabernacle.

La façade Ouest avait une porte accostée de deux fausses portes. L'angle Nord a été abattu pour donner place à un chemin, et la fausse porte de ce côté a disparu. On a dû refaire la porte centrale en grande partie; la voussure extérieure, qui a été conservée, garde une décoration d'un beau style, composée de grandes feuilles recourbées.

Leo Drouyn[2] croyait que les coupoles de la collégiale était jadis apparentes; il en donnait pour preuve la présence, en haut des murs de flanc, de modillons qui ont dû marquer le niveau supérieur de ces façades latérales. On peut ajouter que les mêmes murs portent trace de reprise à ce niveau, un peu au-dessus du point où les calottes des coupoles se dégagent de la clef des arcs de soutien. Par contre, les calottes ne sont pas maçonnées de façon à résister aux intempéries: leurs assises sont normales aux courbes, sans revêtement, et rien ne les défendrait contre l'infiltration des pluies, contre les effets de la gelée.

L'une des coupoles, qui tendait à se disloquer, a été maintenue par quatre éperons élevés sur les diagonales.

La charpente gothique de l'abside n'est peut-être pas très ancienne; mais elle est grande et elle a bel aspect. Les goutterots sont élargis vers le haut par la superposition de plusieurs assises en encorbellement, tant au dehors qu'au dedans: cet artifice a permis de donner aux blochets une bonne longueur. De plus, l'élargissement intérieur réduit d'autant la portée des entraits.

1. *Dictionnaire raisonné d'architecture*, t. II, au mot *Autel*, pp. 34 et ss. — 2. *Guide du voyageur à Saint-Émilion*, éd. de 1899, p. 46-47.

La façade Nord du transept a reçu, vers la fin du XIIIe siècle, un ensemble architectural important. L'artiste a transposé dans le mode gothique l'idée générale des façades romanes du pays: une porte et deux fausses portes; seulement, ici les fausses baies et les pieds-droits sont tapissés de deux arcatures aveugles superposées, qui règnent sur toute la largeur. La combinaison n'est pas irréprochable: les lignes ont de la mollesse et de l'indécision. Les diverses voussures et, dans la porte, le trumeau, le linteau et le tympan sont relevés de sculptures. Un bénitier est creusé dans l'appui de l'arcature inférieure.

La partie supérieure de ce portail a été modifiée: la porte était surmontée d'un gable; sur chacune des fausses baies, une autre fausse baie était ménagée, plus simple et sommée également d'un gable. La maçonnerie maussade qui couronne actuellement l'ordonnance fait regretter cette architecture piquante et mouvementée.

La description de l'église serait par trop incomplète si l'on ne disait un mot des peintures murales et des peintures sur verre. On a signalé sur divers points du monument des vestiges de peintures: il en reste dans les voûtes du transept méridional, par exemple, et dans la chapelle élevée sur le flanc Sud du chœur; mais les plus importantes se trouvent à l'angle Sud-Est de la nef: elles représentent une Vierge hiératique, très allongée, bénissante, dans laquelle MM. Gélis-Didot et Laffillée ont cru percevoir une influence italienne[1].

Quant aux vitraux de l'abside, ils renfermaient, avant la restauration récente, des fragments juxtaposés sans ordre, dont certains, avec inscriptions en gothique carrée, devaient avoir été faits par Lescamp, le verrier de 1476[2].

Saint-Émilion. — Clocher isolé.

Le clocher isolé de Saint-Émilion est celui de l'église paroissiale. On sait que cette église est creusée dans le roc: le clocher est au-dessus, et il communique avec la nef centrale par un orifice en forme de puits; un texte de 1762 nous apprend que cet orifice servait au passage des cordes des cloches pour la sonnerie[3].

D'assez nombreux documents font mention de travaux effectués à ce clocher: 1507. Projet pour déposer la flèche[4]. — 1513. Paiements au « maistre qui bastit le clocher »[5]. — XVIe siècle. Mention de dépenses pour « construire et édiffier le cluchier »[6]. — 1585. Défense au sacristain de laisser monter dans le clocher les gens en sabots[7]. Il s'agissait de ménager l'escalier, qui était en bois. — 1617. Mention de l'état du clocher, qui menace ruine[8]. — 1626. Traité avec P. Battut pour étayer la tour par « un pillier boutan du cousté de la ruyne » et pour élever un contre-mur à l'Est et au Midi[9]. — 1627. Paiement au même, pour avoir fermé deux fenêtres

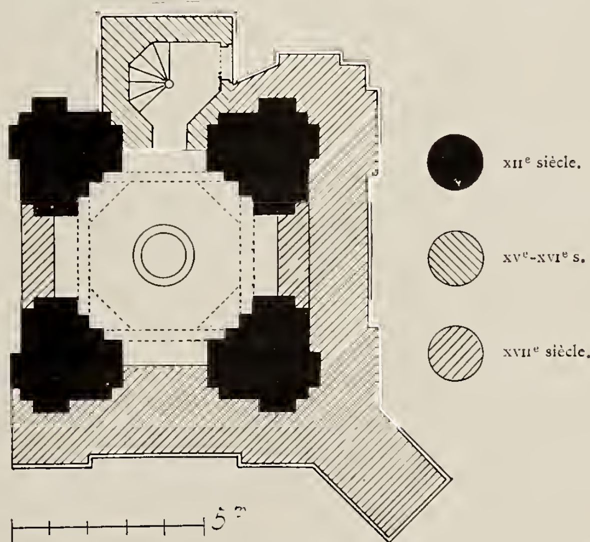


FIG. 133. — PLAN DU CLOCHER.
Calqué sur un dessin conservé au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts.

1. Gélis-Didot et Laffillée, *La Peinture décorative en France du onzième au seizième siècle*, introduction, p. XII. — 2. Voir un dessin des vitraux, exécuté en 1846 par Rivière, instituteur, dans l'Album de la Commission des Monuments historiques, et une photographie partielle dans mon *Album d'objets d'art*. — 3. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXV, p. 169. — 4. E suppl. 4595. — 5. E suppl. 4595. — 6. E suppl. 4476. — 7. E suppl. 4412. — 8. E suppl. 4422. — 9. E suppl. 4595; *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXV, pp. 157 et suiv.

« au-dessus de la dernière voûte » et pour avoir réparé l'escalier[1]. — 1762. Contrat pour la réparation des voûtes du clocher[2]. — 1773-1774. Délibération en vue de réparations au clocher[3]. — 1814. Incendie du beffroi pendant des illuminations. — 1817. La foudre tombe sur le clocher dans la nuit du 17 au 18 septembre. — 1822. Certificat de Poitevin, pour le paiement de diverses sommes, notamment: 259 francs pour « reconstruction d'un groupe de colonnes formant le pilier Sud-Est dudit clocher ». — 1859. Décompte par Paul Courau de travaux de consolidation: dans les parements extérieurs, 10 mètres cubes de maçonnerie; au premier étage, 56 mètres cubes de maçonnerie, 8^m 50 de corniche, 46^m 40 de nervures dans la voûte, six bases, 8^m 40 de fûts; au second étage, 18^mc 09 de maçonnerie, 15^m 25 de fûts, quatre chapiteaux (à 4 francs l'un), 8^m 70 de corniche, quinze corbeaux, 4 mètres d'archivolte en dents-de-scie; au troisième étage, 26^mc 78 de maçonnerie, plus 8^mc 50 pour le clocheton et les arcs-boutants, 9^m 60 de corniche, 18 mètres de moulures de pendentifs(?), vingt-quatre corbeaux; à la galerie, 2^m 50 de balustrade; quarante-deux crochets; 914 kilos de fer pour tirants diagonaux.

Enfin, en 1892, M. Valleton a réparé les voûtes des premier et deuxième étages, la balustrade, la flèche et refait le couronnement de ladite flèche et des clochetons dont elle est entourée.

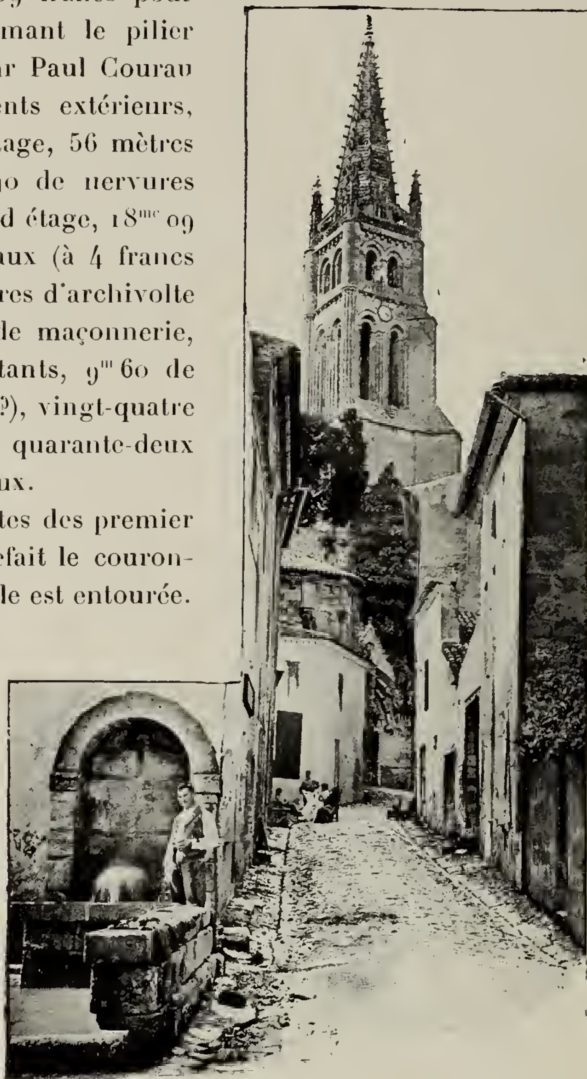


Fig. 134. — Vue du clocher, prise du Sud-Ouest.
Extrait du *Guide à Saint-Émilion*, par L. Drouyn (Maleville, éditeur).

Sans parler des ouvrages de consolidation, le clocher dénote deux périodes de travaux : l'ensemble de la tour est du XIIe siècle sensiblement plus avancé dans le haut; la flèche est du XVIe.

L'une des particularités les plus frappantes de ce clocher, c'est que le rez-de-chaussée, largement ouvert, comprenait quatre piliers réunis par des arcs en plein cintre; ces baies ont été murées. La voûte basse est une coupole à pendentifs plans; mais rien ne garantit que le type n'en ait pas été changé au cours des travaux de restauration.

Ce rez-de-chaussée est couronné, à l'extérieur, par une corniche. L'étage au-dessus est roman; mais la voûte, très remaniée, est gothique. A l'extérieur, le côté Ouest de cet étage, seul visible, — les autres faces sont masquées par le placage de 1626, — présente une baie entre deux fausses baies étroites; au-dessus, le parement est en appareil réticulé.

La transition de la souche à la flèche se fait, en dedans, à la hauteur de l'arc des fenêtres, ce qui a entraîné des coupes de pierre étranges. La flèche est contrebutée au pied, en dehors, par huit petits arcs-boutants, qui joignent aux quatre clochetons élevés sur les angles de la tour les huit arêtes de la pyramide.

1. *Archives historiques*, t. XXXV, p. 164. — 2. *Op. cit.*, p. 169. — 3. E suppl. 4441; *Archives historiques*, t. XXXV, pp. 171 et suiv.

Saint-Ferme (Sanctus Fremerius), arrondissement de La Réole, canton de Pellegrue. — Église d'une abbaye de Bénédictins, sécularisée quelques années avant la Révolution.

Les archives de Saint-Ferme sont perdues, et nous savons peu de chose sur l'histoire de l'édifice. Les Huguenots l'assiégèrent sans succès en 1585 et en 1615[1]. En 1607, l'abbé de Gasc fit à l'église des travaux d'entretien[2]. La *Gallia* prétend que l'abbé Léon de Lalanne (1622-1667)

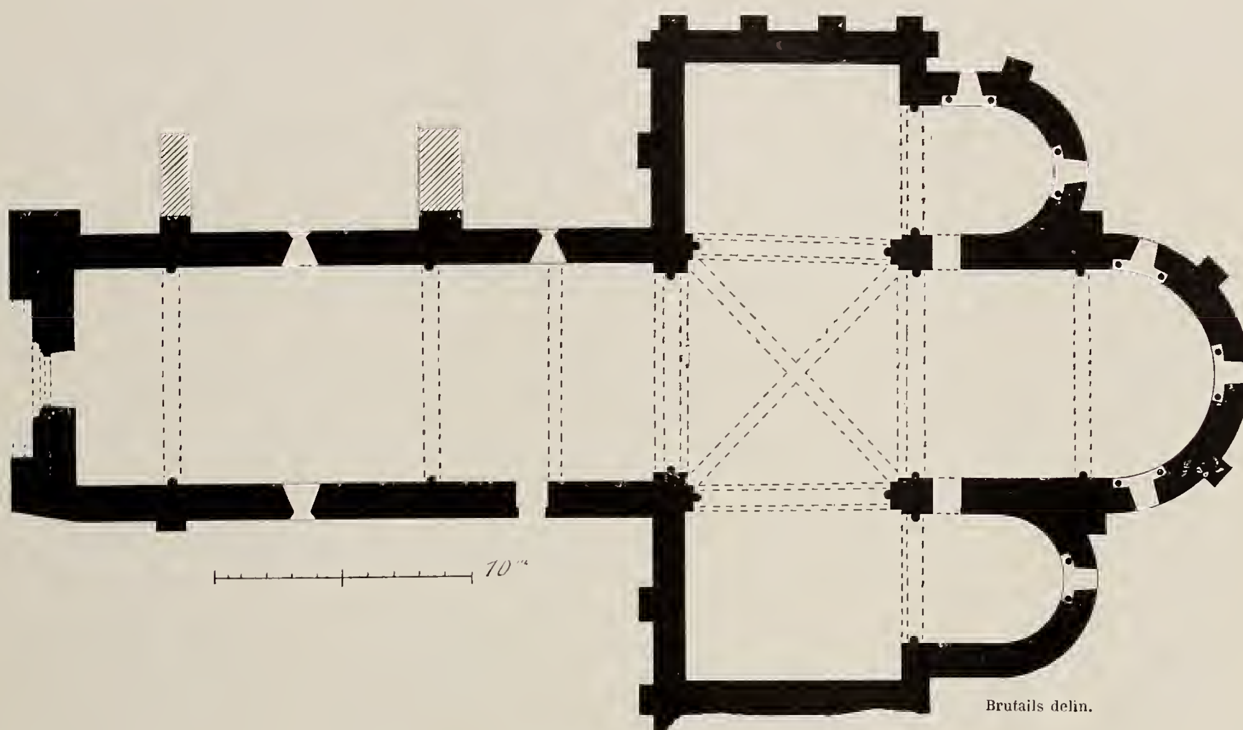


Fig. 135. — PLAN DE L'ÉGLISE DE SAINT-FERME

« navim ecclesiæ... a fundamentis erexit ». Un successeur de Léon de Lalanne fit faire, en 1771, « le perron d'antrée de la porte principale de l'église » et, en 1773, il fit « ressarcir les fantes de la voûte de l'églize devant la chapelle de Notre-Dame,... fermer le vitrau devant la chapelle de saint Fiacre »[3], etc.

P. Courau, en 1845 et 1847, prépara des devis pour le renouvellement de la charpente et la reconstruction des assises hautes de deux contreforts du transept; il prévoyait, en outre, la réouverture des fenêtres dans les chapelles et dans le chevet, l'enlèvement des boiseries qui cachaient ces fenêtres, enfin le grattage des murs et des chapiteaux, couverts de plusieurs couches de badigeon. En 1824 et 1855, il est question de travaux à la charpente.

L'orientation incline vers le Nord. L'axe du chevet s'infléchit du même côté. Le plan est celui des églises importantes du pays: abside au bout d'un chœur assez long, absidioles flanquant l'abside et s'ouvrant sur le transept, enfin nef sans bas-côtés. Cette nef étant sous voûte, les murs sont assez épais: 1m35. La porte principale est percée à l'Ouest, à travers un mur plus épais encore; une porte secondaire est au Sud, laquelle s'ouvrait sur le cloître.

1. Gauban, *Histoire de La Réole*, p. 504. — 2. *Gallia christiana* (éd. 1870), t. I, col. 1219. La pile Nord-Est du transept porte la date 1607, reste de l'inscription donnée par la *Gallia*. — 3. E suppl. 3452. Il y avait deux « chapelles » dans l'église: la chapelle Saint-Fiacre, affectée au service paroissial (E suppl 3452), devait être dans le bras Nord du transept, du côté opposé au cloître; l'autre était dédiée à Notre-Dame. La voûte du transept Sud garde les traces de réparations.

Les absides sont voûtées en cul-de-four; la nef, les chœurs et les bras du transept, en berceau; le carré du transept, d'ogives. Il y a trois doubleaux dans la nef et un à l'entrée de l'abside principale; le carré du transept est encadré de doubleaux à deux rouleaux et à ressaut.

Les voûtes ont subi maintes déformations. La plus intéressante de ces voûtes est la voûte d'ogives de la croisée: les quatre branches d'ogives, du XIIe siècle, sont couvertes de dessins courants, différents de l'une à l'autre; la clef, qui est du XVIIe siècle, porte les armes d'un abbé : *de..., à un lion de..., au chef de..., chargé de trois annelets de...* C'est, avec une variante, — trois annelets au lieu de trois molettes, — l'écu de la famille de Gasc.



Brutails photogr.
FIG. 136. — VUE DE L'ANGLE SUD-OUEST.

Le doubleau tourné sur la nef à peu de distance de la croisée n'a pas de colonnes. Les autres retombent sur des colonnes engagées, dont les chapiteaux sont historiés ou couverts de feuilles d'un joli dessin. Les tailloirs à billettes se poursuivent le long des murs, formant une moulure d'imposte.

Sur la presque totalité de sa longueur, du côté de l'Ouest, la nef est d'un autre parti: les chapiteaux sont nus; la moulure d'imposte est brute; les bases à griffes, où les deux tores sont séparés par un bandeau, imitent maladroitement les bases de la fin du XIIe siècle. Entre les deux portions de l'édifice, à peu près dans le plan du premier doubleau de la nef, une suture bien apparente marque deux périodes. A l'Est de cette suture, les fenêtres, de type quelque peu variable d'ailleurs, sont en plein cintre et souvent accompagnées, en dedans, de deux colonnettes; à l'Ouest, les fenêtres sont en arc brisé et à double ébrasement, sans colonnettes.

A l'extérieur, sur le flanc Sud, la suture monte droit, avec une régularité déconcertante; à l'Ouest de cette ligne les reconstructeurs ont ménagé une baie, une fenêtre, dont l'arc est d'un appareil bizarre: on l'a prise pour la moitié d'une fenêtre, dont la présence sur ce point compliquerait singulièrement les choses.

Dans le carré du transept et le chevet, M. l'abbé Thibaut a signalé, comme à Mauriac, Aillas et Pellegrue, une différence de niveau sensible entre les socles, qui sont plus élevés au Sud.

L'extérieur du chevet est très simple. Il subsiste sur l'absidiole Nord quelques corbeaux qui paraissent avoir porté jadis une corniche. Il n'y a plus de corniche, plus d'autre saillie que celle des contreforts; l'encadrement des fenêtres n'a pas d'ornement, et les murs montent, surélevés pour la fortification.

Du côté Sud, la nef n'a qu'un contrefort et peut-être les arrachements des assises inférieures de deux ou trois autres; le reste peut avoir disparu dans les remaniements.

La face Ouest est d'aspect sévère. On y voit les vestiges d'une rose, qui était encadrée de pointes de diamant, et d'un arc formant machicoulis, qui tenait toute la largeur entre les gros contreforts d'angles.

Le mur Nord de la nef est maintenu par des contreforts, dont le relief mesurait en bas 0^{m}55 à 0^{m}75 ; on les a renforcés, et le pied atteint 4 mètres.

Les parements intérieur et extérieur ont, çà et là, des marques d'appareil, dont deux au moins méritent d'être notées: un arc avec sa flèche, une laye de tailleur de pierre.

En résumé, cette église de Saint-Ferme offre à la sagacité des archéologues un problème

troublant: sa nef, avec les fenêtres en arc brisé, et que Drouyn attribuait au XIIIe siècle, est-elle réellement du XVIIe? L'ensemble n'est pas sans beauté: un peu froid sans doute, mais grandiose et de belle allure.

Une partie des bâtiments monastiques élevés par l'abbé Léon de Lalanne est encore debout, au Sud de l'église: ils comprennent notamment un logis, qui est d'un pittoresque achevé.

Saint-Georges-de-Montagne, arrondissement de Libourne, canton de Lussac. — Église paroissiale. Décimateur: le chapitre de Saint-Émilion.

Les documents ne conservent pas le souvenir de travaux importants à l'église de Saint-Georges. En 1772, on déboucha l'oculus Ouest, qui était muré[1]. En 1845, Labbé, chargé par

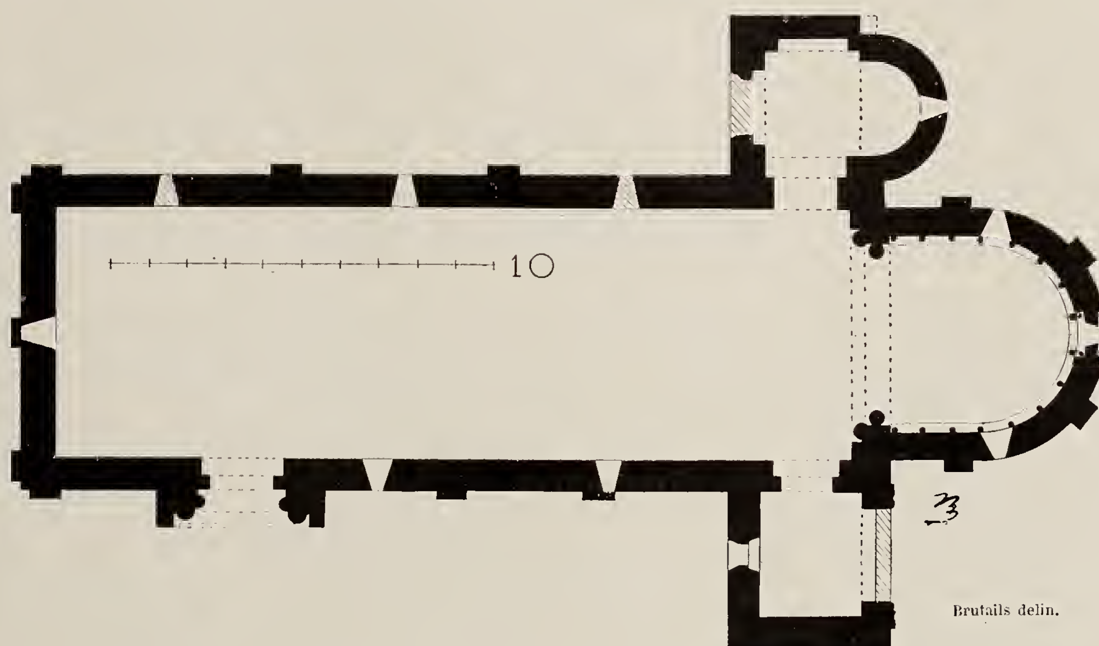


Fig. 137. — PLAN DE L'ÉGLISE DE SAINT-GEORGES.

la Commission départementale des Monuments historiques de dessiner l'édifice, revint de Saint-Georges avec un projet de restauration; mais, si l'on excepte la charpente, qu'il voulait refaire suivant un type plus rationnel, Labbé ne proposait guère que des travaux d'entretien. Il n'y a pas longtemps, on a entrepris à Saint-Georges des réparations moins discrètes, qui n'ont cependant pas trop altéré, dans l'ensemble, le caractère du monument. L'église a gardé son intérêt, et cet intérêt est considérable.

L'axe est dirigé à peu près exactement vers l'Est. Le plan comprend une abside et un petit chœur; au Nord, une absidiole, qui s'ouvre sur le rez-de-chaussée du clocher; — l'absidiole Sud a été renversée; — une nef. La porte est sur la face Sud.

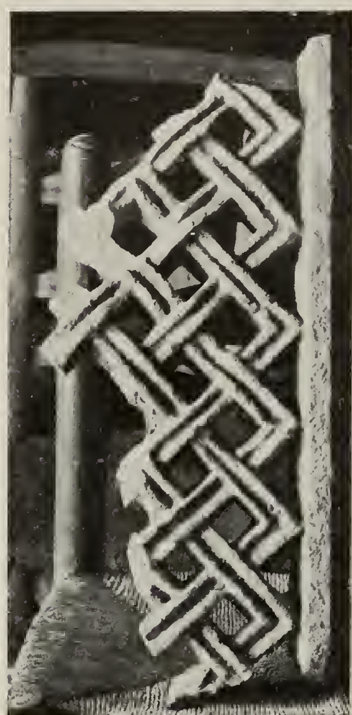
Abside et chœur sont voûtés, celle-là d'un cul-de-four, celui ci d'un berceau plein cintre. L'arc triomphal est également en plein cintre; il comprend deux rouleaux et une archivolte d'extrados.

M. de Castelnau[2] remarqua, en 1861, au fond de la nef une tribune en bois du XVIIe siècle et en haut des murs de ladite nef des vestiges d'une corniche intérieure qui avait servi à porter

1. G 3109, fol. 30 v°. — 2. Notes manuscrites, t. IV, p. 272.

la charpente. Cette charpente a été refaite à diverses reprises: les pignons Est et Ouest sont plus élevés que ne l'est actuellement le faîte.

L'absidiole Nord a un cul-de-four. Quant à l'appendice Sud, qui forme comme un bras du transept, il est voûté d'un berceau transversal d'apparence moderne; la voûte primitive devait être plus haut placée.



Brutails photogr.

Fig. 138. — Clôture de fenêtre.

A l'intérieur de l'abside règne une arcature aveugle, basse, portée sur colonnettes et très remaniée; on y peut voir des bases anciennes de forme carrée.

La maçonnerie de la nef et du bras du clocher est de petit appareil, chaîné par des contreforts plats. On a présumé avec vraisemblance que ce petit appareil a été emprunté à une villa toute voisine; sur le parement Sud, j'ai noté un chapiteau antique. L'appareil de l'abside et du haut de l'absidiole, qui a sans doute été surélevée, est plus grand et plus soigné.



Brutails photogr.

Fig. 139. — Vue du clocher, prise du Nord-Ouest.

La fenêtre qui est dans l'axe est encadrée, à l'intérieur et à l'extérieur, de deux colonnettes. Les fenêtres de la nef, en partie aveuglées, sont assez larges et à un niveau élevé. Un oculus ajoure le mur du fond; deux autres, plus petits, percés dans le mur Sud du transept, donnent de la lumière au-dessus de la voûte actuelle de ce transept. J'ai photographié et dessiné jadis deux fragments de grillages de pierre qui avaient servi à fermer des fenêtres et qui ont disparu. Leo Drouyn, qui les avait vus, pensait qu'ils provenaient de l'abside. Il faut noter à ce propos que sur le flanc Nord, au-dessous de chaque baie, une pierre fait saillie : n'aurait-elle pas porté des volets de pierre? Au Sud, une au moins des fenêtres est encore munie de l'un de ces « châssis ou treillages en bois sans vitraux » que le marquis de Castelnau avait remarqués en 1861[1].

L'abside est couronnée d'une corniche portée sur des contreforts plats et sur des corbeaux. L'absidiole a une couverture de dalles.

La porte, rétrécie et mutilée, est dans un avant-corps en pignon. L'arc, dont la mouluration est d'un sentiment antique, est porté par deux paires de colonnettes engagées, trapues

1. Notes manuscrites, t. IV, p. 272.

et vigoureuses. Au-dessus est disposée une ligne de corbeaux, entre lesquels subsistent encore deux métopes.

La partie la plus curieuse de l'église est le clocher. Monté en même temps que les constructions auxquelles il adhère, il est à quatre étages: un rez-de-chaussée plein, qui avait jadis, semble-t-il, une porte à l'Ouest; ensuite, trois étages, dont chacun a, sur chaque face, une fenêtre. Dans la fenêtre haute est maçonné un remplage percé de deux petites baies jumelles.

Le rez-de-chaussée est couvert d'une coupole gauche, qui ressemble fort à une voûte en arc de cloître. Une baie à linteau s'ouvrait du premier étage sur l'église.

La tour est plus étroite à la base qu'au sommet, de $0^{m}15$ à $0^{m}20$, m'a-t-on dit. De plus, sur les arêtes Nord-Est et Sud-Est, la construction est échancrée en angle rentrant, jusqu'à la base du second étage au Sud-Est, jusque vers le milieu de ce même étage au Nord-Est; à partir de ce niveau, elle reprend toute sa largeur, de sorte que la différence, quand on regarde la tour de biais, paraît beaucoup plus accusée qu'elle n'est.

Une autre singularité du clocher consiste dans la façon dont est traitée la corniche de premier étage: entre les corbeaux, qui sont de forme inaccoutumée, certaines métopes sont forées de trous ronds. Des trous analogues se voient en d'autres endroits du clocher et dans le pignon voisin, où ils sont cernés de traits concentriques.

Saint-Macaire, arrondissement de La Réole, chef-lieu de canton. — Église d'un prieuré de Bénédictins dépendant de Sainte-Croix de Bordeaux et acquis par les Jésuites en 1579. Vocable: saint Sauveur; l'autel affecté au service de la paroisse était dédié à saint Martin[1].

Si l'on en croit une charte bien connue[2], les Bénédictins de Sainte-Croix de Bordeaux auraient eu, dès la première moitié du XIe siècle, une *cella* dédiée à saint Laurent, où reposait le corps de saint Macaire. Les tentatives d'indépendance des moines de Saint-Macaire donnèrent lieu à des difficultés qui prirent fin à l'avantage de Sainte-Croix, vers 1165[3]. On a encastré dans le mur Nord, il n'y a pas très longtemps, une inscription qui commémore la dédicace d'une église, dans les premiers mois de 1040[4].

En ce qui concerne l'église actuelle, nous ne possédons pas de texte relatif à sa construction. Des doléances du syndic de Sainte-Croix signalent, en 1583, l'état de la voûte de notre église, « qui tombe et est toute ruynée »[5]. Nous savons qu'en 1619 il était question de surélever le clocher[6]; en 1765, à la suite d'une visite, l'Archevêque ordonna de recrépir les murs et d'en arracher le lierre[7]. L'autel paroissial était, en 1726, « au milieu d'un des côtez de lad. église priourale »[8]; puis, on coupa l'église en deux dans le sens de la longueur, par un mur élevé entre la troisième et la quatrième travée; l'autel de la paroisse fut adossé à ce mur. Après l'expulsion des Jésuites, en 1781, le curé fit renverser le mur, dresser l'autel de saint Martin contre une paroi de la nef et transférer au maître-autel le service paroissial.

Comme tant d'autres, l'église souffrit de la Révolution. En 1811, la toiture était en très mauvais état et le curé écrivit à Mgr d'Aviau qu'on n'avait pas trouvé moins de trente barriques d'eau sur les voûtes.

De 1825, il nous est resté un ensemble de pièces afférentes à de multiples entreprises : le

1. Une charte du 20 octobre 1420 mentionne «l'autar parropianal de Sent-Martin instituit en la gleysa de Sent-Machari » (H, fonds de Sainte-Croix, droits à Pian). — 2. Il y a lieu de faire des réserves sur l'authenticité de cette pièce (Richard, *Histoire des comtes de Poitou*, t. I, p. 218, n. 3). — 3. Virac, *Histoire de Saint-Macaire*, pp. 427-431; cf. les pièces, H 516. — 4. Jouannet, *Statistique de la Gironde*, t. II, p. 368, avec un dessin à la fin du volume. — 5. H 312. — 6. E suppl. 3101. — 7. E suppl. 3156. — 8. 9 décembre 1726 (H, fonds de Sainte-Croix).

peintre Sandré retoucha les peintures; Boirac répara la charpente; Moulinié coupa « les corbeaux de pierre... à droite et à gauche des murs de la nef », enleva une colonne pour loger la chaire, élargit deux fenêtres au clocher, restaura la façade latérale Nord, etc.

L'église de Saint-Macaire fut, semble-t-il, la première dont s'occupa la Commission départementale des Monuments historiques : dès 1839 et 1840, elle signala l'urgence qu'il y avait à

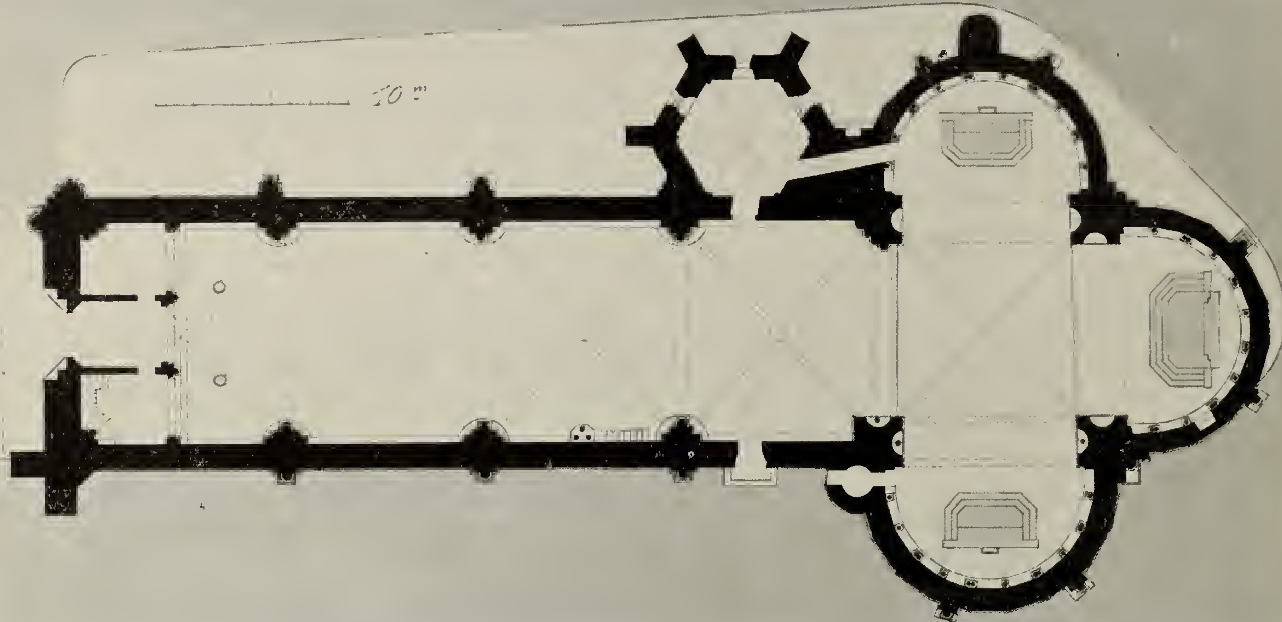


Fig. 140. — PLAN DE SAINT-MACAIRE
Dessin de M. Lacombe.

refaire la charpente, qui pesait par endroits sur les voûtes, et à mettre les voûtes elles-mêmes en état. Le projet fut exécuté en 1841 ; de plus, le porche établi en avant de la façade Ouest fut enlevé et la démolition du prieuré dégagea le monument sur sa face Sud. Voici le détail de quelques travaux effectués en 1841 : réfection de la charpente, de 7 mètres de cordon au-dessus du portail et de 18 mètres de cordon sur le flanc Nord, de quatre chapiteaux manquants, de 2 mètres d'entablement à l'abside et de 7 mètres de corniche à l'Ouest, du glacis correspondant au retrait du mur en dehors de la travée Ouest, côté Nord, d'un chapiteau et deux voussoirs « en face de l'hôtel Notre-Dame », lequel autel était dans le bras Nord du transept; enfin, un peintre brossa au vif les sculptures, qui étaient empâtées de badigeon.

Peu avant 1879, la fabrique fit construire une tribune et gratter les voûtes. Il fallut, cette année-là encore, remplacer dans la charpente deux tirants brisés.

On a, durant ces dernières années, repris une lézarde dans l'abside méridionale et mis la façade en état, réparé le bas de la rose, remplacé dix-neuf fûts de colonnettes et dix bases, sculpté un groupe de trois chapiteaux sur le contrefort Nord-Ouest et six chapiteaux du portail, etc.

L'église Saint-Sauveur de Saint-Macaire, orientée à peu près vers le Nord-Est, a un chevet tréflé; les trois absides groupées autour du carré du transept sont à onze pans coupés. La nef comprend quatre travées à peu près carrées. L'ensemble de l'édifice mesure près de 60 mètres

de longueur. L'entrée principale est à l'Ouest; des portes secondaires ont été percées et certaines murées au Sud et au Nord. Un escalier est logé dans l'angle Sud-Ouest du transept et le clocher a été construit après coup dans l'angle Nord-Ouest de ce même transept.

Drouyn pensait que toute l'église avait été fondée d'un seul jet: il reportait à l'époque romane les assises inférieures du monument entier, exception faite de l'angle Sud-Ouest et de la plus grande partie de la façade; dans le chevet, les parties basses dateraient des débuts du XIIe siècle et les parties hautes de la fin du même siècle.

Ce qui, du moins, saute aux yeux, c'est que le gros de la construction est plus ancien à l'Est: les trois absides sont romanes; le carré du transept marque une transition: les trois piles Nord-Est, Sud-Est et Sud-Ouest sont de type roman, tandis que la pile Nord-Ouest, comme les autres supports de la nef, est un groupe de pilastres dont les angles sont arrondis et sur le milieu desquels ressort une colonne engagée.

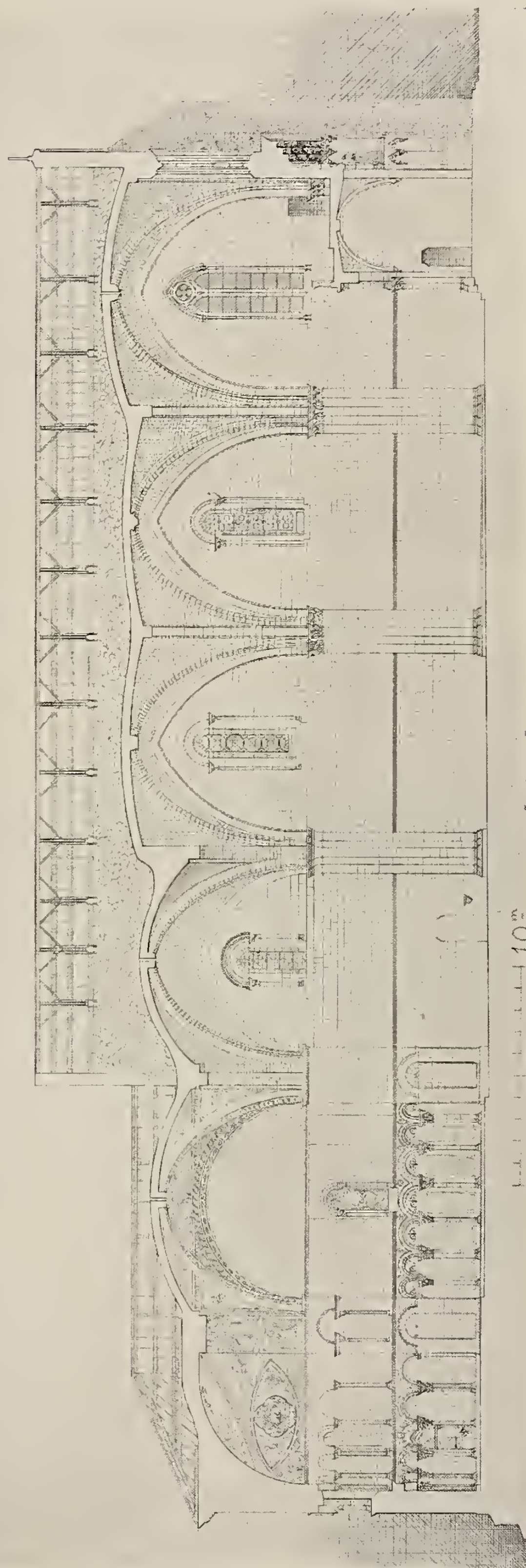


Fig. 141. — Coupe en long.
Dessin de M. Lacombe.

Les absides sont voûtées en cul-de-four. Le constructeur a bandé, à l'Est, au Nord et au Sud de la croisée, des arcs larges et puissants, comme ceux qui portent les coupoles; toutefois la voûte du carré est sur croisée d'ogives. Cette voûte et celle de la travée de nef qui est contiguë sont fortement bombées, mais appareillées à la façon des voûtes gothiques et les files de claveaux sont perpendiculaires aux côtés; les ogives ont un profil vigoureux: deux gros boudins courent le long d'une gorge qui porte un rang de fleurs à cinq pétales. Dans les travées suivantes, les voûtes sont moins bombées et le profil des nervures, aussi bien que la sculpture des chapiteaux, permettent d'intéressantes observations sur l'évolution des formes.

Les absides sont ornées d'une arcature de soubassement; l'abside centrale a, en outre, un second ordre d'arcades qui encadre les trois fenêtres. Chacune de ces arcatures est couronnée d'un cordon de

billettes, qui se continuait dans la nef: le cordon inférieur rencontrait les piles à peu près au milieu de leur hauteur; l'autre courait au niveau des tailloirs. Les deux ont été arasés; le cordon inférieur seul a été rétabli.

Les socles sont ronds dans la nef et plus élevés au Nord. La collection des chapiteaux est remarquable: chapiteaux romans des arcatures du chevet, frise nue en haut des quatre piles de la travée orientale de nef, chapiteaux à feuillages des travées suivantes. La série des fenêtres de la nef n'est peut-être pas moins intéressante, depuis les fenêtres de l'Est, bien romanes, — surtout au Nord, où la fenêtre est cachée par le clocher, — jusqu'aux larges fenêtres à remplages de l'Ouest.

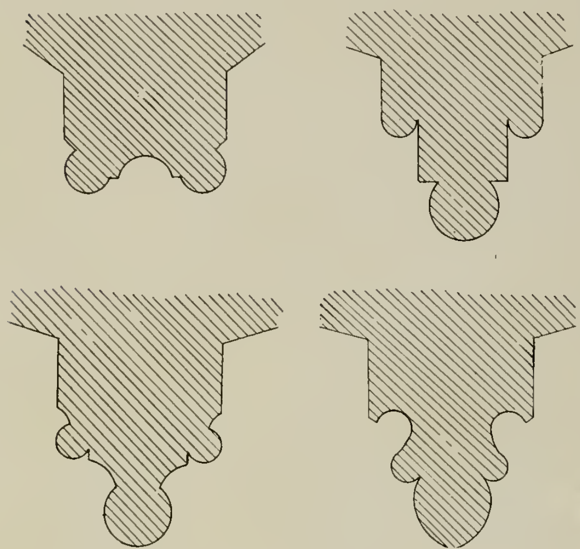


FIG. 142. — PROFILS D'OGIVES.

Les trois absides et le carré du transept ont reçu, vers 1300, une décoration picturale, qui a été conservée sur les voûtes de l'abside centrale et de la croisée du transept. Ces peintures ont malheureusement souffert d'une restauration en 1825. La composition principale représente le Fils de l'homme d'après l'Apocalypse.

A l'extérieur, bien des détails sont à mentionner: les absides ont, comme la nef, des contreforts en forme de pilastre armé d'une colonne; presque partout, les contreforts s'arrêtent quelques assises avant d'atteindre la corniche et, dans les absides, ils portent des colonnettes. Un énorme contrefort cylindrique monte contre l'abside Nord, jusqu'au cordon de billettes qui est sous l'appui des fenêtres et il se continue en un faisceau de colonnettes d'un dessin imprévu et piquant.

La corniche des absides, semée de billettes, repose sur des corbeaux dont le plus grand nombre rappelle les modillons à copeaux. Dans une portion de l'abside Nord, entre les corbeaux, les métopes sont décorées d'un ornement gravé à huit rais.

La travée Est de la nef a un cordon sous les fenêtres; la face Nord de cette travée est masquée par le clocher. Sur le flanc Sud, cette même travée a une corniche basse, au niveau de la corniche des absides, tandis que, dans les autres travées de la même face, le haut du mur garde des traces de pignons, dont les noues déterminent la hauteur du couronnement des contreforts. Au Nord comme au Sud, le mur de la travée Ouest s'amincit à partir d'un certain niveau; le même fait se produit à Saint-Émilion.

La façade Ouest a été reprise à plusieurs fois: l'angle Nord, avec ses colonnes groupées, est roman; mais les chapiteaux, d'ailleurs refaits, sont gothiques; la porte est du XIIIe siècle; le fronton, la rose et le contrefort d'angle au Sud sont d'une époque plus avancée.

La porte est d'une conception ingénieuse: les pieds-droits biais sont coupés en deux étages, soubassement non compris: de chaque côté, en bas deux arcs trilobés, en haut deux statues de plein relief, dont chacune est abritée sous un dais. Les voussures prennent naissance au-dessus de ce dais; elles sont décorées de feuillages et de statuettes: Vierges sages, Vierges folles, anges. Dans le tympan, le Christ, assisté d'anges; sous le linteau, qui est nu, un linteau inférieur porte le Christ et dix Apôtres(?); tympan et linteaux sont soutenus en dessous par un encorbellement découpé en arc tréflé, dont la naissance correspond, ou à peu près, à la moulure qui sépare les deux étages des pieds-droits. C'est, avec une allure plus franche et plus libre,



Brutais photogr.

Planche XIV. — PORTE DE SAINT-MACAIRE

l'idée de la porte Sud de Saint-Seurin de Bordeaux. La statuaire est également supérieure à celle de Saint-Seurin : le personnage mutilé du jambage Nord est joliment modelé.

Les vantaux de la porte de Saint-Macaire avaient été rendus classiques par un dessin de Drouyn[1]. On les a sottement remplacés, vers 1865, par une menuiserie quelconque. Les deux vantaux pourrissent dans un débarras voisin.

Le clocher, qui est construit, nous l'avons vu, dans l'angle Nord-Ouest du transept, dessine en plan un hexagone renforcé, sur les angles, d'éperons saillants. Le rez-de-chaussée a été converti en sacristie pendant le XIXe siècle ; dans le premier étage, autrefois livré au culte, il subsiste une piscine double sous un arc trilobé.



Brutails photogr.

FIG. 143. — VUE DU CHEVET, PRISE DU NORD.

L'église de Saint-Macaire a été l'objet de mentions nombreuses[2] : Vitet en a donné le plan dans sa monographie de la cathédrale de Noyon[3]. Comme pour Bayon, Félix de Verneilh[4] pensait que la nef avait été couverte d'une file de coupoles. Il ne semble pas que l'édifice se rattache aux églises rhénanes, non plus qu'aux églises périgourdines : à la vérité, le maître d'œuvre a eu apparemment l'intention de tourner une coupole sur le carré du transept ; mais il n'a pas donné suite à ce projet. La voûte de cette croisée et la voûte semblable de la travée voisine se rattachent, par le plan carré de l'aire qu'elles couvrent et par leur galbe bombé, à l'école angevine et peut-être à la cathédrale de Bordeaux ; le tracé des absides à onze pans rappelle l'église Sainte-Croix de Bordeaux ; la section des piles, avec les angles arrondis des pilastres, atteste l'influence de l'école poitevine ; le portail est manifestement apparenté au portail méridional de Saint-Seurin, qui est étudié ci-dessus.

Un archéologue distingué de l'Agenais, M. l'abbé Marboutin, a trouvé dans le Lot-et-Garonne, sur les confins de la Gironde et dans l'ancien diocèse de Bazas, à Esclottes, une construction religieuse dont les marques d'appareil, les ogives et certains chapiteaux sont les mêmes qu'à Saint-Macaire. Esclottes est peut-être dû à l'équipe d'ouvriers qui a construit une partie de notre Saint-Macaire[5].

Saint-Michel-de-La-Rivière, ou de Vertuye, ou de Fronsac, arrondissement de Libourne, canton de Fronsac. — Église paroissiale.

L'église de Saint-Michel est à peu près exactement orientée. Elle a été agrandie au XVIIe siècle et dotée, à cette occasion, de collatéraux qui sont médiocrement intéressants. Il est aisé de reconstituer l'édifice tel qu'il est sorti des mains du constructeur roman.

1. Caumont, *Architecture religieuse*, 5e éd., p. 563. — 2. A citer particulièrement la notice illustrée de Drouyn, dans le *Bulletin monumental*, t. XXVI, pp. 747-771. — 3. Voir *op. cit.*, p. 215. — 4. *Des influences byzantines*, p. 22. — 5. Une église avait été bâtie à Esclottes vers 1076 (Gust. Desjardins, *Cartulaire de Conques*, p. 51, n° 50). La construction analogue à celle de Saint-Macaire est due à un remaniement.

C'est une de ces églises, à faux transept portant clocher, comme il y en a toute une lignée dans les arrondissements de Libourne et de La Réole. Du mur Sud de la nef il reste une partie, dans laquelle était percée une porte aujourd'hui murée; l'arc de cette porte est redessiné par une archivolte d'extrados décorée de dents-de-scie. Un contrefort s'élève près de là, médiocrement saillant, terminé en talus. La voûte de la nef est récente; elle a remplacé une fausse voûte, qui avait elle-même été substituée à un lambris.

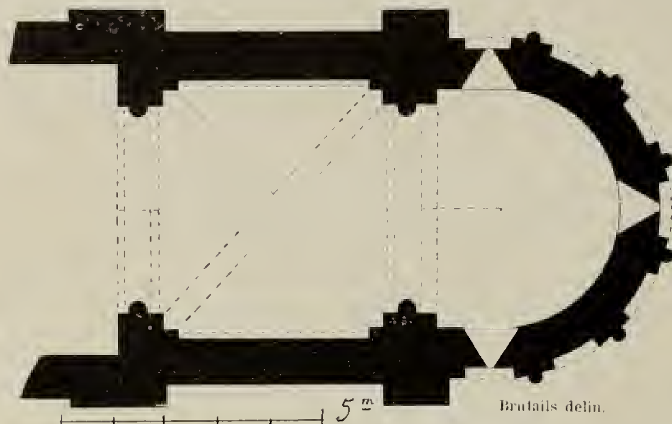


FIG. 144. — PLAN PARTIEL DE SAINT-MICHEL-DE-LA-RIVIÈRE.

L'abside, en bon état de conservation, est, à l'extérieur, l'une des plus jolies de la région : fausse arcature, corniche sur colonnes engagées et sur corbeaux.

La partie haute du clocher est moderne. Peut-être le clocher s'arrêtait-il au niveau de la corniche sur corbeaux qui est au bas de l'étage supérieur. Dans l'étage du beffroi et à l'angle Nord-Ouest, M. l'abbé Lamartinie, naguère curé de Saint Michel, a dégagé une ouverture et quelques marches: il devait y avoir dans la nef, à mi-hauteur, une porte desservant cet escalier, qui était combiné pour la défense.

La partie la plus intéressante de l'église est l'avant-chœur sis au-dessous du clocher, avec sa voûte d'ogives. Les supports sont encore romans; la voûte présente un mélange bizarre de formules rationnelles et de tâtonnements: formerets et doubleaux sont en arc brisé, épais à la clef, afin de diminuer la forme bombée de la voûte, très minces aux naissances, parce que la place manquait pour les loger. La place manquait si bien que le maître d'œuvre a commencé les formerets deux ou trois assises plus haut que les ogives ; ils sont accrochés aux maçonneries voisines et, pour ainsi dire, suspendus en l'air. Les ogives s'appuient sur un coussinet posé en gousset dans l'angle rentrant que forme un ressaut du pilastre. Ce sont des nervures vigoureuses; l'intrados est découpé en trois tores juxtaposés, qui s'inscrivent dans un rectangle.

Au-dessus du berceau brisé de la nef existait une charpente gothique. Elle a été refaite partiellement, assez pour qu'il soit difficile d'en restituer la disposition primitive[1].

Telle est, dans ses grandes lignes, cette église de Saint-Michel, qui a eu naguère, en la personne de son curé, un diligent et docte historien[2]. C'est peut-être en Gironde le spécimen le plus remarquable d'église à faux transept.

Saint-Vivien, arrondissement de Lesparre, chef-lieu de canton.— Église paroissiale. Décimateurs: le chapitre de la cathédrale de Bordeaux et le curé du lieu.

L'église de Saint-Vivien n'a d'ancien que l'abside. La nef était lambrissée et médiocrement intéressante. L'entrée était jadis défendue par des ouvrages qui n'avaient pas empêché les Protestants, en 1622, de forcer et de brûler l'église[3] et qui furent rasés au XVIIIe siècle: « Il y a environ vingt ans, » dit Baurein, « qu'on a abattu le restant des fortifications et des crénaux[4]. » La nef a été refaite vers 1850. Le chevet était délabré: Drouyn, qui le vit en 1858, écrivait: « Les

1. M. Lamartinie a néanmoins tenté cette restitution à la p. 121 du livre dont le titre est donné dans la note suivante. — 2. E.-M. Lamartinie, *Un coin du Fronsadais*, Libourne, 1905. — 3. A. Dupré, dans la *Revue catholique de Bordeaux*, du 10 mai 1891, p. 261. — 4. *Variétés bordeloises*, t. II, pp. 41-42.

murs se lézardent dans certains endroits et ils font ventre dans d'autres. Cependant tout cela peut durer encore longtemps[1]. » Ces derniers mots étaient, semble-t-il, de trop.

En 1880, on démolit, pour les refaire avec les mêmes matériaux, trois travées de plan courbe, c'est-à-dire partie de l'abside proprement dite. On s'aperçut alors que les fondations et le reste du chevet étaient dans un tel état de désagrégation qu'il fallait procéder à une réfection totale. Le chevet entier fut déposé et reconstitué. Ce travail, qui prit fin en 1883, n'eut pas un résultat satisfaisant : la voûte est lézardée et l'abside s'affaisse vers l'Est. Peut-être faudra-t-il reprendre une fois encore cette malheureuse construction. Dès à présent, quand on l'étudie, il faut se rappeler qu'une portion des maçonneries et des sculptures est toute récente, principalement à l'intérieur ; à l'extérieur, on a remplacé par des pierres brutes les ornements trop détériorés.



Brutails photogr.

FIG. 143. — VUE DE L'ABSIDE DE SAINT-VIVIEN.

L'ordonnance, au dehors, rappelle celle de Bégadan ; mais les proportions en sont bien plus heureuses. Comme conception d'ensemble, c'est à l'abside de Langoiran que celle de Saint-Vivien ressemble le plus. L'analogie s'étend même à un menu détail, d'ailleurs assez typique : il s'agit de colonnes légères, décorées jusqu'à une certaine hauteur d'un dessin courant et engagées dans chacun des faisceaux de colonnes qui décorent l'un et l'autre chevet.

L'étage des fenêtres comprend, à Saint-Vivien, de fausses arcades portant sur leur tympan des bas-reliefs. Sur les têtes des grands arcs de cet étage sont taillés des motifs répétés. Enfin, on a sculpté les métopes entre les corbeaux de la corniche.

L'intérieur du chevet de Saint-Vivien rappelle Langoiran, avec ses arcs, qui retombent alternativement sur une colonne et sur une console : mais le parti est, à Saint-Vivien, plus simple et plus franc. Au surplus, cette ordonnance intérieure a peut-être été modifiée : l'aspect n'inspire guère de confiance. On y peut signaler néanmoins une sculpture que le marquis de Castelnau observa en 1849[2] : c'est une frise romane placée en haut du pied-droit Nord de l'arc triomphal ; elle représente le pèsement d'une âme que saint Michel et le démon se disputent. Le sujet, fréquemment traité ailleurs, est rare sous le ciseau des imagiers romans bordelais.

1. Notes manuscrites, t. XLVII. — 2. Notes, t. I, p. 50.

Uzeste, arrondissement de Bazas, canton de Villandraut.— Église collégiale. Vocable: Notre-Dame.

On sait qu'une partie de l'église d'Uzeste est l'œuvre de Bertrand de Goth ou Clément V, qui était originaire de cette paroisse ou des environs; mais l'église existait auparavant: Amanieu d'Albret léguait, en 1262, 300 sous à la fabrique[1]. Il ne faut donc pas prendre à la lettre le mot du second successeur de Bertrand de Goth sur le siège de Bordeaux écrivant au pape

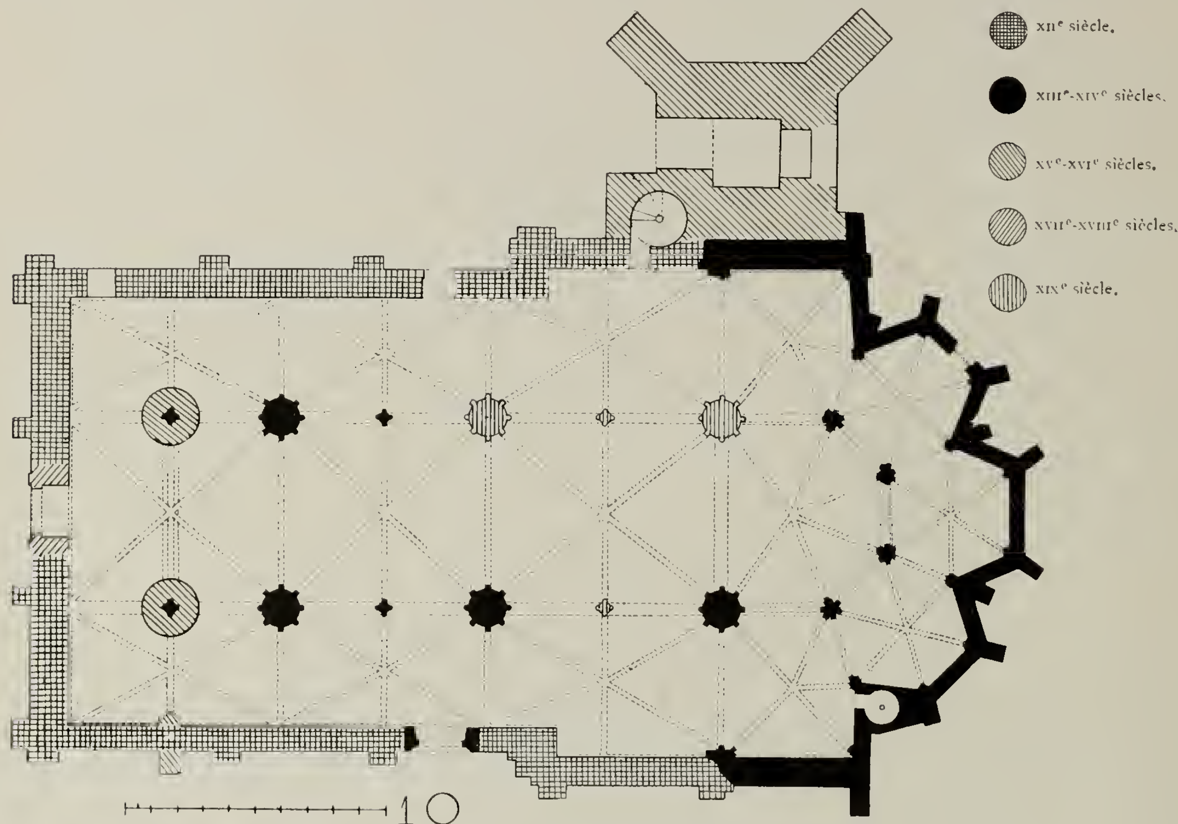


Fig. 146. — PLAN DE L'ÉGLISE D'UZESTE.
Calque, moins l'indication des dates, sur un dessin gardé au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts.

Jean XXII que Clément V avait élevé à Uzeste une église somptueuse. Clément V prescrivit, en avril 1313, de consacrer le nouveau temple, qu'il avait, l'année précédente, érigé en collégiale et où il voulut avoir son tombeau; il n'en résulte pas que la construction fût achevée: on connaît bien d'autres exemples d'églises à la consécration desquelles il fut procédé avant qu'elles ne fussent terminées.

Durant les guerres de religion, une bande de Calvinistes profana la collégiale, pilla le tombeau du pape et brisa des statues; mais le gros œuvre ne paraît pas avoir souffert: l'archevêque de Bordeaux, au cours de sa visite pastorale de 1623, trouva le corps du monument « en assez bon estat »[2].

Cependant, le temps, les intempéries, le feu du ciel, tombé deux fois en 1735, une fois en 1764, une fois en 1783, sur le clocher et sur l'église, dégradaient peu à peu l'édifice: à la veille de la Révolution, les chanoines et le peuple reconnurent la nécessité d'entreprendre une restauration. On était en 1788, et les événements arrêtèrent la réalisation de ce projet: ce fut l'œuvre du XIXe siècle.

1. *Archives historiques de la Gironde*, t. III, p. 133. — 2. G 637.

De 1819, nous avons un devis élaboré par l'ingénieur ordinaire de Bazas : il s'agissait de déposer et de reconstruire une nervure d'angle de la flèche, de refaire à neuf 10 mètres carrés de vitraux et d'en restaurer 34.

Les travaux de 1839-1840 furent plus importants : deux arcs-boutants rebâtis, les lézardes des voûtes visitées et bouchées, un clocheton de la face Sud repris à la base, le mur entre la voûte de la nef et celle du chevet démoli et refait, le contrefort placé au Nord près du clocher réédifié entièrement, etc.

Ce n'étaient guère que des palliatifs, qui ne supprimaient pas entièrement la cause du mal ; il fallut songer à des remèdes plus énergiques. Par malheur, Mérimée, chargé du rapport sur cette église, ne comprit pas l'intérêt de l'édifice ; par deux fois, en 1851 et en 1852, il fit échouer l'affaire, si bien qu'en 1861 le Curé signalait l'état de ruine de deux arcs-boutants, qui menaçaient de s'écrouler du côté de l'école. Quelques années après, en 1868, M. Mondet rédigea un rapport et un projet qui n'a été exécuté que partiellement ; c'est ainsi que l'on n'a pas construit les huit arcs-boutants prévus pour contenir la poussée des voûtes de la nef ni refait, sur des proportions plus monumentales, la flèche du clocher. Du moins, M. Mondet enserra l'édifice dans un réseau de contreforts vigoureux destinés à recevoir ces arcs-boutants qui sont restés à l'état de projet ; les deux petits piliers de la travée orientale de nef, enfermés dans une chemise ronde, comme les piliers de l'Ouest, portaient la retombée d'un arc transversal, beaucoup moins haut que la voûte et ajouré d'un oculus ; on démolit ces deux supports cylindriques, on dégagea les piliers y enfermés, que l'on refit en pierre dure, on déposa l'arc transversal, on reconstruisit la dernière grosse pile Nord de la nef et la pile voisine, qui est commune à la nef et au chevet, on rétablit les fenestrages. A ce moment ou peu après, le zèle de restauration poussa même à d'autres travaux moins justifiables : on repiqua les nervures et les bases.



Abbé Brun photogr.

FIG. 147. — VUE DE L'INTÉRIEUR.

Enfin, en 1897, M. l'abbé Brun étant curé d'Uzeste, la foudre entra dans le clocher, où elle éclata ; la force de l'explosion creva la flèche et, de nouveau, des nervures d'angles furent détachées de la pyramide. Secondés par des ouvriers d'élite, M. Magne et M. Lacombe, son inspecteur, conduisirent avec succès une réparation des plus dangereuses ; le clocher fut ensuite restauré ; la salle du trésor, au premier étage de la tour, fut mise en état, et le tombeau pontifical quitta pour une place plus décente le coin obscur où il était relégué. Cette sépulture échappa heureusement à une restauration : on se contenta de la nettoyer et de la consolider.

La collégiale d'Uzeste est un joli et intéressant édifice. L'abside, à cinq pans coupés, est enveloppée par un déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles en forme de trapèze. La nef est bordée de bas-côtés : elle compte trois travées doubles, dont les piliers sont alternativement plus forts et plus faibles. Vers l'Est, les murs de flanc ressautent à l'extérieur, de

façon à dessiner un transept de saillie médiocre. Le clocher est élevé en dehors et à l'angle Nord-Est de l'édifice.

Quand on étudie la construction avec quelque soin, on s'aperçoit que, dans les murs Ouest, Nord et Sud, transept inclus, la partie basse appartient à une église plus ancienne. Ils ont été repris, en même temps que l'on remaniait l'aménagement intérieur. A ce moment, on fit les piliers alternés et, tant dans la nef que sur chaque collatéral, des voûtes sexpartites.



Brutails photogr.

Fig. 148. — Vue prise du Nord-Est.

On sait que, dans les voûtes de ce type, le tracé des diverses nervures donne des arcs de flèches très inégales; comme les clefs sont à peu près au même niveau, — le bombement des voûtes est très faible à Uzeste, — les naissances sont à des hauteurs variables et les chapiteaux s'égrènent le long des supports. Des toits en appentis couvrent les bas-côtés; de ce fait, les fenêtres de la nef sont réduites à des dimensions minuscules et elles sont logées aussi haut que possible. La mouluration, dont il faut se défier, parce que les restaurateurs n'ont pas toujours respecté les profils, est ferme et large; de même que le style des chapiteaux à crochets, mélangés à des chapiteaux historiés de même date, et le dessin de la rose occidentale, elle annonce le XIIIe siècle. Les travaux ont dû se poursuivre pendant la seconde moitié du siècle: ils sont vaguement datés par le legs qu'Amanieu d'Albret inséra dans son testament de 1262 [1].

Le chevet appartient à un style sensiblement plus avancé. Ce n'est pas à dire qu'il y ait entre les deux parties du monument, nef et chevet, une coupure nette: dans les deux travées Nord de l'abside le profil des arcades et la disposition des chapiteaux à des niveaux différents rappellent la nef; dans les autres arcades de l'abside, le profil est plus compliqué et les divers chapiteaux sont à la même hauteur. Les voûtes basses du chevet sont comprises de telle sorte que chaque travée du déambulatoire et la chapelle correspondante sont sous une voûte unique à six branches d'ogives, couverte d'une toiture en pavillon. L'adoption de ce genre de toit a permis de percer dans les murs de l'abside des fenêtres hautes et larges, qui sont munies d'un remplage rayonnant.

M. de Castelnau a noté [2] des rinceaux blancs et noirs sur le parement intérieur d'un mur qui fermait l'arcade centrale derrière le maître-autel, une Flagellation du XIVe siècle au-dessus du tombeau de Clément V, enfin, dans un vitrail, une bordure aux armes des de Goth, *d'or à trois fasces de gueules,* et un médaillon renfermant une Présentation de Jésus au Temple.

A l'extérieur du chevet, on remarque les arcs-boutants et la balustrade de couronnement de l'abside. Le rampant de l'un de ces arcs-boutants porte, au lieu d'une rigole pour l'écoulement des eaux, un escalier qui conduit à cette balustrade.

Le chevet d'Uzeste est bien conçu: il suffit de jeter les yeux sur le plan pour voir combien sont ingénieusement répartis les supports, les plans verticaux des nervures et les contreforts. L'exécution est moins heureuse: certaines grandes arcades sont gauchement tournées.

L'église a trois portes: au Sud, à l'Ouest et au Nord. Celle-ci est romane, en plein cintre

1. Sous la naissance d'un faisceau de nervures, dans le bas-côté Nord, le maître d'œuvre a logé une statue d'évêque bénissant, dont la mitre basse, la crosse très simple, la chasuble à plis très fins accusent à peu près le début du XIIIe siècle. Voir une photographie de cette étrange statue dans *Uzeste et Clément V*, de M. l'abbé Brun, 2e éd., après la p. 16. — 2. Notes manuscrites, t. IV, pp. 259-260.

et simple; la porte de l'Ouest est moderne et insignifiante. La porte méridionale est, au contraire, fort jolie, avec son linteau et son tympan sculptés; l'archivolte de feuillages ne permet pas de la faire remonter au delà du XIVe siècle.

Le clocher a été construit après l'église. Considéré isolément, il est fort beau: toutefois, la flèche est trop petite pour la souche, qui est très robuste; mais la partie haute, qui n'a pas de marques d'appareil, est moins ancienne, et puis il ne faut pas perdre de vue que la tour, qui écrase déjà l'église, l'écraserait bien davantage avec une flèche plus importante. Le couloir du rez-de-chaussée est voûté en berceau brisé. La salle du trésor, à laquelle on accède de l'intérieur de l'église, était couverte d'ogives présentant un profil compliqué. La particularité la plus intéressante du clocher consiste dans la construction de deux balcons carrés superposés[1], qui rappellent certains clochers bretons.

Vertheuil, arrondissement de Lesparre, canton de Pauillac. — Église de chanoines réguliers[2]. Vocable: saint Pierre.

Les archives de l'abbaye de Vertheuil sont à peu près anéanties, et nous n'avons pas de document sur la construction de l'église. Le monastère fut assiégé et l'église dévastée, en 1572, par le comte de Castillon[3].

En 1732, deux maîtres architectes de Bordeaux firent une visite des immeubles bâtis qui appartenaient à Vertheuil; du procès-verbal il résulte que l'église était fort négligée: il y avait

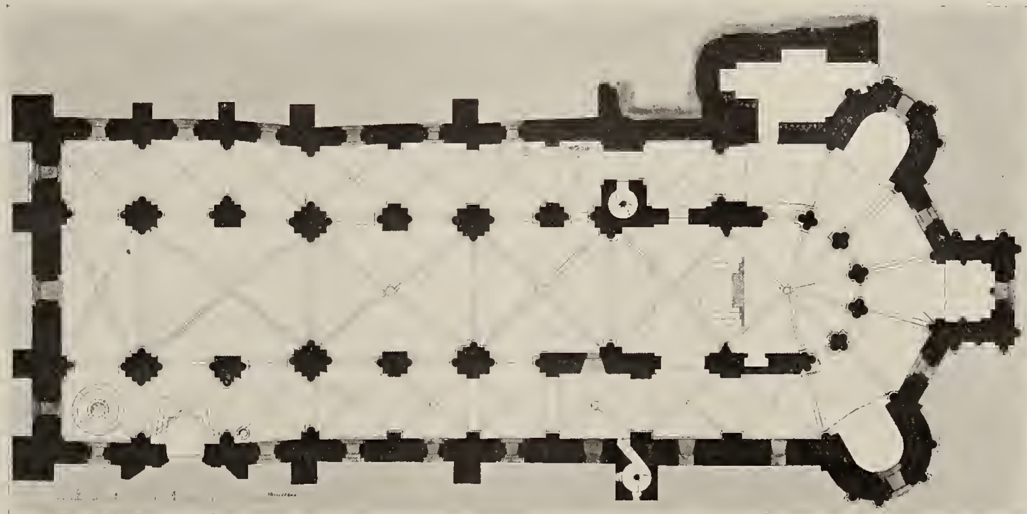


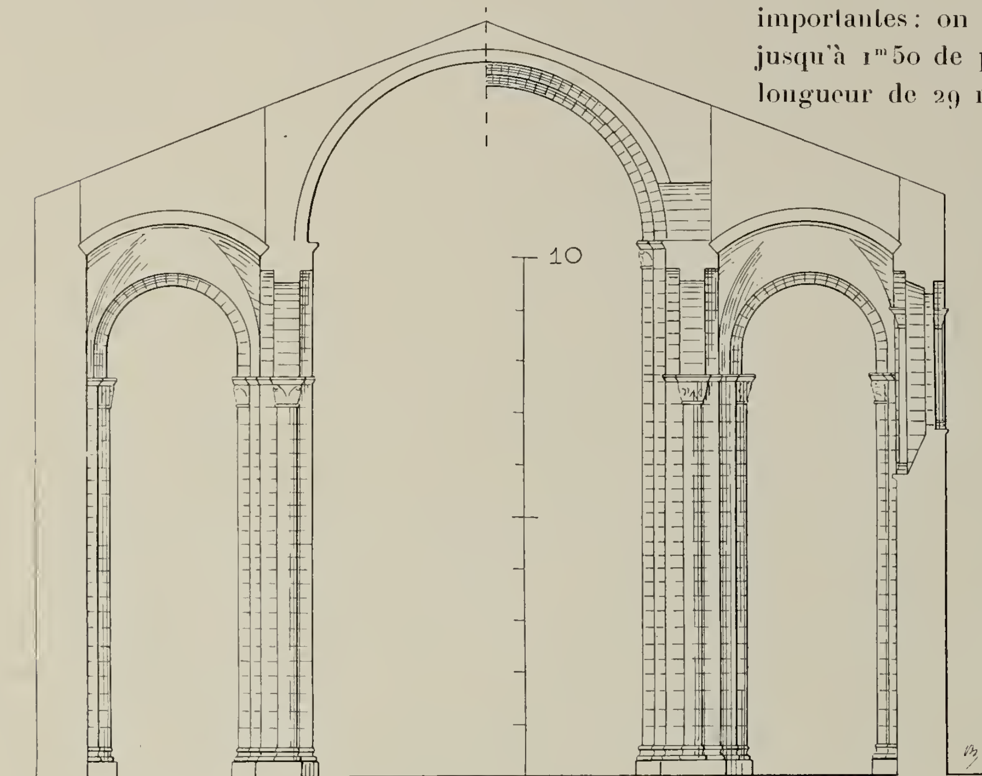
Fig. 149. — PLAN DE L'ÉGLISE DE VERTHEUIL.
Dessin de M. Pierre Ferret.

sur les murs bien des herbes à arracher, des joints à refaire, des pierres à remplacer, des trous à boucher; la tête des divers contreforts était dégradée; les charpentes se trouvaient dans un état lamentable. Le gros œuvre n'était pas trop atteint; toutefois, les experts signalent dans le

1. En 1894, M. l'abbé Brun et moi avons publié dans le Bulletin de la *Société archéologique* une étude sur Uzeste, qui a paru en tirage à part. M. l'abbé Brun, en 1899, a refondu ce travail dans un volume in-8°, *Uzeste et Clément V*, où on trouvera une description plus complète et de plus nombreuses gravures. — 2. La réforme de Chancelade a été introduite à Vertheuil en 1665 (A. de Lantenay, *Revue catholique de Bordeaux*, 1883, p. 146). — 3. Jouannet, *Statistique de la Gironde*, t. II, 1re partie, p. 189; *Compte-rendu des Monuments historiques*, t. IX, p. 18. En octobre 1573, le comptable du chapitre de la cathédrale fit une dépense « pour achapter de la poudre pour envoyer à Verteuilh » (G 493, fol. 14 v°).

bas-côté Nord trois arcs doubleaux et trois voûtes, et dans le bas-côté Sud deux arcs doubleaux et une voûte « fendus par un grand effort; ce qui est très nécessaire de remédier au plus tôt ». Ils conseillaient d'arrêter le mouvement par des tirants en fer.

En 1839, le collatéral Nord donnait de sérieuses inquiétudes : le mur de flanc se lézardait vers l'extérieur et la voûte laissait passer la pluie. Il fallut faire, en 1841-1843, des réparations importantes : on démolit la muraille jusqu'à 1m50 de profondeur, sur une longueur de 29 mètres et on refit la plupart des voûtes sur l'un et l'autre bas-côté. Les travaux étaient dirigés par un architecte justement connu à Bordeaux, Thiac. Thiac était très occupé ailleurs et il paraît avoir négligé le chantier de Vertheuil : quand la restauration fut achevée, on crut s'apercevoir qu'elle hâtait la ruine de l'édifice ; le sous-préfet exposa que, durant les travaux, on avait imprudemment démoli une muraille qui épaulait le clocher Nord. Thiac, dont la responsabilité était mise en cause, rédigea un mémoire justificatif et prescrivit d'étayer sans retard la tour qui était en péril.



Brutails delin.

Fig. 150. — COUPE EN TRAVERS.

Nous avons de 1847 et 1848 un projet dressé par Courau et un rapport d'un entrepreneur de Pauillac, Bernard. Les divers piliers de l'église sont de blocage, avec revêtement en pierre insuffisamment épais et mal lié avec le blocage. Le cinquième pilier Sud, à compter de l'Ouest, était à refaire ; il fallait également renforcer les piliers qui portaient le poids du clocher. Abadie, en 1849, fut chargé de l'église ; il fit placer de nouveaux étais, en 1850 et en 1855.

Ces supports provisoires ne pouvaient pas durer indéfiniment : Courau prépara, en 1859, un autre projet, qui prévoyait la reprise en sous-œuvre d'un pilier de la nef, ainsi que la reconstruction d'un pilier du chœur et d'un pilier de l'avant-chœur. Ce projet fut exécuté, au moins partiellement, au cours des années 1863-1864.

L'orientation de l'église de Vertheuil incline vers le Sud. Cette église est, pour nos pays, d'un plan exceptionnellement développé : il comprend une nef, deux bas-côtés, pas de transept, mais un déambulatoire sur lequel s'ouvrent trois chapelles ; la chapelle placée sur l'axe est de plan carré. Les piliers entre nef et collatéraux sont alternés : de deux en deux, ils ont du côté de la nef un support pour le doubleau. De plus, les trois premières paires de piliers à l'Ouest ne sont pas combinées comme les paires suivantes : celles-ci sont plus simples et ont, sur les côtés,

des pilastres sans colonnes engagées. Nous verrons qu'à cette différence dans le plan des piles correspond une différence non moins accusée dans l'ornementation. Les colonnes engagées avaient été retaillées dans les deux dernières paires de gros piliers de la nef vers l'Est; elles ont été rétablies dans l'une.

En somme, la nef comprend : à l'Ouest, une travée beaucoup plus large que longue, ayant de chaque côté une arcade unique; puis, trois travées doubles, ayant chacune et de chaque côté deux arcades. Dans celle de ces travées qui est le plus à l'Est, l'arcade orientale est plus courte. La travée du chœur, moins longue que les précédentes, a une seule arcade sur chaque flanc et ses piles sont allongées dans le sens de l'axe. Ainsi, dans cette partie de l'église, les arcades sont rétrécies et les supports sont renforcés, afin de mieux résister à la pesée des clochers, qui sont élevés sur les bas-côtés au droit du chœur. Les clochers ont, d'ailleurs, causé des désordres et nécessité des remaniements importants : il a fallu, à diverses époques, murer les arcades du chœur et quelques-unes des arcades voisines. L'abside avait auparavant sept grandes arcades, et ces sept grandes arcades s'ouvraient sur autant de travées du déambulatoire.

Pierre Ferret photogr.

Fig. 151. — CHAPITEAUX DE LA NEF.

Les voûtes ont été reconstruites presque entièrement à la fin de la période gothique, après la reconquête française : une clef de voûte porte des fleurs de lys. On peut voir sous le toit les arrachements de la maîtresse voûte primitive; il reste également, au-dessus des deux travées occidentales du collatéral Sud et sous le clocher Nord, des spécimens d'anciennes voûtes des bas-côtés[1]. La maîtresse voûte était un berceau plein cintre; les voûtes latérales subsistantes sont un compromis entre la voûte d'arêtes et la coupole. Il ne faut pas les étudier à l'intrados : de ce côté les traces de couchis donnent l'illusion d'un appareil de voûtes d'arêtes bombées dont



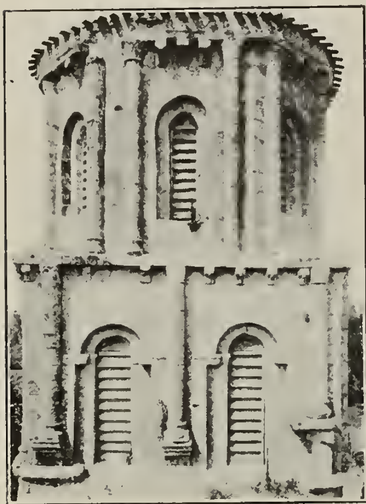
Brutails photogr.

Fig. 152. — PORTE PRINCIPALE.

1. Le marquis de Castelnau, dans ses Notes manuscrites (t. I, pp. 39-40), signale au Nord sept voûtes romanes, qu'il a prises pour des berceaux, et cinq au Sud.

les arêtes sont émoussées à la clef[1]; à l'extrados, on voit que les blocs, mal dégrossis et posés irrégulièrement, forment plutôt des assises concentriques. Mais ces voûtes se relient gauchement avec leurs supports et je ne me porterais pas garant, bien que cela soit plus probable, qu'elles remontent à l'époque romane.

La nef était-elle éclairée directement? M. Enlart le nie; Trapaud de Colombe l'affirme[2]. Il existe des restes de baies qui entament les naissances du berceau roman; mais ces baies, qui ne sont pas ébrasées, sont, d'autre part, inégales et grossièrement appareillées; enfin, pour qu'elles eussent pris jour à l'extérieur, il faudrait supposer sur les bas-côtés des dispositifs de convertures qui n'étaient guère en usage. Il est donc invraisemblable que ce soient des fenêtres; c'étaient plutôt des ouvertures destinées à surveiller le berceau central et à amener un peu de lumière dans les combles des collatéraux.



Brutails photogr.

FIG. 153. — CLOCHER NORD.

Le déambulatoire est divisé en travées trapézoïdales par des arcs transversaux en plein cintre, sur lesquels sont posés des berceaux rampants, en forme de demi-troncs de cône.

Il reste à signaler, dans le chœur, contre la paroi Nord, un encorbellement de style gothique qui peut être considéré comme contemporain des voûtes, fin XVe ou XVIe siècle. C'est le support d'un orgue; on en fit apparemment une tribune plus tard : au XVIIIe siècle, les experts passèrent des archives « dans une tribune qui donne dans l'église, laquelle nous avons trouvé faite à neuf ».

Au point de vue de la décoration, Vertheuil se divise en deux parties: dans les trois piliers à l'Ouest, la sculpture est plus variée, plus riche et très belle, avec des personnages et des scènes; dans le reste des piliers, les chapiteaux sont monotones et pauvres, et le décor en est composé à peu près uniquement de feuillages stylisés dont la pointe se recourbe en crochet. Drouyn pensait que cette seconde partie était plus ancienne; les travées Ouest et les chapelles absidales auraient été ajoutées à une époque plus avancée de la période romane. La chapelle carrée, en effet, paraît due à une addition; si les autres ont été surélevées, de façon que le haut de leurs murs masque la corniche du déambulatoire, il n'en est pas moins vrai que les chapelles mêmes ont été bâties avec le reste du chevet. Quant à la nef, la partie Ouest a une ornementation fort belle et nullement archaïque; mais la partie orientale, de style plus systématisé, plus sèchement rationnel, dénote, à mon sens, une date moins reculée. Les travaux de l'église auraient marché de l'Ouest vers l'Est.

La porte, qui a été mutilée aux XVIIe-XVIIIe siècles, était nettement saintongeaise : elle offre une suite de personnages mêlés à des plantes conduites suivant un dessin régulier, une file de petits bonshommes qui se tiennent la barbe, etc. M. Dangibeaud a publié naguère une archivolte de le porte d'Avy (Charente-Inférieure), qui ressemble beaucoup à cette archivolte de Vertheuil, et il a souligné l'analogie[3].

Le clocher Nord est seul ancien et intéressant. L'étage inférieur est brut, si bien que les colonnes engagées qui ornent l'étage du milieu portent sur des culs-de-lampe. L'étage supérieur décrit, en plan, un octogone, mais un octogone un peu gauche, un peu indécis et qui était destiné peut-être à porter une flèche conique renflée, pareille à certaines flèches de la Saintonge.

1. La figure 107 du *Manuel* de M. Enlart accuse trop nettement les arêtes et reproduit le faux appareil de l'intrados. — 2. *Manuel*, p. 300, note. *Congrès scientifique de France*, 28e session (1861), t. IV, p. 643. — 3. *Bulletin archéologique*, 1910, pp. 37 et 40.

Villenave-d'Ornon, arrondissement de Bordeaux, canton de Pessac. — Église paroissiale. Vocable: saint Martin. Décimateur: le trésorier de Saint-André de Bordeaux.

Les documents ne nous apprennent rien sur le passé de l'église de Villenave, sinon qu'en 1443 elle avait besoin de réparations coûteuses[1]. En son état actuel, cette église, orientée vers

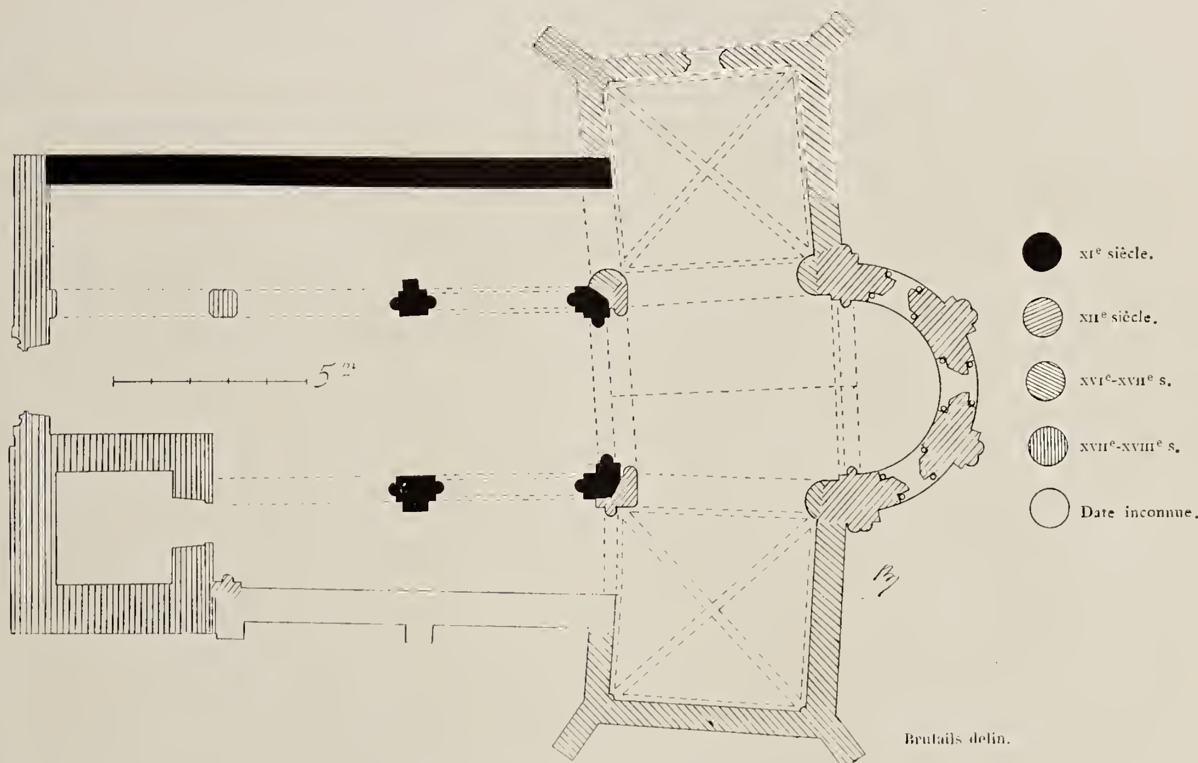


Fig. 154. — PLAN DE L'ÉGLISE DE VILLENAVE-D'ORNON.

l'Est-Sud-Est, comprend une abside voûtée en cul-de-four, un ancien chœur transformé en carré du transept et voûté d'un berceau brisé élevé, deux bras du transept voûtés d'ogives, une nef et deux bas-côtés couverts de fausses voûtes; le clocher occupe l'angle Sud-Ouest.

L'abside, fort belle, d'appareil soigné, a des fenêtres richement encadrées au dedans et au dehors, avec des chapiteaux bizarres. Le chœur a été percé, à droite et à gauche, sur les deux chapelles carrées qui forment les bras du transept. Ces bras sont construits dans l'architecture des derniers temps du gothique; à l'extérieur et à la hauteur de l'appui des fenêtres, un cordon mouluré fait saillie sur les parements du transept, et le profil classique de ce cordon jure quelque peu avec le parti gothique de la construction.

L'arc triomphal est beaucoup plus bas que le berceau du chœur; de même que la paire d'arcades orientales de la nef, il est sensiblement outrepassé. Les chapiteaux de l'arc triomphal et les divers chapiteaux à l'Ouest de cet arc sont, les uns simplement épannelés et les autres couverts de sculptures en partie barbares. Ceux de la pile Sud de la nef ont été mutilés, ainsi que cette pile, pour loger la chaire.

Cette église, en grande partie de mauvais appareil et recouverte de badigeon, est d'une analyse difficile. Elle appartient à plusieurs époques, que je vais tâcher de discerner. L'abside est du XIIe siècle, comme la colonne engagée qui, dans chacune des piles de l'Est, donne sur le carré du transept. Dans le carré, la voûte et les colonnes engagées qui sont plantées aux quatre

1. Denifle, *La désolation des églises*, t. I, p. 143.

angles remontent à la même époque. Les bras du transept appartiennent au XVIe siècle avancé, sinon au XVIIe. Le clocher doit être plus récent, ainsi que la pile Nord-Ouest de la nef, la porte Ouest et les grandes arcades occidentales. Le mur du bas-côté Nord est roman : il conserve les restes d'une vieille fenêtre et, çà et là, du petit appareil. Les contreforts du mur Sud, avec leur saillie de près de 0^m50, accusent plutôt la période gothique. La porte percée dans ce mur doit être du XVIIe siècle. Restent les quatre piliers élevés dans la partie orientale de la nef : la forme outrepassée de l'arc triomphal et des deux grandes arcades voisines et le décor rude des chapiteaux permettent d'attribuer cette portion de l'édifice aux débuts de la période romane, soit au XIe siècle.



Brutails photogr.

FIG. 155. — VUE DE L'ABSIDE.





Brutails photogr.

FIG. 156. — CHAPITEAUX.

Quelle était à ce moment la disposition de l'église? La première paire d'arcades à l'Est ne s'ouvrait-elle pas sur le transept et les autres n'auraient-elles pas été ouvertes après coup? Cette opinion est fort improbable. Ce qui est certain, c'est que la nef et les bas-côtés n'avaient pas de voûte : les piles, qui ne mesurent guère que 0^m65 d'épaisseur, n'auraient pas résisté aux poussées d'un berceau dont la portée aurait atteint près de 4^m50.



Brutails photogr.

FIG. 157. — VUE DE L'ÉGLISE DE MONTAROUCH.

DEUXIÈME PARTIE

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN GIRONDE

CHAPITRE PREMIER

Les causes de l'Architecture religieuse girondine

La géographie physique : pierres, argile, plâtre, chaux et bois; climat, relief du sol et moyens de transport.
La géographie historique et l'histoire : géographie ecclésiastique; géographie politique; civilisation romaine; Normands; rattachement au Poitou et à l'Angleterre; Clément V; guerre de Cent ans et paix qui suivit; guerres de religion et guerres civiles; XVIIIe siècle; Révolution; XIXe et XXe siècles.
Les chantiers : origine des constructeurs; leur condition sociale et leur formation; ressources financières et règles pour l'entretien des églises.

La géographie physique : pierres. — Le département de la Gironde abonde en matériaux de construction. La Lande est, à la vérité, à peu près dépourvue de pierre à bâtir; lorsque, en 1475, le chapitre métropolitain décida de construire la tour de Lège, il traita pour transporter par eau « les pierres, bois et autres matériaux nécessaires »[1]. Dans la portion Ouest du département et dans partie du Bazadais, les anciennes églises sont donc souvent d'un appareil très pauvre, dans lequel entrent même des blocs ferrugineux friables; par contre, les carrières abondent à l'Est de la Garonne : « Vers le milieu des temps tertiaires, les empiétements de l'Océan atteignirent leur maximum d'extension. Un golfe dirigé dans le même sens que les grandes lignes de structure qui sillonnent l'Ouest et le Sud-Ouest de la France, entailla profondément les plaines d'Aquitaine. C'est lui qui déposa dans les anfractuosités précédemment creusées par les eaux, ces calcaires qui, soit dans les constructions, soit dans les cultures, influent profondément sur la physionomie du paysage girondin. Ils découpent, au Nord-Est de Bordeaux, les coteaux de Lormont; ils couronnent les plateaux de l'Entre-deux-Mers; ils se prolongent, visibles sur les flancs, parfois éventrés par les

1. 27 juin 1475 (G 285, fol. 122). Il faut ajouter que les églises landaises, si elles étaient pauvrement bâties, étaient remarquablement entretenues (Baurein, *Variétés bordeloises*, t. VI, p. 256 et p. 261). — Le 20 mai 1759, un vicaire général de Bazas écrivant à l'Intendant opposait la décoration et la propreté des églises des Landes à l'abandon des églises situées « dans le meilleur pays, surtout dans celui qui est habité ou dans le voisinage des Huguenots » (C 3769).

carrières, dans la vallée de la Garonne jusqu'au delà de Marmande, et dans celle de la Dordogne jusqu'au delà de Sainte-Foy-la-Grande. Aussitôt que paraît cette formation ou qu'elle se rapproche de la surface, la contrée prend un aspect nouveau, monumental[1]. »

Les documents signalent anciennement[2] des carrières un peu sur tous les points du territoire actuel de la Gironde[3]. En 1312, le curé pourvu du prieuré Sainte-Geneviève de Fronsac autorisait le transit des pierres destinées au chevet de la cathédrale Saint-André de Bordeaux[4] : il est présumable que cette pierre provenait des carrières du Fronsadais[5]. Pendant la période 1486-1496, le chantier de Saint-Michel de Bordeaux s'approvisionnait à Baurech et Au Tourne, qui sont sur la rive droite de la Garonne, en amont de notre ville, — à Bourg, qui est sur la rive droite de la Dordogne et très près du confluent, — peut-être en Libournais. Quelques années plus tard, en 1508-1521, l'œuvre de la cathédrale Saint-André employa des pierres Du Tourne, des pierres de Grézillac et de Rauzan, l'une et l'autre localité entre la Dordogne et la Garonne, enfin des pierres de Saintonge, venues de Taillebourg ou de Saintes[6].

Les textes plus modernes nous apprennent que les constructeurs bordelais ont tiré leurs matériaux de carrières dont la plupart sont encore en exploitation. Barsac et Cérons, sur la rive gauche du fleuve, Rauzan, Saint-Laurent, près Saint-Émilion, Montagne, dans la même région, Saint-Michel-de-La-Rivière en Fronsadais, Taillebourg fournissaient des pierres dures : dalles, marches d'escalier, claveaux, manteaux de cheminée, pierres sépulcrales, etc. ; de Cambes et de Bourg, on tirait des pierres de qualité secondaire ; de Saint-Germain-de-La Rivière, en Fronsadais, des pierres tendres ; La Roque-de-Tau, non loin de Bourg, sur la rive droite de la Gironde, livrait des pierres médiocres[7]. Saint-Gervais, en Cubzaguais, Saint-Émilion et bien d'autres localités sont également cités : de la carrière de la Madeleine, près Saint-Émilion, on fit venir, en 1591, trois milliers de doublerons, pour le « bastiment qu'il fault faire dans le chasteau Trompette »[8], à Bordeaux.

Nombre de carrières, excellentes cependant, étaient moins connues parce qu'elles étaient loin des rivières et des grands chemins. Dans l'Entre-deux-Mers notamment, des églises sont maçonnées de bonne pierre extraite sur place, mais que l'on ne pouvait guère songer à transporter. La proximité des cours d'eau navigables était une condition de succès pour les carrières ; en 1667, l'Intendant fit creuser un canal en Cubzaguais, entre Prignac et l'*esley* du Pont-de-Morou, pour les pierres destinées aux travaux du Château-Trompette[9]. Le transport par eau était, en effet, tout indiqué pour ces matériaux lourds : en 1487, les jurats de Bordeaux affermaient le produit des amendes encourues par les gens qui laissaient leur pierre sur le port au delà de trois marées[10]. C'est probablement sur le port que les inspecteurs de la pierre, les « bistors de la cayria », nommés par les jurats, remplissaient surtout leur mission.

On voit que le pays se suffisait amplement à ce point de vue. Si l'on fait exception pour les matériaux de luxe, marbre[11] et pierre à grain fin de Saintonge[12], il faut arriver jusqu'à l'époque

1. F. Vidal de La Blache, dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. I, p. 373. — 2. Sur les carrières actuellement exploitées, voir Jouannet, *Statistique de la Gironde*, t. I, p. 102, et mieux Ch. Picot, dans *Bordeaux et la Gironde*. — 3. Au XII[e] siècle, Bernard d'Escoussans accordait aux moines de La Sauve le droit d'extraire de la pierre partout où ils en trouveraient sur ses domaines d'Entre-deux-Mers (Grand Cartulaire de La Sauve, p. 19). — 4. 14 décembre 1312. Archives de la Charente, fonds de Saint-Ausone. — 5. Le 25 juin 1495, Jean de Durfort vendait la maison noble Du Tilh, dans la seigneurie de Blanquefort, « avec les carrières, terres, landes qui sont près de lad. maison » (Registre de P. Dubosc, notaire, fol. 1[illegible]. — 6. Voir mon étude sur *Deux chantiers bordelais*, pp. 68-69. — 7. Sur cette pierre de La Roque, voir Bernadau, *Antiquités bordelaises*, p. 128. — 8. E suppl. 4418. — 9. *Archives historiques de la Gironde*, t. XXXII, pp. 220-221. — 10. 20 août 1487. Registre de P. Dubosc, notaire, 1487-1494, fol. 141. — 11. Les marbres employés à Bordeaux pendant l'époque romaine venaient principalement des Pyrénées (Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. II, p. 549). Ce sont, suivant toute apparence, les pierres d'Aquitaine que Sidoine Apollinaire (éd. Nisard, p. 153) signale dans une basilique de Lyon : « Fulmentis aquitanicis superba ». Ausone (éd. Nisard, p. 96) parle d'une fontaine de Bordeaux couverte *Pario marmore* ; mais l'épithète doit exprimer plutôt la qualité du marbre que sa provenance. Les modernes ont mis en œuvre le marbre de Languedoc, à l'église de la Manufacture de Bordeaux, pour des bénitiers à Saint-Seurin de la même ville, etc., et, par exception, à Saint-Bruno des marbres exotiques enlevés aux Turcs. — 12. Dès l'époque romaine, Bordeaux fit usage de la pierre des Charentes (Jullian, *Inscriptions romaines*, t. II, p. 549).

moderne pour constater l'usage d'acheter la pierre en dehors de la contrée[1]. J'ai peine à comprendre qu'un architecte de talent[2] ait pu affirmer que la pierre de Bretagne était « généralement employée » dans l'ancien Bordelais.

Quelle que fût leur provenance, ces pierres portaient des noms qui désignaient leurs dimensions : grandes pierres, pierres d'appareil, pierres ordinaires, doublerons, demi-pierres, *queyrons* ou *queyrias,* qui sont des pierres de petit échantillon, enfin *ribot* ou moellon[3].

Argile, platre, chaux et bois. — De même que la pierre, l'argile est très répandue dans la Gironde[4] : briques et tuiles y ont été anciennement et y sont encore fabriquées[5]. L'ardoise, utilisée quelquefois, était importée; nous savons le nom d'un recouvreur d'ardoise qui se trouvait à La Sauve en 1498 : il s'appelait Jean d'Anjou[6].

Il serait difficile de dire quel usage on fit du plâtre dans le Bordelais pendant le Moyen-Age. La première mention que j'en aie rencontrée est dans un acte de 1407 qui, parmi les confronts d'une maison sise à Bordeaux, nomme la maison d'un plâtrier[7].

Quant à la chaux, les chantiers de Saint-André et de Saint-Michel de Bordeaux la tiraient de Podensac, du Fronsadais, de Vertheuil[8]. Pour obtenir des ciments, on additionnait la chaux d'ingrédients fort divers : tuile pilée[9], huile de noix[10], sang de vache, morue sèche et charbon de terre[11].

Le bois de charpente était sensiblement plus abondant que de nos jours : des forêts que nous savons avoir existé ont disparu[12]. Il y a longtemps toutefois que les constructeurs du pays emploient des bois venus de contrées montagneuses, Plateau Central et Pyrénées, ou du Nord, notamment des Pays-Bas; les « tables de Flandres », planches de Flandre, destinées surtout à la menuiserie fine[13], devaient peut-être leur nom à la nationalité des navires qui les transportaient à Bordeaux[14].

Climat, relief du sol et moyens de communication. — Le Bordelais, situé sur le 45e degré de latitude, bordé par l'Océan sur un front de 120 kilomètres, traversé de collines dont la plus élevée n'atteint pas 170 mètres, réunit les conditions d'un climat tempéré. Par contre, il est ouvert aux vents marins, qui sont les vents dominants; les pluies ne sont pas abondantes, mais elles sont fréquentes et le ciel est souvent couvert[15].

Le relief plat du pays se prêtait aux communications; les obstacles provenaient des rivières à franchir, des marais à traverser. Les Romains, longeant le plus possible les cours d'eau et, dans les marais, fondant leurs chaussées sur pilotis, sillonnèrent le Bordelais de routes : route de Bordeaux en Espagne, par La Teste-de-Buch; route de Bordeaux à Dax, par Salles; route de Bordeaux à Bazas et à Éauze, par La Brède; route de Bordeaux à Agen, suivant la rive

1. Au XVIIIe siècle il fut un moment question de faire, dans une église de Libourne, un pavé avec de la pierre provenant des environs de Boulogne (G 3014). — 2. Durand, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux,* 1845, p. 158. — 3. Voir mon travail précité, *Deux Chantiers bordelais*, pp. 69 et suiv. Il existe notamment un arrêt du Parlement de Bordeaux, de 1750 environ, qui fixe les dimensions et les prix des pierres de Bourg et de La Roque-de-Tau (C 3627). — 4. Jouannet, *Statistique de la Gironde*, t. I, p. 106; t. II, 2e partie, p. 354. — 5. Voir ce que dit Baurein du *maton* « fait avec une terre argileuse qu'on détrempe », en usage dans la partie Nord du Médoc (*Variétés bordeloises*, t. I, p. 169; nouv. éd., t. I, p. 116). 1228. Accord entre le chapitre de Saint-André de Bordeaux et des tuiliers pour la dîme des tuiles (Cartulaire de Saint-André, fol. 53 v°). 27 février 1282, n. s. Bail à cens d'une terre à Sadirac, où le preneur pourra faire des tuiles (H 409). 23 septembre 1429. Bail à fief d'une lande sise à Eysines : les preneurs ne pourront utiliser l'argile que « per far teule o olas per ops de lor » (G 1158, fol. 78 v°). 30 octobre 1472. Concession à deux Basques d'un four à cuire les tuiles, sis à Bois-Gramont, paroisse d'Eysines (Registre de Dartiguemale, notaire). — 6. H 97, fol. 142. — 7. « Pey Faure, plaustrey, demorant a Sant-Pey » (H 415, fol. 34). 1434-1451. Mentions de « Johan Brulhaud, plastrey » (H 545). 25 mai 1493. Mention de Barthélemy Daydiu et Pierre Robert, plâtriers, paroissiens de Saint-Michel de Bordeaux (H 97, fol. 71 v°). — 8. *Deux Chantiers bordelais*, p. 78. — 9. 1752. Un devis pour réparations au clocher de Saint-Michel de Bordeaux prévoit l'emploi du ciment fait de tuile bien pilée et de chaux qui sera éteinte au moment d'en faire usage (G 2338). — 10. Saint-Émilion, juin 1601 (E suppl. 4492). — 11. 1769-1770 (E suppl. 3287). — 12. Maury, *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France*, pp. 286-287; Reclus, *Dictionnaire géographique de la Gironde*, pp. 18-20. — 13. 16-17 décembre 1542 (G 1115). — 14. Malvezin, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. III, p. 235. — 15. G. Rayet, dans *Bordeaux et la Gironde*, p. 27, et dans *Bordeaux, Aperçu historique, etc.*, t. I, pp. 225 et suiv. Cf. Picard et Courty, *Notes sur le climat bordelais* dans la *Revue Philomathique* de 1911, pp. 114-115.

gauche de la Garonne; route de Bordeaux à Périgueux, par Vayres et Coutras; route de Bordeaux à Saintes, par les marais de Montferrand, Saint-André et Blaye; route de Bordeaux à la pointe du Médoc ; route directe de Poitiers à La Réole, « qui coupait du nord au sud toutes nos rivières » et entamait l'extrémité orientale du Bordelais; d'autres encore[1].

De ces nombreuses voies, deux paraissent avoir eu une importance particulière durant le Moyen-Age : la route de Saintes et la route de Toulouse. La première était l'itinéraire habituel des pèlerinages de Saint-Jacques, qui charriaient, avec les légendes et les idées, maints ferments de progrès; les pèlerins se rendaient de Saintes à Blaye, s'embarquaient à Blaye pour Bordeaux et repartaient à travers les Landes[2]. La seconde était une voie de commerce très suivie. Par celle-là, notre province était en communication avec Poitiers, Angers, Paris; par celle-ci, qui reliait la Méditerranée à l'Atlantique, elle entretenait des rapports avec Toulouse, avec Narbonne et Marseille et, par-delà ces villes, avec Rome et le Levant. Ainsi se croisaient chez nous deux courants de civilisation, civilisation septentrionale, civilisation méridionale et orientale : nous verrons que l'architecture bordelaise fut, en effet, tributaire de l'une et de l'autre.

Il ne faudrait pas oublier, d'ailleurs, les autres voies : le chemin du Médoc explique plus d'un fait dans l'histoire artistique de cette région, et le chemin d'Aubeterre à La Réole est marqué par une traînée bien visible de formes et de types.

La géographie historique et l'histoire ; géographie ecclésiastique. — L'histoire religieuse ne saurait être négligée dans cet exposé des causes d'où est sortie l'architecture régionale. Le territoire du département de la Gironde était très inégalement divisé entre cinq diocèses[3] : Bordeaux, Bazas, Agen, Périgueux et Sarlat. Bordeaux comprenait les arrondissements actuels de Lesparre, de Bordeaux, une lisière de Bazas et de La Réole, Blaye et une grande partie de Libourne; le diocèse de Bazas atteignait la rive gauche de la Dordogne, de Juillac à Saint-Jean-de-Blaignac; de Saint-Jean-de-Blaignac, la limite descendait jusqu'à la Garonne un peu en amont de Langon et englobait presque tout l'arrondissement de Bazas. Saint-Antoine-de-l'Isle appartenait à Périgueux; Saint-Nazaire et Saint-Avit-du-Moiron, à Sarlat; Eynesse, Saint-Avit-de-Soulège, Les Lèves, Thoumeyragues, Saint-Quentin, Caplong, Landerrouat, Riocaud, Sainte-Croix, La Roquille, Pineuilh, Sainte-Foy, Saint-Philippe, Ligueux et Margueron étaient situés dans le diocèse d'Agen.

La géographie ecclésiastique est l'une des raisons par où notre pays tenait au reste de l'Aquitaine : les évêques de Luçon, Maillezais, Poitiers, Angoulême, Saintes, Périgueux relevaient de l'archevêque de Bordeaux, comme Agen et Condom; Bazas ressortissait à Auch.

Toutefois, les rapports de métropolitain à suffragant étaient moins étroits que les rapports entre abbayes de même ordre, et la répartition des diocèses de la province a pour nous moins de portée que l'organisation monastique.

Les principaux monastères de la région qui est étudiée ci-après sont les suivants :

Bénédictins : Sainte-Croix de Bordeaux, La Sauve, Saint-Sauveur de Blaye, Guîtres, Blasimon, Saint-Ferme, Saint-Macaire, La Réole; — Cisterciens : Faise, Bonlieu, Le Rivet, Fontguillem; — Augustins de diverses branches : Saint-Émilion, Saint-Romain de Blaye, Vertheuil et Pleineselve. — Il faut ajouter les maisons de Templiers et d'Hospitaliers : le Temple de Bordeaux, Magrigne, Lalande-de-Libourne, Cadarsac, etc. Tous ces établissements, surtout La Sauve, furent autant d'écoles d'art, qui offraient leurs églises, généralement grandes et belles, à l'imitation des architectes locaux.

1. Jullian, *Inscriptions romaines*, t. II, pp. 201-237. — 2. Nicolaï, *Société archéologique*, t. XXI, pp. 99 et suiv. — 3. Je dois ces renseignements sur la délimitation des diocèses à l'obligeance de M. G. Ducaunnès-Duval, archiviste de la Ville de Bordeaux.

Géographie politique : civilisation romaine. — Bien que l'histoire politique n'ait pas, à beaucoup près, l'influence que l'on suppose sur l'évolution de l'art de bâtir, il convient cependant de faire exception pour quelques grands faits qui ont exercé dans toutes les manifestations de l'activité sociale une influence profonde.

Ce serait un lieu commun d'insister sur les effets prolongés de l'occupation romaine. Les architectes et les ingénieurs romains transformèrent Bordeaux et le Bordelais; ils suspendirent des villas à ces falaises calcaires couronnées de vignes qu'Ausone croyait revoir sur les bords de la Moselle :

Culmina villarum pendentibus edita ripis
Et virides baccho colles[1].

Ils élevèrent d'autres villas un peu partout dans la contrée : on a pu dire que « la plupart des bourgades de notre pays ne sont que des villas transformées »[2]. Nombreuses sont les églises bâties au-dessus ou dans le voisinage immédiat de ruines antiques : à Saint-Pierre de Plassac, à Sainte-Colombe, à Saint-Saturnin de Moulis, à Saint-Genès-de-Lombaud, à Saint-Germain-Du-Puch, à Saint-Georges-de-Montagne, à Saint-Pierre de Loupiac et à Saint-Romain Du Clapa, qui est dans la même paroisse, à Saint-Seurin de Rions, à Saint-Macaire, à Saint-Étienne de Ruch, à Saint-Christophe de Caudrot, à Saint-Pierre de Casseuil, à Saint-Martin de Hure, à Saint-Vincent de Marimbaut, etc., on a découvert, sous l'église ou à côté, des mosaïques ou des maçonneries romaines; à Cambes, un hypocauste a été trouvé naguère à quelques pas de l'église Saint-Martin. Ce vocable, qui dénote une fondation paroissiale fort ancienne, est très répandu en Bordelais : l'abbé Cirot de La Ville a relevé en Gironde le nom de quarante-sept églises dédiées à ce bienheureux[3] et l'un de nos meilleurs archéologues, M. l'abbé Labrie, en a tout récemment compté bien davantage[4]. Il est permis de croire que, de bonne heure, les églises rurales furent nombreuses dans cette partie de l'Aquitaine.

Normands; rattachement au Poitou et a l'Angleterre. — L'œuvre des Normands fut uniquement une œuvre de ruine et de désolation. Leur rôle se résume en ces quelques mots d'un vieux chroniqueur : « Ils brûlèrent beaucoup d'églises sur la Gironde et les détruisirent[5]. » Trésors cachés dans des puits ou enfouis précipitamment, églises renversées par les envahisseurs, c'est tout ce que l'histoire nous apprend sur les rapports de ces hordes avec l'art religieux de nos pays.

Si la domination franque resta lointaine et surtout nominale, le rattachement de notre province au Poitou fut plus effectif : les Guillaumes sont venus dans notre ville[6], ils y ont résidé avec leur cour, et de leur souveraineté il a dû résulter, entre les deux pays, des relations concrètes, des échanges de mœurs et d'idées.

En ce qui concerne l'occupation anglaise, il ne faut pas oublier, pour en mesurer les conséquences, que l'Angleterre, suivant une ligne de conduite qu'elle n'a pas abandonnée, respectait les traditions et les usages des peuples qui lui étaient soumis.

Clément V : guerre de cent ans et paix qui suivit; guerres de religion et guerres civiles. — L'élévation d'un bordelais au siège pontifical (1305) fut pour la province un gros événement, dont l'architecture religieuse éprouva d'heureux effets. Par des concessions d'indulgences, par des subventions, Clément V suscita ou activa les travaux d'un certain nombre d'églises : le

1. *Mosella*, vers 20-21. — 2. Jullian, *Histoire de Bordeaux*, p. 60. — 3. *Histoire et description de l'église de Saint-Seurin*, p. 105, note 6. — 4. « Dans le Bordelais et le Bazadais, on trouve plus de quatre-vingts églises — bien près de cent, si on comptait celles qui ont disparu — dédiées à saint Martin, chiffre qui n'est atteint que par les églises dédiées à saint Pierre » (*Société archéologique*, t. XXX, p. 143). — 5. *Tote l'istoire de France*, éd. Bourdillon, p. 84. — 6. Richard, *Histoire des comtes de Poitou*, *passim*.

chevet de son ancienne cathédrale de Bordeaux, la collégiale de Villandraut, le chevet de la collégiale d'Uzeste, les églises paroissiales de Sallebeuf, de Saint-Romain-la-Virvée, etc.[1].

La guerre de Cent ans fut à peine moins fatale aux églises bordelaises que les invasions normandes. Les documents abondent, qui nous montrent les vignes incultes, les champs en friche, des paroisses abandonnées à cause des luttes « qui longuement avaient duré au pays de Bordelais »[2]. Des villes jadis florissantes, comme La Réole et Saint-Macaire, étaient tellement éprouvées par la guerre et ses suites, « pestilence et stérilité, » qu'on n'y pouvait plus vivre[3]. Pour comble de malheur, vers 1446, « par les grands froids que Notre-Seigneur Dieu Jésus-Christ envoya à Bordeaux et en Bordelais, les vignes devinrent presque toutes mortes »[4]. Telles furent les affres de ces malheureuses générations que, lorsque la paix arriva, elles ne pouvaient pas croire à la tranquillité revenue : en 1457, on parlait « des grandes guerres et tribulations qui sont présentement en Bordelais[5] » et peu avant 1476 on redoutait encore la reprise des hostilités[6].

Cependant il fallut ramener la vie dans ce pays de mort, les cultivateurs sur ces terres « tournées en désert » et dans ces villages entièrement dépeuplés[7]. Par la force des choses, un courant d'immigration s'établit des contrées à population plus dense vers nos contrées vides d'habitants; ces immigrants apportèrent leurs habitudes, leurs aspirations et constituèrent, en pays de langue gasconne, des groupements de langue d'oil, des *gavacheries*[8]. Le Bordelais se reprit à vivre. Il y eut alors, aux environs de l'an 1500, un regain de force, une merveilleuse explosion de vitalité: aux flancs des vieilles églises romanes, il fallut ajouter des bas-côtés, pour recevoir les fidèles devenus plus nombreux.

Et puis, ce furent, aux XVIe et XVIIe siècles[9], les désastres des guerres de religion et des guerres civiles : jusque dans les cantons écartés[10], les églises systématiquement détruites[11]; les populations éperdues sonnant le tocsin à en briser les cloches[12]; le pays dévasté; les laboureurs empêchés de faire les semailles parce qu'ils n'ont plus ni grain ni bêtes de labour; des villages où « il n'... est demeuré que les murailles »[13].

XVIIIe SIÈCLE; RÉVOLUTION; XIXe et XXe SIÈCLES. — Le XVIIIe siècle fut une ère de prospérité commerciale: on aurait pu appliquer à bien des localités cette observation qui a été faite, en 1734, au sujet de Soussans[14]: « La paroisse s'est fort peuplée depuis quelques années. » A cette prospérité correspondit malheureusement, en art comme en politique, une centralisation excessive.

On sait quelles destructions à jamais déplorables entraîna le mouvement révolutionnaire. Dans la violence de leur réaction contre le passé, les hommes de la Révolution ne surent pas discerner ce qu'il avait laissé de respectable; ils anéantirent sans aucun profit pour leurs idées une partie trop considérable du patrimoine artistique de notre province.

Toutefois, l'œuvre de restauration et de réfection entreprise au XIXe siècle par les autorités, tant civiles qu'ecclésiastiques, fut autrement néfaste. Leo Drouyn avait coutume de dire, et je

1. Lacoste, dans la *Revue catholique de Bordeaux*, 1895, pp. 524-527. — 2. 31 mars 1421 (G 1157, fol. 77). — 3. 20 décembre 1414. Lettres de Jean de Berry (E suppl. 3097). — 4. G 1160, fol. 58. — 5. G 1160, fol. 21. — 6. 13 mars 1476, n. s. Mention d'approvisionnements faits au temps « que hom doptave de la guerra deus Angles » (Dartiguemale, notaire, fol. 127). — 7. H 87 et suiv.; H 177, etc. — 8. Reclus, *Dictionnaire géographique de la Gironde*, p. 53. — 9. Le curé de Pellegrue signalait, en 1765, une tentative faite en 1759 par les Protestants contre l'eglise de Juillac (C 3769). — 10. 30 avril 1569. Un notaire, Duturc, a écrit sur le feuillet de garde de son registre une note signalant les méfaits du capitaine Piles, lequel brûla les églises d'Uch, Saint-Trélody, Saint-Germain et Potensac, et le grand couvent de Lesparre. — 11. Il ne faut cependant pas prendre à la lettre tous les textes qui signalent la destruction des églises; le mal se borne parfois à des dégâts partiels; nous en avons dans la Gironde un exemple contemporain : à Barthès une inscription porte que l'église, restaurée en 1676, a été consumée par la foudre en 1883 et rétablie; or, l'inspection des maçonneries et le témoignage des habitants apprennent que les murs sont, au moins en très grande partie, antérieurs au XIXe siècle. De même, une inscription qualifie de reconstruction totale la restauration effectuée à Flaujagues en 1770. — 12. Comme à Ludon en 1622 (E suppl. 541). — 13. 27 août 1654. Lettre du curé de Saint-Genis dépeignant l'état de sa paroisse (G 1567). — 14. E suppl. 1124.

ne sais si ses paroles n'étaient pas rigoureusement vraies, que les fantaisies du cardinal Donnet avaient fait plus de mal aux églises girondines que la guerre de Cent ans, les guerres de religion et la Révolution réunies. Le cardinal avait une haine personnelle contre nos vieux clochers: sur tous les points de son diocèse, il provoqua la démolition d'œuvres solides, presque toujours appréciables, souvent intéressantes, quelquefois belles d'une beauté sobre et un peu rude, pour élever des tours de clinquant, mal conçues et pauvrement exécutées, et des flèches banales qui croulent à l'envi. Pour avoir raison de certaines tours anciennes il fallut la mine; celles qui les ont remplacées tombent seules.

Le mouvement a duré jusqu'à ces dernières années: des curés, que l'on aurait voulus pauvres comme Job ou avares comme le mauvais riche, ont jeté bas des édifices curieux, à Pomerol, à Saint-Paul en Blayais, des clochers imposants, comme à Hostens, ou délicieux, comme à Virsac et à Saint-Androny, pour les remplacer par des constructions trop souvent dépourvues de tout caractère architectural.

Nos malheureuses églises ont éprouvé le contre-coup de bien des événements. J'en connais une que l'on a reconstruite en partie vers 1848 pour donner du travail à un atelier de charité; quelque vingt ans après, on sollicita pour elle une subvention, afin d'impressionner les électeurs en faveur d'un candidat agréable, et, comme les arguments de ce genre avaient du poids en ces temps lointains, un très important personnage écrivit en marge de la requête : « Réponse immédiate. »

A l'heure actuelle, le service des Monuments historiques travaille à sauver les épaves que n'ont pas englouties tous ces naufrages. Souhaitons que ses restaurations soient discrètes et que « la science parfois terrible de l'architecte » ne nous fasse pas regretter le temps où « l'ignorance artistique du clergé » [1] régnait en souveraine.

LES CHANTIERS : ORIGINE DES CONSTRUCTEURS. — Les documents bordelais font connaître un nombre assez élevé d'ouvriers. Des charpentiers étaient pris anciennement parmi les lépreux[2]. Les noms des maçons paraissent en général étrangers au pays; tantôt le nom patronymique n'est pas de forme bordelaise et tantôt le nom de baptême n'est pas de ceux qui sont courants dans nos contrées : Bertrand Champdavoine[3], Jean d'Aygueperse[4], Joffrion Taupin[5], Martial Girault[6], Jean Rahel et Jean Le Bargavel[7], Marquet de Glan[8], Pierre Brier[9], Nicolas Baudroux[10], Simon Machin[11], Colin Lo Rey[12], Pierre Dujou[13], Mathelin Galopin[14], Yvonnet Alain[15], Huguet Bauducheau[16], Jean Ayrin[17], Élie Audebert[18], Éliot Odin, Julien de Brilhac[19] et Gratien Gousselin[20], Olivier et Henri Monbrun[21], etc.

Jean Lebas, l'architecte de la tour Saint-Michel, était saintongeais[22]; un de ses collaborateurs, Colas Baluteau, devait être poitevin[23]. Jean Jousselin, chargé d'une expertise à

1. Ces expressions sont de M. Aynard (*Officiel, Débats parlementaires, Chambre*, 1905, p. 2217). — 2. 1382. « Carpentariis videlicet leprossis » (G 279, fol. 237 v°). — 3. *Deux Chantiers bordelais, passim.* 1497 (H 742, fol. 3). — 4. 4 octobre 1482. Reconnaissance par Jean d'Aygaperssa, maçon, habitant de La Sauve (H 92, fol. 134 v°). — 5. 26 mars 1478. Contrat par Joffrion Taupin, maçon, paroissien de Sainte-Eulalie, avec des charpentiers (Dartiguemale, notaire, fol 2). — 6. 2 novembre 1490 et 4 juillet 1491. Reconnaissance par Martial Girault, pour des biens à La Sauve (H 86, fol. 42 et 43). 7 février 1492, n. s. Vente par le même d'une terre sise à La Sauve (même registre, fol. 38 v°). 11 janvier 1494, n. s. Achat d'un jardin par le même (H 90, fol. 41 v°). — 7. 24 janvier 1466, n. s. Contrat avec lesdits maçons, domiciliés paroisse Saint-Michel (Jouan, notaire). — 8. 20 mars 1481, n. s. Reconnaissance par sa femme (G 2941). 25 février 1499, n. s. Mention d'une maison appartenant aud. maçon (G 2941). — 9. 31 janvier 1508, n. s. Reconnaissance par Pierre Brier, maître maçon, pour immeubles bâtis sis à Bordeaux (G 2940). Le 2 mars de cette même année 1508, Pierre Briet acquit par voie d'échange deux maisons sises près de la sienne (Avern, notaire). — 10. 11 juin 1517. Reconnaissance par Nicolas Baudroux, maçon, paroissien de Saint-Michel de Bordeaux (G 2798). — 11. 1514. Mention d'une maison faite par lui à cette date (G 2175, fol. 13). — 12. 14 avril 1443. Mention d'une vigne possédée par lui (G 2923). — 13. 30 mars 1476. Bail à cens d'une vigne à Pierre Dujou, maçon, de Daignac (H 90, fol. 192 v°). — 14. *Deux Chantiers bordelais*, p. 47. — 15-16. *Op. cit.*, p. 57. — 17. 1419. Mention de trois maisons, que tient « Johannes Ayrini, lathomus » (Bibliothèque municipale, Compte de Saint-André, fol. 6 v°). — 18. 31 octobre 1365. Acte passé, étant présent « Helia Audeberti, latomo » (G 2894). — 19. Libourne, 2 janvier 1487, n. s. Mandat d'expertise à ces deux maçons et à Jean Jousselin (E suppl. 3975). — 20. 24 février 1564. Transaction en sa présence (G 1038). — 21. 1528. Mention de l'un et de l'autre « maçon » (H 745, fol. 51 v°). — 22-23. Voir p. 134, notes 9 et 10.

Libourne en 1487[1], était de Saint-Junien; Imbert Boachon était du diocèse de Mâcon[2]; Élie de Chabrignac devait être limousin[3]; Étienne Baudouyn était de Saint-Aulaye en Périgord[4].

Je n'ai pas noté un seul ouvrier anglais. On a plusieurs fois cité[5] une lettre par laquelle Édouard Ier, en 1298, aurait appelé de Londres des *ingénieurs* chargés de construire les bastides en Guienne. Le texte parle simplement de « quatre prodeshommes, des plus sachantz et plius suffisantz, qui mieux sachent deviser, ordoner et arayer une novele vile »[6]. Or, ces prud'hommes pouvaient n'être pas des techniciens: Pons Mainard, qui fut, vers le même temps, chargé par le sénéchal d'Agenais de fonder les bastides de Montréal, Castillonnès, Larroque-Timbaud, Fumel, etc., n'était pas un ingénieur, mais un notaire d'Agen[7].

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la direction des principaux chantiers passa aux « ingénieurs du Roi », aux « architectes du Roi », à des artistes parisiens, qui étaient généralement des hommes de talent, mais auxquels il ne fallait pas demander de continuer les traditions locales, l'école bordelaise. Une réaction se produisit lorsque le Préfet constitua, par arrêté du 26 mars 1839, la Commission départementale des Monuments historiques. Une dizaine d'années après, les architectes bordelais étaient de nouveau dépossédés : Mialhe venait de terminer des relevés admirables de notre cathédrale quand il fut remplacé comme architecte de cet édifice. En 1850, Courau, qui avait établi un projet pour Vertheuil, fut dessaisi de l'affaire. Le Préfet exposa en haut lieu le juste mécontentement des artistes bordelais; le Ministre lui fit savoir qu'ayant la responsabilité des crédits il tenait à n'employer que des architectes jouissant de sa confiance... Et il livra Vertheuil à P. Abadie!

Condition sociale et formation des constructeurs. — Quoique étrangers au Bordelais, les anciens maçons, principalement les maîtres d'œuvre chargés de conduire un chantier important, se fixaient dans la province: les maçons figurent en assez grande quantité dans les actes du XVe siècle relatifs aux censives, et on sait que le bail à cens était perpétuel, ce qui, de la part des tenanciers, suppose une certaine stabilité.

Le saintongeais Jean Lebas, déjà nommé, qui construisit le clocher de Saint-Michel, avait sa maison à Bordeaux, rue des Faures[8]. Entre ses deux fils, également appelés Jean, il partagea ses biens, propriétés en Saintonge, propriétés en Bordelais, « soient hostelz, terres, vignes, utencilles, or et argent »[9]. Colas Baluteau avait du bien dans les diocèses de Poitiers et de Bordeaux[10]; il fit, en 1504, un legs à la confrérie de Notre-Dame des maçons, fondée en l'église des Carmes, et son corps fut porté en terre par quatre prêtres[11].

Quelle que fût par ailleurs leur condition sociale, ces hommes, même les maîtres, étaient, une fois à la besogne, des ouvriers. A ce point de vue, les chantiers du temps nous donnent une leçon d'esprit démocratique: la distinction n'existait pas entre l'artiste et l'artisan. Les constructeurs de génie qui ont conçu le plan et assuré l'exécution de nos merveilleuses cathédrales gothiques étaient des tailleurs de pierre, qui maniaient l'outil. Lebas, l'architecte de Saint-Michel, s'était engagé par son contrat à fournir un travail effectif[12], et en 1519, la fabrique de Saint-André paya 3 livres 18 deniers à la femme du maître de l'œuvre, Mathelin, « pour avoir faict gecter la terre et aultres ordures qu'estoient au-devant du logis de l'œuvre jusques à l'Arceveschè »[13].

1. Voir plus haut, p. 133, note 19. — 2. Abbé Requin, *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts*, 1898, pp. 419. Imbert Boachon était, en l'année 1511, le maître de l'œuvre de Saint-André de Bordeaux (*Deux Chantiers bordelais*, p. 4). — 3. 13 mars 1392, n. s. (H 545). — 4. XVIe siècle (H 837, fol. 87). — 5. Notamment M. Anthyme Saint-Paul, dans le *Bulletin monumental* de 1908, p. 23, note 3. — 6. Delpit, *Documents français en Angleterre*, Introduction, p. CCXXI. — 7. Félix de Verneilh avait admis (*Annales archéologiques*, t. VI, p. 72) que Pons Mainard était un ingénieur. La réponse est donnée par la commission que le sénéchal d'Agenais adressa en 1255, à l'effet de fonder la bastide de Montréal, « Poncio Mainardi, publico notario Agenn. » (Archives nationales, JJ 73, pièce 326). — 8. 7 mars 1477, n. s. (Dartiguemale, notaire, fol. 142 v°). — 9. 23 octobre 1479 (?) (Dartiguemale, notaire, fol. 6 v°). — 10. *Deux Chantiers bordelais*, p. 44. — 11. 1504-1505. (G 2171 et G 2185). — 12. *Deux Chantiers bordelais*, p. 38. — 13. *Op. cit.*, p. 47.

Pour comprendre l'architecture de ces époques, l'organisation sociale des chantiers n'est pas sans importance. L'art aurait été tout autre si les constructeurs avaient reçu dans des écoles un enseignement théorique, au lieu de s'être formés aux leçons de l'expérience.

Ressources financières et règles pour l'entretien des églises. — Les édifices se présenteraient également sous un aspect différent si les collectivités qui les ont élevés avaient disposé des ressources budgétaires de nos sociétés modernes. Les souverains allouaient parfois, de loin en loin, une somme d'argent aux entreprises qu'ils entendaient favoriser. Ces subventions devinrent plus fréquentes vers la fin de l'Ancien régime : les Intendants mirent, de plus en plus, les dépenses des réparations d'églises à la charge des budgets locaux[1]. Durant le Moyen-Age, les fabriques devaient compter principalement sur les générosités particulières, les legs et les aumônes, exceptionnellement sur les corvées volontaires des fidèles[2]. La somme la plus élevée peut-être qui ait été accordée à une église de nos pays consiste dans les 10,000 florins, environ 120,000 francs, légués par Clément V à l'œuvre de son ancienne cathédrale Saint-André de Bordeaux[3].

Il est d'usage que les testaments renferment des libéralités au profit des églises en construction : c'est même l'un des moyens de déterminer la date des édifices. Les aumônes étaient déposées dans les troncs ou *milheyras*, placés à demeure, soit à l'église, soit dans les boutiques, pour recevoir les *deniers à Dieu*[4]. Afin de provoquer les dons, les fabriques envoyaient aussi des quêteurs, ou elles obtenaient des indulgences, des pardons, des jubilés locaux : les fidèles, qui venaient quelquefois de loin[5] pour gagner ces indulgences, laissaient une offrande avant de se retirer.

Durant l'époque moderne, un droit se forma[6], qui répartit entre les décimateurs, les seigneurs et les communautés d'habitants les dépenses de la construction et de l'entretien des églises paroissiales : au gros décimateur incombait le soin du sanctuaire; les habitants s'occupaient de la nef; les seigneurs avaient généralement une ou plusieurs chapelles sur les flancs de l'église[7].

1. Voir, par exemple, dans la liasse C 3769, des états d'impositions pour la période 1758-1770. — 2. Le cas s'est présenté à La Réole, au XVIe siècle, pour la construction de l'église Saint-Michel (E suppl. 2913). — 3. 15 mai 1478. Reconnaissance par un débiteur de Jean de Foix pour 600 francs bordelais, environ 2,700 fr., donnés par celui-ci à la fabrique de Saint-Michel (Dartiguemale, notaire, registre pour 1470-1484, *in fine*). — 4. Sur toute cette organisation, voir mes *Deux Chantiers bordelais*, pp. 19 et ss. Un inventaire fait chez un cordonnier, à la date du 1er mai 1465, mentionne une huche qui contient « una milheyra de terra de la confrayria de Nostra-Dona, sent Crespin et sent Crespinian, en laquau milheyra ave quatre vingtz et tres arditz bordales » (Jouan, notaire). — 5. 1356. « IXa die maii, domina de Rupescissa (Roquetaillade) venit ad indulgenciam Burdeg. et recessit in crastinum » (G 238, fol. 350). Les établissements pouvaient affermer le produit des quêtes; ainsi fit-on à l'hôpital Saint-Martial de Podensac pour le produit des quêtes dans le duché de Guienne pendant un an (Dupuy, notaire, fol. 89 v°). — 6. Abbé Cochet, dans le *Bulletin monumental*, t. VII, pp. 283 et ss. Une ordonnance archiépiscopale du 12 janvier 1785 fixe, dans le diocèse de Bordeaux, les dimensions minima des chapelles domestiques à 14 pieds de longueur, 12 de largeur et 11 de hauteur (G 2960). — 7. 29 juillet 1771. Instruction en forme de règlement pour la réparation des églises paroissiales (C 3794).

CHAPITRE II

Le plan des églises

Les monuments exceptionnels : églises en terre ou en charpente ; églises creusées dans le roc. — Les remaniements du plan : du chevet, de la nef ; addition de bas-côtés ou de chapelles latérales.

Les plans à trois nefs : rareté des déambulatoires et des bas-côtés durant la période romane ; plan à deux nefs ; plan à une nef : avec abside, à chevet plat ; églises de bastides et chapelles de châteaux.

L'orientation des églises : orientations exceptionnelles ; tableau de l'orientation d'un certain nombre d'églises. — La brisure de l'axe : les faits ; l'interprétation : irrégularités accidentelles et irrégularités voulues ; obliquité des murs du chœur ; dimensions décroissantes des longueurs ; le mysticisme ; les causes techniques.

Le chevet avec abside et absidioles : communication entre l'abside et les absidioles ; absidioles tangentes à l'abside et absidioles non tangentes. — Les chevets en trèfle. — Tracé des absides : leur profondeur ; abside aplatie ; absides enveloppées d'un massif carré ; absides rondes en dedans, polygonales en dehors. — Absides à pans coupés : nombre habituellement impair des côtés ; fréquence des absides à pans coupés après l'époque romane ; éperons peu saillants à l'Est. — Les chevets plats : aussi larges que la nef ou plus étroits. — Le chœur : sa profondeur ; étranglement à l'entrée du chœur : ses raisons ; quelques exemples. — Le transept : faux transept. — La nef : églises en croix grecque ; nef plus large que le chœur. — Le clocher : sa répercussion dans le plan ; clochers isolés ; nombre des clochers ; leur emplacement ; forme des clochers : clochers-tours, clochers-pignons. — La sacristie : son origine moderne ; quelques dates. — Les porches et les avant-nefs : rareté des avant-nefs ; fréquence des porches ; leur but ; leur ancienneté ; leur construction. — Les cryptes : leur rareté ; leurs dispositions.

Les monuments exceptionnels. — Les documents signalent dans la région quelques édifices religieux en terre ou en bois : à La Sauve, avant la fondation de l'abbaye, un moine de Maillezais éleva un oratoire de terre[1] ; à Fronsac, suivant une notice qui relate la fondation de Guîtres[2], à Fontguillem en 1124[3], il y aurait eu des chapelles de charpente. De ces constructions nous ne savons rien de plus.

La Gironde possède encore quelques églises creusées dans le roc : à Cambes, un ermitage qui est mentionné dès 1537 au moins[4] ; à Saint-Émilion, une vaste église paroissiale et un ermitage ; à Sainte-Croix-du-Mont, une chapelle[5] ; à Saint-Germain-de-La-Rivière, la grotte de Saint-Aubin[6], qui abrite une source, etc. Cette grotte de Saint-Aubin est précédée d'un assez long couloir à ciel ouvert, pratiqué dans la colline ; quelques pans de maçonnerie, en petit appareil mêlé d'arases de briques, permettent de constater l'origine très reculée de l'ermitage, qu'il est d'ailleurs périlleux de rattacher à l'architecture religieuse. Nous écarterons donc de notre étude ces grottes ; seule l'église de Saint-Émilion (fig. 157 *bis*) a pour nous quelque intérêt, parce qu'elle est faite à l'imitation d'une église à trois nefs également hautes[7].

Les remaniements du plan. — Le reste des édifices religieux de la Gironde présente des formes très variées, qui peuvent résulter de circonstances fortuites ou de remaniements. Bellefond (fig. 33), Saint-Léger-de-Vignague (fig. 158), Pleineselve (fig. 99), n'ont pas ou n'ont

1. Cartulaire de La Sauve, H 1, p. 3. Comparer Mortet, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture*, pp. 258-259. — 2. Publiée par Godin et Hovyn de Tranchère, dans l'*Histoire de la ville et du canton de Guîtres*, Pièces justificatives, p. 17. — 3. *Gallia Christiana* (1870), t. I, col. 1220 ; Mortet, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture*, p. 374. — 4. H 334. — 5. Cette chapelle est signalée notamment dans un rapport présenté à la Commission des Monuments historiques par L. de Lamothe sur une communication d'Itié. — 6. Le *Compte-rendu de la Commission des Monuments historiques*, 1847, p. 7, renferme un plan, une vue et quelques détails d'appareil. Le tout a été reproduit par Lenoir dans *L'Architecture monastique*, t. I, pp. 2 et 3. — 7. M. Paul Gout a publié une étude et des dessins sur cette église dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1883, t. XXVII, p. 266.

plus de nef. Maintes et maintes fois, des églises ont été agrandies : deux absidioles ont été ajoutées à Préchac (fig. 104), une à Mombrier (fig. 326), à Roaillan, tandis que Saint-Georges-de-Montagne (fig. 137), Andernos, Labrède [1], Moulis (fig. 89), qui avaient une abside et deux absidioles, ont perdu leur absidiole Sud. On a abattu le chevet de la collégiale de Saint-Émilion, pour le refaire plus vaste.

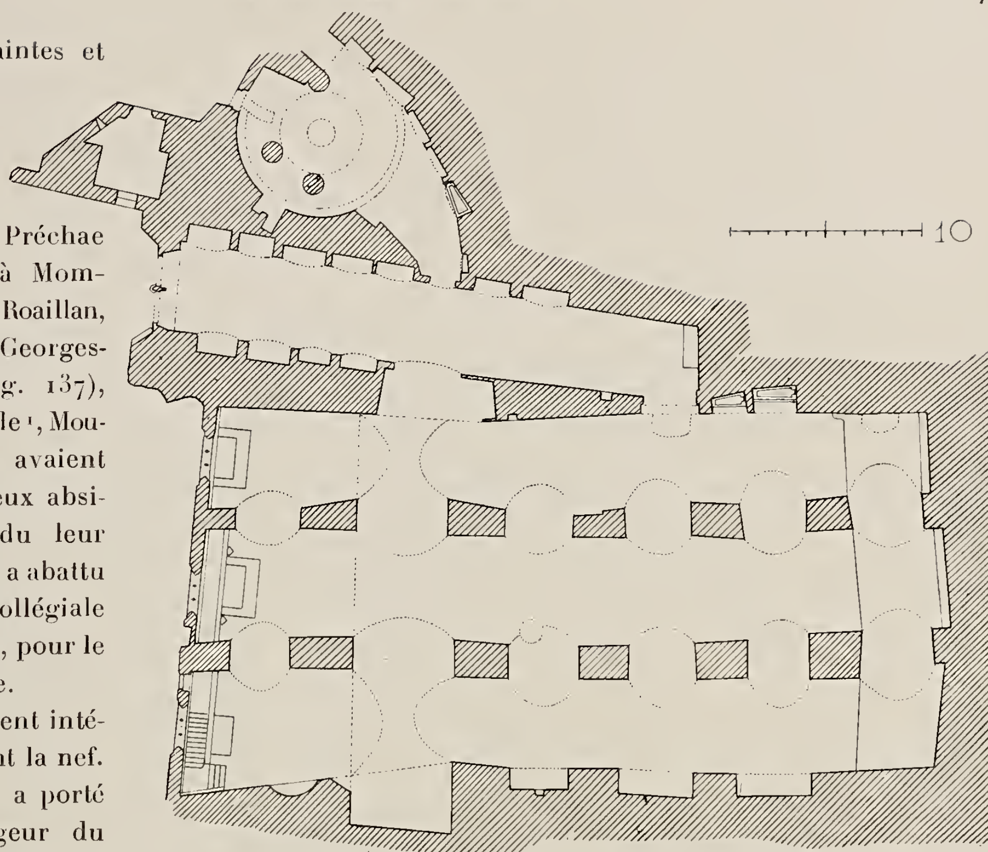


Fig. 157 *bis*. — ÉGLISE SOUTERRAINE DE SAINT-ÉMILION.
Calqué sur un dessin gardé au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts.

L'accroissement intéresse plus souvent la nef. A Montignac, on a porté à 9m30 la largeur du vaisseau sans placer des piliers et des arcades entre l'aire primitive et cette addition. C'est tout à fait exceptionnel. Quelquefois, comme à Rions au XIVe siècle, comme à Puynormand au XVIe, on a jeté bas la nef et on l'a remplacée par une nef nouvelle et deux bas-côtés ; en général, on a percé un mur de flanc ou les deux et on a élevé un ou deux collatéraux.

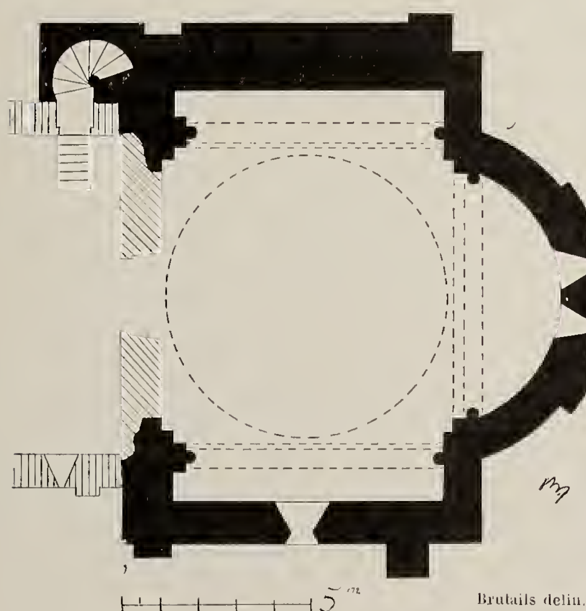


Fig. 158. — SAINT-LÉGER-DE-VIGNAGUE.

Des bas-côtés ont été ainsi accolés à l'église de Préchac, peut-être dès l'époque romane ; mais c'est surtout vers la fin de la période gothique, entre la guerre de Cent ans et les guerres de religion, que des ailes furent faites après coup dans les églises devenues trop petites : Aillas (fig. 19), Aubie, Fronsac, Langoiran, Saint-Martial, Rauzan (fig. 110), etc., s'accrurent d'un bas-côté au Sud ; l'église paroissiale de La Sauve [2], Mouillac, Peujard, Tailleeavat, Brannens, Pujols-sur-Ciron, etc., d'un bas-côté au Nord. La nef gothique d'Escoussans a été augmentée de deux collatéraux.

1. Un arrêt du Parlement en date du 24 avril 1766 mentionne à Andernos « le sanctuaire... des deux collatéraux ». Pour Labrède, voir la description dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1846, p. 18, et le plan, 1850, après la page 70. — 2. Cette addition serait de 1525, d'après les Notes du marquis de Castelnau, t. II, p. 120.

L'époque moderne employa souvent le même expédient : à Cardan, un bas-côté bâti au Sud de la nef s'ouvre sur celle-ci par deux arcades dont l'une porte la date 1685; à Labrède, un bas-côté fut monté au XVIIIe siècle; pendant le même siècle, la fabrique de Saint-Magne, près Castillon, accompagna de deux collatéraux la partie orientale de la nef. Combien d'autres exemples on pourrait citer: Cars et Moulis, qui reçurent deux bas-côtés; Saint-Laurent-d'Arce et Saint-Pey-de-Castets, où une nef gothique est accostée d'un vaisseau secondaire de même style, mais plus récent; Civrac (Médoc), avec ses bas-côtés tout modernes; Tresses, où le bas côté Nord est du XVIe siècle environ et le bas-côté Sud du XIXe; Marcillac, où le bas-côté méridional est du XVIIe siècle, peut-être de 1665; Vignonet, qui a été pendant le XVIIIe siècle agrandi d'un bas-côté à deux travées; Samonac, où l'arcade Sud-Ouest porte la date 1789; Paillet, qui avait au Nord un bas-côté unique: on l'a remanié et on a édifié au Sud un bas-côté semblable[1].

Une autre modification qui n'est guère moins fréquente consiste dans l'addition de chapelles latérales. Deux chapelles placées en face l'une de l'autre constituent une sorte de transept[2], à Bayon, par exemple, où elles ne remontent qu'au XIXe siècle ou encore à Lalande-de-Libourne, où elles sont de la même époque, à Cameyrac. A Jugazan, la fabrique bâtit deux chapelles, l'une au Nord en 1773, l'autre au Sud en 1774[3]. Le plus souvent, semble-t-il, ce n'est pas à la fabrique et à la paroisse que ces chapelles appartenaient, mais au seigneur; aussi trouve-t-on des armoiries sur les clefs des arcs et des voûtes à Bossugan[4], à Fontet, etc.[5]. Le châtelain de Thau avait dans l'église de Gauriac une chapelle, dans laquelle il pouvait faire peindre une litre[6]. J'ai observé à diverses reprises dans les cantons de Podensac et de Labrède, notamment à Saint-Morillon, Cérons, Arbanats, que des chapelles ajoutées de la sorte avaient été par la suite prolongées vers l'Ouest en de véritables bas-côtés.

LES PLANS A TROIS NEFS, A DEUX NEFS, A UNE NEF. — Le plan des églises girondines est à peu près invariablement simple. En dehors des grandes productions du gothique français, deux églises conventuelles très importantes sont les seules qui possèdent un déambulatoire: Guîtres (fig. 57) et Vertheuil (fig. 149); l'une et l'autre avoisinent la frontière Nord du département.

Même parmi les églises importantes, celles qui dès l'origine avaient des bas-côtés sont rares: je ne vois guère à citer, pour l'époque romane, que les églises de Guîtres et de Vertheuil, déjà nommées, Soulac (fig. 115), Sainte-Croix de Bordeaux (fig. 6), la cathédrale de Bordeaux antérieure à l'édifice actuel, peut-être Sainte-Eulalie-d'Ambarès, où la nef centrale est terminée par une abside et où les bas-côtés auraient eu un chevet plat, enfin l'abbatiale de La Sauve (fig. 67), qui appartient au style de transition. On paraît avoir projeté trois nefs à Lignan, où on n'en exécuta qu'une.

Durant cette période romane, le plan des grandes églises bordelaises comprend une abside et deux absidioles, un transept, une nef: Cars (fig. 45), Civrac (Médoc), Saint-Christoly (Médoc), Moulis (fig. 87), Montagne (fig. 84), Saint-Georges (fig. 137), Salignac, Saint-Denis-de-Piles (fig. 127), Rions, Martillac, Léognan, Lignan-de-Créon (fig. 76), Loupiac-de-Cadillac, Saint-Ferme (fig. 135), Mauriac (fig. 83), Aillas (fig. 19), etc. Les constructeurs gothiques, surtout en Bazadais, et ceux qui ont suivi ont adopté assez volontiers le plan à trois nefs : Uzeste (fig. 146), Saint-Léger-du-Balson, Saint-Côme, Bernos, Cudos, Saint-Symphorien, Podensac, qui sont gothiques; Goualade, Saint-Michel-de-Rieufret, Lacanau, Barsac (fig. 21), etc., qui sont modernes.

1. Inversement on a muré, à Sainte-Radegonde, le bas-côté Sud pour l'affecter au logement du desservant. — 2. Mazerac: la chapelle du Sud porte la date 1694; Cissac (Baurein, *Variétés bordeloises*, t. I, p. 305). — 3. E suppl. 4748. — 4. L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. II, pp. 401-402. — 5. Cfr. ce que Guinodie raconte au sujet de Saint-Genès, dans son *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. III, p. 120. — 6. G 3107.

Rioeaud et Margueron (fig. 159), démembrés de l'Agenais, sont à deux nefs: ee sont des églises qui appartiennent à la fin de la période gothique, au xve ou au xvie sièele.

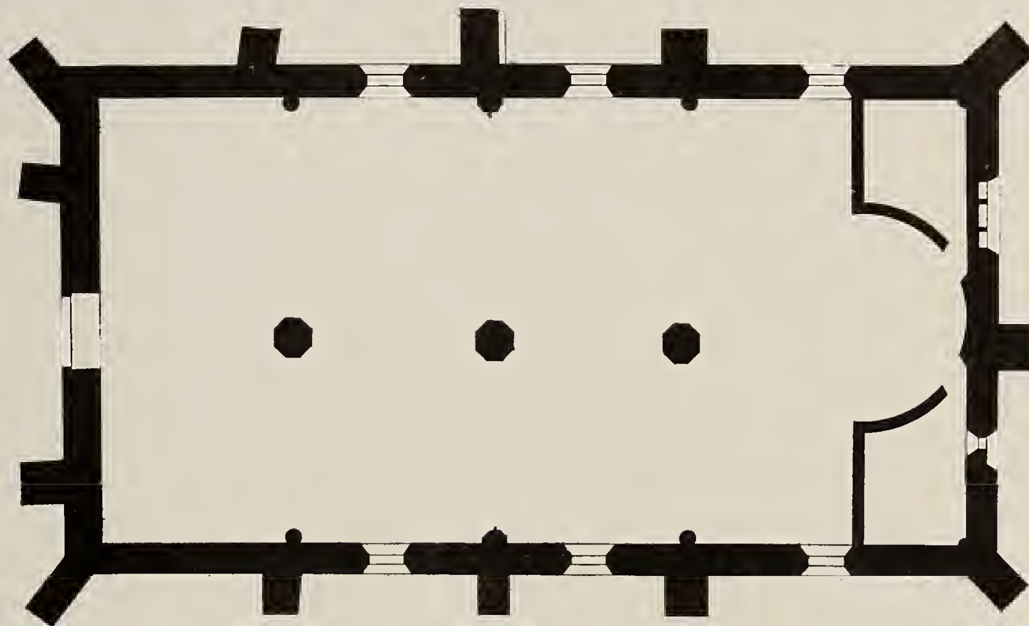


Fig. 159. — Église de Margueron.
D'après un dessin de L. Labbé.

On a toujours fait, dans le pays, des églises à une nef, sans transept, avee abside; e'est le type le moins eoûteux. Thil près de Grignols, Saint-Germain-de-Campet (fig. 160) près de Faleyras, Sainte-Sportalie près de Podensae peuvent être donnés eomme spéeimens de l'église rurale ainsi réduite à son expression la plus simple.

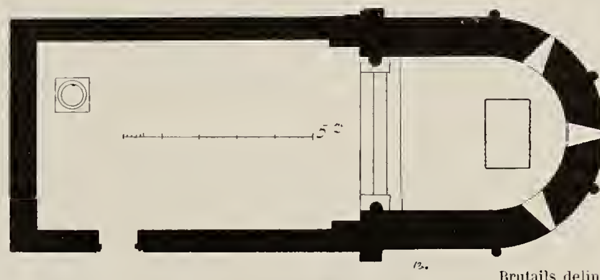


Fig. 160. — Saint-Germain-de-Campet.

Le plan à nef unique et à ehevet plat aceuse moins d'aneienneté, soit que le ehevet, plus étroit, s'ajuste à une nef plus large (fig. 161), soit que le monument entier se réduise à un reetangle. Ce dernier plan (fig. 162) est eelui d'un groupe important d'églises : les églises des Templiers et des Hospitaliers.

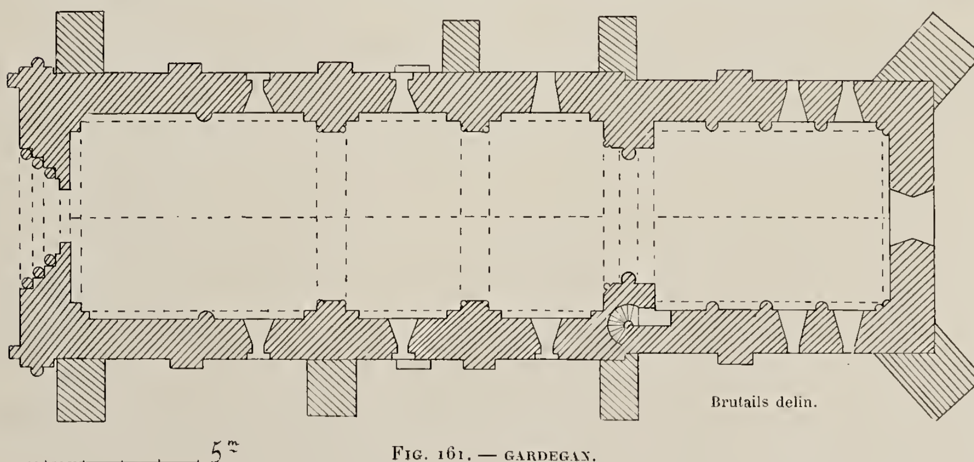


Fig. 161. — Gardegan.

Bien qu'il y ait en Gironde un nombre assez élevé de bastides, nous avons une seule église du type des bastides : large vaisseau bordé, sur ehaque flane, d'une série

de chapelles et terminé par une abside polygonale. Encore cette église, celle de Monségur, a-t-elle été si profondément remaniée qu'il est difficile d'en connaître les dispositions originelles.

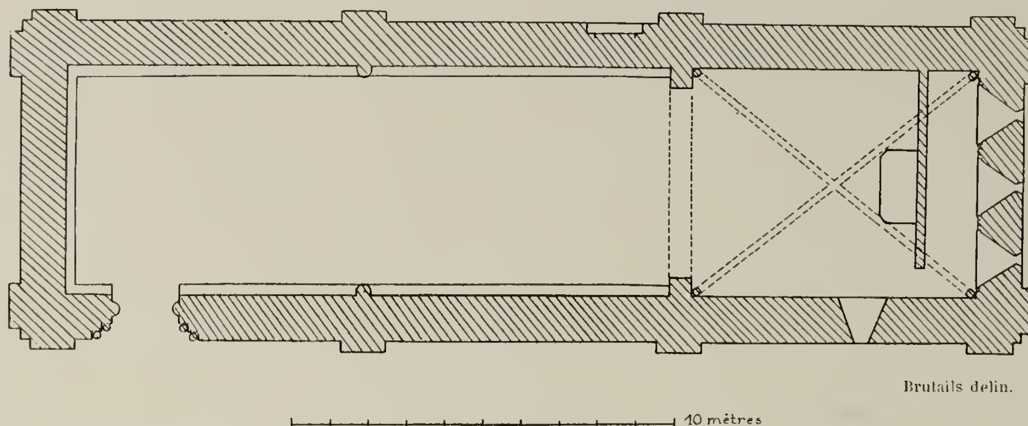
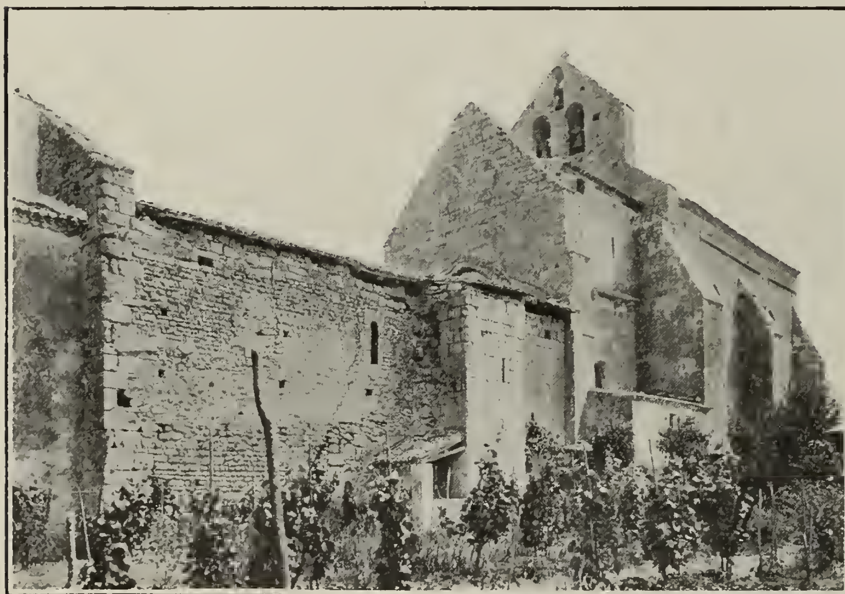


Fig. 162. — Villemartin.

Quelques chapelles échappent à toute classification et à toute règle: ce sont les chapelles de châteaux, que l'on a sacrifiées à la destination militaire de l'ensemble. On a converti le couloir de la porte en chapelle, à Veyrines[1], dans la banlieue de Bordeaux, et la chapelle d'Agassac est posée en encorbellement sur une tour d'angle[2].

L'orientation des églises. — On sait que la liturgie prescrit de diriger le chevet de l'église vers le point où le soleil se lève au moment des équinoxes, « versus ortum solis æquinoctialem »[3]. Il s'en faut bien que cet usage fût toujours et partout ponctuellement observé. On s'est demandé si le chevet ne regarde pas le point de l'horizon où le soleil se lève le jour de la fête du saint patron de l'église. Examinons cette question.



Brutails photogr.

Fig. 162 *bis*. — Rimons, vue prise du sud-ouest.

Nous ferons, naturellement, abstraction des édifices qui ont été retournés après coup, de sorte que le pied de la nef a pris la place de la tête : Auros, Baigneaux, Marsas, Abzac, Saint-Androny. L'église romane de Rimons (fig. 162 *bis*) était orientée normalement ; vers 1500, on a condamné la nef et bâti une nef gothique à l'Est du chœur roman, auquel on l'a soudée. Quelques autres églises

1. *Guienne militaire*, t. II, p. 317. — 2. *Guienne militaire*, t. II, p. 199. Baurein a signalé, en dehors de certains villages du Médoc, des chapelles qui auraient été construites pour servir pendant les épidémies (*Variétés bordeloises*, t. I, pp. 172 et 177 ; nouv. éd., t. I, pp. 118 et 121). Drouyn a sommairement décrit (*Guienne militaire*, t. I, p. 123) la chapelle de Sainte-Remède, près de Vérigean, qui est à deux étages ; le rez-de-chaussée abrite une fontaine. — 3. Durand, *Rationale*, livre I.

sont d'orientation fantaisiste, comme Sainte-Croix-du-Mont, dont l'axe allait du Nord au Sud[1]. En dehors de ces cas exceptionnels, la direction générale est Ouest-Est, mais avec des déviations, dont le sens et l'amplitude ne paraissent dépendre aucunement de la date à laquelle on célèbre la fête patronale. C'est, du moins, ce qui résulte des indications suivantes :

Fêtes tombant entre le 21 mars et le 20 septembre : sainte Quiterie (1), saint Cyr (1), saint Jean-Baptiste (3), saint Maixent (1), saint Pierre (11), sainte Praxède (1), saint Christophe (3), saint Laurent (1), Notre-Dame (11), saint Symphorien (1), saint Genès (1), saint Morillon (1) et la sainte Croix (1), soit trente-sept églises : dans cinq, l'axe est dirigé à peu près vers le plein Est ; dans douze, il incline vers le Nord ; dans vingt, vers le Sud.

Fêtes tombant entre le 21 septembre et le 20 mars : saint Maurice (2), saint Michel (2), saint Ferme (1), saint Palais (1), saint Denis (1), saint Seurin (2), saint Martin (13), saint Brice (1), saint Sernin (3), saint André (4), saint Éloi (1), saint Étienne (1), saint Jean l'Évangéliste (1), sainte Colombe (2), saint Émilion (1), saint Hilaire (3), saint Sulpice (1), saint Antoine (1), saint Projet (1), saint Blaise (1), soit quarante-trois églises : dans cinq, je n'ai pas observé de déviation qui soit appréciable avec une boussole de poche ; dans vingt-quatre, l'orientation dévie vers le Nord et dans quatorze, vers le Sud.

La brisure de l'axe. — L'axe des édifices n'est pas invariablement rectiligne, et ceci nous ramène à la question du symbolisme. Pour Drouyn, la brisure était presque toujours vers la droite, vers le Nord, et l'intention n'était pas douteuse[2]. Mais le problème a été repris, dans ces dernières années, avec une remarquable abondance d'observations et de documents, et il a été résolu par la négative[3]. Exposons d'abord les données.

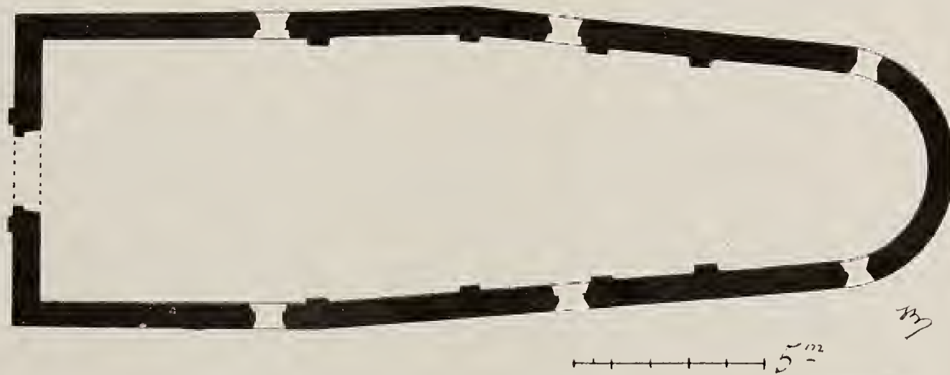


Fig. 163. — Flaujagues. Brutails delin.

La brisure de l'axe du chevet est parfois très sensible. L'abbé Mezuret l'a signalée à Soulac, Vendays, Saint-Trélody, Loupiac-de-Cadillac[4]. Elle se produit vers le Nord : à Cars (fig. 45), à Brannens, à La Sauve (fig. 67), à Parsac (fig. 90), à Pellegrue (fig. 95), à Saint-Martin-de-Lerm, à Bassens, à Insos, à Petit-Palais (fig. 96), à Cadaujac, à Aillas (fig. 19), à Haux, à Lignan-de-Créon, où elle est à peine sensible, etc., tandis que l'axe du chevet s'infléchit vers le Sud dans les églises de Doulezon (fig. 52), Saint-Martin-de-Mazerat, Andernos, Martres, Puynormand, Sainte-Colombe, Saint-Caprais-de-Haux, Lignan-de-Bazas, dans la collégiale de Saint-Émilion, etc.

Voilà les faits. Si on entreprend de les commenter, il ne faut pas perdre de vue que la plantation des églises d'autrefois est fréquemment irrégulière : le Moyen-Age n'apportait pas dans l'exécution des travaux cette minutie, qui touche parfois au fétichisme, de nos ingénieurs modernes. Saint-Éloi de Bordeaux, Saint-Remi de la même ville[5], d'autres églises encore

1. L. Drouyn, *Bulletin monumental*, t. XIX, p. 444. — 2. *Bulletin monumental*, t. XXIV, p. 500 ; *Guide à Saint-Émilion*, 2e éd., p. 41 ; *Revue catholique* de 1880, p. 300, note 2. — 3. R. de Lasteyrie, *La déviation de l'axe des églises est-elle symbolique ?* Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVII, 2e partie. — 4. *Notre-Dame de Soulac*, p. 214. — 5. L'abbé Cirot de La Ville a donné le plan de Saint-Remi dans *L'Église Saint-Seurin*, p. 287.

portent dans leur plan la marque de réfections, de remaniements, de travaux successifs qui se raccordent mal l'un à l'autre. Dans l'église de Flaujagues (fig. 163), qui n'est cependant pas antérieure au XVII[e] siècle[1], les murs sont conduits suivant un plan bizarre, dont les anciens ne s'apercevaient peut-être pas, car on a dessiné, en 1770, de cette construction irrégulière un plan régulier[2]; à Cars, où le chœur est fortement incliné, la plantation du clocher est plus défectueuse encore; à Thil, près de Grignols, les murs ondulent pitoyablement. Il ne faudrait cependant pas supposer les maîtres d'œuvre plus maladroits qu'ils n'étaient et croire, par exemple, qu'ils ne pouvaient plus s'aligner dès qu'on avait clos provisoirement une partie de l'édifice : il leur suffisait de tirer des diagonales égales et ils le savaient sûrement.

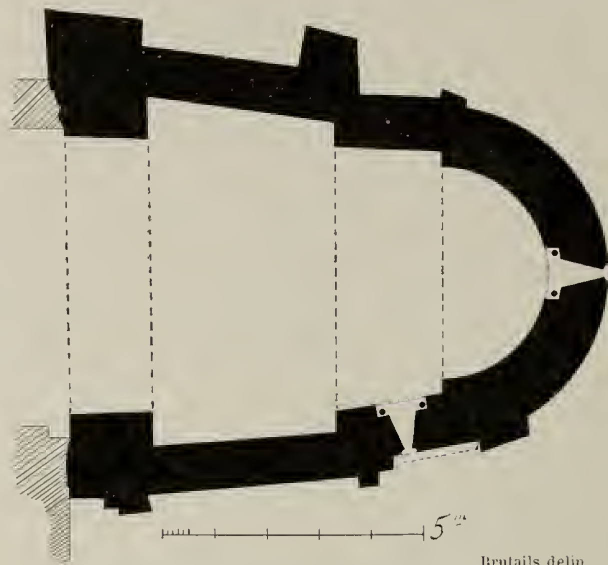


Fig. 164. — MASSUGAS. Brutails delin.

L'obliquité des flancs du chœur doit être parfois voulue : ils se rapprochent vers l'Est, afin d'augmenter la profondeur apparente de l'édifice. Cet expédient, qui a été employé dans les écoles les plus diverses[3], est appliqué chez nous dans les églises romanes de Massugas (fig. 164), Rueh (fig. 114), Saint-Romain-de-Vignague (fig. 178), Bruges (fig. 165), Cazaugitat (fig. 173), Pujols-sur-Ciron, etc. Par contre, la nef de Pompignac s'élargit du côté du chevet : l'écartement des murs est de 7m85 à l'Ouest, de 9m10 à l'Est.

Une préoccupation du même ordre a fait diminuer vers l'Est la longueur des divisions architecturales, travées ou arcades, afin qu'elles paraissent plus éloignées[4]. Une disposition de ce genre était très sensible à Bourg, dans une petite chapelle que Leo Drouyn a décrite[5]; à Saint-Gervais, les travées deviennent plus courtes vers l'Est. Mais à Saint-Aubin-de-Blaignac (fig. 166) les travées, de plus en plus longues à mesure qu'elles s'éloignent de la façade, mesurent 2m75, 5m53, 6m03, 7m60, enfin 8m20; cette dernière travée a été ajoutée. On ne comprend pas dans quel but le

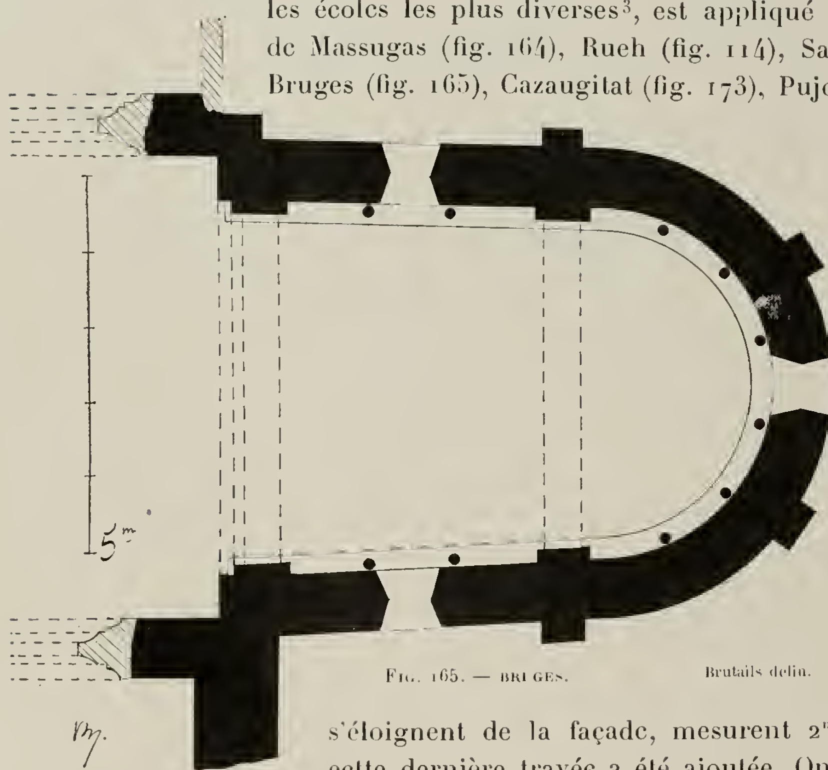


Fig. 165. — BRUGES. Brutails delin.

1. L'église de Flaujagues, détruite par les Protestants, fut réédifiée sur un autre emplacement en 1624 (E suppl. 5576 et C 3769). On y fit en 1770 des réparations, qui consistèrent à surélever les murs et à reconstruire l'abside (II 709). La façade est de 1842 (Guinodie, *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. III, p. 456). — 2. II 709. — 3. Gonse, *L'Art gothique*, p. 130, note 2. En Égypte, M. Maspero a signalé la convergence du sol et du toit (*L'Archéologie égyptienne*, dans la collection Quantin, p. 71-72). Cfr. Choisy, *Histoire de l'architecture*, t. II, p. 184. Voir aussi *Annales archéologiques*, t. X, p. 263. — 4. Cfr. Michon, *Statistique monumentale de la Charente*, p. 261. — 5. *Notes archéologiques*, p. 5.

constructeur aurait, de propos délibéré, adopté cette progression croissante de l'Ouest vers l'Est, et il faut faire ici une place aux hasards et aux accidents.

Quand on étudie les faits de ce genre, on ne saurait les constater avec trop d'exactitude, les interpréter avec trop de prudence. Un architecte avait découvert entre les grandes dimensions de l'église de Pellegrue des rapports simples et comme une mystique harmonie; or, il avait mal pris les cotes et, je m'en suis assuré, ses chiffres étaient faux.

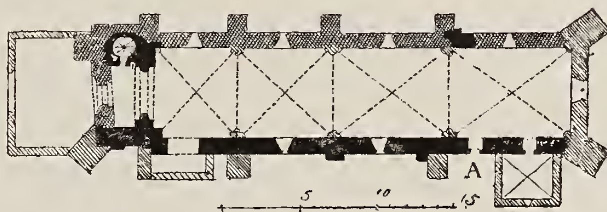
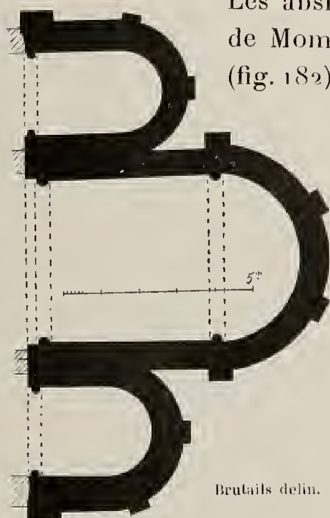


Fig. 166. — Saint-Aubin-de-Blaignac.
Dessin de L. Drouyn (Extrait des *Variétés girondines*, t. I, p. 59.)

Les maîtres d'œuvre comptaient jadis par pieds; tel contrefort a un pied de saillie et trois de longueur. Il faut s'attendre à rencontrer fréquemment dans les mesures le pied et ses multiples. A Magrigne, les fenêtres Est ont 0m53 à l'étranglement et trois fois plus, soit 1m60, au débouché: ce rapport est apparemment la conséquence du procédé adopté pour le tracé du plan de ces baies; on aura réservé pour chaque ébrasement une largeur égale à l'ouverture du percement.

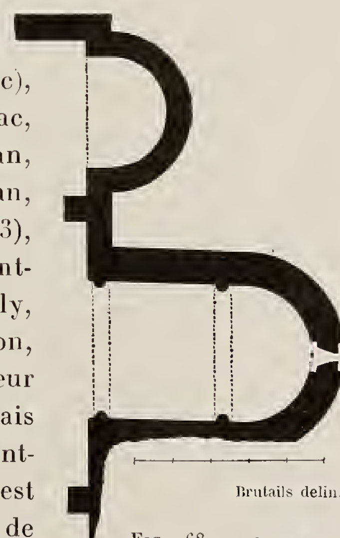
En un mot, l'orientation approximative est due à une prescription liturgique; en ce qui concerne l'inclinaison de l'axe du chevet, je la constate sans parvenir à faire choix d'une explication; quant aux autres faits, ils résultent de procédés ou de tâtonnements, de causes matérielles ou de calculs techniques, et le symbolisme n'y est pour rien.

Les chevets avec abside et absidioles. — L'abside flanquée d'absidioles donne lieu à deux combinaisons, suivant que les absidioles sont tangentes à l'abside ou qu'elles en sont séparées.



Brutails delin.
Fig. 167. — Cadaujac.

Les absidioles tiennent à l'abside dans les chevets de Mombrier (fig. 326) et de Villeneuve près Blaye (fig. 182), qui ont une absidiole, Saint-Christoly (Médoc), Civrac (Médoc), Moulis (fig. 87), Salignac, Saint-Denis-de-Piles (fig. 127), Léognan, Labrède, Cadaujac (fig. 167), Beautiran, Lignan-de-Créon (fig. 76), Bellefond (fig. 33), Mauriac (fig. 83), Aillas (fig. 19), Saint-Ferme (fig. 135), etc. A Saint-Christoly, Mombrier, Saint-Ferme et Lignan-de-Créon, des passages sont ménagés entre le chœur principal et les chœurs des absidioles; mais à Lignan-de-Créon et peut-être à Saint-Christoly et Mombrier, l'ouverture est moderne. Les sept chœurs juxtaposés de La Sauve (fig. 67) communiquent entre eux.


Brutails delin.
Fig. 168. — Andernos.

On a réservé un espace entre l'abside et les absidioles à Sainte-Croix-de-Bordeaux (fig. 6), Cars (fig. 45), Berson, Saint-Georges-de-Montagne (fig. 137), Rions, Andernos (fig. 168), Martillac, Landiras (fig. 176) et Roaillan. Dans ce cas, tantôt l'abside garde sa largeur normale et les parois du chœur, se trouvant dans le plan des grandes arcades du transept, les contrebutent efficacement; tantôt l'abside et les absidioles sont plus étroites que la nef et les collatéraux, les grandes arcades du transept butent, du côté de l'Est, contre le mur transversal qui unit l'absidiole à l'abside et ce mur court le risque d'être disloqué par la poussée. A Landiras des désordres graves se sont ainsi produits.

LES CHEVETS EN TRÈFLE. — Je ne puis citer dans le pays que trois exemples de chevet tréflé : Saint-Macaire, Saint-Étienne-de-Lisse (fig. 169)[1] et Fossés (fig. 170)[2]. La partie orientale de l'église de Fossés a été démolie et refaite à la fin de la période gothique; mais on voit nettement les naissances des absidioles de flanc, et il ne semble pas possible de reconstituer l'ancien chevet autrement que sur un plan en trèfle[3]. Quant à Saint-Étienne-de-Lisse, les bras du transept sont arrondis à leur extrémité: ils sont assez longs pour porter, du côté de l'Est, des absidioles. Nous ne possédons pas d'église, comme les églises agenaises d'Aubiac et de Saint-Pierre-del-Pech[4], qui présente à la fois un chevet en trèfle et une tour centrale élevée sur le carré.

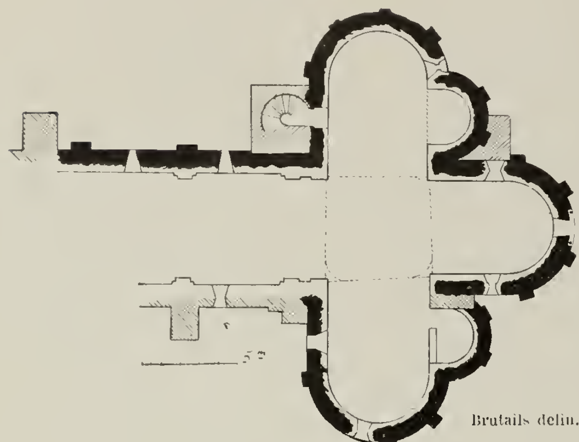


FIG. 169. — SAINT-ÉTIENNE-DE-LISSE.

TRACÉ DES ABSIDES. — Il est rare que le tracé des absides et des absidioles réponde à un demi-cercle, comme à l'abside de Villenave-d'Ornon : ce tracé est quelquefois irrégulier, à Aillas ou à Saint-Genis-du-Bois, par exemple, et l'irrégularité peut être voulue : la courbe de l'absidiole Nord de Montagne s'aplatit en montant, afin de loger plus aisément la fenêtre. D'une façon générale, en plan, l'abside se continue de chaque côté vers le Couchant en une ligne droite plus ou moins longue, et la profondeur de l'abside ainsi tracée est supérieure à la moitié de sa largeur.

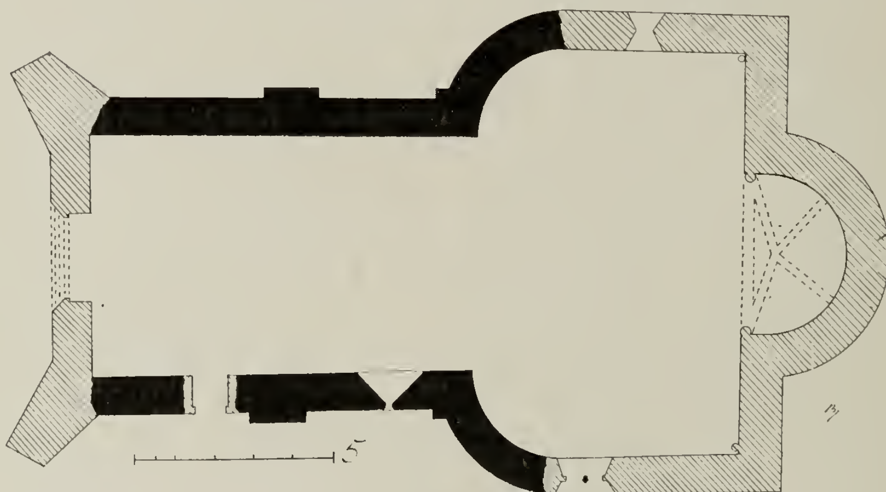


FIG. 170. — FOSSÉS.

Voici quelques chiffres :

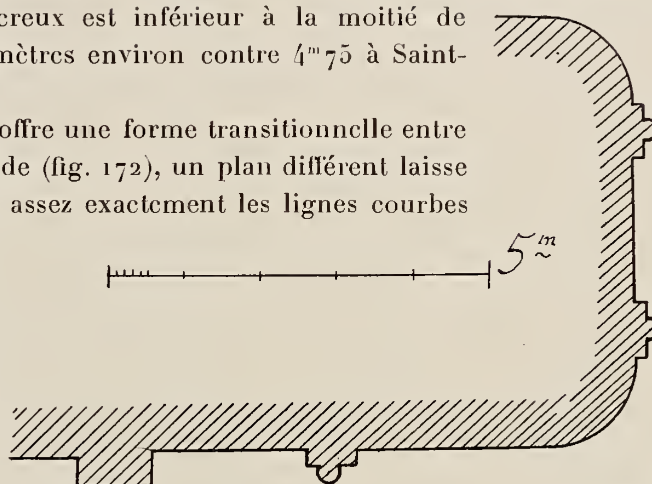
A Saint-Romain-de-Vignague,	l'ouverture est de	3m32;	le creux, de	1m98.
A Saint-Aubin-en-Jallès . . .	—	4m93;	—	2m55.
A Sainte-Sportalie, près de Podensac.	—	2m50;	—	1m58.
A Masseilles.	—	4m18;	—	2m90.
A Bouliac	—	5m82;	—	3m11.
A Saint-Michel-de La-Rivière .	—	4m60;	—	4m10.

Ailleurs, l'abside est plus profonde encore. Cette disproportion peut provenir de ce qu'on n'a pas accusé, comme il est d'usage de le faire, le point où l'abside rejoint le chœur, à l'aide d'un artifice, par une colonne engagée, par un dosseret, par un ou plusieurs ressauts.

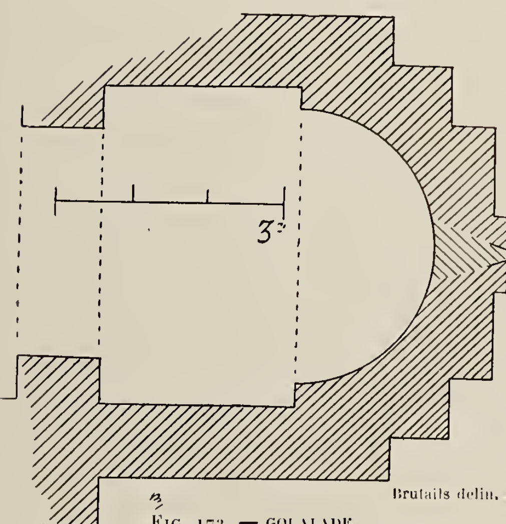
1. Cfr. Piganeau, *Société archéologique*, t. II, p. 129. — 2. Monferrand avait un chevet tréflé: cela résulte d'un plan de Ch. Durand qui m'a été communiqué par M. Lacombe; mais, si l'on en juge par ce plan, le chevet de Monferrand ne devait pas être ancien. La paroisse elle-même ne l'est pas, ayant été démembrée d'Ambarès en 1771 (Allain, Introduction à l'inventaire de la série G, p. XXVII, note 13). — 3. Cfr. Drouyn, *Notes archéologiques*, p. 12. — 4. Tholin, *Architecture religieuse de l'Agenais*, pp. 120 et 130.

A titre d'exception, il faut signaler les absides de Saint-Hilaire-du-Bois (fig. 230 *bis*) et de Saint-Léger-de-Vignague (fig. 158), où le creux est inférieur à la moitié de l'ouverture : il ne mesure, en effet, que 2 mètres environ contre 4m75 à Saint-Hilaire et 2m60 contre 6m40 à Saint-Léger.

La tête de l'église de Saumos (fig. 171) offre une forme transitionnelle entre l'abside ronde et le chevet carré ; à Goualade (fig. 172), un plan différent laisse percer la même préoccupation d'envelopper assez exactement les lignes courbes de l'intérieur dans les lignes de l'extérieur pour éviter, aux angles, les gros massifs qui existent lorsque le dedans est semi-circulaire et le dehors carré. Un *État des lieux* conservé à la mairie de Périssac représente une église faite suivant ce dernier plan, qui est aussi celui de l'absidiole Nord de Noaillan ; l'absidiole Nord de La Réole a été amenée à cette forme quand on l'a renforcée d'une surépaisseur de maçonnerie afin qu'elle pût porter le clocher, et les chevets de Vignonet[1] et de Cazaugitat (fig. 173), plats en dehors, ronds en dedans, doivent peut-être cette particularité à des remaniements.



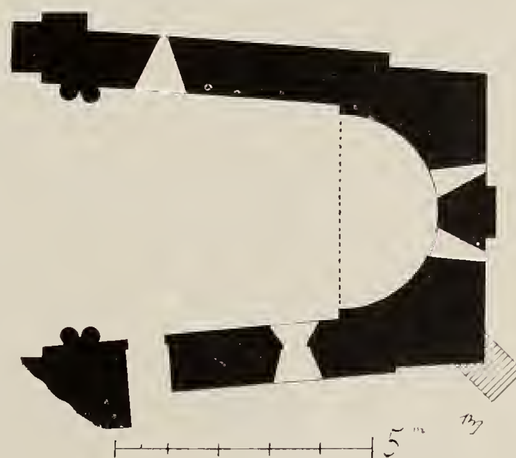
Brutails delin.
Fig. 171. — Saumos.



Brutails delin.
Fig. 172. — Goualade.

Ce qui est plus courant, c'est l'abside ronde en dedans, polygonale en dehors : Tauriac, Saint-Morillon (fig. 174), Lestiac, Saint-Macaire (fig. 140), Balizac[2]. L'abside ronde de Saint-Léger-du-Balson a reçu après coup un placage extérieur polygonal : les fenêtres correspondent à des angles de ce polygone.

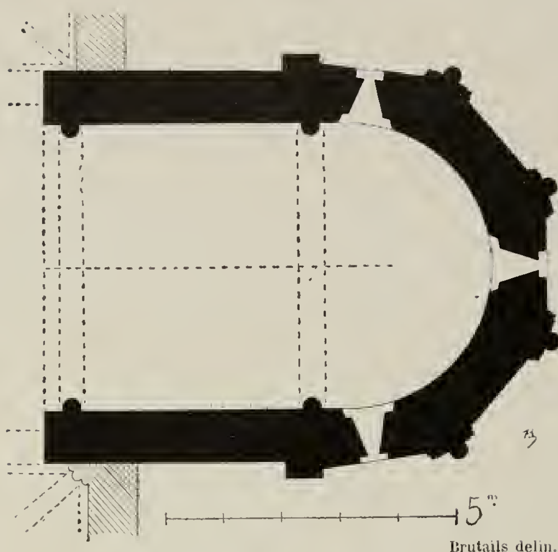
Les absides a pans coupés ; éperons. — Les absides qui sont à pans coupés en dedans comme en dehors sont plus nombreuses que les précédentes. Presque toujours, dans ce groupe comme dans le précédent, les côtés sont en nombre impair, et une face occupe le milieu de l'abside. On compte les dérogations à cette règle : à Saint-Léger-du-Balson et à Cornemps (fig. 50), un angle saillant est dans l'axe de l'édifice ; Gujan, qui est de construction moderne, possède une abside à quatre pans et l'ancienne église de Sainte-Croix-du-Mont (fig. 175) se terminait, au témoignage de Drouyn, par « une abside romane triangulaire retouchée au xve siècle »[3] : la restauration gothique avait, à ce qu'il paraît, respecté le plan roman[4].



Brutails delin.
Fig. 173. — Cazaugitat.

1. Ce chevet de Vignonet a subi des transformations profondes : la voûte serait de 1854 (Guinodie, *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. III, p. 124). — 2. Dessin de 1864, dans les archives de la Commission départementale des Monuments historiques. — 3. *Voyage à pied sur les bords de la Garonne*, p. 17. — 4. Notes manuscrites de Drouyn.

En règle générale, les vieilles absides romanes bordelaises décrivent une portion de cercle. Or, les arcs dont les fenêtres sont encadrées, ceux qui tapissent les deux parements



Brutails delin.

Fig. 174. — SAINT-MORILLON.

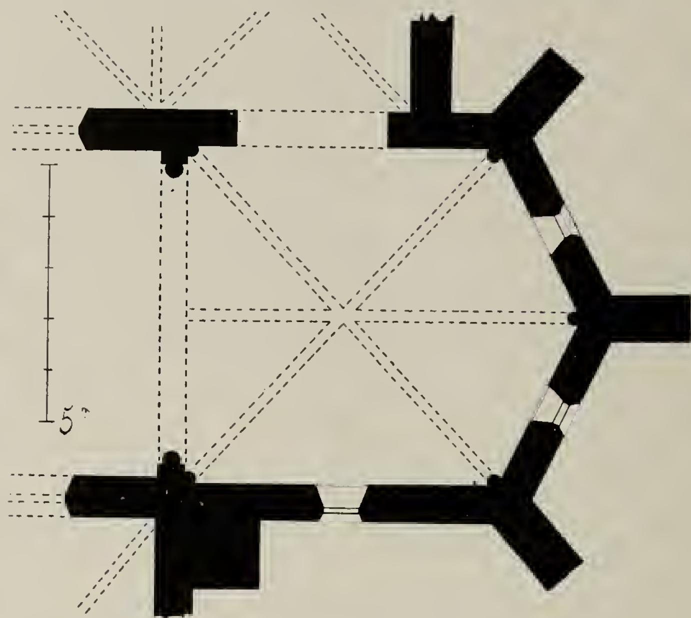


Fig. 175. — ANCIEN CHEVET DE SAINTE-CROIX-DU-MONT.

sont beaucoup plus difficiles à construire sur plan courbe. Ce dut être l'une des raisons pour lesquelles le plan polygonal se substitua de plus en plus au précédent. Il est donc normal qu'une abside ronde en bas soit polygonale en haut et cela s'est produit, en effet, à Illats, à Sendets, à Camarsac. Cependant, à Montagne, l'absidiole Nord, qui est plus récente, est seule sur plan courbe, tandis qu'à Caudrot l'extérieur de l'abside est en bas à cinq pans, en haut, à partir de 4m50 environ, semi-circulaire. Il serait oiseux d'énumérer les absides polygonales des XVe et XVIe siècles. Il se peut que l'abside ronde de Blézignac soit de la même époque : c'est un spécimen attardé de plan roman. L'abside projette quelquefois à l'Est un renforcement qui peut être un massif plus



Brutails photogr.

Fig. 175 bis. — ARTIGUES.

large qu'un simple contrefort : ce renforcement subsiste à Artigues (fig. 175 *bis*); on le voyait jadis dans les églises, aujourd'hui détruites, de Gaillan et de Saint-Trélody[1].

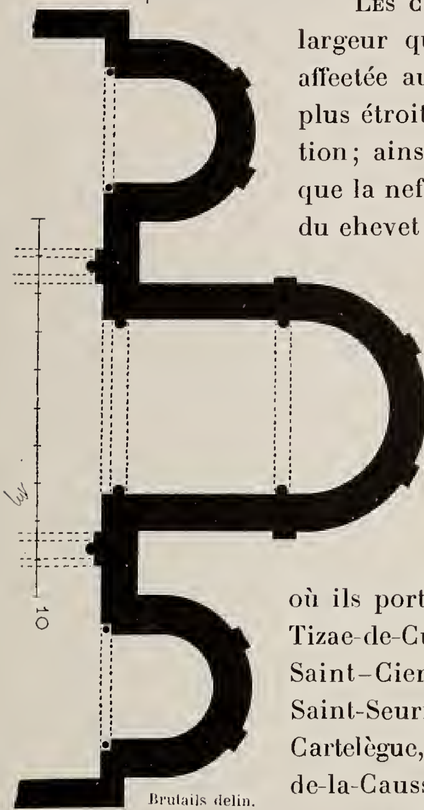


Fig. 176. — Landiras[2].

Les chevets plats. — Les chevets plats sont ordinairement de même largeur que le reste de l'édifice : c'est la tête du rectangle, une travée affectée au sanctuaire. Nous savons que le chevet rectangulaire peut être plus étroit que la nef : il forme alors une partie distincte dans la construction; ainsi en est-il à Loupes, où le chevet mesure 3m 70 de largeur, alors que la nef atteint 6m 12. Les chevets plats peuvent être romans : c'est le cas du chevet de Loupes, ci-dessus nommé, qui est roman par sa construction, mais gothique par sa date. Il n'en est pas moins vrai que les plus intéressants parmi ces chevets rectangulaires sont couverts d'une voûte gothique : Le Pian, Macau, Tresses (fig. 261) et Mareillac (fig. 211 *bis*), où ils portent le clocher, Tizac-de-Curton (fig. 177), Saint-Ciers-de-Canesse, Saint-Seurin de Bordeaux, Cartelègue, Saint-Martin-de-la-Caussade (fig. 221).

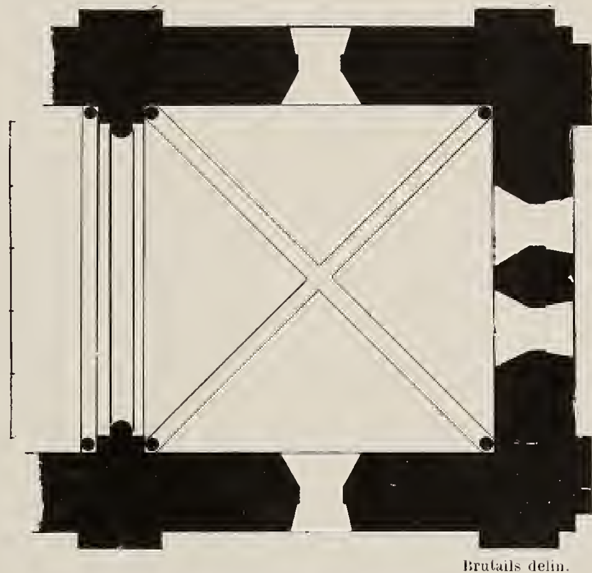


Fig. 177. — Tizac-de-Curton.
(Extrait du Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXVIII, p. 127.)

Le plan du chœur. — En avant de l'abside vient d'ordinaire un chœur. Dans certaines églises, les murs ressautent et s'écartent entre l'abside et le chœur, entre le chœur et la nef.

A Brannens	l'abside mesure	3m 74 ;	le chœur,	4m 13 ;	la nef,	5m 52.
A Saint-Romain-de-Vignague.	—	3m 32 ;	—	5m 16 ;	—	6m 22.
A Saint-Palais-Lalande. . . .	—	3m 92 ;	—	5m 44 ;	—	7m 10.
A Saint-Martin-de-Monphélix.	—	5m 15 ;	—	6m 10 ;	—	7m 40.

Les lignes de flanc du chœur, à Saint-Romain-de-Vignague (fig. 178), sont assez compliquées : le chœur s'élargit, se rétrécit et s'élargit de nouveau.

Le chœur est souvent très profond; c'est une caractéristique des églises de nos contrées; mais il n'a qu'une travée : Drouyn a noté comme une rareté notable le doubleau qui coupe en deux, à Saint-Quentin-de-Baron, la voûte de cette partie de l'église[3]. Un arc est tourné à l'entrée du chœur et il est porté habituellement par des colonnes engagées, qui le plus souvent ressortent sur des dosserets. Les premiers siècles ont laissé, en Afrique notamment[4], quelques églises où ces dosserets sont très saillants, où le vaisseau est, sur ce point, resserré et comme étranglé. Cet étranglement est très accusé dans nombre de nos églises girondines;

1. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1847, p. 10. — 2. L'absidiole Nord de Landiras est due à une réfection. — 3. *Revue catholique*, 1880, p. 103. Le chœur de Beychac a également deux travées. — 4. Par exemple, basilique d'Announa, chapelles d'Announa et de Tipasa (Gsell, *Les Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, pp. 166, 169, 337); bas-côtés d'une église arménienne (Choisy, *Histoire de l'architecture*, t. II, p. 59).

on en peut donner plusieurs explications. D'abord, on plaçait assez fréquemment un clocher-pignon sur l'arc triomphal, les cordes pendaient à côté du clergé; or, le poids de cette surélévation exagérait la poussée de l'arc triomphal, et il fallait réduire celui-ci. En second lieu, lorsque la nef était couverte d'un lambris, l'arc devait être bas, sous peine d'être coupé par le lambris, comme il est arrivé à Mouillac, où le sommet de l'arc apparaît même au-dessus du toit de la nef, à Doulezon et ailleurs. Enfin, contre les dosserets saillants qui formaient les pieds-droits de l'arc triomphal, il y avait la place tout indiquée de deux autels.

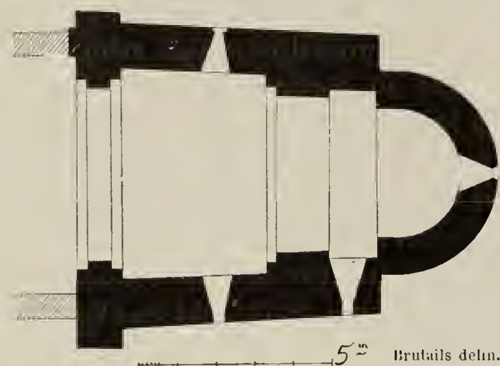


Fig. 178. — Saint-Romain-de-Vignague.

Quel que soit le motif, cette disposition est fréquente, et dans toutes les parties de la Gironde: Bagas, Sallebeuf[1], Marions, Gironde, La Rivière[2], etc. J'en donne ci-après un certain nombre d'exemples.

A Brannens	l'arc triomphal a de largeur	$2^{m}60$;	la nef,	$5^{m}52$.
A Saint-Sulpice-de-Guilleragues.	—	$3^{m}43$;	—	$5^{m}70$.
A Auriolles.	—	$2^{m}58$;	—	$6^{m}08$.
A Sainte-Radegonde.	—	$2^{m}80$;	—	$6^{m}60$.
A Saint-Palais-Lalande	—	$3^{m}77$;	—	$7^{m}10$.
A Saint-Martin-de-Mazerat (fig. 180).	—	$2^{m}50$;	—	$7^{m}25$.
A Saint-Martin-de-Monphélix (fig. 179),	—	$3^{m}85$;	—	$7^{m}35$.
A Sauviac	—	$2^{m}87$;	—	$7^{m}49$.
A Mouliets	—	$3^{m}22$;	—	$7^{m}58$.
A Mazerac.	—	$3^{m}53$;	—	$7^{m}63$.
A Saint-Hilaire-du-Bois	—	$4^{m}00$;	—	$7^{m}92$.
A Insos	—	$4^{m}90$;	—	$8^{m}80$.
A Gironde[3]	—	$7^{m}50$;	—	$11^{m}00$.

L'arc triomphal de Puybarban, avant les restaurations récentes, était large de $3^{m}10$ et la nef, de 6 à 7 mètres. Des documents du XVIIIe siècle nous apprennent que Saint-Sulpice-de-Faleyrens[4] et Semens[5] présentaient un rétrécissement analogue.

Le transept. — Il se peut que le transept ait été seulement prévu à Cornemps. Il est partout, sauf à Pellegrue, accompagné d'absidioles. Une curieuse famille d'églises du Castillonnais et des pays voisins, Doulezon, Ruch, Sainte-

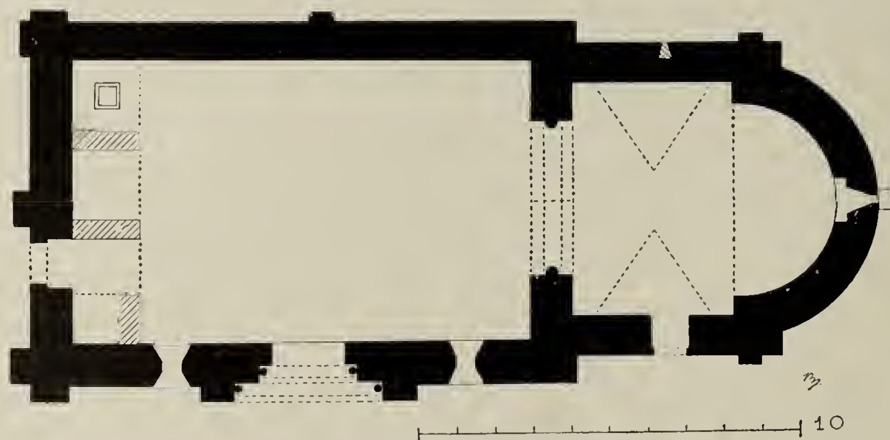


Fig. 179. — Saint-Martin-de-Monphélix.

1. Église démolie (Drouyn, *Société archéologique*, t. III, p. 20). — 2. Drouyn, *Bulletin monumental*, t. XIV, pp. 705-711. — 3. Les cotes relatives à Gironde sont prises sur des dessins dressés en 1859 et conservés dans les Albums de la Commission départementale des Monuments historiques. — 4. E suppl. 4596-4597. — 5. G 3110.

Radegonde, Saint-Martin-de-Mazerat (fig. 180), etc., possède, en avant du chœur ou de l'abside, une travée aux angles de laquelle s'élèvent de puissants dosserets intérieurs portant clocher. Cette travée fait figure de transept; c'est un pseudo-transept.

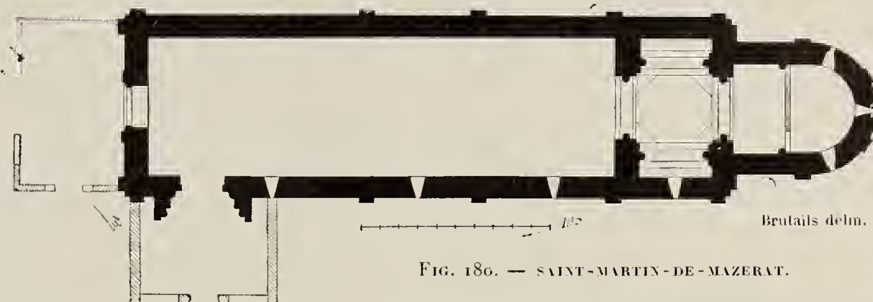


FIG. 180. — SAINT-MARTIN-DE-MAZERAT.

LA NEF. — La longueur de nos églises est variable. Drouyn pensait que les travées de la nef étaient très rarement en nombre pair[1]. Dans deux églises à transept, la nef n'était pas plus longue que chacun des bras et l'ensemble rappelait une croix grecque : ces églises sont Saint-Denis-de-Piles (fig. 127) et Pondaurat, qui est du XIVe siècle. Les deux nefs ont été accrues d'une travée pendant le siècle dernier.

On peut rencontrer, comme à Daubèze et à Massugas (fig 164), des nefs plus étroites que le chœur, sans doute par suite de modifications; mais le contraire, nous l'avons vu, est beaucoup plus fréquent : la partie Est de l'édifice est voûtée et, partant, plus resserrée; la nef, qui était rarement sous voûte, est plus ample : Saint-Martin-de-Lerm a un chœur de 5m82 et une nef de 7m46; Mouliets, un chœur de 5m54 et une nef de 7m58; Artigues, un chœur de 5m46 et une nef de 7m76; Sainte-Gemme, un chœur de 5m90 et une nef de 10 mètres. Cette largeur de nef est dépassée à Saint-Caprais (fig. 180 *bis*), où j'ai mesuré 10m45, à Saint-Jean-de-Blaignac, 10m80, et nous savons par L. Drouyn[2] que la nef de Quinsac atteignait des dimensions à peu près égales. Celle de Gironde a 11 mètres.

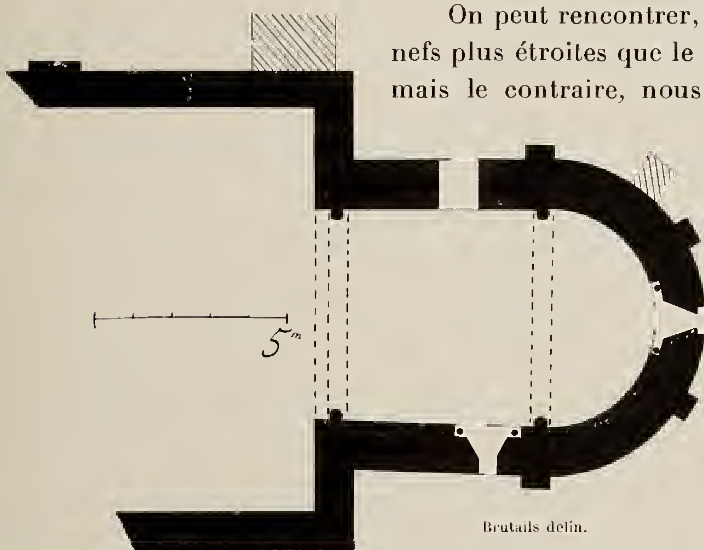


FIG. 180 *bis*. — SAINT-CAPRAIS-DE-HAUX.

LE CLOCHER. — Le clocher intéresse le plan de l'église, soit qu'il monte de fond, soit qu'il ait fallu renforcer la partie de l'édifice qui le porte. C'est ainsi que le pseudo-transept de la région de Castillon s'explique par la présence du clocher, et en Bazadais, pour assurer les clochers-pignons contre le vent, qui tend à les renverser, on les a solidement assis sur un mur très épais (fig. 181) ou on les a munis de contreforts vigoureux. Cette préoccupation et le désir de multiplier les voussures dans les portes ont entraîné les constructeurs à donner au mur Ouest de certaines églises une telle force qu'elle surprend quelque peu : à Jugazan, ce mur n'a pas moins de 2m30 d'épaisseur.

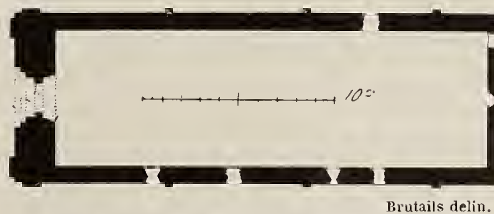
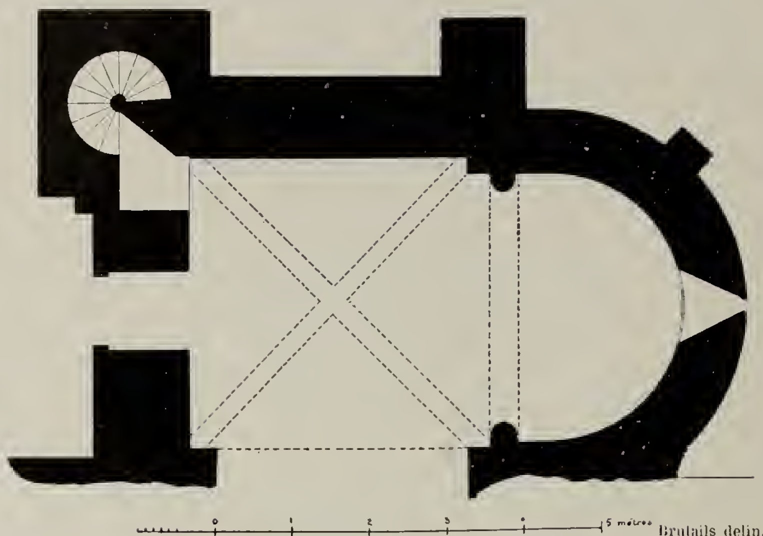


FIG. 181. — SAINT-GERMAIN D'AUROS.

Les clochers isolés sont-ils dus à une très ancienne tradition? Il semble plutôt qu'on doive les attribuer à des circonstances locales: le clocher de Saint-Émilion a été élevé au-dessus de l'église souterraine; celui de Saint-Michel de Bordeaux a été greffé sur un charnier préexistant.

1. *Variétés girondines*, t. III, p. 49. — 2. *Variétés girondines*, t. II, p. 90, note 6; *Revue catholique*, 1880, p. 300.

Le nombre des clochers[1] variait : on en avait commencé quatre à la cathédrale de Bordeaux, deux sur chaque bras du transept; Vertheuil en a deux. Il est assez ordinaire qu'un gros clocher soit accompagné d'un léger campanile construit non loin du chœur. Sainte-Croix de Bordeaux avait même un troisième campanile pour le service de la paroisse.



Brutails delin.

Fig. 182. — Transept nord de Villeneuve, près Blaye.

L'emplacement du clocher change suivant les églises. Le clocher surmonte le chevet carré à Tresses, Au Pian près Bordeaux, à Marcillac, à Macau. Le clocher se trouve à l'Est et en avant de l'église à Saint-Antoine. Il était établi au-dessus du chœur à Loupiac-de-Cadillac et Saint-Romain-de-Vignague, où un clocher-pignon monté sur l'arc triomphal avait été converti en une tour par l'adjonction de trois côtés bâtis sur les murs goutterots et sur le doubleau tourné à l'entrée de l'abside, à Saint-Hilaire-du-Bois, etc. Le clocher flanque le chœur ou la nef, du côté Sud Au Nizan, à Cartelègue, à Castillon (fig. 49), du côté Nord à Saint-Macaire (fig. 140) et à Saint-Genès-de-Queuil. Deux clochers surmontent des travées des bas-côtés à Vertheuil; un clocher est sur le bas-côté Sud à La Sauve (fig. 71); un clocher avait été élevé, vers le XVII[e] siècle, sur le bas-côté Nord à Saint-Paul en Blayais. Des clochers chargent les bras du transept, à Salignac; le bras Nord à Villeneuve près Blaye (fig. 182), à Mombrier, à Saint-Georges-de-Montagne (fig. 139), à Saint-André-de-Cubzac; l'une des travées de l'Est à Civrac (Médoc), à Gaillan et à Sablons; la croisée du transept à Coutras, où le clocher, renversé en 1575,


Simili Wetterwald, Bordeaux. Brutails photogr.

Fig. 183. — Abside et clocher de Lafosse.
(Extrait du Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXVIII.)

1. L'usage des cloches était général : le cas du curé de Coubeyrac, réduit à convoquer ses quelques fidèles « au son d'un tambour ou d'une corne » (1765. Rapport du curé de Pellegrue. C 3769) est tout à fait exceptionnel.

fut rétabli en 1603[1], à Guîtres (avant la construction du clocher actuel), à Saint-Denis-de-Piles (fig. 128), Aillas, Montagne (fig. 86), enfin dans les deux églises de Saint-Étienne-de-Lisse (fig. 169) et de Moulis, où on a dû modifier les parties portantes pour ajouter le clocher; le faux transept à Saint-Michel-de-La-Rivière, Aux Salles, à Saint-Médard-de-Guizières, à Sainte-Radegonde, à Doulezon, à Rauzan, à Tourtirac, à Sainte-Colombe (fig. 126), à Saint-Martin-de-Mazerat (fig. 205), à Lafosse (fig. 183), à Saint-Vincent-de-Pertignas. Le clocher est planté au Nord-Ouest à Bazas, où la partie inférieure de la tour est romane, à Saint-Ciers-de-Canesse, à Sainte-Foy avant les restaurations[2], à Targon, à Soulac, à Gironde et Casseuil, où il déborde l'alignement de la façade; au Sud-Ouest à Langoiran, où il datait de 1604, à Grézillac, à Puynormand; à l'Ouest, à Nérigean, à Lanton, à Saint-Hippolyte, à Vérac, à Rions et Lugon, où il est moderne, à Mourens (fig. 243), à Gours, où il a été démoli en 1828[3], à Yvrac, où le clocher roman a depuis longtemps disparu, à Hostens et Saint-Androny (fig. 247), où on l'a niaisement détruit il y a quelques années, à Sainte-Croix-du-Mont, à Beychac, Cameyrac, Artigues, Camarsac, Saint-Genès-de-Fours, Saint-Martin-de-la-Caussade, Barsac, Parsac (fig. 92), etc. Il forme porche sur la façade à Pompignac, Saint-Michel-de-Rieufret (fig. 210), Bayon (fig. 29), Avensan, où on l'a remplacé vers 1850, Saint-Brice, où il est du XVIe siècle, Saint-Aignan, où il date seulement de 1687[4], Créon, etc. Je crois donc qu'aucune règle n'a présidé au choix de l'emplacement du clocher : Baurein doit se tromper quand il dit que la position du clocher entre la nef et le sanctuaire dénote une origine monastique[5].



Brutails photogr.

FIG. 183 *bis*. — CASTELVIEIL.

Les clochers qui viennent d'être énumérés sont des tours, dont la forme en plan est diverse: Saint-Antoine-d'Artiguelongue et Saint-Seurin-de-Cursac ont des clochers pentagonaux; La Sauve (fig. 71) et Saint-Macaire, des clochers octogonaux gothiques. Le plus souvent, les clochers sont carrés ou légèrement rectangulaires; un certain nombre sont franchement oblongs : à Cameyrac (fig. 261 *bis*), à Saint-Sulpice, à Saint-Androny. Certains même ont très peu de profondeur, comme le clocher démoli de Sallebœuf, que l'on avait juché sur l'arc triomphal à la façon d'un clocher-pignon[6], comme celui de Camarsac, ou encore comme les clochers de Beychac et de Saint-Genès-de-Fours, lesquels sont portés au rez-de-chaussée par un ou plusieurs arcs jetés au fond de la nef.

Quant aux clochers-pignons, ils sont tantôt sur l'arc triomphal et tantôt sur la façade. Leur présence sur ce dernier point a entraîné, ainsi que nous l'avons constaté, une surépaisseur des murs ou la construction de contreforts massifs, notamment en Bazadais : Luemau, Saint-Germain-d'Auros (fig. 181), Marimbaut (fig. 248), Masseilles (fig. 249), Castelvieil (fig. 183 *bis*)

1. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1852, p. 25. — 2. E suppl. 5236. — 3. E suppl. 5539. — 4. Guinodie, *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. III, p. 224. — 5. *Variétés bordeloises*, t. I, p. 192; nouv. éd., t. I, p. 130. — 6. Drouyn, *Société archéologique*, t. III, p. 20.

(un contrefort de $1^m45 \times 1^m52$). Le cas du clocher-pignon de Rimons (fig. 162 *bis*) mérite d'être signalé : il était au-dessus de l'arc triomphal, à l'Ouest du chœur; quand on retourna l'église, l'arc triomphal fut à l'Est du chœur et sur ce nouvel arc triomphal on éleva un nouveau clocher-pignon : les deux clochers existent encore.

La sacristie et les fonts. — Les vieilles églises n'avaient pas de sacristie[1] et certaines, comme Saint-Germain-de-Campet (fig. 160) ou Doulezon (fig. 52), n'en ont pas encore. L'église de Francs, bâtie avec luxe au début du XVIIe siècle, ne fut dotée d'une sacristie que sous le second Empire. L'une des sacristies le plus anciennement signalées dans nos pays est celle que les Carmes de Langon édifièrent peu avant 1440[2]. Le fond de l'abside, derrière le maître autel, servait fréquemment de sacristie : en 1773, on avança l'autel de Semens, « ménageant par ce moyen une sacristie au dérière, dont cette église manquoit »[3], et inversement on construisit une sacristie à Saint-Trélody, en 1772, « dans le projet de pousser l'autel au fonds de la sacristie ancienne »[4]. Divers documents associent les deux opérations : faire une sacristie et reculer l'autel[5]. Lorsque la sacristie est derrière l'autel, celui-ci peut être adossé à une cloison, plus ou moins élevée: Magrigne, Sainte-Présentine, Bossugan[6].



Brutails photogr.

Fig. 183 *ter*. — Goualade.

Quelques sacristies sont datées: Fours, 1772; Rauzan, 1750; Foncaude, 1743; Castillon, 1742; Courpiac, 1722; Saint-Quentin-de-Baron (détruite depuis peu), 1666. Celle de Saint-Vincent-de-Pertignas fut transportée du Nord à l'Est en 1728[7] et la belle sacristie de Monbadon accuse à peu près la même époque.

La sacristie de Vertheuil était au Nord, au-dessous des archives[8]. Montagne (fig. 84) a un réduit pratiqué dans la paroi Nord du chœur. Le trésor d'Uzeste est au premier étage du clocher. Il faut arriver jusqu'au XVIIIe siècle pour trouver, à Barsac (fig. 21), les annexes d'une église rurale largement installées, avec sacristie, salle de conseil, chapelle pour les fonts, etc. Encore cette dernière chapelle a-t-elle été, à Barsac, faite après coup. A Daignac, la fabrique traita pour la construction de la chapelle des fonts en 1739[9] et à Saint-Genès-de-Queuil on travaillait à cette annexe en 1772[10].

Les porches et les avant-nefs. — Les avant-nefs sont presque inconnues dans la Gironde: toutefois, le rez-de-chaussée du clocher s'ouvre à l'Ouest de la nef dans l'église collégiale de

1. Piganeau, *Société archéologique*, t. III, p. 62. Cfr. Caumont, *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 462. — 2. Concession d'indulgence publiée par Denifle, *La Désolation des églises en France*, t. I, p. 207. On a pensé qu'une sacristie de Saint-Loubès pouvait remonter au XIIIe siècle (*Compte-rendu de la Commission des Monuments historiques*, 1844, p. 6); le renseignement doit être inexact : voir ce que M. de Comet dit, dans sa *Monographie de Saint-Loubès*, p. 25, de la sacristie réservée au fond de l'abside et, après la page 18 du même volume, la vue de l'église par Drouyn. — 3. G 3110. — 4. E suppl. 3705. — 5. Parsac, 1687. Ordonnance archiépiscopale (G 640); la sacristie n'était pas encore élevée en 1701 *(Ibidem)*. Targon, 1638-1641 (E suppl. 3599). — 6. M. de Castelnau a noté cette disposition à Saint-Martin-de-Mazerat, où elle subsiste, et à Doulezon, où la cloison a été renversée (Notes, t. II, p. 137 et p. 339). — 7. E suppl. 5659. — 8. Procès-verbal de visite (Série H, non coté). — 9. G 3103. — 10. G 3108.

Saint-Émilion, dans les églises de Saint-Laurent-du-Médoc et de Samonac, et il en était vraisemblablement ainsi jadis dans l'église de Préchac. On a parlé[1] d'une avant-nef qui aurait existé dans l'église abbatiale de La Sauve : cette partie de l'édifice est assez bien conservée et, après l'avoir étudiée attentivement, je puis affirmer qu'il n'y a pas place pour une avant-nef.

Par contre, les porches ou ballets étaient nombreux. Lacanau a deux porches, l'un au Sud, l'autre à l'Ouest; Sillas possède un porche secondaire, construit en bois et placé en avant du porche principal. On trouve dans des paroisses du Bazadais, comme Escaude et Goualade (fig. 183*ter*), un porche ou plutôt un abri à la porte du cimetière, ce qui est fréquent dans les Landes : j'ai gardé le souvenir d'un abri de ce genre qui existait à Saint-Paul-lès-Dax et des gâteaux qu'on y vendait à la sortie de la messe.

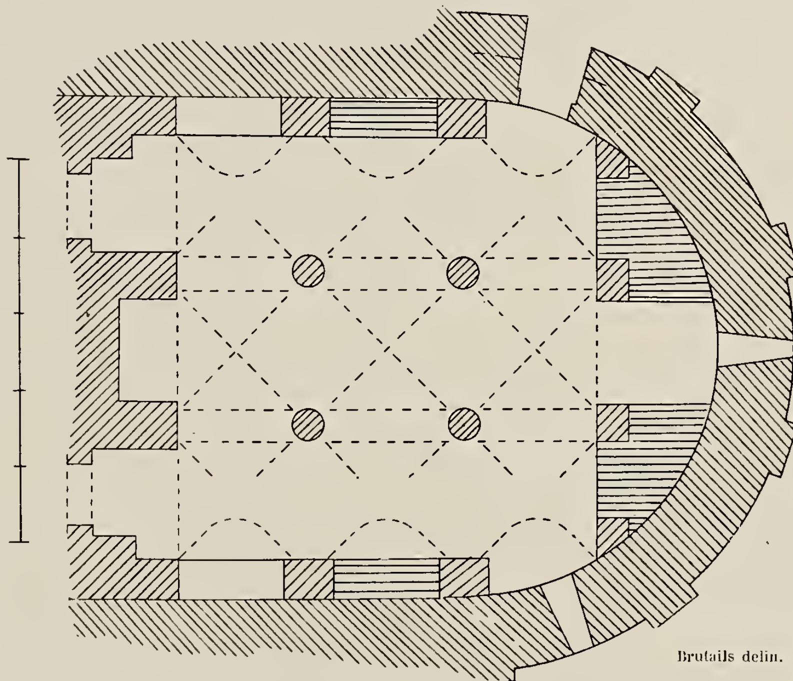


Fig. 184. — crypte de baron.

Les porches accolés aux façades et qui nous ont conservé bien des sculptures précieuses[2] étaient destinés à garantir les fidèles contre les intempéries : Saint-Michel-de-Rieufret, où avaient lieu des pèlerinages importants, avait de vastes porches, dont les traces subsistent. Assez fréquemment, ils concouraient à la défense, et ils abritent des tables de pierre, autels, tables d'offrande plutôt, où les fidèles déposaient leurs dons, où les officiers de l'église vendaient ces mêmes dons aux enchères. Des marchands s'installaient sous les porches et la fabrique leur louait les emplacements[3]. Le porche tenait une place importante dans la France rurale de jadis.

Drouyn a fait observer que l'usage de ces porches était répandu anciennement, puisque des façades romanes retiennent les corbeaux sur lesquels s'appuyait le faîte du toit en appentis[4]. Les constructions étaient légères, souvent en charpente : elles ont disparu ou on les a refaites[5]. L'un des porches les plus anciens doit être celui de Tizac-de-Curton, où les piles de pierre ont encore quelque chose des formes gothiques[6]. Sans parler des porches formés par le rez-de-chaussée des clochers, comme à Saint-Seurin-de-Bordeaux, certains porches étaient maçonnés.

Les cryptes. — Les cryptes sont rares dans la Gironde. Grégoire de Tours signale une confession à Bordeaux[7]. En 1186, on démolit la crypte de l'église bénédictine de La Réole, à l'occasion de la construction du château[8]. On a découvert, en 1850 ou peu avant, sous l'église

1. F. de Verneilh, *L'Architecture byzantine en France*, p. 92. — 2. Une lithographie montre un porche en avant de la porte, à Loupiac-de-Cadillac. Il y avait des porches à Saint-Martin-de-Sescas. Tauriac, Saint-Macaire, etc. — 3. Targon (E suppl. 3599). — 4. *Variétés girondines*, t. II, p. 503. — 5. Lucmau, 1638 (E suppl. 2101). Targon, 1677 (E suppl. 3599). Daignac, 1739 (G 3103). Masseilles a un porche pauvrement maçonné, daté de 1760. Sainte-Radegonde, 1765 : « Le ballet de l'église, qui est d'une grande utillité aux parroissiens, est tombé en ruine » (Rapport du curé de Pellegrue. C 3769). — 6. Coutras avait un porche sur une sablière duquel on avait lu la date de 1495 (*Compte-rendu des Monuments historiques*, 1852, p. 25). Il est permis d'avoir des doutes sur la lecture de l'inscription : la qualité du français et les formules accusent une date sensiblement plus récente. — 7. *De gloria martyrum*, § 34. — 8. Dom Maupel, *Acta memorabilia mon. S.-Petri de Regula*, ch. XIV, E suppl. 2904, pp. 25-26.

Saint-Michel de la même ville, une autre crypte[1] et, en 1870, les travaux de restauration de l'église d'Uzeste ont mis également au jour une crypte, que l'architecte a comblée sans même en faire un dessin[2]. On a prétendu qu'il existait une crypte sous le maître-autel de Mérignas : je n'ai pas su la voir et Drouyn n'en dit pas un mot dans sa description de l'église[3]. Peut-être a-t-on pris pour une crypte un caveau sépulcral; des caveaux de ce genre existent, par exemple, à Rauzan, où j'ai exploré cette pseudo-crypte, à Saint-Ferme[4] et à Vertheuil[5]. L'abside de Cérons et d'autres peut-être laissent voir des traces de fenêtres percées bas qui peuvent bien avoir été faites pour éclairer une crypte.

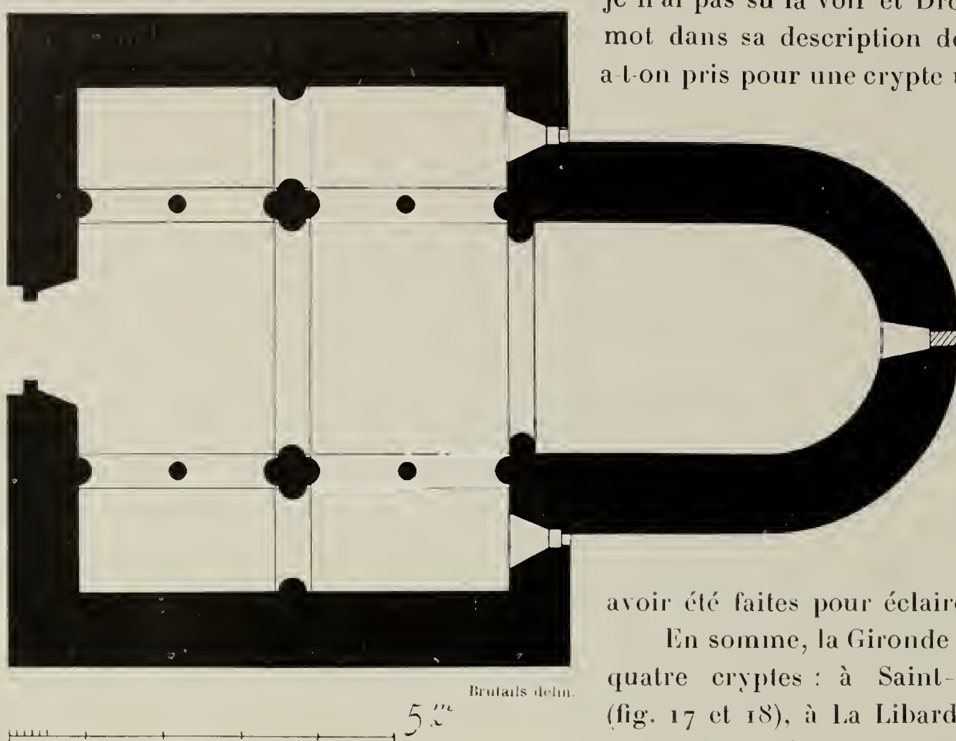


Fig. 185. — CRYPTE DE LA LIBARDE.

En somme, la Gironde compte actuellement quatre cryptes : à Saint-Seurin-de-Bordeaux (fig. 17 et 18), à La Libarde (fig. 185 et 252), à Baron (fig. 184) et à Saint-Ciers-d'Abzac (fig. 123). Les trois premières sont à trois nefs; encore faut-il préciser que, dans la crypte de Baron, tout l'aménagement intérieur est plus récent que l'enveloppe extérieure. Il en est de même à Saint-Ciers, où les dosserets qui portent la voûte et la voûte elle-même ont été construits après coup. A La Libarde, c'est le chevet de la crypte qui paraît ajouté, comme d'ailleurs, à Saint-Seurin, les enfoncements qui font suite, vers l'Est, aux nefs de la crypte.

1. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1850, pp. 20-23. — 2. Abbé Brun, *Uzeste et Clément V*, 2e éd., p. 7 et p. 109, note. — 3. *Variétés girondines*, t. I, p. 512. — 4. E suppl. 3453. — 5. 1723. E suppl. 3914. C'est peut-être ce caveau que Jouannet a pris pour une crypte.

CHAPITRE III

La construction : les couvertures en bois

L'élévation des églises : quelques expédients; emploi de figures pour les tracés; symbolisme; simplicité de l'ordonnance des églises girondines.

Grand nombre de nefs non voûtées. — Les substitutions de lambris aux voûtes et de voûtes aux lambris. — Les églises non voûtées ou partiellement voûtées.

Les charpentes et leurs appuis; lambris et leurs formes. — Fréquence des charpentes apparentes. — Les charpentes romanes : leur date et leurs éléments; les charpentes gothiques.

Les combinaisons de la charpente avec le berceau et avec la croisée d'ogives : voûtes tournées après coup sous la charpente. — Les charpentes posées sur arcs transversaux. — Les toitures.

L'élévation des églises. — Notons d'abord dans l'élévation d'un petit nombre d'églises un expédient analogue à celui que certains constructeurs ont employé dans le plan pour augmenter l'effet de perspective : les lignes tendent à se rejoindre vers le fond. Le sol de l'abside monte ordinairement de quelques marches, afin que le célébrant soit plus visible. Il n'est pas très rare que le sol soit déclive de l'Est vers l'Ouest, comme à Peujard. Il est vrai qu'à Pellegrue c'est l'inverse. Il se peut, au surplus, qu'une telle pente soit parfois l'effet d'un remaniement : à Puch, le sol de l'abside et du chœur baisse vers l'Ouest de $0^{m}15$ ou à peu près; mais les bancs qui font le tour de l'édifice sont horizontaux. Ailleurs, ce sont les lignes hautes qui tombent : à Monségur, où les chapelles augmentent à peu près régulièrement de hauteur de l'Est vers l'Ouest, cette inégalité peut avoir son explication dans la marche des travaux; mais dans le chœur de Lestiac, les cordons profilés à la naissance des voûtes et sous l'appui des fenêtres descendent vers l'Est d'environ $0^{m}27$; il en est de même de la moulure haute dans la nef de Rauzan; à Savignac (fig. 186), les tailloirs de l'arcature basse et le soubassement tombent dans le même sens, je veux dire de l'Ouest à l'Est.



Brutails photogr.

Fig. 186. — Arcature dans le chœur de Savignac.

Dans l'église de Saint-Genès-de-Lombaud, qui est construite sur un penchant assez rapide, la porte de l'Ouest s'ouvre sur un palier plus élevé que le sol de la nef.

Le chœur est habituellement plus bas de voûte que la nef, sauf le cas où, par suite d'une reconstruction, il est plus haut.

On connaît les théories relatives à l'emploi de certaines figures, de certains triangles pour la détermination des grandes lignes des édifices. Ces vues sont admissibles, pourvu qu'on ne s'abuse pas sur la raison d'être d'un tel procédé, qui, dans nos pays, n'a rien de mystique. Il se peut que la hauteur des vaisseaux, par exemple, ait quelquefois été fixée à l'aide d'expédients de ce genre : à Lalande-de-Pomerol, la hauteur entre le soubassement et la naissance de la voûte est à la largeur dans œuvre comme trois est à cinq; à Magrigne et dans le chœur

d'Artigues, si on construit un triangle équilatéral posé sur le soubassement et dont la base égale l'écartement des murs, le sommet du triangle donne, si je ne me trompe, le niveau de la naissance de la voûte.

Il est parlé plus haut de mysticisme. On a voulu attribuer à une préoccupation de ce genre une différence de hauteur que l'on relève entre les bases des deux côtés dans quelques églises: Aillas, Saint-Ferme, Pellegrue, Mauriac[1]. Nous pouvons ajouter d'autres exemples: Vertheuil, où les colonnes engagées, à l'entrée des chapelles, baissent du Sud au Nord, Saint-Martin-de-Serres, où les bases de la nef Nord sont plus élevées, Préchac, Saint-Macaire. Comme la déviation de l'axe, ce serait, a-t-on dit, une réminiscence de l'affaissement du Christ sur la croix. Je me borne à constater le fait et je laisse à d'autres le soin d'en donner l'explication.

L'ordonnance en hauteur de l'église girondine est toujours très simple: si l'on excepte la cathédrale de Bazas et le chevet de la cathédrale de Bordeaux, qui sont de style français, cette ordonnance ne comprend pas de triforium[2]; quelquefois des fenêtres dans la maîtresse nef, à La Sauve (fig. 68) et à Sainte-Croix de Bordeaux: c'est l'exception. Jusqu'au XIXᵉ siècle, une lignée d'églises romanes, gothiques et modernes a perpétué le type local ou plutôt les types locaux: à une nef ou à trois nefs, sans fenêtre ni triforium.

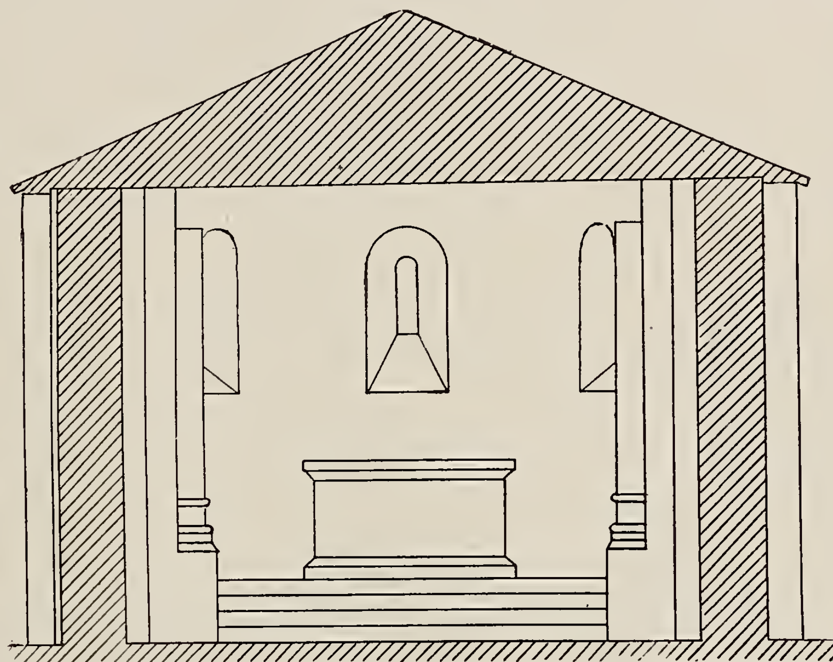
Grand nombre de nefs non voûtées. — Aujourd'hui, l'idéal du clergé est d'avoir des églises entièrement voûtées; un curé se croit presque déshonoré si son église n'est pas couverte au moins d'une voûte de briques et plâtre. Il n'en était pas ainsi jadis dans nos pays: les églises à nef voûtée étaient, pendant la période romane, le petit nombre. Ce sont surtout des églises conventuelles: Soulac, Vertheuil, Saint-Ferme, Saint-Nicolas de Génissac[3], etc. Les églises à nef non voûtée abondent. Cette habitude n'a pas sa cause, comme en d'autres pays, dans les tremblements de terre: ils ont fait quelques ravages dans les églises de la contrée[4], mais ils ont été rares. Si à Saint-Médard-en-Jallès on ne fait pas de voûte sur l'église, à cause de la proximité des poudreries, la circonstance est toute locale; encore faut-il ajouter qu'à Saint-Médard l'absidiole Sud est précédée d'une travée carrée qui est couverte d'une jolie voûte d'ogives.

Les substitutions de lambris aux voûtes et de voûtes aux lambris. — Il est arrivé que des vaisseaux destinés à recevoir une voûte ont été abrités sous un lambris. Pour commencer par deux édifices voisins l'un de l'autre, la nef de Gajac avait des arcades longitudinales qui sont des formerets de voûte gothique, et le chevet polygonal de Trazits présente également, à l'intérieur, des colonnes engagées et des formerets qui ne paraissent pas, d'ailleurs, avoir été utilisés. Au Puy, les murs se déversaient et on a déposé les voûtes. De même, le berceau a dû être construit sur la nef de Sainte-Colombe et faire place à un lambris, auquel a succédé, il n'y a pas longtemps, un nouveau berceau léger. Quelquefois enfin, la voûte subsiste derrière le lambris qui la cache: c'est peut-être le cas à Saint-Loubergt.

Inversement, des voûtes ont été substituées à des lambris ou à des charpentes apparentes: coupoles à Saint-Philippe-d'Aiguille (fig. 201) et à Sainte-Geneviève de Fronsac (fig. 203); berceau dans la travée Ouest de Peujard (fig. 97), où une fenêtre haut placée éclaire l'extrados du berceau plus récent, et à Parsac[5] (fig. 90); voûte d'ogives à Condat, où les percements ne

1. Abbé C. Thibaut, *Revue catholique de Bordeaux*, 1897, p. 242. — 2. On avait logé, vers le XVIIᵉ siècle, une tribune ou une fausse tribune au-dessus du débouché des bras du transept de La Réole. A Saint-Paul de Bordeaux, des baies s'ouvrent du premier étage dans le chœur, peut-être pour permettre aux infirmes et aux vieillards de suivre les offices. — 3. L'église Saint-Nicolas de Génissac appartenait d'abord à Saint-Martial de Limoges: Pierre Renaud de Génissac, au retour de la seconde (?) Croisade, avait donné à l'abbaye limousine les bois pour la construction de cette chapelle et du prieuré. Saint-Martial céda en censive cet établissement à Pierre de Didone, huitième abbé de La Sauve (1155-1182) (Cartulaire de La Sauve, H2, p. 264). J'ai lieu de croire que La Sauve reconstruisit l'église. — 4. V. ci-dessus, p. 61. — 5. Autant qu'on en puisse juger par les croquis de Drouyn (*Bulletin monumental*, t. XIV, pp. 706-707, la nef de l'ancienne église de La Rivière était lambrissée à l'origine: on renforça les murs de dosserets et de contreforts, répondant très mal à la place des fenêtres, après quoi on remplaça les lambris par un berceau brisé sur doubleaux.

correspondent pas aux voûtes, à Saint-André-de-Cubzac, à Saint-Vincent-de-Pertignas, etc.[1]. Il n'est pas rare de voir à l'extérieur, sur les flancs des églises rurales, des traces de fenêtres qui sont au-dessus de la voûte ou de la fausse voûte actuelle : à Galgon, où on a utilisé les fenêtres à l'aide de pénétrations, à Saint-Caprais-de-Haux, à Salignac, à Vignonet, etc. Une église voûtée est d'aspect plus monumental et, de plus, la voûte se relie mieux à l'arc triomphal : dans quelques édifices, comme les églises de Doulezon et de Sillas, le lambris coupe cet arc, ou bien, comme à Saint-Martin-Du-Puy, le berceau du chevet a été refait plus bas, à cause du lambris.



Brutails delin.

Fig. 187. — SAINT-GERMAIN-DE-CAMPET
(Extrait du Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXVIII, p. 112.)

Les églises non voûtées ou partiellement voûtées. — Les églises totalement dépourvues de voûte sont l'exception. Il y en a cependant un certain nombre et ce à toutes les époques : les chapelles Saint-Amand à Preignac et Sainte-Sportalie à Podensac, qui passent pour fort anciennes, n'ont pas dû avoir de voûte, non plus que les églises de Caudrot et de Gironde, l'église de Baleyssac, qui est du XVIe siècle, ou celle de Lacanau, qui est plus moderne. Parmi les églises qui n'ont pas une seule voûte je citerai encore : la chapelle du château de Bisqueytan, Caumont, Meynac, Camarsac, Pujols-sur-Ciron, Gauriaguet, ou l'église à trois nefs de Grignols[2]. Les églises rurales pauvres sont couvertes de cette façon : Saint-Germain-de-Campet (fig. 187), Thil, etc. Les Ordres militaires eux-mêmes, dont les églises étaient cependant de construction riche et soignée, adoptaient parfois ce parti : à Sallebruneau, par exemple, à Marsillan[3], etc.

Il était cependant de règle que le chevet fût sous voûte. La famille des églises à chevet voûté et à nef non voûtée, très répandue dans le pays, comprend quelques églises importantes, comme La Réole, où la nef n'a été voûtée qu'au XVIIe siècle, et quantité d'églises plus petites : Saint-Sauveur-de-Puynormand, Cardan, Saint-Sulpice-de-Guilleragues, Coutures, Marimbaut, probablement Le Puch[4] (fig. 188), etc., etc. Dans les églises à transept, le transept est voûté, comme le chevet : Saint-André-de-Cubzac, où la voûte de la nef est gothique, Montagne et Mauriac, où elle est récente, Cars, etc. Pareillement, le pseudo-transept, dans les églises qui en possèdent un, est couvert d'une coupole ou d'une croisée d'ogives.

Les nefs non voûtées se combinent avec des chevets voûtés de façons très diverses : berceau plein-cintre à Sillas, Noaillan, Gabarnac ; berceau surbaissé à Clairac, où ce tracé résulte

1. A dire vrai, on voit à Saint-Vincent-de-Pertignas, au revers du mur de façade, les arrachements ou les amorces d'un berceau ; mais ce berceau, médiocrement épais, ne paraît pas ancien et il est improbable qu'on ait pu équilibrer un berceau roman sur une nef de cette largeur et de cette hauteur. — 2. Drouyn a noté que l'ancienne église de Villeneuve près Blaye avait une nef et deux bas-côtés très étroits, le tout à charpente apparente (Notes, XLVIII, pp. 424-426). — 3. 1759. Procès-verbal de visite (Fonds de Malte, registre des visites). — 4. Il y a aujourd'hui un lambris sur le chœur et l'abside.

peut-être d'une déformation; berceau brisé à Cessac, Masseilles; croisée d'ogives à Villemartin, Saint-Genès-de-Lombaud, Soulignac.

Charpentes et lambris. — Les charpentes n'ont pas de supports spéciaux et sont posées sur les murs, excepté à Saint-André-de-Cubzac, où partie des fermes reposaient sur les chapiteaux de colonnes engagées dans les murs latéraux.

Les lambris sont ordinairement plats (fig. 187): la voûte en bois, le « conble légier à volte de fust » dont Villard de Honnecourt donne le modèle[1], n'était pas très répandue chez nous. Il en a cependant existé des spécimens, par exemple sur la nef de Gironde, qui avait une charpente romane[2], à Cadillac et à Sadirac, qui ont des charpentes gothiques. A Sadirac, le lambris plat actuel cache des peintures qui décorent le pignon élevé au-dessus de l'arc triomphal et qui devaient, à l'origine, être visibles. Les lambris légèrement bombés, comme celui de Cazats ou de Thil, sont eux-mêmes assez rares. Lorsque le lambris est concave, il n'en est pas moins rectiligne sur presque toute sa largeur et il se relie aux murs par un pan oblique, comme à Francs (fig. 55), plus souvent par un pan courbe, comme à Clairac, Saint-Germain-d'Auros, Semens, etc. Ces lambris concaves proviennent de ce que, sous certaines charpentes, des liens soulagent les entraits; suivant que ces liens sont rectilignes ou infléchis, ils donnent le gabarit d'un lambris à pans coupés ou d'un lambris cintré aux naissances.

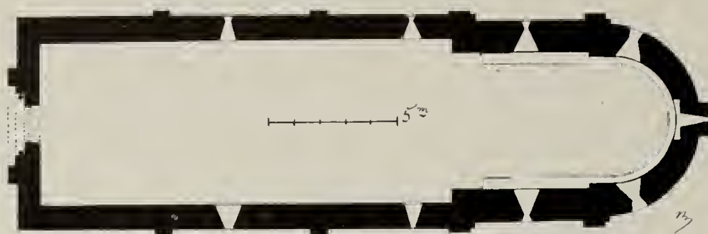


Fig. 188. — Le Puch.

Sont exceptionnels le lambris rampant établi sur le bas-côté unique Des Esseintes et le lambris cloué *au-dessus* des entraits à Dardenac et à Saint-Germain-de-Campet.

Fréquence des charpentes apparentes. — Quelques nefs sont sous charpente apparente, en totalité, comme à Aubiac, près Verdelais, et à Saint-Georges-de-Montagne, ou en partie, comme à Sainte-Présentine et à la chapelle Saint-Urbain, près de Lafosse. Le cas était beaucoup plus fréquent jadis: on peut s'en rendre compte notamment par un rapport que le curé de Pellegruc adressa, en 1765, à l'Intendant sur les églises de cet archiprêtré[3]: à Sainte-Radegonde, « l'église n'est ny voûtée ny lenbrissée »; Coubeyrac, « ni lembrissée ni carrelée »; Doulezon, « sans voûte ny lambris »[4]; Villemartin, « ni voûtée ni lambrissée »; Cazaugitat « a besoin d'être lambrissée, ne l'ayant jamais été »; Mouliets, « le restant du lambris tombe, comme étant pourry et vermoulu »[5]. La charpente d'Avensan était encore visible en 1850.

Au reste, l'inspection des édifices suffit pour s'assurer de ce qui vient d'être dit : à Piis, près de Blasimon, le lambris coupe les fenêtres; dans la vieille nef de Rimons, les liens de la charpente sont placés plus bas que la partie supérieure des fenêtres, de sorte qu'un lambris, s'il y en avait eu, aurait coupé celles-ci, comme à Piis. A la vérité, il existe, par exemple à Beychac, des lambris à pénétration, avec lunettes s'ouvrant sur les fenêtres; mais je ne crois pas cette complication ancienne[6]. Enfin, sous presque toutes les jolies charpentes dont il va être question sont cloués des planchers, et il est évident qu'on n'aurait pas pris la peine

1. Album de Villard de Honnecourt, fol. 17 v°. — 2. *État des lieux* dressé, en 1859, par M. Mondet, architecte (Album de la Commission départementale des Monuments historiques). — 3. C 3769. — 4. Le lambris de Doulezon fut fait cette même année, suivant une inscription dont le marquis de Castelnau parle dans ses notes (t. II, p. 339). — 5. 1695. L'évêque de Bazas enjoint de lambrisser Blaignac (E suppl. 2938). En 1691, l'archevêque de Bordeaux constate qu'il n'y a pas de lambris à Tourtirac (G 648). 1678. On achète des fournitures pour lambrisser Haux (E suppl. 1230). 1785. On s'occupe à Caudrot de créer des ressources « pour le lembrissage et carrelage » (E suppl. 3172). — 6. On en voit un exemple à Saint-Siméon de Bordeaux.

d'orner les entraits et les poinçons s'ils n'avaient dû être vus, comme aujourd'hui, que par les chauves-souris nichées dans les combles et par de rares archéologues; les lambris n'existaient donc pas ou bien ils formaient voûte au-dessus des pièces de bois ornées.

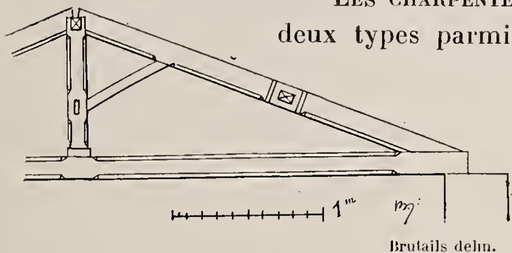


Fig. 189. — Charpente de Baleyssac.

Les charpentes romanes et les charpentes gothiques. — Il faut distinguer deux types parmi les charpentes bordelaises : la charpente romane et la charpente gothique. Ces vocables se réfèrent au genre de la charpente et non pas à sa date : on voit, dans l'église de Dardenac, apparaître sous le lambris des entraits de charpente romane; or, nous savons que cette église était à terre en 1479[1]. Viollet-le-Duc a vieilli de beaucoup celles de ces charpentes dont il a donné le dessin.

Les charpentes romanes bordelaises se composent d'une succession de fermes semblables entre elles et comprenant deux arbalétriers, un tirant, un poinçon. Les bouts du tirant sont posés à même le mur, ou sur une ou deux sablières, avec lesquelles le tirant peut être assemblé. Souvent, pour défendre ces bois contre la pluie, on a surélevé quelque peu le bord extérieur du goutterot.

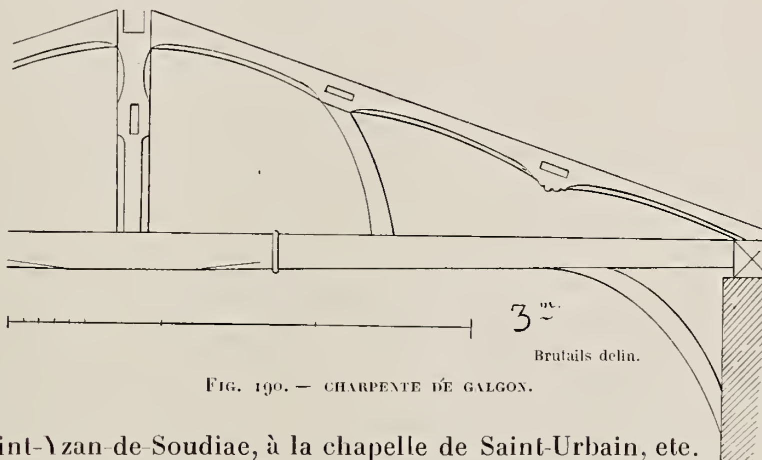


Fig. 190. — Charpente de Galgon.

Les pannes ne sont pas simplement placées sur les arbalétriers: elles les traversent plus souvent[2], contribuant à entretoiser les fermes et à raidir tout le système. Pour arriver au même but, des liens sont fréquemment disposés, dans le sens de l'axe de la nef, entre le poinçon et le faîte : à Saint-Michel-Lapujade, à Camiran, à Saint-Sève, à l'église récemment détruite de Pomerol, à Saint-Yzan-de-Soudiac, à la chapelle de Saint-Urbain, etc.

Un petit nombre de fermes n'ont pas d'autres pièces de bois que celles dont il vient d'être parlé, plus les chevrons. On a d'habitude introduit dans la charpente des poutrelles destinées à soulager les arbalétriers, sur lesquels pèse le toit : à Castelvieil, des arbalétriers sont réunis au poinçon par une sorte d'entrait retroussé; une telle combinaison ne paraît pas ancienne[3]. Presque toujours les pièces accessoires qui soutiennent les arbalétriers sont obliques. Elles peuvent être combinées de deux façons au moins : ou bien leur extrémité inférieure est engagée plus ou moins haut dans le poinçon, — c'est le parti adopté à Baleyssac (fig. 189), de sept en sept entraits environ, à Courpiac et à Pomerol; — ou bien elle reporte la pesée sur le tirant. Ce second parti, dont Viollet-le-Duc a donné deux exemples girondins[4], eut plus de succès, parce que, les jambettes étant infléchies et le haut de l'arbalétrier étant entaillé suivant une courbe concave qui continue celle des jambettes, l'ensemble rappelle une voûte : Saint-Yzans, Galgon (fig. 190), Camiran, Saint-Michel-Lapujade (fig. 191) possèdent des fermes ainsi traitées. La charpente de Loubens, qui ne remonte probablement pas bien haut, a dans les mêmes fermes l'un et l'autre lien, l'un s'appuyant sur le poinçon et l'autre sur le tirant. Les charpentiers qui faisaient porter sur le tirant partie du poids des arbalétriers et de la

1. H 161. — 2. Il est arrivé que des charpentiers modernes ont laissé sans emploi les entailles pratiquées pour loger les pannes et ont placé celles-ci au-dessus de l'arbalétrier : à Saint-Yzans, par exemple. — 3. On a travaillé à la charpente de Castelvieil vers 1847 (*Compte-rendu des Monuments historiques*, 1848, p. 38). — 4. *Dictionnaire d'architecture*, t. III, pp. 5 et 6.

toiture furent conduits à soulager à son tour le tirant par des liens, plutôt incurvés, engagés dans le mur ou reposant sur un corbeau. Ces liens subsistent à Galgon et dans quelques églises dont la charpente est dissimulée derrière un lambris; l'église Saint-Albert de Lamothe-Landeron, celles de Saint-Martial, de Saint-Caprais-de-Haux, peut-être de Cornemps[1] et quelques autres montrent à l'intérieur, en haut des murs, des corbelets qu'il est difficile d'expliquer autrement. Dans la charpente de Gironde, telle du moins que la représente le dessin de M. Mondet, et dans celle de Sadirac, dont il va être de nouveau question, la face interne des liens, des jambettes et du haut des arbalétriers décrit une courbe unique, suivant laquelle on avait tourné la voûte en bois.

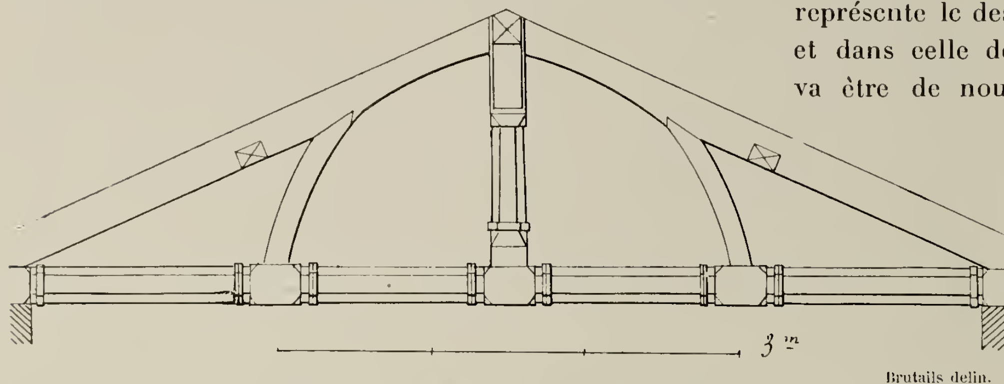


Fig. 191. — Charpente de Saint-Michel-Lapujade.

Une charpente de type roman existe dans un certain nombre d'églises : des deux charpentes publiées par Viollet-le-Duc, Lagorce[2] et Villeneuve, près Blaye, celle-ci au moins a disparu. L'église de Sadirac a une charpente gothique (fig. 192) : une ferme comprenant entrait, entrait retroussé, poinçon, chevron, liens et blochets alterne avec cinq ou six fermettes formées d'un entrait retroussé, de chevrons, de liens, enfin d'un blochet assemblé, d'une part avec le pied du chevron, d'autre part avec le lien. Des charpentes de type gothique plus élancé portent le toit sur la nef de Baurech[3], où on compte une ferme pour sept fermettes, et sur la nef de Cadillac. Au-dessus de la chapelle funéraire des ducs d'Épernon, qui a été accolée à cette dernière église vers 1600-1610, la charpente est plus massive. La plus belle charpente du Bordelais est celle de Guîtres. La charpente de La Réole devait être fort importante : elle était très large; elle était aussi très haute, car la pente des chevrons était raide. Il en était de même, d'ailleurs, à Berson.

La combinaison de la charpente avec un berceau et avec une croisée d'ogives. — La combinaison d'une charpente et d'une voûte en berceau ne paraît pas très ancienne dans nos pays. Dans les constructions romanes voûtées, la toiture était, semble-t-il, posée sur les reins de la voûte : il en était ainsi en 1753 sur le chevet de Sainte-Croix de Bordeaux[4]. Semblable disposition a été signalée à Magrigne et à Marcenais. A Foncaude et dans nombre d'autres églises, les goutterots ont été exhaussés, sans doute pour permettre d'interposer une charpente entre la voûte et le toit. Maintes fois on releva le toit pour loger les défenses au-dessus de la voûte : la conséquence était d'introduire une charpente dans l'édifice.

La voûte gothique, légèrement construite, demandait à être protégée par un toit sur charpente. On peut croire cependant que les plus vieilles voûtes sur croisées d'ogives portaient directement le toit; il en était encore ainsi sur la nef de Sainte-Croix de Bordeaux, par

1. Les corbelets de Cornemps rappellent, par leur disposition dans l'écoinçon des arcs latéraux, celui que Viollet-le-Duc a dessiné dans le tome IV de son *Dictionnaire*, p. 308, fig. 3. — 2. Viollet-le-Duc a publié cette charpente d'après un dessin de Durand. Nous avons, dans les archives de la Commission départementale des Monuments historiques, un dessin de cet architecte représentant une ferme de la charpente de Lafosse. — 3. La ferme Ouest est la seule intacte à Baurech; on a, dans les autres fermes, substitué au tirant un entrait retroussé pour faire la place aux voûtes. Sur la charpente de Saint-Michel-de-La-Rivière, voyez E.-M. Lamartinie, *Un coin du Fronsadais*, p. 121. — 4. II 521.

exemple[1]. L'annaliste de La Sauve, Dom Dulaura, dit au sujet de l'abbé Jean II de Larmendie (1501-1523) : « Il fit faire la charpente de nostre église, qui est quelque chose de très beau[2]. »

Le cas s'est présenté également d'églises dans lesquelles on a tourné une voûte après coup au-dessous de la charpente : à Cadillac, à Baurech, à Guîtres. La nef de Pomerol était lambrissée en 1739 et 1772[3]; elle avait, en 1892, un berceau assez bas et une jolie charpente.

Les charpentes sur voûte sont souvent misérablement exécutées et très négligées ; il n'est pas rare que les entraits pèsent sur la voûte et y causent, comme à Saint-Quentin-de-Baron (fig. 199), de graves désordres. La réfection des charpentes est, à l'heure présente, l'un des gros soucis de l'administration des Monuments historiques.

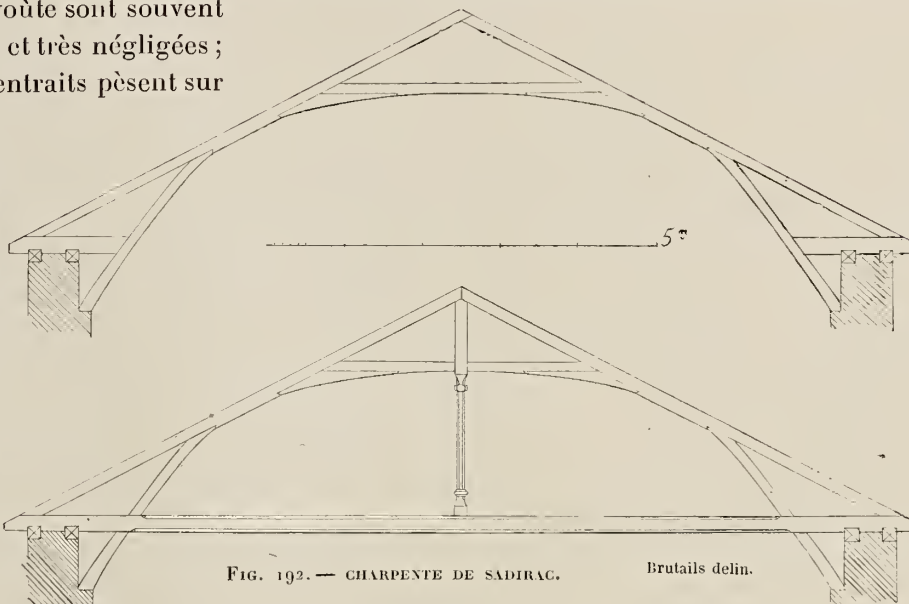


Fig. 192. — Charpente de Sadirac.

Charpentes posées sur arcs transversaux. — La Gironde ne possède pas d'exemple ancien de charpente posée sur des tympans de maçonnerie, eux-mêmes bâtis sur des arcs transversaux; mais en face de deux églises, gothiques l'une et l'autre, je me suis demandé si elles n'avaient pas été jadis couvertes de cette façon : celle de Sauros, dans la commune de Birac, et celle de Monségur. A Sauros, cette hypothèse est très fragile. L'église de Monségur est à une nef flanquée, au Sud et au Nord, de chapelles latérales; en 1708 et en 1769, la nef n'avait ni voûte ni lambris[4]. Une délibération de cette dernière date porte que l'église a été précédemment voûtée; il s'agit sans doute d'une voûte moderne en briques à plat: ce ne pouvait pas être un berceau en pierre, parce que la largeur du vaisseau, la plantation des murs et la présence des fenêtres s'y opposent; une voûte sur croisée d'ogives est improbable, car on a dû, pour construire celle qui existe, reprendre les contreforts, qui étaient insuffisants; il se peut que la nef ait été couverte d'une charpente posée sur des arcs transversaux. Cette conclusion est d'autant plus admissible que Monségur était une bastide et que les églises des bastides étaient d'une architecture économique et rationnelle. Deux églises construites pendant le xixe siècle, Les Églisottes et Macau, ont des arcs transversaux portant des pignons sur lesquels reposent les pannes.

Les toitures. — Les toitures ne donnent pas lieu à des observations particulières, sauf dans les absides de Sainte-Radegonde et de Saint-Romain-de-Vignague et dans l'absidiole de Saint-Georges-de-Montagne, lesquelles sont couvertes de dalles en pierre. Cette disposition devait être plus fréquente jadis : presque partout elle a disparu, et même, à Saint-Romain, elle est dissimulée sous un toit de tuiles. La toiture de Sainte-Radegonde présente un ressaut au pied de chaque file de dalles. Quant à la toiture de Saint-Romain, elle est en mauvais état et on peut aisément en étudier la construction : les dalles sont plus épaisses du haut et posées sur un lit à peu près horizontal; la face inférieure ressaute donc, mais la face supérieure est

1. 1715. Rapport d'experts (H 521). — 2. E suppl. 1242, liv. IV, ch. 19. — 3. 1739 (H 648). 1772 (Fonds de Malte, registre de visites, fol. 145). — 4. E suppl. 3265 et 3273.

lisse. A Mazerac, près de Castets-en-Dorthe, l'extrados du cul-de-four apparaît sous le toit, qui est monté sur des potelets; j'ignore si cette voûte était à nu autrefois. Il ne subsiste rien des toitures de métal qui furent en usage de bonne heure, — Fortunat cite le toit d'étain de la basilique Saint-Vincent, peut-être située dans le diocèse de Bordeaux[1], — et qui restèrent en honneur durant le Moyen-Age[2].

En somme, l'étude des divers modes de couverture et leur répartition chronologique ne laisse pas d'être intéressante. M. Victor Mortet[3] a dernièrement insisté sur ce que l'histoire architecturale de la France se résume, pour une bonne part, en une lutte entre le bois et la pierre, entre les charpentes, avec ou sans lambris, et les voûtes. Il semble que le Bordelais et le Bazadais romans, gothiques et modernes aient conservé à la charpente plus d'importance que le reste des provinces du Midi et du Centre. Au XVIIe siècle encore, même de belles églises comme Francs n'ont de voûte que sur le chevet. D'autre part, si les charpentes de type roman sont plates, d'autres charpentes, à Baurech, Cadillac, Guîtres surtout, sont hautes et portent une toiture aiguë. Les combles développés ne sortent pas de la tradition locale.

1. Ed. Nisard, p. 51. Cfr. Abbé Callen, dans son éd. de Lopès, t. I, p. 184, note. — 2. Voir plus haut, p. 3, la monographie de Saint-André de Bordeaux. — 3. *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture en France au moyen âge*, Introduction, pp. XXXIII et suiv.



Brutails photogr.

FIG. 192 *bis*. — CHEVET DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE BORDEAUX.

CHAPITRE IV

La construction : les arcs et les voûtes

La voûte en Bordelais. — L'arc et le berceau; position: berceaux transversaux; tracé: surbaissé, en fer-à-cheval, en plein cintre, en arc brisé. — L'arc brisé: ses débuts; persistance du plein cintre; progrès et persistance de l'arc brisé. — Le tracé des arcs brisés. — La construction des berceaux et des arcs: ressaut à la naissance; épaisseur des voûtes; extradossement des arcs; clefs saillantes; dimension des claveaux. — Les doubleaux: définition et rôle des doubleaux; conséquence des doubleaux: piliers alternés; doubleaux de tête; dimensions des doubleaux; doubleaux à ressaut. — Les déformations des berceaux.

L'arc-de-cloître et le cul-de-four. — La coupole sur trompes. — La coupole sur pendentifs: caractère adventice, évolution. — Les arcs de soutien: sans ressaut et à ressaut, en plein cintre et brisés. — La projection et le galbe de la calotte. — La construction des coupoles: plan des joints de lit; absence de galerie; combinaisons suivant lesquelles les arcs de soutien se rencontrent aux naissances; plan oblique de la tête de ces arcs; trous dans leur intrados; moulure à la naissance de la calotte. — La coupole à pendentifs non distincts. — Liste de coupoles girondines.

La voûte à pénétrations et la voûte d'arêtes.

La croisée d'ogives: ses débuts; ses diverses places dans l'édifice. — Ses raisons d'être: servir de couvre-joint, consolider les clochers, décorer la voûte, la porter. — Le plan des voûtes: allongement habituel dans le sens de l'axe. — Le nombre et le tracé des nervures: voûtes sexpartites, voûtes à liernes, voûtes en étoile; expédients pour prévenir le bombement des voûtes. — L'appareil des quartiers de remplissage: projection des joints de lit; coupole nervée. — Les clefs des ogives. — Les formerets: voûtes dépourvues de formerets; voûtes à formerets développés. — Les naissances des nervures: tablettes saillantes; congés; suppression de nervures aux naissances. — Persistance de la croisée d'ogives.

La voûte en Bordelais. — Grégoire de Tours[1] mentionne à Bordeaux une crypte dont la voûte était ancienne, « ab antiquis transvolutum ». Plus tard, vers l'an mille, Aimoin[2] décrivait une chapelle de Casseuil accolée à une église et voûtée en briques. La voûte de la crypte pouvait avoir été faite par les Romains et celle de la chapelle de Casseuil également. Il existait, en effet, à Casseuil un vaste palais dont il reste un débris dans la sacristie de l'église paroissiale: c'est une frise romaine de basse époque[3]; le palais carolingien serait une *villa* et la chapelle, une dépendance de cette *villa*, de même que la cathédrale de Spalato est une salle du palais de Dioclétien[4].

Certains cantons abondamment pourvus de pierre à bâtir, tels qu'une partie de l'Entre-deux-Mers, ont tourné de belles voûtes romanes et gothiques. Pendant la période moderne, aux XVIIe et XVIIIe siècles, le Bordelais attira des architectes et des ouvriers très habiles; parmi ses voûtes, ses trompes, ses encorbellements, il en est, à Notre-Dame-de-Bordeaux (fig. 192 *ter*), par exemple, qui sont des chefs-d'œuvre de stéréotomie.

Nous allons passer en revue les divers genres de voûte qui ont été en usage dans le pays.

Les voûtes en berceau : position et profils. — Les voûtes les plus fréquentes à l'époque romane sont les voûtes en berceau. Elles sont dans le sens du grand axe: les berceaux transversaux ne se rencontrent que dans le déambulatoire de Vertheuil (fig. 149)[5], où ils ont la

1. *Historia*, VIII, 34; éd. Gaston Collon, t. II, p. 80. — 2. Voir le commentaire de Quicherat dans ses *Mélanges*, *Moyen-Age*, p. 132. — 3. J'ai publié cette frise dans l'*Album d'objets d'art des églises de la Gironde*, pl. I. — 4. Cfr. Brutails, *La Frise de Casseuil*, dans la *Revue des Études anciennes*, 1907, pp. 267-268. — 5. M. Enlart a donné une vue de ces voûtes dans son *Manuel d'archéologie*, t. I, p. 273.

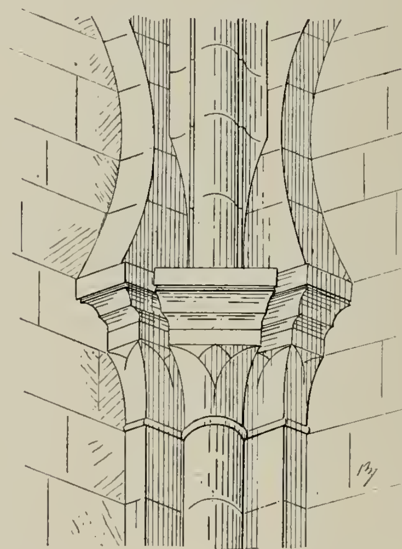
forme de demi-troncs de cône, et sur les bas-côtés de Saint-Seurin-de-Bordeaux (fig. 15), où ils sont très courts, des formerets plutôt que des berceaux proprement dits.

Le tracé des arcs et des berceaux peut être en plein cintre, brisé, surbaissé, en fer-à-cheval. Ces deux derniers tracés sont rares : dans la porte de Loubens, qui ne remonte peut-être pas au Moyen-Age, la voussure externe décrit un arc bombé qui mesure 1m10 de flèche contre 2m64 de corde. Le XVIIe et le XVIIIe siècle ont construit des arcs surbaissés de courbe plus savante, sans doute une moitié d'ellipse, à Notre-Dame-de-Bordeaux et à Barsac. Tandis qu'au Moyen-Age on donnait aux arcs les plus élancés une forme brisée et aux autres une forme en demi-cercle, pendant les derniers siècles, les arcs élancés sont en plein cintre et les autres sont surbaissés. On trouve cependant au clocher de Lège une fenêtre en arc brisé qui porte sur un jambage la date de 1666[1].


Brutails photogr.
FIG. 192ter. — NOTRE-DAME DE BORDEAUX.

Drouyn avait relevé à l'église d'Izon, dans certains doubleaux de la nef, cette particularité que le tracé est légèrement outrepassé. Une telle figure n'est pas rare en d'autres pays : à Paris, Saint-Germain-des-Prés et Saint-Julien-le-Pauvre en fournissent des spécimens. L'arc en fer-à-cheval est plus nettement accusé dans les formerets de deux clochers voûtés d'ogives : Saint-André-de-Cubzac au premier étage (fig. 122), et Macau, au rez-de-chaussée (fig. 193). La crypte de Saint-Seurin de Bordeaux renferme une dalle, sans doute carolingienne, qui a la forme d'un arc en mitre ajouré d'un arc en fer-à-cheval (fig. 214).

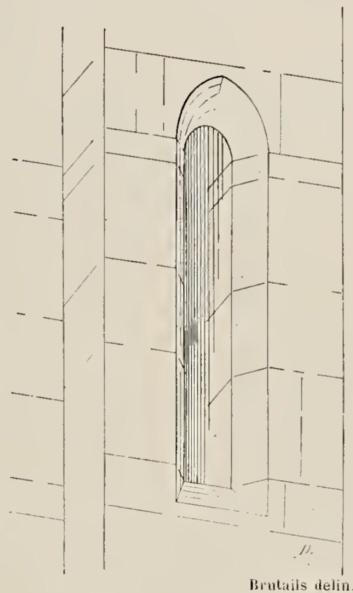
Des berceaux en plein cintre couvraient quelques grandes églises romanes : la nef de Vertheuil (fig. 150), les chœurs de Lignan, de La Sauve, de Rions, de Saint-Ferme, etc. On revint à cette forme durant les XVIe-XVIIIe siècles. Au Moyen-Age, les berceaux brisés sont les plus nombreux : dans les églises des Ordres militaires, les voûtes appartiennent à ce type ; de même dans les trois nefs de Soulac (fig. 116), dans le chevet de Saint-Palais-Lalande, dans partie au moins des églises paroissiales de Naujan, Parsac, Rauzan, Moulis, Puisseguin, Masseilles, dans la chapelle bénédictine Saint-Nicolas du port de Génissac, etc.


Brutails delin.
FIG. 193. — NAISSANCE DES VOUTES DE L'ANCIEN CHEVET DE MACAU.

L'ARC BRISÉ : SES DÉBUTS ET SES PROGRÈS. — Il ne serait pas sans intérêt de déterminer à quel moment l'arc brisé a fait son apparition dans le pays ; mieux vaut déclarer tout de suite qu'on n'en sait rien. Ce qui est certain, c'est, d'une part, qu'il était d'emploi courant au

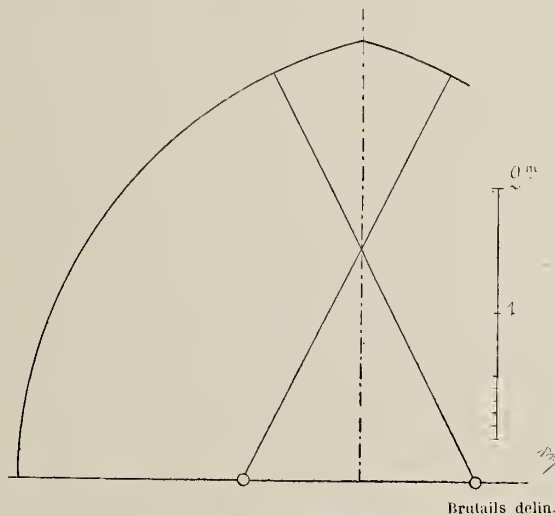
1. Dans les deux chapelles de l'église de Beychac, l'arc d'ouverture sur la nef est surbaissé et les fenêtres, qui remontent apparemment à la même date, sont brisées, avec un remplage de style flamboyant abâtardi.

XIIe siècle, d'autre part, que le plein cintre a duré longtemps : la porte de Montussan, qui était en plein cintre, avait des chapiteaux gothiques ; à Saint-Ferme et à Montagne, le plein cintre existe avec des croisées d'ogives ; à Mauriac, l'un des arcs qui soutiennent la coupole est en plein cintre, les autres sont brisés ; sous la croisée d'ogives du clocher à Saint-Médard-de-Guizières, les formerets sont en plein cintre et les doubleaux en arc brisé ; dans quelques fenêtres, à Mons, près de Belin (fig. 194), à Saint-Nicolas de Génissac (fig. 241), etc., les deux formes se mêlent.


Brutails delin.
Fig. 194. — FENÊTRE A MONS.

Il est des cas où la raison de cette différence se lit aisément. Ainsi en est-il dans une arcature de l'abside à Camarsac : l'arc brisé est adopté pour cette arcature ; mais l'arc central serait trop haut si on l'avait construit sur une figure semblable et on l'a fait d'un seul segment de cercle. En général, la brisure, étant amenée par des raisons de stabilité, affecte d'abord les voûtes : à Soulac, les voûtes sont en arc brisé, les arcades et les fenêtres en plein cintre (fig. 116 et 117) ; à Saint-Ciers-de-Canesse (fig. 209), les arcs de soutien de la coupole sont brisés, tandis que les fenêtres sont en plein cintre ; de même, à Saint-Palais-Lalande, les voûtes et doubleaux sont brisés, les fenêtres sont en plein cintre. C'est la règle dans les églises du Temple et de l'Hôpital, Magrigne, Lalande, Montaronch, Queynac, etc. : les voûtes sont des berceaux en arc brisé, les fenêtres sont couvertes, au moins en partie, d'arcs en plein cintre.

D'autre part, on trouve des berceaux brisés fort avant dans la période gothique, lorsque les voûtes d'ogives étaient depuis longtemps connues. Romagne en offre un bel exemple, dans lequel un corbeau figure les têtes de deux personnages à cheveux mi-longs, vraisemblablement des contemporains de saint Louis et de la Sainte-Chapelle. L'église de L'Isle, en Médoc, où des contreforts gothiques placés de biais et une fenêtre largement percée décèlent une origine moins reculée encore, était pareillement voûtée en berceau brisé[1].


Brutails delin.
Fig. 195. — TRACÉ D'UN DOUBLEAU DE TÊTE, A LALANDE-DE-POMEROL.

Le tracé des arcs brisés. — Les formules géométriques pour le tracé des arcs brisés font l'objet d'observations attachantes. Ces arcs sont quelquefois asymétriques, formés de deux courbes inégales et dissemblables : ainsi sont faits les grandes arcades de l'église de Rauzan (fig. 111) et les formerets qui sont aux extrémités Est et Ouest dans le bas-côté de Massugas.

Quand on étudie les voûtes en berceau, il faut en relever le tracé près de la tête : là elles pénètrent dans les murs, qui les soutiennent et qui les garantissent contre les déformations. Même sur ce point, d'ailleurs, les voûtes sont souvent irrégulières. Voici néanmoins quelques constatations. A Lalande-de-Pomerol (fig. 195), la génératrice du berceau est en tiers-point proprement dit ; en d'autres termes, le rayon est égal aux deux tiers de l'écartement des naissances. A Magrigne (fig. 80) et dans l'une des

1. *Société archéologique*, t. XV, pl. 1.

chapelles latérales de Monségur, le berceau doit être de forme semblable, et à Cadarsac (fig. 196) aussi, à quelque chose près. Dans le berceau de Lugagnac (fig. 197), les centres sont plus rapprochés du milieu de la corde; de même à Dieulivol, où la corde étant de $7^{m}18$ et la flèche de $4^{m}20$, les centres sont à $0^{m}67$ environ du milieu; ailleurs ils en sont plus éloignés. J'ai vérifié dans une porte de l'abbaye de Saint-Ferme et dans une fenêtre de Saint-Martin-de-la-Caussade que la distance de chacun des centres au milieu de la corde est égale à environ un cinquième de celle-ci. Les proportions doivent varier; mais il est très rare que les arcs soient aigus : la forme en lancette est, pour ainsi dire, inconnue dans l'architecture locale.

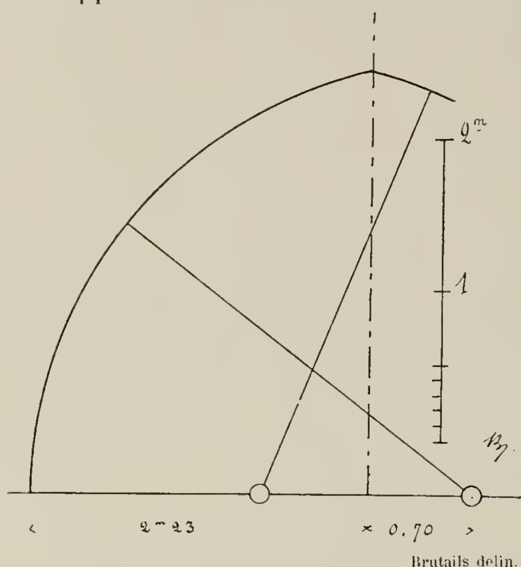


Fig. 196. — Tracé d'un doubleau de tête, à Cadarsac.

La construction des berceaux. — Qu'ils soient en plein cintre ou en arc brisé, les berceaux anciens naissent un peu en dehors de l'aplomb des pieds-droits; la moulure d'imposte est de quelques centimètres plus saillante par-dessus que par-dessous (fig. 198). Cette précaution, on le comprend, était utile pour appuyer solidement les cintres provisoires en charpente. Le ressaut est plus apparent dans les très rares constructions qui n'ont pas de moulure à la naissance du berceau; Andernos n'a pas cette moulure, et c'est l'un des motifs qui portent à croire que le chevet d'Andernos est peut être fort ancien.

Il ne paraît pas que les berceaux atteignent dans nos pays l'épaisseur excessive qu'ils ont parfois ailleurs. La voûte de Dieulivol mesure $0^{m}25$; les dimensions sont les mêmes sur le chœur de Pujols. Le berceau du clocher de Saint-André-de-Cubzac a $0^{m}60$ environ; mais le carrelage augmente l'épaisseur[1] et, de plus, dans les clochers les voûtes sont plus massives qu'ailleurs. On m'a parlé d'épaisseurs supérieures à celles-là, sans que j'aie pu m'assurer si le renseignement était exact.

L'intrados des arcs est concentrique à l'extrados. Des fenêtres sont, à Magrigne (fig. 81), appareillées un peu différemment, et le sommier, qui fait corps avec l'assise voisine, est extradossé en escalier. Dans la fenêtre d'une absidiole Nord à La Sauve, dans les arcs tournés sous la coupole de Saint-Ciers-de-Canesse, l'extrados est irrégulier. Il est polygonal dans la fenêtre Est de Caudrot, comme dans des arcs byzantins[2]. Ce sont des exceptions : l'extradossement en escalier, tel qu'on en voit à Cours (canton de Monségur) et à Cardan, caractérise une basse époque. Quelquefois, deux arcs retombent sur un tailloir étroit, comme dans l'arcature intérieure du chevet de Saint-Médard-de-Guizières ou dans les baies géminées qui flanquent la porte de Lurzine (fig. 342) : dans ce cas, l'extrados se rapproche de l'intrados près des naissances et les claveaux bas sont plus courts. L'inverse a lieu dans les arcades de la crypte à Saint-Seurin-de-Bordeaux : le constructeur a fait ces arcs plus minces à la clef, afin de gagner quelques centimètres sur la hauteur.

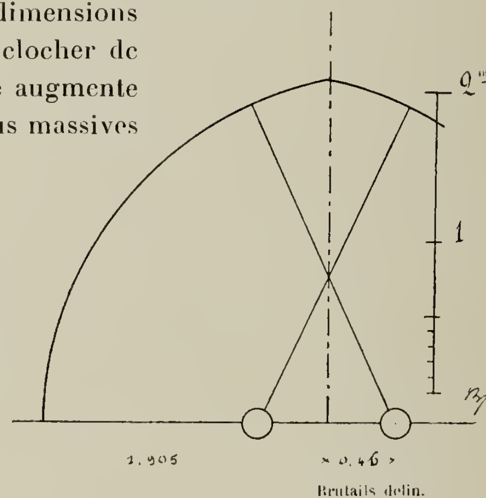
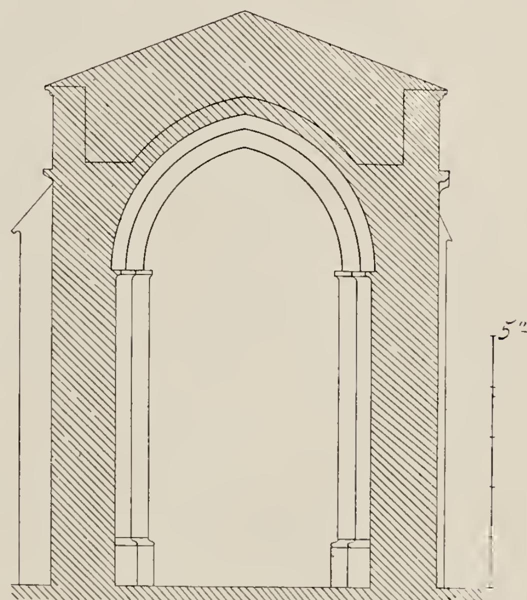


Fig. 197. — Tracé de la voute de Lugagnac.

1. Les voûtes sont surchargées habituellement de débris, qui contribuent à empêcher de mesurer l'épaisseur de la voûte proprement dite. — 2. Choisy, *L'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 20.

Les arcs à clef saillante, comme ceux d'une ou deux fenêtres à Cudos, appartiennent à l'époque moderne : le Moyen-Age n'en a pas laissé un seul exemple dans notre contrée.

Les claveaux sont ordinairement d'une bonne épaisseur, en sorte qu'ils sont assez nombreux sans l'être trop. Il est arrivé qu'on a recoupé des claveaux par un joint simulé[1]. Les claveaux minces et multipliés constituent une note d'ancienneté : on en peut voir dans une porte latérale fermée à Saint-Maixant, où la moulure d'imposte ne déborde pas sur le parement antérieur, dans une fenêtre de Rimons, à l'arc de l'absidiole d'Andernos. Il est vrai que les claveaux sont nombreux dans la fenêtre du bras Nord du transept de Montagne, qui ne remonte pas plus haut que la fin du XII[e] siècle, dans les doubleaux de Soulac, qui sont de la pleine période romane, etc.



Brutails delin.

Fig. 198. — Coupe sur la nef de Saint-Magne-de-Castillon.

Les doubleaux. — Les berceaux de la Gironde sont habituellement renforcés de doubleaux. J'appelle doubleau un arc à peu près concentrique à un berceau et qui double ce berceau. La crypte de Saint-Seurin-de-Bordeaux (fig. 18, moitié gauche) possède sur chacune de ses nefs un arc transversal qui, aux naissances, s'engage totalement dans les sommiers des grandes arcades et, à la clef, n'atteint pas, à beaucoup près, la voûte : ce n'est pas, à proprement parler, un doubleau; mais on peut considérer comme des doubleaux ces arcs, décrits d'un centre un peu plus bas que le centre du berceau et réunis à ce berceau par un rouleau en forme de croissant renversé, qui se voient dans une ou deux absidioles de La Sauve. En dehors de leur rôle constructif, les doubleaux ont servi à marquer les délimitations dans les vaisseaux, notamment l'entrée du sanctuaire dans les églises dont le plan est un rectangle : à Lalande-de-Pomerol, où ces doubleaux ont d'ailleurs disparu, à Montarouch, etc.

Les piles de Vertheuil ont, de deux en deux seulement, une colonne engagée pour la retombée des doubleaux. Cet exemple est peut-être unique dans les églises romanes girondines.

Un certain nombre de maîtres d'œuvre ont dissimulé la rencontre des berceaux avec les murs de tête sous une sorte de doubleau qui rappelle le formeret des voûtes gothiques : à Guîtres, Bellefond, Montagne, Dieulivol, et dans les églises élevées par les Ordres militaires : le Temple de Blézignac, Lalande-de-Pomerol, Queynac, Montarouch, etc.

Les doubleaux sont plus vigoureux dans les constructions du Moyen-Age que dans les constructions modernes : quand, sous un berceau, ressort un doubleau de $0^{m}08$, $0^{m}10$ de saillie, on peut affirmer que la voûte ne remonte pas au delà du XVI[e] siècle.

Les doubleaux sont généralement formés d'un rouleau de claveaux. Certains sont composés de deux rouleaux et le rouleau interne ressaute sur l'autre. Ces doubleaux romans à ressaut se trouvent à Soulac (fig. 117), dans la chapelle Saint-Nicolas de Génissac, à Saint-Ferme, à Saint-Magne-de-Castillon (fig. 198) et dans un très grand nombre d'autres églises.

Les voûtes en berceau ont souffert plus que les autres au cours des siècles : sous l'effet du tremblement de terre du 10 août 1759, le berceau s'affaissa dans l'église de La Grave-d'Ambarès et il dut être déposé dans la chapelle de Saint-Germain-d'Esteuil, qui appartenaient, l'une et

1. Par exemple, dans une piscine à Villemartin (Drouyn, *Variétés girondines*, t. II, pp. 305-306).

l'autre, à l'ordre de Malte[1]. Les désordres ont plus ordinairement leur cause dans un vice de construction : l'habitude où on est d'appuyer les fermes sur les voûtes a compromis la solidité de bien des édifices. Au Temple de Bordeaux, il fallut, pour un motif pareil, refaire la charpente[2]. Drouyn a signalé un affaissement occasionné par la charpente qui pesait sur l'arc triomphal de Lugagnac[3] et je me suis rendu compte naguère qu'il fallait attribuer pour partie à un fait de ce genre l'écrasement, qui est étudié plus bas, de la voûte du chœur à Saint-Quentin-de-Baron.



Brutails photogr.

FIG. 199. — SAINT-QUENTIN-DE-BARON.

Les voûtes et les arcs se sont donc assez fréquemment élargis aux reins et aux naissances et abaissés à la clef. Ils ont entraîné leurs supports, qui présentent un fruit à l'intérieur, un surplomb à l'extérieur ; lorsque le mur s'élève au-dessus de l'assise directement soumise à la poussée, il est ventru. Ces phénomènes s'observent souvent dans les chevets, principalement à la hauteur de l'arc triomphal, lequel travaille d'autant plus qu'il est chargé d'un mur en pignon. A Saint-Caprais-de-Haux, il est question de déposer ce mur, pour arrêter la ruine de l'édifice ; il a fallu contenir la poussée à l'aide d'un chaînage en fer à Saint-Sauveur (Médoc), à l'aide d'un tirant à Doulezon, à l'aide d'un contrefort à face oblique à Saillans. La déformation subie par l'angle Sud-Est du chevet de Fronsac est saisissante.



Brutails photogr.

FIG. 200. — LUGAGNAC.

La voûte romane la plus affaissée de la Gironde est celle du chevet de Saint-Quentin-de-Baron (fig. 199) : le mur Nord est épaulé par un bas-côté ; mais le mur Sud est déjeté, au droit des divers doubleaux, de 0^m09, 0^m18, 0^m23[4]. A Lugagnac et à Sainte-Colombe, les murs qui avoisinent le doubleau Ouest ont 0^m15 de plus d'écartement à l'imposte qu'au pied, et la différence est peut-être, à Lugagnac, plus considérable sous les autres doubleaux qu'elle ne l'est sous celui-là.

Le fruit intérieur de ces murs de Lugagnac (fig. 200) est d'autant plus frappant que la culée

1. Fonds de Malte, registres de visites, fol. 212 et 40. — 2. 1772. Fonds de Malte, registre de visites, fol. 84 v°. — 3. *Variétés girondines*, t. I, p. 51. — 4. Abbé Lamartinie, *Société archéologique*, t. XXV, p. 119.

ainsi déversée a été après coup[1] renforcée de pieds-droits correctement verticaux[2]; après quoi, sous le berceau on a tourné des doubleaux à ressaut, qui ne sont pas concentriques à la voûte, pas plus que les faces antérieures des pieds-droits ne sont parallèles aux parements des murs.

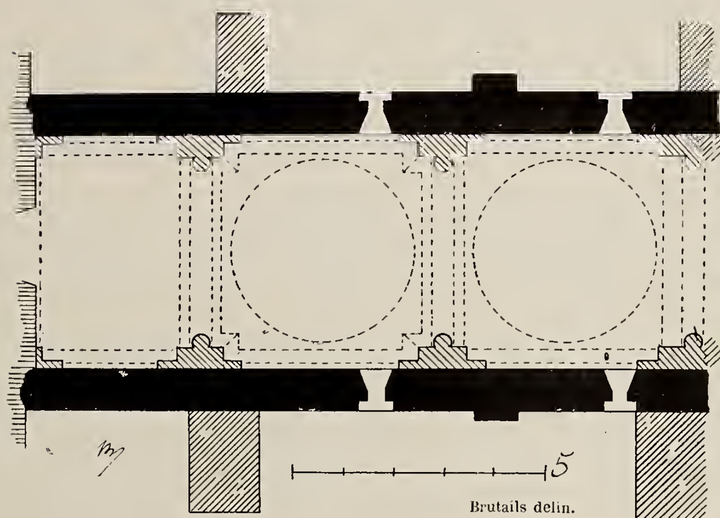




Fig. 201. — SAINT-PHILIPPE-D'AIGUILLE.

L'ARC-DE-CLOITRE ET LE CUL-DE-FOUR. — La voûte en arc-de-cloître n'était guère connue dans nos pays au Moyen-Age. Je ne vois à citer de ce type que la voûte maçonnée sous le clocher à Saint-Georges-de-Montagne; c'est une voûte en arc-de-cloître dont les angles sont émoussés, une coupole mal tournée. Plus tard, on fit parfois de ces voûtes, non pas tant dans les églises que dans les constructions annexes : sacristies de Castillon, Courpiac, etc. La chapelle des fonts de Daignac fut couverte d'une demi-voûte en arc-de-cloître pendant l'année 1739.

Les demi-coupoles ou culs-de-four ne donnent pas lieu à des remarques particulières. Quelques-unes sont à pans coupés : à Capian[3], Aux Salles, etc. Le cul-de-four de l'absidiole d'Andernos est construit en pierres et briques mêlées; ces éléments sont, d'ailleurs, placés suivant le dispositif habituel pour les coupoles.

LA COUPOLE SUR TROMPES. — Je ne connais dans les anciennes églises du département qu'une coupole sur trompes : elle est au rez-de-chaussée du clocher de Gaillan, lequel s'élevait au-dessus du chœur. Le clocher a été démoli et rebâti; mais nous savons[4] que des trompes existaient avant la reconstruction et que la coupole avait deux calottes superposées[5].



Brutails photogr.

Fig. 202. — SAINT-PHILIPPE-D'AIGUILLE.

LA COUPOLE SUR PENDENTIFS. — La coupole n'a jamais été dans nos pays d'un usage courant, comme la voûte en berceau.

1. Probablement au XIXe siècle : Guinodie raconte que la voûte « menaçait ruine en 1845 » (*Histoire de Libourne*, nouv. éd., t. III, p. 347). — 2. Cf. ci-dessus, p. 27, ce qui est dit d'Avensan. — 3. Dessin de M. Piganeau, *Société archéologique*, t. XVII, pl. 10. — 4. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1847, p. 10. — 5. Album de la Commission départementale des Monuments historiques.

Un certain nombre de coupoles proviennent même d'un remaniement, dans la Gironde comme ailleurs, comme à Notre-Dame-de-Saintes, par exemple : à Saint-Philippe-d'Aiguille (fig. 201 et 202), à Sainte-Geneviève de Fronsac (fig. 203 et 204), monastère de femmes qui dépendait de Saint-Ausone d'Angoulême, on a logé dans un édifice préexistant des coupoles et leurs puissants pieds-droits. Ce mode de voûtement s'est superposé à un style local préexistant.

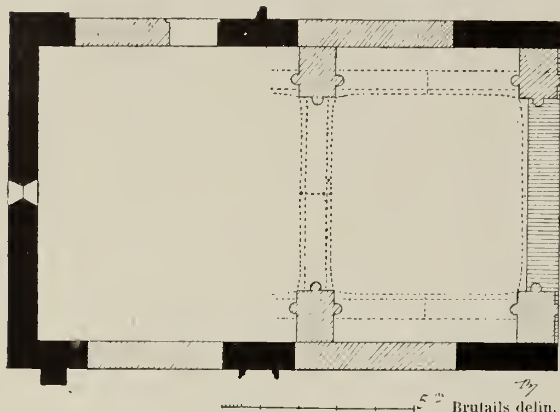


Fig. 203. — Sainte-Geneviève de Fronsac.

Il est difficile d'écrire une histoire documentée des coupoles en Bordelais ; les textes font défaut pour dater les divers exemplaires subsistants et on est presque réduit à les classer hypothétiquement dans l'ordre jugé le plus vraisemblable, le plus conforme à la succession logique des procédés.

Si l'on en croyait certains archéologues, les plus anciennes parmi les coupoles du Sud-Ouest seraient celles qui se rapprochent le plus du type de Saint-Front : des piles très massives,

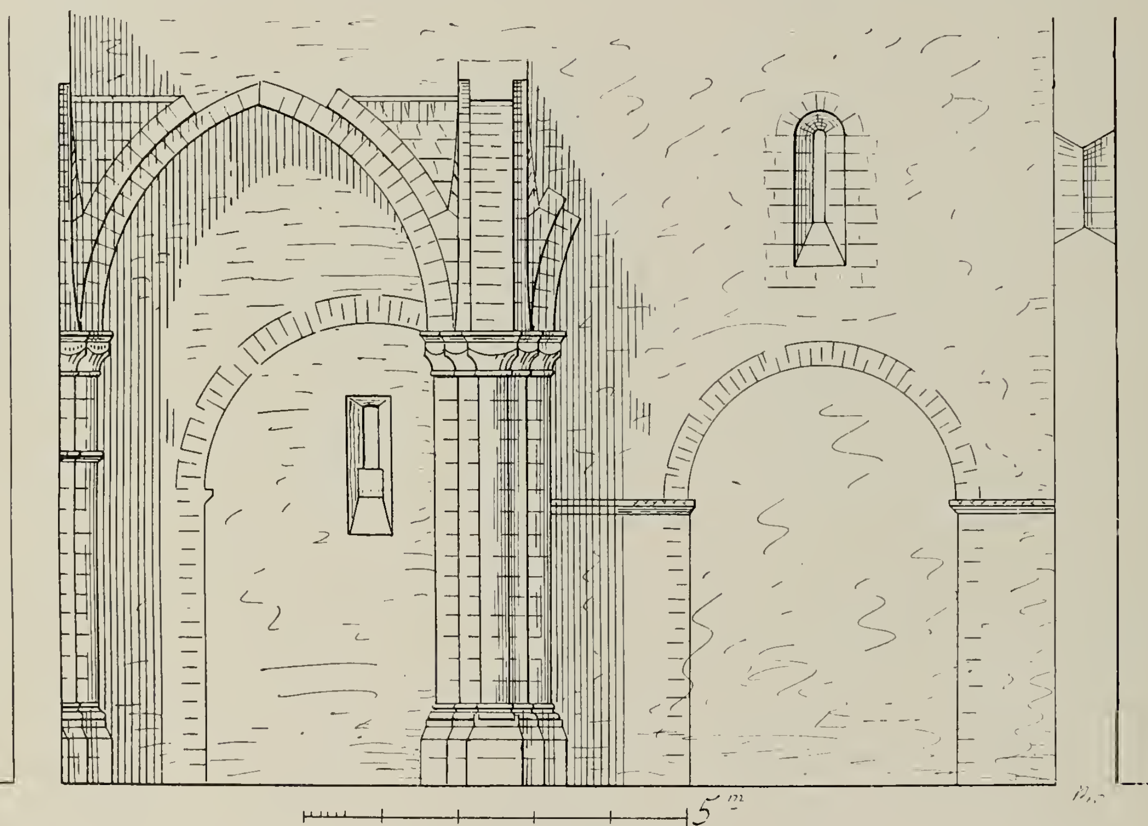


Fig. 204. — Sainte-Geneviève de Fronsac.

des arcs d'encadrement sans ressaut, dont les naissances se pénètrent et dont la tête gauchit de façon à continuer la courbure des pendentifs, tels seraient les signes distinctifs des coupoles primitives ; plus tard, on aurait songé à poser les coupoles sur des supports plus légers, à tourner des arcs de soutien indépendants l'un de l'autre dès la naissance et dont les têtes

conservent leur plan vertical, perpendiculaire à la douelle. Cette théorie, qui s'explique par les idées trop facilement reçues concernant la date et le rôle de Saint-Front, n'est acceptable qu'en partie : on conserva longtemps l'usage des piles très lourdes; en outre, le pendentif soutenu par des arcs qui en prennent la forme concave est le terme final et non pas le terme initial de l'évolution.

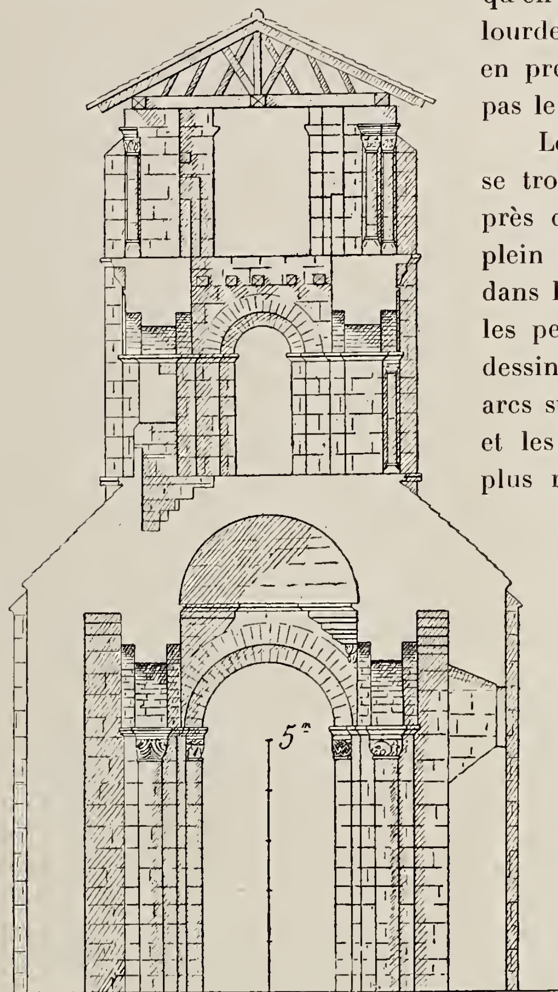


FIG. 205. — COUPE SUR LE FAUX TRANSEPT DE SAINT-MARTIN-DE-MAZERAT.

Le type le plus archaïque de la coupole aquitanique se trouve à Saint-Martin-de-Mazerat[1] (fig. 205 et 205 *bis*), près de Saint-Émilion : les arcs d'encadrement sont en plein cintre; ils ne s'engagent qu'incomplètement l'un dans l'autre aux naissances et les têtes en sont verticales; les pendentifs sont formés d'assises en tas-de-charge et dessinent des triangles plans ou même en escalier. Les arcs sur lesquels repose la coupole sont à deux rouleaux et les piles ont des colonnes engagées. Le modèle le plus récent des coupoles girondines peut être cherché dans la collégiale de Saint-Émilion (fig. 130) : les arcs de soutien sont des arcs brisés, dont la tête est incurvée comme il est dit plus haut; ils ont une profondeur médiocre et ils retombent sur des piliers de peu de relief, formées d'un dosseret et d'une colonne engagée; le tout est léger d'aspect.

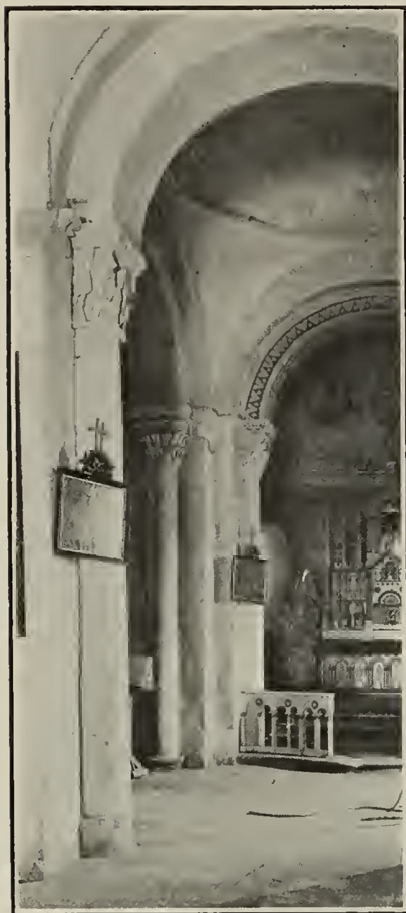


FIG. 205 *bis*. — SAINT-MARTIN-DE-MAZERAT.

LES ARCS DE SOUTIEN. — De ce que les berceaux qui soutiennent la coupole sont lisses ou à doubleau, de ce que les piles sont nues ou à colonnes engagées, on ne peut pas conclure que l'édifice est ancien ou non. A Saint-Macaire, le carré du transept avait été commencé pour recevoir une coupole et trois des quatre piles sont d'épais massifs de section carrée, à peine élégis par une arcade aveugle; or, cette portion de l'église appartient au XIIe siècle avancé. Sur ce point je ne partage pas les idées de M. Spiers, qui estime que les coupoles dans lesquelles les arcs de soutien sont à ressaut ne peuvent pas remonter au delà du XIIe siècle[2]. C'est établir entre les types une succession qui correspond

1. J'ai publié la description et des dessins de cette coupole dans le *Bulletin monumental* de 1895, pp. 128-130. — 2. *Bulletin monumental*, 1897, p. 222.

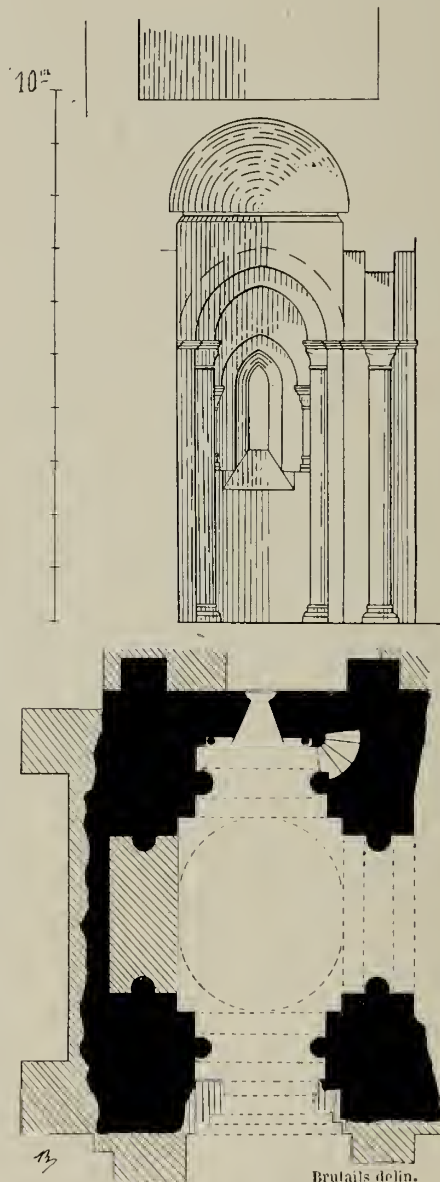
mal à la réalité : on paraît avoir fait de bonne heure sous les pendentifs des arcs à ressaut et on en a sûrement construit très longtemps qui n'offrent pas de ressaut : à Saint-Front, dont l'attribution à la période 1120-1173 n'est pas contestable; à Moissac, qui a été consacré en 1180[1]; à Salignac, dont la dédicace est de 1200[2]. Vers la même époque où s'élevait l'église de Saint-Émilion, on faisait, du côté de Castillon notamment, de faux transepts couverts de croisées d'ogives ou de coupoles et dont les piles massives et les arcs puissants avaient surtout pour fonction de porter le clocher qui les surmonte.



Brutails photogr.

Fig. 205 *ter*. — SAINT-VINCENT-DE-PERTIGNAS.

Les coupoles girondines reposent assez souvent, comme à Saint-Martin-de-Mazerat (fig. 205), sur des arcs en plein-cintre : à Saint-Vincent-de-Pertignas (fig. 205 *ter*), Parsac, Tourtirac, Saint-Léger-de-Vignague. Nous savons déjà que, sous la coupole de Mauriac, un arc, celui de l'Est, est en demi-cercle et les autres sont brisés (fig. 207 *ter*). Cette dernière forme, l'arc brisé, est la plus fréquente.



Brutails delin.

Fig. 206. — GRÉZILLAC.

La projection et le galbe de la calotte. — L'idéal est que les pendentifs se rejoignent par en haut suivant un cercle, de façon à présenter à la calotte une assiette parfaitement circulaire. Il n'en est pas toujours ainsi : les pendentifs de Saint-Martin-de-Mazerat, étant donné que ce sont des triangles plans, ne peuvent fournir qu'une assiette à côtés rectilignes, une assiette octogonale. A Mauriac, les plans infléchis de l'octogone laissent l'impression d'un cercle négligemment tracé. Parfois les proportions rectangulaires de la travée à couvrir ont amené à faire des coupoles allongées : tel est le cas à Saint-Martin-de-Mazerat, où l'allongement se produit dans le sens de l'axe, à Saint-Martin-de-Layc, à Grézillac (fig. 206) et surtout à Parsac (fig. 90), où la coupole s'allonge dans le sens de la largeur. A Tourtirac (fig. 207 et 207 *bis*), où la travée est de forme analogue, les nappes des deux pendentifs de chaque flanc se continuent en une sorte de berceau rampant, et les deux berceaux se rencontrent vers le haut, échancrés d'un cercle qui répond à la base de la calotte.

1. Aug. Anglès, *L'Abbaye de Moissac*, p. 11 et pp. 41-42. — 2. F. de Verneilh, *L'Architecture byzantine en France*, p. 265.

Considérée dans sa montée, dans son galbe, la coupole girondine n'est généralement pas hémisphérique; la coupe de la calotte et la coupe diagonale des pendentifs appartiennent d'ordinaire à des solides plus élancés que des demi-sphères. D'autre part, les pendentifs montent d'habitude un peu au-dessus de l'extrados des arcs qui les soutiennent et les encadrent.

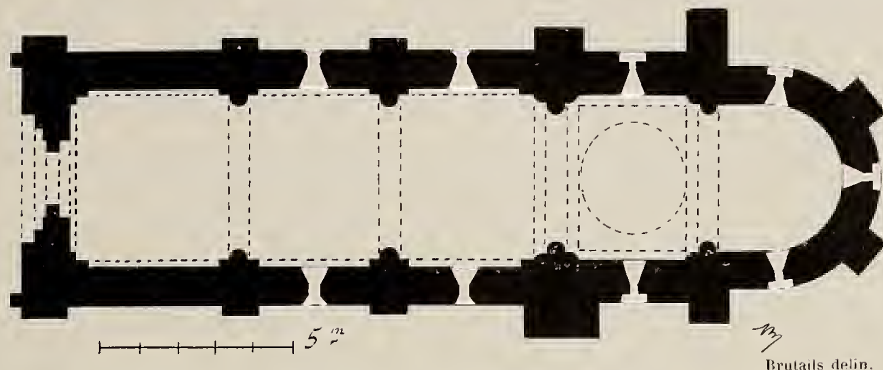


Fig. 207. — Tourtirac.

La construction des coupoles. — Il est rare que l'on puisse étudier l'anatomie de ces voûtes, la direction des joints. A Sainte-Terre et à Saint-Léger-de-Vignague, où les coupoles sont découronnées, les lits de la calotte m'ont paru normaux à la courbe; à Sainte-Geneviève de Fronsac, où les pendentifs mêmes sont en partie démolis, les assises de ces pendentifs sont à lits normaux avec une crossette à la queue des voussoirs.

Il n'existe pas dans la Gironde de coupole où une galerie contourne intérieurement la calotte au niveau des naissances; mais à Saint-Martin-de-Laye, la calotte porte du côté de l'Est les traces d'une ouverture.

La structure des arcs de soutien offre des variantes, qu'il est bon de noter. Nous avons vu que, dans les belles coupoles, comme celles de Saint-Émilion, ces arcs se pénètrent deux par deux aux naissances, de façon à projeter une arête, puis, pendant quelques assises, un méplat de plus en plus large, qui participe de la concavité des pendentifs. A Tourtirac, l'appareilleur a ménagé, au lieu du méplat, un angle rentrant, qui provient de ce que les têtes des arcs ont gardé leur plan vertical. A Mauriac (fig. 207 *ter*) et Saint-Vincent-de-Pertignas, cet angle rentrant descend jusqu'au tailloir; en d'autres termes, les têtes restent indépendantes. A Pellegrue (fig. 207 *quater*), les têtes, indépendantes aussi, sont biaises et l'angle rentrant est, non un angle droit, mais un angle obtus. A Coutras, c'est le méplat qui commence dès les sommiers, et je crois bien qu'à Pleineselve l'angle saillant est arrondi, comme l'arête des arcs eux-mêmes.

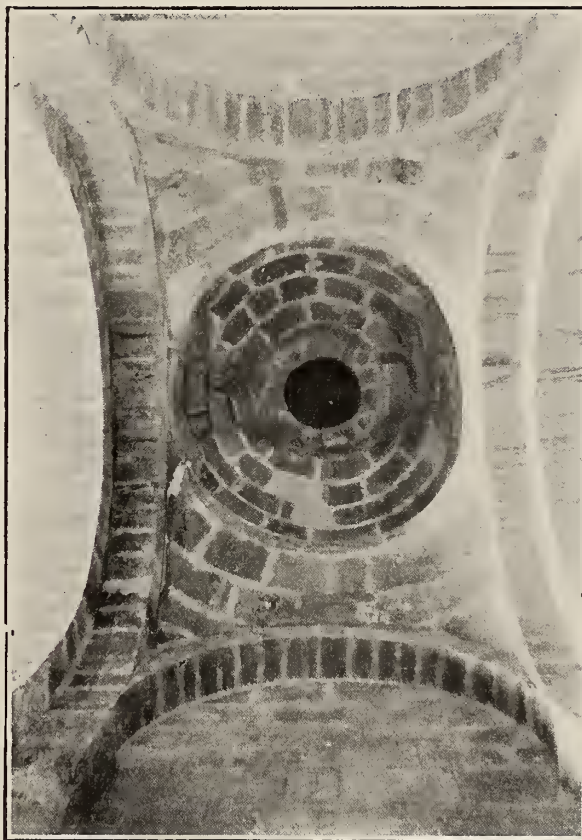
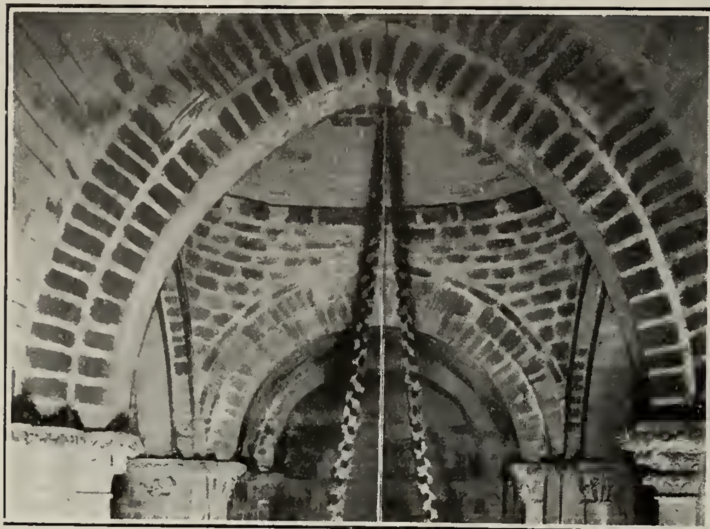


Fig. 207 *bis*. — Tourtirac.

Dans les coupoles du meilleur type, les arcs tournés entre les pendentifs sont plus profonds aux naissances; l'arête externe de ces arcs ne monte pas dans un plan vertical; elle s'écarte, en

s'élevant, de l'axe de la coupole[1]. Le fait est particulièrement frappant dans la coupole d'Abzac (fig. 208), où le mur de clôture de l'Est, qui a été monté récemment, affleure à la clef la tête du rouleau interne. Cet amincissement se produit à Cars (fig. 46) et à Saint-Ciers-de-Canesse (fig. 209) de façon brusque et près des naissances.



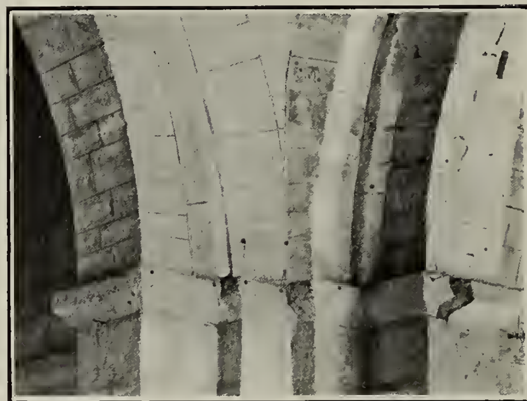
Brutails photogr.

Fig. 207 *ter*. — MAURIAC.

Enfin, la recherche de l'élégance dans les lignes a suggéré quelques raffinements : à Peujard (fig. 98), l'un au moins des doubleaux bandés sous les berceaux transversaux qui portent les pendentifs est creusé, sur la douelle, de trous carrés et profonds, sur la tête, de larges rainures[2].

Le passage des pendentifs à la calotte est accusé par une moulure. Les arcs de soutien sont quelquefois suivis, à l'extrados, d'un second rouleau de faible épaisseur : les maîtres d'œuvre qui ont bâti la coupole d'Abzac et celle du transept Nord de Montagne ont fait saillir ce second rouleau et ils en ont pris prétexte pour un surcroît d'ornementation.

La coupole a pendentifs non distincts. — Toutes les coupoles dont il vient d'être question sont à pendentifs distincts et elles n'apparaissent pas au-dehors. Le clocher de Parsac (fig. 94) est couronné d'une coupole à pendentifs non distincts, c'est-à-dire dans laquelle la calotte continue la courbure des pendentifs, et le galbe de cette calotte est visible à l'extérieur. A la vérité, la partie supérieure de la coupole a sans doute été refaite; mais il est fort possible qu'elle reproduise une construction ancienne[3].



Brutails photogr.

Fig. 207 *quater*. — NAISSANCE D'UN PENDENTIF A PELLEGRUE.

Voici, pour finir, une liste complète ou à peu près, des coupoles existant en Gironde.

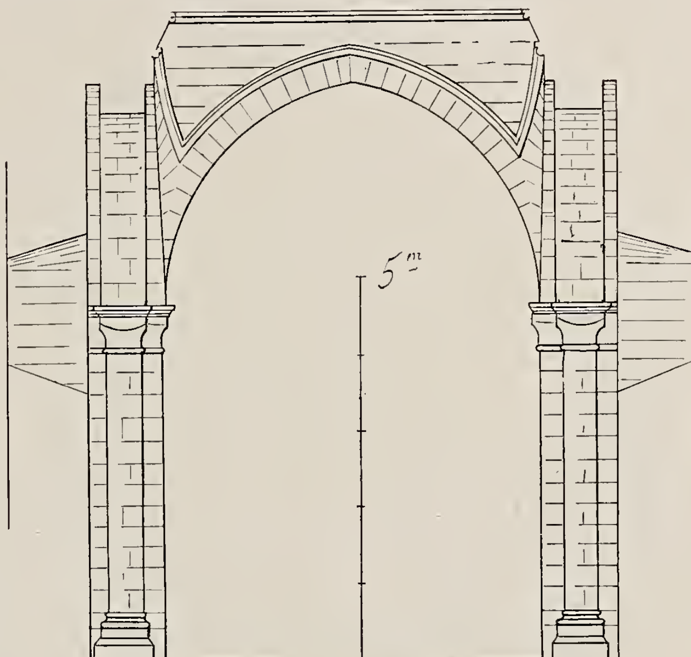
Liste de coupoles girondines. — File de coupoles sur la nef: Pleineselve, Saint-Émilion, Saint-Philippe-d'Aiguille.

Coupole isolée sous un clocher qui domine soit la croisée du transept, soit le faux transept: Saint-Martin-de-Mazerat, Saint-Étienne-de-Lisse[4], Abzac, Coutras, Lafosse, Saint-Martin-de-Laye (fig. 209 *bis*), Sainte-Geneviève de Fronsac, Saint-Gervais, Peujard, Tourtirac, Les Salles, Saint-Vincent-de-Pertignas, Ruch, Sainte-Terre, Mauriac, Pellegrue, Saint-Léger-de-Vignague.

1. Voir, par exemple, dans Corroyer, *L'Architecture gothique*, les fig. 5 et 13. — 2. Voir ce qui est dit de cette coupole ci-dessus p. 82. — 3. Drouyn pensait qu'une toiture a couvert cette calotte (Notes manuscrites, t. XLIX, p. 61); il n'en donne aucune preuve. — 4. Cette coupole de Saint-Étienne-de-Lisse doit avoir été remaniée; un procès-verbal de visite de 1617 porte : « La partie supérieure à l'autel principal [est] desmoly; toutesfois on y avoit recommancé à bastir lors des derniers mouvementz » (G 637, fol. 22 v°). C'est à ce moment qu'il faut rapporter sans doute les contreforts très puissants entre lesquels est enserrée la croisée du transept (fig. 169).

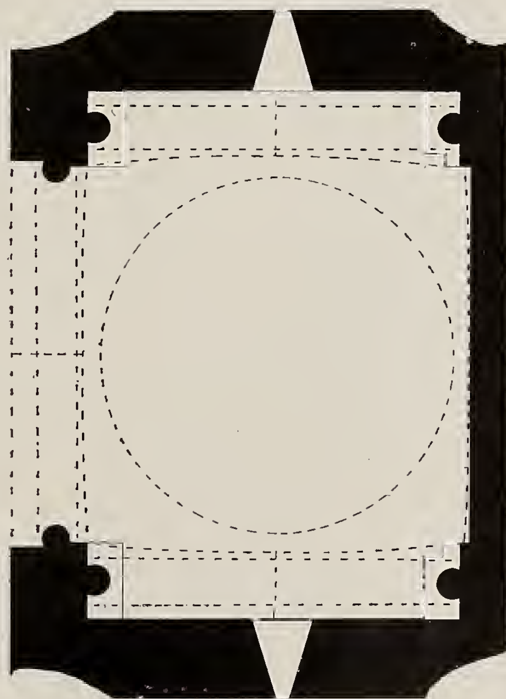
Coupole isolée sous le clocher placé à l'Ouest : Grézillac, Parsac; placé sur le bras Nord du transept : Cars, Montagne; placé à l'angle Nord-Ouest de l'église : Saint-Ciers-de-Canesse.

Coupole à pendentifs plans, sous un clocher isolé : Saint-Émilion.



La question se pose, et nous l'avons examinée plus haut, de savoir si Vertheuil, Guîtres, Saint-Denis-de-Piles et Saint-Macaire ont eu une ou plusieurs coupoles. L'ancienne nef de Rimons garde certaines dispositions qui paraissent devoir s'expliquer par l'intention de construire une voûte de ce genre[1].

La voûte a pénétrations et la voûte d'arêtes. — Le Bordelais n'a pas fait de voûtes à pénétrations avant le XVIIe siècle, le XVIe au plus tôt. Quand on a écarté Rauzan, où les pénétrations du berceau résultent de l'addition du bas-côté, il ne reste comme voûtes à pénétrations du Moyen-Age que la voûte de la crypte de Saint-Ciers-d'Abzac et les voûtes latérales dans la crypte de Baron. Encore ces dernières sont-elles si grossièrement traitées qu'on ne peut guère les rattacher à une catégorie classique. Le XVIIe et le XVIIIe siècles, qui ont joué avec les pires difficultés d'appareil et de maçonnerie, nous ont laissé de belles voûtes à pénétrations, notamment sur la nef de Notre-Dame de Bordeaux et dans quelques jolies tribunes de la même époque.



Brutails delin.

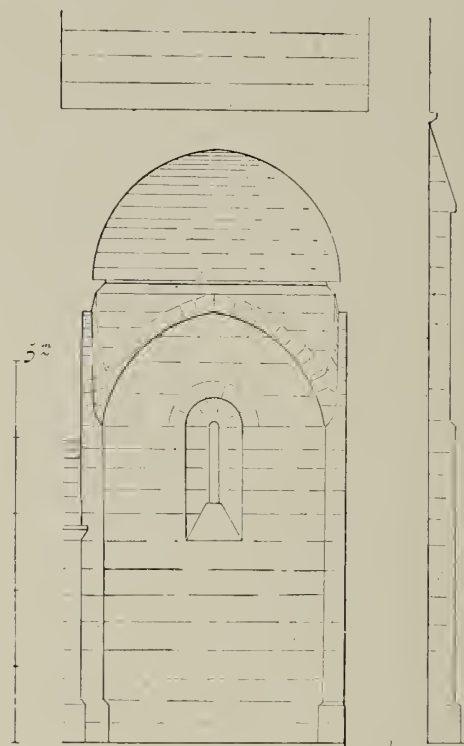
Fig. 208. — Abzac.

Quant aux voûtes d'arêtes, exception faite pour la nef centrale et moitié des bas-côtés de la crypte de Baron et pour les bas-côtés de La Sauve et de Vertheuil, toutes les voûtes de ce genre qui existent dans les églises de nos pays sont postérieures au Moyen-Age. A Saint-Hippolyte, on a greffé une voûte d'arêtes sur des formerets de la période gothique avancée. L'église de Saint-Michel-de-Rieufret (fig. 210) est en entier couverte de voûtes d'arêtes, auxquelles on travaillait en 1716 : on inhuma, cette même année, un tailleur de pierre qui était employé à la construction desdites voûtes[2]. La voûte d'arêtes tournée sur la nef Des Salles est du XVIIIe siècle[3]; les remarquables voûtes d'arêtes des bas-côtés de Notre-Dame, à Bordeaux, sont de la fin du XVIIe.

Les voûtes d'arêtes de Baron (fig. 184) sont dépourvues de doubleaux, très irrégulièrement

1. V. p. 184, n. 1. — 2. E suppl. 1604. — 3. Guinodie, *Histoire de Libourne*, 2e éd., t. III, p. 102. Les procès-verbaux de visites nous apprennent que cette partie de l'église n'était pas voûtée en 1687, 1691 et 1732 (G 640 et 648).

tracées et très piètrement exécutées; les arcs longitudinaux sont surbaissés : celui du compartiment Nord-Est mesure de corde $1^{m}42$ et de flèche $0^{m}51$. Les voûtes de La Sauve et de Vertheuil sont, à l'inverse des précédentes, divisées en compartiments que séparent des doubleaux; elles sont, d'ailleurs, très dissemblables : moins bombées et mieux appareillées à La Sauve, d'un galbe et d'un appareil se rapprochant davantage des coupoles à Vertheuil, où les voûtes sont de blocage.



Brutails delin.
Fig. 209. — SAINT-CIERS-DE-CANESSE.

On avait commencé, sur une travée de la nef de Saint-Philippe-d'Aiguille, une voûte d'arêtes qui fut, après quelques assises, continuée en une coupole sur pendentifs (fig. 202).

La croisée d'ogives. — Il est impossible de préciser la date à laquelle la croisée d'ogives fit son apparition dans nos contrées. Ce fut vraisemblablement vers le milieu du XIIe siècle. Toujours est-il que l'adoption de ce type de voûte n'entraîna pas l'abandon immédiat des formules romanes. Il n'y a pas en Gironde, moins encore qu'en bien d'autres pays peut-être, une limite chronologique par laquelle les productions de l'architecture soient nettement partagées : romanes avant, gothiques après. Les plus anciennes croisées d'ogives subsistantes ont été faites dans des édifices qui sont, d'ailleurs, de pur style roman, tel le clocher de Sainte-Croix de Bordeaux; elles reposent sur des supports tout à fait romans et dont la membrure est combinée pour recevoir des voûtes romanes : à Doulezon (fig. 52), Saint-Michel-de-La-Rivière (fig. 144), dans le transept de Saint-Macaire, etc. Montagne possède deux coupoles, l'une sur ogives, l'autre sur pendentifs : c'est la coupole sur ogives qui est la plus ancienne.



Brutails photogr.
Fig. 209 *bis*. — SAINT-MARTIN-DE-LAYE.

Les premières ogives occupent dans les églises des places très variables : d'une façon générale, on les a employées plutôt, comme les coupoles, à couvrir le carré du transept ou le faux transept et à voûter le rez-de-chaussée des clochers. Ces deux dernières fonctions se confondent parfois, puisqu'un certain nombre de clochers sont sur la croisée ou sur le faux transept.

Les raisons d'être de la croisée d'ogives. — Autant qu'on en puisse juger, les croisées d'ogives répondaient, dans l'esprit des maîtres d'œuvre qui en firent d'abord usage, à plusieurs préoccupations : en premier lieu, elles servirent de couvre-joints; en second lieu, elles assuraient le clocher contre les trépidations résultant des sonneries; en troisième lieu, elles donnaient par la multiplicité des lignes quelque richesse à une partie noble de l'édifice; en quatrième lieu enfin, elles portaient la voûte.

Que les plus anciennes ogives aient quelquefois servi de couvre-joints, cela ne paraît pas douteux. Parmi les difficultés qui se sont imposées à l'attention des premiers architectes gothiques, l'une des plus ardues consistait à raccorder les différents plans des voûtes d'arêtes. Dans une cave de Saint-Macaire, qui est d'ailleurs de l'époque gothique, les voûtes d'arêtes sont formées de deux berceaux indépendants l'un de l'autre sur partie de leur hauteur; à l'exception des assises basses, un joint court sur les arêtes [1]. Le procédé le plus simple pour dissimuler les imperfections des raccords est de les recouvrir par une nervure; c'est ainsi que dans l'une des tours du château des Quatre fils Aymon, à Cubzac, on a placé des ogives sous une voûte en arc-de-cloître, où elles ne peuvent guère avoir d'autre raison d'être.

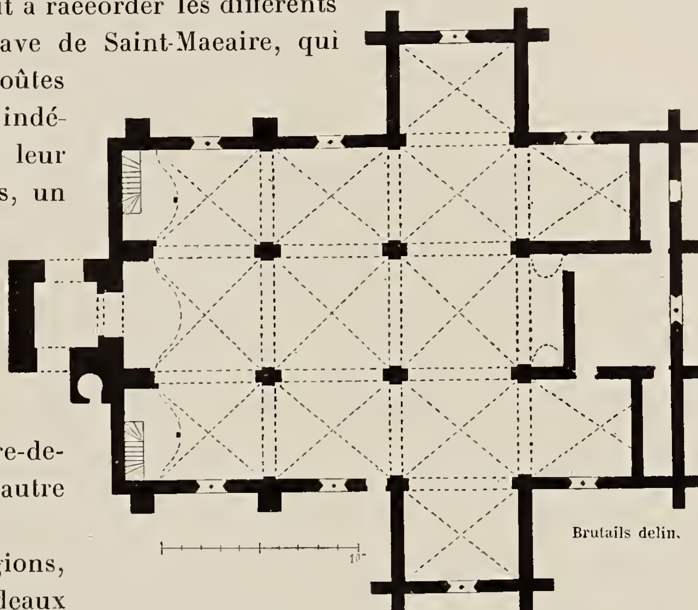


Fig. 210. — SAINT-MICHEL-DE-RIEUFRET.

En Bordelais comme en d'autres régions, à Montagne et à Sainte-Croix de Bordeaux de même qu'à Bayeux, Saint-Gaudens ou Oviédo, des nervures sont entre-croisées dans les clochers. Et même à une époque avancée dans la période gothique, on fit à Villeneuve près Blaye, au rez-de-chaussée du clocher, des ogives dont le profil épais accuse un rôle particulier; il est manifeste que les constructeurs ont voulu consolider ainsi le clocher contre les ébranlements causés par les volées des cloches.

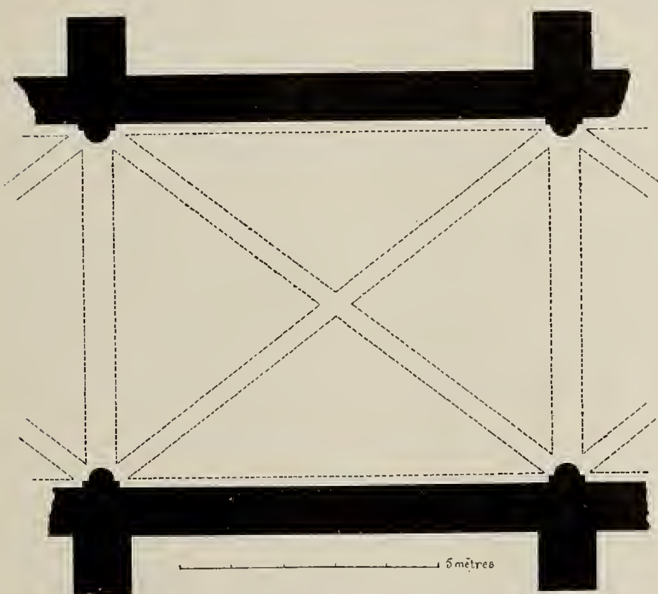


Fig. 211. — PLAN D'UNE TRAVÉE DE SAINT-PEY-DE-CASTETS.

On peut croire également que les architectes ont été de très bonne heure sollicités par cette tendance qui les porte à multiplier les lignes dans la voûte du carré du transept ou dans la voûte de la travée qui remplace le carré. Ils ont mis là des ogives quand il n'y en avait pas dans la nef, comme plus tard ils y mirent des liernes et des tiercerons alors que les autres voûtes reposaient sur de simples croisées d'ogives.

Enfin, les ogives furent considérées comme une membrure destinée à soutenir les quartiers de voûte et à en reporter les pesées sur les quatre appuis montés aux angles de l'aire à couvrir.

Le plan des voutes gothiques. — Le plan des voûtes sur croisées d'ogives est loin d'être constant. On sait que nul autre système de voûtement ne s'adapte avec autant de souplesse aux plans les plus divers : franchement barlong sur le faux transept de Doulezon (fig. 52), il se

1. M. Lampérez a signalé à Loarre une voûte analogue, dans son beau livre sur la *Historia de la arquitectura cristiana española*, t. I, pp. 367-368.

rapproche davantage du carré dans les chevets de Cartelègue (fig. 222) et de Tizac-de-Curton, dans la nef de Saint-Macaire (fig. 140) et dans l'église paroissiale de La Sauve. Cette forme carrée des travées voûtées d'ogives est fréquente en Gironde; sans doute elle provient de l'influence exercée, à l'époque où se forma le style local, par les églises à coupoles. Lorsque les travées sont rectangulaires, la plus grande longueur peut répondre à l'axe de l'église : c'est le cas Au Rivet, où une travée mesure de largeur entre piliers 6m93 et de longueur 12m10; à Saint-Pey-de-Castets (fig. 211), une travée a 6m35 de largeur entre piliers et 9m03 de longueur; dans la nef de Lormont, qui a été consacrée en 1451[1], les deux travées ont 6m50 de largeur de mur à mur, 8m48 et 8m20 de longueur.



Brutails photogr.
FIG. 211 *bis*. — CHEVET DE MARCILLAC.

Les constructeurs de notre pays paraissent avoir éprouvé une certaine répugnance à faire des voûtes d'ogives sensiblement plus larges que longues; l'un d'eux, à Marcillac, ayant à couvrir un chevet de ce plan, prit le parti de construire une demi-croisée d'ogives, la clef des nervures butant contre le mur de fond du sanctuaire (fig. 211 *bis*).

LES NERVURES : LEUR NOMBRE ET LEUR TRACÉ. — Les voûtes sexpartites sont rares et, contrairement à ce qui se passe en d'autres provinces, elles ne sont pas très anciennes : Sainte-Croix de Bordeaux et Uzeste en possèdent qui datent seulement du XIIIe siècle et La Réole en a de la fin du XVIIe. C'est par erreur qu'on en a signalé Au Rivet.

La Gironde a, de même, un petit nombre de voûtes à liernes : j'ai déjà signalé des liernes à Saint-Michel de Bordeaux; il en existe aussi à Condat et d'autres, parallèles aux doubleaux, dans les voûtes de bas-côtés à Saint-Symphorien. Quant aux voûtes en étoile, elles sont plus fréquentes, principalement, si je ne me trompe, dans l'Entre-deux-Mers : Blézignac, Romagne, etc. Saint-Laurent-d'Arce en possède au moins une, sur le bas-côté Nord, dans laquelle des liernes longitudinales, dépassant la clef des tiercerons, vont rejoindre les clefs des arcs voisins. Ces diverses voûtes en étoile sont, d'ailleurs, peu anciennes : XVe ou XVIe siècle. Les plus belles ont été faites en 1510-1517 au-dessus de la nef dans la cathédrale de Bordeaux. Les plus curieuses sont dans une chapelle construite au XVIe siècle sur le flanc Nord de l'église Saint-Siméon de Bordeaux : les quartiers de remplissage y sont appareillés en coupole et les nervures n'ont plus guère qu'un rôle purement décoratif; le maître d'œuvre a donc supprimé les ogives, il a fait des liernes, qui atteignent les clefs des arcs d'encadrement, et des tiercerons.

C'est un fait bien connu que la différence entre les diagonales et les côtés de la travée entraîne une forme bombée, à moins qu'on n'ait eu soin de surélever les arcs tournés sur ces

1. La date est donnée par une inscription que Piganeau a publiée (Bulletin de la *Société archéologique*, t. IV, p. 79) dans une étude sur Lormont. Aux renseignements fournis par Piganeau, il faut ajouter que l'on s'occupa, en 1577, de réparer l'église, notamment « la charpente qui a esté bruslée(?) » (G 3124). On a raconté que l'église fut incendiée pendant les guerres de religion; je n'en ai pas trouvé la preuve.

côtés, c'est-à-dire les doubleaux et les formerets. Les voûtes de Blasimon sont très bombées, surtout celles qui sont vers l'Est; pareillement, la voûte du transept Nord de Saint-Morillon, la voûte de l'avant-chœur de Cartelègue, la voûte du carré du transept de Saint-Macaire, les voûtes de la nef à l'abbatiale de La Sauve (fig. 68), etc. Dans l'église récemment démolie de Saint-Paul près de Blaye, une travée était couverte d'une voûte sur croisée d'ogives, dans laquelle on avait évité la forme bombée, non pas en surélevant les arcs d'encadrement, mais en maçonnant, entre l'extrados de ces arcs et l'intrados de chaque quartier de remplissage, des murettes qui joignaient l'un à l'autre. Des murs analogues sont montés sur les formerets dans l'abside de Sauveterre et dans l'avant-chœur de Doulezon (fig. 54). A Saint-Médard-de-Guizières, au contraire, et à La Réole (fig. 64), ce sont les formerets qui sont juchés sur de petits supports secondaires, eux-mêmes posés sur les tailloirs.



Brutails photogr.

Fig. 212. — Chevet de Cazevert.

L'appareil des quartiers de remplissage. — Il est à peine utile de préciser que, dans ces diverses voûtes, les voussoirs sont disposés de façon que les projections des joints sont à peu près perpendiculaires aux projections des arcs d'encadrement. Dans un petit nombre de cas, faux transept de Sainte-Radegonde[1], chapelle du château de Pressac, qui a des voûtes sur ogives et sur liernes, voûte en étoile à Blézignac (fig. 292), les projections des files de voussoirs sont perpendiculaires à celles des ogives. Le maître d'œuvre de Cazevert (fig. 212) s'était arrêté, dans une voûte qui est tombée naguère, à une formule mixte et le maçon qui fit, au xvi[e] siècle, certaine voûte du bas-côté Nord d'Escaude a hésité entre les deux partis, adoptant l'un dans deux compartiments et s'inspirant maladroitement du second dans les deux autres compartiments.

La question a été soulevée de savoir si les assises de la voûte établie sur le carré du transept à Saint-Macaire étaient concentriques; je me suis assuré qu'il n'en est rien. Il y a dans le département une seule coupole nervée ancienne[2] : celle de Montagne. Élevée sur la croisée du transept, sous le clocher, cette voûte bizarre est renforcée d'une vigoureuse croisée d'ogives. On a dit que ces nervures plongeaient dans la voûte : j'ai fait passer une lame entre la nervure et la voûte, ce qui démontre que la première est indépendante de la seconde. Naturellement,

1. Il s'agit, bien entendu, non pas des faux joints peints sur l'enduit, mais des joints d'appareil qui transparaissent sous cet enduit. — 2. Les architectes se sont amusés à construire deux voûtes de ce genre dans l'église de Saint-Seurin, au xvi[e] siècle, l'une sur la chapelle de Saint-Étienne, l'autre sur le porche méridional. Les liernes et les tiercerons d'une chapelle de l'église Saint-Michel sont accompagnés de nervures secondaires courbes, qui dessinent quatre ovales terminés en pointe, les pointes se réunissant à la clef des ogives : dans chacun de ces ovales, la voûte est maçonnée comme une petite coupole plate. Voir ce qui est dit plus haut, p. 178, de la voûte en coupole nervée bâtie à Saint-Siméon de Bordeaux.

les arcs de soutien ne sont pas, à Montagne, de ceux dont les têtes prennent la forme sphérique de la coupole; naturellement aussi, la coupole n'est pas à pendentifs distincts et la calotte continue la courbe des pendentifs. La coupole sur ogives de Montagne est une curiosité; elle est, sinon un accident, du moins une exception sans portée dans l'histoire de la voûte et de l'architecture en Gironde.

Les clefs des ogives. — Les clefs des croisées d'ogives (fig. 288 et 292) consistent généralement en un bloc, dont la forme et l'ornementation résultent de l'entre-croisement des deux nervures. Pour construire la voûte d'ogives très archaïque de Saint-Médard-de-Guizières, on a tourné d'abord une nervure, puis l'autre, ce qui a dispensé de faire une clef commune aux deux. La clef de Saint-Ferme a été déposée et changée au xviie siècle.

Les formerets. — Les ogives sont habituellement accompagnées de formerets. Toutefois, on a supprimé dans certaines voûtes, au clocher de Sainte-Croix, à Cartelègue, à Cars, etc., ce membre qui n'est pas absolument indispensable. Il est de vieilles voûtes, à la travée orientale de la nef de Saint-Macaire, à Blasimon, etc., où les formerets sont des arcs robustes, de section rectangulaire, dont les arêtes saillantes sont, ou non, profilées en boudin. Au surplus, dans les voûtes qui viennent d'être nommées, les doubleaux sont aussi très puissants et sans ornement ni moulure.

Ce qui reste de formerets à La Sauve (fig. 69) est bien étrange; dans la nef, au moins dans la travée de nef contiguë au transept, la voûte s'appuyait, de chaque côté, sur deux formerets : un formeret inférieur façonné comme ceux de la première travée de Saint-Macaire et, au-dessus, un formeret plus profond, s'évasant vers le milieu du vaisseau et disparaissant, aux naissances, derrière les ogives.

L'usage des formerets très saillants, qui doit être apparemment rattaché au style des églises à coupoles, n'est pas une rareté en Gironde : dans le bras Sud du transept à Saint-Seurin, dans la nef de la cathédrale Saint-André (fig. 2), dans l'abside de La Réole (fig. 64), où le vide entre mur et formeret est clos par un plafond de dalles, ces formerets se combinent avec un chemin à mi-hauteur. Et quand on trouve pareille disposition dans des édifices bordelais moins anciens, comme dans la chapelle de Notre-Dame de la Rose à Saint-Seurin ou dans des chapelles de Saint-Michel et de Saint-André, il n'est peut-être pas besoin, pour l'expliquer, de faire intervenir une influence bourguignonne ou champenoise.

Les naissances des nervures; les butées. — Les supports des premières voûtes girondines sur ogives ne sont pas combinés pour recevoir toutes ces nervures, soit parce que les constructeurs ne prévoyaient pas des voûtes de ce genre, soit parce que, en règle générale, les parties portantes n'ont suivi que de loin l'évolution des parties portées et les premiers constructeurs qui ont introduit des nervures sous les voûtes n'ont pas donné au pilier un plan approprié à sa nouvelle fonction. Les nervures romanes étaient les unes perpendiculaires, les autres parallèles à l'axe; on taillait les pieds-droits en conséquence : pilastres et colonnes n'étaient pas posés de biais. Il en résulta que lorsqu'on fit des nervures diagonales, il fallut les appuyer sur un angle des supports, angle rentrant ou angle saillant; sur cet angle on posa une tablette plus forte que la nervure et qui sert de sommier à cette dernière. Ainsi a-t-on procédé à Montagne (fig. 85), Saint-Ferme, Saint-Macaire, Saint-Michel-de-La-Rivière (fig. 303), Saint-Genès-de-Lombaud. La construction est plus perfectionnée à Pleineselve et à La Sauve (fig. 69); dans ces églises, il reste de la tablette dont il vient d'être question une réminiscence, savoir une assise non moulurée de même épannelage que les voussoirs suivants. Il faut ajouter que, sur le carré du transept de La Sauve (fig. 69), où la diagonale rencontrait un angle rentrant du support, cet angle rentrant est racheté à l'aide d'un corbelet.

A une époque assez avancée du gothique, on jeta des ogives sur le chœur de Ladaux. A cet effet, on logea dans les angles un bout de colonne surmonté d'un chapiteau dont le tailloir est remplacé par une tablette posée de biais, analogue à celle dont il vient d'être question, mais encastrée dans les murailles voisines, et qui offre une assiette large et résistante.

En dépit des expédients, la place manquait souvent pour asseoir les sommiers des nervures : c'est pourquoi, aux naissances, on réduisit soit les ogives, soit les formerets, soit même les doubleaux; il semble alors que ces nervures sortent du mur en montant. A Cartelègue les ogives et les doubleaux, à Saint-Ferme les ogives et les formerets ne prennent leur plein relief qu'à une certaine hauteur au-dessus des tailloirs. Au carré du transept de Saint-Macaire, les formerets sont cachés derrière les ogives. A Saint-Michel-de-La-Rivière (fig. 303), on ne les a commencés qu'une ou deux assises au-dessus de la ligne des naissances des autres nervures. Il se passe quelque chose d'approchant dans les voûtes du chevet à Saint-Martin-de-la-Caussade (fig. 213) : les formerets commencent plus haut que les ogives et les doubleaux.



Brutails photogr.

Fig. 213. — Chevet de Saint-Martin-de-la-Caussade.

Dans les édifices de l'Ile-de-France, les pesées s'exercent sur les piles, et les murs de flanc entre ces piles ne sont plus qu'une clôture et non pas un support. Ce principe ne reçut pas en Bordelais son complet développement : dans des églises même soignées, des travées de dimensions restreintes, couvertes d'ogives peu archaïques, sont fermées de murs épais à contreforts plats. Les chevets de Cartelègue (fig. 222), Saint-Martin-de-la-Caussade (fig. 221), Saint-Ciers-de-Canesse, Tizac-de-Curton, Saint-Genès-de-Lombaud, Tresses et même Saint-Seurin de Bordeaux (fig. 14) sont ainsi compris; si les voûtes y sont gothiques, les butées y sont romanes. Nos maîtres d'œuvre n'avaient pas la pleine intelligence de la construction gothique, de ses complexités, de son équilibre : ils évitèrent systématiquement les arcs-boutants. On trouve de ces arcs dans les églises de style importé, comme Saint-Michel de Bordeaux, le chevet de la cathédrale de la même ville, la cathédrale de Bazas; il n'en existe pas dans les productions du style local, à Pujols, à Saint-Macaire, à Uzeste, où on a projeté récemment d'en établir; les arcs-boutants de la nef de Saint-André de Bordeaux ont été construits longtemps après et on a entrepris naguère d'en ajouter un sur le flanc Nord.

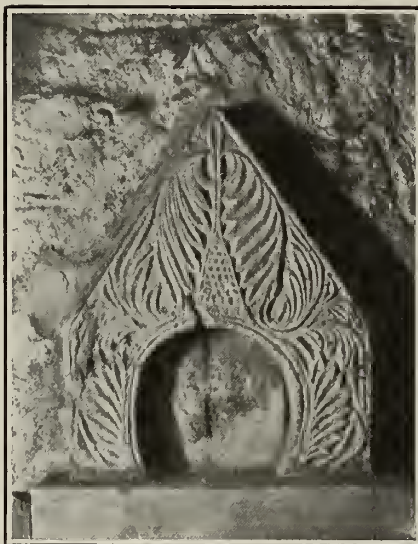
Persistance de la croisée d'ogives. — Le système de voûtement sur ogives resta longtemps en honneur. Des constructions de système gothique sont datées : à Saint-Léger-du-Balson, de 1511; à Romagne, de 1513 (?); à Pujols[1], de 1534; à Bègles[2], de 1537; à Baigneaux et Créon[3], de 1538; à Gajac et Mios[4], de 1540; à Langoiran[5], de 1541; à Sainte-Eulalie de Bordeaux, de 1542; à Bernos, de 1520 (?) et de 1552 (?); à Faleyras, de 1554 (?); à Saint-Côme[6], de 1538 et 1553; à Saint-Michel de Bordeaux, de 1545-1559; à Escaude, de 1508 ou 1558 et de 1677. On travaillait en 1535 à l'église de Podensac[7], laquelle est gothique à trois nefs

1. 2. 3. 5. Les dates pour Pujols, Bègles, Créon et Langoiran sont connues par des inscriptions. Ces inscriptions, que j'ai lues, sont publiées dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1846, pp. 30-31. — 4. Augier, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. XII, p. LXXXV. — 6. L'église de Saint-Côme avait été donnée par l'évêque de Bazas au chapitre, en 1138 (*Gallia Christiana* (1870), t. I, col. 1197). — 7. Gaullieur, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. III, p. 120. L'intérieur de cette église a été entièrement restauré en 1846 (Marquis de Castelnau, Notes, t. IV, p. 252).

approximativement égales; on fit les voûtes du chœur de l'église de Cadillac en 1543 1544 [1]; la sacristie depuis peu démolie de Saint-Quentin-de-Baron avait une voûte sur croisée d'ogives dont la clef portait le millésime de 1666. Nous savons enfin que la coupole nervée du porche Sud de Saint-Seurin est postérieure à 1542, que les voûtes de la nef de La Réole ont été construites à la fin du XVII[e] siècle et que les voûtes de Barsac sont l'œuvre du XVIII[e] [2].

La formule primitive s'altérait, d'ailleurs, peu à peu : dans les voûtes de Barsac, le principe seul de l'ogive subsiste et l'application en est fort imprévue. Du moins, l'ogive a encore une grosse importance dans la construction; dans les voûtes ci-dessus décrites de Saint-Seurin, Saint-Michel et Saint-Siméon de Bordeaux, où les quartiers de remplissage forment une ou plusieurs coupoles plates, les nervures ne sont plus qu'un décor, une fantaisie.

1. E suppl. 595. — 2. Il faudrait peut-être ajouter les voûtes d'ogives jetées sur la chapelle Sud-Est de Lignan et sous le clocher de Puynormand, lesquelles portent sur la clef les millésimes de 1635 et 1703; mais il se peut que ce soient les dates de simples restaurations. A Escande, au contraire, il s'agit de la construction même de la chapelle : « Edificata capella sancti Raphaelis, archangeli, fuit anno Domini 1677 », etc.



Brutails photogr.

FIG. 214. — DALLE DÉCOUPÉE A SAINT-SEURIN DE BORDEAUX.

CHAPITRE V

La construction : les supports, colonnes, piliers et murs

Les supports isolés : les colonnes antiques et les supports de forme accidentelle. — Les supports de section rectiligne. — Les colonnes et colonnettes pleines : forme ; facture. — Les piliers : combinaisons diverses. — Les colonnes engagées : forme et saillie ; pilastres arrondis sur les angles. — Les corbeaux : rôles divers.

Les supports continus : les fondations et les chaînages. — L'appareil : arases de briques ; grand, moyen et petit appareil : causes dont ils dépendent ; soins de l'appareil ; assises de hauteur inégale. — La taille des parements : blocage ; figure des pierres ; appareils de fantaisie. — Les marques de tâcherons. — Les déformations et les reprises des murs. — Le soubassement. — L'épaisseur des murs : rapport avec le voûtement.

Les renforcements des murs : piles et arcatures ; arcades portant un glacis. — Les arcatures des chevets : à l'intérieur, à l'extérieur ; arcatures sur plan courbe. — Les arcatures des nefs et des clochers. — Les supports dans les arcatures : pilastres, colonnes et colonnettes. — Les contreforts : leur rôle et leur place ; contreforts dans l'axe de l'abside. — Les contreforts d'angle : variété des plans ; contreforts divers. — La hauteur et la saillie des contreforts : chaînes non saillantes. — La face antérieure des contreforts : verticale, oblique, à ressauts. — Le couronnement des contreforts : corniche ; talus ; larmier. — L'appareil des contreforts. — Les contreforts décoratifs : colonnes et faisceaux de colonnes.

Les corniches : la place des corniches ; corniches superposées. — Les éléments de la corniche romane : tablette saillante ; moulure. — La corniche gothique. — Les particularités de quelques corniches.

Les supports isolés : les colonnes antiques et les supports de forme accidentelle. — Quelques fûts gallo-romains ont été réemployés dans nos églises du Moyen-Age : plusieurs dans la crypte de Saint-Seurin, trois dans l'arcature intérieure de l'abside à Soulac, un ou deux dans une arcature intérieure du chevet à Capian, un dans la porte à Doulezon ; d'autres servent à porter le bénitier, à Sainte-Colombe, ou vaguent dans les environs de l'église, à Caudrot. Dans un petit nombre d'édifices, à Préchac, Moulis, Villenave-d'Ornon, les piliers ont, sur le bas-côté, une membrure sans emploi : c'est que les collatéraux ont été ajoutés et les supports actuels sont formés de bouts de mur auxquels adhèrent les contreforts. Supports antiques, supports de forme accidentelle doivent être écartés de la présente étude.

Les supports de section rectiligne. — Les supports carrés et bruts, simples pilastres, dosserets non rehaussés de colonnes, ne sont pas entrés dans les habitudes. Assurément on en voit sous certaines coupoles, comme celle de Saint-Ciers-de-Canesse, à la retombée de quelques arcades, — chœur de La Sauve, — de quelques arcs triomphaux ou de quelques doubleaux, — à Saint-Hilaire-du-Bois, Aubiac près de Bazas, Insos, Masseilles, Saint-Romain-de-Vignague, Massugas (fig. 164), Bruges (fig. 165) ; des pilastres ont leurs angles abattus dans la nef de Léogeats. Au total, ces supports de section rectiligne n'ont pas eu de succès dans l'architecture bordelaise : il n'en a été fait un large emploi que dans cette église de Pellegrue, qui échappe, sur plus d'un point, aux règles du style local. En thèse générale, les piliers de nos pays, piliers romans, piliers gothiques, ont une ou plusieurs colonnes engagées.

Les colonnes et les colonnettes pleines. — Les colonnes proprement dites, plus grosses que les colonnettes, sont très rarement isolées : le cas des colonnes qui soutiennent des arcs transversaux dans la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux est exceptionnel. Par contre, les colonnettes isolées de petit diamètre sont d'usage fréquent dans les chevets et les façades, soit

pour la décoration des fenêtres et des portes, soit pour les arcatures qui tapissent les parements. Parfois, comme dans l'arcature intérieure de l'abside à Lignan-de-Créon, Langoiran, etc., elles sont accouplées par deux. On trouve même, aux angles du cloître de Saint-Macaire, qui paraît être du XVIe ou du XVIIe siècle, des groupes de neuf colonnettes.

Dans les portes, les colonnettes peuvent être nombreuses; elles occupent les angles rentrants des ressauts qui découpent les pieds-droits. La porte et les fausses portes de Listrac-de-Durèze, qui remontent apparemment au XIIIe siècle, ont des pieds-droits biais, échancrés de dépressions courbes, pareilles à d'énormes cannelures; les fûts sont placés dans ces échancrures, sans les toucher. Cette disposition, qui complique le travail sans grand profit, est exceptionnelle, peut-être unique dans la Gironde.

De longues colonnettes adossées peuvent se rencontrer pareillement dans les angles rentrants des piliers. Il en existait de ce genre à Saint-André-de-Cubzac; il en reste dans quelques piliers de Blasimon. Elles sont rares, d'ailleurs, la règle étant que les piliers sont munis ou formés de colonnes engagées.

Les colonnes adossées sont cylindriques. Je n'en ai pas à citer qui soient tronc-coniques, en dehors de la porte de Saint-Laurent-d'Arce, qui paraît être du XIIIe siècle. Les colonnettes peuvent être faites au tour et annelées, comme dans les fenêtres de Pleineselve et de Cartelègue. Elles sont habituellement composées de deux ou plusieurs tambours hauts et posés en délit. A Pleineselve et probablement dans d'autres édifices, les tambours, minces et très instables, sont reliés par des goujons, dont l'un, à Pleineselve, a fait éclater une colonnette.

Les piliers. — Dans les nefs, contre les parois latérales, les maîtres d'œuvre ont monté des supports de formes variables: ce sont, à Pellegrue, des dosserets d'une simplicité extrême, qui s'arrêtent brusquement avant d'atteindre le sommet des murs; ce sont ailleurs un pilastre ou deux pilastres en avancée l'un sur l'autre et projetant une colonne engagée, ou encore des faisceaux de colonnes, rarement posées deux de front, — il y en avait un exemple à l'ancienne église de Saint-Paul, et il en reste dans l'ancienne nef de Rimons[1], à Cars et à Saint-Seurin-de-Cursac, — ou trois de front, comme dans certaines travées de Peujard, où la colonne du milieu est un peu plus saillante, etc. Il serait oiseux d'énumérer toutes les combinaisons imaginées par les constructeurs. La forme des supports subit en Bordelais, à quelque chose près, la même évolution que dans les autres provinces. Nous avons déjà vu qu'en général, sous les premières voûtes gothiques, les supports sont encore disposés suivant le mode roman; les piles de la nef de Saint-André de Bordeaux (fig. 1) paraissent être les premières qui aient été conçues à peu près rationnellement pour recevoir la retombée des croisées d'ogives.

Les bas-côtés n'existant guère dans les églises romanes et protogothiques, il reste de ces styles un petit nombre de piliers pleins. Entre abside et déambulatoire, les piliers sont en quatre-feuilles à Vertheuil (fig. 149), cylindriques à Guîtres (fig. 57): ces derniers ont peut-être été transformés. Entre nef et bas-côté, les piliers romans sont des combinaisons de pilastres et de colonnes engagées; les piliers de Vertheuil (fig. 149) alternent: un sur deux a, du côté de la nef, une colonne engagée. Les piliers gothiques sont plus découpés que les piliers romans; à Blasimon, Pleineselve, Rions (fig. 113), etc., le tailleur de pierre a réservé au fond des angles rentrants, surtout quand ils sont aigus, un petit méplat contre lequel le ciseau s'arrêtait de peur de fouiller trop profondément et d'*étonner*, de fêler le bloc[2].

1. Cette ancienne nef de Rimons, qui sert de chai au presbytère, est malheureusement difficile à étudier. A droite et à gauche de l'arc triomphal était une colonne engagée; en avant et à 5 mètres environ, s'élève de chaque côté une pile vigoureuse, qui projette deux colonnes engagées vers le milieu du vaisseau, une vers l'Ouest, une dernière enfin, qui répondait à la colonne engagée ci-dessus mentionnée, vers le sanctuaire. Ces appuis supposent vraisemblablement une coupole portée sur des arcs à ressaut. — 2. Cfr. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. V, au mot *Étonné*.

Les colonnes engagées et les pilastres arrondis sur les angles. — Quelles qu'en soient la place et la fonction, les colonnes engagées sont rondes. Les colonnettes à pans coupés des chevets de Cornemps et de Puynormand sont d'un type qui ne fut guère en faveur à l'époque romane; il est vrai que cette forme, de même que la spirale, fut plus fréquente à l'époque du gothique avancé. Saint-Pierre de La Sauve a de ces colonnes dont les facettes montent en hélice.

Les colonnes romanes sont engagées d'un tiers environ de leur diamètre; les demi-colonnes, qui sont engagées de moitié, accusent une période antérieure ou postérieure au roman : on en trouve fréquemment dans les églises gothiques; à Saint-Pey-de-Castets (fig. 211), j'ai mesuré 0m24 de saillie et le double, soit 0m48, de diamètre.

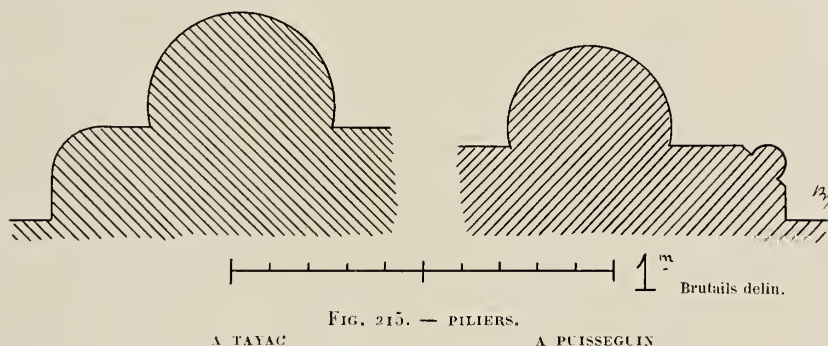


Fig. 215. — Piliers.
A Tayac — A Puisseguin

Il est dans l'architecture des Charentes une particularité qui se peut observer dans nombre de nos églises romanes girondines : c'est que les angles saillants des pilastres sont arrondis; lorsque le pilastre est orné d'une colonne engagée, l'ensemble rappelle un groupe de trois colonnes; mais un examen un peu attentif permet de saisir la différence. Les pilastres de ce genre sont répartis un peu dans tout le département : à Saint-Palais-Lalande, à Petit-Palais[1], à Tauriac, à Saint-Macaire (fig. 140), à Pujols-sur-Ciron, à Tayac (fig. 215), etc. Il ne faut pas confondre les piliers ainsi traités et ceux sur les angles desquels on a profilé un gros tore, qui est un compromis entre une moulure et une colonnette : à Gardegan, Puisseguin (fig. 215), Saint-Christoly (Médoc) et Lignan-de-Créon, où le pilastre porte, en outre, une colonne engagée, à Montarouch, etc.

Les corbeaux. — En dehors des corniches, les corbeaux n'ont servi de support qu'à titre exceptionnel : dans quelques nefs, sous les fermes. Tandis que les doubleaux retombent sur des supports normaux, les ogives à Léogeats, les ogives et les formerets à Pondaurat s'appuient sur des culs-de-lampe au niveau du tailloir; à Saint-Martin-de-la-Caussade, les formerets portent sur de petits corbelets placés derrière les ogives, fort au-dessus des tailloirs (fig. 213).

Nérigean offre même, dans l'encadrement d'une fenêtre, un mélange de colonnettes et de culs-de-lampe, ceux-ci portant celles-là. Le cas n'est pas rare de bouts de colonnes engagées posées sur des corbeaux sculptés : dans les angles Ouest à l'intérieur de Blasimon (fig. 37 et 38), à l'intérieur du chevet de Saint-Martin-de-la-Caussade, etc. On entreprit Au Rivet, vers le xve siècle, de doubler le nombre des voûtes, en posant à mi-longueur de chaque travée des culs-de-lampe destinés à servir de support aux nervures.

Les murs : les fondations et les chaînages. — Les fondations de nos vieilles églises sont parfois négligées. Au clocher d'Avensan, qu'il a fallu démolir, au chevet de Saint-Vivien, qui a été reconstruit, les fondations étaient insuffisantes. Par contre, nous savons que dans certains cas, elles ont été, de la part des maîtres d'œuvre, l'objet d'une grande attention : l'une des piles élevées sur le flanc Sud de Saint-André au début du xvie siècle, fut fondée sur pilotis[2], comme plus tard la chapelle de la Manufacture, qu'il fallut, d'ailleurs, étayer peu après[3].

Des pièces de bois ont été employées dans certaines maçonneries comme chaînage, pour

1. Les deux piles Est du faux transept ont les angles arrondis; les deux autres piles, qui ont été remaniées, sont à vives arêtes. — 2. Brutails, *Deux Chantiers bordelais*, p. 76. — 3. 1687 (H supplément, E 46).

solidariser les pierres. J'ai dessiné une poutrelle de bois à l'extérieur et en haut du chevet de Virsac[1], où elle était mi-sablière, mi-chaînage (fig. 216).

Le grand, le moyen et le petit appareil. — Les murs de petit appareil avec arases de briques sont d'une extrême rareté, bien que, selon Drouyn[2], ce genre de construction soit encore usité dans la vallée de la Garonne, en amont de Saint-Macaire : les revêtements de la grotte de Saint-Aubin sont ainsi faits; à Blaignan, sur partie de la face Nord, le moyen appareil, plutôt un peu petit, est coupé, à la hauteur du soubassement, par une assise de briques; quelques briques figurent dans les pieds-droits de la fenêtre à Caudrot. On rencontre également, çà et là, Au Fieu, par exemple, des tuileaux ou des pierres plates insérés dans les joints, joints de lit et joints montants. Cet expédient n'est pas toujours, comme certains le pensent, un indice de haute antiquité : il a été employé à Casseuil dans un contrefort du xve ou du xvie siècle, et un devis rédigé par Labbé, en 1845, pour Saint-Georges-de-Montagne porte l'article suivant : « Des morceaux de tuileaux seront placés dans les joints un peu larges, afin de serrer les pierres qui tremblent. »

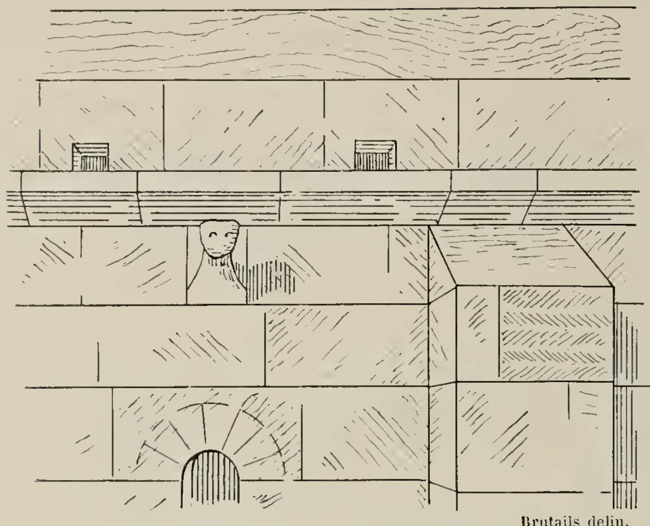


Fig. 216. — Virsac : fragment de la face extérieure sud du chœur.

Quant aux maçonneries de pierre, elles sont fort diverses. On a publié sur l'appareil du chevet de Caudrot des dessins fantaisistes[3]; l'appareil de cette construction est malgré tout très digne d'étude : l'une des grosses pierres d'un jambage ne mesure pas moins de 0m62×0m64; dans le chevet, les assises basses ont des blocs de grand appareil, dont l'un atteint 0m95 de longueur sur 0m46 de hauteur; en haut, c'est le petit appareil. Grand appareil et petit appareil paraissent provenir de ruines antiques dont les textes signalent l'existence dans le voisinage.

Des archéologues ont attaché aux dimensions de l'appareil une importance excessive pour dater les édifices[4]. Le vrai est que ces dimensions dépendent en grande partie de circonstances géologiques ou autres. Saint-Martin-de-Mazerat, qui a par ailleurs des notes d'archaïsme, est, au moins en partie, d'un moyen appareil très joli, parce que cette église est à proximité d'une carrière. Inversement, dans des églises moins anciennes, comme Sainte-Présentine, des murs sont de petit appareil. Dans nombre d'églises, Saint-Jean-de-Blaignac, Sainte-Sportalie près de Podensac, Doulezon, Frontenac, Saint-Georges-de-Montagne, Le Clapa près de Loupiac, etc., des maçonneries de petit appareil paraissent avoir été faites de débris romains. Diverses églises de la région landaise, Le Teich, Mons, etc., ont des contreforts en pierres rougeâtres, irrégulières, friables, d'une extrême pauvreté.

Les caractères de l'appareil résultent aussi de la place que les maçonneries occupent dans l'édifice. Rien n'est plus fréquent que les églises, comme Le Puch, où l'ensemble est de petit appareil, tandis que le moyen appareil est réservé au chevet, à la façade, à l'encadrement des baies, aux contreforts et à leurs amorces. A Langoiran, la disparité est saisissante entre le moyen appareil du chevet et le petit appareil de la nef. Coutures et d'autres localités de

1. Bouet a publié le dessin d'un pilier de Germigny où une assise est en bois (*Bulletin monumental*, t. XXXIV, p. 586). — 2. *Notes archéologiques*, p. 7. — 3. Ch. Bal[guerie], *Les deux églises*. — 4. Voir par exemple Drouyn, *Guienne militaire*, t. II, p. 125.

l'arrondissement de La Réole ont, au contraire, un chœur de bel appareil avec amorces de même aux naissances de l'abside, laquelle est d'appareil médiocre, peut-être à cause de la difficulté que présente la taille des grandes pierres courbes.

Ces diverses observations n'empêchent pas que, dans certains monuments, telle partie, qui est de petit appareil cubique, est plus ancienne que les parties voisines. Sont dans ce cas : Villenave-d'Ornon (flanc Nord), Saint-Maixant (flanc Sud), Postiac (flanc Sud), etc.

Le moyen appareil peut être à joints fins et très beau : à Vignonet, à Saint-Denis-de-Piles, etc. Les constructions élevées par les Ordres militaires sont parfois remarquablement appareillées : Magrigne (fig. 82), Villemartin, Montarouch, etc. Toutefois, le moyen appareil très soigné est généralement peu ancien : pour ce motif, j'attribuerais volontiers telle construction romane, comme le chevet d'Insos, à une date peu reculée de la période gothique; Francs (fig. 56), qui est du XVIIe siècle, a un appareil remarquable.

L'alternance d'assises hautes et d'assises basses est rare chez nous; on l'a néanmoins signalée sur quelques points, à Sainte-Florence[1], par exemple, à Montagne[2] et à Fontet[3]. Ce qui est fréquent, c'est de faire les assises qui correspondent à une base, à un tailloir, à une corniche, etc., de la même hauteur que cette corniche, ce tailloir ou cette base. Nous avons constaté dans un pignon de Magrigne (fig. 81) une dérogation à cet usage[4].

La taille des parements et la figure des blocs. — S'il est, pour la taille des parements, des règles positives, caractéristiques des diverses époques, je n'ai pas su les saisir. Cependant, les blocs bouchardés et repassés au ciseau sur les bords sont modernes, tandis que la taille en arêtes de poisson, dans laquelle les raies obliques sont tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, ne se trouve que sur les pierres travaillées fort anciennement : certaines de ces pierres ont été utilisées dans la crypte de Saint-Seurin ou dans un contrefort de l'abside de Virsac.

Les stries laissées par l'outil sont obliques. Leur grosseur et leur espacement changent suivant le grain de la pierre : les pierres à gros grain des murs extérieurs de Vertheuil montrent de fortes stries et les pierres compactes à grain fin des piliers de la même église ont été traitées à l'aide d'un outil qui a marqué de petits sillons parallèles rapprochés.

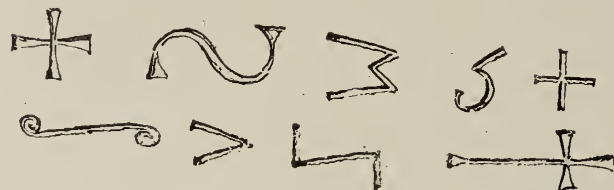
Il va de soi que les remarques précédentes s'appliquent aux seuls parements : dans les édifices romans et gothiques, la masse est de blocage[5]. On s'en rend bien compte lorsque les murs sont en ruine, à Lurzine, par exemple. Il a pu arriver que l'épaisseur des parements fût insuffisante : suivant un rapport de 1848, l'une des causes du délabrement de l'église de Vertheuil consistait en ce que les revêtements des piliers étaient faits de carreaux sans profondeur et mal liés avec le moellonnage.

Petit appareil, moyen appareil sont à peu près toujours posés normalement : deux des arêtes vues sont horizontales et deux, verticales. Les joints montants obliques, les maçonneries *en épi*, comme on en voit dans la nef de Cornemps, sont de rares curiosités. On en peut dire autant de l'appareil en écailles : c'est une fantaisie ; le constructeur de Doulezon se l'est permise dans le gable qui surmonte la porte d'entrée.

Les marques de tâcherons. — Les marques de tâcherons abondent sur d'assez nombreux édifices du Moyen-Age[6] : Sauternes, Saint-Macaire, Mourens, Saint-Martial, Soulignac, Roaillan, Castelvieil, Daubèze, Martres, Frontenac, etc. Ces marques peuvent figurer des lettres de tracé

1. Drouyn, *Variétés girondines*, t. II, p. 386. — 2. Notes du Mis de Castelnau, t. IV, p. 271. — 3. Abbé Pardiac, *Les Cloches de Bordeaux*, p. 41. — 4. Viollet-le-Duc a publié le croquis d'un appareil qui est à peu près analogue et qui occupe la même place, l'angle d'un pignon (*Dictionnaire d'architecture*, t. VII, p. 137). — 5. A Bazas, dans la cathédrale, les contreforts du Moyen-Age sont de blocage avec revêtement de moyen appareil et ceux du XVIIe siècle, de pierres de taille sans blocage (Ch. Desmoulins, *Bulletin monumental*, t. XII, p. 666). — 6. « Ces signes, assez rares, je crois, dans les monuments du XVIe siècle, sont très communs dans ceux des âges antérieurs » (L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. I, p. 229).

simple : A, V, quelquefois Z, F, E, M, ou bien une croix, un carré, un triangle, ou encore une *bipenne*, comme on en traçait déjà sur les murs de Cnosse[1]. Les signes de dessin courbe ne sont guère moins usités : P, B ; l'S se trouve souvent, ainsi qu'une volute montée sur un trait droit, ou deux volutes aux deux bouts du trait. Il est enfin quelques marques exceptionnelles : à Saint-Ferme, un tailleur de pierre a dessiné son propre outil ; à Saint-Romain-de-Vignague, un autre a figuré une jambe ; à Izon, une arbalète ; à Vertheuil, le contrefort Sud-Ouest porte des oiseaux, qui sont peut-être des marques d'appareil plus compliquées.





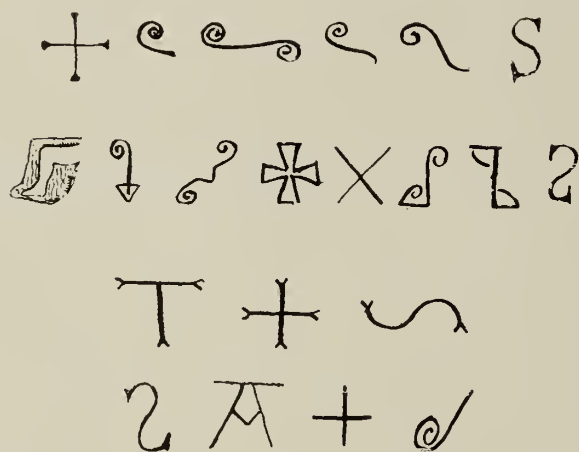


Fig. 217. — Marques de tacherons à Martres, Castelvieil, Saint-Romain-de-Vignague, Saint-Brice et Daubèze.
Croquis de L. Drouyn
(Extraits des *Variétés girondines*, t. III, pp. 152, 176, 313, 376 et 398).

Ces marques peuvent être de dimensions assez développées : à Saint-Hilaire-du-Bois, une S ne mesure pas moins de 0m25. D'autres marques doivent être plus grandes encore.

L'examen de ces divers signes peut fournir des indications utiles sur la marche des travaux : à Préchac, les marques abondent sur l'abside et il n'y en a pas sur les absidioles ; dans la même église, une marque en forme d'S a été coupée quand on a retaillé dans le mode gothique le support Sud-Est de la nef. L'archivolte moulurée de la porte de Mourens montre des marques entaillées par les moulures : il en résulte que, dans ce cas tout au moins, les marques ont été apposées sur les blocs simplement dressés et avant le travail de mouluration.

Enfin, dans le même ordre d'idées, je crois devoir signaler sur la face Nord de l'église Du Puy, empreints dans le mortier, des dessins en forme de carrés coupés par leurs deux diagonales.

Les déformations et les reprises des murs. — Les constructeurs ont fait, aux xve et xvie siècles, des travaux en sous-œuvre qui sont parfois très hardis : un mur latéral a été percé de grandes arcades dans les églises d'Aillas, Rauzan (fig. 112), Romagne, Lugasson, etc. ; on conçoit aisément que partout où ce mur portait voûte l'opération a été délicate.

Les murs sont quelquefois ventrus, déjetés. A Cénac, en 1877, les murs latéraux présentaient un surplomb de 0m21 et 0m30, et les contreforts puissants qui enserrent l'abside attestent que cette dernière partie de l'église avait également été éprouvée. Le cas de Sainte-Florence est moins banal : la partie orientale du mur Nord se renversait du haut ; le constructeur qui continua le mur vers l'Ouest racheta l'aplomb à l'aide d'un petit ressaut insensible au pied et qui gagne en profondeur à mesure qu'il monte. Le mur Nord de Cadillac porte en dedans, au niveau de l'appui des fenêtres, une brusque surépaisseur : ce fait tient à ce que le mur dont il s'agit est, dans sa partie basse, l'ancien mur de ville, au sommet duquel

1. Sal. Reinach, *La Crète avant l'histoire*, dans l'*Anthropologie*, de 1902, p. 25.

une assise saillante augmentait un peu la largeur du chemin de ronde; l'architecte de l'église a conservé la saillie et monté sa construction sur cette assise.

Le soubassement. — Voici quelques observations plus générales. La moulure de soubassement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est assez fréquemment profilée sur l'angle saillant d'un banc qui peut faire le tour de l'abside au dehors ou de presque toute l'église au dedans. On a parfois, comme à Saint-Émilion [1], enlevé les bancs de ce genre: ils ont dû exister dans bien des églises et il en reste un assez grand nombre: à Lalande-de-Pomerol, Sillas, Magrigne (fig. 80), Le Puch, Saint-Georges, Villemartin, etc.

L'épaisseur des murs. — L'épaisseur des murs est très variable. Voici, pour un certain nombre d'églises, trois dimensions : en premier lieu, la largeur dans œuvre; en second lieu, la hauteur, soit à la naissance de la voûte [2], soit au départ du lambris; en troisième lieu enfin, l'épaisseur des murs de flanc.

Mouillac. Chœur voûté	3.80	4.15	0.80
Saint-Sulpice-de-Guilleragues. Chœur voûté	4.10	4.40	1.18
Foncaude. Chœur voûté	4.14	3.47	0.94
Sablons. Chœur voûté	4.42	4 »	0.82
Sainte-Colombe. Nef voûtée	5.00	4.50	1.15
Saint-Magne. Nef voûtée	5.05	6.25	1.31
Castillon-de-Castets. Chevet voûté	5.20	4.35	1.12 et 0.90
Virsac. Nef non voûtée	5.20	5.60	0.50
Génissac (Saint-Nicolas de). Nef voûtée	5.24	4.20	1.04
Lugagnac. Nef voûtée	5.65	4.50	1.04
Espessas. Nef non voûtée	5.90	5.10	0.97
Cornemps. Nef non voûtée	5.97	7 env.	0.83
Saint-Martin-de-Sescas. Chœur voûté	6.22	5.83	1.04
Le Puch. Nef non voûtée	6.35	4.93	0.98
Castelvieil. Nef non voûtée	6.64	6.76	0.93
Saint-Vincent-de-Pertignas. Nef non voûtée	6.74	8 »	1.19
Magrigne. Nef voûtée	6.83	6.77	1.66
Le Puy. Nef non voûtée	6.90	4.62	0.85
Noaillac. Nef non voûtée	7.75	6.20	0.83
Dieulivol. Nef voûtée	7.79	4.79	1.05
Taillecavat. Nef non voûtée	8.80	8.60	1.50

Durand déclarait au 28e Congrès scientifique [3] qu'il connaissait des églises romanes dont les murs ne mesuraient pas plus de 0m50. Il n'en existe, à coup sûr, qu'un très petit nombre; les églises de murs minces sont bien plutôt, soit des édifices modernes, des XVIIe et XVIIIe siècles, soit des édifices très anciens : était peut-être dans ce dernier cas la curieuse petite église de Virsac, que son aspect d'archaïsme et plusieurs particularités intéressantes auraient dû protéger contre le zèle de restaurateurs maladroits. Il va de soi, au surplus, que des murs de 0m50 sont trop faibles pour porter autre chose que des lambris.

La largeur du vaisseau et l'épaisseur du mur ne suffisent pas pour savoir si l'édifice était, ou non, voûté. Cette conclusion se dégage des chiffres suivants, lesquels expriment la largeur

1. Piganeau, *Société archéologique de Bordeaux*, t. III, p. 61. — 2. Il s'agit des voûtes romanes; lorsque le vaisseau a été voûté par la suite, je le considère comme non voûté. — 3. T. II, p. 352.

dans œuvre et l'épaisseur des murs; ces chiffres ne se réfèrent pas à des édifices quelconques, mais bien à la plupart des églises construites dans notre contrée par les Ordres militaires.

Le Temple de Blézignac. Voûté	4.73	0.97
Cadarsac. Voûté	5.05	0.90
Queynac. Voûté	5.98	1.10
Villemartin. Non voûté	6 »	1.15
Montarouch. Voûté	6.05	1 »
Benon. Voûté	6.05	0.97
Lalande. Voûté.	6.10	1.35
Pomerol. Non voûté	6.25	1.27
Marcenais. Voûté.	6.27	1.37
Roquebrune. Voûté	6.39	1.15
Magrigne. Voûté.	6.83	1.66
Sallebruneau. Non voûté.	6.84	1.35
Bordeaux[1]. Voûté	7.20	1.10

Les renforcements : piles et arcatures. — Dans ce tableau et dans le précédent, la largeur est mesurée de mur à mur. Les piles dressées au dedans, les contreforts appliqués à l'extérieur augmentent notablement, il est à peine besoin de le dire, la résistance des murailles. Aussi fit-on des piliers dans les nefs de Saint-Philippe-d'Aiguille (fig. 201), de Parsac (fig. 90) et de Sainte-Geneviève de Fronsac (fig. 203), pour recevoir les voûtes dont ces églises furent couvertes après coup. Les arcatures, arcatures intérieures, arcatures extérieures, sont encore un moyen de renforcer le mur; mais ce procédé est un peu irrationnel, en ce sens que le mur garni d'une arcature prend toute son épaisseur et toute sa force vers le haut, et c'est surtout au pied qu'il travaille. A Peujard, de grands arcs plaqués en dehors, au droit de certaines travées, supportaient un glacis à pente très raide; cette combinaison, pourtant logique, n'a pas réussi autant qu'elle le méritait. On a fait des glacis à Sainte-Radegonde, Saint-Vincent-de-Pertignas, etc.; mais c'est pour raccorder aux murs extérieurs du faux transept les murs du clocher, qui est moins large, et non pas pour renforcer le mur.

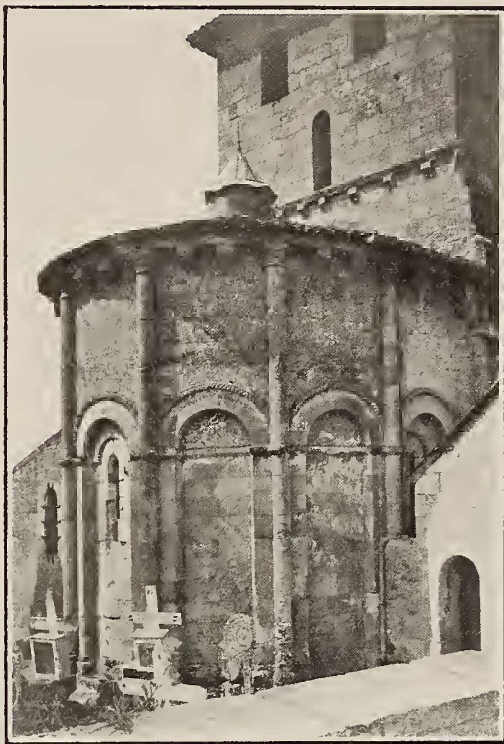
Le rôle de l'arcature est double, constructif et décoratif: elle consolide un mur, elle meuble un parement. L'une de ces fonctions prédomine parfois; mais ce n'est pas toujours chose facile de savoir si l'arcature est plutôt un ornement ou un organe de construction. Dans l'ensemble, on peut dire que l'arcature est surtout un ornement. De là vient sans doute qu'elle est presque toujours en plein cintre : c'est par exception qu'on trouve des arcades brisées dans les nefs de Sainte-Colombe, Tourtirac, Puisseguin, Petit-Palais, sur le flanc Nord de Blasimon (fig. 39), à Tauriac, des arcades brisées et tréflées au chevet de Pujols (fig. 108).

Les arcatures des chevets. — Les arcatures occupent un peu toutes les places : elles sont souvent montées à l'intérieur du chevet, contre les parois du chœur et de l'abside. L'ordonnance peut, d'ailleurs, n'être pas la même pour l'abside et pour le chœur : c'est ainsi qu'Au Nizan, l'abside a deux arcatures, dont la plus haute seule continue dans le chœur. Ces arcatures peuvent partir de fond ou plutôt d'un socle continu et s'élever jusqu'à la voûte; elles peuvent ne tenir qu'une portion de la hauteur du mur, portion inférieure ou portion supérieure; ou bien les dispositions se combinent : à Salignac, Lalande-de-Cubzac, Saint-Magne-de-Castillon, etc., une arcature unique s'élève presque du sol à la voûte; à Lestiac,

1. Je fais des réserves sur les chiffres relatifs au Temple de Bordeaux; ils sont empruntés au baron de Marquessac, *Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Guyenne*, p. 47.

Civrac-de-Médoc, etc., l'arcature est en haut et s'appuie sur un cordon mouluré; l'arcature de Gajac, celle du chœur de Savignac (fig. 186) sont en bas de cette moulure; Avensan, Moulis, Léognan ont deux arcatures superposées; à Langoiran, l'arcature est dans la partie haute, mais quelques colonnes descendent jusqu'au pied. Il est à noter que, dans le cas où deux arcatures sont montées l'une au-dessus de l'autre, les divisions de l'une ne correspondent généralement pas aux divisions de l'autre.

Même variété à l'extérieur: il y a une seule et grande arcature à Noaillan, à Préchac, où les arcades sur colonnes engagées sont resserrées, et dans une famille, répandue en Libournais, de chevets où les arcades, habituellement très larges, retombent sur des pilastres armés d'une colonne engagée montant jusqu'à la corniche: Saint-Michel-de-La-Rivière (fig. 218), Saint-Aignan, Mouillac (fig. 219), Gours, Lalande-de-Cubzac, Saint-Médard-de-Guizières, Saint-Denis-de-Piles (fig. 128), Saint-Magne-de-Castillon (fig. 330); il faut ajouter, en dehors de l'arrondissement de Libourne, Lesparre[1] et Bellefond (fig. 34). L'arcature de Francs[2], inspirée des précédentes, n'a pas de colonnes engagées sur le pilastre. A Saint-Christoly (Médoc) (fig. 219 *bis*), à Cissac et, avec quelques variantes, à Léognan[3], chaque travée extérieure du chevet a, non pas un arc, mais deux arcs jumeaux qui s'appuient sur un corbeau à mi-longueur de la travée. Le parti très vague de Saint-Quentin-de-Baron (fig. 220) rappelle cette disposition[4]. Quelquefois une arcature est au niveau et de la hauteur des fenêtres, de sorte que les arcades aveugles alternent avec les baies: à Camarsac (fig. 333), où les arcs sont brisés, à Lestiac, à Civrac-de-Médoc. Deux ordres d'arcades tapissent l'extérieur d'un certain nombre de chevets: les premières sont celles dont il vient d'être parlé et qui sont en partie ajourées en fenêtres; les autres sont des arcades de couronnement, à raison d'une ou deux par travée: Budos, Loupiac (fig. 77), Langoiran, Saint-Vivien (Médoc) (fig. 145), Soulac (fig. 118), l'abside de La Sauve (fig. 70). Bayon (fig. 28) a, de plus, une arcature inférieure.



Brutails photogr.

FIG. 218. — SAINT-MICHEL-DE-LA-RIVIÈRE.

Lorsque les arcades sont de portée un peu développée, le plan courbe, qui est habituel dans l'abside romane de la Gironde, leur donne, — à Saint-Aignan, par exemple, à Mouillac ou à Francs, — l'aspect indécis et gauche que présentent les constructions irrationnelles.

LES ARCATURES DES NEFS ET DES CLOCHERS. — Les arcatures appliquées aux parois de nefs sont plus rares. Sur la face intérieure des murs de Cornemps (fig. 50), faits de moellons assez pauvres, les grands arcs de décharge en pierre d'appareil forment une ossature dont le rôle dans l'équilibre de l'édifice est des plus importants. Tourtirac (fig. 207), Gardegan (fig. 161),

1. Le marquis de Castelnau en a pris un croquis (Notes, t. I, p. 47). Une travée du chœur de Beychac est tapissée d'une arcade pareille (Voir un dessin de L. Drouyn, *Société archéologique*, t. II, pl. 7). — 2. J'ai donné la photographie de ce chevet dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. XVII, pl. 7. — 3. Viollet-le-Duc a publié un fragment de cette corniche, dans son *Dictionnaire d'architecture*, t. IV, p. 321. L'abside, aujourd'hui démolie de Saint-Loubès, avait des arcs jumeaux analogues (L. Drouyn, *Choix des types*). — 4. A l'extérieur de l'abside de Lurzine règne une architecture sur pilastres; mais dans l'axe une fenêtre est percée et sur ce point on a substitué un corbelet au pilastre, qui aurait obstrué la baie.

Puisseguin, Parsac depuis les remaniements (fig. 90) et, sauf dans la travée orientale, Sainte-Colombe (fig. 124 et 125) ont des arcades du même genre. Les arcades sont à raison de deux par travée dans la nef de Petit-Palais (fig. 96). On ne manquera pas d'observer que ces diverses églises sont à proximité du Périgord; en dehors de la contrée où elles se trouvent, il faut signaler une série d'arcades à Lurzinc (?), des arcades isolées à Espessas, etc.

Quant aux arcatures montées à l'extérieur des nefs, nos constructeurs les considéraient comme un luxe inutile, auquel ils n'ont guère sacrifié: les spécimens les plus remarquables sont à Pujols (fig. 108), dans les deux travées Ouest sur le flanc Nord de Blasimon (fig. 39). Tauriac a, dans une travée Est, un arc de décharge extérieur encadrant la fenêtre.



Simili Wetterwald, Bordeaux Brutails photogr.

Fig. 219. — VUE DE L'ABSIDE DE MARTILLAC.
(Extrait du Bulletin de la *Société archéologique*, t. XXVIII.)

Les arcatures extérieures de nos clochers sont presque toujours un accessoire décoratif. Cependant, le rez-de-chaussée du clocher gothique de Saint-Laurent (Médoc) est renforcé au Sud par deux arcs aveugles. Les arcatures lombardes, très plates et dépourvues de toute ornementation, ne sont pas employées dans les clochers girondins; celui de Macau (fig. 260) a des arcs de faible relief qui rappellent cette disposition.

Les supports dans les arcatures. — Dans les clochers de même qu'aux façades, les arcs retombent sur une colonnette ou sur deux, accouplées ou séparées par un petit pilastre; le support n'est presque jamais, comme dans la façade de Petit-Palais, un faisceau de colonnettes. Sur la façade de Tauriac, dans les deux arcatures gothiques superposées du clocher de Saint-Laurent (fig. 344), les colonnes sont simples; elles sont doubles à la façade de Gardegan; elles flanquent un pilastre au clocher de Cars (fig. 325), dans les façades de Benon, Saint-Palais-Lalande, Galgon (fig. 296), Sainte-Colombe (fig. 126).

En résumé, deux combinaisons sont principalement usitées pour les supports des arcatures: dans les grandes arcatures qui partent de fond, les arcs retombent sur des pilastres; la face antérieure du pilastre présente ordinairement une colonne engagée qui s'élève plus haut pour soutenir la corniche; dans les arcatures de premier étage des façades, les arcs portent sur des colonnettes dressées dans les angles rentrants de petits pilastres.

Les contreforts : leur rôle et leur place. — On devrait réserver le nom de *contreforts* aux éperons assez puissants par leur masse pour résister à la poussée ou assez solidement construits pour donner au mur, sur un point faible, plus de cohésion.

Les constructeurs de nos pays n'ont pas toujours fait un emploi judicieux des contreforts; dans les constructions gothiques notamment, on aurait souvent gagné à réduire l'épaisseur des murs et à augmenter le relief des contreforts. L. Labbé, en 1882, attribuait, avec raison sans doute, à l'insuffisance des contreforts la ruine de l'église de Pujols.

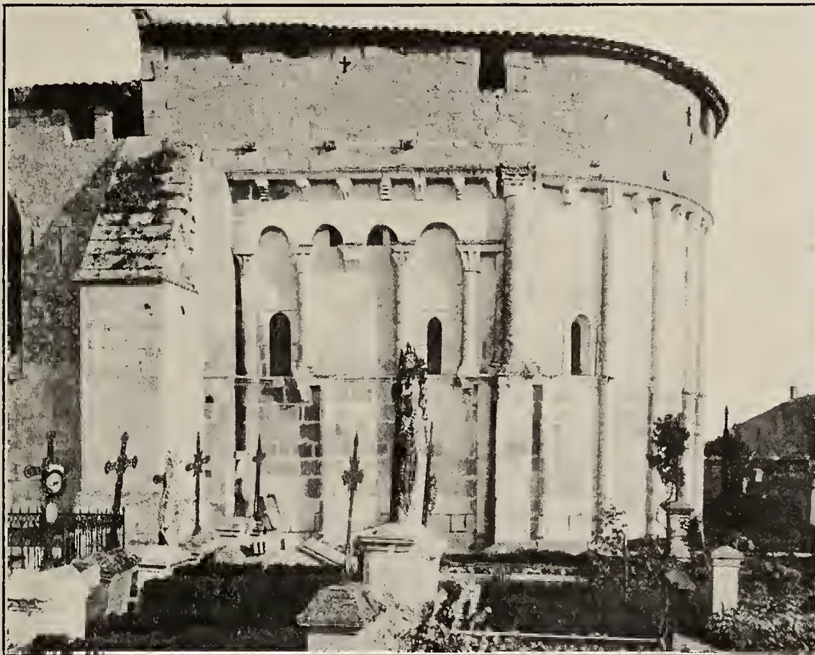
En principe, on plante les contreforts au droit des piles, dans le plan des forces à contenir; mais les édifices témoignent parfois de négligences étranges : les contreforts gothiques de Blasimon (fig. 35) ne répondent pas tous aux doubleaux. A Saint-André-de-Cubzac, le flanc Sud a beaucoup souffert, parce qu'un contrefort n'était pas contre le pilier; pour qu'il remplît son office, il a fallu en accroître la longueur, qui atteint 4m20. Je ne parle pas des constructions, comme partie de Notre-Dame de La Sauve, qui ont été faites en deux fois, où les contreforts appartiennent à une époque et les voûtes à une autre.



Brutails photogr.

Fig. 219 bis. — Absidiole nord de Saint-Christoly (Médoc).

Les raisons qui ont présidé à la répartition des contreforts sont quelquefois difficiles à saisir. Que le cloître ait amené à faire un mur lisse sur un flanc de l'église de Saint-Ferme (fig. 135), c'est chose naturelle; on a plus de peine à comprendre pourquoi certaines absides, Les Salles (fig. 75), Saint-Romain-de-Vignague (fig. 178), Saint-Hilaire-du-Bois (fig. 231 ter), etc., certaines églises, Le Pian, etc., sont dépourvues de contrefort. Ce que l'on peut dire, c'est que parfois les constructions ainsi faites ne remontent pas à une époque reculée : le chevet d'Origne, la chapelle Saint-Fort, près de Saint-Étienne-de-Lisse, Flaujagues (fig. 163), etc.



Brutails photogr.

Fig. 220. — Saint-Quentin-de-Baron.

Il est fréquent dans nos pays qu'un contrefort est élevé à l'Est, dans l'axe de l'église : Lados, Laroque-de-Cadillac, Coutures et bien d'autres édifices nous en fournissent

des exemples; à Saint-Sulpice-de-Faleyrens, on a enlevé ce contrefort pour pratiquer une porte. Il se peut qu'une fenêtre coexiste avec ce contrefort, soit que celui-ci s'arrête au-dessous de la fenêtre, — à Saint-Genis-du-Bois(?), à Monprimblanc, à Mouliets, à Saint-Laurent-Du-Plan, — soit que la fenêtre ait été percée à travers le contrefort. Ces fenêtres dans des contreforts sont nombreuses : absides de Cars (trois) (fig. 45), de Cornemps (fig. 50), de Parsac (fig. 90), de Saillans, de Saint-Trojan, de Sadirac, d'Artigues (fig. 175 *bis*), Du Puch, de Préchac (fig. 106), de Marimbaut, de Mons près de Belin (fig. 194); transept de Pellegrue (fig. 95); nef de Nérigean (fig. 220 *bis*); absidiole de Cadaujac (fig. 167), etc.



Brutails photogr.

Fig. 220 *bis*. — Flanc nord de la nef de Nérigean.

Les contreforts d'angle et divers. — Les contreforts d'angle ont un rôle spécial et des plans divers; tantôt ils se réduisent à un empattement, à une simple surépaisseur des murs, — c'est le cas à Saint-Martin-de-la-Caussade (fig. 221), à Dieulivol, sur la face Ouest de Parsac (fig. 90); — tantôt l'angle du mur apparaît, mais, à quelque 0m20 ou 0m30, sur l'une et l'autre face dont la rencontre forme cet angle, un contrefort se dégage du mur; cette solution est la plus courante : Cartelègue (fig. 222), Villemartin (fig. 162), Vignonet, etc. Dans les édifices de la pleine période gothique, le contrefort d'angle est oblique (fig. 19, 43, 45, etc.), ce qui est rationnel, puisqu'il se trouve ainsi dans le plan des ogives. Deux chapelles ont été successivement construites à Saint-Morillon : dans celle du Nord, qui est plus ancienne, les contreforts d'angle forment un empattement sans découpure ni ressaut, tandis que les contreforts sont biais dans la chapelle du Sud, qui est d'un gothique plus avancé. On peut voir par le plan de l'église de Fossés (fig. 170) que, dans ces contreforts, les deux flancs ne sont pas toujours parallèles. Plus rarement, comme à Pondaurat, à Saint-Michel-de-Rieufret (fig. 210), dans l'ancien transept de Sainte-Eulalie de Bordeaux, les contreforts d'angle prolongent l'un et l'autre mur, ou bien, dans des églises peu anciennes, à Postiac, sur la face Ouest de Saint-Sauveur-de-Puynormand, etc., ils prolongent seulement le mur transversal, de façon à constituer une butée dans le sens de la poussée des voûtes.

Les contreforts peuvent avoir un rôle spécial : de même, par exemple, qu'il existe des fenêtres percées à travers les contreforts, de même des portes sont pratiquées dans de longs contreforts, comme à Monbadon. Des contreforts ont encore pour fonction de dissimuler un ressaut dans les lignes du plan, — ainsi à Vignonet et à Doulezon (fig. 223), entre chœur et nef, — ou bien de meubler une surface jugée trop nue, comme au clocher Du Tourne (fig. 224). Ceci nous conduit à parler des colonnes, que l'on assimile trop souvent à des contreforts et qui sont purement décoratives; nous y reviendrons plus loin.

En élévation, des contreforts sont gênés, déformés par la présence d'ouvertures : si le curieux contrefort de Nérigean[1] (fig. 220 *bis*) s'élargit du haut, c'est apparemment pour mieux

1. Ce contrefort a été dessiné par L. Drouyn, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. II, pl. 19, et aussi plus anciennement dans le *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 306.

encadrer la fenêtre. A Bellefond, au contraire, un contrefort du transept se rétrécit pour livrer passage à une baie. Ces rétrécissements ont donné lieu, dans l'église de Rauzan, à des combinaisons de lignes assez imprévues.

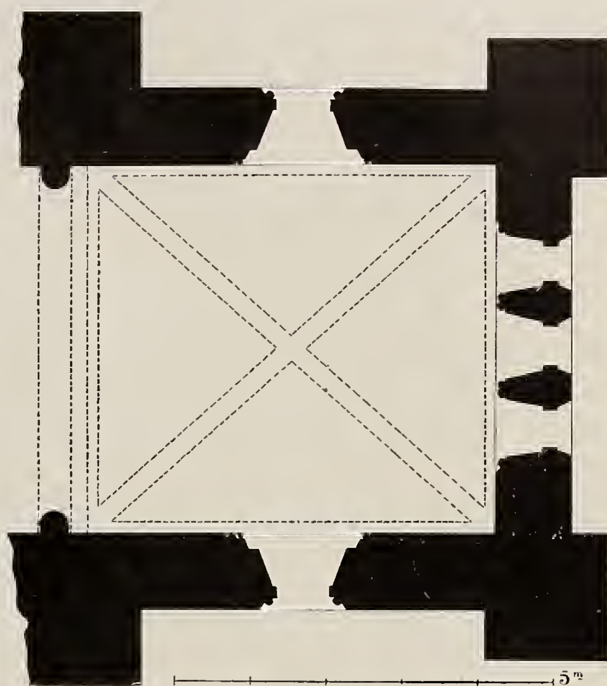


FIG. 221. — SAINT-MARTIN-DE-LA-CAUSSADE.

LA HAUTEUR ET LA SAILLIE DES CONTREFORTS. — La hauteur des contreforts dépend quelquefois de circonstances accidentelles : dans l'abside de Landiras, on a enlevé le contrefort de l'axe à partir d'un certain niveau; on a maçonné quelques assises des contreforts à l'abside de Saint-Léger-de-Vignague, après quoi on les a arrêtés. Dans tous les vieux clochers ou dans presque tous, les étages supérieurs sont dépourvus de contreforts ou ils n'en ont que de peu d'importance. Contre les murs des absides et des nefs, les contreforts les plus archaïques atteignent le sommet; d'autres se terminent sensiblement plus bas.

Les contreforts romans sont plats : Drouyn en a fait depuis longtemps déjà la remarque[1]; ce sont plutôt des chaînages. Il arrive même que les chaînages de ce genre restent dans le plan du parement : à Puybarban, à Vertheuil, à Brouqueyran, sur le flanc Sud de Monprimblanc, à Preignac. Ces chaînages sans saillie sont, si je ne me trompe, récents : cela est certain pour l'église de Preignac, qui est une œuvre du XVIII[e] siècle, pour Monprimblanc, où la partie dont il s'agit est de 1785, pour Brouqueyran, où les bords des pierres de ces chaînages ont été repris au ciseau.

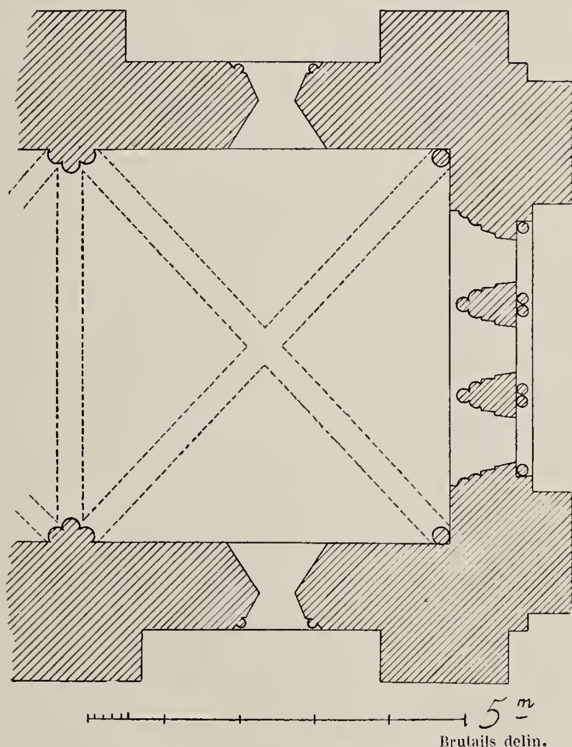


FIG. 222. — CARTELÈGUE.

La règle est que les contreforts romans ont un relief de 15 à 30 centimètres. Il est, d'ailleurs, possible que le relief soit beaucoup plus accusé; nous savons qu'il en est notamment ainsi en avant des clochers-arcades.

Le souci de contre-buter les voûtes a pu également amener les constructeurs à faire des contreforts vigoureux : il existe à Peujard des contreforts doubles, des contreforts à ressaut; chaque ressaut a 0m70 de saillie et la longueur totale du contrefort atteint 1m70 environ. Les contreforts de Bayon (fig. 26) sont du même genre. Un contrefort roman a été repris à Saint-Martin-Du-Puy et transformé en contrefort plus saillant; un allongement analogue a porté à près de 4 mètres le relief de deux contreforts montés sur le flanc Nord de Saint-Ferme (fig. 135).

1. *Variétés girondines*, t. II, p. 225. Cfr. Durand, *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 306.

La face antérieure des contreforts. — Les contreforts dont le parement antérieur est oblique sont du xviiie siècle au bas-côté de Vignonet, plus récents encore à Brouqueyran, à Saint-Martin-de-Sescas, à Saillans, à Thoumeyragues, peut-être à l'église démolie de Pomerol (fig. 225). Dans les vieilles constructions, la silhouette oblique est obtenue à l'aide de ressauts. Les plus anciens contreforts à ressauts que j'aie observés dans la Gironde sont contre la nef de Saint-Caprais-de-Haux : le ressaut est à angle droit et dissimulé en bas par un bandeau chanfreiné. Les ressauts en talus se voient, d'ailleurs, dans un certain nombre de constructions romanes : clochers de Tourtirac, de Saint-Martin-de-Laye, chœur de Saint-Léger-de-Vignague, nef de Parsac (fig. 92), etc. A Saint-Loubergt, où l'assiette de l'église est en contre-bas vers l'Est, l'abside est épaulée par des contreforts très saillants du pied et qui, en montant, perdent de leur relief par des ressauts en talus. Les contreforts de vieille apparence sont simples et s'élèvent d'une venue jusqu'en haut des murs ; on en trouve de cette sorte à l'extérieur de quelques nefs qui offrent par ailleurs des caractères d'une origine reculée : Saint-Germain d'Auros, Galgon. Les contreforts de la nef de Langoiran ressemblent aux précédents, à cela près qu'ils se terminent en talus.



Fig. 223. — Contreforts a Vignonet et a Doulezon.

Le couronnement des contreforts : corniches, talus, etc. — Dans les chevets, contreforts et colonnes concourent habituellement à porter la corniche; ils s'élèvent donc jusqu'à elle. Les colonnes s'arrêtent avant le sommet à Blézignac, où la corniche manque; ailleurs, à Saint-Palais, Martres, Pian, Saint-Caprais, Sablons, etc., les pilastres ne montent pas jusqu'à la ligne des corbeaux, qu'ils auraient contrariée. Ils peuvent arriver jusqu'à la corniche sans rien perdre de leur épaisseur, — nef de Saint-Georges (fig. 139), absides de Mouliets, Puynormand, Saint-Martin-de-Mazerat, Saint-Sulpice-de-Faleyrens, Coutras, Saint-Étienne-de-Lisse, Courpiac, — ou bien ils s'aplatissent un peu vers le haut, de façon à ne pas déborder la corniche, — Magrigne (fig. 81), Lignan, Tourtirac, etc. Cet aplatissement est de dessin plus soigné dans l'abside de la Trinité de Saint-Émilion (fig. 336), qui est chez nous l'une des bonnes productions du xiiie siècle.



Fig. 224. — Ancien clocher du Tourne.

Les contreforts romans et quantité de contreforts gothiques finissent par une pente inclinée plus ou moins raide, qui rejoint le nu du mur. Les contreforts de Taillecavat, de Pondaurat, de la collégiale de Saint-Émilion (fig. 336), terminés en fronton et dont le sommet rappelle un toit à deux versants, sont des contreforts gothiques.

A l'origine, les talus des contreforts ne débordent pas le parement; plus tard, le chaperon avance légèrement et regagne l'aplomb à angle droit, sans larmier; puis, vers le xive siècle, la saillie se creuse par-dessous en larmier. A Léogeats, au moins sur la face méridionale, le larmier n'existe pas dans les contreforts de l'Est; il apparaît dans les contreforts de l'Ouest, plus robustes et moins anciens. Ce sont là des tendances, plus que des règles invariables.

L'appareil des contreforts. — Les contreforts sont de moyen appareil, même lorsque les murs sont de petit appareil, comme dans les nefs de Doulezon, de Saint-Hilaire-du-Bois, de

Langoiran, etc. Ils n'ont pas, aux angles, de pierres coudées qui les relient à la maçonnerie voisine; la liaison est faite par des boutisses, par un appareil en besace. Cela est vrai non seulement des contreforts proprement dits, mais encore des colonnes engagées, au chevet de Soulac, par exemple, à la nef de Blasimon, etc.

Les contreforts décoratifs. — Le souci de l'élégance a fait adopter pour certains contreforts un dessin différent du simple dessin rectangulaire : le chevet de Saint-Macaire (fig. 143) a des contreforts pareils à d'énormes colonnes engagées, qui prennent, il est vrai, une autre forme à partir d'une certaine hauteur. Les grosses colonnes de Bégadan (fig. 31) avaient peut-être un couronnement pareil et à Castres des contreforts rectangulaires supportent des groupes de trois colonnes. Ces dispositions sont rares; ce qui est fréquent, c'est l'emploi de colonnes engagées, isolées ou réunies en un faisceau ou appliquées sur un pilastre. Quand une abside est à pans coupés, à Sainte-Croix de Bordeaux (fig. 6), à Espessas (fig. 332), à Lansac, à Salignac, à Saint-André-de-Cubzac (fig. 120), à Mombrier (fig. 326), etc., il est normal que des colonnes soient profilées sur les angles saillants. Des colonnes analogues sont souvent montées contre les absides courbes : à Saint-Maixant (fig. 338), à Listrac, à Haux, à Galgon (fig. 228), à Bouliac (fig. 41), à Blézignac, etc., et même, comme à Fronsac, sur les flancs des chevets rectangulaires. Dans les édifices riches, chevets de Piis, Budos, Loupiac (fig. 77), Saint-Gervais (fig. 327), Bégadan (fig. 31), Cissac, Bayon (fig. 28), Camarsac (fig. 333), Berson, abside de Bellefond (fig. 34), Saint-Vivien (fig. 146), Langoiran, etc., les colonnes uniques font place à un groupe de colonnes. Si on considère, dans le chevet d'Avensan (fig. 20), la section horizontale de certains de ces faisceaux, on constate que les colonnes sont réunies par une contre-courbe concave, qui fait pressentir les piliers ondulés de l'époque flamboyante. Les colonnes groupées, notamment quand elles sont appliquées à l'extérieur d'un mur rectiligne, sont quelquefois au nombre de deux : à la naissance du chœur de Loupiac (fig. 77), au clocher de Bassens. Sur les angles de la façade, à Blasimon et à Petit-Palais, montent de gros faisceaux de colonnes. Les dosserets armés d'une colonne engagée sont fréquents; il est vrai qu'ils servent plutôt de pieds-droits à des arcatures ou de supports aux corniches. De même qu'à l'intérieur, ces dosserets ont parfois les angles saillants arrondis, au chevet d'Izon (fig. 60), ou bien, sur les angles, on a profilé une colonnette, à Saint-Morillon.

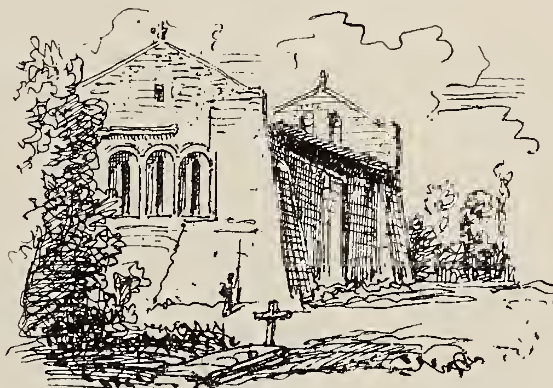


Fig. 225. — Ancienne église de Pomerol.
(Croquis de L. Drouyn.)

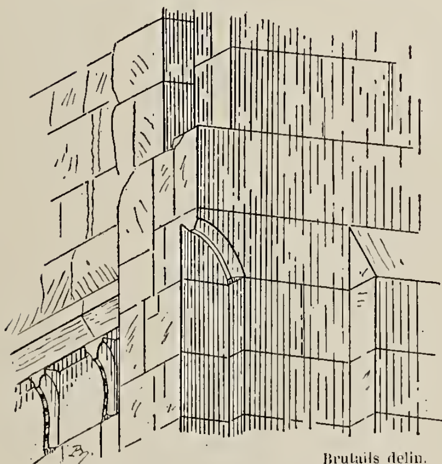


Fig. 226. — Angle sud-est de l'église de Queynac.

Les corniches, leur place. — Jusqu'au moment où fut introduite dans nos pays l'architecture classique, il n'y eut pas de corniche à l'intérieur des églises. On ne peut pas assimiler à une corniche cette moulure saillante servant à porter la charpente, que le marquis de Castelnau avait notée dans la nef à Montagne et à Saint-Georges[1].

1. Notes, t. IV, p. 264 et p. 272.

A l'extérieur, les corniches couronnent principalement les murs des chœurs et des absides; encore faut-il observer que bien des absides, surtout dans le Bazadais (fig. 258), n'en ont pas. Les chevets plats peuvent avoir une corniche à la naissance du pignon, — c'est le cas à Benon, — ou plus bas, à l'église paroissiale de La Sauve. On voit même quelques églises, comme celle de Comps, où une corniche est insérée dans le pignon Est, au-dessus du toit de l'abside. La corniche de l'abside est continuée quelquefois sur une partie ou sur la totalité de la nef: à Saint-Léger-de-Vignague, elle s'arrête au premier contrefort du chœur; Aux Salles et à Sainte-Radegonde, elle s'étend jusqu'au contrefort Ouest du faux transept; l'église paroissiale de La Sauve, Loupes, Parsac, Saint-Magne-de-Castillon, Francs (fig. 56), Camarsac (fig. 333), certaines églises des Ordres militaires, telles que Magrigne (fig. 82), Marcenais, Benon, Queynac, ont une corniche en haut des murs de flanc; à Saint-Macaire, Gardegan, Lalande-de-Pomerol, il n'y a de corniche que sur une partie de ces murs. Les corniches sont fréquentes, enfin, dans les clochers et sur les façades, en haut de ces avant-corps à travers lesquels sont percées les portes monumentales.



Brutails photogr.

Fig. 227. — Saint-Aubin-en-Jallès.

Deux corniches sont quelquefois superposées. Dans les nefs de Parsac (fig. 92) et de Saint-André de Bordeaux, ce fait résulte de ce que la construction a été reprise et surélevée; dans les façades de Benon, Francs (fig. 56), etc., on a fait deux corniches pour séparer les étages, de même que dans le clocher Nord de Vertheuil (fig. 153), dans le clocher de Parsac (fig. 94), etc.

Les éléments de la corniche romane. — L'épannelage des corniches s'inscrit ordinairement dans un bandeau chanfreiné saillant sur le nu du mur; le dessous de la tablette est soutenu par des corbeaux (fig. 226), par les chapiteaux de colonnes engagées, par des contreforts, ou par ces divers supports combinés. Quelquefois, à Saint-Aubin-en-Jallès (fig. 227), Floirac, Izon, Saint-Médard-d'Eyrans, etc., la corniche ressaute vers l'avant au-dessus des colonnes et des contreforts. Les petites arcades déjà signalées de Saint-Loubès, Saint-Christoly (absidiole Nord) (fig. 219bis), Cissac, Léognan, qui sont accouplées et retombent d'un côté sur un pilastre, de l'autre sur un corbeau, sont des raretés dans nos pays.

Dès l'époque romane, des corniches sont formées d'une simple moulure sans corbeau. Aubiac près Verdelais en a un exemple typique, où deux bandeaux chanfreinés posés l'un sur l'autre et séparés par une torsade donnent le relief qui est nécessaire à toute corniche. Dans une série d'églises du Bourgeais, du Blayais et du Fronsadais, le bandeau saillant est relié au parement par un large cavet formant un corbeau continu : à l'abside de Lafosse (fig. 183) et peut-être à Lugon, ce cavet reste uni; à la façade de Tauriac, aux absides de Saint-Genès-de-Queuil et de Montagne, aux chevets de Salignac, de Galgon (fig. 228), de Saint-Martin-du-Bois, cet encorbellement continu est employé conjointement avec des colonnes ou des pilastres ou avec des corbeaux qui ressortent sur le fond concave : c'est l'idée de la corniche placée sur

l'avant-corps de la porte principale à Sainte-Croix de Bordeaux et dans une église qui dépend de Sainte-Croix, à Cambes (fig. 339). Enfin, dans l'absidiole de Mombrier (fig. 326), au chœur de Laruscade, à la façade d'Espessas, la tablette repose, non plus sur un cavet lisse, mais sur une file de corbeaux tangents, semblables ou non.

Les corniches gothiques. — Des constructeurs gothiques ont établi en haut de certains murs, à la collégiale de Saint-Émilion (fig. 131) et à La Réole (fig. 66), une file de petits arcs feints qui supportent l'avancée de la corniche : c'est un compromis entre la corniche romane sur arcs et la corniche gothique, tandis que dans les corniches gothiques de Berson et de l'absidiole Sud de La Réole l'idée est, au chéneau près, celle qui a été généralement adoptée par les maîtres d'œuvre depuis le XIIIe siècle : un cavet garni de feuillages et surmonté de moulures. On peut suivre l'évolution du type roman au type gothique sur la nef de la cathédrale de Bordeaux : la partie Ouest est de conception romane, la partie Est est gothique et bien franchement gothique.



Brutails photogr.

Fig. 228. — Galgon.

Les particularités de quelques corniches. — Je reviens aux corniches romanes pour signaler quelques particularités : à Cornemps (fig. 51) et au clocher de Saint-Georges (fig. 139), des trous ronds sont forés dans les métopes entre les modillons, comme sur certains points à Saint-Front de Périgueux[1] ; à Virsac (fig. 216), ces petits trous étaient carrés et exactement au-dessus de la corniche. Lorsque la corniche porte un toit, les trous peuvent avoir pour but d'aérer le comble et aussi d'évacuer les eaux d'infiltration. Des saignées verticales entament, à Parsac (fig. 92), la corniche et des corbeaux, sans que j'en puisse dire la raison. Enfin, assez souvent, lorsque le mur goutterot s'élève au-dessus de la corniche, il s'amincit à ce niveau ; le pignon, au contraire, s'élargit parfois de la saillie des corbeaux.

1. F. de Verneilh, *Architecture byzantine*, pl. 7.

CHAPITRE VI

La construction : les percements

La place et le nombre des portes : portes secondaires. — La forme des portes : encadrement et avant-corps. — Les voussures : voussures biaises, voussures polylobées ; le tympan ; les pieds-droits. — Les vantaux.

Les mutilations des fenêtres. — La répartition et la place des fenêtres. — La section horizontale des fenêtres : ouverture ; ébrasement. — L'élévation des fenêtres : remplage ; encadrement ; proportions ; couverture des baies : linteau droit, linteau sur corbeaux, linteau échancré ; forme des arcs. — Les appuis et les feuillures des fenêtres. — La clôture des fenêtres : en vitre, en pierre, en bois, en fer. — Les *oculi* : *oculi* à redents ; ouverture en demi-cercle.

La place et le nombre des portes. — La place normale de la porte est dans la façade opposée à l'abside ; mais cette façade est assez fréquemment munie d'un contrefort central[1] ; elle est battue par les vents marins, contre lesquels il importait de garantir et l'intérieur de l'édifice et les boiseries de la porte[2]. La porte est donc souvent percée sur l'un des flancs, près du fond, près de l'Ouest. Il suffit de jeter les yeux sur les plans publiés dans le présent livre pour constater qu'il n'y a pas de règle fixe pour l'emplacement de la porte. A Soulac et Avensan, on a transféré à l'Ouest l'entrée principale, qui était du côté Sud à Soulac, du côté Nord à Avensan[3]. Parmi les églises des Ordres militaires, Montarouch et Blézignac (fig. 229) ont leur porte au Nord, Magrigne (fig. 79) et Lalande à l'Ouest, Villemartin (fig. 162) au Midi. On peut dire cependant que les portes sont plus rarement au Nord : nos riches et belles portes romanes n'ont pas cette exposition.



Brutails delin.

Fig. 229. — Le temple de Blézignac.

De même que l'emplacement des portes, leur nombre est très variable. Dans les églises à bas-côtés, il était naturel de mettre une porte dans la nef et une dans chacun des collatéraux : c'est ce qu'on a fait à Barsac (fig. 21). Mais Barsac est un édifice moderne ; dans les grandes églises anciennes, Guîtres, Soulac, La Sauve, Sainte-Croix de Bordeaux, il y a sur cette face une porte unique ; Vertheuil (fig. 149) n'a même aucune porte à l'Ouest.

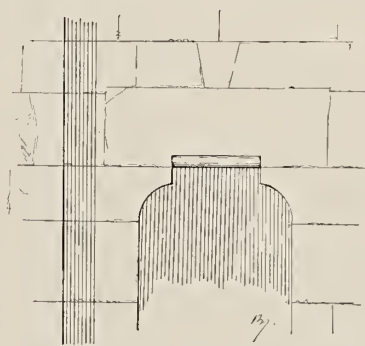
Les nécessités ou les convenances ont déterminé le percement de portes secondaires ; on a fait après coup une porte pour desservir le bas-côté Nord de Sainte-Croix (fig. 8), qui était affecté au service paroissial. Guîtres avait une porte monumentale dans le transept Nord et une seconde sur le flanc septentrional de la nef ; on en fit une troisième de ce même côté, une

1. C'est le cas dans la façade romane qui est comprise dans l'église gothique de Saint-Laurent-d'Arce. — 2. 1772. Au Temple de Bordeaux, « la porte... vient d'être peinte pour la seconde fois..., pour la garentir de plus en plus des injures du vent d'Ouest auxquelles elle est exposée » (H, Fonds de Malte, registre des visites, fol. 84). — 3. 26 mai 1734 (E suppl. 1013).

à l'Ouest, et il en existait d'autres au Sud pour mettre l'église en communication avec les bâtiments claustraux. On construisit à Cauvignac, en 1763, une porte au Midi, « pour passer le dé aux jours de processions »[1]. Ces ouvertures devaient quelquefois avoir pour but d'établir des courants d'air afin d'aérer l'intérieur de nos églises, trop souvent humides et insalubres.

La forme des portes. — Des portes secondaires sont très simples, couvertes d'un linteau ou d'un arc, avec un chambranle uni. A l'époque gothique, un soupçon d'accolade, un bout de moulure taillés dans le linteau (fig. 230) donnent à certaines portes une note d'élégance.

Les portes principales sont plus ou moins importantes : à l'intérieur, le tableau est souvent assez développé pour recevoir le rabattement des vantaux quand ils sont ouverts et il est, en général, légèrement ébrasé; à l'extérieur, l'encadrement comporte un nombre variable de voussures et de pieds-droits. Tout cela augmente la profondeur du percement, laquelle peut excéder l'épaisseur du mur. C'est pourquoi un grand nombre de portes s'ouvrent dans un avant-corps, qui forme comme un édicule accolé au monument. En haut, cet édicule est couronné quelquefois, — à Doulezon et, par suite d'un remaniement, à Saint-Georges-de-Montagne, — d'un gable, plus ordinairement d'une corniche sur corbeaux et d'un talus, d'un toit de pierre à pente assez raide.


Brutails delin.
Fig. 230. — Porte d'Asques.

Les voussures, le tympan et les pieds-droits. — Les voussures de la porte d'Espessas ne sont pas perpendiculaires au plan des parements; l'intrados est biais, de sorte que les angles sont obtus. Ailleurs, à Pujols-sur-Ciron, les angles saillants des pieds-droits sont arrondis, suivant une formule que j'ai signalée dans certains piliers[2].

Les portes sans tympan sont, à beaucoup près, les plus nombreuses. On compte cependant un certain nombre de tympans, même dans les portes romanes, comme Blaignac ou Coubeyrac. Il faut noter, au surplus, que ces tympans ne reposent pas ordinairement sur un linteau : ainsi à Sainte-Radegonde (fig. 323), Camiran, Doulezon, Léogeats, Lugasson (fig. 274), Lalande-de-Cubzac. A Cubnezais, un tympan en forme de croissant résulte de ce qu'on a tourné, après coup, une voussure dont le centre est plus bas que celui des voussures précédentes. Les tympans sont moins rares pendant la période gothique : un maître d'œuvre de 1500 environ a gratifié d'un tympan la porte romane de Sainte-Colombe (fig. 126). La porte de Saint-Laurent-d'Arce est du commencement du XIII[e] siècle; vers la fin du XV[e], on y a logé un tympan qui repose sur un arc très surbaissé, sommé d'une accolade. La porte de Créon, qui est datée de 1490, a un tympan ainsi compris. Celle de Loupiac-de-Blaignac, qui est vraisemblablement de 1547 environ[3] et qui offre un mélange intéressant des styles gothique et Renaissance, ressemble dans ses grandes lignes aux précédentes. Le tympan ajouré de Roquebrune, lequel se réduit plutôt à un linteau sans tympan, ne paraît pas ancien.

Lorsque la porte est largement traitée, les jambages sont découpés de ressauts nombreux, dont les angles rentrants sont habituellement garnis de colonnettes. Les angles saillants menacent le passant; on les a quelquefois, très rarement, abattus : à Haux, à la porte Ouest de La Sauve[4], dans la porte gothique de Saint-Laurent-du-Bois; à Saint-Genis-du-Bois, deux ou trois de ces angles saillants sont arrondis en tore et un autre est creusé d'une gorge. Dans la porte de Puisseguin, les colonnettes, serrées l'une contre l'autre et montées par assises,

1. E suppl. 1903. — 2. Voir ci-dessus, p. 185. — 3. 22 septembre 1547. Délibération de la jurade de La Réole sur une demande d'arbres présentée par les gens de Loupiac pour « bastir l'esglize » (E suppl. 2776). — 4. Drouyn a gravé cette porte en ruine dans son *Album de La Grande Sauve*, pl. 4.

tapissent entièrement les pieds droits. L'époque gothique comprit différemment le plan de la grande majorité des jambages : ce sont presque toujours de fines colonnettes engagées, reliées par des gorges multiples.

Au surplus, il ne faudrait pas attacher trop d'importance à ces caractères pour dater les portes : il existe en grand nombre dans le département des portes dont le thème général est plutôt roman, dont les détails sont gothiques et qui ont une ornementation très simple, avec des chapiteaux souvent lisses. Les portes romanes coûtaient cher et elles étaient fragiles : soit qu'on les ait remplacées, soit plutôt qu'on n'eût pas les ressources pour les exécuter, nous n'en voyons pas dans toutes les églises où les constructeurs avaient projeté d'en faire.


Brutails delin.

Fig. 231. — Flanc sud de l'église de Marsas.

Les vantaux. — Les vantaux du Moyen-Age ont été anéantis, sauf à Saint-Macaire et dans une petite porte à la collégiale de Saint-Émilion[1]. Sur ceux de La Sauve[2] et sur ceux d'Izon, ces derniers « peut-être romans, du moins fort anciens »[3], on avait cloué des fers à cheval. M. de Castelnau parle dans ses Notes[4] des vantaux du xvie siècle de Saint-Pey-de-Castets, relevés de gros clous. Nous savons par le même archéologue[5] que Saint-Médard-en-Jallès possédait de très vieux vantaux, renforcés intérieurement de pentures dans le goût de celles de Moulis, mais plus petites. Nous avons vu que Viollet-le-Duc a publié ces pentures de Moulis et celles de Blasimon. Il reste quelques portes en menuiserie des xviie et xviiie siècles; celle de l'église de La Réole montre le millésime de 1673. On peut étudier dans certaines églises, comme Villemartin, le dispositif adopté pour fermer la porte : les vantaux étaient maintenus à l'aide d'une barre de bois qui coulait dans un trou pratiqué dans la maçonnerie de l'un et l'autre jambage.

Les mutilations des fenêtres. — Les fenêtres ont souffert fréquemment, pour des raisons multiples : intempéries, violences des gens de guerre et des voleurs, désir d'améliorer l'éclairage des églises, etc. On ne compte pas les textes relatifs aux réparations des fenêtres ni les ordonnances par lesquelles les archevêques de Bordeaux et les évêques de Bazas prescrivent d'élargir les « vitraux », c'est-à-dire les baies[6], et de les garnir de vitres et de grilles[7]. A défaut de documents, l'examen des édifices permettrait de constater que nombre de fenêtres ont été remaniées : Saint-Martin-de-Mazerat n'en a plus qu'une seule intacte, préservée par un mur qui l'obstrue; Lignan-de-Créon, Tauriac, Marsas (fig. 231) montrent de véritables collections de fenêtres inégales et dissemblables. Je sais une église du Médoc où on a substitué à la fenêtre

1. Ces vantaux sont dessinés dans les *Archives de la Commission des monuments historiques*, t. IV, pl. LXI. — 2. Notes du marquis de Castelnau, t. II, p. 120. — 3. L. Drouyn, *Izon*, p. 43. — 4. Notes, t. II. p. 330. — 5. Notes, t. II, pp. 348-349. — 6. 1765. « Les vitreaux qui donnent du jour dans l'église [de Pujols] sont sans vitre » (Rapport du curé de Pellegrue. C 3769). — 7. 1630. Saint-Michel de Bordeaux (G 2256). 1687, Parsac. « Les vitraux de la nef seront plus élevés, agrandis et ensuite garnis de vitres » (G 640). 1736-1753, Saint-Martial (E suppl. 3221). 1763, Cauvignac. On fermera « les vitreaux », qui n'ont que 4 et 5 pouces sur 2 pieds, et on en ouvrira deux autres mesurant 3 pieds de largeur à la feuillure sur 6 pieds de hauteur (E suppl. 1903). 1781, Gabarnac (G 3107), etc.

centrale de l'abside deux fenêtres géminées, et cela sans autre motif que le désir de donner satisfaction à deux paroissiens trop généreux, dont chacun offrait un vitrail.

La répartition et la place des fenêtres. — Quelques nefs ont, du côté de l'Est, une ouverture percée entre la voûte du chœur et celle de la nef : à Parsac, un *oculus* (fig. 92), que l'Archevêque, en 1687, prescrivit de fermer[1] ; à Moulis, où cette partie de l'église a été reprise, une fenêtre qui a été bouchée.

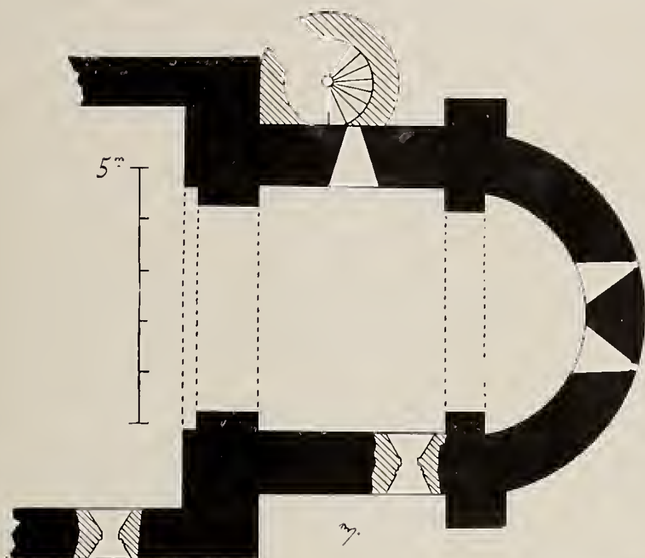


Fig. 231 *bis*. — Saint-Hilaire-du-Bois.

Les fenêtres sont réparties dans le chevet, sur les murs de flanc et sur le mur de fond de la nef. Dans les absides, les percements sont de nombre impair, trois le plus souvent, exception faite pour les fenêtres jumelles, sur lesquelles nous reviendrons. Les chevets plats prennent le jour vers l'Est par un triplet ou par un doublet de baies pareilles. Exceptionnellement, le chevet de Lalande-de-Pomerol a cinq fenêtres, deux en haut, trois en bas. Dans les églises des Ordres militaires, les murs de flanc sont aveugles, parce que les bâtiments conventuels y étaient adossés. Certains édifices religieux n'ont pas de fenêtre au Nord : Gabarnac, Doulezon (fig. 52), Saint-Sulpice-de-Pommiers ; la nef de Saint-Martin-du-Bois n'a qu'une fenêtre, qui est au Sud ; dans le plus grand nombre de nefs, les deux murs de flanc étaient percés également, mais les fenêtres y sont parcimonieusement ouvertes. Enfin, il est d'usage qu'une fenêtre ajoure le mur Ouest.


Brutails photogr.
Fig. 231 *ter*. — Saint-Hilaire-du-Bois.

Tout cela est courant dans l'architecture médiévale des autres provinces et toute l'originalité dans le groupement des baies a trait à ces fenêtres jumelles dont il vient d'être dit un mot. Dans les églises de Saint-Hilaire-du-Bois (fig. 231 *bis* et 231 *ter*), Cazaugitat (fig. 173), Saint-Martin-du-Puy, Saint-Léger-de-Vignague (fig. 158), Pellegrue (fig. 95), Saint-Michel-Lapujade[2], toutes dans l'arrondissement de La Réole, deux fenêtres sont au milieu de l'abside, près de l'axe.

Les nefs romanes couvertes d'un lambris ont des fenêtres haut placées, sans doute afin de rendre l'escalade plus difficile : Sauviac, Tailleeavat, Langoiran, Vignonet, travée Ouest de Peujard (fig. 97), Galgon (fig. 228), etc. L'appui des fenêtres atteint 5m20 au-dessus du sol à Saint-Sulpice-de-Guilleragues, et 5m50 à Saint-Vincent-de-Pertignas, qui est, nous le verrons dans l'un des chapitres suivants, disposé pour la défense (fig. 257).

1. G 640. — 2. Dessin de l'élévation extérieure dans L. Drouyn, *Notes archéologiques*, p. 9.

La section horizontale des fenêtres. — Si on les étudie dans leur section horizontale, les fenêtres de nos églises présentent une grande diversité; il est permis néanmoins d'en ramener les formes à un petit nombre de thèmes. L'architecture romane a fait quelques fenêtres, mais quelques-unes seulement, qui sont de bonne largeur, dans les chevets de La Sauve (fig. 70) ou de Saint-Ferme, par exemple. D'autres fenêtres, au contraire, même dans des constructions soignées, transept méridional de Saint-Denis-de-Piles (fig. 128), nef de Gours, abside de Martres, sont étroites comme des archères. La règle est que les fenêtres romanes sont de largeur médiocre, 0^m15 à 0^m25. Ces mesures sont prises à l'étranglement de la baie, laquelle est toujours ébrasée.

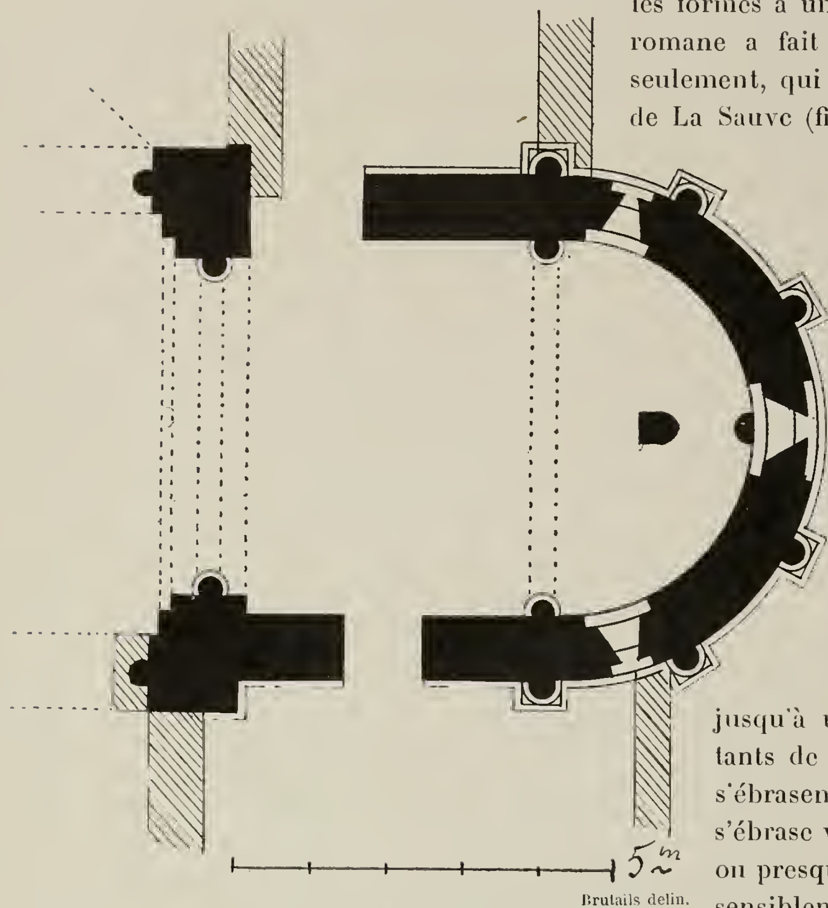


Fig. 232. — Saint-Aubin-en-Jallès.

Dans des fenêtres de Cornemps, Doulezon, Saint-Vincent-de-Pertignas, Sainte-Radegonde, etc., le percement par dehors est fait suivant une direction perpendiculaire au parement : jusqu'à une certaine profondeur, les deux montants de la fenêtre sont parallèles, après quoi ils s'ébrasent en dedans. Plus fréquemment, la fenêtre s'ébrase vers le dedans dès le parement extérieur, ou presque. Les baies à deux ébrasements opposés sensiblement égaux appartiennent aux périodes gothique ou moderne : dans nos pays, si l'on excepte les églises dues aux Ordres militaires, l'ébrasement extérieur des fenêtres romanes a pour but d'abattre une arête trop aiguë plutôt que d'introduire plus de lumière. Ce qui, du côté extérieur, est plus ordinaire que l'ébrasement, c'est un ressaut par lequel la baie s'élargit brusquement; on peut dire que c'est le type préféré des architectes locaux. Les exemples abondent: abside de Tourtirac (fig. 207), Saint-Philippe-d'Aiguille (fig. 201), Les Salles (fig. 75), Sainte-Gemme, Saint-Caprais-de-Haux, nef de Langoiran, Saint-Aubin-en-Jallès (fig. 232). Çà et là, les montants sont obliques et déterminent avec le parement un angle obtus : Saint-Martin-de-la-Caussade (fig. 236), Saint-Denis-de-Piles (fig. 128), triplet de Fronsac, Bellefond (fig. 233), Saint-Nicolas-de-Génissac (fig. 241), Montarouch, Sallebruneau. Normal ou biais, cet encadrement se prêtait à recevoir une colonne, supportant un arc plus ou moins ouvragé, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. A l'intérieur: Cornemps (fig. 50), Doulezon (fig. 52), Sainte-Radegonde; à l'extérieur : Lignan-de-Créon; sur les deux faces : Saint-Vivien-de-Médoc, Civrac-de-Médoc, Bégadan (fig. 31), Saint-Magne-de-Castillon (fig. 234), Artigues.

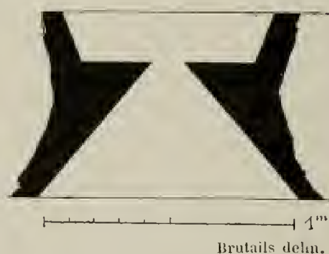


Fig. 233. — Fenêtre de l'abside de Bellefond.

L'élévation des fenêtres et leur couverture : arcs et linteaux. — Les fenêtres romanes sont démunies de remplage; les fenêtres gothiques sont plutôt à remplage. Dans les premières

fenêtres gothiques, nef de Saint-André de Bordeaux, chevet de Marcillac (fig. 211 *bis*), le remplage est lourd et monté par assises. Il était difficile et périlleux de donner aux remplages le plan courbe des absides romanes: il est arrivé, à Saint-Laurent-du-Bois, qu'on a refait plane une partie de l'abside pour y placer une de ces fenêtres. La période romane nous a laissé des fenêtres doubles : dans le chœur de Paillet et, si je ne me trompe, dans celui de Lanton; mais chaque baie est sous un arc indépendant.

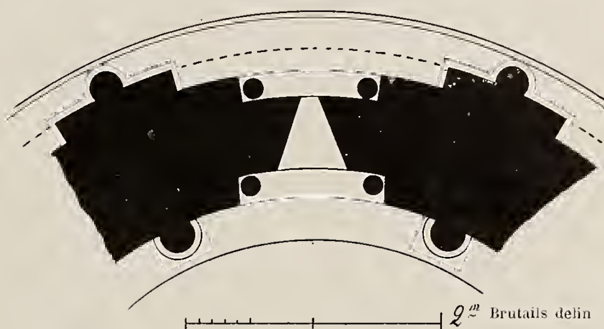


Fig. 234. — ABSIDE DE SAINT-MAGNE-DE-CASTILLON.

Le dessin des réseaux gothiques est dans nos pays ce qu'il est ailleurs[1], à cela près que les meneaux de l'époque flamboyante sont habituellement conduits suivant les données de l'époque rayonnante. En règle générale, la forme des remplages est plutôt en retard sur leur vraie date : Riocaud, Saint-Martial, Générac, Fontet ont des remplages gothiques abâtardis; l'intention gothique est encore sensible dans la fenêtre de Canéjan, qui est de 1659 (fig. 235), et les fenêtres des deux chapelles de Cameyrac, qui sont à peu près de la même époque, ont des remplages de dessin rayonnant, mais mal entendus : les joints y sont horizontaux ou verticaux, au lieu d'être normaux aux courbes; ce sont des apparences gothiques, d'où a été retiré l'esprit qui les vivifiait jadis.

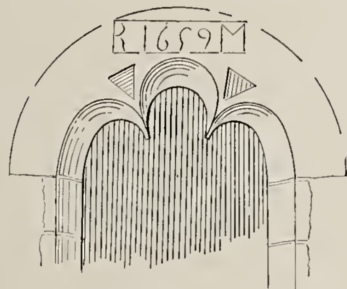


Fig. 235. — FENÊTRE DE CANÉJAN.

L'élévation des fenêtres romanes est parfois archaïque. Dans les fenêtres de Germigny-des-Prés, l'arête intérieure des pieds-droits est échancrée et on y a logé une colonnette; échancrure et colonnette correspondent à une partie seulement de la hauteur. Cette disposition, fréquente en Charente, se trouve en Gironde, à Bégadan (fig. 32), à Villegouge, à Langoiran, à Saint-Vincent-de-Pertignas (fig. 257), etc. Il faut ajouter que certaines fenêtres du XIIe siècle, assez riches d'ailleurs, à Saint-Laurent-de-Médoc et à Rimons, sont de proportions trapues.

Les moyens employés pour couvrir la baie donnent lieu à bien des variantes. Le procédé le plus simple pour les ouvertures étroites consistait dans l'emploi d'un linteau droit; il a été adopté quelquefois, au clocher de Beychac[2], à Gours, à Bellebat et dans cette chapelle Saint-Fort, près Saint-Étienne-de-Lisse, qui est faite en dehors des traditions du Moyen-Age. Fossés (fig. 238) et Saint-Loubergt ont une ou deux fenêtres de type civil, couvertes en dedans par un linteau qui est posé sur corbeaux; inversement, il existe sur la face Nord du chœur de Saint-Léger-de-Vignague, deux fenêtres jumelles qui sont en plein cintre à l'intérieur et rectangulaires à l'extérieur.

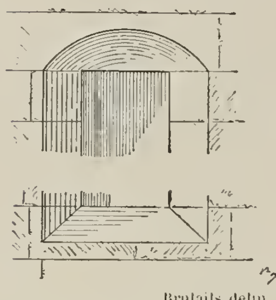


Fig. 236. — FENÊTRE DU CHEVET DE SAINT-MARTIN-DE-LA-CAUSSADE.

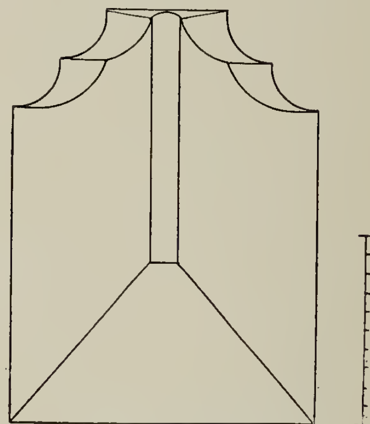
Ces baies à tête carrée n'étaient pas dans le style religieux, et le linteau jeté au-dessus des fenêtres est presque toujours entaillé : l'échancrure peut affecter l'intrados seul (fig. 240) ou l'extrados (fig. 237), ou encore l'intrados et l'extrados de l'arc simulé, être en plein cintre,

1. Drouyn, dans ses notes manuscrites (t. XLVI), a signalé sur le mur Sud de Saint-Christoly-de-Blaye une épure, qui a disparu, de l'une des fenêtres gothiques de l'église. — 2. Dessin de L. Drouyn, dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. II, pl. 7.

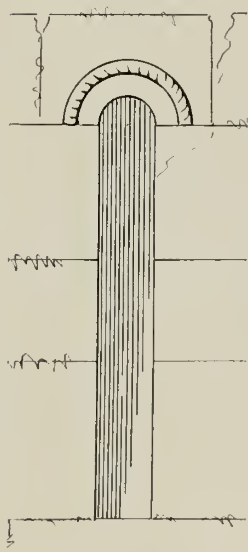
en arc brisé, en arc surbaissé, — à Baigneaux, dans une travée dont la clef de voûte est datée de 1538[1], et au clocher de Saint-Brice (fig. 237), — en arc tréflé, à l'intérieur de Lalande-de-Cubzac, à l'extérieur de Dieulivol. Le plus souvent cependant, ces linteaux sont évidés en demi-cercle. Ramé avait signalé cet expédient dans deux édifices présumés très anciens : partie de Saint-Front de Périgueux et Saint-Aignan d'Orléans[2]. C'est chez nous chose courante et parfois moderne : une fenêtre de cette façon est datée, à Foncaude, de 1743 ou 1753. L. Drouyn[3] a publié un croquis d'une fenêtre de Mouliets dont la baie tout entière est pratiquée dans une dalle; une autre est ainsi faite à l'abside de Saint-Romain-de-Vignague. Souvent le tailleur de pierre a figuré sur la face vue du linteau les joints et l'extrados d'un arc. Avec ou sans ce faux appareil, les linteaux échancrés se rencontrent en bien des églises girondines : Virsac, Sainte-Colombe, Castelvieil, Sauviac, Escaude, Lignan-de-Bazas, Lignan-de-Créon, Baurech, Lurzinc, Meynac (fig. 239), Tarnès, Laruscade, Nérigean (fig. 220 *bis*), Saint-Félix-de-Foncaude, Marsas, environs de Baron[4], etc.


Brutails delin.
Fig. 237. — Fenêtre du clocher de Saint-Brice.

Découpés dans un linteau ou construits de claveaux appareillés, les arcs d'une même fenêtre peuvent être de formes différentes : à Mons, près de Belin (fig. 194), et à Loupes, le débouché est en arc brisé, l'étranglement en plein cintre; à Génissac (fig. 241), le contraire a lieu. Le baron de Marquessac[5] donnait comme un caractère commun aux églises des Hospitaliers ce fait que les fenêtres sont en plein cintre à l'intérieur et légèrement brisées à l'extérieur; j'ai constaté, en effet, que l'observation est exacte, au moins pour certaines de ces églises.


Brutails delin.
Fig. 238. — Fenêtre a fossés.

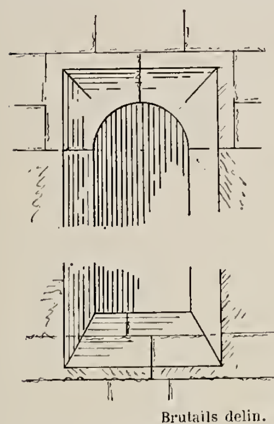
Les appuis et les feuillures des fenêtres. — L'appui des fenêtres est ébrasé vers le dedans, quelquefois en escalier. S'il est horizontal, comme dans certaines fenêtres de Sainte-Radegonde, c'est une rare exception. L'appui peut être incliné aussi vers le dehors, afin de rejeter les eaux. Très souvent un cordon orné souligne à l'extérieur le bas de la fenêtre et forme un larmier, d'ailleurs mal compris. Dans de petites fenêtres gothiques de Montignac, l'appui se prolonge en une saillie moulurée, en un larmier rationnellement profilé. Enfin, nous savons que des fenêtres, à Soulac, ont en bas et vers le dehors une petite levée de pierre qui empêche la pluie de ruisseler à l'intérieur (fig. 119).


Brutails delin.
Fig. 239. — Fenêtre a Meynac.

Il est présentement difficile de se rendre compte si les clôtures vitrées des fenêtres sont dans une feuillure ou si elles sont coincées dans l'embrasure. On peut toutefois observer des feuillures dans des églises abandonnées, comme Villemartin (fig. 242 *bis*), dans quelques autres, comme Saint-Michel-de-La-Rivière. A Saint-Germain-de-Campet (fig. 160), l'église n'a pas de vitres et les fenêtres ne sont pas disposées pour en recevoir. Rien n'était plus fréquent que ces fenêtres non vitrées, si l'on en juge par les procès-verbaux de visites pastorales.

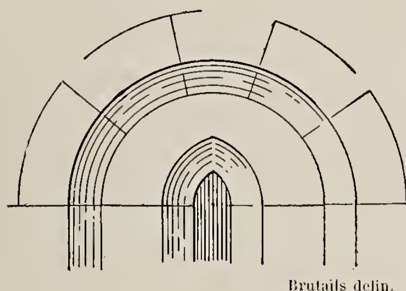
1. Cette date est gravée sur la clef de la voûte : « L'AN MIL Vc XXXVIII A ÉTÉ FAYTE LA PRÉSANTE VOUTE ». — 2. *Bulletin monumental*, t. XXVI, p. 83. Pour Saint-Front, cfr. F. de Verneilh, *Architecture byzantine*, p. 94. — 3. *Variétés girondines*, t. II, p. 294. — 4. Pour ces églises des environs de Baron, voir L. Drouyn, *Revue catholique*, 1880, p. 81. — 5. *Hospitaliers en Guyenne*, p. 78.

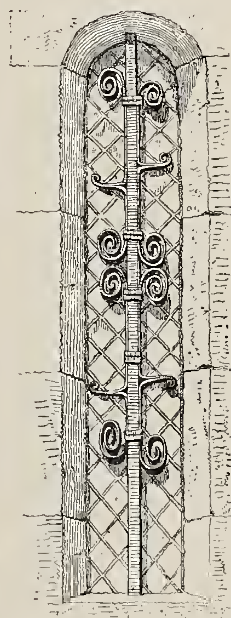
LA CLOTURE DES FENÊTRES. — Nous n'avons plus de ces « fenestragia » pour lesquels le comptable de l'Archevêché acheta en 1387 de la toile, de la cire blanche, de l'huile[1]. Quelques fenêtres, en nombre très restreint, dont une est sur le flanc Nord de Sauviac, conservent leurs petites vitres montées sur plomb. Deux fragments de clôture en pierre ajourée (fig. 138) vaguaient, il y a quelques années, dans l'église de Saint-Georges-de-Montagne, d'où ils ont disparu. Une clôture analogue est encore en place dans une baie du clocher de Gironde; elle dessine des cercles qui se coupent et paraît être moins ancienne que la précédente. Enfin, des fenêtres ont dû être fermées à l'aide de volets de bois; c'est peut-être le cas d'une fenêtre pratiquée sur le flanc Nord du chœur à Saint-Romain-de-Vignague : elle n'a pas trace de gonds; mais elle est encadrée, à l'extérieur, d'une feuillure pour loger un volet rectangulaire, qui pouvait être maintenu de l'intérieur. M. de Castelnau avait vu à Cenon une « petite baie romane..., fermée d'un volet »[2].


Brutails delin.
FIG. 240. — FENÊTRE A BERSON.


Brutails delin.
FIG. 242. — FENÊTRE A VILLEMARTIN

Le même archéologue note[3], à Lormont, une grille de fenêtre qui porte la date 1779, et d'autres grillages de fenêtre à Rauzan[4], dont il fait honneur au XVI[e] siècle. L. Drouyn et Viollet-le-Duc en ont dessiné, le premier à Naujan (fig. 242), le second à Labrède[5], qui sont apparemment antérieurs aux précédents.


Brutails delin.
FIG. 241. — FENÊTRE A SAINT-NICOLAS-DE-GÉNISSAC.


FIG. 242 *bis*. — GRILLE A NAUJAN.
Dessin de L. Drouyn (Extrait des *Variétés girondines*, t. I, p. 75).

LES OCULI. — Nos églises, même nos églises romanes, ont des ouvertures circulaires, des *oculi* : à Parsac (fig. 92), à l'Est, entre la voûte du chœur et celle de la nef; à Saint-Georges-de-Montagne, Saint-Ferme, Pompignac, à l'Ouest[6]; à Saint-Étienne-de-Lisse, dans la paroi occidentale du bras Sud du transept. Quelques *oculi* de dimensions médiocres sont garnis de redents : dans le mur du chevet à Saint-Martin-de-la-Caussade, Cessac et Montarouch (fig. 157), deux dans la façade Ouest à Guîtres (fig. 59). D'autres sont franchement gothiques : oculus dans la façade de Saint-Romain-de-la-Virvée, que l'on peut attribuer aux travaux subventionnés par Clément V[7]; oculus dans la façade d'Uzeste, qui est intéressant par l'appareil de son remplage; oculus dans la façade de Saint-Palais, entouré d'une jolie bande de sculpture du XIV[e] siècle, etc.

Enfin, sur le triplet qui est ouvert dans le chevet de Pleineselve (fig. 100), est une ouverture en demi-cercle. Je n'en ai pas observé d'autre de cette forme dans le pays.

1. G 236, fol. 265 v°. — 2. Notes, t. IV, p. 1. — 3. Notes, t. IV, p. 3. — 4. Notes, t. II, p. 335. — 5. *Dictionnaire d'architecture*, t. VI, p. 64. La grille de Labrède a disparu dans l'un de ces saccagements que l'on est convenu d'appeler une restauration. — 6. Le baron de Marquessac a figuré, pl. 7 de son ouvrage sur les *Hospitaliers en Guyenne*, un oculus dans le mur Ouest du Temple de Bordeaux. — 7. Abbé Lacoste, dans la *Revue catholique*, 1895, p. 527.

CHAPITRE VII

La construction : clochers, cryptes et divers

Les clochers : la destruction et la transformation des clochers. — Les clochers posés sur l'église : difficultés et solutions. — Les clochers isolés et les clochers accolés montant de fond. — La forme des tours; les flèches. — Le voûtement et l'utilisation du clocher. — Les clochers-arcades : leur place et leur silhouette. — Les clochers-arcades : baies, leur dessin; balcons et auvents; escaliers; aspect des clochers-arcades.

Les cryptes et divers : le programme de la construction des cryptes. — Les édicules portant un autel secondaire. — Les galeries et les tribunes. — Les poutres de gloire et les balustrades. — Les *veyrines*. — Les ouvertures pour le jet d'étoupes. — Les tabernacles et les crédences. — Les cadrans solaires. — Les bénitiers extérieurs. — Les puits, cheminées et montoirs.

La destruction et la transformation des clochers. — Nos vieux clochers ont beaucoup souffert : leur élévation les exposait aux ravages de la foudre et des vents; ils servirent souvent à la défense des populations et ils eurent à en pâtir; enfin, au cours du XIXe siècle, un engouement ridicule pour les clochers à flèche a fait condamner bien des constructions respectables et intéressantes. La moitié orientale de la tour de Saint-Aubin-de-Blaignac (fig. 244) est romane, et le reste est moderne. Mais c'est, comme il convient, l'étage supérieur qui a été le plus souvent atteint : à Carignan, où la souche est gothique, le haut est moderne; à Saint-Martin-de-Laye, Vérac, etc., la partie la plus élevée est d'une autre pierre; à La Tresne, le rez-de-chaussée paraît être du XVe ou du XVIe siècle, le sommet porte la date 1629. Les clochers de Cars, Mombrier, etc., montrent les traces d'un exhaussement. Les clochers du Moyen-Age qui nous sont parvenus intacts sont le très petit nombre.



Brutails photogr.

Fig. 243. — Clocher de Mourens.

Parmi les modifications que les clochers ont subies, il en est une qui est assez fréquente : elle consiste dans la transformation d'un clocher-arcade en une tour, par l'addition de trois côtés. Les choses se sont passées de la sorte à Bouliac [1], à Carignan[2], à Bonnetan, à Loupiac-de-Cadillac, à Tresses, à Saint-Hippolyte, à Saint-Pey-de-Castets, à Ludon, à Tarnès, à Saint-Félix-de-Foncaude, etc. La façade de Mourens (fig. 243) a une porte pratiquée dans un

1. Marquis de Castelnau, Notes, t. II, p. 360. — 2. Augier, Bulletin de la *Société archéologique*, t. XII, p. VIII.

avant-corps, et un peu en arrière le mur de façade se terminait par un clocher-pignon; sur l'avant-corps on a monté trois parois qui, reliées à la précédente, forment un clocher exigu[1]. Le plus souvent ces clochers ont été accolés à la façade, en avant de laquelle ils s'élèvent; il arrive cependant qu'ils sont sur le chœur, comme à Loupiac, ou même attenants à la façade, mais en arrière: c'est la disposition adoptée à Saint-Pey-de-Castets, où le mur Est du clocher s'appuie sur un arc bandé au fond et en travers de la nef.



Brutails photogr.

FIG. 244. — CLOCHER DE SAINT-AUBIN-DE-BLAIGNAC.

LES CLOCHERS POSÉS SUR L'ÉGLISE. — On peut ranger les clochers suivant bien des catégories différentes. L'une des classifications les plus rationnelles est basée sur les rapports du clocher avec l'église qu'il accompagne: clochers isolés, clochers partant de fond mais tangents à l'église, clochers montés sur l'église. Lorsque le clocher est superposé à l'église, une difficulté de construction se présente, provenant de ce qu'il est toujours moins long et généralement moins large que cette dernière: l'une des parois au moins porte donc sur les voûtes ou sur un arc. L'architecte de l'église de Bayas, laquelle est moderne, en vue d'alléger ce quatrième côté, l'a fait de planches et il l'a soutenu, dans la nef, par de fortes poutres. A Cazaugitat, le clocher occupe, non pas un bout, mais un angle de la nef, l'angle Nord-Ouest, et on a dû, pour le porter, construire un pilier. Ce sont des expédients. Une combinaison plus rationnelle et plus en faveur assoit le clocher sur les deux arcs-doubleaux du chœur, comme à Saint-Hilaire-du-Bois[2], ou du faux transept, ce qui est plus fréquent.

Ces clochers posés sur l'église ont quelquefois une largeur suffisante pour que leurs murs latéraux s'appuient sur les murs mêmes de la nef ou sur les arcs du transept; Aillas, Saint-Martin-de-Laye, Saint-Denis-de-Piles (fig. 128), Montagne (fig. 86), Gardegan. Ils peuvent, dans ce cas, être nettement barlongs: Camarsac, Saint-Pey-de-Castets, Saint-Sulpice, Cameyrac, La Tresne, etc. Dans d'autres églises, sans doute pour conserver au clocher un plan à peu près carré sans lui donner des dimensions démesurées, on a fait le premier étage du clocher plus étroit que la nef ou que le faux transept: les murs de flanc sont alors construits sur des arcs longitudinaux puissants et le parement extérieur de ces murs se relie par un glacis au parement extérieur des murs du rez-de-chaussée. Ce parti a été suivi dans une famille d'églises dont il a été parlé déjà et qui porte le clocher sur le faux transept: Tourtirac, Saint-Martin-de-Mazerat (fig. 205), Saint-Vincent-de-Pertignas (fig. 257), Sainte-Radegonde. Ce dernier

1. Dessins de L. Drouyn dans le *Bulletin monumental*, t. XXIV, p. 500-504. — 2. Ce clocher a été démoli et remplacé par un clocher-pignon qui est posé sur l'arc triomphal. Près de Saint-Hilaire, à Saint-Romain-de-Vignague, une paroi transversale charge l'arc triomphal et l'autre est à $1^{m}70$ environ à l'Ouest de l'arc-doubleau oriental du chœur.

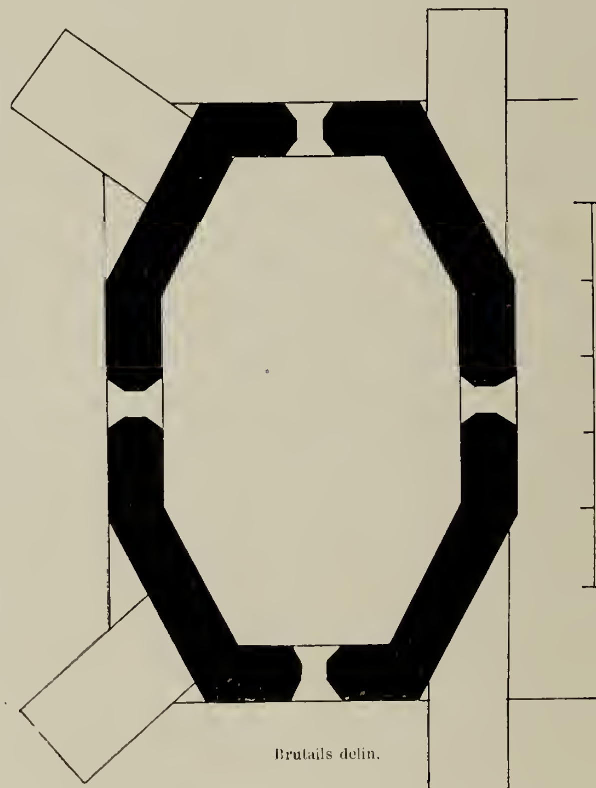
clocher a disparu[1]. Un glacis analogue se peut observer à Bayon (fig. 29) et à Saint-Romain-de-la-Virvée, qui ont leur clocher à l'Ouest de la nef.

A propos des rapports du clocher avec l'église, il n'est pas superflu de signaler les trompes placées à Barsac sur la façade, dans les angles rentrants de la tour et du mur et destinées à étrésillonner le clocher, à le solidariser avec le reste de la façade.


Brutails photogr.
Fig. 245. — Clocher de Villeneuve, près Blaye.

La Gironde ne possède pas de tour-lanterne; ceux de ses clochers qui sont bâtis sur le transept ou sur le faux transept sont fermés du bas par une voûte qui est à peu près à la hauteur de celles de la nef et du chœur.

Les clochers isolés et les clochers accolés montant de fond. — Les clochers isolés peuvent être ouverts au rez-de-chaussée : celui de Saint-Émilion (fig. 133) a été clos après coup et l'ancien clocher de Saint-Michel de Bordeaux également. Parmi les clochers accolés à l'église, certains communiquent parfois avec elle par une simple porte : Sainte-Croix de Bordeaux (fig. 6), Villenave-d'Ornon (fig. 154), Saint-Macaire (fig. 140), etc. Le rez-de-chaussée du clocher d'Uzeste (fig. 146) se réduit à un couloir et c'est le premier étage qui s'ouvre sur l'église par une porte que dessert un escalier. Le bas du clocher, plus largement ouvert, forme chapelle à Cartelègue, à Gironde, à Saint-Ciers-de-Canesse.


Brutails delin.
Fig. 246. — Plan du clocher de Saint-Brice.

Le rez-de-chaussée des clochers constitue les deux bras du transept à Salignac; un bras à Cars (fig. 45), Villeneuve-de-Blaye (fig. 245), Saint-André-de-Cubzac (fig. 121), Saint-Genès-de-Queuil, Saint-Médard-en-Jallès, etc.; le chevet à Mareillac, Tresses (fig. 261), dans l'ancienne église de Macau (fig. 260); le porche, à Lormont, où le clocher s'élevait en 1434[2], et en bien d'autres endroits.

On a utilisé les salles de premier étage de certains clochers : on y a installé à Uzeste le trésor et à Saint-Macaire une chapelle, où il reste une piscine.

1. L'ancienne église de Saint-Yzans (Médoc) présentait, avec un chevet plat, une disposition analogue, si l'on en juge par un dessin de 1878, conservé par la Commission départementale des Monuments historiques. — 2. Mai 1434. Achat de poisson « per obs aus massons qui talhavan la peyra per far lo campanili de Larmont » (G 241, fol. 261 v°).

La forme des tours; les flèches. — Tous ces rez-de-chaussée sont sur plan carré ou rectangulaire : seul, le clocher de Saint-Macaire est, dès le pied, octogonal. Les tours qui gardent leur forme carrée jusqu'à la naissance de la flèche sont les plus nombreuses, même parmi celles qui sont de type gothique, telles que Saint-Émilion (fig. 134) ou Uzeste (fig. 148). Toutefois, le plan passe au polygone à l'étage supérieur du clocher Nord de Vertheuil (fig. 153) et plus bas, dès le niveau où la tour se dégage de l'édifice, dans le clocher de La Sauve (fig. 71) et dans le clocher de Gaillan, déposé et reconstruit en 1844, qui ressemble aux clochers auvergnats[1]. Saint-Brice (fig. 246) et Puynormand ont un clocher octogone allongé dans le sens de la largeur, posé sur une souche rectangulaire; la transition se fait grâce à des trompes. Enfin, le clocher de Saint-Éloi de Bordeaux donne en plan un polygone irrégulier.



Brutails photogr.

Fig. 247. — Clocher de Saint-Androny.

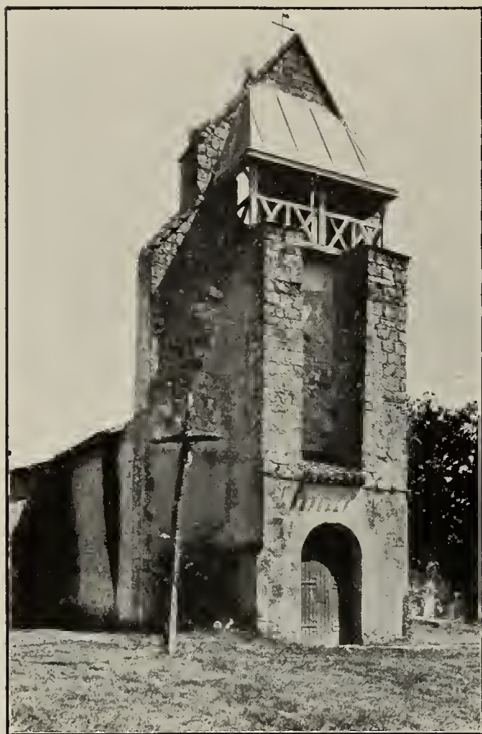
Quelques églises rurales de la Gironde ont une flèche à huit pans. Si on prend à la lettre un procès-verbal de 1759, le clocher de Sainte-Foy était surmonté d'« une flèche ronde... de pierres »[2]. Cette flèche conique ou en calotte est une exception. Baurein mentionne à Saint-Laurent (Médoc) (fig. 344)[3], Saint-Michel-de-Rieufret[4], Listrac[5], des flèches de pierre qui subsistent; à Bruges, une flèche couverte d'ardoises[6]. Ces flèches jurent avec les tours, trop massives, qui les portent.

Aussi bien, nos clochers girondins ont d'ordinaire une apparence robuste qui ne va pas sans quelque lourdeur. Certains néanmoins ne manquent pas d'élégance : Saint-Éloi de Bordeaux, Lafosse (fig. 183), Saint-Ciers-de-Canesse, Villeneuve-de-Blaye (fig. 245) ou bien encore le clocher, récemment et si malheureusement renversé, de Saint-Androny (fig. 247).

Le voûtement du clocher. — Les clochers ont parfois une ou deux voûtes; nous savons que les voûtes d'ogives des clochers de Macau (rez-de-chaussée) (fig. 193) et de Saint-André-de-Cubzac (premier étage) (fig. 122) sollicitent l'attention par la forme outrepassée de leurs formerets. Il existe également des ogives dans les clochers de Villeneuve (rez-de-chaussée) (fig. 182) et de Sainte-Croix de Bordeaux (premier étage) (fig. 288). Une coupole est souvent construite dans les clochers, et c'est sous un clocher, à Montagne (fig. 85), que se trouve l'unique voûte girondine du Moyen-Age qui réunisse les deux systèmes, coupole et croisée d'ogives. Des berceaux se rencontrent sous quelques clochers, Uzeste, Saint-André-de-Cubzac, etc.; mais les types de voûte propres à cette partie de l'église sont différents. La recherche des constructeurs s'est exercée, leur ingéniosité s'est affirmée spécialement sur ce point.

1. Voir une élévation Est du chevet et du clocher de Gaillan dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1847, après la p. 10. — 2. E suppl. 5236. — 3, 4, 5, 6. *Variétés bordeloises*, t. II, p. 128; t. V, pp. 140-141; t. III, p. 60; t. III, p. 269. Nouv. éd., t. I, p. 303; t. III, p. 79; t. II, p. 49; t. II, p. 173.

Les clochers-arcades : leur place et leur silhouette. — Plus encore que les clochers en forme de tour, les clochers réduits à un simple mur percé de baies ont eu besoin de réparations et de réfection : le millésime 1648 est gravé sur celui de Berthès; celui de Camiran fut frappé par la foudre en 1674 [1], et Viollet-le-Duc a commis au moins une grave imprudence en publiant comme ancien le sommet du clocher de Lalande-de-Pomerol [2].



Brutails photogr.
Fig. 248. — Clocher de Marimbault.

De ce qui a été ci-dessus exposé touchant l'emplacement des clochers, je retiendrai que le clocher-arcade est habituellement sur le mur de façade ou au-dessus de l'arc jeté à l'entrée du chœur.

La silhouette générale du clocher-arcade n'est pas toujours la même: le pignon peut être aussi large que la base du clocher : Blasimon, Lucmau, etc.; ou bien, à un certain niveau, le mur se rétrécit de chaque côté, soit par un ressaut horizontal, soit plutôt en glacis (fig. 248): c'est la forme la plus fréquente. Les contreforts montent contre la partie inférieure ou, au contraire, comme à Masseilles (fig. 249), à Frontenac et Arbis, ils sortent du talus d'un avant-corps dans lequel la porte est ouverte.



Brutails photogr.
Fig. 249. — Clocher de Masseilles.

Quelques-uns de ces clochers sont terminés carrément, sans pignon : à Soulignac, Cauvignac, Saint-Côme. Le clocher-arcade de Pessac-de-Gensac (fig. 250) porte trois clochetons curieux, terminés en pseudo-coupole, comme certains pinacles de l'Angoumois.

Les clochers-arcades : les baies, les balcons et auvents, les escaliers. — Les baies, en nombre variable, servent à suspendre les cloches. L'arc en est souvent très surélevé, afin que la cloche puisse tourner sur ses tourillons, lesquels sont engagés dans une encoche de la moulure d'imposte.

Quelquefois, surtout en Bazadais, l'étage des toits est desservi par un balcon posé partie sur un retrait du mur, partie sur des corbeaux ou sur une moulure saillante : Au Tourne, à Montussan, à Préchac, à Lucmau, à Noaillan, etc. Les cloches sont souvent abritées par un auvent de charpente, sur une face ou sur les deux : à Insos, par exemple, ou à Lucmau (fig. 250 *bis*). Mais précisément, à Insos, les auvents dissimulent une assez riche décoration du XIVe siècle (fig. 251), ce qui tend à prouver que l'usage de ces abris n'est pas très ancien.

1. E suppl. 3516. — 2. *Dictionnaire d'architecture*, t. III, p. 403. Le dessin est, d'ailleurs, fantaisiste.

Le double auvent et sa galerie ont été faits à Préchac pendant les premières années du XVIII[e] siècle, en 1709 ou un peu avant[1].

On accède aux cloches par des moyens de fortune, rarement par un escalier en colimaçon disposé dans une tourelle, à Saint-Exupéry, Goualade, Gans, Lucmau, ou droit et rampant sur l'un des flancs, à Pian, Bagas, etc. A Saint-Martin-de-Monphélix (fig. 179), cet escalier est sur le revers oriental du mur de façade et séparé de la nef par une cloison.



Brutails photogr.

Fig. 250. — Clocher de Pessac-de-Gensac.

L'idée même du clocher-arcade exclut toute recherche monumentale. Cependant, la disposition des contreforts, des glacis, quelques cordons de moulure, enfin, dans les clochers gothiques, des crochets ou des pinacles[2] donnent à ces grands murs un pittoresque, un mouvement qui ne sont pas dépourvus de charme.

Les cryptes : programme de la construction. — Les dispositions adoptées pour les cryptes en élévation tendent à résoudre le problème suivant : voûter la crypte sans trop en augmenter la hauteur sous clef. Un berceau tenant toute la largeur aurait eu une flèche démesurée : à Saint-Ciers-d'Abzac (fig. 123), on réduisit la portée en construisant des arcades latérales et on plaça la naissance du berceau si bas qu'il fallut, pour couvrir ces arcades, recourir aux pénétrations ; à Saint-Seurin de Bordeaux (fig. 17 et 18), Baron (fig. 184) et La Libarde (fig. 185), on divisa l'édifice dans le sens de la largeur en trois nefs. L'exiguïté de ces nefs était telle qu'on dut adopter, pour type des supports, la colonne monostyle (fig. 252), moins encombrante que les piliers, et comme le chapiteau des colonnes ne pouvait pas recevoir à la fois les arcades et les doubleaux, on a fait sortir ceux-ci de celles-là. Enfin, il est possible que l'absence d'un pied-droit spécial pour les doubleaux soit cause que ces derniers, à Saint-Seurin (fig. 18), naissent au niveau du tailloir des arcades et, par suite, n'atteignent pas l'intrados des berceaux : entre l'arc et la voûte on a maçonné un mur, qui transmet à l'arc les pesées.



Brutails photogr.

Fig. 250 *bis*. — Lucmau.

1. E. suppl. 2136. — 2. Le clocher de Frontenac a des crochets et deux pinacles (Eau-forte, dans les *Variétés girondines*, t. I, après la p. 486). De même, celui de Saint-Symphorien (Album de la Commission départementale des Monuments historiques).

Les édicules portant un autel secondaire. — Nous savons qu'à Saint-Seurin de Bordeaux comme à Saint-Émilion un autel secondaire dominant le maître-autel était placé en arrière de celui-ci, sur un édicule qui subsiste dans la seconde de ces deux églises. Une disposition semblable a été signalée à la cathédrale[1] et à Saint-Michel. Un document de 1851 décrit, à Saint-Michel, une « petite voûte établie derrière le maître-autel et sur laquelle on a établi un second autel supérieur au premier »[2].

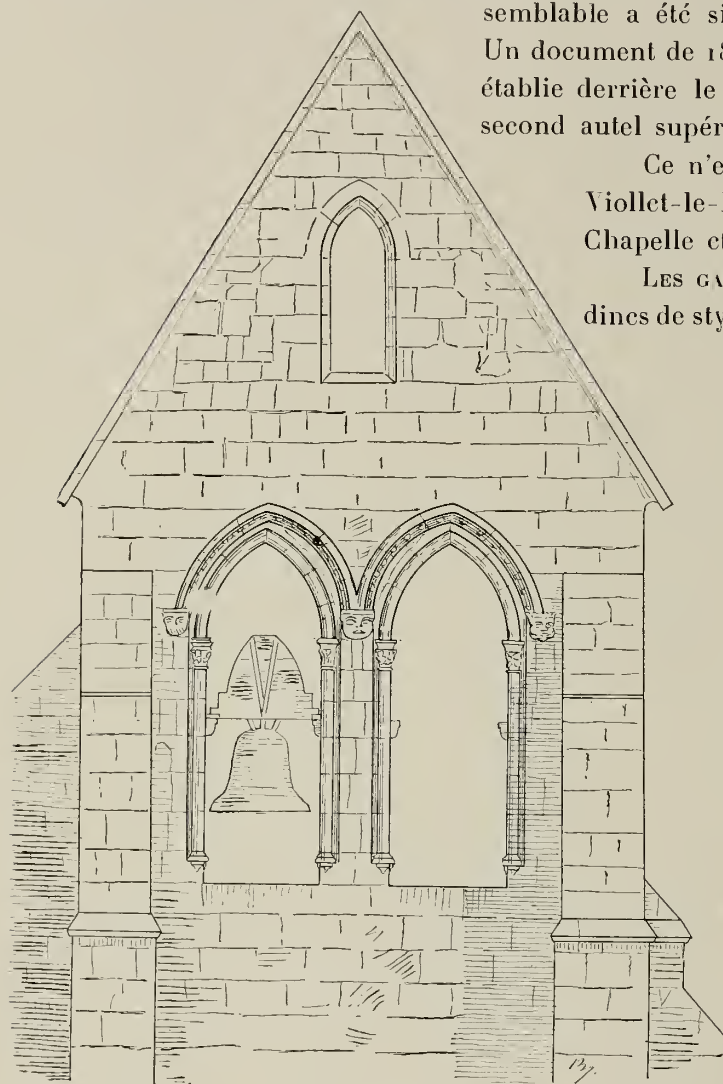


Fig. 251. — Clocher d'Insos. Brutails delin.

Ce n'est pas un usage particulier à notre pays : Viollet-le-Duc, entre autres, l'a étudié à la Sainte-Chapelle et dans quelques autres églises[3].

Les galeries et les tribunes. — Les églises girondines de style local n'ont rien qui ressemble au triforium. La galerie ménagée à hauteur des fenêtres dans le chœur de La Sauve (fig. 252 *bis*) est un passage de service qu'aucun détail n'accuse dans l'ordonnance de cette partie du monument. La galerie de l'abside de La Réole s'affirme davantage. Saint-Seurin de Bordeaux possède, dans le transept méridional, un passage sur corbeaux et la nef Du Rivet a aussi, le long et à l'intérieur de ses murs de flanc, un passage qui répond à un brusque amincissement de ces murs.

Dans l'église de Cornemps, la porte est surmontée d'un compartiment qui s'ouvre largement en dedans et qui prend jour en dehors par une fenêtre en croix. C'est une loge plutôt qu'une tribune proprement dite.

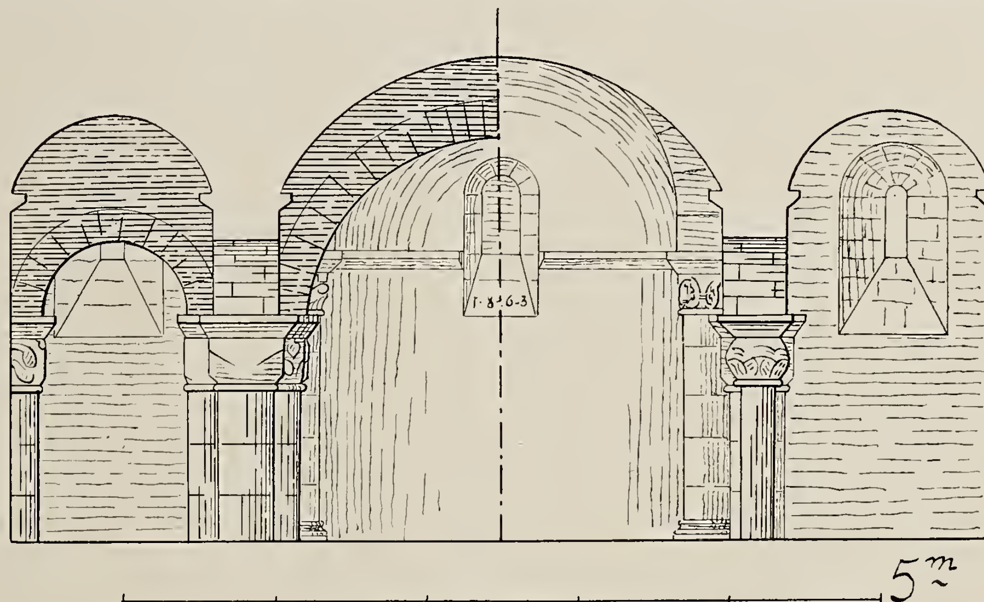
La plus ancienne de nos tribunes est à Vertheuil (fig. 252 *ter*) : c'est un simple encorbellement, un très gros cul-de-lampe du xvᵉ siècle, qui doit avoir porté un orgue. Plus tard on fit à Saint-André de Bordeaux, à Saint-Michel-de-Rieufret, à Lormont, à Notre-Dame de Bordeaux, à Barsac, à La Réole[4] (fig. 252 *quater*), des tribunes plus vastes. Dans les ailes de la tribune, à Saint-Michel-de-Rieufret, l'avancée est soutenue par une pile qui produit un assez vilain effet; à Notre-Dame de Bordeaux et à Barsac (fig. 25), les trois compartiments surplombent. Ces dernières tribunes sont de vrais chefs-d'œuvre.

Les poutres de gloire et les balustrades. — Nous n'avons plus en Gironde une seule poutre de gloire. Lalande-de-Pomerol garde, à l'entrée du sanctuaire, des corbeaux peu saillants qui pourraient avoir servi à soutenir les extrémités d'une de ces poutres. On enleva,

1. L. de Lamothe, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1842, p. 403; *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1852, pp. 61-62. Cet autel s'appelait l'autel de Prime : on y disait les « messes matutinelles » et on y déposait le Saint-Sacrement (Lopès, *L'Église Saint-André*, éd. Callen, t. I, p. 136). Ce dernier détail rappelle qu'à Sainte-Croix, au xivᵉ siècle, la réserve eucharistique était derrière le grand autel (II 424 et 465). — 2. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1851, p. 42. Cfr. ce que dit le marquis de Castelnau dans le *Courrier de la Gironde*, du 23 janvier 1853 — 3. *Dictionnaire d'architecture*, t. II, pp. 34 et suiv. — 4. Cette tribune de La Réole fut peut-être construite en 1764 (*Acta memorabilia*, E suppl. 2904).

en 1704, à Saint-Michel de Bordeaux, « la poutre quy traversoit la nef du cœur »[1]; mais il s'agissait peut-être d'un étrésillon placé là pour parer aux désordres qui se produisirent, vers la fin du XVII[e] siècle, dans cette partie de l'église.

Il ne reste rien des balustrades que les époques romane et gothique ont dù élever à l'intérieur des églises. Saint-Médard-en-Jallès en possédait une en bois, fort curieuse, paraît-il,



Brutails delin.

FIG. 252. — CRYPTE DE LA LIBARDE. COUPE EN TRAVERS.

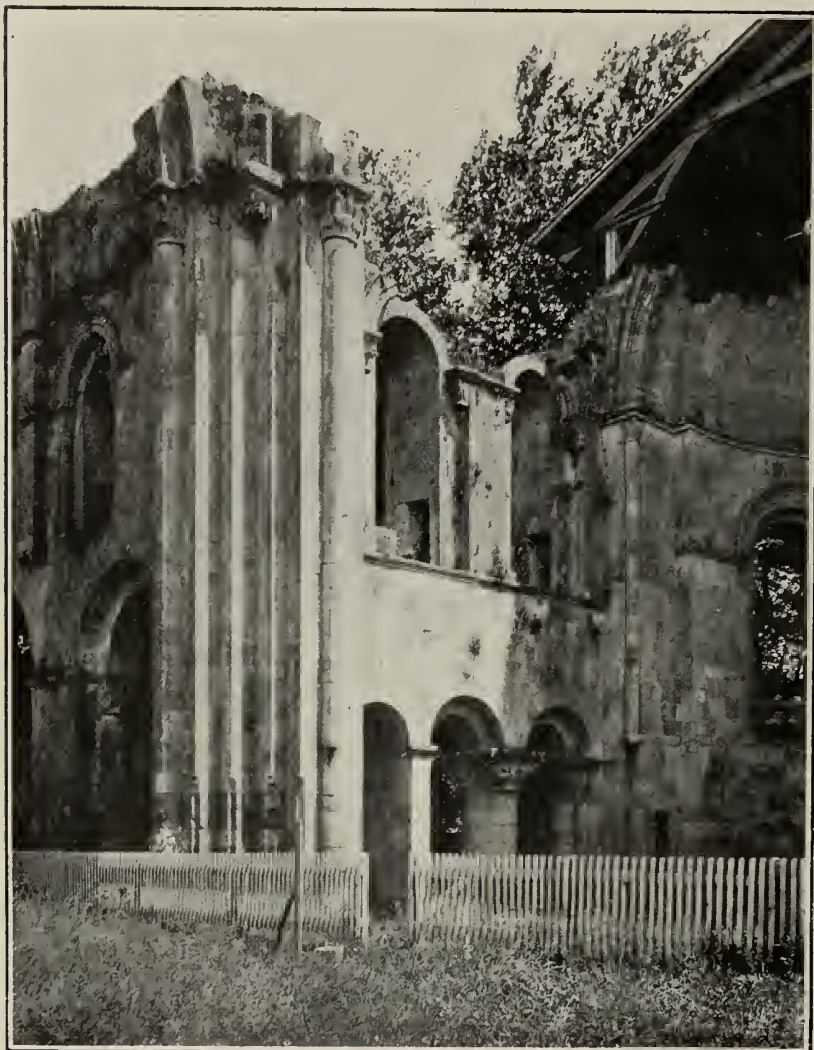
et du XV[e] siècle; elle était incomplète lorsque le marquis de Castelnau la vit, le reste ayant servi à clôturer un parc à cochons[2]. Nous avons, du moins, quelques tables de communion du XVIII[e] siècle et du XVII[e] : la table de communion en pierre de la paroisse de La Sauve, qui est de 1672, la table de communion en fer forgé de Saint-Michel-de-La-Rivière, qui est de 1777[3].

LES VEYRINES. — Ce mot s'appliquait originairement aux fenêtres : « Per neteyar la gleysa et veyrines et pilars »[4]. Il désigne des ouvertures par lesquelles on fait passer des enfants ou des malades suivant une pratique très répandue[5]. Les documents nous apprennent l'existence de *veyrines* qui ont disparu depuis : à Beautiran[6], à Saint-Jean-d'Illac[7]. Suivant la remarque de M. Lamartinie[8], les *veyrines* se trouvaient principalement dans la Terre Gasque, dans l'Entre-deux-Mers et sur la rive droite de la Dordogne. L'église de Lugos montre les traces d'une *veyrine* dans la paroi Nord du chœur et une fenêtre basse de Cérons est peut-être une ouverture du même genre. On trouverait sans doute encore dans la Terre Gasque et le pays de Cernès des *veyrines* qui n'ont pas cessé de servir : le curé de X... demandait naguère à M. Berniquet, préfet de la Gironde, de faire observer un arrêté de 1826 qui condamnait une *veyrine*.

LES OUVERTURES POUR LE JET D'ÉTOUPES. — Nous ne connaissons que par les textes l'usage de jeter de la bourre, des roses, des oublies, le jour de la Pentecôte[9]. Il n'est pas resté trace, que je sache, des ouvertures qui devaient être percées dans les voûtes à cet effet.

1. G 2260. — 2. Notes du marquis de Castelnau, t. II, pp. 346 et 348. — 3. Abbé Lamartinie, *Un coin du Fronsadais*, p. 123. — 4. 1496 (G 2257, fol. 134). — 5. Voir, par exemple, Ch. Texier, *Asie Mineure, Description géographique, historique et archéologique*, t. II, p. 283. Sur les *veyrines* dans la Gironde : Baurein, *Variétés bordeloises*, t. V, p. 233, et nouv. éd., t. III, pp. 136-137 ; Augier, *Société archéologique*, t. IX, pp. 125 et suiv. ; abbé Lamartinie, *Un coin du Fronsadais*, pp. 128 et suiv. — 6. 1610 (E suppl. 1366). — 7. 1648 (G 16). — 8. *Op. cit.*, p. 129. — 9. Gaufreteau, *Chronique bordelaise*, t. I, p. 325. 1472 : achat de résine « per gitar lo S[t]-Sperit » (G 1456, fol. 58 v°). 1492 (G 490). 1504 : « borre de fillasse, pour gecter le feu le jour de Pentecoste, à la grand messe » (G 1460, fol. 5 v°). 1519 : oublies que l'on jette le jour de la Pentecôte pendant l'Évangile (G 1461, fol. 2 v°). 1587 (G 493). Cfr. *Annales archéologiques*, t. X, p. 98.

Les tabernacles et les crédences. — Des églises ont, à proximité de l'autel, un placard ou deux, dont l'encadrement est plus ou moins riche : du côté de l'Évangile, à Saint-Émilion et à La Sauve, ce pourrait être un tabernacle ; du côté de l'Épître, c'est une crédence. L'édicule Renaissance de Bouliac, qui est monté sur pied et placé au Nord de l'autel[1], paraît être un reliquaire. Les jolies crédences sont assez nombreuses : Saint-Martial[2], Nérigean[3], chapelle Sud de La Réole, Insos, etc. Celle de Villemartin est plus simple ; Cazevert a une crédence munie de rainures pour les planchettes ; dans celle de Saint-Hilaire-du-Bois, des compartiments latéraux sont à deux étages, et les tablettes qui les séparent sont des dalles de pierre.



Brutails photogr.

Fig. 252 *bis*. — Chœur de l'église abbatiale de La Sauve.

A Bossugan, comme dans une chapelle désaffectée de Saint-Pey-de-Castets, l'autel est adossé à une cloison : d'un côté, est percée à travers cette cloison la porte de la sacristie ; de l'autre, est une crédence ou un tabernacle[4]. Drouyn, dans les *Variétés girondines*[5], décrit quelque chose de pareil dans l'église de Ruch.

Les cadrans solaires. — Les cadrans dont il s'agit ici sont très rudimentaires. Placés au Sud, généralement vers le chevet, ils comprennent un cercle ou un demi-cercle grossiers, avec un petit nombre de rais. Au centre, apparaissent encore parfois les restes d'une tige de fer. Pas de chiffre, sauf à Tarnès, où quatre barres figurent 4. C'est tellement insignifiant que l'on peut voir bien des cadrans de ce genre sans en reconnaître l'objet. J'ai observé de ces cadrans à Arbis (au moins trois), à Lugasson, Romagne, Postiac, Génas, etc. Le cadran solaire d'Uzeste est déjà très perfectionné.

Les bénitiers extérieurs. — Les bénitiers placés à l'extérieur, contre les pieds-droits des portes, ne sont pas aussi rares qu'on l'a dit. A ceux de Saint-Loubès, Moulis, Cabara, Saint-Aubin et Montussan[6], qui sont déjà connus, on peut ajouter les bénitiers de Sainte-Gemme,

1. Publié dans mon *Album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde*, pl. XXXVIII. — 2. Dessiné dans L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. III, eau-forte avant la page 223 ; cfr. mon *Album d'objets d'art*, pl. XXXVIII Cette crédence est placée bien haut pour son objet — 3. *Album d'objets d'art*, pl. XXXVIII. — 4. *Album d'objets d'art*, pl. XXXV. — 5. T. II, p. 458. — 6. *Choix des types*, p. 9 ; *Variétés girondines*, t. I, pp. 24 et 61-62 ; *Société archéologique*, t. II, pl. X.

Espessas, Villegouge, Saint-Antoine-Du-Qucyret, Croignon (1614)[1]. L. Drouyn avait vu à Lestiac un bénitier extérieur, « qui datait de l'époque de la construction de l'église, XII[e] siècle »[2].



Brutails photogr.

FIG. 252 *quater*. — TRIBUNE DE LA RÉOLE.

LES PUITS, CHEMINÉES ET MONTOIRS. — L'église de Saint-Gervais est sur une source : en 1734, on découvrit un puits à l'entrée du sanctuaire[3]. L'église de Cadarsac est pareillement bâtie au-dessus d'une fontaine, et nous savons que la chapelle de Sainte-Remède, près Nérigean, abrite également une source.



Brutails photogr.

FIG. 252 *ter*. — TRIBUNE DE VERTHEUIL.

Je ne me rappelle pas avoir vu de cheminée dans les églises de la Gironde. Mais un marché passé en 1496 pour la construction d'une chapelle au château de Génissac prévoit l'établissement d'un « chauffe-pié »[4] et une ordonnance archiépiscopale prescrivit, en 1683, de détruire une petite cheminée qui était pratiquée à côté de l'autel dans l'église de Saint-Magne[5].

De même, c'est par un texte que nous est révélée l'existence d'un montoir en pierre au-devant de l'église de Saint-Aubin-en-Jallès[6].

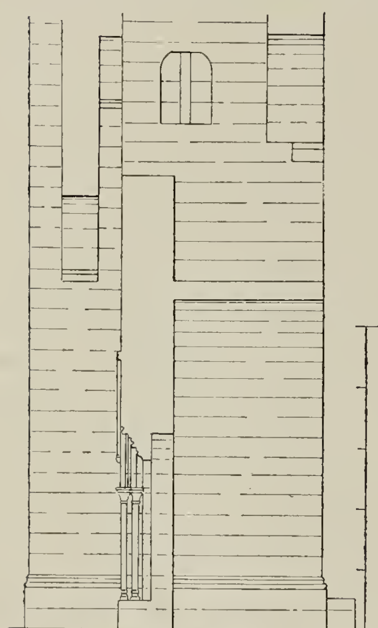
1. *Album d'objets d'art*, pl. LVI. — 2. Notes manuscrites, t. XLVI, p. 510. — 3. E suppl. 100. — 4. J'ai publié ce document dans la *Revue historique de Bordeaux*, 1910, pp. 59-60. M. Lauzun nous apprend que l'oratoire du château de Bonaguil renferme une cheminée (*Le Château de Bonaguil*, 3[e] éd., p. 35). — 5. Abbé Gaillard, *La Baronnie de Saint-Magne*, t. II, pp. 24-25. — 6. E suppl. 505.

CHAPITRE VIII

La fortification des églises

La fortification des églises : ses causes. — Les ouvrages avancés ; les cimetières défendus. — La fortification du corps de l'église : mâchicoulis ; bretèches ; échauguettes. — Les fortifications entre voûte et toit ; départ des escaliers. — Les créneaux, meurtrières, etc. — La fortification du clocher.

La fortification des églises : ses causes. — Un très grand nombre d'églises de la Gironde ont reçu des fortifications ; mais ce sont des fortifications de fortune, ajoutées après coup, surtout aux xvie et xviie siècles. Pas une de ces églises, à ma connaissance, n'a été construite pour servir de forteresse.



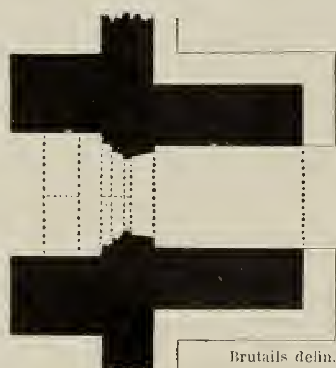


Fig. 253. — Porte fortifiée a Cudos.

L'église, par la hauteur de ses murailles, par la masse de sa construction, avait déjà une valeur défensive[1] ; l'immunité que le droit lui conférait était une garantie de plus. Les habitants y déposaient donc leurs biens, en nos contrées comme ailleurs[2], et s'y réfugiaient en cas de danger. En 1276, l'archevêque de Bordeaux se plaignait qu'un de ses vassaux eût été appréhendé par ordre du sénéchal de Gascogne, lequel avait fait enlever de l'église de Cabanac « le blé, le vin, les armures et autres objets mobiliers » que ledit vassal y avait placés en prévision des événements[3]. Le testament, rédigé en 1439, d'un habitant d'Uzeste mentionne du numéraire gardé dans une arche que le testateur a dans l'église[4], et plus tard, en 1622, nous voyons que les gens de Lussac « avoint réfugié tous leurs biens » dans l'église de ce lieu[5]. C'était une raison de plus pour fortifier les églises.

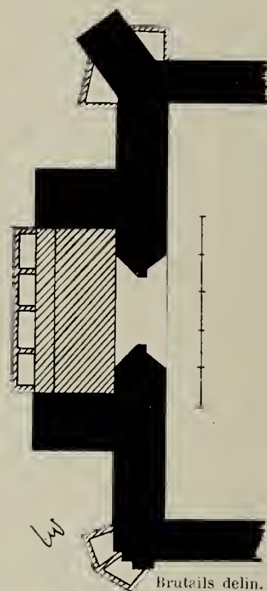


Fig. 254. — Façade fortifiée a Saint-Jean-de-Blaignac.
(Les parties hachées représentent les projections des défenses.)

Le « vallum » de l'église de Guilleragues, qui est mentionné en 1170[6], devait être un ouvrage défensif. Les églises étaient désignées aux coups de l'assaillant et nombreuses sont celles qui furent assiégées : Soulac, Saint-Ferme, Blasimon, Mérignac[7], Podensac[8], Lussac[9], Camblanes[10], Langon[11], Rimons[12], etc.

1. En 1649, on avait porté nuitamment sur les voûtes de l'église de Saint-Macaire des mousquets, fusils, etc. ; ordre fut donné de murer la porte qui donnait accès à l'horloge (*Archives historiques de la Gironde*, t. XLIII, p. 350). — 2. Ch. Desmoulins, *Bulletin monumental*, t. XXIII, p. 24. — 3. *Cartulaire de Saint-Seurin*, p. 360. — 4. Duluc, notaire. — 5. E suppl. 4901. — 6. *Archives historiques de la Gironde*, t. I, p. 188. — 7. Baurein, *Variétés bordeloises*, t. II, pp. 298-299 ; nouv. éd., t. I, p. 403. — 8. Même ouvrage, t. V, pp. 200-203 ; nouv. éd., t. III, pp. 115-117. — 9. 1622 (E suppl. 4901 et 5521). — 10. 1649 (*Archives historiques*, t. XLIII, pp. 346-349). — 11. 1653 (E suppl. 1948). — 12. 1653 (E suppl. 3469). Le texte ne dit pas que l'église de Rimons ait été assiégée, mais que l'archiprêtre et d'autres personnages étaient réfugiés « dans le fort de l'esglise ».

Les ouvrages avancés. — On couvrit par des ouvrages avancés certaines églises, comme Soulac ou Saint-Vivien; Baurein parle d'« une espèce de ravelin » qui protégeait l'église de Cabanac[1] et qui n'était sans doute autre chose que le vaste porche fortifié décrit par Drouyn[2]. Un autre ravelin protégeait l'église de Targon, sur le front Ouest[3]. Durand a étudié le cimetière fortifié de Marcamps[4]; le mur de clôture, que j'ai vu démolir, était percé d'embrasures pour la mousqueterie. En 1612, un particulier de Sadirac avait fait provision de matériaux pour construire une maison; « sur ce, les mouvementz et rebélions de guerre de ceux de la Prétandue Réformée Religion estant survenus, la pierre... seroict esté prinse et emploïée pour fortifier l'esglise de ladite parroisse de Sadirac, fermer et clore le semeintière »[5]. Le porche de Lège montre des meurtrières avec mire et destinées aux armes à feu.

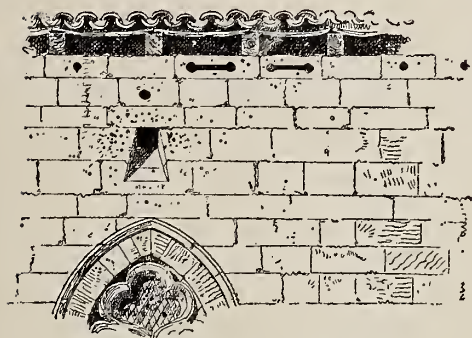


Fig. 255. — fenêtre défendue a l'ancienne église de branne.
Dessin de L. Drouyn
(Extrait des *Variétés girondines*, t. I, p. 37).

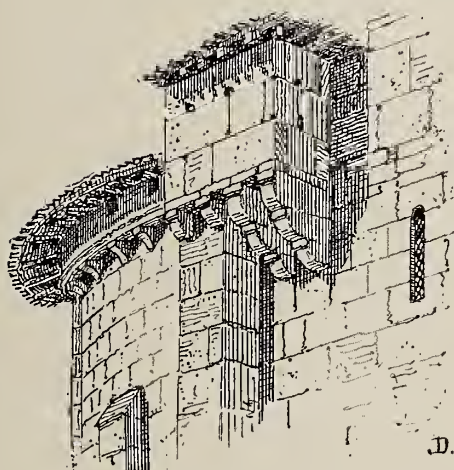


Fig. 256. — échauguette a martres.
Dessin de L. Drouyn
(Extrait des *Variétés girondines*, t. III, p. 150).

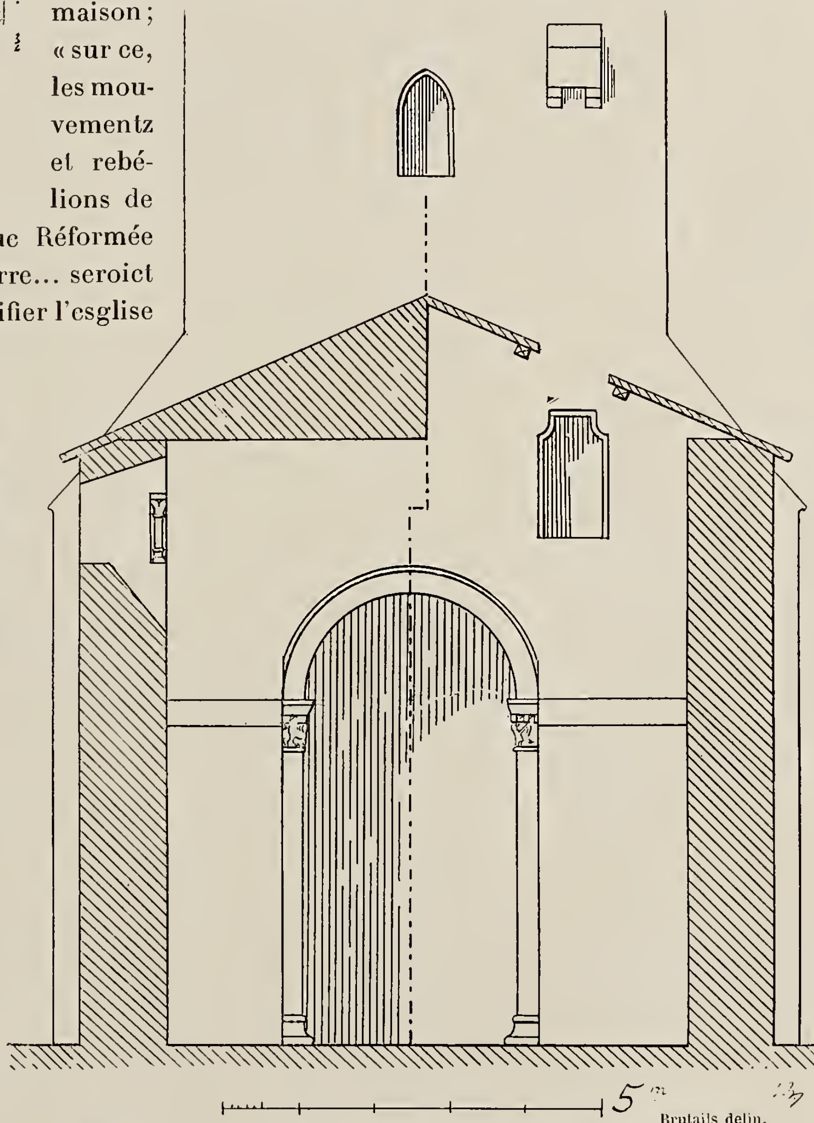


Fig. 257. — saint-vincent-de-pertignas, porte d'accès au clocher.

La fortification du corps de l'église. — C'est plus fréquemment l'église elle-même qui a reçu les éléments de défense.

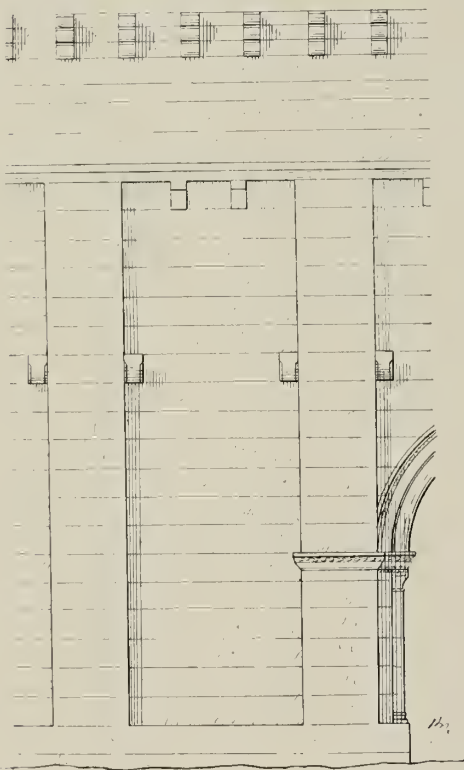
1. *Variétés bordeloises*, t. V, p. 193; nouv. éd., t. III, p. 111. — 2. *Bulletin monumental*, t. XXIV, p. 504. La Commission départementale des Monuments historiques a de ce porche, aujourd'hui démoli, des dessins faits en 1863 : les défenses consistent en cinq archères, une au Nord, une au Sud et trois à l'Ouest. — 3. E suppl. 3600. — 4. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1865-1866, pp. 49-51. Pour Civrac de Médoc et plus généralement pour le Fronsadais et le Cubzaguès, v. Baurein, *op. cit.*, t. II, p. 65; nouv. éd., t. I, p. 264. — 5. II 495. L. Drouyn, dans ses Notes manuscrites (t. XLVII, p. 275), a signalé à Tauriac un porche fortifié du xvi[e] siècle, qui n'existe plus.

On se préoccupa principalement de battre les abords immédiats de la porte : à Saint-Ferme (fig. 135) et à Cudos (fig. 253), on jeta d'un contrefort à l'autre, en travers de la façade, un arc qui n'adhérait pas à cette façade. A Saint-Jean-de-Blaignac (fig. 254), un arc analogue portait un balcon où se tenaient les défenseurs; les mâchicoulis étaient en avant; des échauguettes posées sur les contreforts d'angle flanquaient cet ouvrage principal. Les bretèches étaient plus fréquentes : à Mourens, à Queynac, à Grézillac, à Nérigean, à Saint-Loubès [1], à la porte Sud de Puisseguin, etc. Au-dessus de la porte du transept méridional, à l'église de Montagne, on avait construit une logette qui avait en bas un mâchicoulis et sur chacune des trois faces une meurtrière [2]. L. Drouyn a publié un curieux croquis (fig. 255), sur lequel on voit un ensemble de trous d'arquebuse destinés à écarter les assaillants qui auraient tenté de forcer l'une des fenêtres de la vieille église de Branne; quelque chose d'analogue existe près des fenêtres du bas-côté Nord à Cudos. La fenêtre centrale de l'abside de Mauriac est commandée par une bretèche [3]. Ailleurs on mura les fenêtres ou on les rétrécit [4]; c'est ce qui s'est passé à Courpiac, où on aveugla les baies romanes en y réservant quelques meurtrières [5].



Brutails photogr.

Fig. 258. — Gajac.



Brutails delin.

Fig. 259. — Flanc Nord de Montarouch (fragment).



Brutails photogr.

Fig. 260. — Clocher de Macau.

L'usage des échauguettes était courant, à en juger par le nombre de celles qui nous sont

1. Eau-forte de L. Drouyn après la p. 24 de la *Monographie de Saint-Loubès*, par A. de Comet. Cette façade a été renversée. — 2. Marquis de Castelnau, Notes manuscrites, t. IV, p. 269. — 3. Eau-forte dans les *Variétés girondines*, t. II, avant la p. 499. — 4. L. Drouyn, *Congrès scientifique*, 28e session, t. II, p. 353. — 5. L. Drouyn, *Bulletin monumental*, t. XXIV, pp. 508-509.

parvenues : elles étaient juchées sur les contreforts, de façon à former de petits saillants qui enfilaient les faces de l'édifice (fig. 256). Ces bouts de tourelle agrémentent la silhouette de nos vieilles églises.

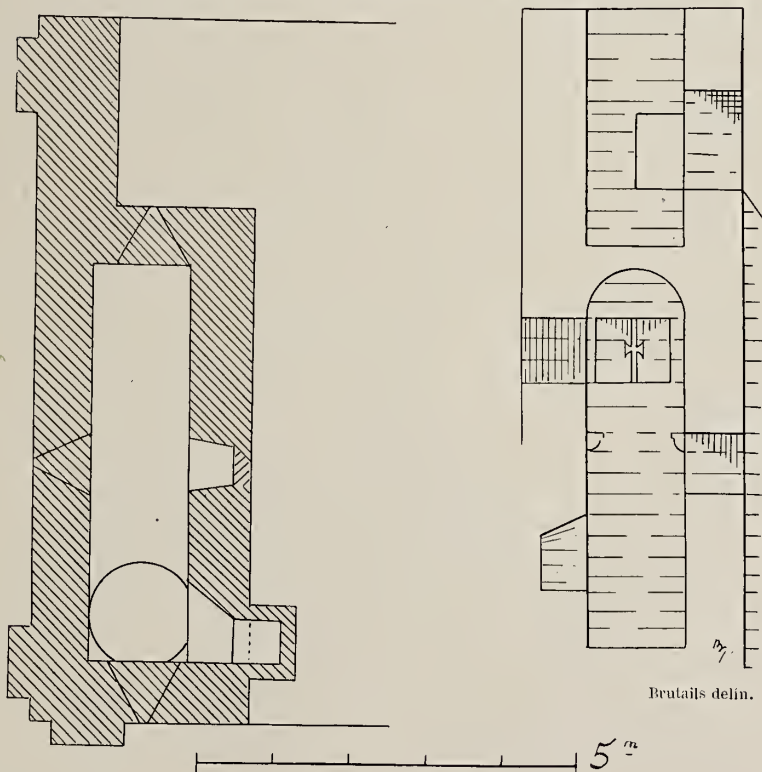
On a même cru voir à l'abside de Beychac les traces d'un hourdage : les corbeaux qui font saillie, à une certaine hauteur, sur le milieu des pans du chevet seraient là pour recevoir les liens des hourds[1]. Mais cette explication est difficilement acceptable : l'établissement d'un hourdage aurait nécessité des trous au-dessus du niveau des corbeaux[2] ; je ne vois pas comment on pourrait appuyer des hourds sur les corbeaux de Beychac.



Brutails photogr

Fig. 261. — Clocher de Tresses.

Les fortifications entre voûte et toit. — Le gros de la défense était installé au-dessus de l'église. C'est l'un des motifs pour lesquels on fait partir d'une certaine hauteur au-dessus du sol les escaliers qui desservent les voûtes : Petit-Palais, Pondaurat, Benon, Tourtirac, Birac, Blasimon, Cars, Parsac, vieille nef de Rimons, etc. A Saint-Vincent-de-Pertignas (fig. 257), le seuil de la porte est à 6m70 environ du pavé, juste au-dessous d'une bretèche qui en battait les approches.



Brutails delin.

Fig. 261 bis. — Clocher de Cameyrac.

Pour loger la défense au-dessus des voûtes, on a surélevé fréquemment les murs, notamment ceux des absides (fig. 258). L'étage de défenses ainsi installé au-dessus des voûtes communiquait avec les échauguettes et avec les bretèches. Dans ces combles se sont déroulés jadis bien des actes d'héroïsme et des scènes poignantes.

Les créneaux, meurtrières, etc. — Les crénelages sont rares à la crête des murs : Montarouch avait des créneaux sur encorbellement, dont l'encorbellement seul subsiste (fig. 259). Le marquis de Castelnau a décrit, en 1847, d'après un ancien dessin, la surélévation crénelée et percée de meurtrières cruciformes qui couronnait la nef et le chevet de

1. L. Drouyn, *Société archéologique*, t. II, pp. 153-154. — 2. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. VI, p. 123 et suiv. Drouyn voyait aussi, avec plus de vraisemblance, des corbeaux pour des hourds en haut de l'église de Queynac.

Bouliac[1]. Il importe, à ce propos, de ne pas confondre avec les créneaux ou les meurtrières les échancrures et ouvertures destinées à donner de l'air et de la lumière et à évacuer la fumée des arquebuses, mais par où on ne peut pas tirer. On a dans un certain nombre de cas, à Courpiac[2], à Saint-Martin-du-Bois, à Galgon (fig. 228), mis à profit la légère saillie de la corniche pour ménager des mâchicoulis minuscules ou plutôt des meurtrières plongeantes. L'église de Cadillac, bâtie sur les remparts mêmes, a un double mur établi de ce côté et qui forme, sur la tête des gouttcrots, un passage couvert.

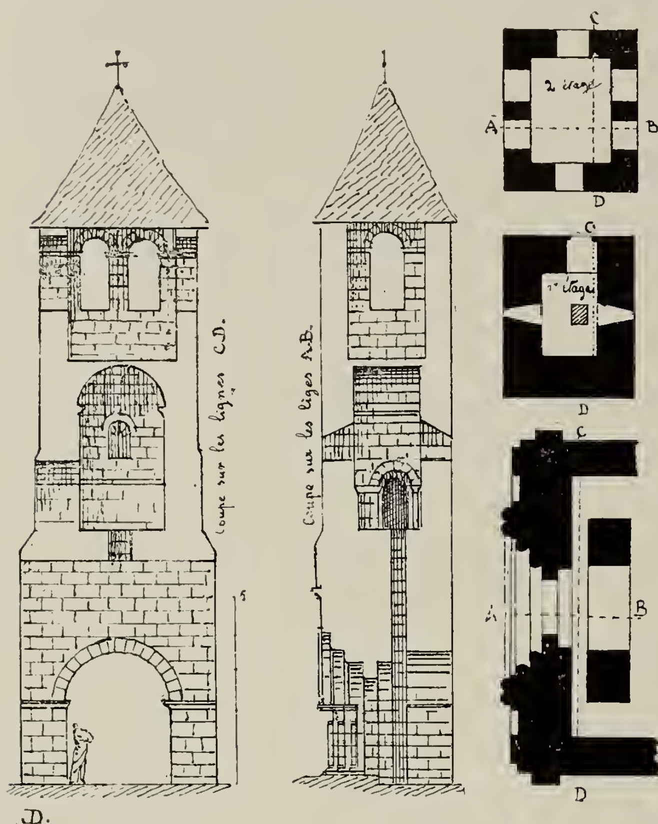


Fig. 262. — Clocher de Coirac.
Dessin de L. Drouyn (Extrait des *Variétés girondines*, t. III, p. 189).

La fortification du clocher. — Le clocher, dont la masse domine le reste de la forteresse, offrait une particulière importance. En 1589, ordre fut donné de raser le chœur et le clocher de Saint-Vivien-de-Monségur « jusques bas »[3]. Peu après, en 1591, le maréchal de Matignon confiait à un lieutenant « la charge de l'églize, fort, salle de Macau »; ce clocher de Macau (fig. 260) est un clocher-donjon qui a été, jusqu'en 1893, couronné de crénelages apparents[4]. Le clocher de Tresses (fig. 261) a l'allure d'une tour féodale. Dans les faces libres de celui de Saint-Brice, on a percé, en un jour d'alerte, grossièrement et à la hâte, des embrasures; ce clocher porte de nombreuses éraflures de balles. Cameyrac possède un clocher (fig. 261 *bis*) monté au-dessus de la façade Ouest : c'est une tour barlongue percée d'archères; des corbeaux permettaient d'établir un plancher pour servir partie de ces archères; sur la face Est, une bretèche, avec mâchicoulis ouverts à l'intérieur de la nef, commandait la porte qui donne accès au clocher. Coirac (fig. 262) avait un clocher fortifié à l'époque romane[5]. Le clocher fortifié le plus curieux de la Gironde est celui de Targon (fig. 263), lequel doit remonter au XVI[e] siècle, à l'exception de l'étage supérieur, qui est de 1673[6]. C'est un ouvrage carré avec contreforts obliques; une tourelle de faible diamètre en saillie sur la face Nord montre vers le bas deux orifices pour le tir à feu, qui paraissent appartenir à la construction primitive.



Brutails photogr.
Fig. 263. — Clocher fortifié de Targon.

1. Notes manuscrites, t. I, pp. 18-18 *bis*. Dessin dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1855, après la p. 6. — 2. L. Drouyn, *Bulletin monumental*, t. XXIV, pp. 508-509. — 3. E suppl. 3251. — 4. Ce couronnement crénelé a été enlevé au cours d'une restauration maladroite; les Monuments historiques ont été saisis de l'affaire quand le mal était fait. — 5. C'est du moins ce que dit L. Drouyn, dans les *Variétés girondines*, t. III, pp. 189-190. — 6. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1846, p. 31.

CHAPITRE IX

La décoration : les motifs

Complexité de la question. — Iconographie : les personnes divines; Dieu le Père ; Dieu de majesté ; épisodes de la vie de Jésus-Christ; l'Apocalypse; le chrisme; la Vierge. — Adam et Ève ; Daniel dans la fosse aux lions; saint Michel et le dragon; Tobie portant le poisson; le sacrifice d'Abraham; Samson et le lion; saint Pierre. — Le Jugement dernier; les Anges; divers saints. — La Psychomachie ; le cavalier des façades; la femme aux crapauds.

Limite imprécise entre l'iconographie et la décoration pure; enseignement attaché à des motifs de simple ornement. — Croix de consécration; litres; clefs armoriées. — Répertoire décoratif : la figure humaine; les jeux; les représentations grossières. — La faune : inspiration orientale; les files d'animaux semblables. — La flore : stylisation; rosaces et rinceaux. — Les objets familiers : chaîne; baril; cordage. — Ornements géométriques : leurs dimensions à l'époque romane; trous; stries; dents d'engrenage; bâtons brisés; besants; denticules; billettes; dents-de-scie; dents-de-loup; entrelacs; cercles et carrés; motif spécial; têtes-de-clou; pointes-de-diamant; postes, etc.

Complexité de la question. — On ne peut pas songer à étudier de façon un peu complète la décoration des églises girondines; elle comporte, en effet, une si grande variété, tant de libre fantaisie, qu'une partie de l'œuvre échappe forcément à toute description d'ensemble. Il reste possible d'en dégager les règles générales : c'est ce qui va être tenté ci-après. Pour commencer, je voudrais faire connaître les éléments de la décoration, soit qu'ils expriment une idée ou représentent un fait, soit qu'ils aient pour unique but de flatter l'œil par un agencement harmonieux de lignes et de couleurs.

Iconographie : les personnes divines; la vierge. — Nos imagiers du Moyen-Age ont pris surtout pour thèmes de leurs œuvres les livres saints ou plutôt la Légende dorée et toute cette littérature parasitaire qui avait crû sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Ils représentaient souvent les personnes divines, Jésus-Christ particulièrement, la Vierge et quelques saints.

Dieu le Père, la main droite levée dans un geste de bénédiction, la main gauche tenant le globe du monde, figure sur une clef de voûte du xvie siècle à Saint-Aubin-de-Blaignac ; il a la couronne en tête et je crois bien qu'il porte la barbe en collier, sans moustache. M. de Castelnau [1] l'a signalé sur un chapiteau de Saint-Vincent-de-Pertignas, nimbé d'un nimbe crucifère, ayant en main une crosse.

Le Dieu de majesté, dans une auréole, assis et bénissant, décore le tympan roman de Lugon, où il est accompagné des symboles des Évangélistes [2], et divers chapiteaux de même style : à l'arc triomphal de Puybarban (fig. 271), de Gajac, de Brannens, dans la porte de Saint-Martial. Dans celle de Cessac, il n'a pas l'auréole [3].

Parmi les épisodes de la vie de Jésus-Christ, les artistes avaient une certaine prédilection pour la Nativité (clef de voûte de La Sauve), la Présentation (autre clef de voûte de La Sauve [4] et chapiteau de Saint-Vincent-de-Pertignas), l'Adoration des Mages (Targon [5], porte de Saint-Martial, peintures de Soulac [6]). Drouyn croyait avoir reconnu le même sujet dans les portes

1. Notes manuscrites, t. II, p. 331. — 2. Voir mon *Album d'objets d'art*, pl. iii. — 3. Croquis dans L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. I, p. 477. — 4. Croquis de Piganeau dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. II, p. 106. — 5. Croquis de L. Drouyn, dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1847, après la page 12. — 6. Notes manuscrites de M. de Castelnau, t. IV, p. 131.

de Cessac et de Bouliac [1], où Jésus adulte recevrait les hommages des rois; je ne sais s'il ne faut pas chercher une interprétation différente. La fuite en Égypte était peinte à Soulac; elle est sculptée sur une clef de voûte de La Sauve [2] et à la porte de Martres (fig. 280); le baptême de Notre-Seigneur, à la porte de Bouliac et sur un chapiteau de Saint-Quentin-de-Baron [3]. Ce que Drouyn a pris pour la même scène à Saint-Martial [4] est plutôt, ce me semble, la légende des sages femmes, Zélémi et Salomé, lavant l'Enfant Jésus [5]. Jésus assis sur les genoux de la Vierge est représenté sur un chapiteau du chevet d'Illats [6], sur une clef de voûte de Blasimon [7], sur un chapiteau étrange de la porte d'Espiet, sur un autre qui sert actuellement de crédence dans l'église de Blaignac [8]. Jésus au milieu des Apôtres est sur une frise de Loupiac.

La Passion n'apparaît que rarement dans l'iconographie romane de nos contrées : on voit néanmoins le baiser de Judas sur un beau chapiteau de l'ancienne église de Sainte-Croix-du-Mont (fig. 278) et le portement de croix à la porte de Bouliac. Je ne me rappelle pas avoir trouvé le Christ en croix avant la période gothique; à Bellebat, on a recueilli et placé au-dessus de la porte un bloc où la Crucifixion est encadrée dans un quatre-feuille.

Le tympan sculpté de Lalande-de-Cubzac et les peintures des voûtes de Saint-Macaire traduisent l'Apocalypse [9] et paraissent devoir être rattachés à la famille anglo-normande des miniatures qui ont commenté ce texte redoutable [10]. La vision de saint Jean a fourni aux sculpteurs de nos portails romans un autre motif : ce sont les vingt-quatre vieillards qui entourent le Fils de l'Homme. Vertheuil (fig. 152), Sainte-Croix de Bordeaux, Sainte-Croix du-Mont(?), Castelvieil, Haux en présentent la série, qui n'est pas toujours numériquement exacte.

Il est à remarquer que l'art roman a volontiers figuré Dieu, Jésus-Christ, par des symboles : une main bénissante sur la clef d'une voussure de la porte d'Izon [11] et dans une chapelle du XIIIe siècle à Saint-Loubès [12]; un Agneau portant la croix sur une frise de Loupiac, dans une fausse porte de Tauriac, à la clef d'une voussure de Blasimon, d'où il a disparu, laissant le haut de la croix. On a même publié le croquis d'un double chapiteau de Loupiac, sur lequel l'Agneau joue avec les symboles des Évangélistes [13]. A La Sauve, Drouyn a signalé le Pélican et le Bon Pasteur [14]. Les chrismes sont fréquents sur les linteaux ou les tympans : à Saint-Maixant, Saint-Martin-de Sescas, Saint-Ciers-de-Canesse, Masseilles, Blaignac, Saint-Martin-de-Lerm, Aillas, enfin à Daubèze, où le chrisme est presque effacé, à Cardan (fig. 319), où il est réduit à une croix inscrite dans un cercle [15]. L'usage des chrismes s'est perpétué longtemps : il en existe un à Créon, dans une maison particulière, qui n'est pas fort ancien : on y lit *Christus*, écrit partie en caractères grecs, partie en lettres latines, et *Pax*.

La Vierge prend une place importante dans l'iconographie girondine au cours du XIIIe siècle, avec les belles portes de Saint-André de Bordeaux, de Saint-Seurin de la même ville, de Bazas. A ce siècle sont attribuées les peintures de Saint-Macaire, qui renferment une Annonciation. Notre-Dame-de-Pitié vint plus tard : une chapelle était sous son vocable dans l'église de Podensac, dès l'année 1488 [16].

ADAM ET ÈVE; DANIEL; SAINT MICHEL; TOBIE; ABRAHAM; SAMSON; SAINT PIERRE. — Le Péché originel a maintes fois tenté le ciseau des imagiers : sur la frise de Loupiac, sur le tympan

1. *Variétés girondines*, t. I, pp. 438 et 476. — 2. Croquis de Piganeau, *Société archéologique*, t. II, p. 106. — 3. *Revue catholique*, 1880, p. 135. — 4. *Variétés girondines*, t. II, p. 222. — 5. Sur cette légende, voir Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle*, 2e éd., pp. 247 et suiv. — 6. Croquis de L. Drouyn dans *Compte-rendu des monuments historiques*, 1847, après la page 12. — 7. Notes de M. de Castelnau, t. II, p. 326. — 8. Voir mon *Album d'objets d'art*, pl. IV. — 9. Tympan de Lalande : voir L. Drouyn dans le *Bulletin monumental*, t. XV, pp. 183-185, et André Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, pp. 647-648. — 10. La filiation de ces miniatures a été étudiée par M. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle*, 2e éd., pp. 404 et suiv. — 11. A la vérité, je n'affirmerais pas que cette clef soit aussi ancienne que l'ensemble de la porte. — 12. L. Drouyn, *Izon*, p. 44. — 13. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1849, p. 21. La description est dans le même volume, pp. 29-30. — 14. *Choix des types*, p. 24. — 15. Drouyn a également vu le chrisme dans le clocher de Saint-Vivien-de-Blaye, au-dessus des baies (Notes manuscrites, t. XLVI, p. 118). — 16. 15 octobre 1488 (Dupuy, notaire, fol. 48).

de Sainte-Radegonde, à Courpiac, dans un chapiteau placé au-dessus de la porte d'Aubiac[1], à Saint-Ferme[2], à Daubèze[3], à l'intérieur du chevet de Bouliac[4], à La Sauve[5], à Mauriac[6], à Saint-Léger-de-Vignague[7], Saint-Vincent-de-Pertignas[8], etc.

Daniel dans la fosse aux lions est plus répandu encore, peut-être parce que cette scène s'accommodait avec la vogue dont les lions jouissaient dans l'art du temps, grâce aux tissus orientaux. Drouyn a compté quatre représentations de Daniel dans la seule église de Soulac[9]. Il faut ajouter Bagas, Sainte-Radegonde, Daubèze[10], Bouliac[11], La Sauve, dans l'église abbatiale (fig. 264) et sur un chapiteau qui sert de bénitier à l'entrée de l'église paroissiale[12], Aillas[13], Saint-Vincent-de-Pertignas[14], Cessac[15], Haux[16], Saint-Quentin-de-Baron, etc. Daniel est figuré sur un chapiteau de Langoiran, au milieu de quatre lions, superposés deux par deux, comme les félins de certains ouvrages que le commerce apportait des pays du Levant.



Dubreuilh photogr.

Fig. 264. — CHAPITEAU DE LA SAUVE.

Saint Michel combattant le dragon est facile à traiter non moins qu'à comprendre : les replis du monstre meublent aisément la corbeille des chapiteaux sur lesquels on le rencontre : il existe de ces chapiteaux à Courpiac, Romagne[17], Saint-Vincent-de-Pertignas[18], Cessac[19], etc.

Le Pèsement des âmes voisine avec des entrelacs à Saint-Vivien (Médoc), sur la face Ouest du pied-droit Nord de l'arc triomphal et, ce qui est logique, avec la Résurrection des morts dans le chevet d'Illats[20].



Dubreuilh photogr.

Fig. 265. — CHAPITEAU DU PORCHE A SAINT-SEURIN DE BORDEAUX.

Tobie portant un énorme poisson[21] est une composition simple qui permet d'orner à peu de frais un angle de chapiteau, le corps du poisson formant masse sous la corne du tailloir. C'est ce qu'il fallait pour les colonnettes dressées dans un angle rentrant. Les tailleurs d'images ont sculpté Tobie et son poisson au chevet et à la porte de Bouliac (fig. 42), dans l'arcature inférieure du chœur de Moulis, aux portes de Courpiac (fig. 276), d'Aillas, de Coutures, etc. J'ai cru le distinguer dans la porte de Saint-Martin-de-Monphélix.

Le sacrifice d'Abraham, moins émouvant que le combat de l'archange Michel, était plus touchant et tout aussi populaire. Saint-Seurin de Bordeaux en possède, dans le porche Ouest, un joli exemplaire (fig. 265). Le marquis

1. *Choix des types*, p. 5. — 2. L. Drouyn, *Chapiteaux romans de la Gironde*, p. 8. — 3. *Variétés girondines*, t. III, p. 397. — 4. *Choix des types*, p. 15. — 5. *Album de La Grande Sauve*, pl. 13; *Choix des types*, p. 7[1]. — 6. *Variétés girondines*, t. II, p. 498. — 7. *Variétés girondines*, t. III, p. 314. — 8. *Variétés girondines*, t. II, pp. 6-7. — 9. *Société archéologique*, t. I, p. 80, n. 1. — 10. *Variétés girondines*, t. III, p. 398. — 11. *Choix des types*, p. 15. — 12. Enlart, *Manuel d'archéologie*, t. I, p. 390, fig. 189. — 13. Notes manuscrites de L. Drouyn, t. XLVIII, p. 72. — 14. Croquis dans les *Variétés girondines*, t. II, p. 12. — 15. *Variétés girondines*, t. I, p. 475. — 16. *Choix des types*, p. 21. — 17. Croquis dans les *Variétés girondines*, t. I, p. 126. — 18. *Variétés girondines*, t. II, p. 10. — 19. *Variétés girondines*, t. I, p. 475. — 20. Croquis de L. Drouyn dans le *Compte-rendu des Monuments historiques*, de 1847, après la page 12. Drouyn a donné au tome II de la *Guienne militaire*, p. 21, une note sur les représentations de ce sujet en Gironde. — 21. Je n'ignore pas qu'on propose d'autres explications pour ces sculptures; celle qui consiste à y voir Tobie est encore la plus acceptable.

de Castelnau a noté ce sujet à Saint-Caprais-de-Haux[1], et Drouyn à La Sauve[2], à Rions[3], sous la coupole de Saint-Vincent-de-Pertignas[4], à Saint-Macaire[5]. La même scène occupe le champ d'une clef de voûte de La Sauve (fig. 72) qui est au Musée de Bordeaux et elle a été rendue de façon singulière sur un chapiteau de l'ancienne église de Sainte-Croix-du-Mont[6], où l'autel est un édicule bas, élégamment construit.

Samson déchirant la gueule du lion est à Courpiac, à Sainte-Croix-du-Mont, sur un chapiteau du Musée de Bordeaux provenant de La Brède (fig. 266). Il se voit également à La Sauve, de même que Samson et Dalila[7], tandis que la victoire de David sur Goliath est à Saint-Ferme, Rimons et Bagas[8]. Jonas rejeté par la baleine est ciselé sur un chapiteau de Saint-Caprais-de-Haux[9]. Le martyre de saint Jean-Baptiste tient la moitié des chapiteaux de la porte de Cessac[10]; il a fourni le sujet de l'un des plus jolis chapiteaux de La Sauve[11].



Brutails photogr.

FIG. 266. — CHAPITEAU DU MUSÉE DE BORDEAUX, PROVENANT DE LA BRÈDE.

Nos sculpteurs romans avaient un faible pour saint Pierre : il est debout, tenant les clefs, dans le curieux tympan de Sainte-Radegonde, en compagnie de nos premiers parents et de divers personnages; la vocation de saint Pierre, où des rameurs poussent une barque vers Jésus-Christ, est reconnaissable sur un chapiteau mutilé à Daubèze et, suivant Drouyn, sur un autre à Martres[12]. Le même archéologue a mentionné le lavement des pieds de saint Pierre à Blézignac et à Saint-Ferme[13] et saint Pierre ès liens à Soulac[14]; mais cette dernière identification est au moins douteuse. Le Prince des Apôtres a été peint sur un vitrail dans l'église paroissiale de La Sauve, en 1534[15].

Un autre Apôtre est figuré sur un vitrail du XVIe siècle dans l'abside de Saint-Émilion, une pique à la main, les lunettes sur le nez et lisant dans un livre.

LE JUGEMENT DERNIER; LES ANGES; DIVERS SAINTS. — Les imagiers gothiques ont repris dans les tympans de divers portails, Saint-Seurin de Bordeaux, Bazas, etc., le sujet du Jugement dernier, qui est d'origine romane.

Les Anges sont les acteurs obligés de bien des scènes; de plus, les artistes gothiques les ont logés dans les voussures des portes. Je ne vois guère qu'une observation à formuler en ce qui les concerne : c'est que dans la porte Royale de Saint-André de Bordeaux et dans la porte de Saint-Seurin, l'une et l'autre du XIIIe siècle, quelques Anges ont sous les pieds une roue.

Des circonstances locales peuvent expliquer pourquoi on a placé dans telle église l'effigie de tel saint : saint Laurent sur son gril dans les églises de Saint-Laurent-du-Bois et d'Illats[16], dédiées à saint Laurent; saint Quentin à l'extérieur de l'abside de Saint-Quentin-de-Baron[17]; le martyre de saint Étienne sur un chapiteau de l'église Saint-Étienne de Tauriac.

1. Notes manuscrites, t. I, p. 55. — 2. *Choix des types*, p. 7[1]. — 3. *Voyage à pied sur les bords de la Garonne*, pp. 22-23. — 4. *Variétés girondines*, t. II, p. 10. — 5. *Bulletin monumental*, t. XXVI, p. 768. — 6. Voir mon *Album d'objets d'art*, pl. IX. — 7. *Choix des types*, p. 7[1]; *Album de La Grande Sauve*, pl. 13. — 8. Ces exemples sont empruntés à Drouyn, *Chapiteaux romans de la Gironde*, pp. 8-9. — 9. Croquis de Drouyn, dans les *Chapiteaux romans de la Gironde*, p. 13. — 10. Dessin partiel dans les *Variétés girondines*, t. I, p. 478. — 11. Simili-gravure dans l'*Histoire de l'Art*, de M. André Michel, t. I, p. 626. — 12. *Variétés girondines*, t. III, p. 151. L'un des tympans de la cathédrale de Bazas est consacré à saint Pierre, sa vocation, son martyre, le *Quo vadis* (?), etc. — 13. *Revue catholique*, 1887, p. 305. — 14. *Société archéologique*, t. I, p. 79; croquis à la planche VI, nos 5 et 6. — 15. Voir mon *Album d'objets d'art*, pl. XI. — 16. Croquis de L. Drouyn, dans le *Compte-rendu des Monuments historiques* de 1847, après la page 12. — 17. C'est, du moins, ce que voyait dans ce bas-relief feu Augier, qui a consigné ses observations sur le registre de la fabrique. Drouyn pensait qu'il s'agit de la Nativité, avec Hérode et les Mages (*Revue catholique*, 1880, p. 136).

La psychomachie; le cavalier; la femme aux crapauds. — La Psychomachie entre pour une part importante dans la décoration de nos grands portails romans de Blasimon et de Castelvieil : à Blasimon, les Vertus, au nombre de quatre, foulent aux pieds un Vice sous les traits d'un monstre; à Castelvieil, trois Vertus sont d'un côté et trois ou quatre Vices (?) de l'autre. Il faut se référer aux travaux de M. de Lasteyrie et de M. Mâle[1] pour saisir le sens de ces représentations, de même que pour comprendre pleinement le Zodiaque et les travaux des mois de Bazas[2] ou de Sainte-Croix de Bordeaux, ou encore les travaux des mois de Castelvieil.

Le cavalier, si fréquent sur les façades des églises de l'Ouest[3], a été naguère remplacé, à Sainte-Croix de Bordeaux, par un saint Georges; il subsiste à Tauriac, dans une porte feinte, mais incomplet et délabré.

La femme aux crapauds de Sainte-Croix et l'Avarice de la même église ont donné lieu à plusieurs études[4].

Limite entre l'iconographie et la décoration pure. — Mais nous touchons ici à la limite entre l'art expressif et l'art purement décoratif, entre l'iconographie et la fantaisie. Il est une nombreuse famille de motifs dont on ne saurait dire s'ils ne sont pas un produit de la pure imagination : les files d'hommes tirant sur une corde, dans une voussure des portes de Castelvieil, Haux, Sainte-Croix-du-Mont et Sainte-Croix de Bordeaux, ont passé pour symboliser l'effort de l'homme vers la béatitude céleste; il est imprudent de se prononcer formellement sur cet objet. Le problème se complique de ce que l'on a fort bien pu attacher une idée religieuse à un motif profane quelconque : le groupe de deux oiseaux affrontés buvant dans un calice est d'origine germanique[5] ou orientale[6]; mais si on l'a reproduit souvent chez nous, à Artigues, à Saint-Vivien, à Martres, à Mauriac, à Lignan, à Bouliac, à Saint-Genès-de-Lombaud, à La Sauve, à Mouillac, à Cardan[7], etc., c'est peut-être qu'il rappelait l'Eucharistie : en effet, à Cessac, la coupe est surmontée d'une croix[8]. Les bestiaires, auxquels les sculpteurs de La Sauve, de Saint-Pierre-de-Bat[9], de Saint-Sulpice près Izon[10], de Baron[11], etc., ont pris l'idée de leurs basilics, ces bestiaires, d'où le Moyen-Age tira tant de mystiques enseignements[12], sont en partie l'œuvre de l'antiquité. Les sirènes répandues un peu partout dans la contrée, à La Sauve, à Saint-Michel-Lapujade, à Lestiac, à Sainte-Radegonde[13], etc., sont païennes par leur origine; elles sont chrétiennes par les leçons que l'ingéniosité des docteurs y sut découvrir. Samson déchirant la gueule du lion est peut-être un Mithra tauroctone qui a, au cours des âges, changé de personnalité[14]. J'ai peine à croire que la valeur esthétique du Tireur d'épine[15] soit l'unique raison pour laquelle nous trouvons ce motif, qui est difficile à rendre, sous le ciseau des imagiers romans de Saint-Étienne-de-Lisse, de Castelvieil et de Petit-Palais. Mais il est évident qu'en l'absence de donnée positive, toute considération en ces matières serait

1. R. de Lasteyrie, dans la *Gazette archéologique* de 1886, pp. 286-287; Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siecle*, 2e éd., pp. 123 et suiv. — 2. Dessins dans la *Guienne monumentale*, t. IV. — 3. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, de D. Cabrol, art. *Cavaliers*. — 4. J'ai trouvé ce sujet dans la corniche du chevet de Saint-Palais et sur un chapiteau dans la façade de Saint-Genès-de-Lombaud ; Drouyn l'a dessiné sur un chapiteau de Targon (*Compte-rendu des Monuments historiques*, de 1847, après la p. 12). Cfr. P. Cahier, *Nouveaux Mélanges d'archéologie*, pp. 258 et suiv.; Piganeau a rédigé un travail sur les représentations de ce genre dans diverses églises de la région (*Société archéologique*, t. IX, *Procès-verbaux*, p. 69). — 5. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle*, 2e éd., p. 68; M. Mâle parle du « griffon à la coupe ». — 6. M. Marquet de Vasselot, dans André Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 887, note, dit que ce sujet, d'origine chrétienne et grecque, avait été emprunté à l'art persan. — 7. On a même sculpté ce motif récemment sur un chapiteau de Rions. — 8. Croquis dans les *Variétés girondines*, t. I, p. 475. — 9. Pour Saint-Pierre-de-Bat, croquis dans les notes manuscrites de L. Drouyn, t. XLVIII, p. 543. — 10. Drouyn a donné un croquis du chapiteau de Saint-Sulpice, qui était alors incomplet (*Société archéologique*, t. II, p. 33) et que l'on a restauré depuis. — 11. Dessin de Drouyn dans la *Revue catholique* de 1880, avant la p. 81. — 12. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle*, 2e éd., pp. 49 et suiv. — 13. On trouve dans les Notes du marquis de Castelnau, t. I, p. 59, la mention d'un chapiteau de Haux sur lequel sont combinés les deux motifs de la femme aux reptiles et de la sirène : sur ce chapiteau on voit une sirène à deux queues dont les seins sont mordus par des serpents. — 14. Fr. Cumont, *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, t. II, p. 441. — 15. Il faut ajouter qu'on a trouvé à Bordeaux, en 1845, une petite reproduction en terre cuite du Tireur d'épine, haute de 0m14 (*Société archéologique*, t. III, p. 140 et pl. XXVII). Sur la rareté de ce sujet au Moyen-Age, voir l'étude de M. Migeon dans les Mélanges Piot, t. XVI, pp. 95 et ss. M. André Michel a signalé ce motif sur un chapiteau de Saint-Pierre de Melle (*Histoire de l'Art*, t. I, p. 656).

inutile et dangereuse : mieux vaut sacrifier la curiosité à la critique, restreindre le champ de recherches où l'imagination n'a que trop de part, étudier enfin les motifs ci-dessus énumérés, et d'autres qui sont dans le même cas, au seul point de vue de l'ornementation [1].

Croix de consécration; litres; clefs armoriées. — Le Moyen-Age et l'époque moderne ont fait concourir à la décoration de nos églises certains signes qui avaient leur raison d'être dans le droit canonique ou le droit civil : les croix de consécration et les litres. Les croix de consécration, quelquefois très simples, à Baigneaux, par exemple [2], ou à Nérigean, ont plus d'élégance à Saint-Palais, à Saint-Ciers-Lalande [3], à Magrigne ou au Temple de Blézignac (fig. 267).

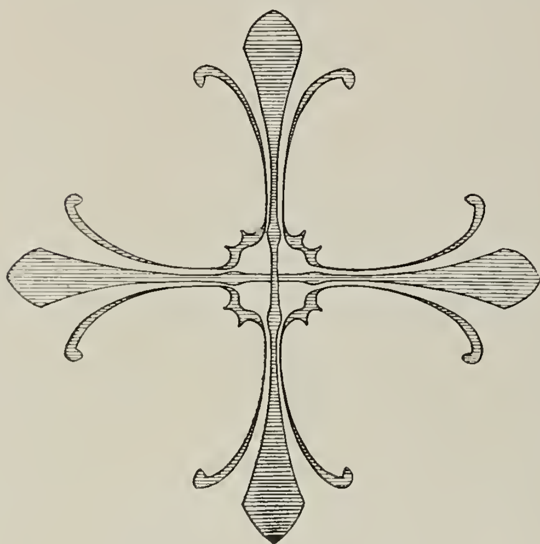


Fig. 267. — Croix de consécration peinte au Temple de Blézignac.

Les litres, par lesquelles était affirmé un droit sur l'église, ont donné lieu à bien des épisodes : à Saint-Sulpice-de-Faleyrens, la dame de Canolle fit faire une litre nuitamment; les jurats de Saint-Émilion, ayant effacé cette litre, furent condamnés à la rétablir [4]. Ces bandes armoriées sont ternies partout, presque partout indéchiffrables : on en aperçoit des traces sur un grand nombre d'églises, à l'intérieur ou à l'extérieur : Goualade, Saint-Denis-de-Piles, Comps, Sainte-Présentine (armes de Foix et de Béarn [5]), Saint-Morillon, Cartelègue, Montussan, Cénac, Saint-Pardon, Coirac [6], Lugasson (armes de la famille de Ros? [7]), Cabara (armes des Durfort de Civrac [8]), Villemartin (armes des Durfort de Duras [9]), Saint-Michel-de-Rieufret (armes des Montferrand-Landiras [10]), etc. [11]. Des litres on peut rapprocher les écussons qui se voient sur certaines clefs de voûte : armes de France, à Vertheuil, Fossés, Saint-Aubin-de-Blaignac, Condat; armes de Duras écartelées de Biron, à Rauzan [12]; armes des Durfort de Lorge, à Avensan; ou sur des contreforts : de France et de Goth (?), à Saint-Symphorien.

Répertoire décoratif : la figure humaine. — Il nous reste à nous enquérir des ornements qui n'ont aucun sens, mais une simple valeur décorative; ici, l'imagination créatrice des artistes se meut dans un champ illimité. Le programme du Congrès tenu à Bordeaux en 1842 contenait la question suivante : « Quels sont les ornements les plus usités? » Un archéologue cita « les damiers et les entrelacs ornés de bandelettes »; un autre dit que « lorsqu'il n'existe dans une église qu'un seul ornement, ce sont toujours les dents-de-scie » [13]. Le problème est malheureusement beaucoup plus compliqué.

En Gironde comme ailleurs, il faut distinguer les périodes : le décorateur roman préfère les dessins courants, les ornements plus stylisés et il imite des œuvres d'art antérieures; le décorateur gothique s'inspire davantage des modèles que lui fournit la Nature. L'art

1. J'avoue n'être pas convaincu par la dissertation fort ingénieuse où M. Dangibeaud rattache à une légende le type du monstre dévorant un être humain (*Revue de Saintonge et d'Aunis*, 1909, pp. 11-23). Nous avons des sculptures analogues en Gironde, à Saint-Étienne-de-Lisse, à Saint-Vivien (Médoc), etc. : elles sont assez impressionnantes pour qu'on n'ait pas à chercher une autre raison de leur succès. — 2. Croquis dans les notes manuscrites de Drouyn, t. XLVIII, p. 537. — 3. Viollet-le-Duc a publié le dessin de ces deux croix, dont la première, encastrée dans un contrefort, est sculptée et dont la seconde est gravée et rehaussée de mastic noir (*Dictionnaire d'architecture*, t. IV, p. 426). — 4. 1752-1754 (E suppl. 4596 et 4637). 1621-1634. Délibérations du Conseil municipal de Monségur, qui décide la suppression de litres (E suppl. 3257 et 3259). 1709, Cursan (C 4108). — 5. L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. III, p. 143. — 6. *Op. cit.*, t. III, p. 187. — 7. *Op. cit.*, t. I, p. 398. — 8. *Op. cit.*, t. I, p. 26. — 9. Baron de Marquessac, *Hospitaliers en Guyenne*, p. 78. — 10. *L'Aquitaine* du 16 octobre 1891. — 11. Augier a signalé des litres dans le Bulletin de la *Société archéologique*, t. VIII, pp. 211 et suiv. — 12. L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. I, p. 222. — 13. *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 306.

ornemental gothique est dans nos pays à peu près ce qu'il est dans les provinces du Nord; mieux vaut insister sur l'art ornemental roman, plus original et plus instructif.

Celui-ci reproduit l'homme, des animaux, des plantes, des objets familiers, des dessins géométriques, des dessins de pure fantaisie. Les représentations humaines sont quelquefois des réminiscences de l'antique : le Centaure qui lance une flèche est sculpté à Bouliac, à Courpiac, à Aubiac, à La Sauve, à Saint-Vincent-de-Pertignas, à Saint-Quentin-de-Baron, etc. Charles Grellet-Balguerie a décrit un chapiteau d'Avensan, sur lequel une femme, « image de la fécondité de l'Église », tenait sa robe relevée; or, M. Collignon a publié une statuette romaine trouvée à Bordeaux et qui répond à cette description[1]. Le Tireur d'épine est un sujet répandu chez les anciens.



Brutails photogr.

FIG. 268. — CHAPITEAU A BOMMES.

Les amusements et les jeux occupent une assez large place dans le répertoire de nos artistes : des chasses se déroulent sur des archivoltes de Petit-Palais et de Saint-Christophe-des-Bardes; des jongleurs qui marchent sur les mains, les pieds posés sur les coudes ou sur la tête, ont été figurés dans diverses églises romanes, aussi bien que les joueurs d'instruments de musique[2]. Sur le portail de Vertheuil (fig. 152), deux motifs sont plusieurs fois répétés : l'un est un magot vu de face et tenant sa barbe à deux mains; l'autre est un groupe de deux hommes au milieu de branchages. Dans la porte de Saint-Martin-de-Sescas, de petits personnages debout sont rangés sur l'angle saillant de la voussure externe. On n'en finirait pas si on entreprenait d'énumérer les œuvres sculpturales où la figure humaine entre comme motif de décoration. Elle est parfois poussée à la caricature. A la vérité, quand les têtes sont très individualisées, elles appartiennent plutôt à l'art gothique : l'imagier roman cherche ses effets dans des moyens plus primitifs et plus grossiers; ils sont trop nombreux les modillons de nos églises du XIIe siècle pareils à cette sculpture polissonne dont il est parlé dans *L'Orme du Mail,* que les érudits locaux montrent aux étrangers lorsque les dames regardent ailleurs. Je dois noter, au surplus, que le tailleur d'images de cette époque, s'il est grivois et facilement obscène, est, du moins, vivant et robuste; il faut descendre jusqu'à l'église de Francs et jusqu'au XVIIe siècle pour que l'imagination maladive des artistes sème sur les corbeaux des corniches les têtes de mort et les ossements en sautoir.

LA FAUNE. — Les sculpteurs romans ont copié la faune des étoffes ou des ivoires d'origine orientale; la facture géométrique des oiseaux sur un chapiteau de Bommes (fig. 268)[3] ou de certains fauves dans la nef de Vertheuil (fig. 269) ou dans le chevet de Moulis (fig. 88) rappelle des bronzes et des tissus du Levant[4]. La façon de grouper les animaux, affrontés ou juchés l'un sur l'autre, décèle parfois la même provenance[5]; des oiseaux sont montés sur des quadrupèdes qu'ils becquettent, des quadrupèdes ont bondi sur d'autres quadrupèdes qu'ils mordent, à l'extérieur de l'abside principale de Mombrier, à l'intérieur du chevet de Langoiran, sur des

1. *Société archéologique*, t. VII, pp. 55-61, pl. IV. — 2. L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. I, p. 432, note. Un musicien est placé debout contre une double colonne dans la façade de Loupiac-de-Cadillac. — 3. J'ai publié ce chapiteau dans mon livre sur *L'Archéologie du Moyen-Age et ses méthodes*, pl. I. — 4. Voir des exemples dans Martin et Cahier, *Mélanges d'archéologie*, t. II, pl. 14; Caumont, *Architecture religieuse*, 5e édit., p. 122, etc., etc. — 5. Cfr. Marquet de Vasselot, dans André Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 890.

chapiteaux du portail Nord de Guîtres, sur des chapiteaux de l'église démolie de Sainte-Croix-du-Mont, autour de la porte à Sainte-Croix de Bordeaux (fig. 10), etc. Des oiseaux placés en face l'un de l'autre mangent un fruit au porche de Saint-Seurin, à Saint-Martin-de-Sescas, à Villenave d'Ornon. Rien de plus commun que les animaux qui ont deux corps pour une tête : M. Marquet de Vasselot en a noté à Saint-Seurin de Bordeaux[1] et il en existe bien d'autres : à l'extérieur de l'abside de Civrac (Médoc), dans le bas-côté Nord de La Sauve, dans le portail d'Illats, etc. Quelques quadrupèdes sont marqués d'une croix sur la cuisse ou sur l'épaule, à la façon d'animaux sassanides, à Saint-Macaire[2], à Saint-Martin-de-Sescas, à Illats.



Pierre Ferret photogr.
FIG. 269. — CHAPITEAU A VERTHEUIL.

Les griffons et les basilics n'étaient pas inconnus de nos imagiers des XIe et XIIe siècles, qui ont aussi, à Soulac, à Marcillac (fig. 270), etc., combiné des monstres avec des enroulements en une décoration somptueuse. Cette faune fantastique a inspiré peut-être les plus jolis morceaux de l'art ornemental roman dans nos pays[3]. Pendant la période gothique, la faune se rapproche davantage de la nature, de la réalité. J'attribuerais volontiers à une influence gothique ces files d'animaux semblables rangés sur les voussures de certaines portes : des quadrupèdes indéterminés à Haux, des oiseaux qui se battent à Saint-Christophe-des-Bardes (fig. 299), des perdrix (?) qui se suivent à Petit-Palais, etc. Ce n'est pas encore le courant franchement gothique; c'est un de ces remous qui le précèdent et qui l'annoncent. Plus tard, au XVIe siècle, on a tiré un bon parti de la chauve-souris éployée pour enjoliver un cul-de-lampe dans l'église de Tresses.



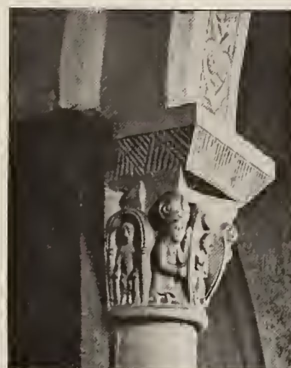
Brutails photogr.
FIG. 270. — FRISE DE LA PORTE DE MARCILLAC.

LA FLORE. — Les décors empruntés au règne végétal par l'époque romane sont toujours stylisés et presque toujours méconnaissables. Aussi bien l'emprunt n'est pas direct et ici encore les sculpteurs imitent des œuvres plus anciennes. En règle générale, ils conduisent les tiges et groupent les feuilles suivant un dessin à peu près régulier; sur les premières ils font saillir des nervures et sur les secondes ils creusent des gouttières, en vue d'obtenir des jeux d'ombre et de lumière; pour plus de richesse, certains placent des perles sur les feuilles et même sur les tiges. Ces expédients peuvent être plus ou moins habilement mis en œuvre; ils sont constants, ou peu s'en faut : on trouve des côtes nombreuses et serrées, des pétales plissés, jusque dans les belles feuilles des portes de Saint-Émilion, de Blasimon et d'Izon. Plus rarement, — Aillas, porte d'Espiet, — les feuilles, larges et grassement modelées, sont terminées par une boule. Dans tous les cas,

1. Dans l'*Histoire de l'Art* précitée, t. I, p. 889. — 2. Croquis de L. Drouyn dans le *Bulletin monumental*, t. XXVI, p. 768. — 3. Drouyn a dit, mais je n'en ai pas fait l'observation, que, dans l'église abbatiale de La Sauve et dans les églises imitées de celle-là, les animaux ont le bas de la jambe pris dans un anneau (*Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1852, p. 444).

les lignes sont simplifiées, schématisées : Drouyn s'aperçut un jour que ce qu'il avait pris jusque-là pour des pommes de pin n'était autre chose que des grappes de raisin[1]. Après l'époque romane seulement, les feuillages, devenus plus vrais, s'assouplirent sous l'ébauchoir des artistes : ceux-ci en formèrent souvent ces touffes charnues, ces *crochets* dont l'art gothique tira de si heureux partis; un imagier a composé à La Sauve une tête de feuillages[2] comme Villard de Honnecourt en dessina sur une page de son Album.

Les fleurs à quatre pétales ou à six sont nombreuses; nombreux sont aussi les rinceaux, les uns plus arrondis, les autres plus raides et plus plats. En résumé, on peut dire que les ornemanistes romans de notre province ont traité assez maladroitement les feuillages proprement dits; ils ont été plus heureux avec les tiges, qu'ils ont souvent disposées en d'agréables enroulements.





Brutails photogr.
FIG. 271. — COLONNE DE L'ARC TRIOMPHAL DE PUYBARBAN.

LES OBJETS FAMILIERS. — Les sculpteurs ne pouvaient pas manquer de reproduire les objets usuels qu'ils voyaient journellement : à La Ruscade, une chaîne est appliquée sur le chanfrein d'un tailloir intérieur et un baril sur la corniche extérieure. Le modillon à baril, avec un renfoncement en fort relief sur la bonde, est très répandu : Cazelles, Saint-Christoly-de-Médoc, etc. Mais le cordage eut une fortune singulière : il entoure le tympan de Lugon; plusieurs cordages tangents et concentriques encadrent l'ouverture du linteau échancré dans la fenêtre de l'absidiole Sud d'Aillas[3]; un câble suit l'extrados vrai ou simulé, de fenêtres à Montignac, à Meynac, à Saint-Martin-de-la-Caussade, etc.; il court sur la corniche d'Aubiac, dont il est le principal ornement; il constitue à lui seul la base d'une colonne dans la porte de Cornemps; on le retrouve dans des astragales que j'aurai l'occasion de signaler; un cordage borde des clefs de voûte du XVIe siècle à la chapelle du château de Pressac et à Saint-Laurent-d'Arce.

LES ORNEMENTS GÉOMÉTRIQUES. — La décoration géométrique ne demande ni beaucoup d'imagination ni beaucoup de travail; d'autre part, elle produit de l'effet. De là vient sans doute qu'elle est fréquente pendant la période romane. Cette époque ne nous a pas laissé de grands motifs comme il nous en reste de l'époque précédente, sur les plaques de Bayon ou de Saint-Seurin de Bordeaux[4], et qui consistent essentiellement en une combinaison d'un carré et d'un cercle, agrémentés de quelques accessoires. L'ornemaniste roman, s'inspirant du principe et recourant au procédé les plus primitifs, accumule les dessins de petites dimensions.

Le motif de décoration le plus simple peut-être qui ait été en usage dans nos pays consiste en des trous de formes diverses ouverts sur un parement. Dans le pignon Est de l'église romane de Saint-Georges, construite en partie à l'aide de matériaux plus anciens, des blocs présentent un orifice circulaire de $0^{m}10$ à $0^{m}15$, cerné de traits gravés, et à quelques kilomètres de là, dans le pignon Est de Parsac, des cercles analogues sont marqués sur certaines pierres. Plus souvent, des trous beaucoup plus petits, carrés ou rectangulaires, forment ceinture autour d'un chapiteau, en accusent les lignes, relèvent les faces d'un modillon. Dans la porte étrange de Nérigean, on a placé à cheval sur les joints des claveaux, des dépressions ovoïdes, allongées dans le sens des rayons. Des traits fortement creusés

1. *Variétés girondines*, t. I, p. 266, note. — 2. L. Drouyn, *Album de La Grande Sauve*, pl. 13. — 3. Croquis dans les Notes manuscrites de Drouyn, t. XLVIII, p. 412. — 4. La dalle à laquelle je fais allusion a été publiée par M. R. de Lasteyrie, dans *L'Architecture religieuse à l'époque romane*, p. 209, fig. 199.

dessinent des X sur l'archivolte d'une fenêtre de l'abside de Saint-Vivien et sur l'arc d'un enfeu contre le flanc Sud de l'église Sainte-Croix de Bordeaux.

Les stries sont encore un ornement d'archaïque simplicité : parfois, une surface lisse, le chanfrein d'un tailloir, par exemple, comme dans l'arc triomphal de Puybarban (fig. 271), dans le porche de Saint-Seurin, dans l'abside de Puynormand, est divisée en triangles sur lesquels les stries sont alternativement disposées dans un sens et dans l'autre.



Brutails photogr.
FIG. 272. — ABSIDE DU NIZAN (FRAGMENT).

La Gironde ne connaît pas ce motif, banal dans les constructions lombardes, que l'on appelle depuis peu *dent d'engrenage* et qui provient de la juxtaposition de petites pierres se présentant sur un angle. Cependant un bandeau à mi-hauteur de l'absidiole Sud à Saint-Christoly (Médoc) a sur le chanfrein un ornement qui se rapproche de celui-là et quelques autres bandeaux, comme dans la corniche de Guillac, montrent des motifs apparentés aux dents d'engrenage, mais plus petits et taillés dans la pierre.

On peut s'étonner de la diffusion des bâtons brisés dans notre région ; ils constituent un élément essentiel dans la décoration des pieds-droits et des voussures de certaines portes, comme celle de Béguey, aujourd'hui démolie. Lorsqu'il y a deux lignes de bâtons brisés, ils peuvent être parallèles, — c'est la combinaison ordinaire — ou bien, comme à l'arc triomphal de Salignac (fig. 295), les angles des chevrons se rejoignent, formant des losanges.

Les besants, petits disques pareils à des pièces de monnaie, sont plus rares que les boules, formées à peu près d'une demi-sphère, ou que les perles, qui sont de très petites boules. Les boules sont isolées ou elles s'accrochent au bout recourbé de feuilles grasses.

Un bandeau entaillé par-dessous d'échancrures carrées et projetant vers le bas des denticules également carrés ceint, sous l'appui des fenêtres, l'abside de Martillac.

Les billettes et les damiers sont les motifs préférés de l'art décoratif roman dans la Gironde. Un gros tore interrompu soutient le bandeau horizontal qui court au-dessus de l'arcature basse dans l'abside Du Nizan (fig. 272) : ce sont des billettes rudimentaires. De grosses billettes sur un ou deux rangs encadrent les fenêtres aux absides de Brannens, de Mazerac et de Saint-Loubergt. Billettes et damiers comportent quelques variantes : à La Sauve, les parties pleines des billettes ne sont pas à la même hauteur que les parties vides et les unes et les autres se chevauchent ; dans la façade de Galgon, les cases vides des damiers portent un petit ornement pareil à une dame ; à l'extérieur de l'absidiole Sud de Lignan-de-Créon, les bouts des billettes alternent avec deux têtes-de-clou.

On ne compte pas les corniches, les moulures d'imposte, les tailloirs, les archivoltes, etc., décorés de billettes, principalement du côté de Bazas et de La Réole. Dans certains édifices, comme Saint-Macaire ou Saint-Ferme, les maîtres d'œuvre se sont laissés aller à une profusion vraiment abusive des billettes.

Les dents-de-scie sont à peine moins fréquentes : tantôt plus grandes, tantôt plus petites ;

quelquefois sur un rang, quelquefois sur deux rangs opposant l'un à l'autre leurs pointes. Il est des morceaux d'architecture, comme la façade d'Espessas, où la multiplicité de ces dentelures aiguës laisse une impression désagréable de monotonie froide et de sécheresse.

Les dents-de-loup sont également sur un rang ou plus souvent sur deux. On les a moins prodiguées que les dents-de-scie, encore qu'elles soient fréquentes. Dans la corniche du chevet de Saint-Palais, le chanfrein est couvert de dents-de-loup qui portent au centre un trou et près du bord un trait concentrique à ce bord; à Guîtres, toujours sur le chanfrein de la corniche, est une file de dents-de-loup, dont les festons, tournés vers le haut, sont échancrés sur les côtés.



Brutails photogr.

Fig. 273. — Débris romans à Blaye.

Les entrelacs se prêtent aux dessins les plus variés: des carrés égaux, des carrés de deux dimensions, des carrés et des cercles, des cercles, des cercles combinés avec des rectangles posés sur leur pointe, etc.; entre les mailles on peut loger des boules, ou bien les tiges entrelacées couvrent la pierre à la façon d'un treillis (fig. 273). Dans les entrelacs les plus anciens ou les plus archaïques, au premier rang desquels il convient de placer ceux de Bayon et de la crypte de Saint-Seurin, les galons sont creusés en gouttière; lorsqu'ils sont unis, comme dans ce linteau de Coubeyrac où des cercles se coupent, comme dans la base d'un contrefort de Saint-Michel-de-La-Rivière où des baguettes forment des losanges, la sculpture ne doit pas être antérieure à 1100. La plupart des entrelacs de la Gironde doivent être, d'ailleurs, du XIIe siècle.

Les ornemanistes romans ont fait un large emploi des motifs obtenus en inscrivant un dessin plus ou moins compliqué dans un cercle ou dans un carré: une dalle de Saint-Seurin[1], antérieure à l'époque romane, est tapissée de rinceaux déterminant des champs circulaires sur lesquels sont posées des sortes d'hélices; le motif se retrouve à Rome[2], à Ravenne[3] et en bien d'autres endroits[4]; je l'ai dessiné à Pola. Une croix dans un cercle constitue un ornement, pauvre, il est vrai, et qui est assez rare; je l'ai noté cependant, isolé, en haut de la corbeille d'un chapiteau de Villagrains, où il remplace la rose des chapiteaux antiques, en file, sur un tailloir du portail de Saint-Martin-de-la-Caussade. Au portail de Gabarnac, des cercles ont, les uns une croix, les autres cinq ou six rais. Six rais curvilignes dans une circonférence d'égal rayon, comme les enfants s'amusent à en tracer, forment un motif à la portée des artistes les plus novices: il est répété deux fois sur une sorte de pelle à enfourner sculptée à la façade de Marcillac[5]. La corniche qui couronne l'abside d'Artigues porte des cercles tangents et, dans ces cercles, une molette à sept ou huit pointes, percée d'un trou, le tout méplat. Drouyn n'avait pas vu de corniche pareille en Bordelais[6] et je n'en connais pas non plus.

Un motif plus intéressant est celui qui se voit aux portes de Courpiac (fig. 276), de Coirac, de Romagne, d'Aubiac près Verdelais, de Lugasson (archivolte d'extrados) (fig. 274),

1. R. de Lasteyrie, *L'Architecture religieuse à l'époque romane*, p. 209, fig. 200. — 2. Puits de Saint-Jean-de-Latran (Lenoir, *Architecture monastique*, t. II, p. 20). — 3. Tête d'un sarcophage (Cattaneo, *L'Architecture en Italie du VIe au XIe siècle*, p. 187). — 4. M. Salomon Reinach (*Description raisonnée du Musée de Saint-Germain, Bronzes figurés de la Gaule romaine*, p. 4) a publié des bronzes ajourés de Somme-Bionne, attribués aux IVe-IIIe siècles avant notre ère et dont le dessin rappelle celui-là. M. de Lasteyrie a publié plusieurs spécimens, tant italiens que français, de cet ornement, dans l'ouvrage précité, pp. 194, 210, 211, 215, etc. — 5. Croquis dans les Notes manuscrites de L. Drouyn, t. XLVII, p. 64. — 6. *Revue catholique*, 1880, p. 323.

et que l'on retrouve à l'arcature intérieure de Moulis et à la porte de Saumos. Je crois distinguer ce même ornement sur un dessin qui représente l'ancienne porte de Béguey.



Brutails photogr.

Fig. 274. — porte de Lugasson.

Des carrés renfermant une croix de Saint-André sont gravés dans une archivolte à Saint-Michel-de-La-Rivière et sur un bandeau chanfreiné à l'intérieur de l'église de Sainte-Geneviève de Fronsac. Dans les archivoltes extérieures des fenêtres de l'abside à Saint-Gervais (fig. 327), sur un tailloir de Villegouge, les secteurs délimités par ces traits sont creusés à facettes.

Les têtes-de-clou ne se rencontrent guère: on garde dans les dépendances de la cathédrale de Bordeaux un claveau provenant d'un arc qui avait une file de têtes-de-clou entre deux gros tores. A l'extérieur des absides de Bégadan et de Notre-Dame de Langon, de grosses têtes-de-clou sont disposées horizontalement; toutes ces pyramides plates à Bégadan, une partie seulement à Langon sont gravées d'un dessin au trait assez mesquin.

Les pointes-de-diamant, à facettes plus nombreuses que dans les têtes-de-clou, et les étoiles abondent: elles forment des archivoltes à l'extérieur d'un grand nombre d'édifices, autour des portes, des fenêtres, des arcades.



Brutails delin.

Fig. 275. — festons perlés.

Les postes, formées d'une succession de volutes saillantes en colimaçon, ont été sculptées dans un certain nombre de constructions soignées, abside de Notre-Dame de Langon (fig. 304), façades de Saint-Émilion et de Petit-Palais.

Il resterait à étudier encore bien des motifs: tels ces festons perlés (fig. 275) que j'ai remarqués à l'extérieur de l'abside de Bellefond et aux portes de Montarouch et du Temple de Blézignac; l'ornement en S de la fenêtre centrale de l'abside à Pujols, lequel paraît être une déformation, très ancienne, de la palmette antique[1], etc.

1. Déchelette, *Congrès archéologique de France*, LXXIe *session* (Le Puy, 1904), p. 233.

CHAPITRE X

La décoration : les procédés

La sculpture : insuffisance technique à l'époque romane; modelé; draperies; animaux. — Supériorité de la sculpture gothique : la vérité dans la statuaire; les formules de la sculpture décorative.
La peinture murale : ce qui en reste; les peintres italiens du XVIII[e] siècle. — Peinture décorative : appareil simulé; motifs divers; ensembles. — La peinture sur verre : exemples.
Les carrelages : motifs de décoration; facture.

La sculpture : insuffisance technique a l'époque romane. — De l'arc décoratif roman il n'est guère parvenu jusqu'à nous que des sculptures, sculptures historiées, sculptures décoratives. Le sculpteur de cette époque est franchement maladroit et il en a conscience. Aussi ne se risque-t-il pas à faire des statues de plein relief; il plaque ses effigies sur un fond. Les personnages sont groupés gauchement : s'agit-il de meubler un demi-cercle, comme dans de fausses fenêtres à Saint-Vivien (fig. 294) ou dans le tympan de Sainte-Radegonde (fig. 323) ou de Lalande, la taille des personnages varie suivant la hauteur à couvrir. Les corps, imparfaitement dessinés, tombent parfois dans le grotesque : il en est (fig. 265) dont la dimension totale ne dépasse pas trois têtes. Sur le portail de Courpiac (fig. 276), Tobie porte un poisson et Samson chevauche un lion; ils lèvent la main, l'un pour retenir son poisson, l'autre pour déchirer la gueule du monstre : sans cette circonstance, la main traînerait à terre, car le bras est beaucoup plus long que le corps. Je me souviens d'une conversation que j'eus avec Drouyn au sujet d'un chapiteau de Gabarnac : je datais ce chapiteau d'après la forme de l'écu dont les hommes sont armés; Drouyn soutenait que ces prétendus guerriers étaient des oiseaux et ces boucliers, des ailes, et on peut, en effet, s'y tromper[1]. Une voussure est décorée, à Haux et à Castelvieil de personnages,



Brutails delin.

Fig. 276. — Porte de Courpiac.

1. Drouyn reconnaît qu'il s'agit de guerriers, dans ses Notes manuscrites, t. XLVIII, p. 451.

à Cérons de quadrupèdes : le haut des corps est posé sur la tête de la voussure et les jambes, décrivant avec le corps un angle droit, adhèrent à l'intrados.

Le modelé est parfois extrêmement primitif : dans des chapiteaux de la corniche d'Izon (fig. 277), l'imagier a marqué sur le bloc épannelé la silhouette des oiseaux qu'il voulait faire et il a creusé tout autour. L'emploi du même procédé est sensible ailleurs : dans un chapiteau de Villenave-d'Ornon (fig. 156), des oiseaux plats s'enlèvent sur le fond et sont gravés de quelques lignes qui rappellent les plumes.



Brutails photogr.

Fig. 277. — CORNICHE D'IZON.

Les draperies sont traitées de façon conventionnelle : l'artiste ne reproduit pas les mouvements de l'étoffe ; il la couvre plutôt de menus ornements et de gaufrures (fig. 278). On pourrait citer à La Sauve et dans l'Entre-Deux-Mers, à Coirac (fig. 279), Cessac, Courpiac, Bouliac, Pompignac, un groupe d'œuvres dans lesquelles les vêtements sont couverts de petits plis secs à peu près horizontaux.



Brutails photogr.

Fig. 278. — CHAPITEAU A SAINTE-CROIX-DU-MONT.

L'imagier roman ne réussit pas mieux les animaux que l'homme, à moins qu'il n'ait sous les yeux des modèles stylisés : à Martres (fig. 280), un âne a la tête si longue qu'elle descend presque jusqu'au sol.

Supériorité de la sculpture gothique. — Vers les débuts du XIIIe siècle, la sculpture s'améliore sensiblement : des scènes sont représentées, sur certains chapiteaux de Castelvieil, avec un sentiment très vif de la nature ; les formes s'allongent et s'affinent dans les Vertus. La statuaire de Blasimon, trop irréelle, est néanmoins remarquable : c'est un rêve, mais un rêve d'artiste délicat. Tel chapiteau du même portail a des monstres mi-observés, mi-inventés, qui n'ont rien des horreurs de la période précédente et qui font pressentir les belles gargouilles des cathédrales du Nord. Il est, dans l'évolution de notre architecture girondine, un moment heureux où la construction est un art roman arrivé à la perfection, où la sculpture s'anime du souffle gothique et serre de près la vérité et la vie : Drouyn a pu écrire que certaines têtes de Pujols sont des portraits ; d'autres, à Notre-Dame de Langon (fig. 281), ne sont ni moins vraies ni moins belles. Et les deux exemples que je viens de citer ne sont pas isolés.



Brutails photogr.

Fig. 279. — CHAPITEAU A COIRAC.

Peu à peu, l'artiste apprenait à voir juste : le mouvement des draperies est déjà meilleur dans cet évêque bénissant d'Uzeste, qui doit être de la première moitié du XIIIe siècle. Puis, le sculpteur s'exerce à saisir le trait individuel, à l'exagérer même : du XIVe siècle avancé nous avons à Fronsac un cul-de-lampe d'une force d'expression singulière (fig. 282). Mais c'est là une production de l'art gothique, lequel a laissé à Saint-André et Saint-Seurin de Bordeaux, à Saint-Émilion, à Bazas, des chefs-d'œuvre, des merveilles de goût et de virtuosité.

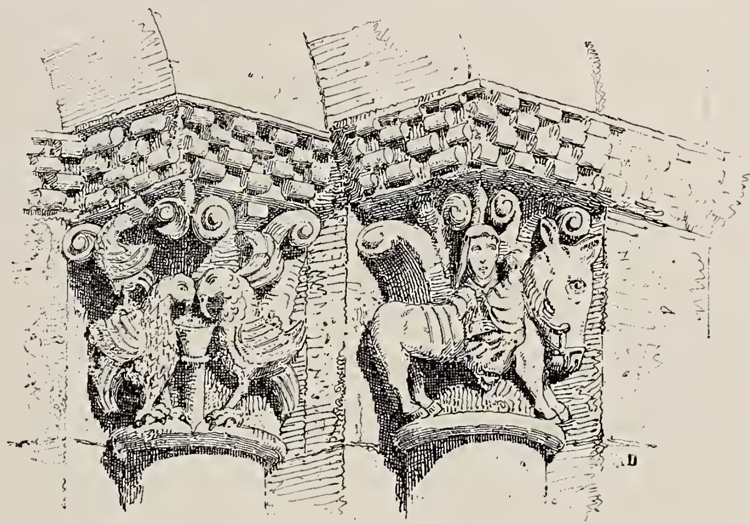


Fig. 280. — Chapiteaux a Martres.
Dessin de L. Drouyn (*Extrait des Variétés girondines*, t. III, p. 151).

En même temps, la décoration sculpturale subissait une modification profonde : le roman cherchait ses effets dans la multiplicité des lignes et des facettes ; le gothique domine la matière et l'assouplit ; il donne à l'ornement une forme plus rationnelle. En un mot, les balbutiements de cette enfance qu'est l'art roman ont fait place à une langue sûre, précise, sonore et admirablement expressive. Le progrès est moins frappant peut-être dans la peinture.

La peinture murale. — Quand on s'occupe de la décoration des églises, il faut tenir compte de l'usage où on était jadis de tendre, pour les jours de fête, au moins les plus importantes d'entre elles[1]. Ce n'est pas à dire qu'on ne fît point de peintures, loin de là : des églises, comme la Trinité de Saint-Émilion, Tresses[2] et, si je ne me trompe, Magrigne, ont plusieurs couches de peintures superposées. De l'époque romane il ne reste pas, je crois, de peintures historiées, scènes ou personnages, si l'on attribue au XIIIe siècle les peintures de la collégiale de Saint-Émilion, le Jugement dernier barbouillé dans le charnier de la Madeleine de la même ville, enfin les peintures de Saint-Macaire. Des siècles suivants nous avions à Saint-Seurin la représentation de scènes diverses de la vie de saint Martial, de saint Seurin, de saint Amand, de saint Fort (?)[3], et à Uzeste une Flagellation du XIVe siècle, qui ont été détruits ; les peintures dans la crypte de Saint-Ciers-d'Abzac, qui ont été retouchées ; des scènes et des personnages, de 1507, à Saint-Genès-de-Lombaud[4], où on ne les voit plus ; un Dieu de majesté environné des symboles des Évangélistes et divers autres sujets peints



Brutails photogr.
Fig. 281. — Chapiteau a Notre-Dame de Langon.

1. 1744 (?). Renseignement sur l'habitude où on est de tendre les églises de Bordeaux (G 2835). — 2. Villiet, *Essai sur l'histoire de la peinture murale*, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1859, p. 217. Le marquis de Castelnau a publié une réduction des calques faits sur les peintures de Tresses par Villiet (*Compte-rendu des Monuments historiques*, 1864-1865, pp. 61 et 63). — 3. *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1852, p. 62 ; Cirot de La Ville, *Saint-Seurin de Bordeaux*, eau-forte après la p. 182. — 4. Piganeau, *Société archéologique*, t. VI, p. 185 et pl. XXI.

vers 1524, dans la grotte de l'ermitage de Cambes[1]; les peintures de Birac, — le Jugement dernier[2], — de Saint-Léger-du-Balson, — les travaux des mois[3], — qui doivent être approximativement de la même date; les peintures de Saint-Pierre de La Sauve, dont l'une porte le millésime 1566; les peintures disparues de Montagne[4], de Saint-Loubès[5], de Cursan[6], de Mauriac, etc., etc.[7].

Durant le XVIII[e] siècle, un certain nombre de nos églises furent livrées aux décorateurs italiens : Sainte-Croix[8], Saint-Seurin[9], Saint-Bruno. Les peintures de Saint-Bruno de Bordeaux, exécutées, en 1772[10], par Jean-Antoine Berinzago, calquées et refaites il y a quelques années, représentent une architecture d'une complication extrême : c'est très faux comme principe et très savant comme exécution.



Brutails delin.

Fig. 282. — CUL-DE-LAMPE A FRONSAC.



Brutails photogr.

Fig. 283. — VITRAIL A SAINT-MICHEL DE BORDEAUX.

Peinture décorative. — Les peintures décoratives se réduisent assez souvent à un appareil simulé, avec des joints filés à l'ocre rouge ou jaune ou rouge brun; tantôt les joints de lit sont doubles et tantôt ce sont les joints montants. Dans l'église de Magrigne, où les assises de maçonnerie sont remarquablement réglées, je crois que ce faux appareil correspond à l'appareil véritable. A Parsac, chaque pierre feinte porte au centre une fleur à six pétales, qui est un petit cercle où on aurait réservé le cœur et six rais; quelque chose d'analogue se voit dans les ruines de Montarouch. Au chevet de la crypte à La Libarde, deux traits diagonaux parallèles tracés sur chaque bloc simulé descendent de droite à gauche. Ailleurs le dessin de l'appareil figuré est de lignes plus compliquées[11].

L'absidiole d'Andernos est ornée de fleurs-de-lis faites au poncif. Ailleurs, des rinceaux agrémentaient la décoration : Braquehaye avait remarqué à Landiras, dans une voûte qui fut

1. Piganeau, *Société archéologique*, t. VI, p. 11, et *Archives historiques de la Gironde*, t. XII, pp. 403 et ss. — 2. L. Drouyn, *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1862-1864, pp. 48-52; Piganeau, *Société archéologique*, t. VI, pp. 5 et ss., pl. I-IV. — 3. Piganeau, *Société archéologique*, t. VI, p. 6. Dessin dans un Album de la Commission des Monuments historiques. — 4. Drouyn, Notes manuscrites, t. XLIX, pp. 60-61. — 5. Villiet, *Actes de l'Académie*, 1859, p. 227. — 6. Augier, *Société archéologique*, t. II, pp. 5-6; croquis à la pl. I. — 7. Je ne puis pas songer à énumérer toutes les peintures murales qui ont été signalées dans nos églises. Voir néanmoins les pages consacrées par Marionneau aux peintures de Saint-André de Bordeaux (*Description des œuvres d'art*, pp. 87 et suiv.). — 8. Voir ci-dessus, p. 9. J[ouanet] (*Musée d'Aquitaine*, t. III, p. 271, note) dit que les peintures du sanctuaire étaient dues à Anoni père, élève de Levati. — 9. Le chevet de Saint-Seurin a été peint à fresque par Berinzago (Voir ci-dessus, p. 19). — 10. Sur la date de ces peintures et leur auteur, voir Marionneau, *op. cit.*, pp. 155 et suiv. — 11. Voir, par exemple, dans les *Archives de la Commission des Monuments historiques*, t. V, pl. 61, deux dessins d'appareils simulés peints à l'église souterraine et à la Trinité de Saint-Émilion.

démolie en 1869, « des rinceaux monochromes, probablement de la fin du XIIe siècle »[1]. Il existait, avant 1870, des rinceaux du XIVe siècle dans le chevet de la collégiale d'Uzeste[2].

Lorsque la décoration est complète, elle comporte une bande longitudinale en haut de la voûte et des bandes transversales, soit près des murs de tête, soit à mi-longueur de chaque travée. Un peintre verrier distingué, Joseph Villiet, a proposé Saint-Pierre de La Sauve comme « un modèle parfait de décoration à bon marché »[3] : ossature, c'est-à-dire piliers et nervures, d'un coloris vigoureux ; fond des murs, blanc avec appareil figuré ; dans les voûtes, bandes en long, en travers et en diagonale. Depuis l'étude de Villiet, on a constaté que la décoration de Saint-Pierre de La Sauve, moins simple à l'origine, comportait des personnages dans le chevet[4]. Le malheur est que ces peintures, restaurées vers 1865, sont d'une étude malaisée.


M. et J.-A. Brutails delin.

FIG. 284. — CARRELAGES AU MUSÉE DE BORDEAUX.

LA PEINTURE SUR VERRE. — Les vitraux du Moyen-Age ont disparu du Bordelais. Le chevet de la cathédrale de Bordeaux en avait jadis, qui montraient encore du temps de Lopès le portrait et les armes de Pierre Dubosc, chanoine de cette église et évêque de Dax vers la fin du XIVe siècle[5]. La fabrique de Saint-Seurin a fait déposer, vers 1860, et abandonné à des particuliers des restes de vitraux sur lesquels était peint le plus ancien écusson en couleurs de la ville de Bordeaux[6]. Uzeste gardait, il y a quelques années, une Présentation et des grisailles avec bordures aux armes de la famille de Goth, le tout remontant peut-être au XIVe siècle[7]. Cadarsac a perdu également la verrière du XVIe siècle qui garnissait la fenêtre centrale du chevet et Izon, les restes de vitraux que Drouyn attribuait au XIIe siècle[8]. La rosace du transept Nord de la cathédrale Saint-André doit retenir des fragments de ces vitraux qui furent faits, en 1510, par Jean de La Sausaye[9]. De même, à Saint-Émilion, j'ai vu dans des vitraux du XVIe siècle des morceaux qui devaient provenir de la verrière commandée à Lescamp en 1476[10]. J'ai publié[11] deux vitraux, l'un de La Sauve, qui porte la date 1534, l'autre de Castelnau (Médoc), qui appartient au XVIe siècle et qui porte des écussons armoriés. Saint-Michel de Bordeaux en a plusieurs de ce même siècle (fig. 283). Par malheur, je ne suis pas en état de formuler sur ces peintures des observations originales ou simplement intéressantes[12].

1. *Société archéologique*, t. VI, p. 6, note 1. — 2. Abbé Brun, *Uzeste et Clément V*, 2e éd., p. 109. — 3. *Actes de l'Académie*, 1859, p. 228. — 4. Marquis de Castelnau, *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1864-1865, pp. 12 et suiv., pp. 21 et suiv. — 5. Lopès, *Sainct-André de Bourdeaux*, éd. Callen, t. I, p. 133. — 6. *Bordeaux, Aperçu historique, etc.*, t. III, p. 551. — 7. Abbé Brun, *Uzeste et Clément V*, 2e éd., p. 106. — 8. *Société archéologique*, t. I, p. 177. — 9. 18 novembre 1510 (G 505) — 10. Voir ci-dessus, p. 102. — 11. *Album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde*, pl. VI. — 12. On trouvera sur les vitraux de Saint-Émilion des renseignements techniques intéressants dans l'étude que M. Ch.-D. Tournel a donnée au Bulletin de la *Société historique et archéologique* de Saint-Émilion, 3e fascicule. Quelques réserves sont à faire sur les dates.

Les carrelages. — Il n'existe pas dans le pays de mosaïques remontant au Moyen-Age; par contre, nous avons des carrelages de cette époque. J'en ai mentionné ci-dessus qui sont à Cornemps et qui portent deux dessins en creux : un cercle à six rais curvilignes formés de segments qui sont tracés avec la même ouverture de compas que la circonférence et, au-dessus, une fleur-de-lis. L'église abbatiale de La Sauve et la crypte de Saint-Seurin en avaient de plus intéressants; ceux de La Sauve ont été enlevés il n'y a pas longtemps, avec d'autres fragments précieux du même édifice. Dom Dulaura nous apprend que des carreaux de ce genre avaient couvert le sol de l'église entière; on n'en voyait plus, de son temps, que dans le *presbytère,* le chœur, le cloître et le chapitre. « Ils représentent des lions, des oiseaux, des fleurs de lis et autres choses; il i en a de plusieurs façons, des ronds, des quarrés, en ovale, en triangle »[1], etc. Un fragment dessiné par Lacour dans le *Musée d'Aquitaine*[2] porte sur le champ un bout de torsade et en bordure deux bandes semées de points clairs.

Le dessin, imprimé en creux, est rempli d'un engobe de ton différent; il était retourné à l'impression, de sorte que tels personnages, qui portaient leur épée de la main droite sur la matrice, sont gauchers sur le carreau : on en peut voir des exemples au Musée des antiques (fig. 284). L'effigie obtenue par ce procédé manque de finesse et de détail, mais non de charme. Si je ne craignais de scandaliser les admirateurs de l'art grec, j'avouerais que certaines de ces silhouettes un peu floues, qui indiquent la forme sans l'arrêter et qui nous laissent le plaisir de la deviner, me font penser aux statuettes de Tanagra.

1. E suppl. 1242. fol. 12 r° et v°. — 2. T. I, pp. 217 et suiv., article de F. J[ouannet]. Pour les carrelages de Saint-Seurin, cfr. Cirot de La Ville, *Saint-Seurin de Bordeaux*, p. 153.



Fig. 284 *bis*. — Maitre-autel de Notre-Dame de Bordeaux.
(Extrait du *Guide illustré à Bordeaux*.)

CHAPITRE XI

La décoration : les applications

Les charpentes : leur décoration ; leur variété. — Les voûtes : doubleaux ; moulures horizontales dans les coupoles. — Les ogives : leur profil et la décoration de leur intrados ; profils singuliers ; congés. — Les clefs d'ogives : multiplicité des clefs. — Les arcs : décoration de l'archivolte d'extrados à l'extérieur et à l'intérieur des édifices ; décoration de la tête des arcs ; congés ; arc triomphal.

Les pilastres seuls ; les pilastres combinés avec des colonnes ; pilastres décorés. — Les colonnettes : fûts ouvragés. — Les socles : leur forme générale et leur décoration. — Les bases : congés tenant lieu de base ; quelques exemples de bases ; bases à griffes ; bases à gorge ornementée. — Les chapiteaux : colonnes sans chapiteaux ; chapiteaux antiques et chapiteaux pré-romans — Rôle et forme rationnelle du chapiteau ; chapiteaux de forme irrationnelle. — Chapiteaux cubiques, godronnés et à facettes. — Chapiteaux gravés ou à décor plat. — Chapiteaux à volutes : formes de certaines volutes ; dés cubiques en haut de la corbeille. — Chapiteaux à personnages : disposition irrationnelle et disposition rationnelle des personnages. — Chapiteaux à feuillages ; masses sous les angles du tailloir ; facture des feuillages ; décor mixte, mi-végétal mi-géométrique. — Répartition des ornements sur la corbeille. — Chapiteaux doubles ; chapiteaux de colonnettes solidarisés avec le pilastre voisin ; chapiteaux continus. — Les astragales : profil et décoration. — Les tailloirs : chapiteaux sans tailloir ; tailloirs tenant à la corbeille ; tailloirs sculptés : liste de motifs ; manière de les traiter ; tailloirs moulurés. — Chapiteaux gothiques.

Les portes ; les pieds-droits des portes. — Les portes à voussures nues. — Les portes à voussures moulurées. — Les portes à voussures sculptées : quelques exemples. — La répartition des sujets vivants dans les voussures. — Les tympans. — Les portes gothiques.

Les fenêtres : l'encadrement extérieur des fenêtres ; encadrement uniforme pour toute la baie ; archivolte d'extrados ; tête décorée ; colonnettes ; profil et appuis des archivoltes d'extrados ; moulures horizontales. — L'encadrement intérieur des fenêtres.

La décoration du plein des murs : les cordons de moulures ; moulures de couronnement des arcatures ; moulures sous les fenêtres et moulures continuant les tailloirs ; autres moulures. — La corniche : la tablette. — La corniche : les corbeaux ; leur forme ; ornementation géométrique ; sculptures. — La corniche : les métopes ; leur décoration. — Les corniches sur corbeaux continus.

Les girouettes et les croix antéfixes.

Les façades : portes flanquées de fausses portes ; portes flanquées d'arcs ; portes surmontées d'arcatures ; quelques variantes.

Les charpentes. — L'ornementation des charpentes romanes de la Gironde n'est pas toujours rationnelle. Le procédé le plus ordinaire consiste à abattre les angles des pièces ; les chanfreins s'arrêtent, pour ne pas affaiblir le bois, aux endroits où se font les assemblages (fig. 285). Les congés par lesquels débutent ces chanfreins sont quelquefois un peu fantaisistes et quelquefois les chanfreins eux-mêmes portent des pointes-de-diamant. Les bagues sont d'un usage très répandu, bien qu'elles aient cet inconvénient d'entraîner un déchet considérable. On en peut dire autant de la façon qui réserve aux têtes du tirant des surépaisseurs, comme à la chapelle Saint-Urbain, ou qui taille, au contraire, le tirant en fuseau, comme à Galgon. Dans le même ordre d'idées, il y aurait lieu de critiquer certains poinçons dont la silhouette dessine une pyramide, à Loubens, Castelvieil, etc., ou qui sont creusés d'ornements profonds, à Haux ou à Saint-Genis-du-Bois (fig. 286). Par contre, il convient de louer l'ingéniosité avec laquelle le charpentier de

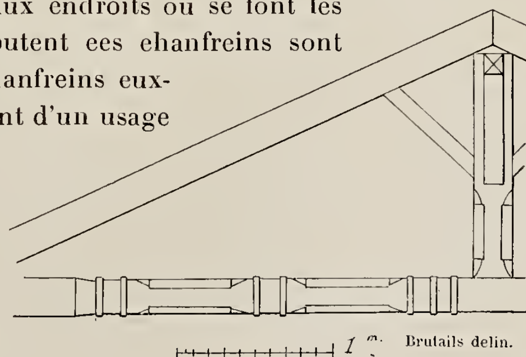


Fig. 285. — Charpente de Courpiac.

Saint-Sève (fig. 287) a décoré les entraits sans entamer la face supérieure, qui est à la fois la moins vue et celle dont il faut le plus soigneusement ménager la force.

Les fermes d'un même édifice ne sont pas nécessairement pareilles : quelques charpentes, celle de Saint-Germain-de-Campet, celle de Saint-Genis, etc., offent le spectacle d'une ornementation très variée.

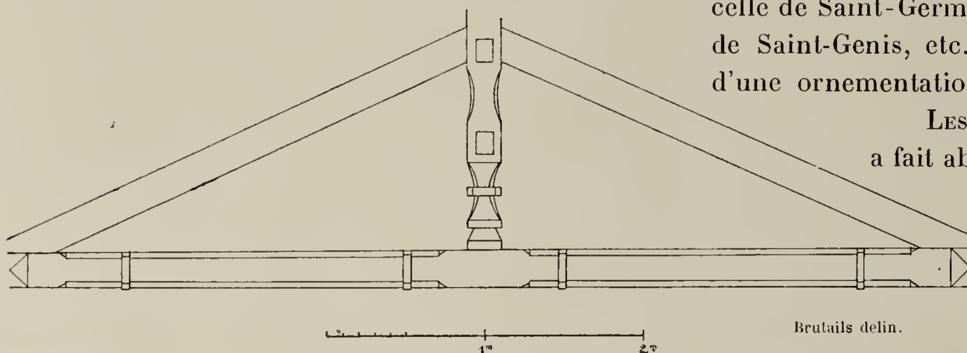


Fig. 286. — CHARPENTE DE SAINT-GENIS-DU-BOIS.

Les voûtes. — Quand on a fait abstraction de la peinture, la décoration des voûtes, surtout des voûtes romanes, se réduit au minimum. Les doubleaux tournés sous les berceaux ont quelquefois, à Rauzan, par exemple, ou encore à Romagne, une moulure torique poussée sur leurs arêtes.

La moulure à la naissance des voûtes en berceau est de règle (fig. 331), nous en avons vu les raisons, qui sont d'ordre constructif; mais la décoration de cette moulure est variable : dans le chevet de Saint-Martin-de-Sescas, la moulure porte sur partie de sa longueur de petits personnages couchés horizontalement; dans le sanctuaire de Parsac, le cordon est divisé en triangles, sur l'aire desquels des stries sont gravées alternativement dans un sens et dans l'autre. A vrai dire, ces fantaisies sont l'exception : d'ordinaire, le cordon profilé sous la voûte

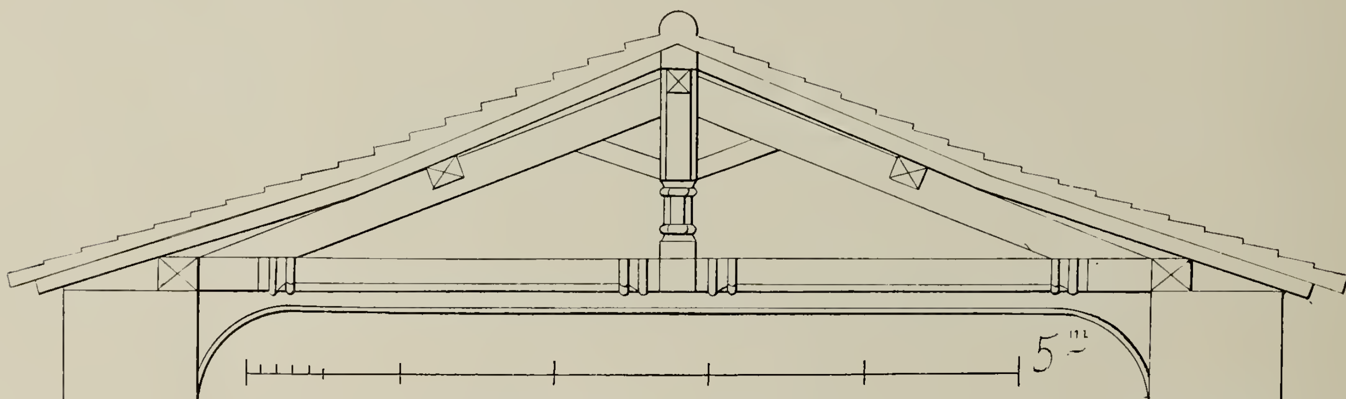


Fig. 287. — CHARPENTE DE SAINT-SÈVE. Brutails delin.

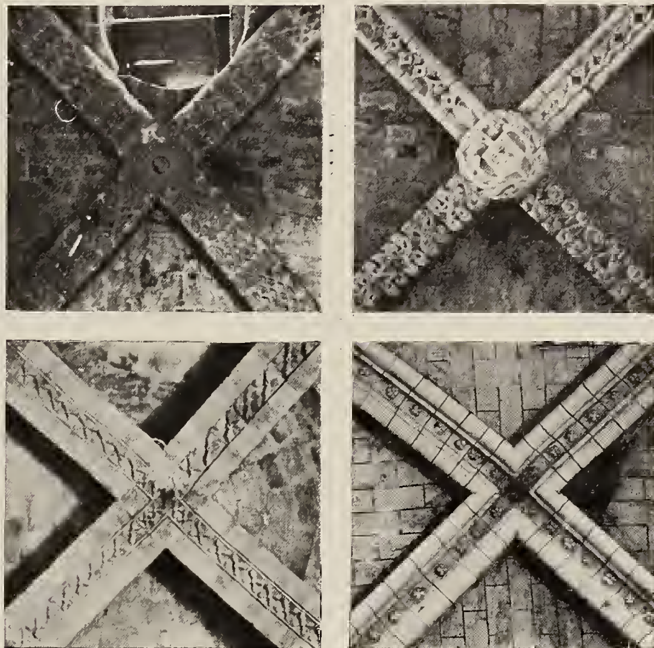
en berceau est brut, formé d'un bandeau et d'un chanfrein qui peut être concave. Drouyn a fait depuis longtemps l'observation qu'en Gironde le chanfrein est, dans ce cordon de moulures, beaucoup plus large que le bandeau vertical[1].

Les premiers constructeurs gothiques ont conservé dans certaines églises (chevets de Saint-Seurin de Bordeaux et de Saint-Pierre de La Sauve) les moulures profilées à peu près au niveau de la naissance des voûtes. Le fait est à retenir, parce qu'au premier abord la présence de ces cordons donne à penser qu'il y a eu remaniement et qu'une voûte d'ogives a été greffée sur une souche romane.

Dans les coupoles, la moulure qui souligne le passage des pendentifs à la calotte est le plus souvent un simple bandeau chanfreiné : Aux Salles (fig. 297), à Tourtirac (fig. 207 *bis*), à

1. *Bulletin monumental*, t. XIX, p. 442.

Saint-Martin-de-Laye (fig. 209 *bis*), à Saint-Philippe-d'Aiguille (fig. 202), etc. A Coutras, un tore est à la place du chanfrein ; mais le haut de cette coupole a peut-être été restauré. Le chanfrein est, à Saint-Émilion (fig. 130), relevé d'un damier; à Pellegrue, de billettes sur trois rangs; à Saint-Gervais et Peujard, d'un rang de grosses billettes; à Cars, de postes.



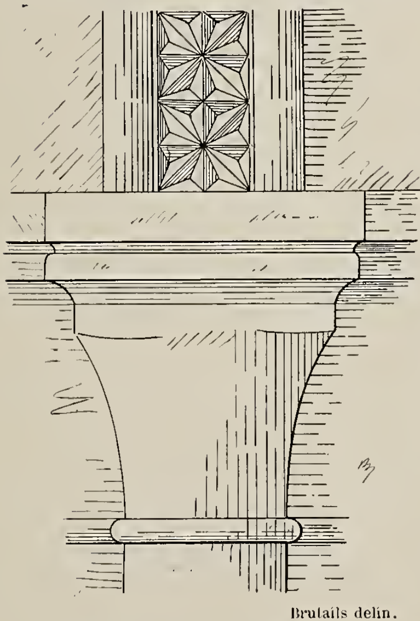
Brutails photogr.

Fig. 288. — CROISÉES D'OGIVES.

A SAINTE-CROIX DE BORDEAUX. A SAINT-FERME.
A MONTAGNE. A SAINT-MACAIRE.

Les ogives. — La force, l'épaisseur des ogives, ne dépend pas uniquement de leur ancienneté; elle est aussi en rapport avec leur rôle: les ogives bandées au-dessous des clochers sont habituellement très vigoureuses. C'est le cas dans l'abside de Villeneuve, où les profils en talon de ces nervures accusent une époque peu reculée.

Les premières ogives sont de section rectangulaire, plus larges que saillantes. De bonne heure, les angles ont été profilés en boudins à Saint-Macaire (fig. 288). Nous n'avons pas d'ogives consistant en un tore unique; celles de Saint-Michel-de-La-Rivière (fig. 303) sont à trois tores, non pas, comme à Tizac-de-Curton, des tores inégaux, celui du milieu s'avançant sur les deux autres, mais trois tores égaux et également saillants. Plus souvent, dans les ogives archaïques de la Gironde, il existe au milieu de la face d'intrados une file de menus ornements, dans le genre de ceux qu'on voit au porche Du Mans; ce sont des fleurs à quatre ou cinq pétales à Montagne (fig. 288), à Saint-Macaire (fig. 288) et sur la croisée de La Sauve (fig. 69), à quatre pétales perlés sur le faux transept de Saint-Médard-de-Guizières. L'intrados est décoré, dans le clocher de Sainte-Croix (fig. 288), d'un treillis de baguettes méplates, entre lesquelles sont creusés de petits losanges et, dans la salle capitulaire de L'Isle (fig. 289), il est couvert d'une succession d'étoiles à six rais traitées en facettes[1], qui tiennent tout le champ entre les tores des angles. La décoration varie d'une branche à l'autre au-dessus du carré de Saint-Ferme (fig. 288); pour deux branches, elle est formée de motifs en forme d'*S* ou d'*X* perlés tenant en entier la largeur de la tranche. Enfin, au chevet de Cartelègue, les ogives, plus saillantes que larges, projettent un tore accosté de deux rangs de bâtons brisés toriques : c'est un profil classique dans l'Ile-de-France et



Brutails delin.

Fig. 289. — CHAPITEAU DANS LA SALLE CAPITULAIRE DE L'ISLE.

1. Ruprich-Robert a dessiné sur des édifices normands ce motif (*L'Architecture romane en Normandie*, pl. XXXII et XLIII), qui se retrouve notamment en Orient et dans l'Espagne des premiers siècles (Brutails, *Revue des Études anciennes*, 1910, p. 189).

dont un autre exemple se trouve en Saintonge, à quelques kilomètres au Nord de Cartelègue, dans l'église de Petit-Niort, entre Pleineselve et le bourg de Mirambeau.

Des profils, en très petit nombre d'ailleurs, retiennent l'attention par leur singularité : sur les faux transepts de Doulezon (fig. 53) et de Sainte-Radegonde, sur le carré de Pondaurat (fig. 290). En général, les profils sont, chez nous, les mêmes qu'en d'autres provinces : vers la fin, quelques-uns, à Escaude, Léogeats, Langoiran-le-Haut, Mouillac, Rauzan, Barsac, etc., offrent des combinaisons attachantes de moulures classiques.

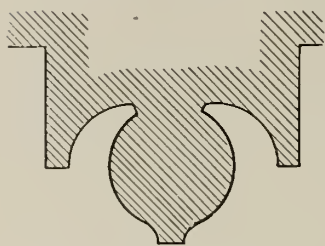
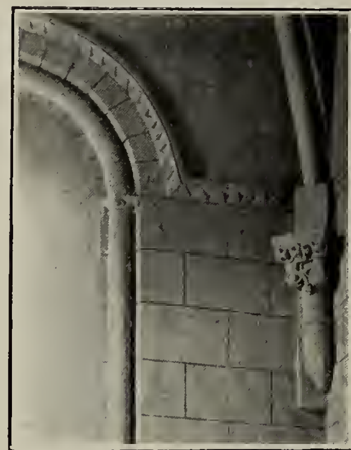


Fig. 290. — Profil d'ogive à Pondaurat.

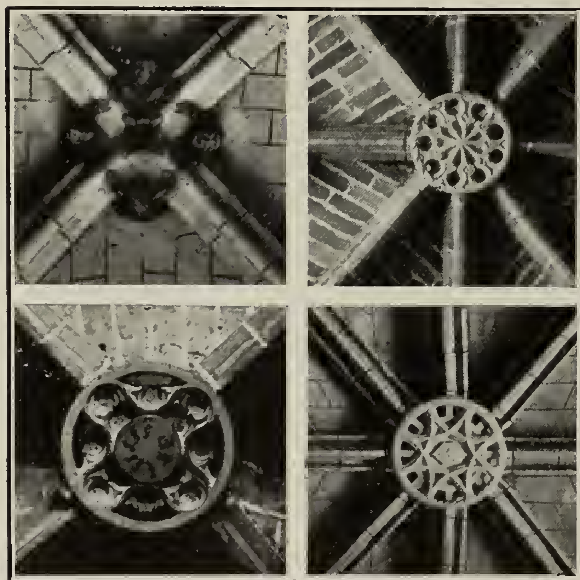
Le cas se présente où les nervures ne sont pas moulurées dès leur naissance; il y a là un claveau brut, une transition entre le chapiteau et la nervure, un congé. On trouve des congés de ce genre dans les doubleaux de quelques églises romanes, comme Lalande-de-Pomerol; nulle part en Gironde ce procédé n'a été appliqué aussi franchement que dans les voûtes gothiques du chevet de Saint-Genès-de-Lombaud et de l'église de Pleineselve (fig. 291).



Brutails photogr.

Fig. 291. — Angle sud-est de la chapelle à Pleineselve.

Les clefs d'ogives. — Dans quelques voûtes d'ogives, la face inférieure de la clef est plate et unie, avec un trou pour accrocher un ornement mobile : on en peut voir dans le bas-côté Sud de l'église de Cambes. La règle à peu près constante est que la décoration est sculptée à même la clef. Cette décoration, très variable[1], consiste parfois en un écusson armorié. La clef des ogives peut être accompagnée d'angelots placés entre les nervures : quatre angelots à Berson, à Saint-Martin-de-la-Caussade (fig. 292) et à Mareillac, où les quatre angles déterminés par la rencontre des nervures sont à peu près égaux; deux angelots à Rions, dans une travée barlongue de bas-côté, où les nervures forment deux angles plus grands et deux plus petits.



Brutails photogr.

Fig. 292. — Clefs de voute.
À Saint-Martin-la-Caussade. À Blézignac.
À Gajac. À Romagne.

Le gothique finissant a multiplié les clefs secondaires sur les points de jonction des liernes et des tiercerons; il a même, à Pujols, plaqué sous l'intrados des ogives des clefs de dimensions médiocres et de formes variées. Les doubleaux du bas-côté de Rauzan (fig. 112) ont sur leurs trois faces libres de petits médaillons Renaissance, et dans la travée orientale du bas-côté de Mouillac, à $0^{m}50$ environ de la clef, les ogives projettent une volute de goût également classique.

1. M. Piganeau a publié plusieurs clefs de La Sauve, qui sont encastrées dans le mur du porche de Haux (*Société archéologique*, t. II, p. 106).

Les arcs. — Pour la décoration des arcs, les maîtres d'œuvre romans de notre région avaient un petit nombre de formules dont ils ne se départaient guère. Il est rare que dans une église soignée les arcs qui se dessinent sur les murs du chevet ne soient pas accompagnés de quelques ornements. A ce point de vue, on peut considérer comme une exception l'arcature et les fenêtres de l'abside d'Aillas, lesquelles sont dépourvues de tout encadrement décoratif.



Brutails photogr.

Fig. 293. — porte de gardegan (fragment).

La sculpture peut affecter la tête de l'arc ou relever une archivolte d'extrados. Ce dernier cas est de beaucoup le plus fréquent; bien des fenêtres absidales en montrent l'application, et les grandes arcatures extérieures des chevets ont de ces archivoltes d'extrados, portant plus habituellement des étoiles. On en peut dire autant, soit des portes, soit des arcatures logées dans le haut des façades ou des clochers : à Francs, cette décoration acquiert un développement particulier. Une archivolte d'extrados constitue à Coimères (fig. 316), à Gardegan (fig. 293), à Sainte-Colombe (fig. 126), etc., la seule fantaisie qui agrémente l'arc de la porte; dans la porte de Saint-Palais, qui est du xive siècle, l'archivolte subsiste, mais les motifs dont elle est semée sont des feuilles.



Brutails photogr.

Fig. 294. — arcature a saint-vivien (médoc).

A l'intérieur, les files d'étoiles redessinant l'extrados sont moins fréquentes, peut-être parce que la lumière, diffuse et atténuée, ne met pas en valeur cet ornement. On en peut citer cependant un certain nombre, par exemple dans l'arcature latérale d'une travée de nef à Petit-Palais.

Lorsqu'il vise à plus de richesse, l'architecte se préoccupe aussi d'enjoliver la tête des arcs. Les dessins courants dominent pendant les xie et xiie siècles et la mouluration est plutôt en faveur à partir du xiiie. Il est bien entendu que l'ornementation de la tête de l'arc n'est pas inconciliable avec l'archivolte d'extrados, sauf dans un petit nombre de cas : à l'arcature basse dans l'abside de Moulis, où il a fallu simplifier, parce que les arcs s'entre-croisent; dans des fenêtres où le profil des moulures de l'arc dispensait d'ajouter une moulure d'extrados; dans quelques arcs, comme dans un enfeu construit sur le flanc Sud de Sainte-Croix de Bordeaux, où la décoration exclut systématiquement toute saillie.

A l'extérieur de l'abside de Saint-Vivien, des fenêtres feintes (fig. 294) ont un tympan historié. C'est une dérogation aux règles habituelles.

Les sommiers des arcs forment congé dans l'arcature basse du chœur d'Avensan. Cette disposition, quelque rationnelle qu'elle soit, ne se rencontre guère.

Il est assez singulier que l'arc triomphal est rarement orné. Il porte sur l'extrados, à Mouillac, une rangée de pointes-de-diamant ou d'étoiles; à Savignac (fig. 295), il est de lignes plus riches et aussi plus inusitées : la voussure ondulée est unique en Gironde.

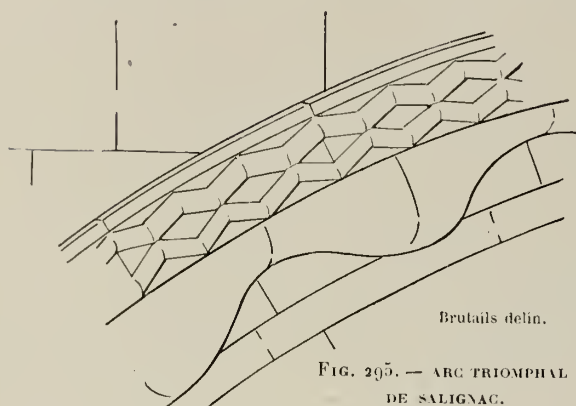


Fig. 295. — Arc triomphal de Salignac.

Les pilastres, seuls ou combinés avec des colonnes. — L'ornementation des pilastres peut se ramener à quelques idées fort simples : sur les angles saillants on a poussé des moulures toriques; en haut, le pilastre s'évase parfois en une sorte de chapiteau d'ante, qui ressemble assez à un chapiteau cubique. L'un et l'autre procédé ont été employés à Montarouch. Dans ces sortes de chapiteaux cubiques, l'évasement n'est pas très sensible et le dessin du chapiteau serait insuffisamment distinct si on n'avait pas pris soin d'accuser la ligne des festons par un grain d'orge; à la porte d'Izon (fig. 61), cette rainure est une gorge étroite garnie de perles. Les architectes ont pu s'arrêter à d'autres combinaisons pour orner les pilastres : dans un coin de l'église de Civrac (Médoc), un pilier rectangulaire est couronné d'une frise archaïque, où de doubles volutes s'étagent les unes sur les autres.

Il n'y a qu'un nombre restreint d'exemples de pilastres dont le corps soit décoré : un petit pilastre à l'extérieur du chevet de Vertheuil est couvert de légères imbrications; dans l'arcature de la façade de Galgon (fig. 296), les pilastres portent des tresses. En outre, lorsque des colonnettes sont dressées dans l'angle rentrant de pieds-droits ou de pilastres, la partie apparente de ces pilastres ou de ces pieds-droits est embellie d'une file verticale de dessins courants dans quelques constructions luxueuses, absides de Saint-Vivien et de Langoiran, porte de Haux, etc.

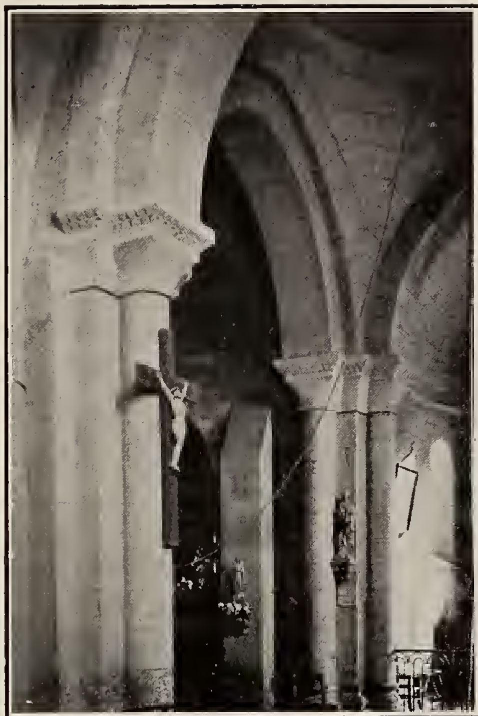

Brutails photogr.
Fig. 296. — Arcature a la façade de Galgon.

La règle est, nous l'avons vu, que nos piliers romans sont combinés avec une colonne engagée. Or, dans l'ornementation des supports ainsi compris, les architectes se sont ingéniés à solidariser l'ensemble: le tailloir du chapiteau de la colonne forme moulure d'imposte sur le pilastre ou, réciproquement, la moulure d'imposte du pilastre forme bague autour de la colonne; très souvent, on a profilé une base commune à tout le support; très souvent aussi, plus souvent peut-être dans la partie Nord de la Gironde, la pile entière, pilastre et colonne, est coiffée d'un chapiteau continu (fig. 297).

Les colonnettes. — Il n'est pas toujours facile de distinguer les colonnes engagées de petit diamètre et les tores profilés sur les angles: ceux-ci peuvent avoir, en haut, un évasement décoré, qui ressemble fort à un chapiteau. Les tores dont il s'agit sont arrêtés plutôt, à leurs deux extrémités, par un congé analogue à celui qui marque le départ de certaines nervures. On a tenté d'appeler « bases cubiques » ceux de ces congés qui sont au bas des tores, parce qu'ils dessinent, comme d'ailleurs les congés qui sont en haut, un feston qui rappelle les chapiteaux cubiques. C'est principalement en Blayais que j'ai remarqué des tores pareils: dans les fenêtres

des chevets de Saint-Martin-de-la-Caussade (intérieur) (fig. 213) et de Pleineselve (extérieur), à la porte de Mareillac (fig. 270)[1]. On en peut voir dans le portail Nord-Ouest de l'église de Guîtres, qui est voisine du Blayais, et dans les piliers Est de l'église Saint-Seurin de Bordeaux, qui porte d'autres empreintes manifestes d'une influence charentaise.

En ce qui concerne les colonnettes pleines, le choix des formules pour les décorer dépend, en quelque mesure, du procédé suivant lequel elles sont faites : quand la colonnette est fabriquée au tour, comme à Générac, où les colonnettes de la porte sont d'un seul bloc, bases et chapiteaux compris, il est naturel que l'ouvrier ait fait des fûts et même des chapiteaux annelés ; de là viennent les chapiteaux à bagues du clocher de Lafosse, de la porte de Cameyrac ou de la triple fenêtre de Cartelègue (fig. 301) et les fûts à bagues de Pleineselve.


Brutails delin.
FIG. 297. — LES SALLES.

Les fûts de colonnes et colonnettes sont presque invariablement lisses : la porte de Bouliac avait des fûts sur lesquels des tores étaient conduits en spirales et en chevrons et qui ont été refaits sur le même modèle (fig. 42); les fûts de la porte de Lugaignac sont ornés d'écailles ou de cannelures droites ou en spirale. La fenêtre centrale de l'abside de La Sauve conserve à l'intérieur ses fûts chevronnés, et dans les fenêtres du chœur de Rimons les fûts sont cannelés ou décorés d'un réseau de losanges. Les fûts les plus somptueux que nous ait laissés l'art roman sont ceux des colonnes en faisceaux qui délimitent l'avant-corps sur la façade à Sainte-Croix de Bordeaux : ils sont couverts de tores en hélice brisée.

LES SOCLES. — Les bases sont généralement posées sur un socle et ce socle est presque toujours carré. Drouyn a dit la surprise que lui avaient causée les socles ronds de Sainte-Croix-du-Mont, de Saint-Macaire et de Saint-Georges-de-Montagne[2]. Le socle ou le stylobate qui portent la base peuvent être moulurés, présenter par exemple un tore sur l'angle horizontal saillant ; à Magrigne et dans diverses églises de l'arrondissement de La Réole, Saint-Ferme, Bagas, Saint-Michel-Lapujade, Mauriac, Taillecavat, un listel biais accompagne ce tore. Un empattement plus ou moins élégant peut relier le socle à la base ; c'est, à l'extérieur de l'abside de Langoiran, une moulure chargée d'une double rangée de dents-de-loup. Un socle sculpté est une exception ; on voit, dans l'arcature haute de l'abside Du Nizan, des socles dont la face antérieure est ouvragée grossièrement (fig. 272); à Fossés, sous la colonne Sud de l'arc triomphal, le socle est découpé de petites moulures convexes, comme des bouts de tore verticaux et juxtaposés; un socle de la nef de Saint-Macaire, entre la première et la seconde travées à l'Est, porte des dents-de-scie.

LES BASES. — L'étude des bases est plus complexe. En général, la base romane de nos pays dérive de la base attique : un tore supérieur, une scotie, un tore inférieur plus vigoureux; mais cette règle souffre des exceptions nombreuses et variées. La première consiste à supprimer la base, à lui substituer un congé comme il en existe au bas de certaines moulures toriques.

1. Drouyn en a dessiné à la porte de Saint-Vivien-de-Blaye (Notes manuscrites, t. XLVI, p. 118). — 2. *Voyage à pied sur les bords de la Garonne*, p. 17; *Bulletin monumental*, t. XIX, p. 445; Notes manuscrites, t. XLVIII, pp. 265-267.

C'est ainsi que dans les colonnes engagées qui sont à l'extérieur de l'abside de Préchac, l'assise inférieure, cubique du bas, est découpée en haut suivant des arcs de cercle concaves; la colonne vient au-dessus.

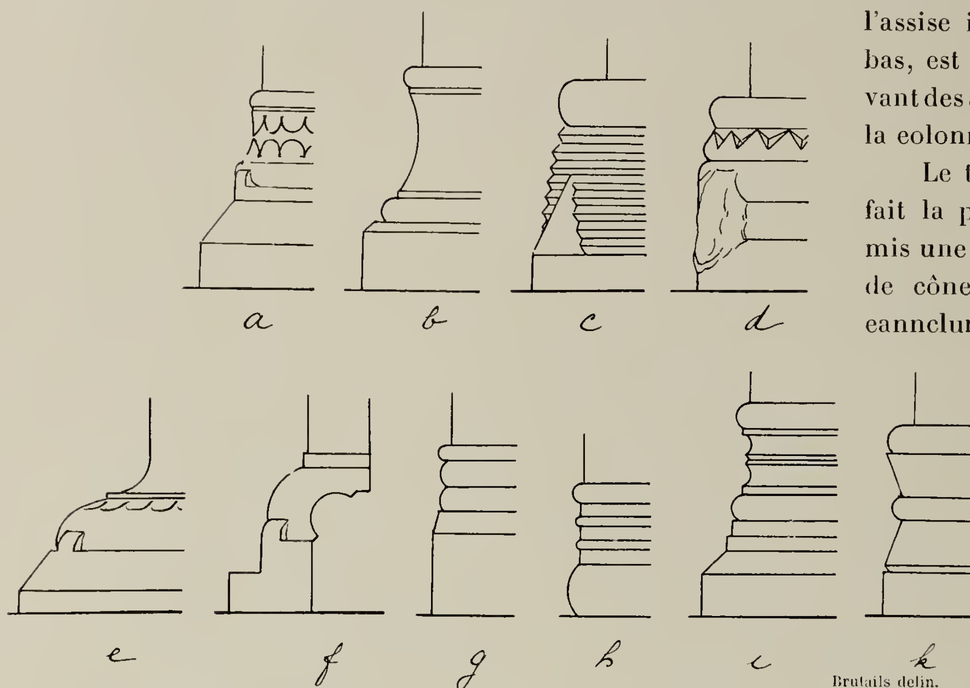


Fig. 298. — Bases : *a*, Saint-Aubin-en-Jallès ; *b*, Doulezon ; *c*, Bellefond ; *d*, Pompignac ; *e*, Saint-Martin de Lamothe-Landeron ; *f*, Sainte-Radegonde ; *g*, Meynac ; *h*, Bégadan ; *i*, Roaillan ; *k*, Landerrouat.

Le tailleur de pierre qui a fait la porte de Doulezon y a mis une base en forme de tronc de cône creusé de profondes cannelures. En d'autres églises on a supprimé le tore supérieur, tandis qu'on l'a redoublé à Cardan. Voici les croquis de quelques bases (fig. 298).

On trouverait sans peine, ailleurs, notamment dans les Charentes, des bases analogues à certaines de celles dont je donne les croquis : l'Angoumois a des bases très hautes dont le profil est fait de nombreuses moulures superposées, comme les bases de Bégadan ou de Roaillan, et on a publié naguère[1] une base de Fenioux semblable à celle de Saint-Aubin.

L'arc triomphal de Puybarban avait deux bases étranges : l'une, dont on peut voir plus haut la photographie (fig. 271) ; l'autre, où un tronc de cône posé sur un tore est couvert d'entrelacs. Les bases de la porte de Saint-Christophe-des-Bardes (fig. 299) ne sont pas moins singulières.



Brutails photogr.

Fig. 299. — Porte de Saint-Christophe-des-Bardes.

Souvent, les listels entre tores et scotie sont effacés, ou bien la scotie est remplacée par une gorge sèche et haute (chevet de Haux, chapelle Nord de Roaillan, Fronsac, travée Est du bas-côté Sud de La Sauve, portes de Saint-Vincent-de-Pertignas (fig. 300), Doulezon, Saint-Martial, Mourens, etc.), ou même par un large bandeau (Saint-Germain-de-Campet, Bellebat, Guillac, etc.). Je ne sais si, dans la curieuse porte de Frontenac, la hauteur des bases n'est pas due à l'influence du gothique flamboyant. A Gardegan, le tore supérieur est plutôt petit et le tore inférieur est très gros.

Les bases à griffes sont nombreuses. Drouyn voyait dans les griffes un « signe caractéristique

1. Deshoulières, dans le *Bulletin monumental* de 1911, p. 87, fig. 24.

du XII[e] siècle »[1]. Le fait est que les édifices dans lesquels j'ai observé la présence des griffes paraissent appartenir souvent à ce siècle : Saint-Nicolas de Génissac, porte de Saint-Hilaire-de-La-Noaille, chevet de Listrac-de-Durèze, partie orientale de la nef de Saint-Macaire, Sainte-Radegonde, Bellebat, Lamothe-Landeron, etc. ; mais des parties de la cathédrale de Bazas qui sont du XIV[e] siècle ont aussi des griffes. Le baron de Marquessac a noté que, dans les églises des Ordres militaires, les bases en sont pourvues : j'en ai vu, en effet, à Lalande-de-Pomerol et à Roquebrune. Il faut observer que, parmi les églises de ce groupe, bien peu ont des colonnes.

On a quelquefois taillé des ornements sur la gorge de la base : des stries dessinant des chevrons, à Cardan ; des boules, à La Sauve, à Martres, dans la porte de Camiran ; un treillis de petites baguettes plates, sur une colonne extérieure de l'abside à Saint-Michel-de-La-Rivière ; des dents-de-scie, à la porte de Pujols-sur-Ciron, à l'absidiole Nord de Saint-Christoly (Médoc) ; des dents-de-loup, à Saint-Aubin-en-Jallès.



Brutails photogr.

FIG. 300. — PORTE DE SAINT-VINCENT-DE-PERTIGNAS.

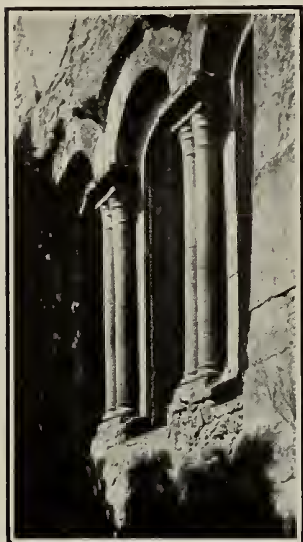
LES CHAPITEAUX. — Des colonnes engagées se terminent brusquement, sans chapiteau : dans l'intérieur de la nef de Bisqueytan, par exemple, ou de Saint-Germain-de-Campet. Il n'est pas sûr que ces colonnes aient été dérasées ; il se peut que l'architecte les ait prévues ainsi et qu'il les ait destinées à porter le bout d'un tirant. Cette disposition est, d'ailleurs, loin d'être fréquente ; l'usage est que la colonne soit surmontée d'un chapiteau, même lorsque le chapiteau n'a pas de raison d'être, comme dans les corniches de Saint-Martin-du-Bois et de Galgon (fig. 228), où il s'enfonce dans le corbeau continu qui porte la tablette de couronnement.

Le Moyen-Age pouvait prendre modèle pour ses chapiteaux sur ceux que l'Antiquité lui avait légués. L'époque romane appréciait ces débris et assez souvent elle les réemploya : dans la corniche du chevet de Bégadan, aux portails de Tauriac et du transept Nord de Guîtres, dans l'abside de Capian, dans le porche Ouest de Saint-Seurin de Bordeaux ; ou bien on en fit des bénitiers : à la Trinité de Saint-Émilion, à Belvès, à Saint-Seurin-de-Cursac[2]. Quelques églises romanes ont des chapiteaux de style barbare ; les chapiteaux intérieurs des fenêtres du chevet de Bruges sont peut-être les plus archaïques : la corbeille se prolonge vers le haut en un prisme rectangulaire ; le tout est paré de gravures ou de menus ornements et coiffé d'un épais tailloir. Mais ces chapiteaux de Bruges sont peints, difficiles à étudier, et je n'en garantis pas l'ancienneté.

ROLE ET FORME RATIONNELLE DES CHAPITEAUX. — Les chapiteaux peuvent être nus ou décorés ; d'autre part, ils peuvent être rationnels ou irrationnels. Le rôle du chapiteau roman est de

1. *Guienne militaire*, t. I, p. 83. — 2. J'ai publié ces deux derniers chapiteaux dans l'*Album d'objets d'art*, pl. I.

servir de transition entre le fût, plus étroit et de section circulaire, et la charge, plus large et de section carrée; la corbeille doit donc, vers le haut, s'épanouir et prendre une forme carrée; elle doit en outre, si elle n'est pas de grandes dimensions, être taillée de telle sorte que des masses réservées dans le bloc soutiennent le tailloir sur les angles et au milieu de chaque face. Le sculpteur a traduit rigoureusement cette idée dans un chapiteau extérieur de Saint-Quentin-de-Baron; la corbeille est creusée de deux rigoles verticales, et trois troncs de cônes renversés supportent le tailloir. Lorsque le chapiteau ne remplit pas les conditions énumérées ci-dessus, il est mal compris. Sont dans ce cas les chapiteaux de la porte de Cameyrac et de la fenêtre Est de Cartelègue (fig. 301), lesquels gardent jusqu'en haut la forme ronde, en sorte que la corbeille se relie mal au tailloir; l'un de ceux de Villenave-d'Ornon, où la corbeille, octogonale par en bas, finit en carré par en haut, juste sous le tailloir. Pour atténuer le défaut de cette dernière forme, on a parfois ménagé en haut de la corbeille un bandeau sur lequel le tailloir repose : sous le doubleau de la nef à Tizac-de-Curton, dans les piles de la nef à Saint-Émilion, du faux transept à Saint-Michel-de-La-Rivière (fig. 303) et Aux Salles (fig. 297), sous la coupole d'Abzac, à la porte de Saint-Antoine-de-Queyret, où la corbeille a, vers le milieu de la hauteur, un renforcement, etc. Enfin, certains chapiteaux sont de galbe tout à fait fantaisiste : c'est le cas de l'un des chapiteaux de La Libarde (fig. 252, à droite).



Brutails photogr

Fig. 301. — Fenêtre du chevet de Cartelègue.

Chapiteaux cubiques, godronnés et à facettes. — Les chapiteaux cubiques nous viennent du territoire de l'école poitevine, plutôt de l'Angoumois. En Gironde, ils se rencontrent surtout dans l'arrondissement de Libourne : corniche du chevet de Saint-Michel-de-La-Rivière (fig. 218), nef de Gours, nef et porte de Saint-Cybard, coupole de Sainte-Geneviève de Fronsac (fig. 204) et de Coutras, nef de Saint-Denis-de-Piles (fig. 303), faux transept et chevet de Saint-Médard-de-Guizières, arcatures de premier étage sur les façades de Petit-Palais et de Gardegan, porte et arcature de premier étage sur la façade de Sainte-Colombe (fig. 126), nefs de Parsac, de Saint-Philippe-d'Aiguille (fig. 202), de Puisseguin, de Villemartin, arc triomphal de Tayac, façade de Saint-Martin-de-Laye, d'autres peut-être encore. Dans quelques-uns de ces exemples, à Gours, à Tayac, à Petit-Palais, à Puisseguin, des chapiteaux projettent une ou deux moulures annulaires, arête, tore, etc. En dehors du Libournais, il existe quelques spécimens de chapiteau cubique; ainsi à Saint-Seurin de Bordeaux et Bellefond.



Brutails photogr.

Fig. 302. — Chapiteaux à La Réole.

Il se peut que le feston dessiné sur chaque face du chapiteau cubique soit accusé par une rainure légère conduite sur l'arête de ce feston. Lorsque la colonne est appliquée contre un pilastre, la forme du chapiteau cubique se répète à droite et à gauche sur le pilastre.

On voit des chapiteaux godronnés à Bellefond, à La Sauve, à Doulezon, à Taillecavat, etc. La Réole (fig. 302) et Saint-Martin-de-Serres ont une variété de chapiteau godronné : les troncs de cône en faisceau sont cambrés et les festons découpés en haut de la corbeille sont ornés d'une sorte de grosse perle plate sertie dans un cadre de dents-de-loup.

Parmi les chapiteaux, certains sont à pans coupés, à larges facettes. Il en est, à Saint-Genès-de-Lombaud, entre autres, où ces facettes entament profondément la corbeille; il en est encore, à Saint-Pey-d'Armens (fig. 303), où les facettes sont concaves et multipliées; il en est enfin, dans la nef de Saint-André, à Montagne, à Saint-Cybard, à Notre-Dame de Langon (fig. 304), à Villemartin, à Monbadon, à Puisseguin, où les facettes, plus étroites, sont combinées de telle façon que chacune d'elles empiète sur les voisines[1]. Dans des chapiteaux de Saint-Macaire, les facettes sont simplement accolées et elles sont surmontées d'un ornement pareil à celui des chapiteaux godronnés de La Réole et de Saint-Martin-de-Serres.



Brutails photogr.

FIG. 303. — CHAPITEAUX.
A SAINT-DENIS-DE-PILES. A SAINT-MICHEL-DE-LA-RIVIÈRE.
A CARS. A SAINT-PEY-D'ARMENS.

CHAPITEAUX GRAVÉS OU A DÉCOR PLAT. — Les chapiteaux décorés sont de plusieurs sortes: l'idée la plus simple consiste à couvrir la corbeille d'une gravure ou de légers reliefs qui n'en altèrent pas le galbe. C'est aussi l'idée la moins heureuse, attendu que la décoration de ce genre ne concourt pas à donner au chapiteau une forme normale. De ces ornementations primitives, la plus primitive se borne à tracer des stries sur la corbeille, comme à Sainte-Colombe (fig. 305), à Saint-Sauveur (Médoc), où elles sont disposées soit le long d'une rainure, soit autour d'un petit trou, à Saint-Sulpice-de-Faleyrens, où de larges raies courbes sillonnent obliquement la corbeille, à Saint-Martin-de-Mazerat, où des raies de dessin analogue, mais de facture plus régulière, prennent, suivant la moitié de la face, des directions opposées. Sur un chapiteau de Villenave-d'Ornon (fig. 156), les sillons font place à des baguettes assez vigoureuses et qui forment chevron.



Brutails photogr.

FIG. 304. — FENÊTRE A NOTRE-DAME DE LANGON (INTÉRIEUR).

1. Au-dessus de la tribune de Saint-Émilion, il est des chapiteaux assez pareils à ceux-là, dans lesquels le dessin résulte non pas de la rencontre de facettes qui se coupent, mais de petites levées aiguës, qui donnent l'illusion d'arêtes.

Des chapiteaux sont couverts d'entrelacs qui affectent des formes variées: treillis à Bommes, Berson, Saint-Martin-de-Sescas. Dans la porte de Pujols-sur-Ciron (fig. 313), en haut du pied-droit Nord de l'arc triomphal de Saint-Vivien (Médoc), un décor pareil recouvre le chapiteau d'un pilier arrondi. Des tiges diversement traitées et entrelacées tapissent des chapiteaux à Saint-Sulpice-de-Faleyrens, à Villeneuve près Blaye (dans le jardin du presbytère) (fig. 306) et dans les portes d'Illats (fig. 320) et de Lalande-de-Cubzac. Des feuilles sont plaquées en deux groupes qui se font vis-à-vis sur un chapiteau de Pleineselve, en rangs horizontaux sur des chapiteaux de la porte de Léogeats (fig. 318) ou des nefs de Landiras, Laruscade, Villenave-d'Ornon, etc. Les ornemanistes ont taillé sur les chapiteaux bien d'autres motifs : à Naujan, des dents-de-scie ; à Bellebat, de petits disques timbrés d'une croix et alignés bout à bout sur deux rangs; à Faleyras, des rosaces d'un type spécial, que nous avons déjà remarquées dans l'encadrement des portes, etc.

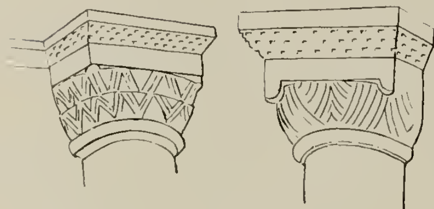


Fig. 305. — Chapiteaux a Sainte-Colombe.



Brutails photogr.

Fig. 306. — Chapiteau a Villeneuve, près Blaye.

Chapiteaux a volutes. — Les chapiteaux à volutes ne sont pas les moins suggestifs qu'ait produits l'art local. Les volutes comptent parmi les motifs auxquels la tradition s'est le plus attachée : sur divers chapiteaux à Civrac (Médoc) et à Villenave-d'Ornon (fig. 156), de petites lignes en creux conservent le souvenir des volutes. Drouyn a publié[1] deux bien curieux chapiteaux, disparus depuis, de Sainte-Eulalie-d'Ambarès, dont la corbeille est, pour ainsi parler, à deux étages : le bas est lisse, le haut comprend des volutes. Un chapiteau abandonné sur le bord de la route non loin de Sainte-Eulalie, Au Carbon-Blanc, était fait à peu près sur la même donnée, qui est encore mise en œuvre à Saint-Martin-Du-Puy, sur un chapiteau godronné.

Les volutes de nos chapiteaux romans, même historiés (fig. 264), affectent souvent la forme d'une hélice très saillante; elles sont d'ordinaire fort développées (fig. 307 et 308). Drouyn attribuait le succès de ce décor à l'influence de La Sauve; M. André Michel constate qu'il est répandu dans toute la région, jusqu'à Toulouse au moins[2].

Ces volutes se combinent fréquemment avec la forme que la partie supérieure des corbeilles doit à une réminiscence de l'abaque antique : sur chaque face, trois dés affleurent la naissance du tailloir, un à chaque angle et un au milieu.



Brutails photogr.

Fig. 307. — Chapiteau a Coutures.

Chapiteaux a personnages. — Les chapiteaux romans à personnages peuvent se diviser en plusieurs catégories. Dans la plus nombreuse, une scène est représentée sans aucun souci du rôle dévolu au chapiteau; les acteurs de la scène sont répartis comme ils le seraient sur un panneau sculpté ou sur une

1. *Société archéologique*, t. II, p. 76. — 2. *Histoire de l'art*, t. I, p. 618.

miniature. Plus rarement, les personnages portent le tailloir sur leur tête ou sur leurs mains : dans l'arcature intérieure du chevet de Saint-Martin-de-Serres, où deux hommes pliant sous le poids de l'abaque sont accompagnés de la légende : LEVA, AJUDA[1], dans la porte de Villemartin, à l'arc triomphal de La Réole. Les personnages se réduisent quelquefois à une ou plusieurs têtes : la porte de Pellegrue montre de ce type un spécimen, qui est franchement laid ; la façade de Montagne[2] et l'ancienne église de Saint-Paul-en-Blayais en possédaient aussi. Les plus beaux sont ceux de Notre-Dame de Langon[3] (fig. 281). On en peut voir de fort jolis dans l'angle Sud-Ouest de la nef de La Réole ; mais je suis porté à croire qu'ils sont du XVIIe siècle. Enfin, dans certaines colonnettes, le chapiteau est constitué presque entièrement par une grosse tête qui avale le fût : porte Ouest de Saint-Émilion, portails d'Izon, de Petit-Palais, chapiteau isolé près de Notre-Dame de Langon.



Pierre Ferret photogr.

FIG. 308. — CHAPITEAU A VERTHEUIL.

CHAPITEAUX A FEUILLAGES. — Le décor feuillagé se prête incomparablement mieux à un modelé normal. Ce n'est pas à dire cependant que le chapiteau à feuillages soit toujours bien compris : sans parler des chapiteaux de Saint-Martin-de-Mazerat et de Saint-Sulpice-de-Falcyrens, où d'archaïques bouquets forment des ornements assez pauvres, il est dans les portes de Cérons (fig. 321), de Tauriac, de Coimères (fig. 316), de La Sauve[4], dans l'abside de Haux (fig. 309), des chapiteaux où les feuillages sont conduits sans autre préoccupation que de couvrir la corbeille. A La Sauve encore, sur le côté Sud du chœur (fig. 314), un très volumineux chapiteau est tapissé d'une végétation de tiges, de feuilles et de gros fruits, qui ne parvient pas à en modifier le galbe.



Brutails photogr.

FIG. 309. — CHAPITEAU A HAUX.

Un ornemaniste a eu, à Villagrains, l'idée ingénieuse de parer à cet inconvénient en plaçant aux angles supérieurs de la corbeille de fortes coquilles de saint Jacques. Plus souvent on a modelé à cet endroit un crochet ou une extrémité recourbée de la feuille, quelquefois relevée d'une baie. On peut même citer dans la porte de Villemartin ou dans une ouverture de la salle capitulaire de Blasimon (fig. 310), des chapiteaux dont la corbeille semble revêtue d'une tunique, laquelle s'ouvre sur les angles pour livrer passage à des poussées de feuillages, à des crochets qui s'avancent sous l'angle de l'abaque. Les chapiteaux de Blasimon, avec leurs plissements qui rappellent un corselet de toile enserrant un buste replet, sont particulièrement curieux.

La façon dont ces divers feuillages sont traités varie beaucoup : ils peuvent porter des côtes fines et nombreuses, comme dans les beaux chapiteaux de Lafosse ou dans tels autres

1. Dessin dans L. Drouyn, *Chapiteaux romans de la Gironde*, p. 4. — 2. Gérard, *Compte-rendu des Monuments historiques*, 1845, p. 12. — 3. Le marquis de Castelnau a dessiné sur son album, à Haux, un bénitier formé d'un chapiteau double avec tailloir unique : les deux corbeilles semblent s'ouvrir sur leurs angles, pour laisser passer une tête. Les albums de la Commission départementale des Monuments historiques renferment de ce bénitier un joli dessin de L. Drouyn. — 4. L. Drouyn, *Album de La Grande Sauve*, pl. 4.

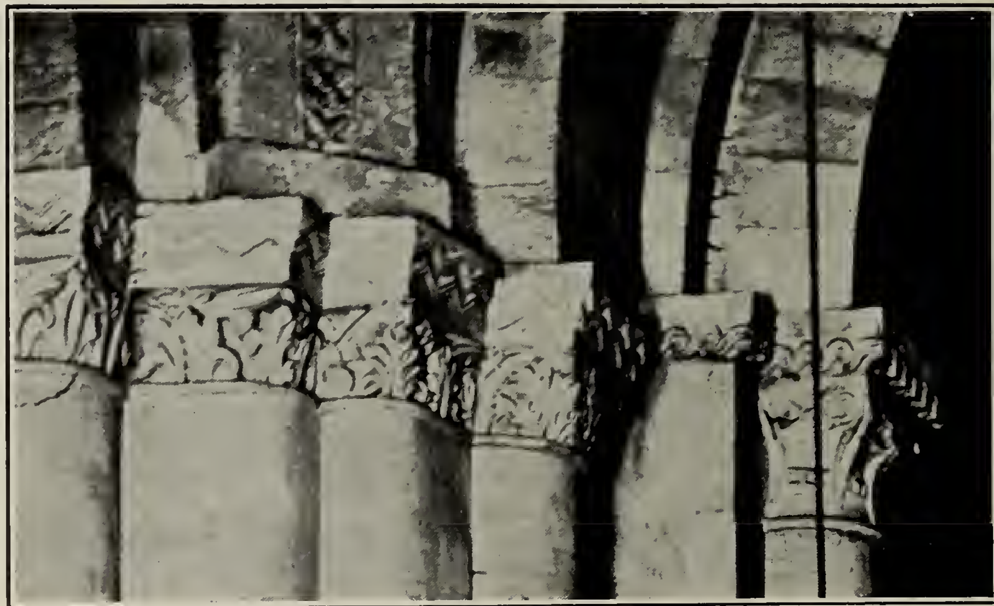
chapiteaux de la nef de Petit-Palais, où on sent circuler la sève de l'inspiration antique. A Sainte-Croix de Bordeaux, Bassens[1] et Espessas, des lignes de petits trous relèvent l'ornementation jugée insuffisante. Ailleurs, au contraire, le modelé est systématiquement simplifié : les feuilles, grandes et fermes, prennent une régularité parfaite à Mazerac, à Pujols-sur-Ciron, etc.; les baies deviennent des boules oblongues ou rondes à Saint-Pey-d'Armens, sous la coupole de Cars (fig. 303), dans la porte de Saint-Martin-de-Monphélix, dans l'arcature de Savignac-d'Auros (fig. 186), etc.



Brutails photogr.

FIG. 310. — CHAPITEAU DE LA SALLE CAPITULAIRE DE BLASIMON.

On en vint à ces chapiteaux fréquents et souvent heureux, qui tiennent le milieu entre le décor végétal et le décor géométrique. Tels plans courbes sont-ils une réminiscence de la feuille d'eau? Sur ces chapitaux de Ludon faut-il voir des feuilles ou des volutes partant de l'astragale? Ces crosses, à Saint-Martin-de-Lerm ou à Sendets, sont-elles imitées d'une vrille de la vigne, ou dérivées de la volute, ou issues d'une transformation de la palmette? Nous possédons dans des constructions par ailleurs intéressantes, clocher de Macau, transept Nord de Montagne (fig. 311), nef de Lalande-de-Pomerol, portes de Galgon et de Puisseguin, une famille de jolis chapiteaux qui projettent sous l'angle du tailloir un paquet de volutes ressemblant vaguement à une fleur-de-lis renversée, sans qu'on puisse dire si ce sont des folioles stylisées ou une simple fantaisie du sculpteur.



Brutails photogr.

FIG. 311. — CHAPITEAUX SOUS LA COUPOLE NERVÉE DE MONTAGNE.

RÉPARTITION DES ORNEMENTS SUR LA CORBEILLE. — Des chapiteaux trapus n'ont qu'un rang de motifs; il est plus ordinaire que la décoration soit disposée en deux ou trois étages. Sous la corniche d'une absidiole à Saint-Christoly-de-Médoc, un chapiteau porte en bas une couronne de feuilles stylisées, qui dissimulent la naissance de la corbeille, plus haut la corbeille chargée de gravures qui rappellent les feuilles de laurier, plus haut encore le faux abaque. Il arrive,

1. Dessin de Drouyn, *Société archéologique*, t. II, p. 68.

ainsi à Léogeats, que les ornements inférieurs ont moins d'importance et forment comme une collerette basse; parfois, à Saint-Nicolas de Génissac et ailleurs, les diverses rangées ont un égal développement.



Brutails photogr.

Fig. 312. — Chapiteaux de la porte de Puisseguin.

Chapiteaux doubles et continus. — Les doubles chapiteaux sont assez communs, notamment dans les arcatures intérieures à colonnettes jumelées : chevets de Langoiran, de Saint-Macaire, etc. Sur ces colonnettes on pose un chapiteau large, à tailloir unique. Les chapiteaux doubles du portail de Puisseguin (fig. 312) sont différents et d'un type plus attachant : le maître d'œuvre a ingénieusement accouplé ses chapiteaux, de façon qu'il n'y eût qu'un chapiteau et une voussure pour deux colonnettes.

Dans certaines églises du Libournais et du Blayais, — arcatures extérieures du clocher de Cars (fig. 325) et de l'église de Sainte-Colombe (fig. 126), portes de Gours et de Saint-Cybard, fenêtres de Saint-Magne (fig. 330), etc., — des chapiteaux cubiques font corps avec le pied-droit ou le pilier voisin : la partie haute de la corbeille continue le plan du pilier et le tailloir continue la moulure d'imposte. Ruprich-Robert[1] a publié des arcatures normandes qui, à cet égard, ressemblent étroitement à certaines arcatures du Bordelais.



Brutails photogr.

Fig. 313. — Porte de Pujols-sur-Ciron (fragment).

J'ai déjà enregistré la tendance de nos architectes romans à couronner les supports, non pas d'une série de chapiteaux discontinus, mais d'une frise. Cette tendance est particulièrement sensible dans quelques portes d'ailleurs riches : Pujols-sur-Ciron (fig. 313), Saint-Christophe-des-Bardes (fig. 299), Lugaignac, etc.

Les astragales. — Des astragales il y a peu de chose à dire. Ils manquent rarement ; le cas se présente cependant quelquefois (fig. 281). Dans un gros chapiteau déjà mentionné du chœur de La Sauve, la décoration de la corbeille déborde sur l'astragale et le relie davantage au chapiteau (fig. 314). C'est une exception. L'astragale roman est un tore plus ou moins correctement mouluré ; un grain d'orge marque parfois un sillon horizontal sur ce tore, à Castelvieil, Coirac (fig. 279) ; l'astragale peut également simuler un cordage ou deux[2]. Ce sont des variantes sans grand intérêt. L'analyse du tailloir mérite plus d'attention.

1. *Architecture romane en Normandie*, pl. XXVII et CVI. — 2. Un câble à Haux et dans la porte de Camps ; deux câbles contrariés à La Réole et à La Sauve. Un astragale de la porte de Bisqueytan est de profil un peu compliqué, avec une gouttière.

Les tailloirs. — Quelques supports n'ont pas de tailloir : lorsque le chapiteau porte la corniche, la tablette saillante de la corniche tient lieu de tailloir; c'est fréquent. De plus, il est des fenêtres, à Saint-Léger-du-Balson, à Saint-Étienne-de-Lisse, à Gauriac, à Villegouge, à Langoiran, à Guîtres, à Saint-Martin-de-Laye (fig. 209 *bis*), etc., où la colonnette, avec chapiteau mais sans tailloir, est dressée dans une échancrure de l'angle saillant du pied-droit; l'angle de la voussure n'est pas échancré et il repose sur ce chapiteau incomplet. Dans la chapelle Nord de Pleineselve, les fenêtres sont encadrées, suivant une combinaison en honneur dans l'école limousine, d'un tore coupé, au niveau des naissances, par un petit chapiteau et un tailloir minuscule (fig. 291). Enfin, dans la crypte de Baron, une corbeille est sommée d'un lourd tailloir qui fait corps avec elle et qui présente seulement, sur chacune de ses faces, un bandeau orné d'un damier (fig. 315).



Brutails photogr.

Fig. 314. — Colonne du chœur de La Sauve.

Il arrive quelquefois que le tailloir tient à la corbeille : c'est le cas pour un chapiteau qui est gardé dans le bureau de l'architecte, à la cathédrale de Bordeaux. Dans les massifs chapiteaux de l'arcature basse au chevet Du Nizan (fig. 272), le tailloir non seulement fait corps avec la corbeille, mais encore se confond avec elle, comme dans le chapiteau de Baron.

Le tailloir roman est très souvent sculpté : dans la porte de Gours, la décoration, désertant les chapiteaux et les voussures, s'est réfugiée dans les tailloirs et dans l'archivolte d'extrados. Les tailloirs portent rarement un sujet animé, à moins que l'imagier n'ait logé là une partie de la scène : à Cessac, un Apôtre n'ayant pas trouvé place avec les autres, figure sur un tailloir[1]; à Tauriac, des Anges qui complètent la scène de la lapidation de saint Étienne occupent également un tailloir; c'est à cette place qu'est l'Ange de l'Annonciation sur un chapiteau de Bouliac. Deux quadrupèdes courent l'un après l'autre sur un tailloir du portail de Tauriac : des tailloirs portent des hommes couchés, à Paillet, à Daubèze et Aillas, des têtes humaines à Illats, des mufles à Coirac.

Le sculpteur a plutôt disposé sur le tailloir une branche de feuillage ou un rinceau : arc triomphal de La Réole, portes de Sainte-Radegonde, de Cérons (fig. 321), de Marcillac (fig. 270), chapiteaux isolés de Sainte-Croix-du-Mont, de Blaignac, etc. Mais le procédé le plus habituel pour la décoration des tailloirs romans consiste à les semer de petits motifs répétés. C'est d'ordinaire le chanfrein qui reçoit les ornements, quelquefois le bandeau supérieur ou encore l'un et l'autre. Des tailloirs sont striés (Puynormand, Puybarban (fig. 271), Blaignac, Préchac, porche de Saint-Seurin de Bordeaux); ou bien ils ont une file horizontale de petites cavités (Cars, Saint-Michel-de-la-Rivière (fig. 303), Gardegan (fig. 293), Berson); ou plusieurs files disposées en échiquier (Sainte-Colombe); des billettes ou des damiers (Pujols-sur-Ciron, Mazerac, Baron (fig. 315), Vertheuil, Préchac, Villenave (fig. 156), Saint-Martin-de-Serres, portail démoli de Saint-Paul en Blayais); des losanges (Saint-Martin-de-Laye); des carrés chargés d'une croix de Saint-André (Villegouge, Sainte-Geneviève de Fronsac); des croix de Saint-André recoupées de traits horizontaux et verticaux (Gours); une bande crénelée (Notre-Dame de Langon (fig. 304); des bâtons brisés (Tourtirac, Montagne (fig. 311), Cubzac, Galgon); des dents-de-scie sur un

1. L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. I, p. 477.

rang ou sur plusieurs superposés (Notre-Dame de Langon (fig. 304), Galgon (fig. 296), Izon (fig. 61); des dents-de-loup tournées en haut (Villemartin), tournées en bas (bandeau supérieur de tailloirs à Saint-Cybard et à Gours), ou sur deux rangs dont les festons se font face (La Réole (fig. 302), Les Salles (fig. 297), Saint-Vivien-de-Médoc), et qui peuvent recouvrir non pas un chanfrein, mais un quart-de-rond (Lalande-de-Pomerol, Petit-Palais); des rosaces analogues à celles qui sont sur des voussures de portails d'Entre-deux-Mers (Villegouge); des rosaces plus simples et sans relief obtenues à l'aide de traits gravés (Gabarnac); des rosaces plus riches ou entourées de perles (Villenave-d'Ornon) (fig. 156); des cercles portant des croix (Saint-Martin-de-la-Caussade); des postes (même église, Montagne); des feuilles appliquées sur le chanfrein, la pointe vers le haut, plates (Saint-Vincent-de-Pertignas (fig. 300), Avensan), ou recourbées (Castelvieil); des galons en zigzag (Budos, Mourens, Saint-Martin-de-Sescas); des segments de cercles formant des sortes de feuilles dont le fond est perlé (Bellefond) ou non perlé (Faleyras); des entrelacs divers (Villegouge, Sainte-Croix-du-Mont, Tauriac, Lalande-de-Cubzac, etc.); bien d'autres combinaisons de lignes sans autre règle ni mesure que la fantaisie et la faculté d'invention de l'artiste.



Brutails photogr

Fig. 315. — Chapiteau dans la crypte de Baron.

Parmi ces dessins, il en est un que l'on rencontre fréquemment, au porche de Saint-Seurin de Bordeaux (fig. 265), à La Sauve (fig. 73 et 74), dans les églises de l'Entre-deux-Mers (Saint-Sulpice, Courpiac (fig. 276), Coirac (fig. 279), Daubèze), à Moulis et ailleurs : il est formé de brins entrelacés deux à deux; chaque extrémité se termine, vers le haut, en une efflorescence semblable à une fleur-de-lis, qui se dresse contre l'extrémité pareille de la tige voisine.

La diversité ne provient pas seulement du choix des motifs, mais encore de la manière dont ils sont rendus: à Bruges, à Villenave-d'Ornon, des ornements de tailloirs sont légers et font penser à des filigranes; à Saint-Antoine-Du-Queyret, des branches stylisées s'enlèvent en un relief vigoureux; des tailloirs de Castelvieil ont des feuilles et une tête en feuillages fortement modelées.

Le tailloir mouluré appartient plutôt au gothique ou au roman très avancé. En général, il a en haut un bandeau vertical dont l'arête inférieure est souvent accusée par une petite moulure en creux. Au-dessous vient un chanfrein (Pellegruc), ou un cavet (Saint-Pey-d'Armens (fig. 303), ou deux cavets superposés (Léogeats (fig. 318), Macau). Les moulures convexes comme les quarts-de-rond, moins sèches, plus pleines, laissent une impression plus agréable; on les rencontre surtout dans des monuments élevés avec un certain luxe : parties anciennes à Saint-André de Bordeaux, Saint-Denis-de-Piles (fig. 303), Saint-Philippe-d'Aiguille (fig. 202), portail de Puisseguin (fig. 312). Sur un chapiteau de la nef de Tauriac, le tailloir est fait d'un bandeau et de sept tores superposés, qui s'inscrivent dans un chanfrein. Ce doit être un tailloir unique en Gironde; mais ce qu'on voit çà et là, ce sont des tailloirs dans lesquels le bandeau supérieur fait place à un quart-de-rond plus ou moins parfait : Cadarsac, Saint-Nicolas de Génissac, nef de La Réole. Ces derniers sont peut-être bien postérieurs à l'époque romane.

Les chapiteaux gothiques. — Les chapiteaux gothiques de nos pays sont très souvent lisses : de nombreuses portes des XIVe-XVIe siècles ont des chapiteaux ainsi façonnés. Les astragales toriques ont duré longtemps après l'apparition des astragales en larmier. Quant aux

tailloirs, depuis le XIV[e] siècle, ils projettent souvent, en plan, un angle qui correspond au milieu du support; le tailloir peut être également rond et mou. Des personnages sont couchés sur les tailloirs du portail gothique de Mongauzy.



Brutails photogr.

Fig. 316. — Porte de Coimères.

M. de Castelnau a consigné dans ses Notes[1] le cas vraiment curieux de certains tailloirs du chevet de Soulac, qui, ayant sans doute été jugés d'un goût suranné, furent, aux XIII[e]-XIV[e] siècles, empâtés de mortier et peints.

Les pieds-droits des portes. — Les portes romanes, si on les considère au point de vue de la décoration, comprennent plusieurs catégories, dont les plus importantes sont : les portes à voussures lisses, les portes à voussures moulurées, les portes à voussures sculptées.

Les pieds-droits ont presque invariablement des ressauts et des colonnettes. Aubiac, où il n'y a pas de colonnettes, fait exception. Dans quelques portes du Libournais, Cornemps (fig. 50), Saint-Cybard, Gours, Villemartin (fig. 162), une grosse colonne engagée monte, à droite et à gauche, au milieu du tableau.

Les portes a voussures nues. — Les portes romanes à voussures nues présentent, à l'extrados de la plus grande voussure, une archivolte relevée de petits motifs : billettes, étoiles, etc. C'est la formule d'une famille de jolies portes : Gours, Gardegan (fig. 293), Sainte-Colombe (fig. 126), Saint-Cybard, Tauriac, Coimères (fig. 316), etc. Une variante consiste à découper de lobes l'intrados de la petite voussure : Queynac (fig. 317), Villemartin, Lalande-de-Pomerol, Petit-Palais, Puisseguin (fig. 312), Guîtres, toutes localités de l'arrondissement de Libourne.



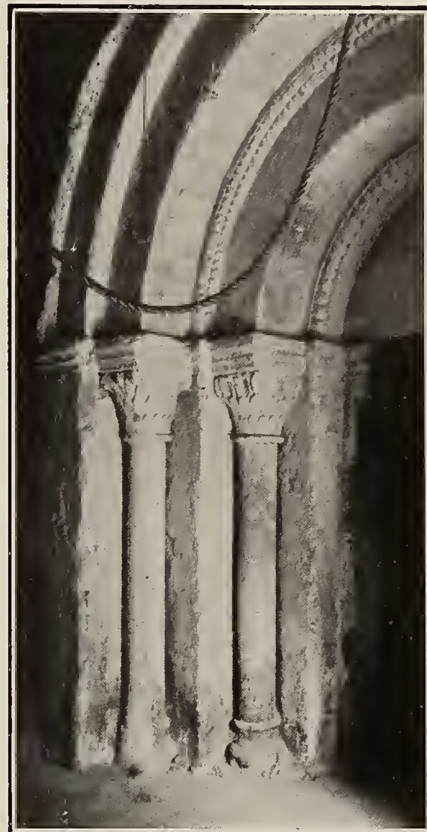
Brutails photogr.

Fig. 317. — Église de Queynac.

Les portes a voussures moulurées. — Dans les portes à voussures moulurées, la mouluration peut être plus ou moins riche, plus ou moins complète : sur trois voussures, une seule est moulurée, et encore pauvrement, à Sainte-Radegonde (fig. 323); sur trois, deux à Saint-Martin de-Monphélix; sur quatre, deux à Massugas; ailleurs, les moulures couvrent tous les arcs, tête et intrados : Benon, Camiran, Camcyrac, etc. Les églises de Doulezon, Daubèze, Saint-Martial, Coubeyrac, Pellegrue, etc., ont des portes à voussures moulurées. A Saint-Georges, les

1. T. IV, p. 131.

moulures, énergiques et somptueuses, sont dans le sentiment antique. La moulure profilée sur l'angle saillant des voussures est quelquefois une gorge, beaucoup plus souvent un tore. Ces tores peuvent être assez gros et correspondre plus ou moins exactement à la colonnette placée au-dessous : Au Puch, à Saint-Hilaire-de-La-Noaille, à Saint-Genis-du-Bois, à Mourens, dans la porte, apparemment gothique par son âge, de Frontenac. L'archivolte d'extrados est, autour de ces arcs moulurés, d'un emploi moins constant qu'autour des arcs lisses.



Brutails photogr.

Fig. 318. — porte de léogeats.

Les portes a voussures sculptées. — Parmi les portes romanes à voussures sculptées, la gradation est indéfinie : à Aubiac, la voussure la plus rapprochée du centre a, sur chaque claveau, un cercle ornementé et les deux autres voussures sont lisses; dans telles portes la sculpture se réduit à une file de menus ornements disposés à l'extrados d'une voussure (Villegouge) ou de plusieurs (Léogeats (fig. 318), transept Nord de Guîtres) et les voussures elles-mêmes restent lisses; dans telles autres portes, les motifs se mêlent plus ou moins abondamment aux moulures (Saumos, Fargues-de-Langon, Le Puch, Magrigne, Saint-Vincent de-Pertignas (fig. 300), Cubnezais, Izon (fig. 61), Pujols-sur-Ciron (fig. 313). Ce mélange de mouluration et de sculpture produit à Loupiac (fig. 78), Saint-Christophe-des-Bardes (fig. 299), Cérons (fig. 321), Coirac, Cardan (fig. 319), Lugaignac, un heureux effet. Chacune des voussures de Courpiac (fig. 276) est à deux rouleaux, le rouleau externe légèrement saillant sur le rouleau interne; le premier seul porte une décoration, laquelle descend sur les pieds-droits jusqu'au niveau des bases ou du socle. Cette porte de Courpiac est remarquablement comprise.



Brutails photogr.

Fig. 319. — façade de cardan.

On a vu plus haut la description des grandes portes sculptées de Castelvieil, Saint-Martin-de-Sescas et Blasimon; celle d'Illats (fig. 320) est presque aussi riche.

La porte d'Arsac, beaucoup moins esthétique, accuse encore davantage la dualité des rouleaux de chaque voussure; car le rouleau extérieur retombe sur une petite colonnette spéciale. C'est, d'ailleurs, une porte mal exécutée et dont les ornements sont pauvres : trous géométriquement répartis, rosaces trop serrées, etc.

Certaines portes, qui étaient vraisemblablement magnifiques, ont été remaniées, à tel point que l'on ne saurait dire comment elles étaient conçues à l'origine : Saint-Vivien-de-Monségur[1] ; Saint-Médard-en-Jallès, qui a été reconstruit ; Pompignac, où les deux voussures internes sont lisses, où sur une partie de la voussure suivante des personnages sont posés, le haut du corps sur la tête de l'arc, les jambes sur l'intrados et formant un angle droit avec le buste ; Lurzine, où la baie est murée sur toute sa profondeur ; Nérigean, dont les proportions sont plus élancées que dans les autres portes et qui n'a plus que deux voussures, d'ornementation étrange ; Marcillac, où quatre voussures, cinq peut-être, devaient être couvertes de superbes entrelacs et où une frise, développée sur la face antérieure du mur, rappelle et continue les chapiteaux des colonnettes (fig. 270) ; la porte Ouest de la collégiale de Saint-Émilion, dont trois voussures ont été refaites nues, les deux autres voussures sont couvertes de feuilles d'acanthe à tête recourbée.


Brutails photogr.
Fig. 320. — PORTE D'ILLATS.

Le portail de Lugasson (fig. 274) a une profusion de motifs géométriques, de cercles en creux, de bâtons brisés ; les bâtons brisés garnissent la voussure et le pied droit internes, que l'on dirait avoir été ajoutés de même que le tympan. La place habituelle des bâtons brisés est vers l'intérieur de la porte : ils relèvent la plus petite voussure de Courpiac, de Saint-Genès-de Lombaud, de Cérons (fig. 321), de Faleyras. La porte de Faleyras, que je viens de nommer, est l'une des plus élégantes de la Gironde : elle n'a guère, en dehors de ses colonnettes et de leur tailloir continu, que des moulures et des dessins courants discrets. A la porte d'Illats (fig. 320), la sculpture est plus copieuse : dents-de-loup, gorges semées d'étoiles, etc. ; de plus, le maître d'œuvre, adoptant franchement pour cette porte un procédé signalé ci-dessus, a enveloppé chaque voussure d'une archivolte d'extrados, où foisonnent des ornements denses, feuillages stylisés, ornements géométriques, passementeries.


Brutails photogr.
Fig. 321. — PORTE DE CÉRONS (FRAGMENT).

La répartition des sujets vivants dans les voussures. — Dans les portails historiés, l'étendue occupée par les sujets vivants peut être plus ou moins importante ; mais, de même que les bâtons brisés sont généralement près de la baie, de même les hommes et les animaux sont plutôt à la périphérie. Ils ont pris possession, à Gabarnac, d'une partie de la voussure externe ;

1. L'église de Saint-Vivien a été donnée aux Bénédictins de La Réole pendant le second quart du XIIe siècle (*Gallia christiana* (1870), t. I, col. 1137).

P. 260





Brutails photogr.

Planche XVI. — PORTES D'ARSAC ET DE FALEYRAS

P. 261



Brutails photogr.

Planche XV.— PORTE DE SAINT-MARTIN-DE-SESCAS

ils relèvent, à Petit-Palais, la grande archivolte d'extrados. A Saint-Genès-de-Lombaud, les arcs sont ornés de moulures, de dessins où les lignes géométriques dominent : sur l'archivolte d'extrados, de petits bonshommes et, à droite du spectateur, des quadrupèdes sont allongés dans le sens de la courbe.



Brutails photogr.

Fig. 322. — PORTE DE SAINT-MARTIN-DE-SESCAS (FRAGMENT).

Dans la superbe porte de Saint-Martin-de-Sescas (fig. 322), l'idée est à peu près la même : première voussure, losanges et, à l'extrados, pointes-de-diamant; seconde voussure, feuilles d'eau plates et rinceau dans lequel sont des oiseaux; troisième voussure, tores sur lesquels brochent de larges dents-de-scie et motifs en forme d'S renversée; quatrième voussure, branche à six pousses sur chaque claveau et galons conduits en zigzag; cinquième voussure, personnages sur l'angle saillant, dans le sens de la circonférence et, enfin, rangée de pointes-de-diamant.



Brutails photogr.

Fig. 323. — PORTE DE SAINTE-RADEGONDE.

La porte de Sainte-Croix-du-Mont a souffert de la reconstruction de l'église : sur la voussure la plus développée, deux théories de petits personnages vus de profil paraissent monter, l'une de droite et l'autre de gauche, vers un autre personnage vu de face. Les deux voussures extérieures de Vertheuil (fig. 152), les seules dont il subsiste des restes apparents, sont historiées, et nous savons qu'à la porte de Castelviel le décor animé est relégué sur les trois voussures les plus éloignées du centre. La voussure interne est réservée, dans la porte de Haux, à des enroulements, et dans celle de Sainte-Croix de Bordeaux (fig. 10), à un groupe répété de deux oiseaux becquetant deux quadrupèdes. Je ne vois qu'une porte romane en Gironde où on ait mis sur cette voussure des personnages : c'est Blasimon, avec quatre Anges et l'Agneau.

Les tympans. — Un certain nombre de tympans sont bruts. Quelques autres ont une décoration de fortune : tel celui de Cardan (fig. 319), où sont deux effigies, l'une sur le nu du parement, l'autre dans une niche. Je rappelle que sur le tympan de Lalande-de-Cubzac est figurée une vision de l'Apocalypse.

Le linteau de Coubeyrac a des cercles entrelacés; celui de Brannens, une série d'enroulements et, au-dessus, un rinceau, dans lequel les tiges et les feuilles, plates, raides et sèches, sont creusées de gouttières; celui de Blaignac étale une ornementation très riche, mais dont l'authenticité inspirerait quelques doutes si nous n'en avions pas un dessin déjà ancien[1]. J'ai parlé plus haut[2] du tympan de Lugon, où le Dieu de majesté est entouré des symboles des Évangélistes. Sur le tympan de Sainte-Radegonde (fig. 323), sont rangés l'arbre de la Science, Ève, Adam, et cinq personnages, parmi lesquels saint Pierre est reconnaissable à ses clefs. Quelques portes montrent un chrisme de lignes simples, qui est gravé sur le tympan ou sur le linteau[3].



Brutails photogr.
Fig. 324. — Porte des Jacobins a Saint-Émilion.

Le tympan des baies aveugles est rarement ouvragé : les portes feintes de Tauriac ont cependant, l'une un cavalier, l'autre un *Agnus Dei* avec des oiseaux, des rinceaux, des monstres dont la queue se termine par un enroulement. Dans quelques fausses portes ou fausses fenêtres, à Petit-Palais, au transept de Guîtres, à Cayac, un cordon de moulures ou même une frise traverse l'arcade au niveau des tailloirs.

Les portes gothiques. — Parmi les portes gothiques il en est, — aux Jacobins de Saint-Émilion, par exemple (fig. 324), — d'une jolie architecture, svelte et nerveuse. Dans les portes d'un type courant et, pour ainsi parler, rural, l'art gothique garde en la simplifiant la formule romane. Quelques-unes sont dépourvues de colonnettes, avec une frise à la hauteur qu'auraient occupée les chapiteaux : Gornac, Saint-Laurent-du-Bois. En général, les pieds-droits sont à colonnettes, non plus, comme à l'époque romane, des colonnettes indépendantes et tournées dans des blocs en délit, mais des colonnettes engagées, montées par assises avec les maçonneries voisines et très minces; le pied-droit est, en somme, découpé de gorges et de tores nombreux. La section de l'arc se rapproche de celle du pied-droit, quand il ne le continue pas exactement. Quant à l'archivolte d'extrados, qui fait saillie sur le nu du mur, elle est soutenue aux naissances par un petit cul-de-lampe. Elle est décorée de



Brutails photogr.
Fig. 325. — Clocher de Cars.

1. Dessin de 1840, dans un Album de la Commission des Monuments historiques. — 2. Voir ci-dessus, p. 223. — 3. Voir ci-dessus, p. 224.

feuillages à Saint-Palais, à Berson (fig. 343) ; elle se réduit le plus ordinairement à une moulure en larmier, sur la gorge de laquelle on a parfois piqué des rosaces ou des pointes-de-diamant : Saint-Laurent (Médoc), Saint-Michel-Lapujade.



Brutails photogr.

Fig. 326. — CLOCHER DE MOMBRIER.

L'ENCADREMENT EXTÉRIEUR DES FENÊTRES. — Les fenêtres de nos églises peuvent s'ouvrir tout uniment à l'extérieur, sans encadrement d'aucune sorte. C'est courant pour les nefs, — les fenêtres de Bouliac (fig. 41), dans la mesure où elles sont anciennes, font exception ; — cette simplicité est moins fréquente aux chevets : fenêtres du chevet de Magrigne, fenêtres basses du chevet de Lalande-de-Pomerol, fenêtres du chevet de Saint-Ferme, de Saint-Quentin-de-Baron (fig. 220), de Lucmau (fig. 250bis), de Mouillac (fig. 219), de l'absidiole de Saint-Christoly (fig. 219bis), fenêtres de l'abside du château de Bisqueytan, étroites et nues à la façon des archères. Je ne retiens pas comme un encadrement décoratif le retrait que présente au dehors le débouché d'un certain nombre de fenêtres : clocher de Tresses (fig. 261), abside de Saint-Aubin-en-Jallès (fig. 232), etc.



Brutails photogr.

Fig. 327. — ABSIDE DE SAINT-GERVAIS.

Dans l'étage supérieur du clocher de Cars (fig. 325), l'encadrement entoure d'une moulure uniforme toute la baie, appui excepté ; il en est de même des files de billettes à l'extérieur des fenêtres absidales de Brannens, Mazerac et Saint-Loubergt. Cette idée a eu un médiocre succès [1] : la règle, dans les fausses baies (fig. 326) et dans les baies, est que l'encadrement se divise en deux parties, l'une pour les pieds-droits, l'autre pour l'arc. Dans un certain nombre de fenêtres archaïques (fig. 239), comme celle qui est percée à travers un contrefort de la nef de Nérigean (fig. 220bis), une torsade ou une moulure est taillée à relief très bas sur le linteau échancré qui couvre l'ouverture en dehors ; moulure et torsade font figure d'archivolte d'extrados.

Aussi bien l'archivolte d'extrados est le motif habituel pour la décoration extérieure de nos fenêtres romanes. Quelquefois, la tête des claveaux est, par surcroît, sculptée (fenêtre sur le flanc

1. Voir cependant le dessin d'une fenêtre de Frontenac, dans les *Variétés girondines*, t. I, p. 487.

Sud à Pompignac, fenêtre sur le flanc Nord à Blasimon (fig. 39), fenêtres du chevet à Saint-Vivien (Médoc) (fig. 145), à Pujols (fig. 109), à Saint-Gervais (fig. 327), grande fenêtre de la façade à Blasimon), ou moulurée (chevet de Bouliac (fig. 41), d'Artigues (fig. 175 *bis*), de Villenave-d'Ornon (fig. 155), de Soulac (fig. 328); c'est un raffinement exceptionnel. Ailleurs, des fenêtres (chevet de Loupiac (fig. 77), de Saint-Étienne-de-Lisse, de Saint-Georges-de-Montagne, clocher de Vertheuil (fig. 153), aussi bien que de fausses fenêtres (arcatures hautes de Bégadan et de Saint-Vivien (fig. 145), ont des colonnes, avec ou sans tailloir, mais pas d'archivolte d'extrados. Cela n'est pas trop choquant lorsque la baie ou la fausse baie est abritée par la corniche; quand elle est percée à mi-hauteur, on peut dire qu'à la fenêtre sans larmier il manque vraiment quelque chose. Ces claveaux nus, rationnels à l'intérieur, ne le sont pas à l'extérieur.



Brutails photogr.

Fig. 328. — Fenêtre a l'abside de Soulac.

Plus souvent que les archivoltes tournées à l'extrados des portes, les archivoltes des fenêtres ont la section de simples bandeaux chanfreinés : c'est une conséquence de cette loi qui fait accumuler dans la porte les richesses de la décoration. Toutefois, les archivoltes d'extrados des fenêtres peuvent aussi être agrémentées de dessins courants, entrelacs (fig. 328), pointes-de-diamant, dents-de-scie, bâtons brisés, billettes, et, surtout durant la période gothique, moulurées.

Ces archivoltes d'extrados peuvent ne reposer sur aucun support spécial (clocher et chevet de Tourtirac, chevet de Mombrier, nef de Tauriac), ou bien prendre naissance derrière des colonnes engagées, qui passent près de là; presque toujours elles s'appuient sur une moulure horizontale : bout de moulure formant, au pied de l'archivolte, retour d'équerre vers l'extérieur (clocher gothique de Villeneuve près de Blaye (fig. 245), plus souvent bout de moulure en retour d'équerre vers le centre de la baie, formant le tailloir des colonnettes et l'imposte des pieds-droits (chevets de Saint Macaire, de Saint-Sauveur-de-Médoc, de Soulac (fig. 328), de Martillac, de Romagne (fig. 329), clocher de Saint-Georges (fig. 139). Cette moulure peut s'arrêter aux colonnes ou piliers voisins (façade de Blasimon, chevets de Camarsac (fig. 333), Lestiac, Espessas (fig. 332), Saint-Magne-de-Castillon (fig. 330), Montagne (fig. 86), Villenave-d'Ornon (fig. 155), ou les contourner en formant bague (chevets de Bellefond (fig. 34), Saint-Denis-de-Piles (fig. 128), Saint-Vivien (fig. 145), Langoiran, Civrac (Médoc), absidioles

de Guîtres). Dans certains clochers (Bassens, Lafosse (fig. 183), partie ancienne de Saint-Aubin-de-Blaignac (fig. 244), elle fait sans solution de continuité le tour de la construction.

L'encadrement intérieur des fenêtres. — Les chevets carrés et les têtes de transept peuvent avoir des cordons moulurés de ce genre qui tiennent toute la largeur du monument. A Lalande-de-Pomerol et à Lugasson, la moulure ne s'interrompt qu'au droit des baies et elle supporte la retombée des archivoltes d'extrados. A Benon, à Fronsac et au transept Nord de Sainte-Croix de Bordeaux, la moulure elle-même forme archivolte et s'infléchit pour contourner les arcs des fenêtres; en d'autres termes, elle ne court horizontalement qu'au dehors des archivoltes.



Brutails photogr.

Fig. 329. — Fenêtre au chevet de Romagne.

A l'intérieur, l'encadrement des fenêtres devrait être différent : les archivoltes d'extrados n'y sont plus utiles pour protéger la baie contre le ruissellement des eaux pluviales. Aussi quelques églises romanes, qui ont ces archivoltes en dehors, n'en ont-elles pas en dedans : Bégadan et Langoiran sont du nombre, et je crois que cette distinction se généralisa pendant la période gothique; mais très souvent les maîtres d'œuvre romans cherchèrent un prétexte à décoration en transportant à l'intérieur l'encadrement extérieur des fenêtres, avec leurs archivoltes et leur cordon horizontal de moulures.



Brutails photogr.

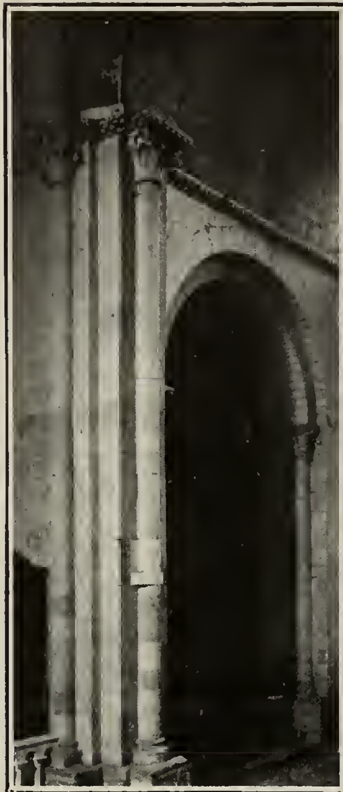
Fig. 330. — Abside de Saint-Magne-de-Castillon.

La décoration du plein des murs : les cordons de moulures. — Insérer dans les murs une sculpture d'assez fort relief est un moyen bien naturel et cependant bien rare de décoration : il a été employé tout à fait exceptionnellement à la façade de Petit-Palais. Ce qui est courant, c'est l'emploi des cordons de moulures profilés sur les murs intérieurs et extérieurs de nos églises. A l'intérieur, ces moulures sont surtout les moulures de soubassement, les moulures placées à la naissance des arcs et des voûtes, au-dessus des arcatures, sous l'appui des fenêtres. Des moulures de soubassement et des moulures qui soulignent la naissance des voûtes il a été déjà question et il n'y a pas lieu d'y revenir : je me borne à rappeler qu'elles sont, principalement les secondes, d'usage à peu près constant (fig. 331).

Quand une série d'arcades aveugles décore un mur, il est naturel de couronner ces arcades par une moulure, laquelle peut, d'ailleurs, se trouver exactement au niveau de l'appui des fenêtres. Cette combinaison, très fréquente dans nos églises romanes, a été adoptée à Moulis, Au Nizan (fig. 272), à Saint-Macaire (fig. 141), etc.

D'autres moulures règnent à l'intérieur sous les fenêtres sans couronner une arcature; elles sont rares dans les nefs romanes, beaucoup plus communes dans les chevets. Toutefois,

tel chevet en a, comme Langoiran, et tel autre, comme Rimons, en est dépourvu. Tantôt ces cordons sont simplement moulurés et tantôt ils sont ornés de dessins courants.



Brutails photogr.

Fig. 331. — Angle sud-est du carré du transept a Saint-Ferme.

Nous avons vu que les tailloirs des fenêtres se continuent souvent sur le parement en un cordon horizontal. Cela est également vrai du tailloir ou de la moulure d'imposte des autres ouvertures : la nef de Sainte-Geneviève de Fronsac (fig. 204) a, au niveau de la naissance de ses grands arcs, un bandeau chanfreiné et ornementé.

A l'extérieur, les maîtres d'œuvre ont été plus prodigues de cordons moulurés et ces cordons peuvent être plus riches. Des cordons de ce genre sont fréquemment sous les fenêtres des chœurs et des absides : on a brisé cette moulure, à Saint-Laurent (Médoc), afin d'agrandir les fenêtres vers le bas ; on l'a interrompue, à Montagne et à Romagne, au moment de la construction, pour faire place au talus de l'appui. Certaines absides, soignées d'ailleurs, sont dépourvues de cet ornement : Saint-Magne-de-Castillon (fig. 330), Saint-Denis-de-Piles (fig. 128), Bellefond (fig. 34), Bouliac (fig. 41), chapelles rayonnantes de Guîtres, etc. ; on peut dire cependant qu'il est habituel, du moins dans les chevets romans qui sont bâtis avec quelque luxe (fig. 332).



Brutails photogr.

Fig. 332. — Abside d'Espessas.

Il n'y a pas de règle pour la décoration de ces membres d'architecture : en général, le profil s'inscrit dans un bandeau chanfreiné du bas. A l'absidiole Sud de Vertheuil, une tresse plate est appliquée sur le bandeau vertical ; presque toujours l'ornementation est sur la partie biaise. Ce sont des moulures plus ou moins fouillées : tores, talon, cavet, etc., à Castres ; deux tores, le tore supérieur surplombant l'autre, à Saint-Romain-de-Vignague ; plutôt un cavet, deux ou trois cavets superposés. Ce dernier profil est le plus usité, notamment en Libournais. Parmi les dessins courants, je citerai : les bâtons brisés, à Salignac, Saint-Martin-du-Bois, Lansac ; deux rangs de dents-de-loup opposées, à Camarsac (fig. 333) ; des denticules, à Martillac. Le cordon est fait, à Notre-Dame de Langon et à Bégadan, de têtes-de-clou juxtaposées. Les artistes auxquels fut confiée l'ornementation des absides de Saint-Vivien, Civrac-de-Médoc, Langoiran, ont laissé courir leur ciseau : il a taillé des feuillages, des entrelacs, etc., d'une richesse et d'un éclat que les intempéries des siècles ont à peine amortis.

Nos constructeurs romans ont fait saillir sur les parements extérieurs d'autres cordons de moulures : dans les chevets, au pied des arcatures hautes ou au-dessus des fenêtres (absidioles de Saint-Christoly (fig. 219 *bis*); à la base des pignons de l'Est (Castelvieil) ou de l'Ouest (Saint-Georges-de-Montagne), etc. A Berson, qui est gothique, les larmiers des contreforts traversent la façade et à Petit-Palais, des moulures verticales montent dans le pignon de l'Ouest, rappelant de loin la partie haute de la vieille façade de Saint-Front et certains édifices carolingiens. Enfin, un dernier cordon couronne le tout : c'est la corniche.

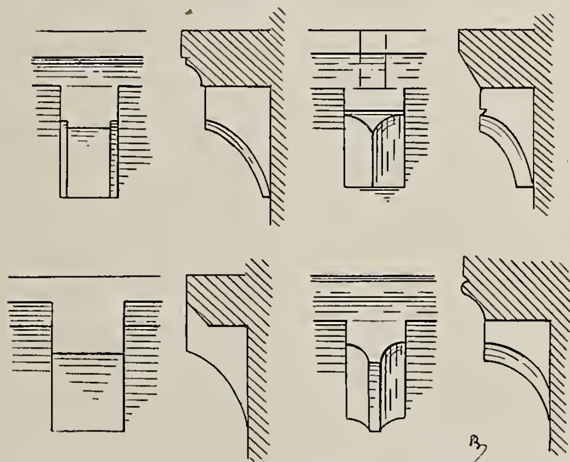


Brutails photogr.

Fig. 333. — Abside de Camarsac.

La corniche : la tablette. — Nous allons étudier la décoration des diverses parties de la corniche : la tablette, les supports de la tablette et les métopes entre ces supports.

De même que pour les autres moulures horizontales dont il a été question, l'épannelage de la corniche est un bandeau chanfreiné par en bas. On ne pourrait citer que bien peu de corniches comme la corniche basse du clocher de Vertheuil (fig. 153), dont la tablette est un simple bandeau. Toujours comme dans les moulures dont nous nous sommes occupés précédemment, l'ornementation intéresse la partie inférieure et inclinée, le chanfrein, et elle comprend soit des dessins courants, soit une mouluration. Les billettes sont assez communément employées (Roaillan, Saint-Vivien-de-Monségur, Saint-Pierre-de-Bat, Saint-Étienne-de-Lisse, partie de Saint-Macaire (fig. 143) ou encore les dents-de-loup : Saint-Palais et Guîtres[1] ont un rang de dents-de-loup enjolivées ; Bruges a deux rangs de dents-de-loup, comme Daubèze, où elles sont allongées en hauteur et ressemblent davantage à des feuilles de laurier. La corniche de la façade de Tauriac (fig. 341) a des bâtons brisés. Nous avons vu quels motifs originaux ont été reproduits à Bayon et Artigues[2].



Brutails delin.

Fig. 334. — Corbeaux.

A Vertheuil. A Lugaignac.
A Saint-Magne. A Saint-Médard-d'Eyrans.

Les tablettes moulurées, courantes à l'époque gothique, sont loin d'être rares dans les églises romanes. Les moulures concaves dominent ordinairement dans l'ensemble du profil ou même le profil en entier est composé de moulures concaves : une gorge ou plusieurs. Quelques corniches, comme celles de Moulis (fig. 89), sont d'une mouluration ronde et pleine; mais ces profils convexes s'adaptent moins aisément à l'épannelage en chanfrein de la tablette.

1. Voir ci-dessus, p. 233. — 2. Voir ci-dessus, pp. 31 et 233.

La corniche : les corbeaux. — Les dimensions et proportions des corbeaux sont commandées par la saillie de la tablette et par la hauteur de l'assise. Des tablettes en petit nombre ont si peu de saillie et les modillons sont si plats qu'on pourrait les supprimer sans danger; leur principale raison d'être est qu'ils servent de prétexte à un surcroît d'ornementation. Quand ces corbeaux sont en place et qu'on les regarde de bas et de loin, on ne se rend pas bien compte de l'effort qu'ils représentent. J'en avais vu à Pian, qui m'avaient paru très ordinaires; quand je les retrouvai, gisant à terre, je fus surpris de la complication de leurs lignes et du travail de sculpture qu'ils avaient coûté.

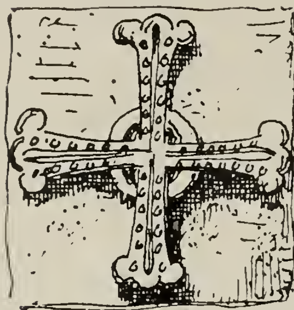


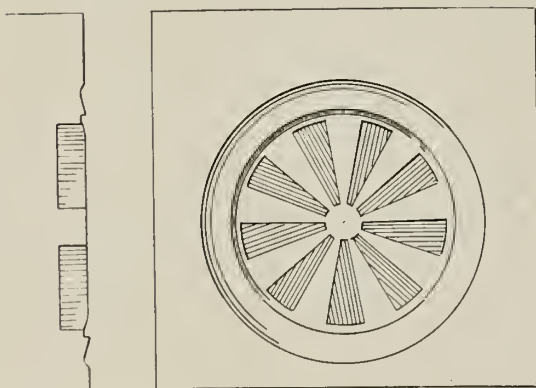
Fig. 335. — Corbeau à Saint-Genès-de-Queuil. Croquis de L. Drouyn.



Brutails photogr.
Fig. 336. — Abside de la Trinité, à Saint-Émilion.

Quelques-uns sont cubiques, à Parsac[1], à Sainte-Colombe, et rehaussés d'ornements très primitifs; les corbeaux du chevet de Camarsac (fig. 333) rappellent cette forme. En général, le corbeau de nos corniches romanes est échancré en cavet sur sa face antérieure. La tablette surplombe le corbeau ou en rejoint exactement le plan vertical. Les ornements sont sur le cavet.

Les corbeaux peuvent être rattachés à deux groupes, suivant qu'ils sont simplement géométriques ou décorés de sculptures. Dans le premier groupe, les tailleurs de pierre ont imaginé mainte coupe ingénieuse : la plus usuelle consiste en ce qu'ils ont abattu les angles saillants, ce qui donne à l'ensemble plus de mouvement (fig. 334). Parfois, à Parsac, à Villenave d'Ornon, à Saint-Macaire, à Langoiran, à Saint-Sulpice-de-Faleyrens, on a profilé sur la tranche du cavet des tores qui donnent l'illusion de rouleaux superposés. Le modillon de ce modèle est proche parent du modillon à copeaux, qui a été signalé à Courpiac[2] et qui existe également à Clairac et à Saint-Pierre de La Sauve.



Brutails delin.
Fig. 337. — Métope à Pian.

Restent les modillons sculptés (fig. 335) : la description minutieuse en serait inutile et trop souvent délicate. Les sujets varient abondamment, depuis le baril ou la sonnaille, depuis les têtes sculptées, les entrelacs, les croix ou les roses jusqu'aux loups mordant un bâton qu'ils tiennent dans leurs pattes, jusqu'aux personnages dans les positions les plus bizarres et parfois les plus inconvenantes.

1. Piganeau, *Société archéologique*, t. III, p. 130. — 2. L. Drouyn, *Variétés girondines*, t. I, p. 433, note.

La période gothique a produit des corniches dont la construction est romane, mais dont la décoration est délicate et légère. L'une des plus jolies est celle de la Trinité de Saint-Émilion (fig. 336).

La corniche : les métopes. — L'usage des métopes ornées est loin d'être général en Gironde ; du moins, on les trouve sur des points très différents : à la façade de Cissac[1], à Saint-Vivien (fig. 145), à Saint-Morillon, à Blaye (fig. 273), à Saint-Macaire (fig. 143), à Loupiac (fig. 77), à Pian, à Mongauzy, à Saint-Martin-de-Sescas. Les ornements sont ou de très bas relief ou en creux : un trou à Cornemps (fig. 51) et au clocher de Saint-Georges (fig. 139), des gravures de dessins très dissemblables à Saint-Vivien et à la porte de Saint-Martin-de-Sescas. Deux motifs paraissent devoir mériter une mention expresse : à Saint-Martin-de-Sescas, La Brède et Blaye (fig. 273)[2], les métopes sont des dalles presque entièrement couvertes d'entrelacs ; à Saint-Macaire, Loupiac, Pian (fig. 337), Mongauzy et Cissac, la décoration consiste en une roue creusée dans la pierre, à six ou huit rais sans jante.



Brutails photogr.

Fig. 338. — Corniche à Saint-Maixant.



Dubreuilh photogr.

Fig. 339. — Corniche de la façade à Cambes.

La corniche de Saint-Maixant (fig. 338) a des métopes lisses ; mais, les chapiteaux qui concourent à porter la tablette étant plus allongés en hauteur que les corbeaux, une bande qui court au-dessous de ces derniers rachète la différence ; elle est divisée en triangles juxtaposés, couverts de stries.

Les corniches sur encorbellement continu. — Lorsque la corniche est sur un corbeau continu, celui-ci peut présenter un profil mouluré. A Lafosse, un cavet soudé en bas à un tore moins important représente la tablette ; elle repose sur un bandeau dont la moitié inférieure est découpée en dents-de-scie ; le dessous se creuse en un large cavet. Si des modillons font saillie sur l'encorbellement, les

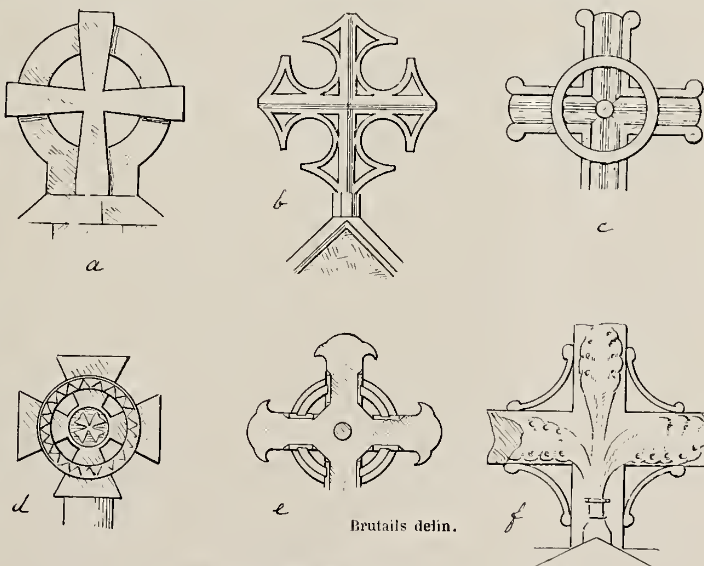


Fig. 340. — Croix antéfixes : *a*, Roaillan[3] ; *b*, Cabanac[4] ; *c*, Saint-Trojan ; *d*, Virsac[5] ; *e*, Villagrains ; *f*, Prignac.

1. Drouyn, Notes manuscrites, t. XLVII, p. 262. — 2. Ces métopes sont : celles de La Brède, au Musée de Bordeaux ; celles de Blaye, chez M. Nadaud, architecte de cette ville. — 3. 4. 5. D'après L. Drouyn.



Brutails photogr.
Fig. 341. — Façade de Tauriac.

espaces entre ces modillons sont le plus souvent nus : dans les corniches qui dominent les portes de Sainte-Croix de Bordeaux et de Cambes (fig. 339), ces espaces servent de champ à une décoration quelque peu exubérante.

Les girouettes et les croix antéfixes. — Il est particulièrement délicat d'étudier ces ornements fragiles, exposés à bien des causes de destruction, qui peuvent avoir été refaits et qu'on est réduit à examiner de loin. Certains de nos clochers, Noaillan, Montagne, etc., sont surmontés d'un coq, lequel est sans doute moderne. Il est fait mention de croix au sommet des clochers : à Saint-Michel de Bordeaux, en 1492[1] ; à Targon, en 1643[2]. La croix en fer de Puybarban, que Viollet-le-Duc a publiée[3], est attribuée par lui à la fin du XIIIe siècle ou au XIVe. Bégadan avait au-dessus de l'arc triomphal une girouette qui représentait un lion passant[4]. On a déposé, il y a quelques années, la girouette d'Uzeste et M. l'abbé Brun en a donné le dessin[5] : elle tourne en haut d'une croix de fer dont les branches lisses sont terminées par des fleurs-de-lis héraldiques du Moyen-Age ; au centre, une croix dans un losange à côtés courbes ; au pied, une gerbe de lis naturels.

Il reste sur les pignons de nos églises un certain nombre de croix acrotères. Le thème des plus anciennes se répète (fig. 340) : la croix est plus ou moins épatée et les branches sont consolidées par un cercle qui les réunit. A Roaillan, une croix ainsi faite sert de support à une autre croix qui doit être en fer et beaucoup moins ancienne. Le cercle, à Lestiac, passe devant la croix et il simule un câble ; à Langoiran, il est circonscrit à la croix ; à Virsac, il est posé sur la croix et porte une rangée circulaire de dents-de-scie, tandis qu'au centre un autre cercle plus petit sert de champ à une minuscule croix de Malte : la croix de Cabanac est gothique et très découpée. Celle de Villagrains était, il y a quelques années, parmi les décombres. La croix acrotère de Saint-Trojan n'est pas sans valeur. Lagorce a conservé une croix de style



Brutails photogr.
Fig. 342. — Façade de Lurzine.

1. G 2252. — 2. E suppl. 3599. — 3. *Dictionnaire d'architecture*, t. IV, p. 432. — 4. Drouyn, Notes manuscrites, t. XLVII, p. 239. — 5. *Uzeste et Clément V*, 2e éd., p. 105 ; le dessin est sur le titre.

archaïque. Mais la plus riche que je connaisse est la croix qui couronne l'église de Cazelles : quatre petits arcs concaves vers l'extérieur sont disposés entre les branches; sur la croix elle-même et vers le pied, un vase est placé, d'où s'échappent trois panaches qui s'étalent sur la tête et sur les bras.



Brutails photogr.

Fig. 343. — FAÇADE DE BERSON.

D'autres croix acrotères existent vraisemblablement; elles sont haut placées, et il est difficile de les découvrir, plus difficile encore de les étudier et de les dessiner.

Les façades. — Sur l'ordonnance des faces latérales et des chevets, il n'est guère d'observations à formuler qui n'aient trouvé place dans les chapitres précédents. L'architecture des façades, plus complexe et plus variée, peut, au contraire, donner lieu à des remarques dignes d'être consignées par écrit.

Le motif capital dans la composition d'une façade est la porte. Il faut donc distinguer entre les façades avec porte et les façades sans porte, entre les édifices qui ont la porte sous le pignon Ouest et ceux dans lesquels la porte est sur un côté. Les façades dépourvues de porte sont des murs bruts et sans intérêt; les portes pratiquées ailleurs que dans la façade peuvent être très soignées; mais l'ensemble en est incomplet. L'idéal est la façade avec porte, comme celles de Sainte-Croix de Bordeaux, de Petit-Palais, d'Aillas, de Blasimon, etc.



Brutails photogr.

Fig. 344. — FAÇADE DE SAINT-LAURENT (MÉDOC).

Quelle qu'en soit la place, les belles portes sont accompagnées de deux fausses portes ou tout au moins de deux arcs : les portes feintes (fig. 341) partent, ou peu s'en faut, du sol; les arcs (fig. 342) sont placés plus haut et l'appui en peut être au niveau de l'imposte de la porte. Les fausses portes se rencontrent plus souvent que les arcs : on en voit à Blasimon, Castelvieil, Haux, Saint-Martin-de-Sescas et dans bien d'autres églises depuis Savignac au Sud, jusqu'à Moulis, Tauriac, Cubnezais, Guîtres (transept Nord), Lagorce, Petit-Palais et Gours, au Nord. Des arcs haut placés flanquent la porte dans les façades d'Aillas et de Lurzine. Les deux formules, arcs élevés et portes feintes, ont été employées simultanément à Sainte-Croix et à La Sauve.

Ces données romanes ont survécu jusqu'au XVIIe siècle : les niches gothiques de Saint-Seurin, de Berson (fig. 343), de Rauzan, de Saint-Émilion (fig. 132), les fausses baies de Sainte-Eulalie de Bordeaux

continuent la tradition des portes feintes du XII[e] siècle ; les arcs élevés se retrouvent sous une forme gothique à Sainte-Foy-la-Grande[1] et sous une forme redevenue romane à Francs (fig. 56).

Quand la porte était dans un avant-corps, celui-ci était couronné d'une corniche, et quand elle était percée dans la façade, elle pouvait être surmontée d'une arcature, qui tenait la largeur de cette façade. Sainte-Croix possédait deux arcatures superposées ; La Sauve en avait trois. Ces files d'arc meublent beaucoup mieux le mur que ne le fait une fenêtre : la belle fenêtre géminée de Blasimon ne vaut pas une arcature très simple. Comme les autres accessoires de la porte, l'arcature de premier étage est répandue dans le département, depuis Aillas jusqu'à Benon et Tauriac, et elle a persisté à l'époque gothique et jusqu'à l'époque moderne, ainsi qu'en témoignent les façades de Saint-Laurent (Médoc) (fig. 344), de Saint-Palais, de Moulis, de Saint-Sulpice, qui a des arcs trilobés, et de Francs.



Brutails photogr.

FIG. 345. — ÉGLISE DE VIRSAC.

Que l'on ajoute des contreforts ou des faisceaux de colonnes engagées, souvent un clocher-arcade (fig. 345), enfin une croix antéfixe, et on aura une idée des façades de nos églises girondines. Cette description n'est pas vraie, d'ailleurs, de tous les édifices : à Petit-Palais, l'effort décoratif s'attache moins aux portes, vraies et simulées, qu'à l'arcature et aux pleins des murailles. Sainte-Terre avait un arc de décharge, qui abritait vraisemblablement une fenêtre, sinon un oculus analogue à celui dont il subsiste des vestiges sur la façade de Saint-Ferme. Cette façade de Saint-Ferme, avec son arc à mâchicoulis, appartient au type militaire : on en retrouve l'aspect, mais non les dispositifs de défense, dans la façade, si joliment pittoresque, de Fontet (fig. 346).

1. Les Archives départementales ont un assez joli dessin de la façade de Sainte-Foy en 1850, dû à l'architecte A. Labbé.



Dubreuilh photogr.

FIG. 346. — ÉGLISE DE FONTET.

CONCLUSIONS

La classification des églises girondines[1]

Le classement chronologique des églises : difficultés; survivance des formes. — Les rapports chronologiques avec les écoles du Nord. — L'œuvre architecturale des diverses époques en Gironde.

Le classement en écoles : la théorie. — Les faits : répartition géographique de certaines formes. — L'explication des faits : les rapports de la répartition des formes avec les géographies politique, administrative et ecclésiastique ; influence des monastères. — L'origine des procédés et des formes : Orient, Périgord, Agenais. — Les affinités avec la Saintonge romane, avec l'Anjou et le Poitou gothiques. — L'existence d'une école romane charentaise-bordelaise.

Intérêt que présentent les églises girondines.

La chronologie des églises : survivance des formes. — C'est bien souvent une tâche singulièrement ardue d'assigner une date aux édifices religieux de la Gironde. Il faut, d'abord, se tenir en garde contre les impressions d'archaïsme qui se dégagent de certaines constructions : les cryptes, basses, mystérieuses et d'architecture un peu rude, induisent généralement en erreur sur leur âge. De même en est-il pour les monuments en ruine : une porte percée sur le flanc Sud à Poussignac paraît très ancienne à première vue; si on réfléchit, on se rend compte que cela tient à ce que les claveaux sont disjoints. De plus, nous avons peu de documents, peu de renseignements positifs et directs sur l'origine des églises de nos contrées : faut-il ajouter qu'il est parfois difficile de faire l'application de ces textes et de dire s'ils concernent l'édifice actuel ou un édifice antérieur? Enfin, le progrès n'a pas marché partout d'un pas égal, et le style de certaines églises est fort en retard. Il en était ainsi dès la période romane, pendant laquelle de nombreux constructeurs avaient, nous le savons, gardé l'usage du petit appareil. Il existe vers Saint-Émilion et Castillon une famille de chapiteaux barbares, à Sainte-Colombe (fig. 305), à Saint-Sulpice-de-Faleyrens, à Saint-Martin-de-Mazerat et même dans la collégiale de Saint-Emilion, au premier étage du clocher, lequel est du XIIIe siècle; ce sont des chapiteaux ornés d'entrelacs, de feuillages stylisés, de stries courbes et vigoureuses rappelant de loin les strigiles de certains sarcophages. La première idée qui se présente à l'esprit est qu'on se trouve en présence de sculptures fort anciennes et réemployées. Rien n'est moins certain : les chapiteaux du clocher de Saint-Émilion, par exemple, paraissent avoir été faits pour la place qu'ils occupent, et il



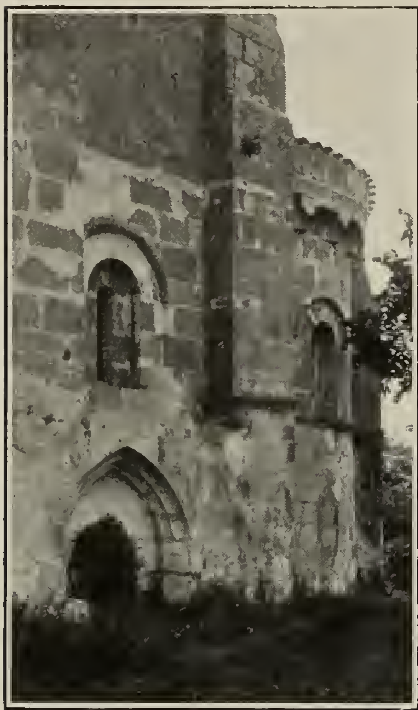
Brutails photogr.

Fig. 347. — Église de Saint-Ciers-de-Canesse.

1. J'ai soumis ces conclusions à MM. le marquis de Fayolle, G. Musset, Georges et l'abbé Marboutin : je suis très reconnaissant à ces Messieurs des additions et des modifications qu'ils ont bien voulu me suggérer.

est plus sage de penser que, sur ce point de notre province et sur d'autres apparemment, les vieilles formules décoratives sont restées longtemps en faveur.

Si des procédés préromans ont persisté durant l'époque romane, il est plus fréquent de constater que des procédés romans ont été employés pendant l'époque gothique et après. Dans bien des cas, le désaccord est sensible entre la construction et la décoration; tantôt c'est la construction qui est plus moderne et tantôt c'est la décoration, ou encore un trait de l'une ou de l'autre : dans le chevet de Saint-Seurin de Bordeaux, la voûte est gothique et les fenêtres sont romanes; dans le clocher de Saint-Ciers-de-Canesse (fig. 209 et 347), que je date avec Drouyn du XIVe siècle, tout le rez-de-chaussée, coupole, arcs et fenêtres, est roman, tandis que le premier étage est gothique. L'abside et la nef de Romagne, bien homogènes, sont de style roman; mais un cul-de-lampe montre des têtes coiffées à la mode du temps de saint Louis[1]. A l'extérieur du chevet de Camarsac (fig. 333), le bas est élégi d'arcs brisés et certains corbeaux de la corniche sont d'un archaïsme extrême. Au-dessus de la porte du clocher de Lormont, qui est de 1430 environ, des pointes-de-diamant voisinent avec des motifs de style flamboyant. Les portes de Frontenac et de Villegouge sont d'un parti bien roman; mais à Frontenac la porte fait corps avec une façade du XVe siècle[2] ou à peu près, et à Villegouge les bases et quelques détails des chapiteaux accusent le gothique avancé. J'ai considéré l'abside de Blézignac comme une abside du XIIe siècle transformée au XVIe, jusqu'au jour où un examen plus attentif m'a donné à croire que le tout était d'une seule venue et qu'il fallait faire honneur de ce chevet roman à la fin du gothique. Pujols, Magrigne, Saint-Denis-de-Piles sont de conception romane; mais quelques détails trahissent leur vraie date, qui est gothique. Dans une clef de voûte de La Sauve (fig. 72) récemment acquise par le musée de Bordeaux, la facture du sacrifice d'Abraham est romane, le profil des amorces d'ogives est d'un gothique assez avancé.



Brutails photogr.

FIG. 348. — ABSIDE ET CLOCHER DE TOURTIRAC.

Ces traditions romanes ont duré jusqu'aux temps modernes : l'église de Francs (fig. 66), qui est romane d'intention, a été commencée en 1605. Il est difficile de préciser ce qui, dans l'église de Tourtirac (fig. 348), a motivé une dédicace en 1607[3], et nous savons que la nef romane de Saint-Ferme est probablement du XVIIe siècle.

D'autre part, la survivance des formes gothiques est aussi à signaler[4] : la restauration de Bazas, en 1583-1635, est un essai des plus curieux. Nous avons peine à discerner dans cette même cathédrale les deux voûtes que nous savons avoir été reconstruites au XVIIIe siècle. La clef pendante d'une croisée d'ogives d'Escaude est datée de 1677; à Mouillac, Rauzan, Fronsac, Aillas, etc., ce mode de voûtement s'allie avec des motifs de décoration Renaissance[5]. Saint-Michel Lapujade a sur la façade Ouest une porte en arc brisé d'un gothique un peu banal, mais

1. Voir ci-dessus, p. 165. — 2. Cfr. plus haut, p. 248. — 3. C'est, du moins, ainsi que j'interprète l'inscription qui est peinte sur l'un et l'autre des murs latéraux du chevet, à l'intérieur : DÉDICACE LE 30 AOUST. AN 1607 M. On n'a pas refait toute l'église à cette époque : un arc placé sur la face Sud du chevet est gothique; il a fallu néanmoins une construction partielle pour qu'on ait à nouveau dédié l'église. — 4. Voir ci-dessus, p. 181. — 5. Je cite encore, avec toutes sortes de réserves, les piliers gothiques de la nef de Saint-Laurent (Médoc), dont l'un porte les dates 1726 et 1841.

assez pur; or, le curé de Saint-Michel traita, en 1640, avec Mathelin Guyet, maçon à La Réole, pour « desmoulir tout icelluy pignon de murailhe de la présent esglise qui est du cousté du Couchant, pour icelluy rebattir et y faire un portal au milieu du pignon »[1]. Supposons ce texte perdu : on aurait aisément vieilli la porte de Saint-Michel de deux à trois cents ans. Si nous rappelons que les voûtes sexpartites de La Réole sont postérieures à 1685, que les ogives de Barsac ont été faites après 1703, que des projets de façade gothique furent dressés pour l'église métropolitaine de Bordeaux au XVIIIe siècle et dans les premières années du XIXe, enfin qu'une sacristie fut construite dans le même style pour cette église en 1826, nous serons presque fondés à conclure que les traditions gothiques n'ont jamais été complètement abandonnées dans notre région. Un simple rapprochement fait toucher du doigt la pénétration des styles et leur confusion chronologique : la porte classique de la chapelle des ducs d'Épernon à Cadillac (fig. 349) est de 1606; la porte gothique de Saint-Michel-Lapujade, de 1640; la façade romane de Francs, de 1605.



Brutails photogr

Fig. 349. — CADILLAC. CHAPELLE DES DUCS D'ÉPERNON.

Si nous connaissions plus complètement l'histoire de nos fabriques rurales, il serait possible d'ajouter à ces faits bien d'autres faits du même genre : des maçons ont dû élever souvent, dans les temps modernes, une église, une porte, à l'imitation d'une église ou d'une porte voisines qui remontaient au Moyen-Age. Que de clochers sont d'apparence romane et datent seulement du XVIIe siècle ou du XVIIIe ! J'estime néanmoins que les anachronismes comme ceux dont il vient d'être parlé sont des exceptions sans influence appréciable sur l'évolution de l'architecture : dans l'ensemble, nos maîtres d'œuvre n'étaient pas trop en retard.

Les rapports chronologiques avec les écoles du Nord. — Est-ce à dire que l'architecture religieuse fût aussi avancée chez nous que dans le Nord? Drouyn pensait que oui[2]. La question est complexe. Peut-être le processus n'est-il pas aussi rationnel qu'on le croit de comprendre le Midi par le Nord : j'ai toujours éprouvé un saisissement à voir l'assurance et la précision avec lesquelles on date les édifices des provinces septentrionales, et je me demande si, dans le rapprochement des deux architectures, l'un des termes de comparaison est beaucoup mieux connu que l'autre. Des monuments girondins doivent suivre de très près le mouvement de l'architecture, soit du bassin de l'Oise, soit principalement de l'Anjou, du Poitou, des Charentes. Il est parfaitement rationnel que l'on date la nef de la cathédrale de Bordeaux par la nef de la cathédrale d'Angers; les piliers ronds à quatre colonnes engagées d'Uzeste ou de Saint-Seurin ne doivent pas être de beaucoup postérieurs aux piliers de même forme que Villard de Honnecourt a dessinés à Reims. On a tort de poser en principe qu'il faut abaisser la date des statues de notre cathédrale, parce que Bordeaux est dans le Midi : l'admirable artiste qui a sculpté les Apôtres à la Porte Royale de Saint-André n'était sûrement pas un retardataire;

1. Minutes de Bordes, notaire. — 2. *Variétés girondines*, t. I, pp. 50-51.

il connaissait le Nord, si même il n'en était point, et les voyages n'étaient pas si lents que l'art ait sensiblement changé durant que l'imagier vint de Paris ou de Chartres à Bordeaux.

Mais il paraît bien que, vers la fin du XIIe siècle et au XIIIe, des constructeurs du Bordelais et du Bazadais se sont attardés aux vieilles formules romanes: ils ont couvert leurs vaisseaux de voûtes en berceau soignées, ils ont décoré les chapiteaux et les corniches de sculptures généralement plus simples que les sculptures de la période précédente, mais beaucoup mieux exécutées. C'est la période à laquelle appartiennent le bras Nord du transept de Montagne, la façade de Puisseguin, les églises de Gours, de Magrigne, de Cadarsac et bien d'autres. Il doit être entendu, en outre, que nos maîtres d'œuvre ont retenu longtemps les procédés de l'architecture gothique.

L'œuvre architecturale des diverses époques. — Après ce qui précède, il serait illogique de faire aux diverses périodes de l'histoire monumentale une attribution rigoureuse de nos divers édifices. Nous pouvons cependant constater que l'époque préromane, jusqu'au Xe siècle inclusivement, ne nous a guère laissé que des débris d'ornementation, tels ceux de Saint-Seurin de Bordeaux ou de Bayon, et sans doute, çà et là, des pans de mur qu'il est malaisé de reconnaître. Du XIe siècle il reste, outre la crypte de Saint-Seurin et le porche Ouest de la même église, des portions plus ou moins considérables de monuments : à Caudrot, à Sauviac, une porte à Saint-Maixant, probablement les chapelles de Sainte-Sportalie à Podensac et de Saint-Amand à Preignac, etc. Le XIIe siècle et le XIIIe siècle roman ont couvert la terre girondine d'une merveilleuse floraison architecturale: on construisit alors un si grand nombre de belles absides et si solides que les siècles suivants n'eurent guère besoin d'en faire de nouvelles; on ne compte pas chez nous les jolis chevets de style roman. Quant aux nefs, très souvent dépourvues de voûtes, elles étaient à la fois moins remarquables et plus fragiles : elles souffrirent de la guerre de Cent ans; les architectes de la période 1475-1550 eurent à les relever, à les agrandir, à les voûter. On travailla beaucoup dans nos églises à ce moment-là, et nous aurions peine à comprendre qu'à la veille de la Réforme Thomas Illyricus ait pu gémir sur l'abandon et la désolation des sanctuaires, si nous ne savions qu'il ne faut pas prendre à la lettre les « invectives » de ce moine fougueux. Ce fut, du moins dans nos campagnes, le dernier effort sérieux de l'architecture religieuse: le XVIIe et le XVIIIe siècle, qui ont doté Bordeaux d'églises habilement construites, n'ont, en dehors de cette ville, de Castillon, de Barsac et de Preignac, à peu près rien produit.

Le classement en écoles : la théorie. — Une théorie tend à prendre consistance, d'après laquelle la France du Moyen-Age se diviserait en quelques grandes écoles architecturales parfaitement homogènes. C'est ainsi que Choisy ayant distingué dans l'école du Poitou un groupe poitevin et un groupe charentais[1], on lui en a fait grief. Une théorie aussi simpliste et qui exagère jusqu'à l'erreur la valeur objective de la division en écoles, ne peut pas répondre à la réalité des faits, laquelle est plus complexe. Il est possible de classer les églises de France, suivant leurs affinités, en un grand nombre de familles; pour plus de commodité, on a l'habitude de réunir ces familles en quelques groupes plus importants, auxquels on réserve conventionnellement le nom d'écoles; mais cela n'exclut en aucune façon les groupes secondaires. Je recherche ci-après quelles familles les églises forment dans l'intérieur du département et ensuite à quel groupe extérieur il convient de les rattacher.

Quelques édifices ne ressemblent à aucun autre édifice girondin : l'intérieur du chevet Du Nizan, par exemple, ou les portes de Blaignac et de Nérigean[2]; mais il arrive très souvent

1. *Histoire de l'architecture*, t. II, p. 243-244. — 2. Drouyn a fait l'observation que la porte de Nérigean, dont il a donné un dessin, est étrangère à l'art de nos pays (Bulletin de la *Société archéologique*, t. II, p. 195, note 1).

à l'archéologue qui explore nos campagnes de remarquer dans le plan, dans les procédés de construction ou dans les formules de décoration d'une église telle particularité qu'il a notée dans le voisinage[1]. De ce fait on peut voir dans les pages qui précèdent bien des exemples : la porte de Saint-Cybard est comprise comme celle de Cornemps; l'ordonnance extérieure d'une travée de Blasimon ressemble à celle du chevet de Pujols ; le chevet de Moulis, à celui d'Avensan : la façade Ouest de Gironde, à celle de Casseuil ; Préchac rappelle Noaillan ; Mons, près de Belin, avec son chœur plus haut que la nef et son clocher à l'autre bout, est de même silhouette que Lugos; Esclottes et Saint-Macaire attestent une commune origine; la porte de l'église précitée de Saint-Macaire et la porte Sud de Saint-Seurin de Bordeaux ont une parenté indéniable. Ce sont des embryons d'écoles. D'autres groupes sont plus développés, plus importants, plus étendus : il est intéressant d'étudier l'aire qu'ils occupent.

Des formes sont plus caractéristiques et plus faciles à suivre que d'autres : une abside avec des colonnes engagées et des corbeaux est chose courante; une abside relevée de grands arcs de décharge sur plan courbe s'impose davantage à notre attention. Après avoir fait choix de quelques dispositions qui m'ont paru originales, j'ai pointé sur une carte les localités où j'avais relevé[2] chacune d'elles : le rapprochement des différentes cartes est des plus instructifs.

La répartition géographique de certaines formes. — Une première constatation saute aux yeux : c'est que presque tous les faits dont je me suis occupé se sont produits à droite de la Garonne ; si certains enjambent le fleuve, ils ne le dépassent guère, sauf exception. La portée de l'observation qui vient d'être énoncée s'accroît de ce que les jolies charpentes elles-mêmes sont toutes, abstraction faite d'Avensan, à droite du fleuve ; elles se rencontrent spécialement dans l'arrondissement de La Réole et dans la partie de l'arrondissement de Bordeaux qui est contiguë à celui de La Réole; il n'est donc pas jusqu'à la charpenterie pour laquelle nos landes n'aient été inclémentes.

Le plan à une nef avec transept, abside et absidioles, très répandu à droite de la Garonne, a eu, à gauche du fleuve, plus de succès que les charpentes : non seulement il en a jalonné le cours, à Labrède, Martillac, Léognan, Cadaujac, Sainte-Eulalie de Bordeaux, Moulis, Civrac (Médoc), Saint-Christoly (Médoc), mais il a gagné la région landaise, à Landiras, Roaillan, Aillas, Préchac et même sur les bords du bassin d'Arcachon, à Andernos.

Les absides circulaires à l'intérieur, polygonales à l'extérieur, sont disséminées dans les divers arrondissements, à l'exclusion de Lesparre et de Libourne; la plupart ne s'éloignent pas trop du fleuve : Caudrot, Saint-Macaire, Saint-Morillon, Lestiac, Sainte-Croix de Bordeaux (?), Tauriac.

Les églises à faux transept portant clocher sont presque toutes dans l'arrondissement de Libourne; l'une, Ruch, est dans La Réole. D'autres églises, Lalande-de-Cubzac, Lafosse, Peujard, Saint-Gervais et, en Médoc, Saint-Sauveur, ont un clocher monté en avant du chœur : c'est un groupe distinct du précédent, mais qui s'en rapproche.

L'arc triomphal étroit, percé à travers un mur de refend, se rencontre surtout dans cette contrée qui comprend le Nord de l'arrondissement de Bazas et le Sud de l'arrondissement de La Réole. Quelques spécimens sont éparpillés en Libournais et même l'un d'eux pousse une pointe à l'extrémité Nord de l'arrondissement de Blaye, à Saint-Palais-Lalande.

Les coupoles sont à droite de la Dordogne, dans l'arrondissement de Blaye, dans le canton de Saint-André-de-Cubzac, qui appartient administrativement à Bordeaux, géographiquement

1. Ces « ressemblances de paroisse à paroisse » ont été signalées depuis longtemps par Félix de Verneilh, dans une *Lettre à M. de Caumont sur l'architecture de la Dordogne comparée à celle du Calvados* (*Bulletin monumental*, t. XVI, p. 414). — 2. Je crois devoir insister sur ce que ce dénombrement des formes n'est pas complet.

à Blaye, et surtout dans l'arrondissement de Libourne. Quelques coupoles ont été construites au Sud de la Dordogne, jusque vers le centre de l'arrondissement de La Réole. Je n'en connais pas près de Bordeaux.

Les absides à grands arcs de décharge extérieurs sont dans l'arrondissement de Libourne, plus une à Bellefond, dans l'arrondissement de La Réole, mais sur la lisière Nord de cette circonscription, et une autre à Lesparre. Les absides qui ont un couronnement d'arcs jumeaux se trouvent à proximité de la Garonne : l'une sur la rive droite, Saint-Loubès, les autres à gauche, Léognan, Cissac, Saint-Christoly (Médoc).

La partie orientale de l'arrondissement de Libourne possède un petit groupe compact d'églises dans lesquelles des pilastres sont arrondis sur leurs angles : Petit-Palais, Montagne, Monbadon, Tayac, Saint-Cybard, Tourtirac. On peut voir des supports de ce genre sur divers autres points : Saint-Macaire, Izon, Tauriac, Saint-Palais et même, à gauche du fleuve, Pujols-sur-Ciron et Saint-Vivien (Médoc).

Quant aux voussures biaises, on en rencontre un peu partout à droite de la Garonne, plus à Saint-Morillon et à Saint-Seurin de Bordeaux, qui sont à gauche.

Les fenêtres jumelles n'existent que dans l'arrondissement de La Réole et même dans la moitié Est de cet arrondissement.

Les chapiteaux cubiques sont nombreux dans l'arrondissement de Libourne, à droite de la Dordogne; ils sont plus clairsemés dans les arrondissements de Blaye et de La Réole; en dehors de là, on n'en rencontre pour ainsi dire pas. Les chapiteaux godronnés sont à gauche de la Dordogne, entre cette rivière et la Garonne, surtout dans l'arrondissement de La Réole.

Les portes surmontées d'arcades ou accostées de fausses baies sont réparties dans toute la Gironde, à la réserve du littoral et de presque tout le Bazadais.

Enfin, les clochers-pignons sont plus nombreux dans la portion méridionale du département, plus rares au Nord de la Dordogne.

En résumé, La Réole possède les belles charpentes, les fenêtres jumelées, les chapiteaux godronnés et quelques coupoles; l'arrondissement chef-lieu a plutôt des chevets développés, à trois absides combinées avec une nef unique; Bazas et aussi La Réole ont des arc triomphaux resserrés; Libourne, des églises à faux transept sous clocher, des absides garnies de grands arcs de décharge extérieurs, des coupoles, des pilastres aux angles arrondis, des chapiteaux cubiques et de riches ordonnances de façades; Blaye a un petit nombre de coupoles, de chapiteaux cubiques, de percements biais et de façades monumentales. Le centre où l'architecture est, sinon le plus active, du moins le plus originale, est l'Entre-Dordogne, c'est-à-dire le territoire qui s'étend entre la Dordogne et l'Isle.

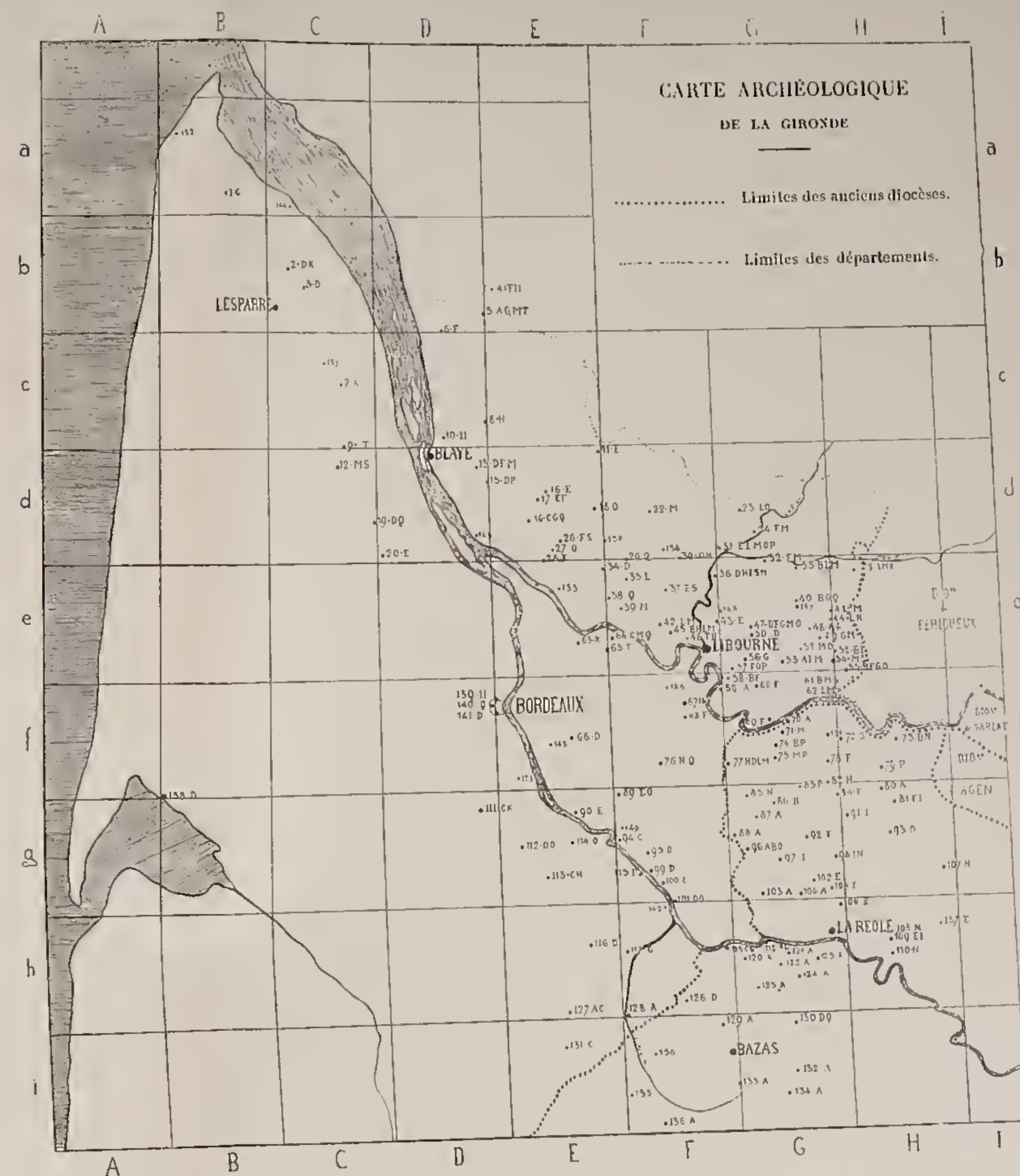
Les rapports de la répartition des formes avec les géographies administrative et ecclésiastique. — Voilà les faits. Si nous cherchons à les interpréter[1], à saisir les forces sous l'action desquelles ces groupements se sont formés, nous voyons d'abord qu'on doit exclure les causes d'ordre politique ou administratif. Peut-être faut-il ouvrir une exception au profit des églises de bastides, édifices gothiques à une nef bordée de chapelles latérales : Monségur et vraisemblablement Sauveterre. Les constructions de ce type sont dues, non pas, comme on l'a cru, à une influence de l'école languedocienne, mais à un calcul d'économie : c'est l'église rationnelle, adoptée par l'administration pour les villes neuves. Une vieille tradition attribue les monuments anciens de nos pays aux Anglais[2], comme jadis aux Sarrasins[3]; en réalité,

1. Il est entendu qu'une part doit être faite aux causes particulières : la Chartreuse de Bordeaux serait différente si l'archevêque Henri de Sourdis, grand amiral de France, n'avait pas donné, pour la décorer, des marbres enlevés aux Turcs. — 2. Baurein, *Variétés bordeloises*, t. III, pp. 101 et 148; nouv. éd., t. III, pp. 74 et 102. — 3. 22 janvier 1473, n. s. Mention d'une « tor et bouta apperada sarrasina », sise dans la rue Porte-Dijeaux (G 1161). Cfr. Quicherat, *Mélanges*, *Moyen-Age*, p. 352.

NOMENCLATURE DES LOCALITÉS

VISÉES DANS LA CARTE CI-CONTRE

Ge.	Abzac	32
Gi.	Aillas	130
Bf.	Andernos	138
Hg.	Auriolles	80
Dd.	Avensan	20
Gg.	Bagas	104
Hh.	Baleyssac	137
Eh.	Balizac	127
Fh.	Barsac	142
Eg.	Baurech	90
Dd.	Bayon	143
Eg.	Beautiran	114
Ca.	Bégadan	144
Gg.	Bellebat	85
Gf.	Bellefond	77
Cd.	Benon	12
Dd.	Berson	15
Gh.	Blaignac	123
Df.	Bordeaux. Saint-Seurin	139
Df.	Bordeaux. Sainte-Croix	140
Df.	Bordeaux. Sainte-Eulalie	141
Gg.	Blasimon	83
Ef.	Bouliac	145
Gh.	Brannens	125
Ff.	Cadarsac	146
Fg.	Cadillac	100
Gg.	Camiran	102
Fg.	Cardan	95
Dc.	Cartelègue	8
Dd.	Cars	13
Gg.	Castelvieil	96
Gh.	Castillon-sur-Garonne	122
Gh.	Caudrot	119
Fi.	Cazals	129
Hg.	Cazaugitat	91
Fg.	Cérons	95
Cc.	Cissac	7
Cb.	Civrac	3
Ge.	Cornemps	147
Gd.	Coutras	24
Ed.	Cubnezais	18
Hf.	Doulezon	73
Ge.	Francs	44
Fe.	Fronsac	46
Fe.	Galgon	37
Ge.	Gardegan	54
Ff.	Génissac (Saint-Nicolas)	67
He.	Gours	25
Ff.	Grézillac	68
Gd.	Guîtres	31
Fg.	Haux	89
Fi.	Insos	136
Fe.	Izon	64
Eg.	La Brède	112
Ed.	Lafosse	17
Gd.	Lagorce	23
Fe.	Lalande-de-Cubzac	38
Ge.	Lalande-de-Pomerol	148
Hh.	Lamothe-Landeron (St-Martin)	110
Eh.	Landiras	116
Fg.	Langoiran	149
Gh.	La Réole	108
Ff.	La Sauve-Majeure	76
Gi.	Lavazan	134
Dg.	Léognan	111
He.	Les Salles	52
Fg.	Lestiac	94
Ef.	Lignan-de-Créon	66
Hf.	Listrac-de-Durèze	79
Gg.	Loubens	105
Fg.	Loupiac	101
Ed.	Lurzine	27
Fd.	Magrigne	150
Fd.	Marcenais	22
Gg.	Martres	87
Gg.	Mauriac	84
Gh.	Mazerac	121
Go.	Monbadon	48
Ge.	Montagne	47
Gf.	Moularouch	82
Fe.	Mouillac	35
Gf.	Mouliets	70
Cd.	Moulis	19
Fh.	Noaillan	128
Ge.	Parsac	53
Hg.	Pellegrue	81
Ge.	Petit-Palais	40
Ed.	Peujard	26
Eb.	Pleine-Selve	4
Fe.	Pomerol	43
Fi.	Préchac	135
Ge.	Puisseguin	51
Gf.	Pujols	131
Fh.	Pujols-sur Ciron	117
Gf.	Rauzan	75
Fg.	Rions	99
Fh.	Roaillan	126
Gf.	Ruch	78
Fe.	Saint-Aignan	42
Ee.	Saint-André-de-Cubzac	153
Fe.	Saint-Denis-de-Piles	36
Cb.	Saint-Christoly	2
Ge.	Saint-Christophe-des-Bardes	56
Fd.	Saint-Ciers-d'Abzac	154
Db.	Saint-Ciers-de-Canesse	6
Gf.	Sainte-Colombe	61
Ge.	Saint-Cybard	49
Ge.	Saint-Émilion	57
Gf.	Saint-Étienne-de-Lisse	60
Hg.	Saint-Ferme	93
Fd.	Saint-Genès-de-Queuil	29
Gg.	Saint-Genis-du-Bois	88
Ge.	Saint-Georges-de-Montagne	50
Ed.	Saint-Gervais	28
Gg.	Saint-Hilaire-du-Bois	97
Cc.	Saint-Laurent-de-Médoc	9
Gg.	Saint-Laurent-du-Plan	103
Gg.	Saint-Léger-de-Vignague	92
Ei.	Saint-Léger-du-Balson	131
Gh.	Saint-Loubergt	120
Ee.	Saint-Loubès	63
Fh.	Saint-Macaire	118
Gf.	Saint-Magne de-Castillon	62
Dc.	Saint-Martin-de-la-Caussade	10
Fd.	Saint-Martin-de-Laye	30
Gh.	Saint Martin-de-Monphélix	124
Gf.	Saint-Martin-de-Mazerat	58
Gg.	Saint-Martin-Du-Puy	98
Ge.	Saint-Médard-de-Guizières	33
Fe.	Saint-Michel-de-La-Rivière	45
Hh.	Saint-Michel-Lapujade	109
Eg.	Saint-Morillon	113
Eb.	Saint-Palais	5
Hf.	Sainte-Radegonde	72
Gh.	Saint-Sève	106
Ff.	Saint-Sulpice-de-Faleyrens	59
Ee.	Saint-Sulpice-d'Izon	65
Gf.	Sainte-Terre	69
Ed.	Saint-Urbain	16
Gf.	Saint-Vincent-de-Pertignas	74
Ba.	Saint-Vivien	1
Ed.	Saint-Yzans	11
Ee.	Salignac	34
Gg.	Sallebruneau	86
Gi.	Sauviac	133
Gi.	Sendetz	132
Ba.	Soulac	152
Hg.	Taillecavat	107
Fe.	Tarnès	39
Ed.	Tauriac	14
Ge.	Tayac	41
He.	Tourtirac	55
Fi.	Uzeste	156
Cc.	Vertheuil	157
Gf.	Villemartin	71
Ef.	Villenave-d'Ornon	158



EXPLICATION DES SIGNES ADOPTÉS DANS LA CARTE

A. Arc triomphal étranglé.
B. Faux transept.
C. Abside ronde en dedans, polygonale en dehors.
D. Plan à nef unique, transept, abside et absidioles.
E. Charpente ornementée.
F. Coupole.
G. Pilastres arrondis sur les angles saillants.
H. Percements biais.
I. Fenêtres jumelles.
K. Arcature double à l'extérieur du chevet.
L. Arcature simple à l'extérieur du chevet.
M. Chapiteaux cubiques.
N. Chapiteaux godronnés.
O. Porte et fausses portes romanes.
P. Porte et fausses portes gothiques.
Q. Porte, fausses portes et arcature supérieure romanes.
R. Porte, fausses portes et arcature supérieure postromanes.
S. Porte et arcature romanes.
T. Porte et arcature gothiques.

ainsi que Félix de Verneilh l'a remarqué depuis longtemps[1], l'élément anglais n'entre que pour une proportion négligeable dans notre style local[2]. C'est l'un des points qui ont été établis au cours d'une récente polémique sur les rapports du gothique français avec le gothique anglais. Il est même assez singulier que les remplages de dessin flamboyant, qui seraient d'origine anglaise, aient eu dans notre province un très médiocre succès.

La géographie architecturale ne cadre guère, non plus, avec la géographie ecclésiastique, ni la répartition des types avec la division des diocèses. Il se peut que deux églises des environs de Sainte-Foy dérogent à cette règle : Riocaud et Margueron, l'une et l'autre démembrées du diocèse d'Agen, sont à deux nefs comme l'église des Jacobins d'Agen. Le clocher-arcade et l'arc triomphal étroit sont particulièrement répandus dans le diocèse de Bazas; mais les limites de ce diocèse n'opposaient pas une barrière infranchissable à la propagation des influences; il s'est laissé pénétrer par presque toutes les formules dont nous avons étudié ci-dessus la diffusion : coupoles, arcs de décharge au dehors des absides, chapiteaux à godrons, voussures biaises, etc., et on ne peut guère dire, à voir la représentation d'une église, si elle relevait de l'archevêque de Bordeaux ou de l'évêque de Bazas. J'ai traversé maintes fois les frontières des deux diocèses, sans que rien m'en avertît dans l'architecture des églises que j'étudiais.

Même les relations entre maisons d'un même ordre ne donnent l'explication que d'un petit nombre de faits archéologiques. Les constructions élevées par une famille monastique ne se ressemblent pas : si Pleineselve n'est pas sans quelque similitude avec une autre église de Prémontrés, sise en Normandie[3], il n'existe aucun rapport de forme entre les églises clunisiennes de La Sauve et de Saint-Ferme, de Guîtres et de Saint-Macaire. L'église bénédictine de Blasimon rappelle surtout l'église de Pujols, qui était paroissiale. Que l'on parcoure dans l'*Histoire de La Grande-Sauve*, par l'abbé Cirot de La Ville[4], la liste des églises qui dépendaient de cette abbaye : les édifices en sont aussi dissemblables que possible. En 1126, l'évêque de Bazas donna Notre-Dame de Langon à La Sauve, afin que ce monastère y construisît l'église[5]; Notre-Dame de Langon ne se rattache à La Sauve par aucun caractère architectural. De même, les églises énumérées par une bulle de 1246[6] comme soumises à l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux n'ont pas d'analogie appréciable : Saint-Macaire et Cambes reproduisent de Sainte-Croix, l'un une particularité du plan, l'autre un détail de décoration, mais c'est à peu près tout; Soulac est très différent de Sadirac, Loupiac de Saint-Maixant, etc. Les Cisterciens, qui avaient en matière d'architecture des usages plus impérieux, se sont départis chez nous de ces habitudes : rien dans les églises de Bonlieu ou de Masseilles[7] ne nous apprend qu'elles appartenaient à l'ordre de Cîteaux.

Ce n'est pas à dire que nos monastères soient restés sans action sur le développement de l'art de bâtir, surtout pendant la période romane. Drouyn a consacré à l'influence de La Sauve une étude[8] qui aurait pu être plus démonstrative : il a relevé entre cette église et celles des environs un petit nombre de ressemblances, qui ne sont pas toutes assez précises ni assez originales pour qu'on en puisse tirer une conclusion. Il serait possible de soutenir la thèse de Drouyn par d'autres arguments, de montrer, par exemple, que parmi les églises sur lesquelles

1. Sur ce sujet, voir mon ouvrage sur *L'Archéologie du Moyen-Age et ses méthodes*, p. 51. — 2. En 1432, le doyen de Saint-Seurin de Bordeaux représentait auprès des rois d'Aragon et de Navarre le roi d'Angleterre (Rymer, *Fœdera* (1740), t. IV, 4e partie, p. 175, col. 2); en 1449, son successeur immédiat fut envoyé en Angleterre par les États de Guienne (Brutails, *Cartulaire de Saint-Seurin*, Introduction, p. xxvii). Cependant, la chapelle de Notre-Dame de la Rose, qui est de ce temps, ne porte pas trace d'influence anglaise. — 3. Voir ci-dessus, p. 83, note 1. — 4. T. II, pp. 359 et suiv. — 5. *Gallia Christiana* (1870), t. I, col. 1197. Notre-Dame de Langon dépendait encore de La Sauve en 1197 (H 12). — 6. H 279. — 7. Masseilles fut donné à Font-Guillem en 1141 (*Gallia* (1870), t. I, col. 1197). — 8. *Influence architectonique de l'église de Notre-Dame de La Grande-Sauve sur les églises des environs*, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1852, pp. 437-452.

La Sauve avait des droits il est beaucoup d'excellentes constructions : Bellebat, Baron, Nérigean[1], Saint-Nicolas de Génissac, Coirac, Saint-Martin-de-Sescas, Ruch, Notre-Dame de Langon, Saint-André-de-Cubzac, Bellefond et, au nombre des églises gothiques, Saint-Pierre de La Sauve, Cazevert, Saint-Pey-de-Castets, Faleyras. Ces grandes abbayes attiraient pour leurs propres travaux des artistes habiles, qui laissaient d'autres œuvres dans la contrée. Quand s'élevait une église comme celles de Vertheuil, de Soulac, de La Sauve ou de Saint-Macaire, cela stimulait le zèle et provoquait l'émulation. Que de tels édifices aient, par surcroît, fourni aux imagiers de la contrée quelques sujets d'iconographie, quelques motifs d'ornementation, ce sont là des conséquences pour ainsi dire inévitables : il n'en résulte pas que les ordres religieux aient eu chez nous un style particulier ni un modèle spécial d'églises. Toutefois, les églises des Hospitaliers et des Templiers[2] sont bâties conformément à un type qui paraît avoir été adopté par ces ordres dans les provinces voisines : rectangulaires, sans abside, à contreforts longs et plats, sans fenêtres latérales, avec une décoration géométrique ou à feuillages, à l'exclusion des sculptures historiées[3].

L'origine des procédés et des formes : Orient, Périgord, Agenais. — Il convient, semble-t-il, de réagir contre une tendance qui nous porte à confondre deux faits distincts : la construction d'églises plus ou moins riches, mais disparates, peut résulter de la prospérité d'une région, de l'abondance des matériaux, — c'est ce qui a eu lieu dans l'Entre-deux-Mers et en Médoc ; — quant à la propagation des formules, quant à la constitution d'un groupe homogène d'édifices, elles tiennent à la proximité d'une voie fréquentée ou d'une école influente.

Une constatation notable, c'est que Bordeaux, cette puissante capitale, est restée sans rayonnement sur l'art régional ; les foyers étaient à la périphérie de la Gironde actuelle ou même en dehors. Ceci nous conduit à nous demander d'où nous est venu notre style d'architecture et à quelle école ou à quelles écoles doivent être rattachées nos églises girondines. Quand on entreprend cette recherche, il ne faut pas perdre de vue que des analogies peuvent se produire spontanément, en dehors de toute imitation positive : on a signalé naguère dans quelques provinces des congés réservés à la naissance de certains tores et qui évoquent l'idée d'un chapiteau cubique renversé ; on les a baptisés « bases cubiques » et on a dit que ces bases cubiques étaient une « pénétration rhénane ». Nous avons des congés de ce genre en Gironde, où il n'est guère admissible qu'ils nous viennent des bords du Rhin ; dans le Sud-Ouest, ils sont dus bien plutôt, comme les chapiteaux cubiques eux-mêmes, au sentiment esthétique des maîtres d'œuvre et aux procédés d'exécution[4]. Les triangles couverts de stries alternées décorent certaines productions de l'art de La Tène et des tailloirs romans de Blaignac et de Puybarban. Si j'admets volontiers, à cause d'un ensemble de caractères, que l'arcature intérieure de l'abside de Moulis est partiellement inspirée de l'art normand, il ne me suffit pas de trouver des bâtons brisés pour croire à une influence normande.

L'Orient a fourni à nos artistes non pas des procédés de construction, mais des motifs de

1. Nérigean avait été donné à La Sauve, en 1107, par l'archevêque de Bordeaux (Cirot de La Ville, *Histoire de La Grande-Sauve*, t. II, p. 367) ; Saint-Martin-de-Sescas, en 1108, par l'évêque de Bazas (*Gallia christiana* (1870), t. I, col. 1196). Sur la chapelle Saint-Nicolas de Génissac, voir ci-dessus, p. 156, note 3. — 2. La ressemblance des églises de ces deux ordres rivaux est un fait que je ne m'explique pas. Il y aurait bien *a priori* une solution possible du problème, à savoir que les Hospitaliers auraient refait, au XIVe siècle, les églises du Temple, sur un modèle roman, berceau brisé et contreforts plats. Je n'ose pas aller jusque-là. — 3. Partie de ces caractères ont été notés par Lamothe (*Compte-rendu des Monuments historiques*, 1846, pp. 82-83) et par le baron de Marquessac (*Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Guyenne*, Introduction, p. VI). On a cru que cette homogénéité venait de ce que le Temple de Bordeaux avait servi de modèle. Outre que l'on a omis de résoudre une question de dates, qui est essentielle, il semble que le type ait été adopté hors du Bordelais. Lièvre a publié, dans le tome I de son *Exploration archéologique de la Charente*, une vue de la commanderie Du Maine, qui répond exactement aux données des églises du Temple et de l'Hôpital dans notre pays et M. Tholin a constaté que ces églises, dans le Lot-et-Garonne, étaient, comme chez nous, à chevet plat (*L'Architecture religieuse de l'Agenais*, pp. 66 et 270). — 4. Voir mes études critiques sur l'*Archéologie du Moyen-Age et ses méthodes*, pp. 80 et suiv.

décoration très stylisée. M. Marquet de Vasselot[1] et M. Migeon[2] ont signalé dans nos pays, spécialement à Saint-Seurin de Bordeaux, quelques réminiscences orientales, byzantines ou musulmanes. Bien des sculptures girondines ont la même provenance : le curieux chapiteau de Bommes, que j'ai publié ci-dessus[3], les animaux juchés l'un sur l'autre et se dévorant, les quadrupèdes portant une marque sur la cuisse, etc.

L'Auvergne a inspiré apparemment à un de nos maîtres d'œuvre l'élévation du transept et du clocher de Gaillan et l'idée de la coupole sur trompes de la même église. Quand on considère l'ordonnance de certaines façades et, dans les arcatures de ces façades, la façon de disposer un petit pilastre entre deux colonnettes à chapiteaux cubiques, on se demande s'il n'y a pas là une similitude assez positive et assez originale avec l'architecture normande pour supposer un échange d'idées ou une communauté d'origine.

Mais c'est surtout avec les provinces limitrophes que la nôtre a des affinités artistiques. Remarquons-le à ce propos: pour affirmer qu'une région avoisinante a communiqué une idée au Bordelais ou au Bazadais, il ne suffit pas que cette idée ait été appliquée sur un point quelconque de cette région et sur un point quelconque du Bordelais et du Bazadais; il faut encore observer le groupement géographique des œuvres où elle est réalisée. C'est ainsi que le type des églises à nef unique et faux transept sous clocher, dont il existe quelques spécimens en Agenais, ne nous vient cependant pas de l'Agenais, et cela pour plusieurs raisons : ce type est fréquent dans les Charentes, fréquent aussi en Gironde, plus rare en Lot-et-Garonne; les cantons girondins où il se trouve sont près des Charentes et de la Dordogne et non pas du Lot-et-Garonne; de tout quoi je conclus que l'Agenais doit l'avoir reçu des Charentes à travers le Bordelais. Le dessin courant formé de deux brins entrelacés qui opposent leurs extrémités en fleur-de-lis est ciselé sur un tailloir de la crypte de Hagetmau; mais il se trouve bien plus en Saintonge et en Bordelais que dans les Landes, ce qui permet d'affirmer que cet ornement ne nous est pas arrivé de ce dernier pays.

L'influence du Périgord est difficile à démêler : certaines églises de cette province, comme Saint-Martin-de-Gurçon[4], appartiennent à la même famille que nos églises de Sainte-Colombe ou de Petit-Palais; mais Saint-Martin est à quelques kilomètres de ces deux édifices; l'église périgourdine et les deux églises bordelaises peuvent avoir la même origine, et rien ne dit que cette origine doive être cherchée en Périgord; il se peut qu'un courant unique, arrivant des Charentes et tombant du Nord vers le Sud, ait atteint cette portion du Périgord et du Bordelais, barrant la route aux influences périgourdines, qui auraient pu se propager de l'Est à l'Ouest. C'est bien là, semble-t-il, ce qui s'est passé, et les infiltrations périgourdines en Bordelais sont, pour ainsi parler, insaisissables. Pour tout dire, nous connaissons peu l'architecture religieuse périgourdine, trop peu pour distinguer dans nos propres églises les éléments périgourdins des éléments angoumoisins et pour apprécier dans quelle mesure notre art de bâtir nous vient du Périgord. Le nom de cette dernière province évoque trop impérieusement dans les esprits l'idée de la coupole : il existe aussi des coupoles en Angoumois et, d'autre part, le Périgord possède, en outre des églises à files de coupoles, d'autres églises à une nef[5] qui se rapprochent des nôtres. Nous sommes mieux renseignés sur l'architecture qui, par la voie de la Garonne, aurait pu descendre chez nous de l'Agenais ou du Languedoc.

Maintes églises du Lot-et-Garonne éveillent le souvenir des églises de la Gironde; M. Tholin a fait souvent dans les premières des observations identiques à celles que j'ai formulées au

1. *Histoire de l'Art*, de M. André Michel, t. I, pp. 882-897. — 2. *L'Art musulman, Les Arts plastiques et industriels*, pp. 459-464. — 3. P. 229. — 4. Dessins dans Ducourneau, *La Guyenne monumentale*, t. II, et dans Audierne, *Le Périgord illustré*, p. 567; voir surtout la photographie publiée dans le *Bulletin de la Société archéologique du Périgord*, 1893, après la page 394. — 5. M. le marquis de Fayolle ne connaît en Périgord d'autres églises à trois nefs que celles d'Agonac, Cadouin, Bussière et Saint Privat.

sujet des secondes : comme dans celles-ci, on trouve dans celles-là nombre de portes sans tympan[1], des fenêtres percées dans les contreforts[2], des absides s'emmanchant directement et sans ressaut aux murs de la nef[3] et des églises à une nef, transept, abside et absidioles[4], des sanctuaires composés d'une abside et d'un chœur plus étroits que la nef[5], un certain nombre de faux transepts sous clocher[6], enfin des églises où l'arc triomphal est étroitement percé dans un mur de refend[7]. Mais parmi ces caractères plusieurs sont presque banals ou bien ils s'étendent à l'école charentaise; au total, nous devons peu à l'art du haut pays de la Garonne : le clocher-pignon doit en venir, bien que ce soit un type fréquent et qui court le monde[8], et aussi l'inspiration de quelques sculptures. Encore est-il permis de se demander si on n'exagère pas le rayonnement de la sculpture toulousaine en Bordelais : nos tailloirs ouvragés ne sont guère pareils à ceux de Toulouse et de Moissac[9]; nos personnages n'ont que rarement les jambes croisées en X[10]; les draperies ne sont pas, sauf un petit nombre d'exceptions, traitées comme à Moissac ou à Saint-Sernin de Toulouse, très serrées et bridant sur le ventre et les genoux. Il est vrai que beaucoup de nos chapiteaux, de même que ceux du cloître de Moissac et certains chapiteaux de Saint-Sernin, se distinguent par l'importance des volutes saillantes tournées en colimaçon; mais ce détail tient, en somme, peu de place dans l'ensemble de l'architecture, et l'art bordelais relève d'une autre école.

Les affinités avec les Charentes, puis avec l'Anjou et le Poitou. — L'archéologue bordelais qui parcourt la Saintonge ou l'Angoumois est frappé à tout instant des rapports étroits que l'architecture de ces pays[11] présente avec celle de la Gironde : en plan, allongement du chœur principal, très rarement enveloppé d'un déambulatoire, églises en croix latine avec nef unique et absidioles, plus souvent à faux transept portant clocher; en élévation, à l'intérieur des murs de la nef, arcs de décharge à raison d'un ou deux par travée, et à l'extérieur des absides et des chœurs, grands arcs ou arcs plus petits jumelés; emploi à peu près exclusif des supports armés de colonnes, usage de pilastres aux arêtes arrondies et de colonnettes faites au tour; composition des portails, sans rapport avec la distribution intérieure de l'église; portes habituellement dépourvues de tympans et quelquefois polylobées; fausses portes; une ou deux arcatures au dessus de la porte; fenêtres à montants biais, etc.[12]. Par contre, les nefs sont plus souvent sous lambris en Bordelais et les clochers n'y sont pas terminés par un étage circulaire et par une flèche renflée.

Si nous passons à la décoration, l'analogie entre les deux contrées ne sera pas moins saisissante. Le choix des sujets et leur répartition sont peut-être en Saintonge sensiblement différents de ce qu'ils sont en Bordelais[13]; mais les deux iconographies se rencontrent sur bien des points : le cavalier des façades, le chapiteau en forme de tête grimaçante qui avale la colonne[14], le modillon représentant une tête d'animal qui mord un bâton[15], les Vertus et les Vices des portails[16], etc.

1. Tholin, *L'Architecture religieuse de l'Agenais*, p. 173. — 2. Même ouvrage, pl. XIV, pp. 95, 166, etc. — 3. Tholin, *Supplément aux études sur l'architecture religieuse de l'Agenais*, p. 39. — 4. Mêmes ouvrages, p. 30 et p. 11. — 5. Mêmes ouvrages, p. 68 et p. 15. — 6. Mêmes ouvrages, p. 91 et p. 31. — 7. *L'Architecture religieuse en Agenais*, pl. XI, fig. 3 et 4, et pl. XII. — 8. Un archéologue bien connu, le baron de Baye a bien voulu me signaler naguère la fréquence des clochers-pignons en Russie. — 9. *Album des monuments et de l'art ancien du Midi*, *passim;* Viollet le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. II, p. 500; André Michel, *Histoire de l'Art*, t. I, p. 618. — 10. Adam, dans le Péché originel, sur un chapiteau de La Sauve (Drouyn, *Album de La Grande-Sauve*, pl. 13, et *Choix des types*); Ève dans la même scène, sur un chapiteau de Bouliac (Drouyn, *Choix des types*). — 11. Sur les caractères des églises de ces pays, voir abbé Jullien-Laferrière, *L'Art en Saintonge et en Aunis*, *Pons et ses monuments;* Anthyme Saint-Paul, dans l'*Encyclopédie Planat*, au mot *Poitevine;* Nodet, *Sur quelques églises romanes de la Charente-Inférieure*, dans le *Congrès archéologique de France*, *LXIe session*, pp. 273-298; Musset, *Les Églises romanes de Rioux et de Rétaud*, dans le *Bulletin monumental* de 1906, pp. 271-287; Dangibeaud, *L'École de sculpture romane saintongeaise*, extrait du *Bulletin archéologique*, 1910; Michon, *Statistique monumentale de la Charente;* Lièvre, *Exploration archéologique de la Charente*. — 12. Une fenêtre semi-circulaire analogue à celle de Pleineselve existe dans le chevet de Biron (Nodet, *Congrès archéologique*, *LXIe session*, p. 285; *L'Art en Saintonge*) et dans les deux façades de l'Hôpital neuf de Pons (*Pons et ses monuments*). — 13, 14, 15. Dangibeaud, *op. cit.*, tir. à part, pp. 23, 10, 15, 11. — 16. Ém. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, 2e édition, p. 129.

L'imitation des objets importés d'Orient est encore un caractère commun à l'un et à l'autre pays[1]. Les deux brins entrelacés où deux fleurs-de-lis sont affrontées, si fréquents en Gironde, se trouvent aussi en Saintonge[2], notamment à l'extérieur de l'abside de Rioux[3]. Certains petits personnages du portail de Verthcuil sont les frères de ceux du portail d'Avy[4]. A la porte de Notre-Dame de Saintes, des personnages sont sculptés comme aux portes de Haux, de Castelvieil et de Pompignac, le haut du corps sur la tête de la voussure et le bas sur l'intrados. En Charente-Inférieure, Corme-Écluse[5] et Saint-Pallais-lès-Saintes[6] ont, comme en Gironde Saint-Philippe-d'Aiguille, Haux et Notre-Dame de Langon, des chapiteaux dont les angles supérieurs semblent s'ouvrir pour donner passage à une tête. Les chapiteaux se prolongeant en frises constituent l'une des notes de l'architecture en Saintonge et en Angoumois, plus encore qu'en Bordelais. J'ai dessiné près d'Angoulême, à Mouthiers, à La Couronne, des bases hautes à moulures multiples, dans le genre de certaines bases girondines et des congés pareils à ceux qui terminent les tores d'angle du portail de Mareillac ou des piliers de Saint-Seurin.

On pourrait continuer le parallèle et saisir des affinités jusque dans les menus détails de certaines œuvres : l'Agneau est sculpté à la clef de la voussure interne dans les portes de Blasimon en Gironde et d'Aulnay[7] en Charente-Inférieure ; une file de losanges à côtés concaves et qui portent au centre une boule décore une autre porte de Blasimon et une porte simulée d'Aulnay[8]; la façade déborde l'alignement des murs latéraux à Petit-Palais en Gironde, aussi bien qu'à Échebrune[9] et Chadenac[10] en Charente-Inférieure. Des animaux de fort relief sont encastrés dans le parement, vers le bas de la façade, à Petit-Palais et à Nieul-lès-Saintes[11]. Le cordon horizontal formé de têtes-de-clou juxtaposées, qui décore nos absides de Bégadan et de Notre-Dame de Langon, peut s'expliquer par une imitation libre du cordon qui court au-dessus de la corniche de Rioux.

Si tous ces faits ne suffisent pas à forcer la conviction, qu'on lise dans l'étude récente de M. Dangibeaud[12] les constatations générales qu'il énonce, la description qu'il donne du type d'église saintongeaise: cette description répond, trait pour trait, à nombre de nos églises girondines, surtout à celles du Castillonnais. C'est à l'architecture charentaise que notre architecture doit être rattachée, pour ce qui est de l'époque romane. C'est de l'art charentais que sont tributaires les plus belles parmi nos portes et nos absides. Il reste entendu que, pour l'ensemble des églises, la ressemblance s'atténue à mesure que l'éloignement augmente et qu'elle est plus complète dans certaines régions.

La basse Garonne et la Gironde paraissent avoir joué dans la diffusion de l'art saintongeais un rôle purement négatif : en aval de Bordeaux, le fleuve est large, la navigation fluviale fait place à la navigation maritime et la Garonne est un obstacle bien plus qu'un moyen de communication. Les influences charentaises paraissent nous être venues par la vieille voie qui conduit d'Aubeterre à La Réole; elles ont donné lieu à quelques éclosions vigoureuses le long de la voie de Royan et de la Pointe-de-Grave à Bordeaux; quant à la voie du littoral, elle traversait un pays trop pauvre pour que les semences artistiques pussent y lever.

Après la période romane, pendant la période gothique, notre pays emprunta le parti général de ses églises, tantôt à l'école de l'Anjou — nef unique et voûtes bombées sur plan carré — et tantôt à l'école du Poitou — trois nefs de hauteur à peu près égale, mais voûtes sur

1. Dangibeaud, *op. cit.*, p. 20. — 2. Même ouvrage, p. 22. — 3. Photographie dans le *Bulletin monumental* de 1906, avant la page 275. —4. Dangibeaud, *op. cit.*, p. 21. — 5. Même ouvrage, pl. II. — 6. *L'Art en Saintonge et en Aunis.* — 7. *L'Art religieux du XIIIe siècle*, 2e édition, p. 129. — 8. Publié par M. de Lasteyrie, dans les *Annales archéologiques*, 1886, pl. XXXVI. — 9. *L'Art en Saintonge et en Aunis.* — 10. Nodet, dans le *Congrès archéologique, LXIe session*, p. 275, fig. 2. — 11. Dangibeaud, *op. cit.*, pl. XI. — 12. Pages 4-5, 11 et *passim.*

plan barlong. — Le Poitou l'emporta d'assez bonne heure : c'est ainsi que Sainte-Eulalie de Bordeaux, très probablement commencée, au XIIe siècle, sur le plan d'une église à nef unique, fut terminée dès le siècle suivant sur le plan d'une église à trois nefs. De plus, le Bordelais ne connaît pas ce type de voûtes bombées, à nervures fines et multiples, qui est si répandu en Anjou au XIIIe siècle.

En ce qui concerne les affinités de l'architecture angevine avec l'architecture gothique bordelaise à ses débuts, il me sera permis de rappeler l'hypothèse presque certaine suivant laquelle la nef de notre cathédrale Saint-André aurait reçu l'une des premières applications du mode de voûtement dont l'exemple le plus célèbre se trouve dans la nef de la cathédrale Saint-Maurice d'Angers. C'est un fait de premier ordre pour l'histoire architecturale du Sud-Ouest et on ne peut guère continuer à le négliger.

Enfin, c'est sans aucune raison que l'on a rattaché l'architecture gothique bordelaise à l'école du Languedoc.

L'EXISTENCE D'UNE ÉCOLE ROMANE CHARENTAISE-BORDELAISE. — Il ne paraît pas, d'ailleurs, que l'on doive parler, après Anthyme Saint-Paul[1], d'une école bordelaise originale qui se serait formée vers 1275. Mais faut-il faire entrer purement et simplement l'architecture romane girondine dans l'école du Poitou? Y a-t-il lieu, au contraire, d'ouvrir pour le groupe qui nous occupe une rubrique spéciale, d'admettre l'existence d'une école romane bordelaise ou charentaise-bordelaise et de détacher du Poitou, soit le Bordelais, soit le Bordelais et les Charentes?

Ce serait évidemment une querelle de mots et une discussion en l'air si nous ne prenions pas la précaution de définir les termes et de formuler quelques principes. Il n'existe pas de caractère essentiel qui ait, pour reconnaître les écoles, une valeur décisive et absolue. Il faut donc examiner les édifices dans leur ensemble, en prêtant néanmoins une attention particulière à quelques traits plus importants : rapport d'équilibre de la maîtresse voûte avec les voûtes latérales, forme et structure de l'une et des autres, dessin du plan, notamment présence ou absence du déambulatoire, enfin style de la décoration. On peut poser en règle que, si deux contrées présentent dans leur type habituel d'église des différences profondes à ces divers points de vue, il est interdit de les englober dans une même école. Cela dit, rapprochons les faits et, pour commencer, débarrassons-nous des difficultés qui sont relatives à la décoration.

En premier lieu, des auteurs d'esprit très différent, comme Choisy[2] et M. Berthelé[3], ont reconnu dans le territoire de l'école poitevine, tel qu'il est actuellement délimité, deux arts décoratifs bien distincts : poitevin et charentais. Viollet-le-Duc estimait que la statuaire de la Saintonge est différente de celle du Poitou « par la qualité de l'exécution, les artistes poitevins étant très supérieurs aux artistes saintongeais »[4]; M. Dangibeaud, après avoir rappelé cette opinion, va plus loin et soutient que le style même change de l'une de ces provinces à l'autre, et il énumère toute une série de dissemblances formelles[5].

En second lieu, si dans l'école poitevine on envisage la construction, ce qui la caractérise le plus nettement, c'est la fréquence du plan à trois nefs et à déambulatoire : « Plan en basilique avec déambulatoire », ce sont les premiers mots que Choisy consacre à cette école[6]. Or, ce plan est exceptionnel en Saintonge[7], il ne l'est pas moins en Angoumois; il est presque inconnu en

1. *Viollet-le-Duc et son système archéologique*, 2e éd., p. 170. — 2. *Histoire de l'architecture*, t. II, pp. 243-244. — 3. *Les Arts en Poitou*, pp. 86-87. — 4. *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 197, note. — 5. *L'École de sculpture romane saintongeaise*, pp. 7 et suiv. — 6. Choisy, *op. cit.*, t. II, p. 243. Cfr. Anthyme Saint-Paul, dans l'*Encyclopédie Planat*, au mot *Poitevine*, t. VI, p. 220. — 7. « En Poitou, on trouve quantité d'églises à une nef et deux bas-côtés vastes, très éclairés, même dans des communes très petites. En Saintonge, c'est la rare exception (Saint-Eutrope de Saintes, Saint-Pierre de Saintes, Notre-Dame de Saintes, Sainte-Gemme, Varaise). » « Le déambulatoire n'existe jamais, sauf à Saint-Eutrope et à Saint-Pierre de Saintes, jadis selon toute probabilité » (Dangibeaud, *op. cit.*, pp. 4 et 5).

Bordelais et en Bazadais. Nous avons en tout, dans le vaste département de la Gironde, trois églises romanes à bas-côtés, qui toutes les trois sont des églises monastiques : Soulac, Vertheuil et Guîtres, et deux églises à déambulatoire, savoir les églises déjà nommées de Vertheuil et de Guîtres. Quand on fait abstraction des formules décoratives, pour s'en tenir aux grandes lignes des édifices religieux, il est permis de ramener les églises du Sud-Ouest à deux types : l'un, qui se rattache à l'art auvergnat est le type basilical, à bas-côtés et à déambulatoire; l'autre, qui est à nef unique, s'est accommodé du voûtement en coupoles autour de Périgueux et d'Angoulême. Le premier type est celui du Poitou; le second est celui du Bordelais, aussi bien que de l'Angoumois et de la Saintonge.

D'autres considérations, d'ordre moins général, confirment ces premières constatations : c'est ainsi que l'allongement du chœur se remarque « surtout dans le Bordelais, l'Angoumois et la Saintonge »[1]; de même, les coupoles poitevines sont plutôt sur trompes, alors que toutes les coupoles du Bordelais, à l'exception de la seule coupole de Gaillan, sont montées sur pendentifs.

Mais si les décorations ne sont pas les mêmes, si les ensembles sont aussi profondément dissemblables, on se demande quelles analogies peuvent l'emporter sur de telles différences, quels liens assez puissants rattachent les deux groupes, groupe du Poitou, d'une part, groupe de l'Angoumois, de la Saintonge et du Bordelais, de l'autre.

Sans doute il ne faudrait pas multiplier outre mesure le nombre des écoles; mais il serait autrement grave de s'arrêter à une classification trompeuse et qui ne répondrait pas à la réalité.

Voilà pourquoi j'incline à détacher de l'école poitevine, pour en constituer une école séparée, la Gironde et, autant que je puisse en juger, les Charentes.

Intérêt que présentent les églises girondines. — A quelque école qu'on les rattache, quelque origine qu'on leur assigne, les vieilles églises de la Gironde présentent un intérêt des plus considérables.

On s'imagine trop souvent que les églises classées au nombre des monuments historiques sont seules dignes de sollicitude et que les autres sont négligeables. Rien n'est plus inexact, et le classement administratif ne saurait être considéré comme un critérium de la valeur des édifices; il retient quelquefois des œuvres médiocres et laisse échapper des morceaux de choix : abside et clocher de Bayon, églises de Magrigne, de Doulezon, etc.; le portail de Haux n'est pas classé, ni celui de Puisseguin, ni même, chose invraisemblable, le portail classique de Lalande-de-Cubzac.

De plus, nombre de monuments, dont le mérite esthétique n'était pas pour attirer l'attention du service des Beaux-Arts, sont précieux en tant que spécimens de l'architecture locale : Sainte-Colombe est dans ce cas. Si j'avais pu obtenir jadis le classement du clocher de Saint-Androny, cette mesure nous aurait conservé un type qui n'est plus représenté dans la Gironde.

Enfin, même les plus humbles églises peuvent être intéressantes, et il n'est pas jusqu'à leurs blessures et à leurs misères qui ne comportent une leçon : ces arrachements d'une voûte renversée au XVIe siècle, ces traces de balles autour des fenêtres d'un clocher, cette statue mutilée sans profit pour qui que ce soit nous montrent combien sont odieuses et stupides les haines impies qui précipitent les uns contre les autres les citoyens d'une même nation. Ces maçonneries pitoyables, tirées du sol même sur lequel elles s'élèvent, nous rappellent l'isolement où vivaient autrefois les diverses contrées et les bienfaits dont nous sommes redevables à l'outillage de notre société moderne.

1. Anthyme Saint-Paul, dans l'*Encyclopédie Planat*, art. *Poitevine (École)*, t. VI, p. 221.

Parmi nos vieilles églises girondines, il n'en est pas une qui ne livre, soit un chef-d'œuvre à notre admiration, soit un enseignement à nos méditations. Et c'est pourquoi, à moins de raisons graves, il faut toutes les défendre contre les vandales quelconques, architectes plus soucieux d'eux-mêmes que des édifices confiés à leurs soins, maires négligents, curés trop zélés; il faut toutes les conserver, depuis les mâles et robustes constructions du Médoc, du Blayais, du Libournais, du Réolais, de l'Entre-deux-Mers, où d'habiles maîtres d'œuvre ont agencé des matériaux excellents, jusqu'aux plus pauvres églises du Bazadais, si modestes et si basses qu'elles se cachent à demi dans les grands blés.



Fig. 350. — Église de Thil.

Vu et lu :
Bordeaux, le 8 novembre 1911.
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
G. RADET.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 9 novembre 1911.
Le Recteur de l'Académie,
R. THAMIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

TABLE DES GRAVURES

PLANCHES HORS TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

Le plan des églises.

CHAPITRE III

La construction : les couvertures en bois.

CHAPITRE IV

La construction : les arcs et les voûtes.

CHAPITRE V

La construction : les supports, colonnes, piliers et murs.

CHAPITRE VI

La construction : les percements.

CHAPITRE VII

La construction : clochers, cryptes et divers.

CHAPITRE VIII

La fortification des églises.

CHAPITRE IX

La décoration : les motifs.

CHAPITRE X

La décoration: les procédés.

CHAPITRE XI

La décoration: les applications.

CONCLUSIONS

La classification des églises girondines.

ACHEVÉ D'IMPRIMER A BORDEAUX

SUR LES

PRESSES DES IMPRIMERIES G. GOUNOUILHOU

G. Chapon, Directeur

LE XXII JUIN MDCCCCXII

DU MÊME AUTEUR

Étude sur l'esclavage en Roussillon, du XIIIe au XVIIe siècle. Paris, 1886. In-8°, 44 pages. (Extr. de la *Revue historique de droit.*)

Notes sur l'économie rurale du Roussillon à la fin de l'ancien régime. Perpignan, 1889. In-8°, [illegible]58 pages (Extr. du *Bulletin de la Société agricole... des Pyrénées-Orientales.*)

Documents des Archives de la Chambre des comptes de Navarre (1196-1384). Paris, 1890. In-8°, XXXVI-194 pages. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études.)

Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au Moyen-Age. Paris, 1891. In-8°, XLIV-314 pages.

De la persistance des formes architecturales en Bordelais à propos de l'église de Francs. Bordeaux, 1893. In-8°, 15 pages et 2 planches. (Extr. du Bulletin de la *Société archéologique de Bordeaux.*)

Notes sur l'art religieux du Roussillon. Paris, 1895. In-8°, 132 pages et 29 planches. (Extr. du *Bulletin archéologique du Comité,* de 1892 et 1893.)

Notes sobre l'art religiós en el Rosselló, Barcelone, 1901. In-8°, 264 pages et 46 planches. (Traduction en catalan de l'ouvrage précédent.)

La Question de Saint-Front. Caen, 1895. In-8°, 55 pages. (Extr. du *Bulletin monumental.*)

Cartulaire de l'église collégiale Saint-Seurin de Bordeaux, avec une introduction et des tables. Bordeaux, 1897. In-8°, CXVI-444 pages.

L'Archéologie du Moyen-Age et ses méthodes. Études critiques. Paris, 1900. In-8°, XII-234 pages.

La Coutume d'Andorre. Paris, 1904. In-8°, CLXVI-348 pages.

Album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde. Bordeaux, 1907. In-4°, 46 pages et 75 planches.

Précis d'archéologie du Moyen-Age. Toulouse-Paris, 1908. In-8°, XV-281 pages.

Guide illustré dans Bordeaux et les environs. Bordeaux, 1910. In-16, 100 pages. 4e édit.

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.